Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_july-september-1897_23

MERCVRE DE FRANCE

TOME VINGT-TROISIÈME

Juillet-Septembre 1897

Juillet-Septembre. — Tome XXIII

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVII

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

IBSEN

ET

LA COMÉDIE DE L'AMOUR

—

I

S'il considère l'œuvre entière d'Ibsen, en tant qu'œuvre artistique, le critique remarque d'abord qu'il est impossible de la classer dans une école. Et si l'on entend si souvent encore répéter qu'Ibsen est Norvégien, et qu'il n'est pas Français, et qu'il est difficile pour des Français de comprendre ses œuvres, la raison en est peut-être en ce fait qu'il n'appartient à aucune école. C'est, en effet, une coutume vulgaire que de classer les écrivains par écoles, et l'œuvre déroute de celui qu'on ne sait où classer. La difficulté de faire d'Ibsen un naturaliste ou un symboliste pousse les Allemands à dire qu'il n'est pas Allemand ; et c'est elle peut-être qui explique — mieux que des origines de famille cosmopolites — que souvent les Norvégiens le trouvent très peu Norvégien.

Il est tellement impossible de classer Ibsen, que M. Ehrhard, dans son très intéressant livre *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain,* divise son œuvre en périodes distinctes : romantique, philosophique, réaliste et symboliste. Et tout naturellement, il est conduit à une théorie ingénieuse, sui-

vant laquelle Ibsen, insoucieux des formes d'art, préoccupé surtout d'exprimer des idées, aurait cherché, à chaque époque de sa vie, la forme d'expression qui semblait le mieux convenir au public du moment.M. Ehrhard, il est vrai, n'a pas employé cette formule trop stricte ; il explique que ces conversions ne furent pas des concessions, que de chaque forme dramatique abandonnée, Ibsen conserve quelque chose dans ses œuvres nouvelles, et que, par exemple, il a été réaliste avant les œuvres qui appartiennent plus particulièrement à sa période réaliste, et l'est resté dans les œuvres symbolistes qui suivirent. Que devient, avec toutes les restrictions et atténuations que l'on pourrait encore lui apporter, la vaine théorie de M. Ehrhard ?

Une œuvre comme *Empereur et Galiléen* (1873), à peu près située au centre du développement dramatique d'Ibsen, est à la fois une œuvre romantique, et même une des plus romantiques qui soient, et une œuvre très réaliste, dans laquelle le style de Julien, ses gestes, ses phrases textuelles parfois, sa tenue, sont copiés d'après nature, avec un scrupule d'exactitude à rendre jaloux les plus jaloux théoriciens du naturalisme. *Empereur et Galiléen* est à coup sûr un drame philosophique, et M. Ehrhard le fait entrer dans cette catégorie. Mais n'est-ce pas en outre une œuvre symbolique ?

Symboliste, Ibsen l'a été dès sa première œuvre, où Catilina meurt auprès de sa femme en prononçant ce vers :

« Ton amour a vaincu l'esprit de la nuit »

tandis que l'aurore se lève et que Furia s'éloigne et disparaît parmi les arbres. *Catilina* a été écrit en 1848, et certes, à cette époque, on ne pressentait guère la venue d'une école symboliste.

Si nous laissons de côté le romantisme, qui désigne une brillante et éphémère époque littéraire, pour ne nous occuper que du réalisme et du symbolisme, — non plus en tant que ces noms

représentent des écoles littéraires contemporaines, mais en tant que leur dualité forme la vie même de l'art, — il nous est encore impossible de dire qu'Ibsen soit un réaliste plutôt qu'un symboliste. On peut dire, il est vrai, que certaines de ses œuvres, — telle les *Revenants*, — sont réalistes, bien que là même se trouvent des symboles selon la formule wagnérienne ; on peut dire aussi que d'autres œuvres, comme *Peer Gynt*, sont symbolistes, bien qu'on y trouve des scènes de la vie paysanne d'un réalisme incontestable ; mais toujours il y a dualité.

Y a-t-il eu, du moins, dans l'ensemble de son œuvre, une progression, comme on a souvent tendence à le croire, d'un réalisme relatif à un symbolisme de plus en plus prépondérant? Pas davantage. Si quelques-uns, en France, l'ont cru un moment, cela tient à ce que les premiers drames connus ici ont été les *Revenants* et *Une Maison de Poupée*, — deux des plus exclusivement réalistes. A lire superficiellement tous les drames d'Ibsen, dans leur ordre de publication (1), on aurait plutôt l'impression contraire, car dans les premières œuvres, le fantastique intervient souvent. C'est là un *moyen* de symbolisme qu'Ibsen a complètement abandonné, et, évidemment, il l'a abandonné pour se rapprocher de la réalité. La tendance d'Ibsen paraît avoir été de devenir de plus en plus étroitement réaliste, en même temps que de plus en plus largement symboliste.

Ainsi, l'œuvre d'Ibsen apparaît comme une protestation contre les écoles d'art. Il a cherché à faire une synthèse de la vérité matérielle et de la sug-

(1) Voici la liste des pièces publiées, avec la date de publication. Quelques autres, dans la période de jeunesse, ont été jouées, mais non publiées.

Catilina (1850). *La Fête à Solhaug* (1856). *La Châtelaine Inger d'Œstraad* (1857). *Les Guerriers à Helgeland* (1858). *La Comédie de l'Amour* (1863). *Les Prétendants à la Couronne* (1864). *Brand* (1866). *Peer Gynt* (1867). *L'Union des Jeunes* (1869). *Empereur et Galiléen* (1873). *Les Colonnes de la Société* (1877). *Une Maison de Poupée* (1880). *Les Revenants* (1881). *Un Ennemi du Peuple* (1882). *Le Canard sauvage* (1884). *Rosmersholm* (1886). *La Dame de la Mer* (1888). *Heddâ Gabler* (1890). *Le Constructeur Solness* (1892). *Le Petit Eyolf* (1894). *Jean Gabriel Borkman* (1896).

gestion idéale, l'une ou l'autre en fait ou en théorie plus ou moins méprisée par toute école. Son œuvre, au point de vue artistique, est donc à part parmi les œuvres de la seconde moitié de ce siècle, et il est vain d'en chercher la formule technique. On peut bien voir d'où provient tel détail, on peut établir des rapprochements ; mais dès les premières œuvres, et de plus en plus à mesure qu'il est plus maître de la forme, Ibsen apparaît comme un indépendant, qui sait se servir de tous les procédés, sans s'assujettir jamais à aucun. Il ne cherche pas plus à se faire pour lui-même une théorie d'art dramatique, qu'il n'a cherché à construire une théorie morale. Pour lui, les principes, la vérité absolue, n'existent pas plus ici que là, et la plus grande preuve de puissance, de génie, et même d'habileté dans le métier, que puisse donner un artiste, est de n'appartenir à aucune école, et de n'en fonder non plus aucune.

Il a pourtant, lui aussi, bien entendu, subi des influences. Ses œuvres de la première période témoignent d'un véritable combat entre son tempérament, son désir d'exprimer des idées, et les modes d'expression dramatique qui lui étaient offerts par la littérature d'alors. Puis, plus tard, il transforma son art, — parfois sous l'influence de circonstances purement personnelles ; par exemple, lorsqu'il quitta la Norvège, en 1864, il écrivit des drames injouables, sans doute en partie parce qu'il n'espérait pas le succès rapide qu'il obtint. Mais surtout, son art se transforma sous l'influence des idées qui se formaient dans son esprit, et de celles qui germaient et se développaient autour de lui, et qui sur lui réagissaient.

Séparer la part de chacune de ces influences serait aujourd'hui bien difficile. Les récits de ceux qui l'ont connu, sa correspondance, pourront plus tard rectifier les légendes qui, à Kristiania même, ont cours sur lui, et permettront de dégager un peu la part des circonstances personnelles ; mais il semble que lui-même se soit plu à s'envelopper d'obscurité, en même temps qu'à exciter la curio-

sité par des contradictions apparentes, qui sont parfois peut-être des ironies.

Pour le moment, les jugements les plus étrangement contradictoires sont portés sur son œuvre et ses idées. Tandis qu'en France, M. Leroy-Beaulieu, dans une conférence faite à l'*Association pour la défense sociale*, le traitait d'homme dangereux, au contraire en Norvège on voit en général qu'il est surtout apprécié dans le parti conservateur. Il est grand-croix de Saint Olaf, et l'on dit qu'il fréquente chez le roi; tout le monde sait qu'il porte une cravate blanche et une longue redingote; il ne parle pas de politique, et les conservateurs le regardent un peu comme un des leurs, parce qu'autrefois il a montré des sentiments panscandinavistes, et ils oublient, ou considèrent peut-être comme une faute de jeunesse, la part prise par Ibsen dans la lutte contre l'influence de la littérature danoise en Norvège; ils oublient aussi l'attitude politique qu'il eut dans sa jeunesse. Enfin Ibsen est un aristocrate : il a dit que la majorité n'a jamais raison; les conservateurs en sont flattés. D'ailleurs les œuvres qu'ils prèfèrent sont en général les œuvres de la première période, surtout les *Prétendants à la couronne*, où il y a des batailles, et où peut-être ils découvrent des sentiments unionnistes. Ils aiment aussi *Peer Gynt :* mais là se trouve en scène un paysan, et il existe en Norvège, — dans les deux partis, — un préjugé favorable à toute œuvre sur le paysan norvégien.

Bien entendu, je ne parle, dans tout ceci, que du *public*, de la masse des gens qui ne lisent rien qu'à moitié. Pour la partie conservatrice de ce public, il y a encore une raison secrète au succès d'Ibsen : la plupart des autres écrivains norvégiens, Gunnar Heiberg, Arne Garborg, Jonas Lie, Bj. Bjoernson, appartiennent au parti libéral.

Le parti libéral, de son côté, est aussi influencé dans son jugement sur Ibsen par des raisons politiques plus ou moins consciemment subies. On lui oppose en général Bjœrnson. Celui-ci est le plus

norvégien des Norvégiens. Il est gai, ardent, exubérant. Il y a deux hommes, dit-on, qui représentent le type norvégien par excellence, le poète H. Wergeland, que l'on a comparé à Lamartine, et Bj. Bjoernson, et ce qui est spécialement norvégien en eux, c'est une nature ouverte, primesautière. L'exubérance de Bjoernson lui fait exprimer son opinion sur la plupart des questions, au fur et à mesure qu'elles se présentent; c'est un homme au courant, — pas seulement au courant des choses norvégiennes, de politique, de théâtre ou de morale, mais aussi des questions européennes, de la politique générale et des questions sociales. Ses œuvres traitent presque toujours d'une manière concrète et explicite quelque problème contemporain. Tout naturellement, ceux du parti opposé s'en effraient et ceux de son parti pensent qu'il n'y a pas d'auteur plus profond. Les problèmes, d'un caractère plus général et plus abstrait, examinés par Ibsen, paraissent moins intéressants.

En France, où le public ne connaît encore qu'assez peu l'œuvre d'Ibsen, l'opinion moyenne de ceux qui la connaissent est plus difficile à saisir; mais en général elle paraît être plus juste; et il est très naturel qu'il en soit ainsi, parce qu'on le juge d'après des lectures récentes, faites avec le désir de comprendre, et non, — — comme fait le public norvégien, et comme fera le public français plus tard, — d'après des lectures anciennes et distraites, et les jugements tout faits, qui courent, sur les auteurs adoptés. On comprenait peut-être mieux en Norvège la *Comédie de l'Amour* en 1862, lorsque cette pièce soulevait des clameurs contre son auteur, que maintenant, lorsqu'on trouve qu'elle est amusante et très jolie.

C'est surtout le côté *anarchiste* qui, dans l'œuvre d'Ibsen, paraît avoir été compris en France, et, comme le mot *anarchiste* est vague, et désigne des idées parfois très contradictoires, disons qu'on le considère comme un *anarchiste aristocrate*. Et naturellement, ceux qui ont des

tendances soit vers l'anarchisme moral, soit vers quelque aristocratisme littéraire ou dilettante, voient dans Ibsen l'expression de leur propre pensée.— Il faut bien observer cependant — malgré quelques boutades qui sembleraient le faire croire — que cet anarchiste n'est pas un révolutionnaire; et que cet aristocrate ne l'est pas au sens de Nietzsche; il n'a ni le mépris de la femme, ni le mépris des humbles, et il a écrit que « c'est par la démocratie que se réalisera le progrès social », et que « le devoir de la démocratie est de *s'aristocratiser* ».

Les citations de lettres d'Ibsen, et quelques souvenirs de conversations, que l'on trouve dans un article célèbre de M. Georg Brandes, ont beaucoup contribué à fixer une image d'Ibsen très inexacte, et cela bien que M. Brandes lui-même ait eu soin de prémunir le lecteur contre la trop facile tendance à prendre à la lettre des boutades ou de simples images. Par contre, les citations précédentes, et bien d'autres, et toute l'œuvre d'Ibsen, montrent que cet anarchiste est très conservateur, et que cet aristocrate serait assez démocrate. Ici les mots n'ont plus de sens; il faudrait remonter aux idées mêmes et les préciser. On verrait alors, assez facilement, que l'erreur sur ces matières doit être attribuée au moins en partie à la confusion habituelle entre les problèmes de psychologie individuelle et les problèmes sociaux. A ces derniers, qui depuis cinquante ans préoccupent et hantent tellement les esprits, on ne donne presque jamais d'autres réponses que celles qui conviendraient aux premiers. Il est pourtant bien clair que lorsque l'on a souhaité à l'individu d'être riche plutôt que pauvre, bon plutôt que mauvais, intelligent plutôt que sot, rien de social n'a été affirmé et compris. Cette faute n'a pas été celle d'Ibsen. Il n'admet, au point de vue social, aucune aristocratie, pas plus celle de l'intelligence que celle de la naissance ou de l'argent, pas même celle du caractère. Sa tendance est démocratique, simplement parce qu'en l'être le plus humble et le plus faible, il voit encore un individu.

Il est cependant anarchiste, et son œuvre constitue une véritable propagande anarchiste, en ce sens qu'il a toujours démasqué les conventions de la morale sociale courante, et arraché le bandeau qu'elles forment devant nos yeux. Cela n'est pas gênant; la plupart des auditeurs ont leur bandeau solidement attaché, et ils peuvent encore entendre son théâtre, en en admirant la puissance dramatique et la poésie ; les autres ôtent leur bandeau pour un moment, et le remettent après.

Mais c'est par là que son œuvre est forte, parce que, derrière les sentiments exprimés couramment, derrière même les sentiments que l'on s'exprime secrètement à soi-même, il va chercher d'autres sentiments, plus profonds et plus vrais, qui dans beaucoup de vies n'arrivent jamais à la conscience, et que seules des circonstances exceptionnelles peuvent appeler à la conscience complète. Ce qu'il y a d'anarchiste dans son théâtre n'est parfois pas autre chose que ce profond réalisme dans l'analyse psychologique.

Ce réalisme psychologique a déterminé la facture de ses œuvres. Il a écrit des drames, parce qu'il faut que se produisent les circonstances exceptionnelles dans lesquelles les personnages se révèlent à eux-mêmes. Et il en arrive à mettre en scène des personnages que l'on peut rencontrer journellement ; ses héros ne sont plus, comme dans ses œuvres premières, des êtres d'exception ; il faut qu'il en soit ainsi car les vies, même les plus vulgaires, contiennent le plus souvent un drame possible, et c'est pour cela que son théâtre est un enseignement. Enfin, il faut que les personnages aient le temps de s'examiner longuement, minutieusement, et c'est pourquoi Ibsen ne nous présente souvent que des dénouements, sans exposition, profitant de ce que toute crise force les hommes à passer en revue leur propre vie, et à voir en eux-mêmes.

Ibsen est aussi aristocrate. Il l'est, parce qu'il est individualiste. C'est là un des aspects de sa pensée que l'on a généralement le mieux compris en Nor-

vège, et c'est en effet le problème de la volonté qui est le plus souvent traité dans ses drames. « Sois complètement toi-même », paraît être la formule morale qui se dégage le plus clairement de ses pièces. L'indépendance individuelle a acquis aujourd'hui en Norvège, auprès de beaucoup de gens, la force et la banalité d'un préjugé. Mais de ce que la force de volonté est en soi une chose qu'Ibsen admire et vante, il ne suit pas que l'individualisme constitue un idéal. On n'a pas fait assez attention que dans sa pensée existe presque constamment un doute ; Brand lui-même finit par douter de soi, et Maximos, le Voyant, est fataliste.

Ibsen est individualiste, parce que c'est à l'individu, directement, qu'il s'intéresse, parce que c'est la psychologie individuelle qu'il étudie. Les faits sociaux ne l'intéressent pas en tant qu'ils sont objet de science, et qu'ils changent, et que les conditions moyennes de la vie varient d'une époque à l'autre : la société est pour lui uniquement un cadre dans lequel vivent et agissent des individus ; le cadre est considéré comme invariable, et si Ibsen sait voir l'immense différence qui existe entre la société grecque du IV^e^ siècle et la société norvégienne, il ne l'exprime qu'en artiste romantique ou réaliste, — car les deux ici se confondent, — et cela ne le gênerait sans doute pas plus de placer un Rosmer à Antioche que de faire vivre un Maximos dans le Gudbrandsdal. C'est précisément à cause de cette conception individualiste de la vie humaine, dans laquelle l'individu s'oppose à la société, qu'Ibsen, en morale, est un individualiste convaincu, c'est-à-dire prêche l'émancipation de la volonté individuelle. C'est donc très principalement sous sa forme idéologique que l'évolution contemporaine a atteint Ibsen. Mais, tandis qu'un fait simple, une fois constaté, ne peut pas être compris de manières très différentes, au contraire les idées peuvent presque indifféremment provoquer ou l'approbation ou une réaction de l'esprit qui conduit à l'idée opposée. Il me semble que cela explique un peu comment Ibsen, qui est

un volontaire et un solitaire, mais en même temps un esprit doué d'une prodigieuse souplesse, est pourtant resté si fidèle à son admiration pour l'homme « qui est complètement lui-même ».

On ne saurait faire, d'ailleurs, à Ibsen, un grave reproche d'avoir paru méconnaître, dans ses œuvres, l'importance des phénomènes sociaux, en tant que ces phénomènes s'opposent aux manifestations de la psychologie individuelle. — D'abord, il est à peine utile de faire remarquer qu'il ne considère pas les individus comme des êtres isolés, qu'il tient le plus grand compte de l'hérédité et des influences de milieu, et que tel de ses personnages, comme Rosmer, paraît soumis aux lois d'un déterminisme mal défini, et pourtant implacable. Lorsque je repense cette pièce, il me semble visiter Rosmersholm, maison hantée et abandonnée, où quelque esprit des ruines me raconte, devant les portraits, l'histoire de toute la famille, jusqu'à la legende du dernier Rosmer. Par lui, en effet, s'achève logiquement cette histoire.

Une œuvre de Bjœrnson, *Au-dessus des Forces*, montre combien l'expression dramatique d'idées proprement sociales est difficile à trouver, si même cela est possible. Je crois que le drame, — j'entends le drame réaliste, — doit se contenter de montrer des individus, et que les vues sociales ne peuvent s'exprimer dramatiquement que par des symboles. Et c'est sans doute une raison pour laquelle Ibsen, bien que toujours préoccupé de questions générales, a envisagé ces questions sous leur aspect abstrait, moral et individuel et non sous leur aspect concret, social et collectif.

Mais l'obsession d'un point de vue exclusif dans l'examen des problèmes qu'il se posait a déterminé en partie sa pensée; il croit au progrès, et pour lui le progrès, c'est une indépendance plus grande de l'individu, par la suppression de quelques-unes des inutiles chaînes de la liberté que nous traînons aujourd'hui ; c'est surtout une augmentation de l'énergie individuelle, et par là, c'est une transformation de la nature humaine elle-même. Il a

placé si loin l'époque qu'il veut entrevoir, que, naturellement, il ne peut être question pour lui de prévoir le moyen du changement et les étapes à parcourir. Il s'est donc contenté de regarder et de faire vivre sur la scène l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, avec toutes ses contradictions, en analysant surtout sa volonté, pour voir quelles sont les limites de sa force.

De conclusion ferme d'ailleurs, il ne faut pas lui en demander. La vérité présente des apparences contradictoires. De même, les diverses œuvres d'Ibsen. Que ces œuvres nous paraissent exprimer des idées parfois très opposées, cela nous révèle, à coup sûr, des états d'esprit très opposés chez Ibsen lui-même, aux différentes époques où il les a composées, et rien n'est plus naturel. Je ne crois pas cependant qu'à aucun moment il eût pu formuler, des problèmes qu'il pose, une solution à ses yeux décisive. Rien de déterminé ne peut être un idéal qui lui suffise. Il tend vers l'absolu, et il sait que l'absolu est insaisissable. Tout est sans limites. L'immense désir parfois le possède, et se transforme pour lui en un devoir moral qu'il prêche éperdument ; puis, fatigué de cet effort, il tombe épuisé, et la fin de toute chose semble être le renoncement, — tantôt avec le souvenir poétique de l'effort, et tantôt avec l'amertume d'une violente ironie.

Je pense avoir indiqué combien il serait vain de vouloir classer Ibsen, au point de vue de ses idées, aussi bien qu'au point de vue de son art ; dans l'histoire de ce siècle, il est à part ; ses idées peuvent avoir, et ont réellement, aujourd'hui, une grande influence ; mais aucun homme ne se fera de son œuvre un évangile, comme beaucoup s'en sont fait un de celle de Wagner, ou de celle de Nietszche, ou de celle de Tolstoï. C'est un étrange et rare spectacle que celui d'une personnalité à ce point solitaire.

II

La *Comédie de l'Amour* a été écrite pendant les années 1860 et 1861, et publiée en 1862. Ibsen avait alors 34 ans. Pour l'écrire, il dut interrompre le travail de composition d'un drame, les *Prétendants à la Couronne*, qu'il acheva peu après. Cette interruption dans un travail déjà commencé est, je crois, un fait unique dans la vie d'Ibsen. Il avait publié auparavant les *Guerriers à Helgeland* (1858), qu'il ne parvint à faire jouer, après une lutte très vive, qu'en 1861.

Les *Guerriers à Helgeland* avaient peu réussi, la situation d'Ibsen était fort précaire, et devint plus difficile encore lorsque le Théâtre Norvégien, auquel il était attaché comme instructeur de la scène, fit faillite. Il semble d'ailleurs qu'à peu près personne alors en Norvège n'appréciait beaucoup ses œuvres, bien que plusieurs de celles qu'il avait déjà publiées y soient parmi les plus généralement goûtées aujourd'hui. Aussi n'obtenait-il pas les bourses dont le budget norvégien, alors comme aujourd'hui, faisait bénéficier, chaque année, des hommes de lettres ou des artistes.

C'est dans ces conditions pénibles, d'autant plus vivement ressenties qu'il s'était marié peu auparavant, que fut conçue et composée la *Comédie de l'Amour*, la première œuvre où il représente la vie contemporaine, la première où il veuille ne pas se contenter d'être poète dramatique. S'attaquant à cette question de l'amour dans le mariage, qui fait le sujet commun d'un si grand nombre de comédies modernes, il ne s'attarde pas à faire la critique trop facile du mariage de convenance : ce n'est pas la peine. Prenant au contraire plusieurs exemples de mariages d'inclination, il examine ce que dure cette inclination, il montre comment elle se maintient en apparence, tout en se perdant très vite, grâce à l'hypocrisie très peu consciente dont sont complices à la fois et chaque couple et son entourage, comment cette hypocrisie est devenue une doctrine uni-

versellement subie, — du moins dans les classes sociales que connaît Ibsen et dont il parle, — et comment enfin, pour ceux qui sont devenus conscients et qui ont percé à jour le mensonge, il n'y a pas non plus possibilité de conserver pur leur amour. Et alors, comme conséquence *pratique*, on est conduit à revenir au mariage de convenance, considéré comme un renoncement.

Kristiania était alors une ville commerçante de 50.000 habitants ; c'est dire qu'un auteur, même peu considéré, y était connu. Que l'on juge alors de l'effet produit par la pièce d'Ibsen dans un tel milieu, dont tout l'idéal était fondé sur la vie de famille et les longues fiançailles et toutes les fictions et hypocrisies qu'il démasquait. Après les *Guerriers à Helgeland*, on l'appelait « auteur d'une grande insignifiance ». Après *La Comédie de l'Amour*, on ne le trouva plus aussi insignifiant, et ce fut le déchaînement d'une colère générale. Comme il demandait une bourse de voyage, un professeur de l'Université dit que « l'homme qui avait écrit une telle œuvre, méritait la bastonnade plutôt qu'une bourse. » La situation devenant de plus en plus difficile, ses amis pensèrent sérieusement, dit-on, à user de leur influence pour lui faire donner un poste de sous-commis à la douane. Enfin, il eut sa bourse, et l'on peut penser s'il fut empressé à quitter Kristiania (1864) (1).

(1) Les critiques norvégiennes de 1863 sont très curieuses. Elles condamnent unanimement l'œuvre d'Ibsen, tout en reconnaissant soit son talent poétique, soit son habileté technique. Les critiques les plus consciencieuses sont les plus intéressantes, et montrent le mieux combien profondement la *Comédie de l'Amour* blessait les sentiments de cette époque, et comment l'ardente passion du poète a empêché qu'il ne fût compris, au moins de quelques-uns. Voici quelques phrases de M. Monrad, aujourd'hui encore professeur de philosophie à l'université de Kristiania :

« ... La considération qui s'impose d'abord est que c'est là une comédie sans aucun comique... essentiellement satire, souvent très spirituelle, mais qui manque du véritable humour et ne s'élève pas au vrai comique... La raison : doute sceptique du vrai bien qui est seulement considéré comme un idéal lointain... Falk, ce qui est le pis en poésie, intermédiaire entre un bouffon et un martyr, cause par là une déception... Dans l'ensemble, trop de sérieux dans la joie, les folies se montrent parfois trop intimement liées aux intérêts de la vie réelle, elles ont pour ainsi dire trop de nécessité et de substance, et non la légèreté et la contingence qui marquent le véritable comi-

Il était important de rappeler ces circonstances, et de situer la *Comédie de l'Amour* dans l'ensemble de l'œuvre d'Ibsen et dans sa vie. Le moment où il l'écrivit est évidemment décisif. Les quatre drames précédents nous montrent un écrivain qui cherche sa voie en tâtonnant et qui prend partout des modèles, — même dans Scribe ; après la *Comédie de l'Amour*, il est en pleine possession de son art et de sa volonté. Si beaux que soient, par parties, ses drames antérieurs, si fortement construits que soient les *Guerriers à Helgeland*, où déjà se prépare, dans la facture et dans l'analyse des caractères, la manière des drames récents, jamais encore, pourtant, il n'avait présenté d'œuvre complètement personnelle. La *Comédie de l'Amour* en effet, est, avant tout, *un acte*. Il a compris, suivant le mot de Falk « l'exigence qu'un homme doit réaliser, — étendre la vue sur les vastes champs de la lutte, tout en se laissant saisir par le tohubohu de la bataille », et hardiment, il est entré dans la mêlée. Nous voyons par les circonstances ci-dessus rapportées qu'il a bien frappé son premier coup ; nous jugeons d'ailleurs qu'Ibsen, tout en ayant horreur de la violence matérielle, aime sans doute le sentiment de combattre ; il fera dire plus tard à Nora : « C'est quelquefois une jouissance que d'attendre l'épouvante. » Mais pourquoi entre-t-il en guerre en 1860, quelle influence eut sur lui la situation précaire dans laquelle il se trouvait alors, quelles sont les circonstances ignorées, produites peut-être par

que... Le fouet est tenu avec une sorte de lourdeur et d'ardeur de polémique, par où le poète se montre plutôt satirique que comique. ...En somme, ce n'est pas une comédie, mais plutôt une exaltation de la résignation ; la catastrophe un passage de l'esthétique à l'éthique.

» Pourtant, la considération fondamentale, que l'amour et le mariage sont inconciliables, est aussi fausse qu'immorale parce qu'elle avilit le mariage, mais en même temps in-poétique, comme toute manière de voir qui représente l'idéal et la réalité comme inconciliables. Aussi elle donne, au lieu d'un tableau idéal de la vie, un idéal sans lieu avec la vie, et, à côté de cela, un tableau de vie sans idéalité...

» Il traite la moquerie comme chose sérieuse, et les choses sérieuses de mensonges... » (*Morgenbladet*, 1863)

L'auteur de l'article conclut en exprimant le doute qu'une représentation à la scène puisse réussir, et même soit possible.

cette situation même, qui l'aggravèrent ? c'est ce que l'on ne pourra savoir que plus tard, si l'on vient à le savoir.

Donc en un sens, la *Comédie de l'Amour* est la première œuvre d'Ibsen ; et c'est une œuvre de combat ; on peut même dire que c'est une déclaration de guerre ; le ton en est violent constamment ; les images s'accumulent étrangement : Falk en invente à plaisir et les personnages ridicules eux-mêmes parlent une langue imagée, mais où les images sont incohérentes. C'est qu'Ibsen se moque ici de tout, des politiciens et des prêtres, des mariages et des fiançailles, de l'amour et de la poésie même. Tout est mauvais, ou plutôt tout est gâté, et c'est sans doute pour résumer « tout », et parce que l'amour est le nom donné à l'idéal auquel on fait semblant de croire dans la vie vulgaire, qu'il a choisi ce sujet.

Seule, Svanhild n'est pas atteinte par la contagion de la moquerie, pas plus que sa noble pureté n'a été souillée par la vulgarité de son entourage. Son rôle est entièrement lyrique, et c'est elle qui exprime les images simples sur le printemps de la vie et les feuilles qui s'ouvrent et tombent, répétées à chaque acte comme des leit-motive. C'est elle, elle qui a la foi parce qu'elle est pure, qui soulève Falk au-dessus de lui-même, et de l'ironiste du commencement fait un poète et un homme d'action.

Nulle part, dans les œuvres d'Ibsen, plus que dans celle-ci, on n'a l'impression que l'auteur exprime ses propres idées, et aucune, plus que celle-ci, n'a l'air d'une pièce à thèse. Ce n'en est pourtant pas une. Toute œuvre où des idées sont exprimées, est, si l'on veut, une thèse ; mais le nom de *pièce à thèse* a pris un sens plus précis ; il exprime une pièce qui constitue un plaidoyer pour ou contre quelque chose de très déterminé dans la loi ou dans les mœurs. La *Comédie de l'Amour*, par exemple, serait une pièce à thèse si elle tendait, soit à l'abolition du mariage, soit à conseiller l'usage des mariages de convenance. Or, on n'y trouve

rien de pareil. Il est bien clair qu'il n'y faudrait pas plus entendre le conseil de faire des mariages de convenance, que, dans *Une maison de Poupée*, le conseil donné aux femmes d'abandonner leur mari et leurs enfants. Il n'y faut voir que ce qui s'y trouve, à savoir, la constatation que l'on s'exalte beaucoup à propos des fiançailles, que l'on loue grandement les ménages unis, en supposant toujours que ces faits journaliers sont dus à un sentiment d'amour qui n'y est pour rien.

Cette affirmation est à la fois banale et hardie ; c'est en même temps un lieu commun, et une vérité trop forte pour qu'on supporte de l'entendre dire crûment et à voix haute. Mais il n'y a pas là de thèse.

Il y a beaucoup de ces banalités-là dans le théâtre d'Ibsen, et elles sont un des éléments essentiels de son réalisme. D'ailleurs l'observation des phénomènes les plus connus cesse d'être banale par l'analyse, et l'analyse est ici très fouillée; en outre elle est faite avec une vigueur et un entrain extraordinaires; visiblement, Ibsen prend lui-même la parole. Je ne voudrais pas me laisser aller à dire que Falk représente le poète. On a trop abusé de cette manière d'exprimer qu'il y a accord passager, dans telle tirade, entre les sentiments d'un personnage et ceux de l'auteur. A ce compte, Ibsen serait à la fois Haakon, et Solness, et Werle, et sans doute, dans *Empereur et Galiléen*, il a dû se dédoubler, pour être tantôt Julien et tantôt Maximos. Mais dans aucun de ses drames, je crois, autant que dans certains passages du rôle de Falk, il ne s'est substitué à un personnage, pour exprimer ses propres jugements. C'est la plus subjective de ses œuvres; rien qu'à ce titre, elle présente un intérêt particulier (1).

Du moins, il n'intervient pas en raisonneur, pour expliquer et limiter les problèmes souleves

(1) Je ne veux pas dire qu'Ibsen *est* Falk, pas plus que les idées d'un homme ne sont cet homme ; la seule pièce dans laquelle Ibsen se soit représenté vraiment lui-même est *Solness*; et l'on peut dire que dans *Solness* il s'est *objectivé*.

par la comédie, et présenter des conclusions. Il n'y a pas de conclusion. Falk et Guldstad s'opposent, et ont raison chacun à son point de vue. Dès cette première œuvre moderne, bien qu'elle ait un peu l'allure d'une pièce à thèse, que le groupement des personnages y soit assez artificiel, et que le ton, — la pièce est écrite en vers — ne soit pas celui de la conversation courante, Ibsen est déjà trop réaliste pour mettre la raison tout entière d'un seul côté. De conclusions immédiates, pour la vie pratique courante, d'ailleurs, il serait vain d'en chercher qui soient absolument satisfaisantes.

Certes, toutes les notions, pour idéales et élevées qu'elles soient réputées, que l'homme a acquises, ne sont pas de pures chimères. Si elles existent en son esprit, c'est donc qu'il les a conçues, c'est-à-dire, au moins un instant, vécues. L'amour, par exemple, est une association d'idées entre une exaltation, nécessairement passagère, de certains sentiments, et la notion de fidélité, c'est-à-dire l'application aux sentiments de l'idée de durée. De là, la contradiction immanente qui se trouve dans l'idée de l'Amour, dès qu'on cesse de le concevoir comme une chose mystiquement idéale, en laquelle s'abîmerait la notion de la personnalité, et qu'on veut le réaliser dans la vie journalière. Cette contradiction s'aplanit et paraît se réaliser dans ce renoncement qui est le souvenir. Pour les hommes à l'imagination ardente, ceux pour lesquels les choses imaginées ne sont pas une reproduction affaiblie, mais vivante, et parfois plus réelle, des choses de la vie apparente, le souvenir est le grand refuge. Ibsen paraît avoir été de ceux-là. Dès les premières poésies qu'il écrivit, et qui ne sont pas publiées, son biographe Henrik Jœger remarque particulièrement cette concentration naturelle des pensées du jeune poète, qui préfère le souvenir à l'ordinaire réalité, et la solitude au contact de la réalité vulgaire. Ceux qui, en France, au sortir de la représentation des *Revenants*, ont vu en lui un réaliste pur,

feront bien de méditer l'apparent contraste entre sa nature et la conception esthétique qu'ils ont alors cru être la sienne. Ce culte du souvenir précise en même temps l'idée qu'Ibsen s'est faite de l'Amour au moment où il en écrivit la satire, et quels sont les sentiments enthousiastes qu'il prête à Svanhild, au moment où elle sacrifie son avenir de bonheur, « son rêve », à son Amour, l'Amour dans le souvenir.

La *Comédie de l'Amour* est d'autant plus intéressante que les personnages en appartiennent à la bourgeoisie norvégienne, qui a des mœurs spéciales — peu différentes pourtant des mœurs françaises, au fond : — mais, grâce aux longues fiançailles et aux mariages sans dot, l'illusion de l'amour dans le mariage reste plus facile pour des Norvégiens que pour des Français. Bien des Français, peut-être, voudront y voir une sorte de revanche du mariage de convenance sur le mariage d'inclination, ce genre de revanche qui consiste à dire : Tu ne vaux pas mieux que moi! Ce n'est pas là une manière de comprendre à laquelle il faille s'attarder.

Aujourd'hui, en Norvège, la *Comédie de l'Amour* est devenue classique : je veux dire qu'elle est à la fois admirée et méconnue. On la trouve surtout amusante : les répliques ridicules de Styver et de Mlle Skære y ont le plus de succès, par le rire qu'elles excitent, sans que l'on en comprenne généralement l'amère ironie. Le côté lyrique est apprécié de quelques-uns qui y voient de beaux vers et un style imagé. Le sentiment, d'autre part, est satisfait par quelques passages, tels, par exemple, que la description du chez soi (*hjem*, analogue du *home* anglais), par Straamand. — Ainsi l'œuvre est découpée en tranches, et aucune forte impression de l'ensemble n'est plus ressentie.

Une partie importante de la comédie, qui risque de passer presque inaperçue en France, est encore appréciée par une fraction du public norvégien ; c'est tout ce qui intéresse le mouvement féministe:

le récit de la vie de Svanhild, la passivité imposée à la femme, madame Straamand, dont la personnalité a disparu dans la maternité, tous les détails sur la bonne préparation au mariage, que subira Anna. Ibsen a beaucoup contribué au mouvement féministe norvégien, qui est très puissant. Il n'a pas été le promoteur de ce mouvement, mais il l'a aidé, et c'est au véritable promoteur, Camilla Collett, sœur de H. Wergeland, qu'il a emprunté la comparaison de l'amour et du thé, longuement développée au second acte (1). Déjà auparavant, avec les personnages d'Inger et de Hjordis, il s'était plu à mettre en scène des femmes d'action hardie et hautaine. Depuis, toute son œuvre réclame, pour la femme moderne, le droit, aussi naturel que pour l'homme, de développer sa personnalité. Cela se trouve aussi dans la *Comédie de l'Amour*.

Mais cela n'est qu'une partie du sujet. Le sujet même, l'Amour, n'a plus jamais été traité par Ibsen depuis, du moins d'une manière aussi générale à la fois et si spéciale. Pourquoi ? Il a déjà été indiqué plus haut que l'amour n'est pas présenté dans cette comédie simplement comme un fait individuel, mais comme la forme générale de l'idéal dans la société contemporaine, et cet idéal nous est présenté comme une denrée frelatée, pour employer le style de Guldstad. Quel est donc l'idéal d'Ibsen ? Il ne nous l'a jamais dit explicitement, et cet idéal paraît d'ailleurs chose mouvante

(1) Cette comparaison se trouve dans le roman intitulé les *Filles du Préfet :* « Un auteur, qui d'ailleurs s'élève contre la guerre d'émancipation qui s'est déclarée en France, dit : Les femmes n'ont qu'une source d'expérience ; leur amour est leur intelligence, leur foi, leur inspiration, leur *émancipation*. Très bien, nous n'en demandons pas de meilleure. Mais il faut donc que cet amour soit d'abord émancipé, c'est-à-dire : sauvé de la barbarie et de l'esclavage. Protège donc, ô Humanité, cette première fleur de notre vie ; car c'est d'elle que toute bénédiction ensuite sortira ! Veille à sa croissance et à son fruit. Ne trouble pas légèrement ses fines feuilles-du-cœur dans la stupide croyance que les feuilles grossières ensuite sont assez bonnes... Non, elles ne sont pas assez bonnes. Il y a aussi grande différence entre elles qu'entre le thé dont nous autres, gens ordinaires, nous nous accommodons, et que nous appelons le thé, et celui que l'empereur du Céleste Empire seul boit, et qui est le *vrai* thé ; celui-ci est moissonné et cueilli le premier et est si tendre qu'il faut le cueillir avec des gants, après s'être lavé quarante fois, je crois. » — Camilla Collett's *Skrifter*, Tome III, p. 208.

et peu déterminée. Visiblement, chez Ibsen, la notion existe d'un devoir moral, qui est, nécessairement, de tendre vers l'idéal ; mais le grand Norvégien est trop réaliste pour déterminer cet idéal.

D'autres ont déterminé cet idéal et leur œuvre s'oppose, en cela, à celle d'Ibsen. Il en est qui assignent à l'humanité un idéal défini, une fin unique, l'Amour, et qui en arrivent à confondre amour et charité : mais en la charité la personnalité se perd et s'affadit. Le sentiment de charité se trouve dans l'œuvre d'Ibsen : on a beaucoup insisté, et avec raison, sur les personnages, créés par lui, dont toute la vie n'est que dévouement ; mais son admiration pour eux est toute objective ; parfois ces personnages sont présentés comme ridicules par quelque côté, et d'ailleurs leur dévouement est fait de résignation. Amour et Charité ne peuvent être l'idéal d'Ibsen.

Il rêve aussi une humanité nouvelle, d'une aurore sociale future, mais elle n'est pas fondée uniquement sur l'Amour. Il semble qu'il ait eu cette vue, que le monde, soumis à des lois qui s'entremêlent, et le font chaos par leurs actions contradictoires, tendrait à se simplifier, par une action plus régulière et harmonieuse de ces mêmes lois.

« Sûrement la fiancée me sera offerte, dit Julien, et alors, la main dans la main, nous nous en irons vers l'Orient, là-bas, — où l'on dit qu'est né Hélios, — nous cacher dans la solitude, comme la divinité se cache, — chercher le paradis sur les bords de l'Euphrate, le trouver, et alors, — ô splendeur — de là une génération nouvelle dans la beauté et l'harmonie se répandra sur la terre, et là — là, sera fondé l'empire de l'esprit ! »

PEER EKETRÆ.

SOUVENIR DES PETITES MORTES

A Gabriel Fabre.

ORIANE *dit* :

Cette minute est tendre à désirer mourir.

Ah, petites mortes, immortelles écloses,
Qu'auront-ils emporté de vous, ceux qui passaient,
Semant, en souvenir de vos lèvres, les roses
Parmi l'encens léger comme étaient vos désirs ?
Que sauront-ils jamais de vous, ceux qui pleuraient ?

Si d'aventure la grâce vous fut donnée
D'être aussi belles dans l'amour et dans la mort,
Ceintes de myrte ou d'asphodèles couronnées ;
Si votre âme, surprise à peine, a pris l'essor
Vers l'infini meilleur, sans avoir souhaité
Les sites dont la mienne eut l'âpre nostalgie ;
Si la grêle, ni l'ouragan n'ont dévasté
Le jardin sommeillant où vous rêviez la vie,
Le suprême délice où je me sens fondue
Egalerait la joie en vos jours répandue !

★

Leurs yeux s'ouvraient sur l'infini d'un lac d'azur
Donnant dans un regard leur âme souriante !
Leur rire découvrait la splendeur de fruit mûr
De leur bouche, et l'éclat des dents étincelantes !
Leurs mains lentes savaient le secret des caresses...
Et quand elles passaient, la corbeille à la hanche
Ou retenant l'amphore, impudiques et pures,
Offrant le double fruit de leurs seins aux morsures
Du soleil glorieux épris de leur jeunesse,
Un hymne triomphal s'exhalait des chairs blanches !
Le vent propageait le parfum des chevelures ;
L'ombre voluptueuse enlaçait les amants ;
Et des eaux vives, à mi-voix, dans un murmure,
S'échappaient, comme des colombes messagères,
Les paroles qu'ils n'osaient dire qu'en tremblant,
S'ils étaient seuls et l'âme en baiser sur les lèvres !

★

La Beauté ne meurt pas, si l'Amour qu'elle guide
A d'un signe appelé, sur ses pas trébuchants,
Le Souvenir furtif qui rôde et s'insinue.
Les heures qu'on disait mortes sont revenues
En beau cortège, avec leurs charmes et les chants
Que d'écho en écho les vents ont rapportés,
Nefs d'amour à travers le silence limpide !
L'air balancé garde l'arome qu'y laissèrent
Les corps souples en joie que vos lèvres baisèrent
Et l'empreinte n'est pas tout à fait effacée
Du dessin délié des formes caressées
Dont l'étreinte apaisait vos désirs emportés.

Les fleurs qu'un mauvais souffle avait toutes fanées
Renaissent dans mes mains, comme le pur emblème
De jours meilleurs, rançon promise des années
Qui tendaient à ma soif la coupe d'amertume;
Et c'est l'image encor de celles qui reposent
Sous la terre, sans que vos yeux aient reconnu
Quels regards se mêlaient au ciel, dans les iris,
Quelles âmes penchaient la majesté des lis
Vers le sourire impérissable de ces roses !

Le Bonheur, qu'on n'attendait plus, est revenu,
O mes sœurs les petites mortes ! de plus loin
Que vous n'êtes déjà de votre dernier rêve,
Et j'entrevois, dessous le voile que soulève
Le geste inespéré de sa tardive main,
Une aurore surgir du passé ténébreux !
O mes petites sœurs idéales, vos âmes,
Dont la vie implacable et rude à toutes choses
N'a pas terni l'éclat miséricordieux,
Et que le doigt léger de la mort a décloses
Afin d'épandre leur senteur sur nos chemins,
O mes petites sœurs éternelles, vos âmes
Ont ranimé mon âme et ces fleurs dans mes mains !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LE VIEUX ROI

TRAGÉDIE

—

Personnages

GILDAS, roi d'Andaine.
GUISLAINE, fille du roi d'Andaine.
YOLAND, prince de Locmaria.
GERMAINE, fille d'honneur, sœur adultérine de Guislaine.
FLORAINE, suivante, sœur de Guislaine, fille du roi et d'une esclave.
GAUTIER, page.
Pages, soldats, serviteurs.

—

Au château d'Andaine, dans la grande salle des tapisseries, depuis le déclin du jour jusqu'au lever du soleil, l'année où l'on vit paraître au ciel un oiseau de feu.

★

FLORAINE

Elle achève de disposer les lampes de terre qui brûlent, fleurs aux arbres de bronze, puis, ouvrant le vantail de la baie ogivale, elle regarde longtemps dans la nuit pendant que le vent du soir agite, comme d'un ange, les ailes de son bavolet. Elle frappe des mains et dit très joyeuse, comptant sur ses doigts, car voici une à une les étoiles :

Un œil, deux yeux, trois yeux : un seul, c'est l'œil de Dieu ; deux, ce sont les yeux bleus de Jésus qui sourit à sa mère, Notre-Dame ; trois ce sont les rois Mages à genoux dans la paille et la gloire de l'étable. — Un œil, deux yeux, trois yeux : les flammes tristes des lampes ont tremblé comme des âmes quand à l'aube l'angélus pleure de les rappeler à la prison du purgatoire. — Oh ! que je fusse délivrée, moi aussi, pauvre âme d'amour,

toute une nuit d'automne, ou,si Dieu le veut, tout un jour de printemps, quand les saules sont si doux, si bleus, si verts, si tendres avec leurs larmes fleuries, — délivrée un peu de mon amour, Yoland, seigneur qui me tenez toujours en dure prison d'amour dans votre cœur obscur et doux. O Yoland, votre cœur est noir comme une tour et j'y mange du pain plus dur que les anneaux où tu serras mes jambes, Yoland, et mes bras blancs. Yoland, les bras de la pauvre servante sont blancs et chauds comme la toison des agneaux, comme les agneaux nouveaux qui tremblent sur leurs jambes.

Elle dresse en un geste d'amour, ses bras, qui se dénudent de leurs larges manches.

Yoland, voici mes bras !

Mais, apercevant sa nudité, elle rougit, et, ses bras cachés et l'un retombé le long de sa robe, l'autre appuyé au vantail entr'ouvert :

Je suis tout enivrée de l'odeur des étoiles ! O ciel, jardin tout plein de thym et d'aubépines, jardin tout plein de roses et d'ancolies, voici le chœur amoureux des soucis, voici le prince Iris qui sourit dans son casque au cimier violet. Voici l'œillet, blond et page adolescent, voici Yoland, soleil fleuri au soleil de mon rêve.

Elle se tait, semble partie, immobile, vers là-bas. A ce moment, GAUTIER entre et, apercevant FLORAINE, s'approche, s'agenouille, va lui baiser la main. D'un mouvement qui semble inconscient, la main de FLORAINE se dérobe.

GAUTIER

Tu fuis comme un serpent sous les ronces, comme une source. Ta main a passé à travers ma main comme de l'eau à travers des doigts. Donne-moi ta main, Floraine, j'ai soif, je veux la boire.

FLORAINE

Elle se retourne, enfonçant ses mains dans ses larges manches.

Non, je ne veux plus jouer. J'ai réfléchi, c'est trop grave de jouer.

GAUTIER

Mais je suis grave aussi, moi, Floraine, quand je te regarde. Est-ce que j'ai l'air de rire? Vois

donc mes yeux ! Floraine, je veux jouer très sérieusement avec toi.

FLORAINE

Comment feras-tu ?

GAUTIER

Tu verras, tu verras, je te donnerai des baisers sur les mains, sur les bras, sur les joues, sur la bouche !

FLORAINE

Sur la bouche, Gautier ! Mais c'est un péché !

GAUTIER

Ta main, d'abord.

FLORAINE

Non. Et puis tes yeux me font peur. Oui, ils sont sérieux, tes yeux, ils sont trop sérieux. Pauvre petit Gautier ! Mes mains ont des chaînes, mes bras ont des cordes, mes joues sont en prison, mes lèvres sont scellées. Que Dieu me délivre, petit Gautier !

Elle le baise sur le front, en lui serrant la tête dans ses mains, et disparaît.

GAUTIER

Pourquoi mes yeux lui font-ils peur ? Mes yeux sont bleus, mon âme est bleue comme le baiser du ciel et de la mer, mes yeux sont doux, mon cœur est doux comme le sourire des premières feuilles du chêne. Je suis un chêne-enfant. Ma chevelure est une frondaison de désirs et de songes, où le vent de la vie se joue avec amour. Effeuille-moi, vent, et emporte mes feuilles vertes vers le sillage que des barques aux ailes blanches promènent sur la mer en fleurs ! O mer épanouie, jardin tumultueux des vagues ! Tu as peur d'un désir, Floraine, tu as peur d'un oiseau : moi, Floraine, j'ai peur de moi-même, car voici qu'à la place de l'enfant doux et bleu, je trouve un homme qui dit : J'aime et je veux. Tes lèvres ont eu la grâce et la puissance de deux soleils et d'un double printemps : l'arbre a toutes ses branches et son ombre est féconde. Viens dormir à mon ombre.

Il se dresse, les bras écartés, et on le voit grandir et devenir homme. A ce moment, la fenêtre s'ouvre, un souffle de vent courbe la flamme vive des lampes, le tonnerre éclate, un éclair part dans

la nuit. GILDAS entre lentement, mais l'air inquiet et farouche.

GILDAS

Le canon, les cloches, les torches...

GAUTIER

Eclairs et tonnerre, Seigneur ! Les éléments se sont révoltés sous l'œil paternel de leur maître. Dans le temps qu'il faut pour ouvrir et fermer trois fois les yeux, la Nature a fait l'œuvre d'une longue et laborieuse année : alors Dieu a parlé.

GILDAS

Que veux-tu dire ?

GAUTIER

Voyez, Seigneur, comme je suis devenu tout d'un coup capitaine, pour mieux vous servir, de page que j'étais, hier encore tout enfant.

GILDAS

C'est vrai. La sève monte sans qu'on la voie monter ; elle monte comme une odeur et les feuilles ont poussé que l'on croit la vie encore engourdie sous les herbes. C'est vrai, voilà que tu peux sans lever la tête me regarder dans les yeux. Ton regard est fier. Tu commanderas la compagnie des pages, cette nuit.

GAUTIER

Il met un genou en terre.

Je vous rends hommage et vous jure fidélité, roi Gildas.

GILDAS

Tu défendras cette partie du château, les femmes, et d'abord ma fille, la princesse Guislaine.

GAUTIER

Et puis Germaine, et puis Floraine, oui ! Mais pourquoi cette nuit ?

GILDAS

Tais-toi et suis-moi jusqu'au son de la cloche. Tu ne sais donc rien, page ? Les bouches des femmes ont donc des secrets, maintenant, pour les oreilles qu'elles mordent ? Les chattes, devenues muettes, font-elles l'amour à l'étouffee ? Gautier dis-moi la vérité !

GAUTIER

Il tremble devant l'impérieuse voix du vieux GILDAS.

Seigneur, j'aime Floraine, mais elle ne m'a baisé qu'une fois sur le front.

GILDAS

Ah ! Ah ! sur le front ! Comme une sœur, petit frère ! Mais prends-la donc, fais-la crier, fais-la parler ! Au moment où son âme sera toute obscurcie par les vapeurs sensuelles elle dira sans le savoir les mots et les noms que son sang charrie le long de ses veines. Elle dira ton nom peut-être, — ou peut-être le nom de Yoland.

GAUTIER

Pâlissant, il répète d'une voix triste :

Yoland ?

GILDAS

Je te perce le cœur ? Tire ton épée et défends-toi ! Défends celle que tu aimes contre elle-même et contre Yoland.

GAUTIER

Yoland ?

GILDAS

Tout le monde aime Yoland, ici. Yoland est populaire sous les corsages et sous les jupes. D'Andaine à Locmaria, Yoland a passé par toutes les brèches et, comme un renard, à travers toutes les haies vierges. Qui n'a eu Yoland, l'aura. Cloches, sonnez, torches, flambez, il n'aura pas Guislaine tant que je vivrai !

GAUTIER

Ni Floraine !

GILDAS

Bien dit, brave enfant ! Mais comprends. Je suis vieux, Guislaine a pris beaucoup d'autorité. Les soldats lui sont dévoués et je n'ose plus donner d'ordres, de peur de me sentir bafoué par une respectueuse désobéissance. Mon autorité n'est plus que dans mes regards, dans mes paroles, dans mes gestes : partout où je ne suis pas, je ne règne plus. Alors je marche la nuit et le jour ; je porte jusque dans les caveaux la peur de ma présence, et j'écoute. On se tait, quand mon pas lourd sonne sous les voûtes, mais les voix de femmes sont aiguës ; elles filtrent, comme de l'eau, à travers les murailles. Les murailles quand je passe dans le silence des nuits disent : Yoland, Yoland ! Yoland, je lui ai refusé la main de ma fille ; je sais qu'il viendra la prendre et je sais que la trahison lui ou-

vrira les portes, et je sais qu'il viendra cette nuit. Gautier, les vieux grimoires m'ont appris bien des choses et les astres sont mes amis. C'est Natalis qui sonnera la cloche. Il est dans sa tour : il observe, il conjure et il prie. La prière est plus forte que la loi, mais la loi gouverne le monde inférieur ; celui qui la connaît échappe à sa tyrannie ; par la prière et par la conjuration il dirige les actes selon leur but véritable qui est la gloire de Dieu et le salut des hommes. Yoland est hérétique, Yoland est révolté, Yoland est luxurieux : guerre d'amour, guerre de frontière, guerre de religion. Il arrache le scapulaire qui bénit les seins des femmes et les médailles qui purifient leur cœur ; la seule crainte du peuple, et non celle de Dieu, lui fait respecter les Eglises, les prêtres, les calvaires et les bienheureux. O Maître du Ciel et toi, Vierge, sa mère terrestre, délivrez-moi du mal ! Prends ce poignard, enfant, il te fera reconnaître par la garde du château ; moi, je serai partout, aux portes, aux murs, aux mines. Viens choisir une épée.

Sortent GILDAS et GAUTIER.

GUISLAINE

Elle entre par une autre porte, suivie de FLORAINE, s'avance, muette, l'air conspirateur, regarde, écoute, puis, d'abord à mi-voix :

Ils descendent par le grand escalier. Choisir une épée ! Pourquoi faire tuer cet enfant ? Mais, Floraine, puisqu'il te courtise, ce petit Gautier, il doit t'obéir. Comment, il t'aime et il suit Gildas ? Tu me trahis.

FLORAINE

Moi, madame ? Vous trahir serait me trahir moi-même. J'aime le comte Yoland comme vous et autant que vous : vainqueur et maître, il choisira entre la princesse et la servante, — mais s'il me veut pour esclave, je serai son esclave.

GUISLAINE

Et sa maîtresse.

FLORAINE

Dieu vous entende !

GUISLAINE

Créature insolente et scandaleuse, je te ferai

prendre, quand Yoland sera roi.

FLORAINE

Je dirai mon nom, ma sœur, pour avoir la tête tranchée.

GUISLAINE

Tu n'as pas de nom.

Entre GERMAINE.

FLORAINE

Guislaine, Germaine et Floraine, les trois sœurs ont le même signe d'élection : mêmes joies, mêmes deuils, mêmes amours.

GUISLAINE

Hasard !

FLORAINE

Elle relève jusqu'à l'épaule sa manche et la manche de GUISLAINE.

Montre ton bras, Germaine. Sœurs, vous voyez les trois étoiles sœurs, les trois taches rouges, les trois fleurs de sang.

GERMAINE

Elle se frappe, et frappe ses sœurs à la poitrine, comme en un jeu d'enfant.

A GUISLAINE :

Fille de la Reine.

A FLORAINE :

Fille de la Peine.

A ELLE-MÊME :

Fille de la Haine

FLORAINE, jouant le même jeu.

A ELLE-MÊME :

Aimer.

A GUISLAINE :

Régner.

A GERMAINE :

Et toi ?

GERMAINE

Ni fille d'esclave, ni fille de reine, née du viol et de l'adultère, mon destin est moins clair : il me semble que je n'aime pas la vie. Je n'ai jamais eu dans ma main une main d'homme sans désirer de la briser ou de la mordre, parce que l'homme est la force, parce que sa main est l'action.

GUISLAINE

Elles jouent, elles glosent, elles font les fillettes ! Vous savez que c'est pour cette nuit ?

GERMAINE

A quelle heure ?

GUISLAINE

Vers le matin. A l'heure où il s'endort, à l'heure où il tombe, lâchant sa lanterne et son bâton, enfin las d'avoir promené son fantôme dans tous les escaliers et dans toutes les caves. Cette nuit, ou la nuit prochaine, mais veillons : les ordres sont donnés. Vous vous tiendrez ici, ou dans la galerie. En cas de malheur, par le souterrain de la chapelle, sous l'autel de Sainte-Anne.

GERMAINE

Que ferons-nous du vieux Roi ?

GUISLAINE

Qu'il reste fantôme !

GERMAINE

Oui, mais il a des gestes, des regards, des paroles ; des gens lui obéissent. Son air de roi pénètre jusqu'aux cœurs comme un impérieux parfum. Assurons-nous de lui, respectueusement.

GUISLAINE

Non. Il a voulu la guerre, qu'il subisse le sort du vaincu.

GERMAINE

Ne sois pas si dure pour ton père.

GUISLAINE

Il ne comprendra pas. L'enfance, tombée comme un manteau trop étroit, lui est remontée sur la tête. Nous ne lui dirons rien. Il passera sans le savoir de l'état de roi à l'état de larve. Il aura les caves comme promenoir et les ténèbres pour royaume : nous lui laisserons sa lanterne et son grand bâton d'aveugle.

GERMAINE

Faisons-lui plutôt entendre notre volonté.

GUISLAINE

Le roi n'est rien qu'un mot, mais une épée s'est levée contre nous, jeune, fière et luxuriante comme une pousse de l'année : frêne, coudre, ou saule, c'est elle qu'il faut briser.

FLORAINE

Qui ?

GUISLAINE

Tu le sais.

FLORAINE

Gautier?

GUISLAINE

Et seule tu peux rompre cette baguette impudente.

FLORAINE

Comment ?

GUISLAINE

Comment ! Mais il t'aime, sotte ! L'homme qui aime une femme appartient à cette femme comme la souris à la souricière. Tu peux l'étrangler, tu peux l'empoisonner, — tu peux l'endormir. Tu as des mains, tu as des lèvres, — Floraine, il faut qu'à l'heure où les trompettes sonneront sous les remparts, Gautier dorme dans le linceul de la mort ou dans le linceul de l'amour. Tu peux être douce, tu peux l'enivrer si délicieusement qu'il bénisse les lèvres empoisonneuses et qu'il garde pour leur saveur l'insatiable désir de l'enfant pour la mamelle maternelle. Il est fils aîné. Prends-le et sois héritière de la comté d'Audierne.

FLORAINE

Tu ne me connais pas, Guislaine. Je suis un cœur simple et fou. J'aime Yoland, je m'offrirai à lui et s'il me prend je serai son esclave heureuse. S'il m'écarte de ses genoux je n'aimerai plus jamais que moi-même, sacrée d'avoir aimé l'impossible. Gautier est un joli enfant, il me plaît, mais je suis envoûtée, je suis prisonnière, Yoland me serre dans l'étau de ses jambes hautaines, je sens la morsure des éperons et la blessure du mors qui me secoue les dents : je vais où il me mène.

GUISLAINE

Pauvre créature ! Tu sais pourtant ce que sera la tragédie et quel rôle nous y avons écrit pour toi ?

FLORAINE

Il y a des vers que les acteurs oublient de déclamer, et si la mémoire leur manque, parfois ils suppléent au texte des propos inattendus.

GERMAINE

Enfin, que doit-il faire, ce Gautier, que j'ai vu, hier encore, jouer au pendu avec les petits manants ?

GUISLAINE

Il doit commander la garde qui défendra cette partie du palais. J'ai surpris les instructions que

lui donnait le Roi. Folies ! mais, brave, il peut être dangereux. Yoland n'est pas invulnérable.

GERMAINE

Je me charge de lui.

GUISLAINE

Toi ?

GERMAINE

N'ai-je pas l'air d'une femme ? Mon cœur est celui d'un homme, — et je hais mes frères — mais ma poitrine est en chair et non en cristal : le Dieu de mon ostensoir est caché.

GUISLAINE

J'ai confiance en toi.

GERMAINE

Crois en moi, car je t'aime !

GUISLAINE

Sœur, il y a en toi quelque chose de terrible et d'adorable. Ta voix est la seule qui commande à mes membres et qui fasse frissonner mes artères comme les ruisseaux que la tempête effleure. Vous retrouverai-je ici?

GERMAINE

Ici ou dans la galerie.

GUISLAINE

Je vais donner à boire aux soldats.

GERMAINE

Toi-même ?

GUISLAINE

Moi-même. Ma cruche verse du vin ; ma main verse du feu.

Guislaine sort.

GERMAINE

Ne cède pas, Floraine. Sois l'oiseau ironique qui remonte de branche en branche à mesure que l'enfant approche de l'arbre. D'ailleurs, écoute ma confession. J'ai honte et je souffre au fond de mon cœur d'homme. Je me sens lâche devant la lâcheté des trahisons et mon honneur se révolte quand je pense au vieillard navré par nos complots.

FLORAINE

Toi, la Haine?

GERMAINE

Je ne hais ni les innocents, ni les simples, ni les faibles. Suis-je la haine, Floraine? Je ne hais que les mâles qui veulent m'humilier dans ma chair ou

dans la chair que j'aime. J'aime Guislaine ! J'aime Guislaine, ma sœur divine, reine élue par toutes les gouttes de mon sang, — écoute ! et je suis jalouse de Yoland. Ma haine a nom Yoland. Je ne veux pas qu'il me prenne ma sœur. Féale de Guislaine, je ne veux pas qu'elle ait un maître.

FLORAINE

Tu parles d'elle comme un amant !

GERMAINE

Comme je voudrais avoir le droit d'en parler, Floraine !

FLORAINE

Tu voudrais être un homme ?

GERMAINE

Je voudrais oser être un homme... Non, Yoland n'entrera pas ici.

FLORAINE

Et moi ?

GERMAINE

Va le retrouver.

FLORAINE

Non, j'attends. Il viendra, il faut qu'il vienne. L'oiseau attend. L'oiseau n'ira pas au-devant de l'oiseleur. Ah ! Germaine, j'attends, j'attends délicieusement.

GERMAINE

Mais songe ! s'il prend le royaume, il prend Guislaine.

FLORAINE

Il n'aime pas Guislaine, il aime Floraine. Il n'aime pas Guislaine, il aime le royaume. Il n'aime pas Guislaine, il la prend pour avoir le royaume. Il prend le royaume pour le donner à Floraine. Ah ! comme je vais être heureuse ! Comme je vais courir dans la prairie de l'amour ! Comme je vais jouer avec les agneaux, avec les fleurs et avec chaque brin d'herbe ! On a frappé à la porte de ma prison. Entrez, beau prince ! Entrez, soleil ! Voici mes bras, voici mes lèvres ! Voici mon cœur plein de rosée ! Entrez, beau prince ! Entrez soleil !

GERMAINE

Pourquoi ne dis-tu pas toute la chanson, Floraine ?

FLORAINE

Entrez, beau prince ! Entrez, soleil ! Voici mon cœur plein de rosée !

GERMAINE

Non ! Voici mes yeux tout pleins de larmes !

FLORAINE

Non ! Voici mon cœur plein de rosée !

GERMAINE

Non ! Voici mes mains toutes pleines de sang.

FLORAINE

Laisse le sang dans mes veines et les pleurs dans mes yeux. Je veux garder toute ma force pour aimer Yoland et toutes mes larmes pour rire comme un enfant avec Yoland, avec les yeux de Yoland, avec les bras de Yoland, avec son cœur, avec ses membres, quand je lui offrirai comme un étrier mes mains croisées... Germaine, songe ! Je suis le cheval de guerre et le cheval d'amour. Il franchit la haie, si on lui ferme la barrière et il vient flairer les mains de son maître, et sa croupe frissonne et un éclair sorti de ses reins descend le long de ses jambes jusque dans la corne de ses sabots. Yoland est mon maître et mon cavalier. Que je sois damnée pour Yoland !

GERMAINE

Comme tu dis bien ton amour ! Moi, je ne sais pas parler. Je songe à des caresses muettes, profondes et ténébreuses et j'ai peur de mon désir.

FLORAINE

Tu veux être heureuse, tu veux vivre aux pieds de Guislaine, et moi je veux ta joie. Laisse faire, laisse cette nuit s'accomplir et quand Yoland, avant d'y mettre le pied, aura baisé les mains que je lui tends, quand Guislaine épouvantée gémira en baisant nos genoux enlacés, tu viendras et tes bras seront maternels à la reine déchue.

GERMAINE

Tu me dis ton rêve, Floraine, mais Yoland, le connais-tu bien ?

FLORAINE

Je l'aime.

GERMAINE

Mauvaise réponse. Cœur de femme, cœur d'enfant... Veux-tu être mon amie ?

FLORAINE

Oui.

GERMAINE

Et que nous soyons sauvées, toutes les trois, et reines ?

FLORAINE

Je le veux bien.

GERMAINE

Prends la moitié du royaume, prends tout l'occident de la Forêt, jusqu'aux grèves de la Mer, et que cela soit la dot que tu apportes à Yoland. Mais qu'il respecte le château d'Andaine et que ni lui ni ses hommes ne chevauchent au delà de la rivière des Yves. Qu'il ajoute ce domaine au domaine de Locmaria et que le vieux Gildas meure en paix sous la tutelle de ses deux filles. Si tu n'as pas menti, si Yoland t'aime et te veut depuis qu'il aperçut tes jambes, il y a trois ans, au gué de Grollon, quand nous passions à travers l'eau, en riant comme des filles insoucieuses ; si c'est toi qu'il chasse de vol en vol sous les arbres et dans les clairières d'Andaine, si c'est pour toi qu'il incendie les huttes et qu'il ruine les tours, va, donne-lui ce qu'il désire et soyons heureuses, chacune dans notre volupté.

FLORAINE

Non, non, il sera roi d'Andaine, il sera le conquérant, le maître, le destructeur. Il faut qu'il voie devant lui, captives, Guislaine et Floraine, et qu'il choisisse Floraine et que l'orgueil de ma sœur soit puni et que je monte sur ses épaules et que je m'agenouille sur ses reins. Mais rien de plus. Je la protégerai et tu ne seras pas séparée d'elle. Vous serez traitées en filles de roi.

GERMAINE

Non, Guislaine est la seule reine. Je veux être la sœur de la reine et non la concubine d'une princesse disgraciée. Je veux ce qui est. Vive le roi ! En trahissant Guislaine, je trahis la trahison et je fais le bonheur de mon amour et la gloire de mon cœur. Yoland n'entrera pas ici. Rien ne se fera. Je cours trouver le vieux roi et de Gautier que tu dé-

daignes, Floraine, j'en ferai l'épée qui te crèvera les yeux.

GERMAINE sort.

FLORAINE

Je crois en Dieu et en Yoland, je crois en mon amour. J'attends. Je suis la servante et la maîtresse du roi. J'attends que les prairies soient roses et que les genêts pensifs versent des larmes d'or, j'attends que saint Michel descende l'escalier miraculeux du ciel et que saint Georges passe en fauchant les blés murs. J'attends l'épée qui doit trancher le fil de la Vierge et la lance où ma chevelure flottera comme un trophée. J'attends le vainqueur, j'attends l'amant.

GAUTIER

Il entre vite, l'air heureux et fier.

Floraine, sois contente. Nous resterons maîtres de la ville et de tout le royaume. L'armée se réjouit d'une victoire prochaine, et moi, je serai connétable.

Il s'agenouille devant FLORAINE, distraite par ses pensées.

Daigne accepter mon amour, Floraine, daigne devenir femme par celui qui sans toi serait encore un enfant. Floraine, fais-moi l'aumône de tes yeux, de tes beaux yeux doux, Floraine... Moi je te donne tout ce que j'ai, ma jeunesse, ma force, ma candeur, et la gloire dont je sens déjà le baiser sur mon cœur. Je te donne ma mort, Floraine, car je mourrai pour toi, si Dieu veut que je meure !

FLORAINE

Elle le regarde, lui caresse la tête, un peu émue.

Sois sage, enfant. Yoland est cruel aux offenses. Sois sage, car je veux te sauver.

GAUTIER, se redressant.

C'est moi qui te protège ! Floraine, tu parles à un chevalier et non pas à un page...

FLORAINE

Laisse-moi, laisse-moi ! Je n'ai que le temps d'aller mettre ma plus belle robe pour recevoir le vainqueur.

FLORAINE sort.

GAUTIER

Tout le monde pense à Yoland, ici. Tout le

monde l'aime. Floraine aime Yoland. Elle ? Celle qui a fait de moi un homme aime le prince révolté dont l'épée a la laideur d'un épieu ! Floraine, mère de mon cœur et accoucheuse de mon désir, je suis donc le fils de la trahison et de la honte ? Vive le Roi ! Mon premier amour est mon premier dégoût.

GERMAINE

Elle est entrée pendant ces dernières paroles.

Gautier, où donc est notre seigneur Gildas ?

GAUTIER

Gildas ? Il est partout, aux caves, à l'arsenal, aux remparts, à la Tour. Il veut mourir avec honneur. Moi, je ne l'abandonnerai pas. Je serai près de lui, et la jeune sève du sauvageon jaillira sous la hache en même temps que le sang du vieux chêne.

GERMAINE

Tu parles comme une femme ! Bien. Donne-moi ton épée. As-tu le mot d'ordre ? Il y a une trappe sous l'autel de Sainte-Anne, on peut fuir...

GAUTIER, triste et indigné.

Oh !

GERMAINE

Il n'est pas lâche !... Il y a du sang, du vrai sang sous cette peau douce et fine.

Elle lui caresse la joue.

Cette main est dure comme un gantelet.

Elle lui prend la main.

Ce bras est souple et ferme comme une épée.

Elle lui étreint le bras de ses deux mains.

Il y a un cœur dans cette poitrine, un cœur invincible, un cœur de héros.

Elle effleure des doigts le torse de Gautier.

Gautier, Gildas t'a choisi pour lieutenant ; il a bien fait. Nous avons confiance en toi, car seul tu peux te mesurer avec Yoland, fer contre fer.

Touchant la garde de l'épée.

Oh ! voilà une épée qui ne demande qu'à perdre sa virginité.

GAUTIER rougit.

Tu rougis, prince ?

GAUTIER

Madame, je ne suis pas prince, et comment le deviendrais-je, s'il faut que je lutte tout seul contre Yoland et contre la félonie. Gildas me l'a bien

dit: Tout le monde aime Yoland ici. Je suis désespéré. Je n'ai qu'à mourir.

GERMAINE

Encore ? Mourir quand une fille de roi...

GAUTIER

Floraine n'est pas fille de roi...

GERMAINE

Qu'en sais-tu ?

GAUTIER

Cela m'est égal.

GERMAINE

Tu la donnes à Yoland, sans bataille, sans regret, sans honte?

GAUTIER

Je me battrai, mais non pas pour Floraine, car je rougis de l'aimer puisque mon amour fut trop-faible pour l'arracher à la trahison. Je me battrai pour le Roi, je me battrai pour moi, — pour vous, Madame.

GERMAINE

Il est galant comme un page et joli comme une fille. Va! sois brave et des mains de joie te verseront plus de caresses que ton cœur n'en pourra boire. Enfant qui désespère, alors qu'il n'a qu'à sourire pour être aimé ! Voyons, regarde-moi! Comme il a de beaux yeux!

Elle écarte sa pèlerine et apparaît la gorge un peu nue. GAUTIER est ému, car GERMAINE est belle.

Laisse que j'en voie la couleur : ils sont bleus, comme l'herbe qui a poussé à l'ombre... Attends...

Elle lui prend la tête et le baise sur les yeux, puis le fait asseoir près d'elle sur un coffre recouvert d'épaisses toisons.

... Je ne sais plus... Jamais je n'ai respiré une fleur aussi agréable...

Elle l'attire sur sa poitrine et joue avec sa chevelure. GAUTIER la baise sur le cou...

Tu te battras pour moi, dis?

GAUTIER

Oui.

GERMAINE

Pour moi seule. Pour moi et pour le roi.

GAUTIER

Oui.

GERMAINE

Tu tueras Yoland ?

GAUTIER

Oui.

GERMAINE

Il me fait peur... Je serais la femme de cet enfant, moi?

GAUTIER

Il enlace GERMAINE, mais gauchement.

Je suis un homme.

GERMAINE

Oui, il y a dans tes yeux et sur tes lèvres le venin de la fécondation... Il y a un pollen sur cette fleur.

GAUTIER

Je ne comprends pas ce que tu dis, je voudrais te fermer la bouche...

GERMAINE

Non, non!

GAUTIER

Avec ma bouche...

GERMAINE, qui s'est reculée.

Non, non! Tu m'aimes comme la mouche qui cherche une écorce où enfoncer le poison traditionnel de la vie...

GAUTIER

Oui, je t'aime, je veux vivre en toi.

GERMAINE

M'aimes-tu assez pour m'obéir, comme si j'étais l'amant et toi la maîtresse?

GAUTIER

Oui.

GERMAINE

Tu dis oui, parce que tu me désires. Ton cœur bat, non d'amour, mais de luxure. Le mien aussi, Gautier, et ma bouche comme la tienne a faim et soif de chair fleurie. Sais-tu comment je puis aimer?

GAUTIER

Je ne sais rien... Je voudrais baiser tes genoux.

GERMAINE

O Guislaine, ma sœur, il a les cheveux blonds et longs comme les tiens. O Guislaine, je t'aime en lui...

GUISLAINE

Elle entre lentement sans bruit, la tête haute

et ironique.

Tu vois, Germaine, il y avait un trou à ta cuirasse.

GERMAINE

Oh !...

A GAUTIER.

Va-t'en.

GAUTIER s'enfuit sans rien dire.

GERMAINE

Pardon, pardon! C'est toi seule! J'ai été surprise, mais cette tête adolescente, je la caressais en songeant à ta beauté, Guislaine!

GUISLAINE

Comment? Que viens-tu d'avouer? Le désir de mon corps, toi, une femme, toi, ma sœur? Tu penses à la grâce de mes membres en jouant avec un page? Quoi tu voudrais me voir nue? Voici mes bras, voici mes épaules, voici mes seins. Ils sont d'un marbre que ne peuvent émouvoir les yeux d'une femme, ni ses mains, ni ses lèvres. Tu regardes?

Elle ramène son manteau.

Sottise! Ainsi tu m'aimes pour ça, pour ma peau, pour la forme de ma gorge? Tu m'aimes charnellement? Ah! Ah! Ah! En vérité, si l'heure était moins tragique, je me laisserais faire, je me laisserais caresser par ton impuissance...

GERMAINE

Oh ! Oui !

GUISLAINE

Comme on se laisse courtiser par un écolier, pour passer une heure, pour rire du désaccord de l'acte et du désir...

GERMAINE

Si tu savais!

GUISLAINE

Les prétentions d'une vaine luxure m'ennuient, ma chère amie. Deux fillettes couchées dans la mousse et qui jouent comme des anges pervers ou comme des tourterelles folles. Va! tu n'es dangereuse ni pour une femme, ni pour un homme! Va sauter à la corde et couler des regards naïfs sous les jupes de tes compagnes. Ma sœur? Ma sœur adultérine, si je veux bien la reconnaî-

tre... Il n'y a donc pas d'officiers ici pour arracher du ventre de mes filles d'honneur la mauvaise herbe de la débauche ? Va au corps de garde, à la poterne : ils s'ennuient. Mais, tu as Gautier ? Est-ce donc une fille que tu l'aies choisi parmi tant de mâles ? Hé ! il a fui comme une fille...

GERMAINE

Il a fui devant toi. Il ne fuira pas devant Yoland.

GUISLAINE

Laisse-moi. Je n'ai besoin ni de ton amour ni de ta complicité. Va-t'en.

GERMAINE

Je t'obéis, car je t'aime.

Elle sort.

GUISLAINE

Voilà ce qu'elles sont ! Voilà leurs dévouements ! La chienne suit la piste de son vice. L'une veut violer la robe de sa sœur ; l'autre, insolente fille d'esclave, ose rêver à la main élue par mon plaisir. Ne suis-je pas la reine, ne suis-je pas la maîtresse ? Ne suis-je pas celle dont l'audacieuse volonté féconda le complot dont l'avenir va naître, pareil à un délicieux enfant ? Chair incorruptible, tête resplendissante, sourire dont le parfum décourage les roses, ô mon amour, ô mon amant, ô ma vie ! Je suis le monde à la veille de la création ; je suis un chaos plein de beauté ; je contiens le soleil dans ma nuit et les étoiles dans mes abîmes ; des ruisseaux de paix et de joie coulent parmi l'ombre informe de mes montagnes, et la boue de mes marécages resplendit de la gloire pure des fleurs futures. Je suis la mer que gonfle le soupir prodigieux des orages et des vagues ; je suis le nuage qui va pleurer de joie ; je suis l'étendue ensemencée des terres à l'heure où le printemps va jeter sur le monde le voile divin de la puberté. Yoland, laboureur magnifique, voici ton œuvre, voici ta moisson, voici ton salaire, voici Guislaine... Il va venir... J'attends le signal qui brisera cette fenêtre... Encore une heure, peut-être moins d'une heure, et tout s'accomplit à jamais !..

Elle songe.

Tout cède enfin devant ma passion, les hom-

mes, les intérêts du peuple, mon père, et moi-même, — et mon honneur! Il a fallu mentir, il a fallu trahir, il a fallu livrer à l'infortune le vieux roi qui souriait si doucement en caressant mes cheveux... ô mon père! ô mon peuple!... J'ai peur, à la dernière minute, j'ai honte... n'est-ce pas le tonnerre?

Mouvement de frayeur.

Non, c'est ma conscience qui gronde...

Mouvement d'impatience.

Tais-toi, sotte créature, et songe à ton amour. Bien dit. Je songe à mon amour. L'amour est tout. Il est Dieu, il est le monde, il est la floraison universelle, les arbres gonflés comme les voiles et les herbes mouvantes comme les flots. Il est les bêtes, il est les fleurs, il est les femmes. Je suis une femme. Je suis la femme. Que m'importent vos guerres, vos cités, vos patries, vos lois, vos rois et toutes les chaînes dont vous parez vos épaules esclaves! Je suis une femme. Je ne me soucie que de la joie d'être belle, joyeuse et féconde. Tout doit plier sous les pieds de ma joie : elle marchera en triomphe au-dessus de toutes les vanités et de toutes les tyrannies. Place, peuples, rois, sergents, nonnes, mendiants, et prêtres, place! c'est une femme qui passe! Agenouillez-vous. Elle s'en va vers son amant, génisse radieuse qui meugle à l'odeur du mâle. Allez-vous-en! La vue d'un animal libre et fier troublerait l'humilité de vos yeux. Ecartez-vous! Laissez-moi marcher dans la gloire de ma résolution. Je suis la vie. Je suis celle qui s'épanouit sur les ruines et qui transforme en feuilles vertes le fumier sombre des feuilles mortes. Je suis poussée par Dieu. Je vais. Je suis tout. J'ai le droit d'être tout, puisque je suis. Je veux jouir de l'infinité des plaisirs. Je veux fleurir. Je veux que la fleur de ma hampe soit large comme le monde. Un homme est à lui seul égal à tous les hommes ; mon bonheur est un droit ; le nom du seul crime est sacrifice...

Son exaltation cesse.

Quel est le démon qui parle en moi! Parle en-

core, démon ! Parle ! Soutiens-moi ! Tes paroles me font un éventail devant les yeux... Ah ! je vois des cadavres, je vois des têtes convulsées, je vois du sang sur la barbe blanche du vieux roi... Yoland, Yoland, pourquoi n'as-tu pas donné le signal ? Yoland, je meurs d'angoisse !... Oh ! ma veillée d'amour sera ma nuit d'agonie...

Elle écoute, l'oreille vers la porte.

C'est lui, j'entends son bâton, il descend l'escalier de la Tour.

Elle ouvre la porte — qui demeure toute grande ouverte, et l'on voit le vieux roi...

Voici sa lanterne, c'est bien lui. Comme il a l'air vieux et faible ! Il vacille comme un arbre sous la tempête et son bâton glisse sur les marches de pierre. Il s'arrête... Il pose son bâton... Il s'assied, sa lanterne près de ses pieds... Comme il est pâle ! Il s'endort... Non, il parle... Il rêve.

GILDAS

Je suis le roi, je suis tout, toute la patrie, la forêt, la rivière, le château, la ville, la Tour, les hommes, les femmes et les enfants. Je suis tout et je ne suis rien : un vieux mot, un vieux roi, une torche qui va mourir. Ils ne veulent plus comprendre que les mots sont des coffrets pleins de gemmes, de médailles, de colliers... Ils verront, quand les coffrets seront brisés, quels trésors les hommes avaient cachés là, sous les syllabes sculptées par les siècles... Ils verront quand la cité éclatera sous leurs poings, et la patrie sous leurs talons... Ils verront, quand le fil d'une hache ou la pointe d'une épée auront assassiné le vieux roi... Ils verront tout ce qu'il y avait dans son cœur, tous les sourires, tous les désirs, tous les plaisirs, toutes les larmes d'un peuple. Il en sortira du sang et de l'eau, du vin et du lait. Ils verront quel miracle est le cœur d'un vieux roi. Vieux roi, vieux mot, vieux coffret vermoulu et rouillé ! Vieux roi ! Pourquoi ne veulent-ils pas me laisser mourir dans mon honneur de vieux roi ? Personne ne m'aime plus, ici. Tout le monde me trahit. Tout le monde aime Yoland ici. Yoland est jeune. Ah ! jeune roi, tu mangeras aussi, un jour, l'herbe empoisonnée

de la trahison. Comme je suis vieux ! C'est vrai que je suis très vieux. Je ne pense presque plus. Je pense toujours les mêmes choses... O vieux royaume, tes rêves, tes chansons, tes saints, tes héros, les fleurs de tes pommiers et les yeux de tes filles, tu donnes tout cela à celui qui vient, à l'étranger, à l'ennemi, à Yoland ! Oh ! que tu es vieux, toi aussi, vieux royaume ! Tout s'en va en poussière, vieux mots, vieux rois ! Où est mon bâton ? Ma lanterne ? Oh ! que je suis vieux ! Vieux roi, vieux mot, vieux coffret vermoulu et rouillé... Seigneur Dieu, pourquoi veux-tu que je meure par trahison ? Pourquoi m'as-tu donné une fille au cœur de fer, seigneur Dieu ? Oh ! qu'il est long et qu'il est rude, l'escalier qui descend vers ma tombe ! La tombe du vieux roi, du vieux roi, du vieux roi...

GUISLAINE

J'ai peur, j'ai peur ! Comme il rêve !

GILDAS, se redressant.

Je ne rêve pas, ma fille, malheureusement.

Il se lève et continue de descendre.

GUISLAINE

Mon père, écoutez ! Il y a quelque chose dans ma poitrine, je voudrais vous dire... oh ! je vous en prie !

GILDAS

Il s'arrête, lève sa lanterne à la hauteur de sa tête, regarde un instant sa fille et répond :

Nous n'avons rien à nous dire, ma fille ! Le présent ne comprend plus le passé.

Il s'éloigne, on entend son bâton sonner sur les dalles.

GUISLAINE, franchissant la porte.

Mon père !

Au même instant, la cloche sonne, une flèche brise une des vitres de la fenêtre.

GUISLAINE

C'est le signal. Il est trop tard. J'appartiens à Yoland.

Elle regarde par la vitre brisée.

Les voilà ! Les voilà ! Lève-toi, soleil ! Déchirez-vous nuages ! Le rideau s'ouvre ! je vois ! Il marche le premier, l'épée à la main, et près de lui une bannière rouge déploie sa langue enflammée. Les

portes! Les portes! toutes grandes, les portes! Braves soldats, comme ils obéissent à mon désir! Yoland est entré. Toute l'armée le suit. Je les compte... Un, deux, dix, vingt, cent... Entrez, entrez, serviteurs de mon cœur. Entrez, fourmis royales, la cité vous appartient... Ah! un vol de flèches! Des cris, des blasphèmes! Qui ose défendre à mon amour l'escalier de la tour?... Dieu! Je ne vois plus Yoland!...

Entrent pages, femmes, soldats, FLORAINE, GERMAINE, puis GAUTIER, puis YOLAND et son parti.

PREMIER PAGE

Où est Gautier? Que faut-il faire?

DEUXIEME PAGE

Gautier! Gautier!

GUISLAINE

Taisez-vous! Arrière, valets!

TROISIEME PAGE

Madame, nous sommes ici pour garder votre honneur...

GUISLAINE

Mon honneur!...

Aux soldats.

Jetez l'insolent par la fenêtre!

FLORAINE

Yoland! Yoland!

PREMIER SOLDAT, à GUISLAINE.

Retirez-vous, madame. Les épées sont aveugles.

GUISLAINE

Obéissez!

PREMIER SOLDAT

Nous n'obéissons qu'au roi.

LES SOLDATS ET LES PAGES

Vive le Roi!

FLORAINE

Yoland! Yoland!

Il entre l'épée à la main.

GAUTIER

Ici, pages, à droite... Ici, soldats, à gauche... Faites la haie, une haie de fer!

UN SOLDAT, entrant.

Le Roi est mort!

TOUS

Vive le Roi!

D'autres soldats s'avancent, portant le corps du vieux GILDAS. Il a le front fendu; du sang coule sur sa barbe blanche.

GUISLAINE, s'agenouillant.

Vieux Roi ! Vieux Père !

FLORAINE et GERMAINE s'agenouillent aussi à l'écart.

GAUTIER, écartant GUISLAINE.

Eloignez-vous ! Prenez garde, vous aller tacher votre robe !

GUISLAINE, se rapprochant.

Je veux le voir ! Je veux le voir !

GERMAINE, à un soldat.

Qui l'a tué?

LE SOLDAT

Personne. Il est tombé dans l'escalier, au son de la cloche !

FLORAINE

Yoland ! Yoland !

YOLAND

Il entre lentement, regarde, dit, en élevant son épée.

Voici votre Roi !

TOUS

Vive le Roi !

GAUTIER, montrant le vieux Roi.

Tais-toi peuple !... Mort ou vivant, il n'y a pas ici d'autre Roi que Gildas.

YOLAND

Qui es-tu ?

GAUTIER

Celui qui relève l'épée du mort.

YOLAND

Il hausse les épaules et dédaigneusement attaque le PAGE.

GAUTIER

Il désarme YOLAND et le transperce.

Gildas, j'ai tenu ma promesse.

TOUS

Vive le Roi !

FLORAINE, se jetant vers YOLAND.

Yoland ! Yoland !

YOLAND, expirant.

Tu m'aimais donc, Floraine ?

GUISLAINE

C'est moi qui t'aimais, Yoland ! Moi ! Moi ! Ah ! J'ai payé cher ton amour, Yoland, et tu meurs sans penser à Guislaine ! Oh ! Réveille-toi, Yoland, regarde-moi, parle-moi ! Oh ! ne sois pas mort !... Yoland ! Qu'au moins je jouisse de mon crime !

Yoland!...Ah! Jour d'horreur! Je veux mourir aussi!

Elle saisit l'épée de YOLAND et se tue.

GERMAINE, se jetant sur sa sœur tombée.

Ma sœur! ma sœur! Oh! que tu es belle, ma sœur! Oh! Oh! Oh! ma sœur est morte! Mon cœur est mort!

Elle pleure.

FLORAINE

Elle se releve et, tout en sanglots, montrant GERMAINE, dit à GAUTIER:

Aimez-la, Seigneur. Moi, je serai son esclave. Si je l'avais écoutée, rien de tout cela ne serait advenu... Oh! toutes ces faces pâles, tout ce sang, toutes ces larmes!... Aimez-la, Seigneur!

GAUTIER, à GERMAINE.

Levez-vous, madame, et venez près de moi!

GERMAINE, obéissant.

Seigneur, me sauverez-vous de l'horreur de mon cœur?

GAUTIER

Si vous m'aimez, madame, vous serez sauvée.

FLORAINE, au peuple, montrant GAUTIER.

Voici votre roi!

GAUTIER, au peuple, montrant GERMAINE.

Voici votre reine!

FLORAINE

Vive le roi!

TOUS

Vive le roi!

La foule quitte lentement la salle.

FLORAINE

O Yoland, me voici donc ta prisonnière pour jamais, prisonnière sans espoir, prisonnière aux mains sanglantes et au cœur transpercé! Mon Dieu! Je veux vivre, afin d'être bien malheureuse, afin de souffrir beaucoup, afin de pleurer beaucoup, afin d'être l'esclave dont la seule joie est la pitie qu'elle inspire.

GAUTIER

Tu es notre sœur, Floraine.

GERMAINE

L'amour est ton excuse, Floraine.

GAUTIER

Il y a eu aujourd'hui une grande tragédie, dans le royaume et dans mon cœur.

Mai 1897.

REMY DE GOURMONT.

AVATAR

—

A M. Flach.

Voici communier le soir et le passé,
Et c'est mon âme et l'autrefois dont elle est pleine,
La Ténèbre dressée en sphinge sur la plaine,
Et le voile de lune en proie au vent glacé.

Or, je ne comprends plus mon âme de naguère :
J'y vois, sur un marais de sang noir et de pus,
Mille spectres grouillants que je ne connais plus,
Moribonds survivants d'une lointaine guerre.

J'étais hier encore un néfaste passant,
Le vagabond mauvais auquel on clôt sa porte
Et qu'un vent de tristesse et de folie emporte.
Aujourd'hui, je me dresse, absous et renaissant,

Tout mon péché lavé par un nouveau baptême.
Le cœur purifié du désordre honteux
De tous les vieux désirs se disputant entre eux,
Je me retrouve un autre, étranger à moi-même...

Un long frémissement ondule dans la nuit ;
Il faut goûter du soir les choses qui l'enchantent :
Le mystère qui passe et les feuilles qui chantent
Et le silence lent et perçu comme un bruit.

Que j'inaugure ici, dans ce jardin de rêve,
Le monument vivant à mon culte nouveau!
La fête de l'espoir fascine mon cerveau:
Je sens qu'au fond de moi tout un monde se lève!

Je laisserai grandir les songes merveilleux
Qui, surgis de mon cœur, le bercent de leur nombre
Et le frisson sacré des grandes ailes d'ombre
Viendra joindre mon âme en la nuit de mes yeux.

De l'intime baiser de l'Ombre et de mon âme
S'enfantera la Vie et son fougueux effort,
La Vie auguste et droite, ardente et belle femme
Dont le regard d'amour conjurera le sort!

YVANHOÉ RAMBOSSON.

L'AMOUR D'URVAÇI

—

A Madame Rachilde.

I

Urvaçî, la petite Apsaras, errait, mélancolique, à travers les jardins du ciel. Et voici qu'elle vit Menakâ, son amie la plus chère, qui venait à elle. Elle détourna le regard, et voulut passer.

« Quoi? lui dit Menakâ, tu passes auprès de moi, et tu ne me parles pas? Que t'ai-je fait, Urvaçî bien-aimée? T'aurais-je, sans le savoir, offensée?

— Non, non, douce Menakâ, tu ne m'as pas offensée, et je suis toujours, et je serai toujours, ta plus tendre amie. Mais, hélas!... »

Urvaçî soupira, et elle n'acheva point la phrase. Elle s'en allait dans le chemin sablé d'or et bordé de fleurs harmonieuses. Maintenant, Menakâ l'avait prise par la main, et marchait à côté d'elle; et Urvaçî se taisait, et elle était rêveuse.

« Tu es triste, Urvaçî, dit Menakâ.

— Oui, je suis triste. »

Et Urvaçî soupira encore.

« Pourquoi?

— Je m'ennuie, Menakâ.

— Dans ces jardins merveilleux, où Indra tient sa cour, tu t'ennuies ?

— Oui. Les plaisirs d'ici sont monotones. Je voudrais connaître d'autres joies.

— Ici, tu écoutes chanter les Gandharvas.

— Ah, les Gandharvas...

— Et leur prince, Citrasena, dès qu'il t'aperçoit, n'est-il pas heureux, Urvaçî?

— Citrasena me déplaît. Son amour n'a plus d'attrait pour moi. Je lui ai refusé, ce matin même, un baiser. Je l'ai chassé, Menakâ.

— Pauvre Citrasena ! Tu es cruelle, Urvaçî.

— Ah, je voudrais connaître d'autres amants que les Gandharvas ! Je voudrais connaître des baisers plus rudes que les leurs, et plus enivrants.

— Les humains... » murmura Menakâ.

Et ce fut elle qui devint rêveuse.

Urvaçî reprit :

« Les Dieux, jadis, t'ont envoyée sur terre, Menakâ.

— Tu le sais bien.

— Et tu y fus heureuse ?

— Les Dieux m'avaient ordonné de séduire le plus farouche des ascètes, Viçvamitra.

— Et il t'a aimée.

— Oui. Nous nous sommes aimés ; et je suis la mère de la douce reine, Çakuntalâ. Viçvamitra... Il était beau dans son âpreté. »

Il y eut un silence.

« Menakâ, dit Urvaçî, je voudrais aller sur terre.

— Reste dans le ciel, Urvaçî. Sais-tu si le chagrin ne te guetterait pas, aux pays terrestres ? Ici, tu es heureuse, et tes ennuis ne sont que vagues et passagers. Bien vite, à peiner parmi les humains, tu regretterais les joies impérissables. Ne méprise pas les amours des Immortels. Va, c'est ici qu'est le plus sûr bonheur. Indra est irritable, et, si tu nous quittes, sans qu'il te l'ait ordonné, il te maudira, peut-être, et te défendra de revoir les lumineux jardins. Ah, exilée à jamais parmi les mortels, que serais-je devenue, autrefois ? Mais les Dieux m'avaient commandé de descendre vers la terre ; et, quand Viçvamitra fut déchu, pour un temps, de sa gloire, quand fut née Çakuntalâ, quand le pieux Kanva l'eut recueillie, les Dieux me rappelèrent : et avec quelle joie je revis le ciel natal ! Ne nous quitte pas, ne nous quitte pas, Urvaçî ; reste dans le ciel. »

Les deux Apsaras se promenaient encore à travers les jardins. Elles ne parlaient plus. Urvaçî méditait.

Enfin, elle dit :
« J'irai vers la terre, Menakâ. »
Elle riait, et ce fut Menakâ qui eut un soupir.

II

Pour la terre, la petite Apsaras avait quitté le ciel, et, rieuse, elle allait au hasard.

Elle se baigna dans un étang que paraient des lotus et qu'ombrageaient des arbres vénérables, et elle était toute heureuse de frissonner à la fraîcheur de l'onde ; elle courut par des champs et par des prairies ; elle sauta des haies aiguës, et elle était toute gaie de sentir la piqûre des épines, et de voir, à ses pieds, perler un peu de sang.

Elle parvint à une forêt verdoyante et fleurie : c'était l'aurore, et les jeunes divinités qui avaient dormi dans le calice des fleurs s'éveillaient joyeusement. Les oiseaux, dans les nids, gazouillaient des chansons légères ; et la petite Apsaras s'en allait, s'en allait, rieuse et belle, par les chemins nouveaux de la terre.

Et voici qu'à courir dans la forêt elle arriva à un ravin rocheux, où ne poussaient plus arbres ni fleurs. L'aspect du lieu était farouche et sauvage. La petite Apsaras riait toujours : elle riait aux rochers terribles, et elle chantait une chanson céleste que, jadis, Citrasena lui avait apprise.

Tout à coup, devant elle, et lui barrant le ravin, un monstre hideux se dressa. Il était de taille gigantesque, il avait les yeux rouges, et, de ses pieds énormes, il aurait pu écraser ou, de ses mains, broyer la frêle Apsaras. Et cependant elle souriait au monstre.

« Tu n'es pas beau, lui disait-elle, et tu veux m'empêcher de continuer ma route ; mais, ô monstre, je passerai malgré toi, je passerai. »

La voix forte du monstre fut moqueuse.

« Tu passeras malgré moi, petite folle ? Ah, ah, tu es bien audacieuse, toi qui penses vaincre l'Asura Keçin. Je te ravirai dans une caverne sou-

terraine, et je t'y garderai prisonnière, et tu seras ma bien-aimée. »

Et il riait lourdement, d'un rire féroce, et dont tremblaient les rochers.

Maintenant, Urvaçî avait peur, et elle commençait à pleurer.

« Non, tu ne feras pas cela, beau monstre. Tu me laisseras passer, et je continuerai à voir les pays de la terre. Je veux des baisers plus rudes que ceux des Gandharvas : les tiens, pourtant, seraient trop durs. Tu me laisseras passer, beau monstre ! Oh, laisse-moi passer, je t'en supplie ! »

Le monstre écoutait les prières d'Urvaçî, et il en riait aux éclats. Le ravin s'emplissait de ce rire sauvage et menaçant. La pauvre petite Apsaras pleurait ; et elle pensa :

« Menakâ aurait-elle eu raison ? Aurais-je eu tort de descendre sur terre ? »

Et elle sentit qu'une main toute puissante la saisissait à la nuque et qu'un bras farouche lui enlaçait la taille. On l'emportait, rapidement : où ? Elle avait peur, oh, bien peur, maintenant ; tellement peur qu'elle ne pleurait plus, et qu'elle ne savait pas crier. Qui, d'ailleurs, serait venu à son secours, dans un ravin désert, où personne peut-être, hors les Asuras, ne s'était aventuré avant elle ?

Cependant, elle entendit comme des bruits lointains de chasse : des sons de trompettes, des pas lourds d'éléphants, des piaffements de chevaux, des froissements d'armures. Et ce fut, à ses oreilles, le sifflement d'une flèche. Elle comprit que le ravisseur tombait sur le sol. La main l'avait lâchée, le bras ne l'enlaçait plus ; elle put se dégager, et elle fut libre.

Elle vit l'Asura, mort : une flèche lui avait percé le cou. Elle devint curieuse, et le fixa des yeux.

« Il était bien laid, pensait-elle ; il était laid, d'une manière ridicule. Comment un être aussi ridicule m'aurait-il fait mal ? Je ne sais, vraiment, pourquoi j'en avais peur. »

Et la petite Apsaras se mit à rire d'avoir eu peur.

Mais, bientôt, elle devina que, dans le ravin, elle n'était plus seule avec le monstre mort. Elle se retourna, et elle vit un jeune homme qui l'avait rejointe.

Le jeune homme et l'Apsaras se regardèrent longtemps, sans rien se dire. Elle le trouvait beau, et elle devinait qu'il la trouvait belle. Enfin, la première, elle parla.

« Qui es-tu? demanda-t-elle.

— Je suis Purûravas, roi de Pratishthâna. J'étais en chasse sur les crêtes qui dominent ce ravin terrible, hanté des seuls Asuras. J'ai aperçu le monstre qui t'emportait, presque évanouie; et, pour te délivrer, j'ai dardé contre lui une flèche victorieuse.

— Tu es brave, Purûravas, et je te remercie. »

Ils se turent. Ils se regardèrent, et leurs yeux se souriaient. Elle sentait que Purûravas n'osait pas l'interroger, et elle ne savait comment lui parler.

Et voici que l'air s'anima de divines mélodies. Urvaçî reconnut une chanson des Gandharvas, et bientôt apparut Citrasena, dans un cortège de musiciens célestes.

« Imprudente, dit-il, pourquoi, sans qu'Indra t'ait rien ordonné, as-tu voulu descendre sur terre? Notre roi veut bien te pardonner. Avec moi, tu vas remonter au ciel; mais n'oublie pas ton aventure, et, sage à l'avenir, demeure parmi nous. »

Et il se tourna vers Purûravas :

« Roi, Indra se souvient toujours des services qu'on rend, à lui comme à ses sujets. Tu as sauvé l'Apsaras Urvaçî, et tu as délivré les mondes de l'Asura Keçin. Le service est double. Si jamais tu en veux une récompense, demande, et le Roi du ciel t'écoutera. »

Citrasena partit, et il emmenait la petite Apsaras. Elle souriait à Purûravas; lui, tant qu'il put, la suivit du regard, et, quand il ne la vit plus, il soupira.

III

C'était fête à la cour d'Indra. Devant le Dieu, l'on avait dansé des danses nouvelles, et l'on allait représenter, pour la première fois, une comédie héroïque qu'avait composée le sage Bharata, et qui avait comme sujet les *Amours de Lakshmî*.

La pièce était fort belle. Bharata l'avait écrite selon toutes les règles, et il n'y avait négligé aucun des ornements qui doivent charmer en une œuvre dramatique. Les sentiments des personnages étaient émouvants et variés, les scènes s'enchaînaient bien les unes aux autres, les événements futurs étaient ingénieusement préparés, et avec discrétion, et les stances énonçaient, en rythmes savants et en nobles images, de très hautes pensées. Chacun savait qu'il serait heureux d'avoir vu et entendu la comédie du poète céleste.

Le Sage avait distribué les rôles aux plus sûrs acteurs et aux plus délicates actrices. Citrasena lui-même jouait le héros, Purushottama, et, pour représenter la déesse Lakshmî, l'héroïne, Bharata avait désigné Urvaçî.

La pièce allait commencer, et Menakâ, — elle tenait le rôle de Varunî, l'amie et la confidente de la Déesse, — Menakâ disait à Urvaçî :

« Il faut que tu joues bien, chère amie. Il ne faut pas tu aies peur, et que tu te troubles.

— Oh, Menakâ, je sais ce que je dois dire. Je pourrais jouer mon rôle presque sans penser à la pièce, et en laissant mes rêves vaguer au loin — oh, dans des pays où j'aimerais à vivre.

— Ne pense plus à la terre, Urvaçî. Tu n'y retourneras plus, sans doute.

— Hélas...

— Citrasena te surveille.

— Hélas...

— Va, ne regrette rien. Sois heureuse, ici. Regarde Citrasena avec un peu de douceur.

— Purûravas...» murmura Urvaçî.

Elles cessèrent de causer, car la comédie était

commencée, et le moment était venu où les deux Apsaras devaient paraître en scène.

Les deux premiers actes se terminèrent. Le public divin, très attentif, et toujours plus heureux, accueillait avec grâce les acteurs et les actrices : mais, plus encore que les autres, Urvaçî semblait avoir ses faveurs. Et Indra même avait plusieurs fois daigné lui sourire.

Le troisième acte se jouait. Lakshmî y avait une longue scène avec Varunî.

« Sois toute à ton rôle, avait dit Menakâ à Urvaçî : n'oublie pas un seul mot. Tu sais combien le Sage Bharata est irritable, et sa colère est terrible.

— Ne crains rien, tendre amie : je suis sûre de moi, » avait répondu Urvaçî.

Et la scène avait commencé. Et voici que Varunî demanda à la Déesse :

« Des héros tes adorateurs, assemblés en ce moment, vers qui va ton amour ? »

Lakshmî devait répliquer :

« Vers Purushottama. »

Mais Urvaçî s'écria :

« Vers Purûravas. »

Et ce fut, parmi les spectateurs, une rumeur mécontente. Bharata, courroucé, se leva, et du regard terrifia la pauvre Urvaçî.

« Grâce, implora-t-elle, grâce, Seigneur ! Je n'ai pas voulu t'offenser. Je ne suis pas coupable : c'est le seul Kâma qui est fautif, — Kâma qui, de ses flèches, hélas, fleuries, m'a percé le cœur.

— Je ne puis te pardonner. Il faut qu'Indra te punisse sévèrement, qu'il te chasse du ciel.

— Oui, dit Indra, je punirai Urvaçî, et, comme tu le demandes, Bharata, je la chasserai du ciel. Elle s'en ira, sur la terre, pleurer parmi les humains. Mais, de même que je dois punir Urvaçî, il est un roi, courageux et fort, que je dois récompenser, et j'ai trop tardé à le faire. C'est le noble Purûravas. Urvaçî, va le trouver en son palais : je te donne à lui. »

Urvaçî regarda le Dieu ; elle était, maintenant,

toute joyeuse. Elle embrassa tendrement Menakâ, mais sans larmes ; et Menakâ lui disait :

« Ah, puisses-tu être heureuse, encore ; puisses-tu oublier le ciel, puisses-tu oublier les Dieux et les Gandharvas, puisses-tu oublier les Apsaras, tes sœurs ! »

IV

La petite reine Urvaçî disait au roi Purûravas :

« Je suis heureuse, ô mon Roi, bien heureuse. Je t'aime. Il fut un temps, je crois, où j'étais Apsaras, où je vivais au ciel : j'ai oublié ce temps-là. Je t'aime. Qu'Indra fut singulier, quand il s'imagina qu'il me punirait en m'envoyant sur terre, en me donnant à toi ! Je t'aime, je t'aime. Et toi, m'aimes-tu ?

— Si je t'aime ? » murmura Purûravas.

Et ses lèvres baisèrent longuement les lèvres d'Urvaçî.

C'était un doux crépuscule, en été. Des fleurs large épanouies égayaient les feuillages, et des parfums légers flottaient dans l'air. Des abeilles attardées volaient. D'un fourré, sourdait le soupir d'une fontaine discrète, et il y avait des coucous qui chantaient dans les arbres. Urvaçî et Purûravas erraient amoureusement dans les jardins de leur palais.

« Tu te rappelles ? dit Urvaçî.

— Le soir où tu es venue ?

— Oui.

— C'était un soir bien doux, comme celui-ci. Mais les fleurs n'étaient pas encore ouvertes, et les oiseaux ne chantaient pas. Je rêvais...

— Tu rêvais à notre rencontre, dans le ravin...

— Depuis que je t'avais vue, je ne songeais plus qu'à toi. Et je n'avais aucune espérance de te revoir, jamais. J'étais triste. Et pourtant ce soir-là, il me sembla tout à coup que je t'attendais. Je compris que tu allais venir. Et, parmi les branches, tu m'es apparue.

— Et toi, tu t'es élancé vers moi.

— Et mes lèvres ont baisé longuement tes lèvres.

— Je t'aime, Purûravas.

— Je t'adore, ô ma Vie. »

Il y avait un banc de gazon. Urvaçî et Purûravas s'y étendirent.

« Indra m'avait promis une récompense de mon service : je n'osais pas te demander au Dieu ; il a prévenu mon désir, ô bien-aimée.

— Et il a cru me punir... »

Elle riait.

« Vois-tu, nous ne nous quitterons jamais, jamais. Je ne veux plus retourner dans le ciel. Je ne veux plus entendre les Gandharvas et leurs chansons moroses. J'ai tout oublié de ma vie ancienne. La terre est ma patrie, maintenant : et je suis la petite Reine aimée de Purûravas, mon bon roi! »

Purûravas la contemplait, les yeux extasiés.

Elle disait encore :

« Comme, ici, les fleurs enivrent ! Ah, elles n'ont pas les senteurs fades des fleurs célestes. En tes jardins, je suis toute heureuse de vivre. Et tes baisers, ô mon Roi, tes baisers... »

Elle s'arrêta, puis elle reprit :

« Tes baisers sont la boisson chère à mes lèvres, toujours altérées. Tes baisers sont doux et forts comme un vin où du sucre s'est fondu. Tes baisers sont le parfum auquel, langoureusement, s'anéantissent les sens. Tes baisers absorbent la vie et font renaître en la mort amoureuse. »

Purûravas étreignit la petite Reine, et, cette nuit-là, comme les autres nuits, longuement, longuement, ils s'aimèrent.

V

La saison des pluies était venue. Des nuées lourdes faisaient le ciel obscur, et, rarement, à travers les nuées, filtraient des rayons de soleil, humides et peureux.

Urvaçî n'errait plus par les jardins. Elle vivait des jours entiers dans l'appartement des femmes, rêveuse, et, quand y entrait Purûravas, il arrivait souvent qu'elle ne lui souriait pas. Aux paroles amoureuses du roi, elle répondait vaguement, et elle se disait lasse quand il voulait l'embrasser.

Un jour, Urvaçî avait eu pour le roi des mots très durs : elle l'avait presque chassé, et lui était sorti de l'appartement avec des larmes dans les yeux. Alors, Ausinarî, une femme qu'autrefois Purûravas avait prise pour favorite, demanda à Urvaçî :

« Reine, ô toi pour qui notre aimé nous a toutes oubliées, quelle raison as-tu d'être si cruelle ? »

La voix d'Ausinarî était grave et triste.

» J'ai été cruelle ? dit Urvaçî.

— N'as-tu pas vu qu'en te quittant Purûravas avait le regard voilé ? Seul, maintenant, il sanglote peut-être.

— Ah, fit Urvaçî, indifférente.

— Cela ne t'afflige pas ?

— Pourquoi serais-je affligée des pleurs de Purûravas ?

— Purûravas n'est-il pas ton époux ?

— C'est vrai. »

Urvaçî resta songeuse. Elle aussi allait presque pleurer.

Ausinarî reprit :

« Tu ne sembles plus, ô Reine, celle que tu étais le jour où tu vins parmi nous. Ta gaieté s'est enfuie.

— Comment pourrais-je être gaie ? je m'ennuie.

— Tu t'ennuies. Ah, est-ce que tu n'aimerais plus Purûvaras ? »

Urvaçî ne répondit rien. Ausinarî continua :

« Aime-le bien, ô Reine. Tu es toute sa joie. Ne sois pas méchante pour lui. Il faut que tu l'aimes. Si tu devenais sans amour, Purûravas mourrait peut-être. Et je ne veux pas qu'il meure ; je veux qu'il vive, et qu'il vive heureux, lui, le bien-aimé. Aime-le, aime-le, Reine Urvaçî. »

Urvaçî demeura silencieuse, encore. Elle songeait-Un peu de soleil brilla. Sans qu'on la vît, elle ouvrit une porte, et elle courut vers le jardin.

Le sable des allées était mouillé ; ses pieds, alourdis, s'y marquaient profondément ; des branches, il tombait de grosses gouttes d'eau ; elle sentait que l'air était plein d'humidité, et sa chevelure devenait pluvieuse. Pourtant, elle errait par le jardin solitaire, si changé, hélas, depuis le jour où elle y était apparu aux regards de Purûravas ébloui !

La petite Reine errait par le jardin, et elle réfléchissait. Jamais, peut-être, elle n'avait tant réfléchi.

Comme tout se modifiait, autour d'elle ! Le ciel était souriant, quand elle était descendue sur la terre, et maintenant il pleurait ; les arbres était ensoleillés, dans ce temps-là, et voici qu'ils étaient devenus tout brumeux ; les fleurs s'épanouissaient gaiement, alors, et, désormais, elle les verrait joncher le sol, noires et flétries. Ah, les jours joyeux ne luisaient plus. Là-haut, dans le royaume d'Indra, il n'y avait jamais de pluie. Les fleurs étaient immortelles. Peut-être, en ce moment, les Gandharvas chantaient...

Urvaçî réfléchissait, dans le deuil de l'année.

Est-ce que, vraiment, elle n'aimerait plus Purûravas ? Le Roi était bien beau, et autrefois — sans doute il y avait très longtemps, car elle avait presque oublié l'aventure — autrefois, il l'avait sauvée d'un grand péril. Elle ne savait plus bien de quel péril. Elle se rappelait avoir eu peur : mais de quoi avait elle eut peur ? N'était-ce pas d'un Asura qui voulait l'enlever ? Elle n'était pas sûre de sa mémoire. Le danger qu'elle avait couru n'avait peut-être pas été aussi grand que, d'abord, le souvenir lui avait fait croire. Oui, oui, sa peur avait été excessive. D'elle-même, et sans qu'intervînt Purûravas, elle aurait pu, certes, échapper à l'Asura.

Ce qu'elle se rappelait bien, c'était un pays merveilleux, là-haut, là-haut dans le ciel. Indra en était le divin Roi ; les Apsaras — oh, jadis, elle était une d'elles — y dansaient et y jouaient des comédies, avec les Gandharvas : et Citrasena y chantait. Il était beau, Citrasena. — plus bel encore que Purûravas.

Purûravas... Ses baisers avaient été doux, au temps où il y avait toujours du soleil dans le jardin. Maintenant, ils lassaient. Les journées étaient sombres. Là-haut, les journées n'étaient jamais sombres. Le royaume du ciel... le reverrait-elle ?

Ah, Indra ne s'était pas trompé, quand il lui avait dit qu'en la chassant du ciel il la punissait. Le ciel, le ciel, le reverrait-elle? Comme la terre était triste ! C'était au ciel que riait toute la joie.

Non, non. Elle n'était pas malheureuse, en son exil. Purûravas était bon, et il était beau. Elle l'aimait bien encore. — Ah, qu'elle était heureuse, dans le temps où elle vivait au ciel!

Urvaçî réfléchissait, dans les allées où tombait un soir grisâtre.

Tout à coup, elle entendit une voix qui sortait d'un massif d'arbres.

La voix l'appelait :

« Urvaçî, Urvaçî. »

La petite Reine tressaillit un peu, en entendant cette voix. Elle se rappelait l'avoir écoutée, jadis.

La voix l'appelait encore :

« Urvaçî, Urvaçî. »

Urvaçî se tourna vers le massif d'où sortait la voix. A travers les branches, à demi dénudées, elle aperçut celui qui l'appelait. Elle sourit.

« Toi, toi... » s'écria-t-elle.

Elle avait reconnu Citrasena. Lui vint à la Reine. Elle l'accueillit joyeusement.

« C'est toi, c'est toi. Tu ne m'as pas oubliée. Oh, comme je suis contente que tu sois là. Il m'a semblé, quand je t'ai aperçu, que tu m'apportais un peu du ciel.

— Tu es pardonnée, Urvaçî.

— Pardonnée?

— Oui. Indra s'est apitoyé. Ta faute n'était pas très grave, et elle ne méritait pas un exil éternel. Le jour où tu seras lasse de vivre parmi les humains, tu pourras remonter au ciel. Il y aura, pour t'y accueillir, les Gandharvas ; et moi, je serai avec eux ; et il y aura aussi tes sœurs, les Apsaras, et,

parmi elles, celle que tu as tant aimée, la douce Menakâ.

— Menakâ... »

Urvaçî se tut. Ses yeux s'éclairèrent. Elle murmura :

« Citrasena... »

Ses yeux brillaient. Elle murmura encore :

« Purûravas... »

Ses yeux s'obscurcirent. Des gouttes de pluie tombèrent.

« Partons, Citrasena, dit Urvaçî. Guide-moi vers le ciel. J'ai peut-être oublié la route. »

VI

A travers les jardins, par les allées humides, errait Purûravas. Vainement il appelait Urvaçî : la voix aimée ne lui répondait pas.

Il gémissait douloureusement. Ici, l'Apsaras lui était apparue ; là, un soir d'amour, elle avait cueilli une fleur, et la lui avait offerte. Comme cette fleur était douce à sentir ! Peut-être un peu de son parfum restait encore dans l'air ?

Voici le banc de gazon où, tant de fois, ils s'étaient aimés. Pourquoi était-elle partie, l'adorée ? Les Dieux jaloux l'avaient-ils rappelée ? Ou, si elle se cachait, si elle voulait jouer, son jeu était bien cruel.

« Indra, Indra, cria Purûravas, Indra, me l'as-tu reprise ? De quelle offense suis-je puni, maintenant ?

— Indra ne te punit d'aucune offense... » répondit à Purûravas la voix d'Urvaçî.

Des yeux, il chercha l'Apsaras, mais il ne vit personne.

« Oh, tu es là, bien-aimée ; tu m'es revenue. Pourquoi te caches-tu ? et où te caches-tu ?

— Je suis là, tout près de toi. Mon souffle frôle tes cheveux et tes joues ; mais j'ai usé de mon pouvoir divin de me faire invisible : je ne veux pas que tu me voies, je ne veux pas aviver ta douleur, puisque je ne dois plus être tienne. Indra m'a par-

donné, Purûravas, et, de nouveau, je danse et ris par les jardins du ciel.

— O cruelle, cruelle..... Pourquoi m'as-tu laissé ?

— Pourquoi ai-je, un jour, quitté les demeures immortelles ? pourquoi suis-je venue sur terre ? Je me rappelle t'avoir bien aimé, Purûravas, au temps où il y avait des fleurs ; je me rappelle t'avoir presque haï, au temps où la pluie changeait en ruisseaux les allées. J'ai cru d'abord qu'Indra ne m'avait pas punie, il m'a semblé ensuite qu'il m'avait soumise à un dur châtiment. Indra, jadis, l'a récompensé, quand il me donna à toi : n'est-il pas béni des Dieux, l'homme qui a connu pendant quelques heures le bonheur absolu? Oublie-moi...

— Méchante, méchante...

— Méchante ? je ne sais. Je vais où me guide mon caprice. Je t'ai bien aimé, Purûravas, au temps où il y avait des fleurs. Ce temps-là est passé. Va-t'en vers Ausinarî, que tu as aimée, puis que tu as dédaignée, et qui t'aime encore. Jamais elle ne t'accusa d'être méchant pour elle. Elle te pardonnera, comme tu dois me pardonner : y a-t-il des amours éternelles ?

— Hélas, hélas... »

Purûravas gémissait. Il entendit encore Urvaçî qui lui disait :

« Oublie-moi, oublie-moi. J'aurai passé, comme passe une belle aurore. »

La voix se perdit dans l'air. Et Purûravas pleurait, pleurait, pleurait, seul dans les jardins que flétrissait la pluie.

A.-Ferdinand Herold.

LA GLOIRE DE L'ESPRIT

—

PAROLE DE SAGESSE

Songe! Les derniers Dieux quittent le ciel du Monde,
Oubliés de ceux qui les firent immortels :
Mais avant d'emporter parmi l'ombre inféconde
L'espoir d'astres nouveaux et de nouveaux autels,
Sur les suprêmes tours de leur suprême temple,
Mâts sacrés du nocturne vaisseau,
Leur esprit se repose et contemple
La Terre qui chanta jadis à leur berceau.

Là, de leurs yeux voilés ils te saluent, ô Maître!
Assis, le front obscur de science et d'orgueil,
Sur les plus hauts degrés des terrasses en deuil ;
Ils saluent comme leur dernier prêtre,
Ou bien comme quelqu'un qu'ils ont cru reconnaitre,
L'Initié pâli qui gardera leur seuil ;

Qui lorsqu'il entendra, dans les foules sauvages,
L'opprobre se ruer et la haine hennir,
Sur les tueurs de saints et les briseurs d'images
Tendra les bras pour mépriser et pour bénir;
Et qui, dans le viol rouge des multitudes,
Dominateur comme son destin ;
De ses éternelles attitudes
Epouvantera les torchères du festin.

Et lorsque l'Ange noir passera sous la voûte
Où la fête en sueur tord son rut impuissant,
Ceux-là dont l'ignorance obscène te pressent
Le porteur du secret de leur doute,
Malgré eux, devinant que l'ombre les écoute,
Se détourneront pour laver leurs mains de sang.

Mais tu tairas en toi ta sagesse Inutile !
Tu n'avertiras pas, de tes cinq doigts levés,
L'inquiete misère et le sourire hostile
De ceux-là qui ne veulent pas être sauvés;
Et tu n'écriras pas au mur des existences,
O Passant du silence et du soir
Qui ne parles qu'aux Intelligences,
Les trois lettres de feu qu'ils ne pourraient pas Voir.

SÉBASTIEN CHARLES LECONTE.

BALLADES FRANÇAISES.

—

DES « BALLADES DE LA MONTAGNE, DES GLACIERS ET DES SOURCES »

—

I Du coteau, qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air.

Là le bondissement au penchant du coteau des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un vallon, sous des prés en damier, que blesse en un repli la flèche d'un clocher; ici des roches rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur où croule une eau fumante.

Plus loin encore s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres, des terres encore plus loin, en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées, devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages et ciel d'été remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

II

Voici venir le jour entre les peupliers. La vie autour de nous répand ses frissons d'ailes. Les étoiles dans l'aube, à se multiplier, forment un astre universel.

Ma bêche brille au soleil froid, et la rosée, que les herbes embaument, roulent de blancs parfums. Les purs sommets surgis en leurs neiges rosées, de leurs reflets font le matin.

Claire écharpe de rose, l'aurore est dans la source ! Regardez-les bondir du haut de la montagne. Des glaçons violets se brisent dans leur course. Des cailloux d'or les accompagnent.

La source écrit sa chute en mots énigmatiques, tantôt courbe et légère, tantôt disparaissant; ici des moires fument, là, d'une roche à pic, tombe une poussière de sang.

Et voici le grand jour, la terre est sur sa route. Des flammes d'azur pur flottent sur les sommets. Voici des arcs-en-ciel en arches sur la source, et voici des ruisseaux de lait.

Entendez-vous la grande Voix qui brûle l'air ?... Souffle de vie, chaleur sur nos terres fertiles. Et dans le fleuve doux que fait la source tiède, j'entends battre le cœur des îles.

Entendez-vous la grande Voix qui brûle l'air ?... J'entends, livrant ma bêche au plus beau des labeurs (et parfois je la vis fumer sortant de terre), battre la terre comme un cœur.

III Les giboulées roulaient sur les rochers rougeâtres, tout enflammées encore d'un soleil qui mourait, et de perles de feu semblaient teindre et brûler la montagne où fumait une sueur opaque.

L'odeur des prés ombreux montait de la vallée, l'herbe humide exhalait son âme et, dans la pluie, l'enfer tombait des cieux quand nous vîmes brûler aux rouilles du couchant l'encens bleu de la nuit.

Et d'un obscur asile enfin quand nous sortîmes, le soleil était mort et la nuit étoilée. Mais notre espoir mourut, paradis, quand nous vîmes s'arrêter à mi-ciel tes claires giboulées.

— « Voici la nuit d'avril en fleurs sur la montagne. Est-ce que tout espoir humain s'est envolé ? Je vois sur les sommets reposer nos étoiles. Montons, mes frères, montons vers la nuit étoilée!

Nos destins éternels pour un peu de courage... » — Mais une nuit plus noire s'étendit dans la nuit. A peine à mi-chemin des cimes obscurcies, les giboulées d'avril fouaillaient nos visages.

Nous passâmes encore et vainquîmes les nues. Les blancs sommets enfin nous prirent dans leur vol! On dira sur le monde : « Que sont-ils devenus ? »

Des giboulées d'étoiles ont roulé dans les gorges.

DES « BALLADES DE LA PLAINE, DES PRAIRIES ET DES FLEUVES »

IV Précipitant ses pas, Diane vers la nuit tourne sa blanche épaule en l'horizon lointain, et d'elle un voile encore flotte sur les prairies, qui berce dans son vol les brumes du matin.

Ces prestiges de l'aube effacés, l'horizon dans le ciel azurin laisse chanter ses lignes. Les coteaux violets miroitent. Les vallons, en des poses ravies, savourent l'air limpide.

Regarde ces candeurs, jouis avant l'aurore du réveil des prairies en cristal. Aube fine, horizon doux, ciel pur... comprends cette langueur, et laisse aller ton rêve aux paresses des lignes.

Les saules se caressent autour des champs humides. — Sens-tu passer dans l'air des souffles caressants ? — Des rosées infinies flattent l'herbe languide, et le fleuve berce ses rives, amoureusement.

Gagne le don des pleurs — si les pleurs simplifient — dans l'adoration des splendeurs du couchant, trouve en les nuits d'étoiles, trouve la rêverie, mais prends à l'aube douce l'art d'être caressant.

V

Les routes sont jolies. La plaine est puérile. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. La cloche du dimanche, douce comme l'avril, fait rouler doucement les perles du ciel bleu.

L'air frais dans les rubans, de la boue aux sabots, les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Il a tant plu la nuit, mais le ciel est si beau qu'à le mirer la boue et les sabots sont bleus.

La plaine est puérile comme un jouet d'enfant. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Tout autour des moulins tournent les petits champs. L'ivresse des dimanches tourne dans le ciel bleu.

A la main le beau livre, le chapelet à la manche, les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Il revient dans l'air bleu de fraîches souvenances. Les gens, sans se le dire, se pardonnent entre eux.

La ronde du vent frais marque la joie de l'heure. Les gens vont à la messe et semblent bien heureux. Comme des ailes à leur front, comme des ailes à leur cœur, les rubans, les rubans flottent vers le ciel bleu.

Là-haut, loin de la terre, là-haut, près du Seigneur, toute la joie des hommes tourne dans le ciel bleu. O la ronde des fronts ! ô la ronde des cœurs ! Les gens vont à la messe et semblent bien heureux.

Le curé prêchera des choses tout à l'heure, mais les gens à l'église écouteront bien peu. Les cœurs loin de la terre, les fronts près du Seigneur, sous les harpes des anges se pardonnent entre eux.

VI

Les bois vers le matin tendaient leurs baies sauvages et le fleuve éveillait ses îles tour à tour. Les colombes de l'aube glissaient dans le vent large, leurs gorges roucoulaient sous un collier de jour.

La plaine s'éveilla sous une chaleur d'ailes, de gorges roucoulantes infiniment posées, — ce blanc vol que poursuivent les flèches du soleil laissant parfois tomber quelques oiseaux blessés.

Et sous la volupté d'un rayon de l'aurore la plaine s'étira, chaude d'un sang rosé!.. Aux colombes de l'aube répondiez-vous encore, ô pures marguerites et vous fleur des pommiers ?

Pommiers et marguerites rougissaient de plaisir, les haies au rayon chaud ouvraient leurs baies sauvages, et le fleuve entourait ses îles avec désir... Les colombes de l'aube fuyaient au large, au large.

J'entrai sous bois chercher la pureté de l'ombre, et je trouvai sous bois l'infini des caresses. L'aurore aux bras de chair glissait entre les branches et les fleurs et les fruits s'ouvraient, pleins de paresse.

Il me fallut chercher enfin ma chambre aride et sur mon livre ouvert l'égalité du jour, pour y pourvoir rêver aux ailes fugitives, aux colombes de l'aube enfuies loin de l'Amour.

Mais lorsque, redoutant quelque luxure encore, vers la fenêtre vide je penchai mon front las, sur la cour de l'enclos je vis, roses d'aurore, passer en roucoulant deux colombes des bois.

VII

Derrière le rideau fripé des peupliers que découpent les rais effilés du soleil — sur la route où j'espère enfin le but rêvé — voici la ville au coteau bleu, douce et lointaine.

Voici la ville enfin qui sait jouer l'accueil. Elle est grise et bleuâtre, elle est selon mon cœur, et de clochers d'ardoise et de tours crénelées soutient un ciel de perle au fond de la vallée.

J'y sais de calmes rues où le soleil et l'ombre épousent la douceur des rêves tour à tour... J'y sais de frais jardins où s'inclinent des ombres, le soir, l'une vers l'autre, avec des mots d'amour.

Mais je m'arrête, hélas... Je ne me souviens plus... En des vapeurs légères ma ville s'est fondue. Je sens, dans le zéphyr où traînent des nuées, couler entre mes doigts ma ville évaporée.

DES « BALLADES DE LA FORÊT, DES BOIS ET DES RUISSEAUX »

VIII L'infinie causerie qui les fait se mêler s'avive et court entre les lianes, dès que le jour ranime la feuillée qui s'étoile, de gazouillis et de rosée.

Il se berce des mots dans l'air et sous les palmes, mots d'amour vifs ou chuchotés, selon que le jour tremble ou meurt aux lèvres pâles des liserons du bois bleuté.

Les mille petites montures des sylphes les accompagnent, ces mots d'amour, ces riens chantés, les mille petites brises que chevauchent les sylphes bercent des mots dans l'air léger.

Et de lourds papillons égarés de leur route, verts ou cerise, en fous désirs vont mêler leur poussière où tremble tant d'amour, dans l'ombre où brûlent des saphirs.

A l'école du ruisseau fin tresseur de roseaux l'ondine apprend à lier entre elles ses boucles violettes et le sylphe à mêler la feuillée amoureuse et la brise inquiète.

Les mille petites brises que chevauchent les sylphes bercent les doux mots dans le calme; c'est musique d'amour qui les fait se frôler, les brises, les papillons, les lianes.

Il se mêle des mots dans l'air et sous les palmes, mots

d'amour vifs ou chuchotés, selon que le jour tremble ou meurt aux lèvres pâles des liserons du bois bleuté...

*

L'ondine se moque des amourettes, rose ouverte sa main mouillée joue à jeter des gouttelettes sur une toile d'araignée, et la folle rit de se voir toute grêlée dans ce miroir.

IX Sur votre glissement de rose le jour douteux de la forêt, c'est le voile impalpable et bleu, la douce trame qui vous vêt, nymphes des feuilles, fées des palmes, c'est un frôlement de feux bleus sur votre glissement de rose ou, lassées, sur vos blanches poses.

Qu'est-ceci? Quels sont vos noms? — « Ruhataou. Téhoroa. » — Hou, Hou, le vent glousse?... Deux nymphes glissent, vêtues de jour. — « Je bois le jour, Téhoroa, aux paumes bleues des feuilles pures. » — « Et les insectes, Ruhataou, chantent le jour en ma chevelure. »

Doux tigres roses — Ruhataou — tigrés de bleus — Téhoroa. Les nymphes glissent, vêtues de jour. Elles s'étirent comme des ruisseaux. Où glissez-vous, glisseuses?... dites?... — « Où nous glissons, le jour glissera. » — Doux tigres roses, tigrés de bleu, Ruhataou, Téhoroa.

X A la branche la plus lourde, à la branche la plus lasse du sapin le plus haut, du plus délié sapin, le beau valet d'amour, le valet de satin, noir et bleu, rouge et or, toque et plume, s'est pendu.

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines croisées dansent et sautent les lièvres, virent, virent les nerveuses petites jambes, obliquement, nerveuses, obliquement.

Pendu aux lèvres de cuivre, pendu à la bouche d'étain, et du soleil couchant aux plis de ton sourire, pendu aux yeux d'argent, te souviens-tu de ton délire vivant pour la belle Anne de Vire, pendu?

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines dorées dansent et sautent les chèvres, virent, virent les cornus petits pieds, obliquement, cornus, obliquement.

Sonnez, trompette du jugement. Dites, bon Dieu du firmament : « L'enfer est ouvert au valet d'amour. » Après, laissez venir le jour. La forêt s'éveille, et l'amour sommeille. L'aurore est une rose ardente sur les cimes.

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines flambantes sautent et dansent les diables, virent, virent les merveilleuses guibolles : une, deux, fines braises, une, deux, obliquement !

Se réjouit dans les profondeurs la rose affreuse de l'enfer. « Un pendu ! — Par amour. — C'est bon, à la chaudière. » — Voici que sur le monde un beau sapin d'amour se hausse vers le ciel frémissant de plaisir, plus bleu que ne sont bleus les yeux d'Anne de Vire.

Virent, virent les jambes obliques, dans les clairières de saphir dansent et sautent les lièvres, dansent et sautent les chèvres, virent, virent les nerveuses petites jambes, — obliquement !

XI

Dans la forêt, qu'on ne nous voie jamais.
(*Complainte de Sainte Genevieve de Brabant*).

Antiques solitudes, Jumièges ou Cressi, amas de pierres en fleurs, gothiques abbayes, dont le pâtre aimait voir les clochers en doux traits percer de leur blancheur les cimes des forêts, où sont vos murs moussus couverts de clématite, vos chants perpétuels dans l'ombre poétique, vos étroites fenêtres où les framboisiers faisaient entrer leur verdure, et vos rosiers ?

— « Ah ! que de joie au son de la trompette ! Voici venir la chasse et les chasseurs. » Le chevreuil voit l'asile en ce calme, il s'arrête et brame sous le porche... Un moine ouvrait son cœur au calme de la bible, que dorait son calame. Il s'arrête et, la main bénissante à la fenêtre, vers Louis le Débonnaire intercède pour la bête.

Les rossignols chantaient dans l'ombre bleue des cours, sur les peupliers verts doucement isolés, puis le soleil tournait autour des peupliers et, le soir, rougissait l'herbe rase des

cours. Isolément les moines rentraient dans la chapelle, et la lune berçait la douce mort du jour, et la forêt berçait le chant perpétuel, enluminé d'encens, que perdait la chapelle

XII Dès mon éveil de chanteur roi sous le soleil j'ai tout chanté — les monts, la mer, les saisons, les étoiles, mes joies, mes peines et ton calme, ô forêt. J'ai tout compris dès mon éveil, j'ai tout souffert, et tout aimé. Dès mon éveil de chanteur roi sous le soleil j'ai tout chanté.

Ah! j'ai chanté d'admirables paroles quand j'ai pu lever libres au soleil mes deux mains. Ma voix a lu les glorieux symboles d'un inconnu mystique paroissien... De mon cœur, de mes lèvres montait dans l'heure l'impérieux écho des voix intérieures. Ah! j'ai chanté d'admirables paroles quand j'ai pu lever libres au soleil mes deux mains.

J'ai tout chanté, j'ai chanté le soleil, l'ogive de clarté des cieux dans l'infini, l'aube ailée de rayons volant de haie en haie, l'aurore comme une fleur immense sur la forêt, midi rougissant l'air du reflet de ses fruits et la lune berçant le rêve de la nuit, j'ai tout chanté, j'ai chanté la lumière, en l'harmonie des soirs j'ai chanté l'infini.

Mais ce que j'ai chanté avec le plus de foi, mais ce que j'ai compris avec le plus de joie, c'est ton calme, c'est ton cœur solitaire, ô forêt ! c'est ton ombre, ton ombre, ô ton ombre, ô forêt !...

PAUL FORT.

LES HOTES

—

A Robert Scheffer.

L'âme humaine est le temple auguste qu'ont formé
les races : l'univers y vibre, résumé.
Avec une insistance obscurément voulue
vers l'homme, le désir des êtres évolue :
chaque espèce nouvelle exhaussa vers l'azur
aveuglément, le grand édifice futur
et chacune augmenta, du seul fait de sa vie,
l'âme de l'univers et l'œuvre poursuivie.

Or, le temple idéal s'appuyait lourdement
aux profondeurs du sol, mais vers le firmament
il jetait éperdu, ses grêles campaniles ;
des rosaces montraient leurs dentelles fragiles,
le granit tourmenté portait avec effort
les voûtes où dormait un silence de mort.
Cloîtres légers, sourires clairs des marbres roses,
couloirs où des douleurs mornes semblaient encloses !
Des coupoles s'arrondissaient, mais au-dessous,
les balustres tordaient leurs enlacements fous ;
des portes dans les murs, s'ouvraient comme craintives,
d'où s'élançaient, sveltes et frêles, des ogives.
Et jamais achevé, l'édifice divers
offrait un culte à tous les dieux de l'Univers.
— Bien qu'elle eût épuisé leur sang comme une pieuvre,
le plus humble des ouvriers survit dans l'œuvre,
et la création palpite obscurément
dans notre âme, dernière éclose au firmament,
elle, qui pénétra de racines vivaces
le chaos infini des êtres et des races.

— Et dans l'Inconscient de nos âmes, parfois,
rumeurs lointaines qui surgissent d'autrefois,
tumulte déchaîné par soudaines rafales,
le peuple prisonnier des âmes ancestrales
se révolte, et voici surgir, brutaux et nus,
— hôtes démesurés qui dormaient inconnus —
les désirs, foule qui ne fut point assouvie,
dans notre âme, aussi vieille et large que la Vie.

JACQUES DE NITTIS.

LES REFLETS DU MIROIR

MÉMOIRES D'UN INCONNU

(*Suite*[1])

—

X

Nous nous sommes retrouvés chez des amis communs.

Etrange soirée où notre premier tête à tête, dans ce cadre nouveau, au milieu d'un décor de fête, ne favorisa qu'une conversation de philosophes.

Depuis la villa dont les fenêtres ouvertes jetaient à la nuit des lueurs de brasier, jusqu'à la mer toute frissonnante de fugitives clartés, les jardins descendaient en gradins étagés qui s'emplissaient d'une tumultueuse et sombre débandade d'arbres exotiques entre lesquels ondulait la jonchée des parterres fleuris, baignés de lune.

Après une station à une table de whist, les salons traversés, j'errai par les allées, où flottait le parfum des œillets et des tubéreuses, songeant avec mélancolie que, depuis mon arrivée à Beaulieu, et malgré l'insignifiance de l'éloignement qui me séparait de Phyllis, je n'avais pas encore tenté de la revoir, non par indifférence mais plutôt par crainte d'une explication hasardeuse, difficile : peu disposé à mentir, je ne pouvais d'autre part avouer la vérité.

La savais-je entièrement ?

Certes les discours de mes amis, le ressouvenir de voluptés anciennes, évoquées par les yeux de Suzy, m'aidèrent à reconquérir la volonté, l'en-

(1) V. *Mercure de France*, n° 90.

thousiasme, et dissipèrent du même coup mon apathie, mon ennui, substituant à l'ancien désir de sentiment complexe, de bonheur absolu, qu'avaient si rapidement éteint de malheureuses discordances entre ce rêve et la réalité, un désir moins rare, plus humain, d'aventure passionnelle et de bonheur fragmentaire,

Mais ces raisons, devais-je les confesser ? et demeuraient-elles les seules ?

Ne se cachait-il pas encore une part d'inconnu dans cette impulsion qui me jeta fiévreux sur le quai d'une gare, m'embarquant brusquement dans la romanesque poursuite de Phyllis ?

Suzy eût suffi, en somme, pour m'offrir ce retour à l'aventure passionnelle et d'autres Suzy se seraient facilement rencontrées.

Des coudes de femme m'effleurèrent: des jeunes filles passaient, avec des rires aigus, des inflexions de voix câlines, des bruissements de soie froissée.

J'étais seul dans les jardins, écrasant le gravier sous mes pas lents, pensant à ces hésitations qui suivirent ma fuite, revoyant mon réveil, sous la moustiquaire de gaze, dans la chambre d'hôtel, banale, triste en dépit de son plafond peint et de ses tentures claires. Je me souvenais d'avoir éprouvé à ce moment une impression étrange, à la vue du ciel trop bleu, du soleil trop chaud, de la mer trop calme, et presque de la honte d'avoir entrepris ce voyage.

Combien plus inutile m'apparaissait-il, à présent que ma faiblesse m'avait éloigné des lieux où je savais trouver Phyllis!

— Villa des Tamaris, la Turbie, près Monaco.

Que de fois avais-je répété l'adresse, résolu à risquer cette entrevue, allant même jusqu'à la gare pour prendre le ticket! Puis, au guichet, mon courage fuyait comme l'eau d'une outre crevée, et je demandais timidement à l'employé, un billet Villefranche, Nice, ou Cannes.

Soudain, comme je remontais vers la villa, j'aperçus une forme familière.

Etais-je dupe d'une hallucination! Me trouvais-je

en présence d'un fantôme, créé par moi-même?

Je m'approchai.

Phyllis était accoudée aux balustres d'un perron.

Insoucieux de la ville ensevelie là-bas dans un linceul de brumes, du port où les navires à l'ancre érigeaient leurs mâtures balancées, du parc même, semé de couples gais et de groupes bruyants, ses regards allaient plus loin, attirés vers l'horizon voilé, vers l'illusoire et frêle limite qui traçait une ligne commune, insaisissable, vague, entre les confins apparents des plaines d'en haut, et les frontières visibles des claires eaux.

De la fête, qui allumait ses girandoles au détour des allées, pas un reflet ne tachait ses prunelles — miroirs de rêve, car il semblait que de blêmes visions, imprécises, lointaines, y déroulassent leurs figuration irréelle.

L'écho de proches farandoles résonnait, dominant par instants le clapotis des flots et les chants de la brise. Puis, des fragments de mélodies tziganes nous parvinrent, apportant, déchirée, éparse en l'air calme, l'envolée fiévreuse des tristes violons jouant un czardâ.

Phyllis les entendait-elle ?

Je la vis inattentive aux images du spectacle, comme aux harmonies heureuses, et cependant ses yeux me disaient qu'elle n'était pas une belle statue indifférente.

Détournait-elle de l'ambiance une attention que sollicitaient sans doute d'intérieures visions, parce que celles-ci, vêtues de la prestigieuse livrée d'ideal fournie par son esprit, lui offraient une fête plus désirable? Se plaisait-elle au défilé des impressions, rafraîchies par une mémoire docile, et qui s'empressaient, à la façon de belles serves, choisies et parées par un intendant soucieux de plaire au maître ? Evoquait-elle un cher passé, redevenu présent — présent dont seraient éliminés les mesquins détails qui font tache, les petites misères qui assombrissent, présent ne s'imposant pas de toute la puissance des sens, impérieux, des-

potes, tyranniques, présent ne dirigeant pas à son gré l'éclosion des perceptions, mais évoluant au contraire en esclave soumis qu'un caprice eût précipité au néant des pensées méprisées ?

Peut-être aussi, envahie par la sérénité de la nuit et de la mer, bercée par la mélopée des palmes bruissantes et les caresses de la brise, sensible à l'enchantement des parfums errants, s'abandonnait-elle au charme de ce moment ?

Ces multiples hypothèses touchant l'état d'âme de Phyllis occupèrent immédiatement mon esprit, au lieu de cette émotion, que déjà, en cherchant à me représenter cette nouvelle rencontre, je n'avais pas obtenue l'autre soir !

Comme j'adressais ce reproche intérieur à ma sensibilité, je perçus une rapide et faible commotion, un début de saisissement, comme si cette amère constatation eût déclanché un secret, un étrange mécanisme qui, par son fonctionnement en mon être, provoquât aussitôt l'émotion réclamée.

Je m'avançais lentement.

Mais lorsque Phyllis tourna la tête vers moi, ce trouble furtif me délaissa, et, ce ne fut pas avec des gestes passionnés, des paroles vibrantes, sincères, amoureuses, que je la saluai.

— Vous détourniez vos regards de ces gens, qui rient et qui s'amusent, et qui passent le long des gazons fleuris au son des mélodies bien cadencées. Que cherchiez-vous donc à apercevoir au travers du mensonge brumeux des horizons ?

— Quelques images anciennes, vieilles amies auxquelles je suis resté fidèle, et que j'aime, et qui ne me fuient pas.

Ce chant harmonieux de sa voix me parut assourdi, voilé, mélancolique ; et doucement, je repris :

— Pourquoi tenter ainsi de substituer à ces lumières, à ces parfums, à ces musiques qui nous apportent un peu de joie, le mirage inutile du passé. Est-ce que toutes les heures qui ont franchi l'inéluctable seuil du moment accompli, ne vont pas se ranger côte à côte au fond du cimetière

d'oubli ? Et là, aux fosses des souvenirs confus, un voile formé de grise impuissance recouvre vite de semblables et indécis suaires les plus récalcitrantes, celles qui ne veulent pas entièrement mourir.

— J'aime à les ressusciter.

— Plaisir fait de mensonges, d'illusoires duperies, dont on se rend coupable, à son insu, et malgré la plus sincère foi.

— Je ne pense pas ainsi.

— Quoi ! vit-on deux fois la même sensation ? Pour moi, tout au moins, une réfraction involontaire, qu'accroît quotidiennement la distance toujours plus longue de l'écoulé à l'actuel, situe mes actes anciens dans le virtuel de mes spéculations, et en même temps qu'elle en amoindrit l'intensité originelle, parfois douloureuse, me les éclaire d'une lumière différente, où elles se colorent de nuances généralement moins laides.

— Vous êtes optimiste et peu fidèle aux enseignements de la souffrance...

— Certes, je vous avouerai que des états, autrefois subis anxieusement, me causent quand ils reparaissent en mon âme une joie motivée par leur éloignement.

— En moi au contraire, dit lentement Phyllis, les mêmes figures, les mêmes idées, s'associent immuablement aux mêmes douleurs ou aux mêmes joies, et cela vous entendez ? sans que le temps affaiblisse, soit la netteté de leur vision, soit la puissance du sentiment toujours semblable qu'elles ramènent. Dois-je dire que vous êtes heureux de pouvoir oublier ?

Cette question, peut-être triste, peut-être ironique, et l'affirmation qui la précéda me surprirent également.

Toutefois, sans en approfondir autrement le sens, je repris :

— Je ne sais si ce n'est pas à vous plutôt, qu'échut la bonne part, car les images amoindries de l'hier, ses voix abolies, ses apparitions éteintes dorment toutes dans la paix tranquille de

mon inconscient. Lorsqu'elles se réveillent, et surgissent sous l'influence de quelque appel évocateur, à leur vue, il ne passe même plus en mon être le frisson de sympathique pitié que devrait provoquer cette confrontation avec le cadavre de ma vie antérieure : ces images ont cessé d'être délicieuses ou méchantes, enfiévrées, tragiques, pénibles : elles défilent sans bruit, sans parfum, presque sans couleur, spectres indifférents, au point que je m'étonne presque de les avoir connus comme compagnons de route.

— Comment cela ? vous oubliez tout, et de cette façon radicale ?

— Non, ce n'est point l'oubli absolu, complet, mais un oubli relatif, partiel, plus exactement l'oubli seul du passionné qui vécut alors. Il me paraît que ce soit une existence autre dont les phases étrangères se représentent en moi, tant ce moi ne réagit plus de même au souvenir de ses actes, qu'il accomplit cependant jadis avec émotion, tant il compatit peu aux souffrances qu'ils rappellent, tant il demeure fermé à leurs joies.

Mon passé ne m'émeut pas plus, en vérité, que s'il ne m'avait jamais ému : ma vie sentimentale renaît chaque jour et chaque jour meurt.

Est-ce cela que vous enviez ?

Je crus voir sous la lune pâle les yeux de Phyllis s'obscurcir d'un reflet de pitié. Le cercle noir des prunelles s'en était soudain élargi, envahissant le champ d'or brun des iris lumineux. Ses paupières battirent comme de roses ailes peureuses...

Avais-je froissé dans son cœur des plaies mal guéries aux souffrances durables ?

Phyllis craignit-elle aussi de perdre cette faculté de réviviscence émotive dont elle me confiait tout le prix, en me répondant :

— Pardonnez-moi si je ne parviens pas à vous comprendre. Pour moi, le passé double sans cesse de ses émotions toujours vives le présent dans lequel il renaît. Il demeure éternellement fécond en impressions profondes, en sorte qu'il m'est impossible de me figurer, d'après vos indications,

un monde de pensées, condamné à rester froid, figé dès son apparition dans une insensibilité de tombeau.

Volontiers je me claustrerais plutôt dans l'inlassable contemplation du déjà vu, du déjà senti, parce qu'à l'encontre de votre esprit, le mien ressent devant l'évocation des instants écoulés le même plaisir, l'identique douleur qui accompagna leur exécution.

En outre, j'ai peur, il faut vous l'avouer, j'ai peur du demain.

— Quoi ! m'écriai-je. Pouvez-vous, en face de l'inépuisable variété, de la foule inconcevable des modalités réalisables que recèle l'avenir, pouvez-vous sincèrement désirer restreindre votre activité, vos joies, vos tristesses à la perpétuelle remémoration d'un cycle parcouru ?...

L'indiscrète exclamation jaillit si brusquement de mes lèvres que je ne parvins pas à la retenir, et, dans le même moment, je pensai qu'il doit être pour une âme comme celle de Phyllis de vraiment inoubliables passés.

Plus tard, je soupçonnai que sous ces dernières paroles se dérobait peut-être un désir d'aveux plus complets, et regrettai ma fâcheuse sortie.

— Adieu, me dit-elle en effet, quittant immédiatement la terrasse.

Ainsi, non seulement le babillage frivole, les apparences extérieures de l'esprit de Phyllis, mais encore les paroles graves, le mécanisme de sa pensée, ruinaient misérablement mes prévisions ; et pour la seconde fois l'armée d'espoirs, péniblement recrutée, s'éparpillait, mise en déroute. Seule, la forme corporelle, appeau trompeur, l'aspect physique subsistait de l'irritante et désirable Phyllis, surgie aux heures grises.

Ah, le fauteuil de tapisserie, et les rêves sous l'abat-jour de cuivre, et la folle croyance au triomphe !

Les violons des tziganes rythmèrent une danse sensuelle, brutale, douloureuse, en réponse ironique à mes plaintes. Je cessai de penser pour sui-

vre les visions évoquées. Le jardin déserté disparaît avec ses arcades de ballons oranges, ses corbeilles de fleurs pâmées, sa large perspective ouverte sur les eaux de ténèbres, cédant la place aux tableaux suscités par les accords, tour à tour tendres et farouches... Dans la *pusta* un cavalier galope. Il va vers l'auberge chaude, vers les lumières et les amis qui dansent et la jeune fille qui l'attend. Hop, hop ! Le cheval meurtrit le sol de ses fers qui parfois étincellent ; et le heurt précipité des sabots rappelle au cavalier le bruit cadencé des bottes, des danseurs. Hop, hop ! il serre les flancs de la bête qui renifle, s'ébroue, accélère son allure. Mais, quoi donc ! voici que le brouillard qui sort des naseaux brûlants s'allonge, augmente, se confond avec les brumes de la plaine, et le ciel et la terre. On ne distingue plus rien. Si ? dans ces nuages, une silhouette, une femme ! seule, à cette heure ? Elle se retourne avec un visage de lait, des yeux d'étoiles, une bouche de sang. Elle sourit, elle appelle. Le cavalier regarde, écoute, tend les bras, crispe ses jambes nerveuses : ses éperons rougissent le poil de l'étalon, souillé d'écume. Loin de l'auberge chaude, des lumières, des amis, de la jeune fille qui l'attend amoureuse, le cavalier continue la chasse, entraîné par la vision, le rayon de lune, le démon perfide, jusqu'à ce que sa monture trébuche, tombe et lui fracasse le crâne dans cette chute. Des corbeaux planent, s'empressent, s'attroupent, croassent, s'abattent !...

L'orchestre s'est tu, et par les allées emplies de parfums et de souffles tièdes, je me retrouvai seul avec mes pensées incertaines, mes regrets, attristé malgré moi.

Ce soir-là, je connus ainsi combien, plus que tous les misérables obstacles extérieurs, nos propres rêves, nos passions intimes, nos dissemblances secrètes, souvent insoupçonnés élèvent entre nous de hautes, d'infranchissables barrières !

Quelques lieues de terre me séparent de Phyllis ; jusqu'où s'étend le monde de pensées, qu'elle habite, loin de moi ?

XI

Ce pays de féerie posséderait-il un charme dont j'éprouve la douce puissance, philtre distillé au creux des corolles vêtues de frêles nuances, suggestions murmurées par les flots déferlant sans fracas, les oliviers, dont les petites feuilles remuantes chuchotent sur mon passage ? Dois-je seulement reconnaître l'influence du changement de milieu, l'effet heureux de la substitution des palmiers écailleux aux platanes dénudés, des parterres de roses à l'asphalte boueux, de l'aigue-marine du ciel à l'argent des brouillards ! Je ne sais, mais une gaîté jeune, nouvelle a remplacé mes soucis, et m'apporte dès l'aube, à pleines corbeilles fleuries, des idées souriantes, des images aimables, des sensations exquises.

Hélas ! j'ai rencontré le bonheur, en poursuivant l'amour, et maintenant le bonheur me retient sans l'amour.

Je suis parti fiévreux pour l'aventure : je ne l'ai pas tentée.

Les yeux de Suzy, sources chaudes où je puisai le désir jusqu'à m'enivrer, comme les soldats peureux qui se saoulent avant la bataille, les yeux de Suzy chantèrent pour que la route m'apparût moins rude. Or, près de Phyllis, un endroit de repos s'est offert, et là, au lieu de la mêlée, de l'assaut, de la victoire, je me plais à prolonger une trêve, par moi même accordée. Engagerai-je jamais le combat ?

Cependant, je sens à présent que j'aime Phyllis, et que je devrais me lever, marcher vers elle pour posséder son corps blanc, ses hanches courbes, et le secret de ses baisers ; la mollesse de l'air, l'indolence des eaux, la tiédeur de la brise enervent ma volonté, et je ne tente rien pour conquérir l'aimée. Etrange contradiction !

Cette inexpliquable présence en moi de deux tendances opposées, se neutralisant par leur mutuelle vigueur, je l'ai constatée hier à Villefranche, aujourd'hui à la Condamine.

Sur la route, ombragée de chênes-verts et de ta-

marins, qui, de la montagne descend en courbe large vers les quais de Villefranche, de bicyclistes se succédaient, dans le clair carillon des grelots, l'éclat des nickels scintillants et des aciers. Des chevaux, frileusement encapuchonnés de flanelles à larges carreaux, emportaient au galop de petites voitures surmontées d'un tendelet orné de franges colorées. Des soldats en tenue pittoresque, guêtres bleues, pantalons bouffants, vareuses sombres et bérets, des marins, des femmes passaient.

Sur la rade, qui s'allonge entre deux collines, les voiles triangulaires des barques de pêche tachaient d'ocre et de sang les eaux de soie plissée. Par places, s'érigeant informes, les énormes masses des cuirassés de l'escadre au mouillage semblaient des rocs monstrueux enveloppés comme d'écume par la claire nuée des canots.

En haut, un fort surveille de ses créneaux en partie démantelés une place d'exercices dénudée, un reste de vieille batterie, aux affûts vermoulus, aux canons démontés.

En bas, un port enferme en ses bassins minuscules des yachts aux coques claires, des bateaux sales, et les longs cigares que sont les torpilleurs.

Entre la route et la rade, le fort et le port, la ville dégringole, fouillis de constructions hétéroclites, de jardins, de bâtisses blanches, de maisons roses, de villas orange, mélange de citronniers au feuillage sombre, étoilé d'or pâle, de rosiers escaladant les arbres et les murs, et de masures livides d'hôtels louches.

La vie éclatait partout en bruits, en lumières, en sons, en formes, en odeurs, animant ce décor d'opérette d'une beauté intense !

Il me parut alors que les femmes, les marins, les soldats, les promeneurs, les bicyclistes devenaient des êtres nouveaux, vus pour la première fois. Les objets eux-mêmes prirent un aspect inconnu, un sens autre.

Je perçus, comme autant de révélations, l'âme complexe des formidables machines qui dormaient au creux des vaisseaux noirs, le labeur des barques

pesantes entraînées par leurs toiles aux couleurs barbares, le luxe des cuivres polis, étincelants parmi la blancheur des bâtiments de plaisance, les multiples drames et les comédies recélés par les toits versicolores, la savoureuse fraîcheur des vergers ; et, du même coup, mes mesquines peines d'antan, mes infimes chagrins du passé, toutes ces menues variations de mon moi, qui m'occupèrent tant alors, s'effacèrent, devant cette poussée ardente se ruant au travers des tentures de deuil et des rideaux d'ignorance à l'abri desquels, attentif au seul microcosme qu'ils protégeaient, j'avais vécu si longtemps.

Dans cette gloire, victorieuse de mon orgueil et de mon égoïsme, l'image de Phyllis réapparut, grandie de leur déchéance.

Sa chevelure se confondait avec les voiles sanglantes et les cuivres resplendissant là-bas sur les eaux, ses yeux contenaient les promesses de la terre brune, l'infini de la mer, les paillettes blondes du soleil. Sa bouche, rappelant les tuiles et les briques des maisons, tenait enclos les sourires, les aveux, les mensonges.

Elle incarnait splendidement en une seule et magnifique apparence l'amour et la vie.

Différente de moi-même comme ces images l'étaient de mes pensées, forte et tendre et colorée et attirante, résumant en elle toute la santé, ainsi que ce paysage condensait en lui toute la vie, elle suscitait dans mon âme les élans vigoureux, les transports de joie, le tumulte sentimental, et réveillait dans mon corps ces impulsions qui tendent les muscles, les contractent, les inondent de sang. J'aurais voulu lever les bras vers elle, les refermer sur ma prise, la serrer contre ma poitrine, tandis que mes yeux eussent bu dans les siens les voluptés du large monde, des flots doux, et que ma bouche eût goûté la saveur de ses lèvres, l'ivresse de leurs baisers !

Je respirai plus fortement, crispant mes poings sur le vide, avançant mes mâchoires d'une façon animale, plissant le front, les sourcils, et une vo-

lonté nouvelle m'animait, secondant ma sensibilité accrue, mon intelligence élargie, achevant de transformer mon être : vivre ! je voulais vivre ! donner ma sympathie, mon affection, mon amour, non plus à une stérile idole imaginaire, mais à une personne réelle, à des chairs chaudes, vibrantes, passionnées !

— Dès demain, me dis-je, je me rendrai aux Tamaris.

Et mille projets s'avancèrent en désordre à la suite de cette idée, m'offrant chacun un moyen sûr de parvenir au but. Leur troupe agitée et confuse m'accompagna un temps : je songeai à la félicité d'obtenir de Phyllis un bienheureux consentement, et à cette incomparable fortune avoir rencontré déjà celle par les traits de qui j'avais précisément fixé mon idéal de beauté et dont j'espérais l'amitié amoureuse : Socrate et les physiognomistes avaient peut-être raison, et je découvrirais sans doute quelque jour l'âme de Phyllis adéquate à la merveille de son corps, et semblable à mes propres rêves.

Mais, lorsque je revins vers Beaulieu, la rade disparut au premier tournant du chemin, les villas s'égrenèrent, dispersées comme un troupeau indocile, le soleil s'éteignit. Je me retrouvai seul, si l'on peut dire, et ne sus pas pourquoi, ma vision intérieure demeurant la même, le faible plaisir éprouvé à voir la côte se parer des reflets crépusculaires, et à me souvenir du calme, de la tranquillité, du repos dont j'avais joui jusqu'à présent, suffisait à chasser, ainsi qu'une vapeur bouillonnante vite dissipée, le flux d'aspirations récentes, de sentiments vifs, de pensées neuves, qui m'avait troublé. Un mesquin contentement de moi-même me reconquit, le veule égoïsme d'autrefois remplaça la poussée généreuse de l'heure précédente ; sous les cendres de l'oisiveté ancienne, molle et satisfaite, décrut la flamme ardente du désir.

Aujourd'hui, après quelques heures de flânerie, passées à Monte-Carlo, autour des tables de jeu et

au concert où l'on donnait de la musique classique, je retournai vers Monaco par le boulevard de la Condamine.

Le vieux château, debout sur le roc, s'avançait, dominant de son ombre la mer encore lumineuse. Une frêle brume pourprée voguait au loin estompant l'orbe agrandi des cieux. Près de la grève aux cailloux bruissants, au-dessus des navires à l'ancre, qui allumaient leurs feux, des oiseaux planaient, qui descendirent lentement, les ailes étendues, sur les flots rosis par le crépuscule, et s'y laissèrent bercer dans le remous.

L'heure était douce, tiède, embaumée du parfum des jardins fleuris d'œillets, de jacinthes et de chèvrefeuilles.

J'aperçus Phyllis qui s'avançait à pied, en compagnie d'une dame âgée et de deux messieurs.

Que lui disaient ces gens ?

Elle n'était plus la grave personne de l'autre nuit; je la vis rire.

Lorsqu'elle fut seule, je l'abordai.

— Vous ne m'avez pas dit, chez Mme de Brétigny, pourquoi je vous retrouve ici ? fit-elle.

— Me l'avez-vous demandé ?

— Je ne me souviens pas en effet de vous avoir interrogé. J'aurais dû le faire, car nous avons causé de choses...

— Sérieuses.

— J'ai dû vous paraître insupportablement ennuyeuse.

Ce fut avec un mouvement de tête calin, un sourire attirant, un regard tendre que Phyllis formula cette question ; et je pressentis alors qu'en son âme s'éveillait un sentiment analogue au mien, un désir encore fragile et vacillant, mais qu'il dépendait de moi de rendre robuste et impérieux. Des paroles amoureuses, des velléités de confidences, des ébauches de sentimentales protestations se présentèrent à mon esprit, montèrent à mes lèvres. Je savais qu'il fallait les dire, mettre à profit le trouble de Phyllis, la complicité du moment; ma bouche s'entr'ouvrit, mais Phyllis déjà:

— Je rentre aux Tamaris, m'accompagnerez-vous ?

Je balbutiai, heureux, quelques mots d'acceptation banale.

Nous avons ensuite marché le long des plages que le soir teignait d'améthyste, sans nous parler, et le mince croissant lunaire luisant au firmament pâle aiguisait de reflets de métal neuf la raillerie, l'ironie moqueuse de son étroit sourire.

Sans doute mon silence fut absurde, hors de propos. N'aurais-je pas dû exprimer mes espoirs, mes désirs, mon amour, céder au véhément enthousiasme qui me posséda à Villefranche, loin de Phyllis cependant ?

A ses côtés, je demeurais insensible.

Ce n'est donc pas une sotte timidité qui m'entravait, la peur du ridicule, le défaut d'adaptation à la situation, mais plutôt le manque de trouble, de fièvre passionnelle, que devait me causer sa présence, et qui pourrait me donner cette hardiesse, absente ?

Voici donc où j'aboutis, en dépit de l'extraordinaire de notre rencontre, malgré l'autorisation que Phyllis me donna de la revoir à Paris, ces semblants de rendez-vous, et même cette discrète invite dernière : n'oser pas hasarder une parole tendre, parce qu'elle ne me les inspire pas, craindre devant elle toute allusion à un sentiment, même obscur, et lorsque je me retrouve seul, m'abandonner aux regrets, aux débauches d'imagination, l'appeler en vain, avec des cris sincères !

En vérité, il semble que le hasard, s'il me favorisa de l'invraisemblable réalisation d'un de nos rêves se désintéresse singulièrement de moi, à présent, et néglige trop de poursuivre cette réalisation dans le sens d'une concordance entre mes pensées et mes actes, entre la Phyllis idéale et cette inquiétante Phyllis existante : les idées et les sentiments de l'une diffèrent trop de ceux que je prêtai à l'autre, et de cette déconvenue je demeure hésitant, perplexe, faible.

Un cheval, lancé vers une haie, prêt à la franchir, s'arrête s'il découvre un fossé imprévu derrière le mur d'épines qu'il a déjà mesuré, et projette ainsi son cavalier par-dessus le double obstacle. Je me suis dérobé de même, dès que j'ai reconnu au delà de l'apparence physique de Phyllis un monde insoupçonné, et seule, mon imagination a continué la course, que rétif, j'avais craint de poursuivre.

Toutefois, en y réfléchissant, je ne puis me plaindre, car à mesure que j'évoque la première entrevue qui nous rapprocha, les phrases de notre étrange entretien sur le souvenir, cette récente promenade de muets, une violente attirance m'entraîne à continuer ce voyage dans l'inconnu, cette excursion plutôt en âme étrangère.

Etrangère et tout éloignée de moi-même, de mon mode de penser, de sentir, d'agir qu'elle soit, elle suscite en moi l'envie impérieuse de la connaître, de la posséder, de donner un sens à l'énigme qu'elle pose, et ma curiosité s'éveille.

Ma curiosité s'éveille.

Certes ! mais ma sensualité s'endort !

Pourtant n'ai-je pas revu la chevelure d'airain sombre, ou d'or solaire, les yeux aux iris brun d'algues, lamés de pervers reflets glauques, les lèvres très rouges, cette figure enfin, appelée le soir de désir !

XII

De moire grise ou d'émeraude, de satin ou de rubis, les soirs ont passé; d'autres sont venus, au ciel d'orgueil paré de pourpre, et des crépuscules furent, tout de tendresse, enrubannés de lilas.

Phyllis cependant demeure l'amie et l'étrangère, l'étrangère surtout. Car les adorables lèvres se gardèrent closes pour les paroles définitives, les yeux se turent, et je ne sais si l'autre nuit, en le décor de fête, c'est vraiment cette image indifférente qui parla, ou si ce ne fut pas plutôt la belle Phyllis de mon rêve.

Ne pouvoir les confondre, les étreindre toutes les deux, les aimer ensemble.

Ah, les songes près de la lampe, les espoirs de l'automne et ses mélancolies, et la flambée de désirs aux yeux de Suzy, et le départ, et l'ensevelissement ici, sous les molles caresses des choses!

Je suis las à présent de tant de repos, de tant de plaisir calme, je suis las aussi de rêver, las de voir marcher à mes côtés, plus insaisissable que la Phyllis imaginaire, la belle statue que je crus ne pas être indifférente. Oui ! je sais, j'ai refusé l'aventure, je me suis tu quand il fallait parler, et l'indifférence et la passion se sont disputé tour à tour mon âme inquiète, sans l'obtenir.

Mais l'ennui, la douleur nous guettent au détour des joies que nous persistons à vouloir.

Sachons nous garder de ces mauvaises rencontres... je quitterai Beaulieu dès demain.

Demain !

Je devais la revoir.

Et voici que j'hésite encore; mon choix échappe de nouveau à l'arbitrage désintéressé de la pure raison. Que parlais-je donc de froideur, d'indifférence, d'ennui? — de douleur, certes!

Au moment de me résoudre à l'abandonner, je vois une nouvelle Phyllis s'animer, souriante; je ne doute pas que cette Phyllis, demain n'ait perdu ce sourire que lui veut mon espoir, mais je sens aussi que mille invisibles petits souvenirs l'attachent en cet instant étroitement à moi; et je souffre à l'idée seule de manquer une possibilité de la retrouver et d'éprouver encore, de ce fait, ces sensations que maintenant sa mémoire réveille en moi.

XIII

Marie-Eve, un soir où nous ne causions pas esthétique et dans le début de nos relations m'avait dit à peu près en ces termes :

— Notre époque est douce et agréable à vivre : c'est le règne des nuances, des demi-teintes cepen-

dant colorées mais si frêles, si délicates ; et nos étoffes semblent le reflet de nos âmes fragiles, ouvrées des dessins rares que sont leurs fines sensations, leurs joies spéciales, leurs désirs compliqués, leurs peines étranges.

Je crois avoir continué :

— Certes, certains d'entre nous s'éloignent de plus en plus des brutes primitives et féroces, des sensualités grossières, des instincts violents. La couleur vive du sang nous répugne autant qu'elle exaltait nos ancêtres, et les actes autrefois réputés héroïques passent à la rubrique des faits divers et n'intéressent plus les gens de goût, ni les poètes.

Mais que répondrons-nous si l'on nous accuse de devenir pareils aux efféminés de toutes les décadences ?

— Tenez-vous pour préférable la barbarie des Spartiates, des Romains austères de la République. l'atroce sauvagerie des hordes d'invasion ?

— Ils étaient sains et robustes.

— Les civilisations d'alors ne périrent pas de maladie et quant à la force physique, jamais on ne parla tant d'athlétisme, jamais le sport ne fut plus en honneur : je connais de mes camarades qui lutteraient avec le Scythe le plus farouche, et le tomberaient !

— Selon vous, notre activité intellectuelle et physique différerait autant de celle de nos prédécesseurs que nos vêtements, nos coutumes, notre langue, et de même que notre vision des couleurs par exemple s'est augmentée, notre pouvoir sur les choses s'est accru, et la liste de nos connaissances, de même notre âme tout entière serait plus raffinée, plus complexe, et il ne faudrait donc pas continuer à concevoir la vie moderne selon les apparences anciennes, et la juger avec les modes d'autrefois.

— C'est en effet mon opinion, et je ne crois pas à l'éternité des sentiments humains, sous une forme immuable.

Amour n'est plus Eros.

L'amant se transforme perpétuellement, avec

les siècles, les contrées et les êtres eux-mêmes.

Eh bien ! Marie-Eve raisonnait peut-être juste, et je me désespère sans motif de ne pas agir en ténor d'opérette, en amoureux conventionnel, en héros romanesque, de ne pas continuer les gestes habituels, de ne pas me comporter suivant les rites connus. Je n'ai point risqué les paroles d'aveu, les attouchements préparatoires, les serrements de main significatifs, les regards passionnés. Je n'ai pas osé les déclamations pathétiques, les agenouillements, les baisers audacieux — sont-ce là des preuves que j'aime moins Phyllis ?

Non à la vérité! non !

Et cependant il me paraît qu'en ce moment je cherche à me leurrer de sophismes, froids comme l'artificielle Marie-Eve dont l'image les accompagna.

Certes, j'aime Phyllis ; je suis resté ; je l'ai revue ; nous avons causé. Mais pour la seconde fois j'ai compris que *quelque chose* nous séparait. Sans pouvoir définir cet obstacle, je possède la certitude que ce n'est ni la dissemblance de nos âmes, comme je l'avais cru, dans le décor de fête, ni mes hésitations, ni l'indolence de ce pays!

Il me semble que je cherche un ennemi dans le brouillard, un ennemi tout proche et que je ne vois pas, un inconnu et quel est-il? Il m'éloigne de Phyllis lorsque je m'approche d'elle, il refoule dans mon gosier muet les mots sincères qui m'étouffent, il est en elle et contre moi, et cela seul, je le pressens, je le sais : *ce matin* me l'a révélé.

Aux Tamaris, quand je m'y présentai, Phyllis se disposait à sortir avec M. Nycho, son voisin, un vieux savant septentrional.

Au rebours des anciens professeurs à besicles d'or, qui se complaisaient seulement au maniement des in-folios, aux promenades emmi les textes obscurs, à la contemplation des algèbres et des philosophies, monsieur Nycho aime à diriger d'une main experte un rapide tricycle automobile, et si son nez flaireur chausse parfois des lunettes,

leurs branches sont d'acier, et leurs verres bleutés ont pour mission de protéger les yeux fureteurs, de l'indiscret contact, non pas des réalités, mais des fragments de réalité, aveuglance de la route, poussières brutales, moucherons indiscrets. Mais, ce jour-là il avait délaissé sa monture habituelle, et ce fut à pied qu'avec nous il descendit le long des cactus aux pointes robustes, par la route poussiéreuse qui conduit à Monaco.

Du reste près du château, M. Nycho prit congé. Peu après Phyllis déclara :

— Il fait déjà très chaud. Je voudrais me reposer. Consentiriez-vous à me mener sur la mer?

Je m'empressai de héler un de ces matelots paresseux qui dorment sur la grève, à l'ombre de leur bateau. L'homme aux jambes nues, coiffé du bonnet rouge des pêcheurs, mit à flot, aidé de quelques camarades, sa barque à la proue relevée.

La voile hissée, et dès que nous eûmes doublé la pointe du Môle, le batelier accepta de me confier la barre. Nous restâmes seuls, Phyllis et moi, séparés par la toile gonflée, du marin étendu à l'avant.

Autour de nous des alcyons frappaient les houles de leurs ailes, avec des cris aigus; l'esquif à peine balancé glissait loin des côtes semées de maisons claires. Une transparence violette nous environnait.

Soudain des dauphins s'aperçurent, qui se poursuivaient en jouant. Leur masse noire, effilée, tranchait un instant le satin des ondes calmes, pour s'évanouir aussitôt. Comme l'un d'eux, après avoir plongé, resurgit près de nous, Phyllis craintive se serra contre moi.

Ce léger choc déchaina en mon être une lourde, une irrésistible, une puissante avalanche de sensations qui fondit rapide, embuant mes prunelles d'un brouillard sanglant, déracinant mon cœur, ébranlant mes tympans de son fracas tumultueux. Sur l'enclume de mes tempes, d'impitoyables marteaux de pierre rebondirent. Mes ongles grifferent d'effroi le bois du gouvernail, et à l'aiguë

douleur qui perça ma poitrine et ma nuque, je connus que l'amour enfin me pénétrait.

Pourtant, je n'ai pas baisé les yeux glauques levés vers moi, ni les lèvres trop rouges ; je ne me suis pas emparé du corps qui m'effleurait, et ma bouche ne sut que murmurer de stupides mots de réconfort...

C'est qu'un invisible lien retenait mes bras prêts à l'étreinte, un ironique démon me soufflait les paroles absurdes, contraignait mon désir à se travestir des chastes apparences d'un calme respect!

Le malaise de ce matin se change en tristesse ce soir; et un soupçon obsédant m'accable ; une question se formule, impérieuse, me promettant presque, par sa solution, la solution aussi de l'inquiétant problème.

— Quels sont ces souvenirs dont Phyllis m'avouait, l'autre nuit, parmi les girandoles et les musiques heureuses, désirer conserver à jamais l'image sentimentale ? N'est-ce pas leur ombre qui s'interpose entre nous?

Successivement j'évoque des caresses de mère, des visions blanches, lointaines, des plaisirs d'enfant toute petite devant les jolies poupées, puis des joies d'adolescentes en robes déjà longues, lorsqu'aux jeux par où se révèlent la souplesse des lignes juvéniles, les balles légères frappent fortement les raquettes attentives, et encore les émotions de jeune fille, aux flirts possibles.

Découvrirai-je, parmi ces sentiments, celui que je cherche?

Ah ! pour que Phyllis ait paru craindre tant, il doit nécessairement s'agir de ressouvenances plus précieuses!

— Et si la mémoire de voluptés anciennes mérita de garder en son cœur une telle place et tant chérie, elle ne m'aimera pas, elle ne peut pas m'aimer ! — ses désirs resteraient donc ainsi à jamais satisfaits...

Je blasphème — et j'ai peur! peur de la vérité —, et peur de l'erreur!

Non ! je ne me trompe pas, c'est à cette bar-

rière fermée, à ce mur de souvenirs que je me suis heurté l'autre nuit et ce matin, et voilà pourquoi je souffre tant ce soir !

Dédaigneux des parfums et des harmonies, et de la beauté des étoiles, j'ai discuté sottement, guerroyant en fou contre une passion, contre l'inconnu ! je me suis fatigué à démontrer l'absurde et à vouloir maladroitement que son cerveau à elle fût pareil au mien ! Oublieux des désappointements, des ennuis, des heures maussades, aussi bien que des enchantements, des sourires, des jours gais, j'ai cru, naïf comme Dieu, que toutes les créatures étaient faites à mon image ! — et je m'étonnais de cette gêne, de ce désaccord, de leur permanence entre nous.

Or, l'amour de Phyllis est sans doute irrémédiablement acquis au passé. Elle ne veut pas oublier et je ne puis lutter à la fois contre sa volonté et contre ses souvenirs, et contre moi-même !

Phyllis, Phyllis, pourquoi me contraindre à regarder ainsi en arrière ?

Semblable à l'antique Orpheus, ne t'aurai-je donc retrouvée que pour te perdre encore !

Décidément j'eusse mieux fait de partir.

XIV

Un mois s'est passé... un mois !

A mesurer ainsi l'envolée rapide du temps, une terreur me prend, car je pense, banale pensée et pourtant si profonde et si triste, que ces jours écoulés ne reviendront jamais, qu'aucune de leurs heures ne sonnera plus, et qu'elles comptent terriblement dans ma vie, parce que je ne les reverrai pas et que la personnalité même qui agissait en moi à ce moment est déjà morte, ne me laissant de tous ses actes, de ses plaisirs comme de ses peines, de ses sensations, de ses idées, qu'une poignée de souvenirs très pâles, dont l'exactitude, la corrélation avec les impressions et les désirs d'où ils procèdent se trouve considérablement amoindrie. Que de lacunes en outre obscurcissent

cette existence passée, la *mienne* cependant ! Que d'interruptions, que de vide dans ce qui fut continu, empli de tant d'incidents ! Au cours de cette revue rétrospective que je tente, mal secouru par une mémoire forcément incomplète et discursive, je retrouve çà et là, voilées de cette brume impossible à dissiper entièrement et qui, chez moi, estompe d'indifférence toute ressouvenance, inanimées, rapides, froides, presque étrangères et si rares, les images de ces adorables moments d'heureuse causerie, et combien manquent à l'appel ? Ah, pourquoi ne les avoir pas notées dans la fraîcheur du présent, dans l'épanouissement de leur jolie tendresse ! Je me suis abandonné à croire que le rappel de ces instants heureux durerait toujours, et, à les voir se renouveler, mon illusion s'est fortifiée. Insoucieusement j'ai gaspillé les chères heures, et maintenant je me réveille déçu, surpris de ne plus conserver des riants tableaux que d'errantes et faibles taches. Tout a fui, fantastiquement ravi à mes regards par le linceul hermétique du vague, uniformément confondu dans l'épaisse nuit d'oubli. Seuls surnagent, dans ce naufrage du passé, quelques détails retenus, comme pour mieux souligner la disparition de l'ensemble, de ces multiples parties de moi-même descendues avant moi au néant, me précédant peut-être ainsi, afin de me rappeler qu'il est le but commun de tous les êtres, et m'en éclairer le chemin... Le chemin du Néant ! il y a là plus qu'une métaphore : n'est-ce pas une définition acceptable de la vie ?

Non certes pour Phyllis, dont la pensée se refusait à concevoir la mort dans l'avenir, de même qu'elle ne parvenait pas à accepter la mort du passé !

Et voici qu'à ce propos les ténèbres de l'hiver s'illuminent. Ma mémoire calomniée désire sans doute se justifier, car je me souviens.

Je me souviens des premières minutes de tendresse que j'ai vécues près de Phyllis, près de ses fleurs et de ses pensées.

Ses fleurs, de merveilleux œillets. Ses pensées, roses comme ses fleurs, comme cette une botte d'œillets de la Malmaison, aux pétales de chair pâle, mate, par endroits avivée de meurtrissures peintes en carmin léger.

De la gerbe montait une odeur fraîche que je respire encore, en même temps que de nouveau tintent à mes oreilles les sonnailles grêles de l'attelage et que s'étend devant mes yeux la route blanche, coupée d'ombres bleues.

Ces puérils fragments de décor, alors presque inaperçus, secondaires, effacés, prennent, en ce moment où je les revois très nettement, l'importance de témoins solennels, décisifs, indestructibles, me révélant ainsi la valeur et l'intensité du sentiment qui devant eux me troubla. Sans leur vigueur, sans leur précision, je pourrais douter de cette émotion même, mais sans elle, ces insignifiants morceaux de passé eussent-ils été si précieusement retenus ?

Nous allions vers Roquebrune, cet étrange village dont les habitations sont des cavernes, les rues, des souterrains, et qui du haut en bas de la montagne surmontée des ruines d'un château, la ronge de tous ces trous, de tous ces couloirs, fourmilière de termites humains.

Autrefois des pirates y vécurent.

Le roc est presque inabordable par mer, et les routes au flanc des coteaux, difficiles.

Terrés dans ce sûr refuge, bêtes de proie aux soudains carnages, aux rapts audacieux, ils illustrèrent de sanglantes histoires qui ne sont pas encore effacées des mémoires de ce pays.

Songeant à ces légendaires récits de pillage et de meurtre:

— Regardez Phyllis, dis-je. Vraiment on ne sait où l'on est et si l'on rêve !

Ces montagnes, ces arbres au geste effaré ; au loin la mer... Si pourtant surgissaient d'entre les troncs noueux des figures de rêve, des apparitions hagardes ! Cette gorge, là, près de nous, cette gorge

est fort profonde. Il y flotte une mystérieuse brume, et le soleil y coule avec peine d'obliques, de timides rayons qui se déchirent aux pierres et aux ronces épineuses.

Regardez Phyllis. Peut-être verrez-vous, au fond, tout au fond du gouffre, les fantômes des vierges égorgées qui errent, dit-on, à cet endroit, réclamant une sépulture.

— Mais, répondit-elle en riant, je ne parviens à distinguer que l'émeraude tachée d'or dont sont vêtus les petits lézards peureux qui courent sur les rocs les moins froids.

— Il n'y a pas d'ironie dans vos paroles ?

— Si, je le concède.

— Et l'idée terrifiante de la mort ne s'est pas associée en vous à l'aspect funèbre de ce paysage?

— L'idée... *terrifiante* ? Où prenez-vous donc que l'idée de la mort soit pour moi une idée terrifiante?

— Serait-elle gaie ? hasardai-je.

— Plutôt.

— Je ne vous demande plus si vous vous moquez...

— Je parle du plus raisonnablement que je puis.

Ces étranges paroles de Phyllis avaient suscité en moi une ardente curiosité, qui, d'ailleurs, ne tarda pas à être entièrement dissipée, car la jeune fille reprit :

— Ne jugez pas ce que j'ai dit une fanfaronnade d'absurde esprit fort, dictée par un sot désir de vous étonner en exprimant de macabres plaisanteries, où l'expression d'une apparente bravoure, d'une fausse témérité. Considérez au contraire, je vous prie, ma boutade, en dépit de ses allures légères, comme l'exacte traduction d'un sentiment réel, d'un état absolument sincère, et vous vous rendrez bientôt compte de la légitimité de ma déclaration. Toutefois je comprends qu'elle ait pu vous déconcerter au premier abord...

Phyllis se tut un instant, effeuilla quelques pétales. Puis le regard que je lui connaissais déjà creusa ses prunelles, fermées à la vision de l'actuel. Enfin, elle reprit d'une voix dolente :

— Pourquoi notre conversation a-t-elle dérivé vers ces sujets ? Pourquoi ma franchise me conduisit-elle à devoir, sous peine de paraître fantasque et ridicule, vous confier mes pensées les plus chères, mes images favorites, et que j'aurais voulu toujours céler à tous?

Et puis, j'ai peur à présent. Je crains qu'une fois révélées, elles ne s'envolent à jamais, désertant à la fois mes lèvres et mon cœur.

J'esquissai un geste, je tentai de parler.

— Non, dit-elle avec vivacité, ne vous défendez pas ! ne me défendez rien ! vous n'êtes pas coupable, et mes craintes sont enfantines, enfantines ainsi que mes pensées elles-mêmes.

Quand j'étais encore presque un bébé, ma gouvernante m'entretenait souvent de la mort et du paradis. en sorte que j'avais fini par imaginer ce paradis, le voir dans mes rêves, le désirer éperdument !

Je me le représentais comme un très grand jardin, orné de fleurs que l'on pouvait cueillir, avec des arbres aux fruits innombrables et délicieux, qu'il n'était pas défendu de manger.

Des fontaines et des ruisseaux jaillissaient du milieu des gazons, et sans se mouiller l'on y puisait de l'eau avec des seaux d'argent et des arrosoirs d'or.

Par les allées, les anges organisaient les rondes et offraient des jouets, sous le regard paternel et souriant du bon Dieu.

Ce monde-ci, auprès de l'autre, me semblait la pénitence des méchants. Aussi je m'efforçais de devenir très sage, espérant mourir et m'en aller jouer au beau paradis.

— Ainsi, la mort...

— La mort ! Pour moi mourir, c'était monter au ciel habillée comme en un jour de fête, entourée de lumières et de fleurs.

— Mais la tristesse froide des cimetières, le lugubre aspect des dalles funéraires...

— Les cimetières de mon pays ne possèdent pas cet aspect : des oiseaux y volent, du soleil y dore le marbre des tombeaux, des roses les

parent et les vivants se promènent là sans crainte.

— Avez-vous donc conservé cette âme d'enfant, naïve et heureuse ?

— Je vous ai répondu déjà, l'autre soir : en moi, les mêmes figures, les mêmes idées s'associent immuablement aux mêmes douleurs ou aux mêmes joies, sans que le temps affaiblisse la netteté de leurs visions ni la puissance du sentiment qu'elles ramènent, toujours semblable. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai peur du demain ?

— Quoi, cette nuit-là chez Mme de Brétigny, c'est l'intégrité de tels souvenirs que vous défendiez ainsi !

— Sans doute.

— Pardonnez-moi, m'écriai-je alors — et comme j'allais ajouter... si j'ai douté de vous ! Phyllis me regarda de ses yeux clairs et reprit de sa voix harmonieusement balancée :

— Pouviez-vous savoir que ce souvenir puéril vivait en ma mémoire d'une vie si puissante, me procurait tant d'émotions douces ? Pouviez-vous savoir que, lorsque je me sens trop seule et près de pleurer, je tente pour oublier le présent de me réfugier dans mon paradis d'autrefois, dans mes rêves de petite fille, aux illusions heureuses ?

A ces paroles, une nouvelle Phyllis se manifesta pour moi. Je regrettai, honteux, mes visions de luxure : la figure pâle se révélait liliale, les mystiques sclérotiques luisaient, plus candides, les prunelles empruntaient aux pierres precieuses leurs froids scintillement, et les lèvres rouges se paraient de la pourpre encore immaculée des orgueilleuses roses, non décloses. La chevelure de métal irradiait en chaste auréole !

Et l'âme réelle de Phyllis transparut, âme de petite fille et de vierge, âme ignorante de la passion et de la vie, âme naïve — c'était donc elle qui avait élevé entre Phyllis et moi cette barrière où s'anéantissaient mes élans et mes désirs, elle, l'ennemi inconnu que je réclamais à la nuit, et qui s'était dérobé jusque-là !

Chère petite âme, comme en cet instant une infinie gratitude pour vous me transportait !

— Je vous ai bénie, car vous m'absolviez de mes propres reproches, vous projetiez sur l'apparente obscurité de mes actes votre pure lumière, et vous m'apportiez votre simplicité droite, saine, éblouissante, au contact de laquelle s'évanouissaient mes doutes, mes contradictions, mes mauvaises hypothèses !

Soudain notre véhicule s'arrêta sur une place, toute blanche. Près d'une fontaine, des gamins déguenillés et bruns, des marmots sales, se bousculaient dans la poussière en criant. Derrière nous, le chemin que nous venions de suivre s'abîmait brusquement dans le vide, entre des rochers et des toits de tuiles. Des campagnes s'étendaient au loin, longue suite de vergers, plantés d'orangers sombres et de citronniers, bande de tapisserie séparant les montagnes boisées d'oliviers de la mer étincelante.

Le cocher dirigeant alors son fouet vers la droite, désigna un tertre au gazon rare, où s'amoncelaient des décombres, dorés par une chaude patine, des pans de murailles démantelées surplombant quelques maisonnettes au crépi tendre, rose, vert, blanc.

— Si madame et monsieur veulent visiter les ruines du château, je vais mettre mes chevaux à l'ombre là-bas.

Il fait très clair, l'on doit voir les côtes italiennes, Vintimille, San Remo peut-être.

Nous descendîmes de voiture.

Au moment où nous nous engagions parmi les gravats séculaires, un vieux mendiant nous salua.

Assis sous la voûte d'une arche brisée qui lançait une gerbe de pierres éraillées et jaunies vers le bleu resplendissant du ciel, il tendait un large feutre, aux bords déchiquetés et crasseux. Nous y jetâmes quelques pièces de monnaie, et le vieil homme se leva.

Courbé sur son bâton, le chapeau oscillant en sa main branlante, il nous remercia avec une lo-

quacité véhémente, et un sourire qui creusait ses rides, et découvrait ses gencives édentées :

— ... *nuovi sposi*... ! ces mots, au milieu du verbiage obséquieux nous firent tressaillir tous les deux.

Un mouvement involontaire agita le bras de Phyllis qui se serra contre moi. Puis :

— Il nous a cru de jeunes mariés, n'est-ce pas? me demanda Phyllis, en essayant de sourire.

— Les vieillards savent quelquefois prévoir l'avenir... murmurai-je.

Ne voudrez-vous pas revenir un jour ici, et que les paroles du vieux mendiant soient exactes?...

— Vous ! m'épouser! vous me connaissez à peine.

— Je vous ai attendue si longtemps.

— Savez-vous si ce n'est pas seulement un sentiment passager, une curiosité furtive qui vous pousse vers moi, parce que vous me croyez semblable à une figure de vos rêves ?

— La curiosité n'est pas l'amour et je...

— Taisez-vous ! je vous en prie, n'ajoutez rien !

Vous alliez prononcer, sans terreur, ces mots si terribles et si profonds: Je *vous aime* !

Vraiment vous osiez ?...

Les hommes répètent cela à tout venant ; et vous aussi, vous tenez donc cet aveu pour banal et nécessaire et si peu compromettant ?

— Que vous êtes injuste et cruelle ! — et que dois-je faire ? Quoi que je tente, quelque respectueux que je me montre, votre premier mouvement est un recul, votre premier sentiment, de la méfiance !

— Mais votre audace justifie mon recul, votre conduite autorise ma méfiance, et vous voyez que j'ai eu tort de céder à vos prières, de vous permettre de me revoir, d'accepter votre amitié..

— Qu'ai-je donc commis de si grave ? Certes, je n'aurais peut-être pas dû vous parler ainsi, sembler vous imposer mon amour, alors que j'ignorais si...

— Non, je n'aime personne !

— Personne !

— Oh, ne continuons pas ! Je ne veux plus rien, rien vous dire, je ne veux plus que vous me disiez rien. Laissez-moi : vous voyez que je suis toute troublée et toute fiévreuse de cette discussion, et je ne voudrais pas pleurer devant vous...

Phyllis s'éloigna.

Je ne vis plus, au détour d'une muraille, qu'un pan de jupe grise, une torsade d'or, une transparence de soie rose.

Et à ce moment, ironique, une voix me questionna :

— Eh bien, es-tu satisfait ?

La petite voix moqueuse résonnait en moi avec les vibrations légères d'un timbre de cristal heurté par une baguette d'argent.

— Je la reconnais, pensai-je.

— Certes, c'est moi qui t'ai dit : « *Prends garde, la réalité est plus forte que le rêve* » et te demande à nouveau : Eh bien ?..

— Je devrais répondre, enthousiaste et ravi, que jamais je n'eusse espéré féerie plus exquise.

— Mais ?

— Mais je regrette un peu l'ancienne Phyllis. Celle-ci toute réelle qu'elle s'affirme, demeure trop insaisissable.

— Fi, le brutal ! Il me souvient que tu ne voulais ni étreintes, ni rendez-vous, rien que...

— J'avais tort...

Pourquoi Phyllis tarde-t-elle tant à me répondre ? Elle n'ignore plus mon amour à présent. J'ai parlé, elle s'est tue. Ce n'est pas cependant de la coquetterie, ce n'est pas de la pudeur feinte : elle est franche et ne ment pas, et ne sait pas les gestes qui repoussent pour mieux attirer. Oh, tout est déconcertant en cette âme et obscur, et il semble que la silhouette blonde que je vois là-bas au détour des murailles n'ait gardé la trompeuse ressemblance physique de Phyllis que pour me contraindre mieux à reconnaître combien furent vains et puérils et irréalisables mes rêves d'alors !

La petite magicienne à la voix moqueuse ricana.

Je songeai :

— Pourtant, en cet instant, une étrange émotion continue à vibrer en moi, et les battements de mon cœur, les tressaillements intimes de mon être, mon angoisse presque heureuse loin de troubler mon âme au point d'obscurcir en elle toute intelligence semblent au contraire la guider vers une connaissance mieux éclairée, l'avertir de ses méprises antérieures.

Serait-il donc vrai que cette fuite de Phyllis équivaut à un aveu, que cet effarouchement signifie plus qu'un regard prometteur ?

Peut-être !

Défense instinctive et farouche contre l'envahissement d'un sentiment nouveau, ce départ témoigne avoir de la sincérité de la jeune fille: elle aimait fière, hautaine, à penser seule; de quel droit, moi, l'inconnu d'hier tentai-je de la contraindre à m'associer à ses rêves ?

Certes, elle n'ignore pas que néanmoins des lois naturelles l'amèneront à se soumettre, mais sans doute ne veut-elle pas se rendre à la première sommation... et je respecterai cette révolte et j'attendrai que, librement, elle décide non pas de son asservissement, car je ne me résoudrai jamais à l'odieux rôle de mâle dominateur, mais de notre alliance.

Toutefois comment lui faire comprendre ce que je souhaite! Je demeure si mal habile à exprimer le sens général de mon désir, de quelle façon lui en détaillerais-je les particularités ? Si elle les connaissait, peut-être hésiterait-elle moins ? Et puis, le sais-je ? Tant de fois déjà, je me suis trompé. Je l'avais conçue telle que la Phyllis de mes songes, et seul son corps réalisait ma vision. J'avais désespéré d'apprendre le secret de ses rêveries : elle me l'a révélé — et il a déçu toutes mes hypothèses...

A ce moment Phyllis revint le visage grave, et nous redescendîmes parmi les ruines vers la petite place blanche. Près de l'arche brisée, sous la voûte de pierre jaunie, notre double regard, instinctivement lancé, ne rencontra plus qu'un

muet pan de mur : le vieux mendiant était parti.

— Jolies ruines, beau point de vue, n'est-ce pas, monsieur et madame ? interrogea gaîment le cocher revenu. Vous ne regrettez pas la promenade?

Nous n'avons pas répondu, car en ces instants il semble que les moindres paroles, les moindres gestes des indifférents, les attitudes mêmes du décor prennent une apparence spéciale, intentionnelle, adéquate aux plus secrètes pensées et qu'il s'adaptent ironiquement d'une façon tenace et gênante aux plus subtiles nuances de sentiment. L'écho des souvenirs tout récents nous poursuivait l'un et l'autre de sa répétition moqueuse ; une intense gêne rendait maladroits mes gestes, anéantissait mes velléités de causerie, et tint durant le reste du trajet, obstinément baissées les paupières roses de Phyllis...

Le lendemain...

— C'est étrange, il y a quelques instants, ce passé m'apparaissait comme un paysage d'automne enveloppé de froids brouillards, d'où n'émergent que de rares et fuyantes silhouettes au gré des brumes chassées par le vent, épaisses fumées blanches ici, diaphanes gazes pâles là ; et maintenant voici que je distingue mieux le chemin parcouru, ses haltes heureuses, tout le déjà vu : les brouillards se sont enfuis et un printemps nouveau, pareil à l'ancien, a refleuri d'églantines les buissons de souvenirs. —

Le lendemain, je m'aperçus qu'après mes propos trop clairs de la veille, il me devenait impossible de prolonger dans un sens purement amical mes relations avec Phyllis. Si je ne voulais pas sembler avoir prononcé les paroles d'aveu à la légère, dans un mouvement de lyrisme irréfléchi, et sans leur accorder l'importance qu'elles devaient entraîner, il me fallait demander à la jeune fille cette réponse qu'elle avait tue.

Déjà, à penser qu'elle me taxait peut-être d'étourderie inconvenante, qu'elle réprouvait cet enthousiasme auquel j'avais donné si peu de suites qu'il en acquérait une apparence blessante, un violent

malaise moral m'envahissait, amenant à sa suite de la colère. Je me pris à haïr ces menues complications par lesquelles la vie réelle et factice masque de vilains vêtements la vie sentimentale rêvée. J'eusse voulu rompre ces fers, rivés par la politesse conventionnelle aux pieds des amants, comme pour alourdir leurs premiers pas, les avertir en les faisant trébucher, et arrêter dans leur élan ceux que ne continue pas à emporter, pardessus toutes barrières et parfois jusqu'au mur implacable des fatalités, du néant où ils se brisent, la permanente suggestion de la brute impulsive, toute d'instincts et de violence, qui sommeille en nous.

Puis, l'image blanche et tendre de l'habitante des Tamaris prédomina, effaçant celle de la Phyllis des soirs de désir, et, plus calme, encore que très ému de la démarche que j'allais tenter, je résolus de me rendre à la Turbie.

Or, aussitôt que je fus en marche, je me sentis déjà autre, et peut-être ridicule, et peut-être joyeux, et triste aussi, et plein d'angoisse et de bonheur à la fois. Un inaccoutumé raidissement rendait mes gestes difficiles, gauches, solennels, embarrassés. Tout dans mes attitudes me déplut, et pourtant étaient-elles si différentes de l'ordinaire? Quel être nouveau agissait cette fois encore en moi, si éloigné du rêveur près de la lampe, du gai camarade qui promenait une imaginaire Phyllis aux carrefours de son âme, parmi les palais et les temples et les larges perspectives d'avenir, et surtout de l'amant de Suzy aux yeux pervers! En vérité, je ne parvenais pas à me retrouver dans cet inconnu qui me doublait, et je montai en wagon, je traversai la gare de Monaco, je cheminai sous le soleil, le long des cactus poussiéreux, à la façon d'un halluciné, tremblant de me réveiller en pleine réalité, de reprendre possession de ma conscience claire dans la confortable demeure de mon habituelle personnalité.

Aux Tamaris, Phyllis, revenue de sa promenade du matin, terminait sa toilette; je fus prié

en son nom, par une camériste, de rester à déjeuner avec M. Nychô, qui se trouvait là.

Près du vieux savant je redevins plus calme; mes mains cessèrent de trembler; au creux de leurs paumes une crispation insupportable qui, jusque-là durait, s'apaisa peu à peu.

M. Nycho, appuyé à une fenêtre entr'ouverte, regardait la mer. Un promontoire de rochers l'envahissait au premier plan, s'avançant, boisé, formant une sorte de décor, comme le portant de quelque gigantesque scène; et, une à une, de lourdes masses noires sortaient des invisibles coulisses, déployant au-dessus d'elles un long et mince éventail de fumée.

— L'escadre manœuvre, dis-je.

— Elle appareille pour le golfe Juan.

— Ah! elle quitte son mouillage de Villefranche.

— Oui, mais... elle reviendra bientôt.

— Vous connaissez donc ses mouvements ordinaires ?

— Je suis un vieil habitué de la côte. Voici très longtemps que je viens ici, chaque hiver.

Il se retourna vers moi :

— J'ai vu bâtir cette villa par les parents de Phyllis.

Leur fille est seule maintenant, bien seule dans le vaste monde...

Lorsqu'elle retourne dans son pays natal, où habitent encore quelques-uns de ses proches, il lui semble que sa propre famille lui est plus étrangère que ses amis, car depuis son enfance elle vécut sous d'autres cieux, s'accoutuma à d'autres usages et à d'autres mœurs.

C'est ainsi que nulle part ne se trouve pour elle la demeure protectrice où l'on se repose de la vie, et surtout où celui qui...

M. Nycho laissant la phrase commencée en suspens, reprit après une pause, et comme se parlant à lui-même :

— J'éprouve à son endroit une affection quasi paternelle, mais est-ce bien cela qui conviendrait à

sa jeunesse, à sa beauté?... je ne crois pas, et, d'autre part, en dépit de ma sollicitude, je suis trop vieux, je ne puis la suivre partout, veiller toujours sur elle. Certes elle est très grave; elle est très sage ; et précisément cette gravité, cette sagesse ressemblent trop à de la tristesse : je crains qu'en secret elle ne pleure souvent. Cette âme fraîche devrait ignorer les douleurs, les regrets, les mélancolies. Pourquoi pleure-t-elle? Je doute que ses raisons soient analogues aux puérils motifs des autres jeunes filles. Aussi, je regrette l'absence d'une mère, ou d'un mari, à qui elle eût accordé l'aveu des pénibles confidences et dont elle eût reçu des consolations qu'elle ne voudra, hélas ! demander à aucune autre personne.

Je m'avançai alors vers M. Nycho, et regardant ses yeux clairs :

— Voulez-vous, dis-je, que je tente d'être cette personne?

— Il prit mes mains d'un geste tendre.

— Oui, répondit-il, oui! et puissiez-vous réussir!

La joie du bon vieillard m'avertit du triomphe de sa ruse ingénue : grâce à ce mouvement de confiance qu'il avait si malicieusement provoqué, je lui avais révélé, en quelques paroles, mes espérances, mes désirs, mon amour.

Toutefois, souhaitant d'acquérir en ce vieil ami de Phyllis un précieux allié, heureux au surplus de satisfaire à ce besoin de divulguer, de détailler, d'approfondir devant autrui l'objet de leurs préoccupations, que ressentent tous les passionnés, je continuai :

— Je n'ai plus à vous dissimuler rien de ce qui touche à mes pensées sur Phyllis, et de plus je voudrais vous persuader, vous, son ami, presque aussi dévoué qu'un père, de la sincérité profonde du sentiment qui m'entraîne vers elle. Ce n'est pas une inclination banale, inspirée par l'attrait seul de ses qualités physiques et morales, quelques grand qu'en demeurent le pouvoir, la grâce, la séduction; ce n'est pas non plus l'irrésistible et

l'irraisonnée impulsion qui précipite un être vers un autre, élu entre mille, encore que le sentiment s'en rapproche. Phyllis réalise pour moi plus que la fiancée, plus que la femme tentante et désirable que l'on souhaite sienne...

Et je commençai à instruire M. Nycho de mon extraordinaire histoire, sans omettre ni mes défaillances, ni mes enthousiasmes, ni mes surprises, ni mes joies, pour lui confier enfin l'aventure décisive de Roquebrune.

A m'écouter, le vieillard apporta une attention sévère, qui substitua rapidement sur son visage, à l'expression de la souriante indulgence précédente, un aspect nouveau. Les rides de son front établirent un large fossé entre les murs pâles des sourcils, ses yeux me fixèrent attentivement, et, lorsque j'eus terminé ma confession, son masque rasé de prêtre s'avança hors du double rideau des cheveux blancs qui s'allongeaient près des joues de cire; ses iris gris s'avivèrent de reflets; de légers clins de paupières accompagnèrent le mouvement rapide des lèvres encore charnues et roses.

— Je vous remercie, commença-t-il, de la preuve de sympathie que vous venez de me donner; et je vous avouerai que j'y fus d'autant plus sensible qu'en moi votre récit intéressa non seulement le vieux témoin de l'enfance de Phyllis, son ami comme vous vous plaisiez à me nommer, son ami, mais encore l'incorrigible trappeur de faits, le chasseur d'observations que je suis resté. Sans préjuger en rien de votre amour pour la science, je suppose néanmoins que vous êtes plus impatient de connaître d'abord les commentaires du premier de ces deux individus.

Phyllis, m'avez-vous dit, vous a confié qu'elle se réfugiait volontiers dans le passé...

— Qui pour elle se pare de la même vie qu'au temps où il était le présent et persiste, éternellement semblable à lui-même, ramenant un cortège de joies ou de douleurs identique.

M. Nycho réfléchit un instant; puis, comme il allait répondre, une porte s'ouvrit et Phyllis entra.

Je me souviens, confusément, du déjeuner dans une petite salle fraîche, emplie du parfum des violettes qui décoraient la table.

Des portes vitrées s'ouvraient sur un décor de soleil où scintillaient les palmes des jardins, les frondaisons des bois et les pierreries de la mer étincelante.

Une fillette nous servit et versa des vins clairs, emprisonnés en de hautes fiasques enrubannées d'osier.

Puis, M. Nycho parla. Phyllis prononça des mots doux, caressants, prometteurs, mais cette réponse pour laquelle j'avais connu l'angoisse, la peur presque, et de ridicules affres, je l'entendis à peine en sorte que cette scène se joua sans moi, si je puis dire : j'y assistai en acteur malhabile, distrait, bredouillant les importantes répliques, en spectateur étrangement désintéressé d'une action au moment même où son dénouement eût dû l'émouvoir.

Phyllis me demandait d'attendre un mois pour qu'elle pût prononcer librement la définitive sentence.

Ce mois, je l'ai passé en quotidiennes visites aux Tamaris, et dans deux jours expire le délai convenu.

Un mois s'est passé... un mois !

XV

C'est pour demain ! Encore quelques heures, et je saurai.

Pour la première fois depuis plusieurs semaines, je ne suis pas allé à la Turbie aujourd'hui, ainsi qu'il convenait, à la veille du jugement. Or, loin de Phyllis, privé du sourire devenu habituel, des jeunes regards, de la voix harmonieuse, du parfum léger, de l'enchantement des jolis gestes, j'ai eu le regret de subir, au lieu du charme des images accoutumées, l'empire des sèches pensées, des réflexions distraites, des ratiocinations à l'infini.

Toutefois, j'avais tenté d'abord de recourir à la complicité de ce pays indolent, endormeur, à la magie du décor, me souvenant de sa séduction première, et de la halte heureuse où j'avais failli succomber et perdre jusqu'au désir de conquérir Phyllis. Mais, pendant mes visites aux Tamaris, tout autour de moi, a changé, — n'est-ce pas plutôt que j'ai moi-même égaré mon ancienne âme ? — et cet après-midi, lorsque j'ai voulu entreprendre une de ces promenades qui, au début de mon séjour ici, me procuraient un plaisir nouveau et enjôleur, un calme égoïste et doux, la monotonie de la route poussiéreuse, le tintement des grelots au guidon des bicyclettes, les claquements de fouet des cochers, le soleil trop chaud, le bruissement des palmes trop sèches, la radieuse aveuglance de la mer trop claire; et toute la brutalité de la lumière, de ses bleus intenses, de ses ors éclatants, de ses blancs crus, toute l'exubérance extérieure, loin de distraire mon être inquiet ne parvint qu'à le blesser. Je regrettai les silences et les lentes causeries, le doux mauve-rose du corsage de Phyllis, et la fraîcheur de la terrasse ombragée de tamarins, de chênes-verts, où des guirlandes de fleurs essaiment leurs grappes aux couleurs douces. Alors, comme un chemin creux s'offrait, qui montait entre les oliviers, je m'en fus dans la montagne. Puis, n'entendant plus que les bêlements de quelques moutons, paissant non loin de là, les rares cris du berger, et les chuchotements des petites feuilles remuantes, je m'étendis sur l'herbe fleurie de pâquerettes et fermai les yeux en appelant Phyllis.

Durant quelques instants la gracieuse silhouette se dessina, au milieu des objets dont j'avais appris les contours et les formes, et qui l'entouraient d'un cadre familier. Je revis la figure pâle, aux iris bruns d'algues lamés de reflets glauques, les lèvres trop rouges, le buste qui surgissait, comme une corbeille offerte, au-dessus de la taille onduleuse et des hanches courbes. Les sourires, les

gestes, les attitudes ouvrirent chacun un livre de souvenirs.

Or, ce défilé s'accompagna d'intérieurs commentaires.

Je reconnus ainsi que, depuis le jour où à Roquebrune je perçus la beauté de cette âme vierge, le désir, au rebours de ce que j'éprouvai, lors de mes anciennes aventures sentimentales, le désir n'avait plus travesti d'irritante manière les sensations diverses, reçues pendant ces longues entrevues. Non, ce n'étaient plus les trompettes aiguës, et sonnant haut, brutales et déchirantes dont j'avais entendu les attirantes fanfares près de Claudine, de Madeleine, de Suzy ! Cette fois, une plus douce, une autre harmonie, tendres violes et harpes murmurantes, m'avait séduit.

Amour intellectuel ?... et les regards, la voix, le parfum !

Etait-ce donc plutôt, était-ce vraiment ce que je dénommai « amitié amoureuse », faute d'une meilleure appellation, ce que je pensai n'exister seulement qu'aux contrées du rêve et des vains souhaits ?

Quelque grande que fût mon incertitude à l'égard de ce l'identité exacte de ce nouveau, de ce complexe, de très puissant hôte, je ne pouvais néanmoins nier sa présence en moi, et fallait-il au surplus discuter sur son nom, amitié, amour, ou tous les deux ensemble, lorsqu'il m'apportait un bonheur jusque-là inconnu et qui s'annonçait durable ?

Hé ! dans cette dernière affirmation, ne me montrais-je pas trop téméraire, trop prompt à conclure ?

— Phyllis n'a pas encore parlé.

Cette pensée, à peine formulée, grossit à la façon d'une nuée d'orage, s'étendit opaque, froide, et versa sur la gaie campagne de mes songeries la pluie mélancolique et dense de toutes les moroses hypothèses qu'elle contenait : pourquoi avais-je accepté ce délai, ce retard ? N'aurai-je pas dû, ce matin-là, encouragé par M. Nycho, sûr de son appui, et prêt à manifester mes vœux, exiger une immédiate réponse ?

Il semblait, certes, qu'un trouble singulier, une sorte d'ivresse qui venait seulement de se dissiper, m'eût envahi, eût obscurci mon entendement.

J'examinais à une lumière nouvelle, plus claire, la situation passée ; je ne parvins point cependant à m'expliquer comment je l'avais pu accepter telle, avec ses visites sans flirt, ses conversations sans aveux, ses continuels tête-à-tête...

Une ironique surprise me retint devant ce tableau de mes propres actes. Quoi ! les événements s'étaient succédés dans cet ordre, et j'y avais joué ce rôle étrange !

Allons ! mon âme demeurait le vagabond miroir s'éclairant complaisamment des reflets du moment, incapable de les modifier, d'en diriger l'éclosion, se bornant à les recevoir lorsqu'on les lui jetait !

Je rouvris les yeux.

Entre les troncs des oliviers filtrait une lueur pourprée, et du côté du levant, au-dessus des bras noueux qui tendaient vers le ciel, d'un geste suppliant, l'offrande des fruits noirs, une lune de cuivre montait dans un firmament d'améthyste.

Le dernier jour d'attente était révolu !

Maintenant c'est la paix auguste des nuits. Au dehors la mer déferle doucement, éclaboussant d'argent liquide les galets de la plage. Une mélopée plaintive soupire, gronde, s'apaise, recommence, continue, comme pour endormir de sa berceuse monotone les grands palmiers immobiles, les jardins déserts, les petites villas dont les paupières blanches sont closes.

Seule ma fenêtre regarde encore les claires eaux qui chantent, chantent...

Moi, je n'écoute pas.

Une autre voix parle, plus haut, plus fort, et cependant, dit-elle oui ?... dit-elle non ?

Je ne sais pas.

Dira-t-elle oui, demain ?... tout à l'heure ?

Oui ! Ce serait la transmutation de l'amie en l'amante, l'accomplissement entier du miracle, et

le souhait des soirs d'ennui, des soirs de désir, des soirs de solitude réalisé ! Conserver près de moi, toujours, la belle idole, et non plus imaginaire, insaisissable, vagabonde, mais réelle, tangible, accompagnant ma vie pas à pas, lui conférant enfin un sens, lui assignant un but, et déroulant de ses mains pâles l'avenir ainsi qu'une tapisserie aux figures de rêve, souriantes et parées ; posséder le rare trésor de sa chevelure, les gemmes de ses yeux, les savoureux fruits que sont ses lèvres, quelles joies, quelles voluptés plus intenses puis-je concevoir ? Phyllis, je vous aime tant. Ne m'aimerez-vous pas aussi un peu... beaucoup...

Et vérité, je crois que je déraisonne.

Ah ! le jour est long, très long à paraître.

Aurore, qui tardes tant à semer tes triomphales roses sur la mer, aurore prochaine, sois-moi propice ! Fais que Phyllis m'aime, et de toute son âme !..

Dérisoire incantation !

Son âme, est-ce que je la connais ?

Son ame !

J'ai peur.

Les mots savent prendre ainsi, à de certains moments des aspects révélateurs, perfides, terrifiants. Celui-ci s'est glissé sous ma plume, sournoisement, et à présent qu'il est étendu sur la couche molle du papier, il y demeure, s'y carre, indélébile, et semble me regarder en esquissant de son accent circonflexe une moue triste et profonde.

Je n'ose plus jeter les yeux sur cette ligne où il est resté seul. Mais en moi, il a pénétré, éveillé des échos retentissants.

En vain je continue d'écrire, je le vois je l'entends, il m'obsède et je comprends enfin ce que signifie sa moue triste, sa moue profonde : ai-je assez répété que Phyllis demeurait l'Etrangère, éloignée de mon esprit, différente de mes conceptions ! ai-je assez de fois constaté avec tristesse la hauteur de l'infranchissable barrière qui séparait nos pensées ? or maintenant suis-je plus près d'elle qu'au premier soir ? Non ! et pourtant je n'hésite pas à lui deman-

der de partager son existence, je considère comme la plus inestimable des faveurs son consentement à une vie commune.

Certes je l'aime, c'est en somme, avec l'attirance de sa beauté, l'harmonie de son être physique, tout ce que je sais d'elle. Notre mois de babillage ne m'a rien appris. Nos entretiens, même en cet instant où le charme de leur récente mémoire les vêt de joliesse et de douceur, ne sont pas parvenus à effacer en moi le souvenir des heurts anciens. La désillusion de cette après-midi où Phyllis se plaisait à écouter les insignifiances des indifférents les encourageait, en me désespérant, la surprise de cette nuit de philosophie passée en discussions dans le décor de fête, l'étrange confidence de Roquebrune, tous ses incidents qui mirent en évidence les multiples et contraditoires aspects de son âme devraient me renseigner sur la complexité, me prévenir contre moi-même et m'avertir enfin de me garder d'apporter tant de foi en ma croyance à la possibilité d'accordailles spirituelles entre nous.

Si donc une complète union future devenait irréalisable de par la dissemblance de nos caractères, et que nous ayons passé outre, serions-nous heureux *au delà de l'amour,* dans la vie ?

Voici que je doute et que je souffre, et que j'en viens à oser penser au refus de Phyllis... C'est odieux ! et, ce serait pis encore ! J'aurais rêvé d'une chimérique amante, d'une passion inespérée, réalisé l'impossible, aimé, souffert pour n'aboutir qu'à la chute irrémédiable dans un néant définitif, absolu.

Vivre à présent sans Phyllis, alors que cette seule journée-ci me fut pesante et vide, alors que loin d'elle, je me sens épouvantablement torturé.

On dit, il est vrai, que le temps dompte les plus farouches douleurs, mais ramènerait-il un si invraisemblable concours de circonstances favorables à l'accomplissement de souhaits qui symbolisaient la tendance tout entière de mon être vers un idéal féminin et réunissaient en un lumineux

faisceau mes rêves les plus chers, mes songes épars, mes désirs les plus divers ? Subitement je rencontrerais à la place des demains souriants, les mêmes incertitudes, le même ennui qui menaçait autrefois de m'enlizer de sa morne et paralysante montée, lorsque j'érigeai pour en éclairer ma grise vie, la resplendissante idole dont je m'étais constitué le volontaire et halluciné adorateur, dont j'ai rencontré, par un prodigieux hasard, la merveilleuse incarnation qu'il me faudrait abandonner pour recommencer à errer parmi les salons de nouvelles Marie-Eve, les ateliers d'autres Maurac, les bars, les tavernes, à jamais, et choir, une nuit de fatigue, de tristesse, de fièvre, aux bras de quelque Mme de Tende ou d'une Suzy retrouvée !

Non ! je ne saurais, je ne pourrais plus.

Et cependant si demain Phyllis...

Je suis fou, vraiment, fou !

Phyllis ne m'aurait pas fait attendre ainsi, me berçant de ses clairs regards, consentant à me verser la joie de sa présence pour me rejeter, tout empli de visions d'elle, au vide d'un passé, détestable parce qu'elle n'y fut pas !

Du reste M. Nycho voulut bien m'encourager. Il possède une réelle influence sur Phyllis. Grâce à lui, je triompherai.

Qu'ai-je écrit là ?

Faut-il donc que je souhaite une intervention étrangère pour obtenir Phyllis, ma Phyllis ?

Oh, l'horrible géhenne des doutes !

Quand ne me débattrai-je donc plus entre la foi et les incertitudes, les bonnes fées aux doux présents et les mauvais génies aux atroces suggestions... ?

Les flots continuent à déferler sur la grève, et la lune à éclairer les flots. Là-bas tout est calme et lumière, et se repose ; ici, en mon âme, tout est contradiction, obscurité, fièvre. Puisque le repos se refuse à venir me trouver ici, allons le chercher là-bas. Soyons fou et ridicule jusqu'au bout, et sentimental peut-être ? au clair de la lune...

XVI

Me voici de nouveau assis dans le fauteuil de tapisserie, devant la brune table lorraine, l'encrier de cristal à paupière d'argent ; et la lumière de la lampe que rosit l'abat-jour de cuivre caresse le papier velouté.

Ce décor où se jouèrent les scènes capitales de ma vie, sans qu'il y participât il ne me semble point l'avoir quitté ; et pourtant il ne me semble pas non plus que je sois le même.

Je suis parti un soir d'angoisse, sans savoir trop quel désir me poussait ainsi à m'embarquer vers l'inconnu ; et maintenant je sens nettement qu'un autre est revenu, un autre, qui me ressemble et qui n'est plus moi-même, un autre très différent du voyageur d'il y a quelque mois, un autre, presque un étranger. Aucun déplacement ne m'avait encore causé cette singulière impression.

Le craquement des vieux meubles, l'appel du vent dans la cheminée, le roulement des voitures qui passent, tous les bruits qui m'étaient familiers naguère, m'impressionnent désagréablement, et les rares moments de silence pèsent sur mon âme comme de lourdes dalles funéraires.

La comparaison est juste.

Un tombeau : Oui, un tombeau !

Car celui qui habitait ici n'existe plus et son cadavre je le porte, je le garde en secret, je l'ai ramené en ces lieux, que vivant il aimait.

Il y a de la mélancolie à supporter ainsi le voisinage d'un mort, ce mort fût-il un ancien moi, un agrégat de souvenirs en train de se décomposer ; et voici peut-être pourquoi je suis mal à l'aise, ici, où tout me parle de *lui*.

De lui, et non pas d'*elle*.

Eh oui ! ils ne la connaissent pas, elle, ces vitraux, et ces tapis, et ces sièges, ils ne savent que le rappeler, *lui* ; et malgré moi, je me souviens aussi. Je ne voudrais pas *le* revoir, et ils me l'imposent.

Comme il se plaisait dans *cette pièce* !

Là-bas je devine plutôt que je n'aperçois, dans la nuit du vitrail qui s'illumine par endroits de lueurs pourpres ou glauques, je devine la figure naïve et merveilleuse qu'y fondit autrefois artiste inconnu, un anonyme verrier.

Lui, souvent se reposait en la paix de cette face.

Par une après-midi de soleil où s'embrasaient les rubis cernés d'étain, où éclatait la magique splendeur des bleus profonds, des puissants jaunes, des verts radieux, Claudine avait surpris sa contemplation émue.

— Hé, hé ? avait-elle dit, seriez-vous amoureux de la Madone ?

— Elle est belle, laissa-t-il échapper.

— Sacrilège !

— Petite folle !

— En effet, reprit-elle en s'approchant, je comprends : sa tête possède beaucoup de vie.

— Beaucoup, n'est-ce pas ? Sa bouche ressemble un peu à la vôtre, Claudine...

A ce moment, un jeu de lumière fit palpiter la bouche transparente qui s'embrase, et sa figure à *lui* dut prendre une soudaine expression d'intense passion, car la jeune femme se précipita.

— Je t'en prie, retourne-toi... viens près de moi !... viens !... plus près...

Il céda.

Mais, comme il se penchait vers Claudine, cherchant ses lèvres, ses lèvres savoureuses, elle le repoussa violemment, pour s'effondrer sur un divan, en lui criant à travers des sanglots et des larmes:

— Oh, ne recommence plus jamais !... jamais ! car, vois-tu ? si tu étais resté une seconde de plus à la regarder comme ça... je te jure que j'aurais pris ce presse-papier, là ! et je l'aurais tuée, ta bonne femme en verre...

Pardon, mon chéri ! Pardon ! tu sais bien que j'aime tout ce que tu aimes, cependant... j'ai été folle, mais vraiment elle est trop belle, et on aurait juré qu'elle vivait !...

Peu après cette bizarre scène de jalousie, il sa-

crifia Claudine à la madone, redoutant pour son vitrail le retour d'une crise analogue.

Il se plut davantage à reposer son âme en la paix de la face divine.

Sur le divan où pleura Claudine, souvent il s'étendait, les yeux mi-clos, aux soirs d'été lorsqu'il revenait du pavillon de Passy, loué pour Madeleine.

Madeleine... !

Il plaçait près de lui le petit meuble en bois de teck, qui renfermait ses cigarettes de tabac américain, de ce tabac, blond, fin et parfumé comme une chevelure féminine, que Marie-Eve l'avait accoutumé à fumer; et, dès les premières bouffées, dans le léger brouillard d'azur laiteux, les visions récentes s'évoquaient.

Madeleine !

Ce nom et son corps, oh, d'une rare perfection, le corps d'une extraordinaire richesse de tous, d'une splendide architecture ! éblouissante carnation, où le fugace dessin des veinules à fleurs de peau égratignait par endroits de tranparences violettes l'aurore pâle et lumineuse des chairs ; modelé savoureux, dont les contours, gonflés par la masse des cheveux ombrant la nuque, s'amincissaient au cou, pour s'élargir sans laids méplats, sans saillies osseuses en déparant l'harmonie, à l'attache des bras, descendre lentement la douce pente de la poitrine, enorgueillie de l'épanouissement des seins, fleurs jumelles, s'infléchir au-dessus des hanches ainsi qu'au long d'un col d'amphore, puis tomber par de sinueuses et molles courbes jusqu'aux chevilles menues, aux pieds joliment cambrés — ce corps et ce nom, c'est tout ce qu'il avait obtenu de cette femme.

Enigmatique, se claustrant dans une volontaire et tenace taciturnité, elle compliquait d'un perpétuel mystère leurs entrevues, taisant sa vie, son passé, son âme.

Leur rencontre elle-même avait présenté un égal caractère d'obscurité, et ne pouvait lui fournir aucun indice susceptible de le renseigner utilement

sur la personnalité réelle de cette étrange maîtresse.

A quelle station Madeleine était-elle montée dans le compartiment qu'il occupait depuis Pau ? Il s'était endormi après Bordeaux et se souvenait seulement de son réveil, lorsque l'express, soudainement immobilisé par un accident de machine, s'arrêta brusquement sur un pont, en pleine nuit. L'air froid pénétrant par la portière entr'ouverte, les sifflements de la locomotive, le bruit de l'eau se précipitant sous les piles avec un grondement continu, répercuté par le tablier de métal, tous ces bruits imprévus accrurent une compréhensible stupeur qui grandit encore lorsqu'il aperçut, penchée sur la voie, sur le vide que trouait la rapide lueur de falots, s'agitant pour des signaux, une silhouette féminine.

Allongé sur les coussins, embarrassé de plaids et de couvertures, il se sentit ridicule, et s'efforça de rendre sa tenue plus correcte.

L'inconnue avait gardé sa pose d'attente.

— Pardon, madame ! dit-il alors, avons-nous déraillé ? Qu'y a-t-il donc ? Est-ce grave ?

Cette phrase grotesque l'indigna aussitôt qu'il l'eut prononcée, et cette colère jointe à la fraîcheur ambiante acheva de dissiper l'engourdissement dernier, laissé par le sommeil.

Elle s'était retournée.

La veilleuse éclaira une jeune femme, d'aspect élégant, en cache-poussière beige, serré à la taille très fine par une haute ceinture de cuir brun ; il était malaisé de distinguer son visage, dissimulé par une voilette de gaze ; néanmoins on en devinait les traits agréables.

— Rassurez-vous, monsieur, répondit-elle. Ce n'est pas grave, mais j'ignore pour combien de temps nous en avons, avant de quitter ce pont.

A ces paroles qu'une voix légèrement gouailleuse rendait ironiques, il se mordit les lèvres, puis désireux de se réhabiliter, et peut-être aussi poussé par cette arrière-pensée de désir qu'éprouve un homme en face d'une jolie femme :

— Je vous prie, madame, d'excuser le sans-gêne avec lequel je vous ai interrogée, mais...

— Vous dormiez si bien. Il est fort désagréable d'être réveillé, fit-elle en souriant.

— Je vois que vous ne me gardez pas rancune.

— C'est bien naturel.

— Me permettrez-vous de ne pas demeurer débiteur envers votre obligeance de ses aimables renseignements, et d'essayer d'en obtenir de plus précis sur notre sort?

— Très volontiers.

Elle s'effaça pour le laisser passer ; il sauta prestement sur le ballast.

Le chef de train lui apprit complaisamment que l'on avait déjà télégraphié à la gare la plus proche, par l'intermédiaire d'un garde-barrière dont la maisonnette se trouvait fort heureusement à moins d'un kilomètre du pont. Une machine de secours était annoncée, qui ne tarderait pas.

Du reste l'émoi du premier moment était calme. Chacun avait réintégré sa place, et le calme régnait de nouveau au-dessus de l'incessant murmure du fleuve.

Il regagna le wagon où l'attendait la jeune femme. A présent, seules, avec les lanternes qu'on avait détachées du fourgon et la lueur rouge du cendrier de la locomotive, les trois glaces claires de leur compartiment trouaient encore les ténèbres: tout le reste du convoi était retourné à l'ombre et au repos.

— Eh bien, demanda la voyageuse.

— Nous repartons dans un quart d'heure.

— Croyez-vous qu'on rattrapera ce retard?

— En partie, peut-être. Seriez-vous attendue?

Elle ne répondit pas à cette question. Après un silence, elle dit:

— Le bruit des eaux est sinistre; ne trouvez-vous pas? si le pont s'effondrait...

— Quelle idée! Il n'y a aucun danger, je vous assure. Vous êtes peureuse?

— Parfois.

— Même lorsque vous n'êtes pas seule ?

— Je suis souvent seule.
— Pas en ce moment.
— C'est vrai...

En face l'un de l'autre, ils causaient, vite devenus camarades, mais ne riant qu'à demi, n'osant trop bouger, de peur d'un effleurement soudain, car, depuis le début de cette conversation, une vague prescience, cet instinct secret qui habite au plus caché de notre être les avertissait d'un danger, certes très désirable.

D'abord attirée par les dehors élégants de la voyageuse son attention, à lui, s'était rapidement teintée de sensualité; et de ce que la jeune femme ne s'était renfermée ni dans une significative réserve, ni dans une attitude de moquerie, il en concevait un espoir, au début incertain, vague, puis de seconde en seconde raffermi, acquérant une précision plus nette. Cette inclination grandissante devait influencer sa voix, ses gestes, ses répliques, et la voyageuse l'avait certainement remarquée, car elle parlait plus fébrilement, animée d'une gaieté nerveuse.

Des coups de sifflet retentirent dans le lointain, se rapprochèrent.

Un homme passa en courant, portant un falot.

— Enfin, nous allons quitter ce maudit pont, dit-elle.

— Vous regrettez donc si vivement cette halte?

— Non! déclara-t-elle franchement, en levant les yeux.

Leurs regards se heurtèrent.

Dans le même temps qu'ils en éprouvaient un trouble délicieux et profond, un choc eut lieu qui, maladroitement, le jeta contre la voyageuse.

Il ne chercha pas à s'excuser, mais, affolé par ce contact imprévu, il osa un baiser près des lèvres voilées.

Elle se défendit mal, ne repoussa pas l'audacieux; et le train repartit avec fracas, les emportant sans qu'ils s'en fussent aperçus.

Lorsqu'au matin, le rapide stoppa en gare de Paris, la jeune femme appela un homme d'équipe

qui se chargea de ses menus bagages; puis, elle se perdit dans la foule encombrant la sortie.

Fidèle à l'engagement qu'elle avait exigé de lui, il attendit qu'elle eut disparu pour descendre à son tour.

A de brusques abandons, des élans de passion semblant sincères, en dépit de la soudaineté de l'aventure, Madeleine avait fait succéder de singuliers mutismes, une sorte de confusion craintive, de honte peureuse, lorsqu'il avait voulu lui demander de la revoir. Néanmoins, après une longue défense et lorsqu'elle eut obtenu de son honneur de galant homme le serment formel que jamais il ne tenterait de la suivre, de connaître d'elle ni son passé, ni sa vie présente, elle avait consenti à promettre de lui donner de ses nouvelles, plus tard.

Une semaine passa, puis plusieurs, sans lettre.

Sur ce divan, s'il songeait parfois à leur rencontre, c'était, alors, avec le regret et le dépit de s'être laissé jouer, peut-être par une aventurière, désireuse de pimenter de mystère ses impressions de route? peut être par une névropathe en quête d'affriolantes sensations?—et pourtant il eût souhaité qu'on lui démontrât l'injustice, la fausseté de ces dures appréciations.

Au mois de juin, il devait aller en Norvège rejoindre Marcillac.

Il resta.

Cette constance fut récompensée : une carte signée Madeleine lui fixa un rendez-vous, au Bois, à cette heure fort ridicule où ne se rencontrent que des *lads* promenant leurs chevaux, des fêtards attardés, quelques cyclistes filant sur la banlieue, et les arroseurs tôt levés. L'écriture, toute ronde, renversée, évidemment déguisée ne lui apprit rien; l'enveloppe ne portait sur ses timbres aucune désignation de quartier; on l'avait jetée dans une des boîtes du Bureau central.

Derrière le tir aux pigeons ils se rencontrèrent.

Des brumes légères couvraient le bleu-pâle du

ciel d'un réseau de soie dorée et transparente. Une fraîcheur de rosée émanait des masses de verdure immobiles. Le matin s'éveillait calme et délicieux, égayé du bruissement d'ailes et du pépiement d'innombrables oiseaux jaseurs.

La jeune femme se montra tout aussi impénétrable qu'en la nuit première de leur mise en présence.

Toutefois elle accepta la location d'un petit pavillon à Passy, donna une adresse « poste-restante », mais se réserva de fixer la date de ses visites.

Là-bas, la première fois où, les rideaux clos et les flambeaux allumés, Madeleine se dévêtit, la splendeur de son corps l'éblouit.

Elle était venue à l'heure exacte, par elle-même fixée, et tout de suite elle avait dénoué sa voilette, déposé son chapeau, s'était dégantée, très à l'aise, comme si ce rez-de chaussée, rapidement meublé par un inconnu, et conservant malgré une hâtive parure de fleurs des relents de logis banal, insuffisamment habité, eût été un *home* familier. La facilité avec laquelle elle acceptait cette réception improvisée, la souriante indifférence qu'elle apportait à ces menus soins de toilette, sa complaisance à livrer ses mains et ses lèvres aux baisers de son amant le surprirent d'abord. Il attendait, gardant le souvenir de scènes analogues, plus de retenue, des gestes de regret et de défense, des « comment ai-je consenti...? »

Mais, déconcertante, Madeleine s'asseyait, sur son invitation, à la petite table offrant la collation d'usage; elle tapotait sa robe de foulard bis à grande fleurs mauves, félicitait gaiement son convive sur l'ordonnance du couvert, nullement embarrassée, causant ainsi qu'en quelque salon, chez une amie. Cependant, à de certains détails, à ces indéfinissables nuances, ces modes particuliers de parler, d'agir qui dévoilent mieux la personnalité d'une femme que la connaissance parfaite de son état social, l'impression première s'effaçait chez le jeune homme, et il se convainquit alors de l'ina

nité de ses craintes touchant une ridicule mystification de la part de quelque professionnelle en verve.

Mondaine ?

Mais de quel monde?

Bourgeoise?

Déclassée peut-être?

Il ne s'attarda pas à chercher la solution du problème. Renversee vers lui, le buste offert, les lèvres rieuses découvrant l'éclat humide des dents, Madeleine le regardait avec ce clin de paupières, ce trouble des prunelles, ce plissement irritant des sourcils qui décèle la présence du désir. Près d'elle il subissait cette folle et impérieuse impulsion, qui, dominant toute réflexion, l'avait précipité dans ses bras, la première nuit. Il se dégageait des cheveux souples, du corps gainé de soie, du cou, des bras demi-nus, un parfum léger, subtil, grisant à la façon de l'éther, et qui l'enivrait, sitôt que respiré. Mais comme il tentait de dégrafer le corsage :

— Mon ami, dit-elle, sur un ton de douce gronderie, ne soyez pas maladroit ! et prenez garde, il y a des épingles...

Ecrin bruissant, écrin jaloux, la robe aux fleurs mauves s'entr'ouvrit, et les épaules émergèrent de l'écume des frêles dentelles. Aux flammes des bougies les bras se vêtirent de reflets. Puis le jeu des lumières se plut à frotter de carmin les coudes levés, s'augmenta de frissons roses, s'aiguisa de pourpre, s'enrichit de coulées d'or brun, se glaça de luisances pâles, en s'attardant à la poitrine orgueilleuse, descendit, s'atténua d'ambre et d'ombres pour se perdre enfin aux plis des étoffes froissées, et Madeleine apparut ainsi, merveilleuse, attirante, infiniment belle.

Madeleine!

Ah ! les longues heures qu'il passa sur ce divan, enveloppé des flocons de fumée trop odorante où se lovait le corps serpentin, le corps magnifique, le corps aimé, qu'il perdit par un sot désir de connaître plus que lui.

Durant cette liaison, il avait souvent souhaité détruire l'enveloppe de mystère que Madeleine persistait à vouloir autour d'elle, et dissiper l'ignorance dans laquelle il demeurait à l'égard du reste de sa vie.

Cette discrétion que la jeune femme ne justifiait par aucune raison, et qu'elle continuait à exiger de lui, devenait une oppressante gêne.

De quel droit, se demandait-il parfois, à présent que de communs souvenirs, une intimité déjà longue nous réunissent, se refuse-t-elle à lever ce masque hermétique dont elle cache... quoi ?

Quels motifs la dirigent !

Quels immarcessibles mobiles la contraignent à agir de cette étrange façon ?

Infamie !

Respectabilités ?

Il entendait le savoir.

Sa maîtresse éludait systématiquement ses questions, se refusait à toute discussion, ne contredisant aucune de ses hypothèses, se taisant, soit qu'il la priât, soit qu'il l'accusât. Quelque querelle qu'il suscitât, elle ne se départit jamais de cet exaspérant mutisme.

Un jour d'automne, au mépris de la parole donnée, estimant d'ailleurs que la persistance du manque de confiance que lui témoignait Madeleine le dégageait de son serment, il résolut de la suivre.

Il faisait presque nuit, lorsque la jeune femme quitta le pavillon.

Des rafales se succédaient, balayant les feuilles mortes, et chassant par les rues des tourbillons de poussière. Il feignit de rentrer, mais laissant la porte entr'ouverte, put en se dissimulant dans l'ombre du mur apercevoir Madeleine qui montait dans une voiture fermée, attendant à quelque distance.

Un instant il eut honte de cet espionnage, et fut près de renoncer à son dessein. Or, un fiacre passa. Instinctivement il fit un signe ; le cocher arrêta son cheval. Quelques secondes plus tard, il avait donné

ses instructions à l'homme, qui sur la promesse d'un fort pourboire s'employa de son mieux à satisfaire le client.

Heureusement la rue, très longue, se perçait en ligne droite, les voitures étaient rares, et celle de Madeleine ne s'éloignait pas rapidement. Il réussit donc à la filer.

Des hauteurs de Passy, ils descendirent au Trocadéro, traversèrent la place de l'Etoile, parvinrent au parc Monceau, s'arrêtèrent enfin rue de Moscou.

A la lueur d'un réverbère il reconnut Madeleine, et la vit entrer sous une voûte.

Il pénétra à son tour dans la maison ; mais après avoir cherché un introuvable concierge, monté un escalier obscur, qui ne le conduisit pas à la loge espérée, il reconnut, en poussant une porte vitrée donnant sur une cour, que l'immeuble possédait une sortie sur la rue de Turin.

Furieux de son inutile poursuite, irrité contre lui-même et fort penaud, quand il revint, la voiture de la jeune femme avait disparu.

Le lendemain, il se réveilla de fort mauvaise humeur, se tança de sa sotte curiosité, qui l'avait poussé à commettre une action, peu délicate en somme, et sa colère s'accrut quand son valet de chambre lui remit son courrier, où une lettre portant l'écriture renversée, bien connue, lui annonçait en termes courtois et décisifs, une rupture irrémédiable.

En vain, il écrivit de longues lettres suppliantes à l'adresse convenue, il ne reçut pas de réponse, et lorsque après quinze jours d'attente, il se rendit au bureau de poste indiqué, on lui remit toutes ses missives. Aucune ne manquait.

Madeleine avait tenu sa parole.

Il ne sut donc pas qui était la voyageuse au beau corps ; et cette maîtresse demeura pour lui qui l'avait serrée contre sa poitrine, qui savait sa bouche et ses seins et ses hanches... l'inconnue?

Sa tristesse et, pourrait-on dire, ses remords durèrent jusqu'au règne de Suzy aux yeux de mer...

Pourquoi toutes ces choses m'obsèdent-elles, maintenant que je possède tant de chers motifs d'oubli? pourquoi ai-je cédé à leur obsession, et écrit cette histoire déjà vieille, cette histoire d'un autre moi-même qui depuis longtemps n'est plus?

Ah, ce mort s'agite terriblement en moi, et tressaille, et dans cette demeure qui fut la sienne, dans ce tombeau, propice aux évocations de spectres, les tapisseries de souvenirs où se déroule la promenade des ombres ironiques, les tapisseries aux tons fanés, s'avivent, se colorent, ondulent, frémissent. Leurs personnages fantômatiques se réveilleraient-ils ?

Je n'aurais pas du revenir ici, car maintenant le cadavre que je traînais, léger, petite poussière grise, devient lourd, resurgit de la cendre, pèse sur ma poitrine, piétine mon cœur, m'échappe, et le voilà qui se dresse près de la table, à côté de moi. Il me désigne, de son index cerclé d'argent, cette bague... ! une photographie souriant en son cadre de maroquin bleu ; et je crois entendre :

— Hé, hé, quelle diligence à me vouloir supprimer ! Quelle hâte d'ignorer celui que vous fûtes, d'abandonner vos apparences anciennes !

Vous tremblez, vous rougissez.

Le passé, naguère aimable, s'est transformé en cortège gênant.

Et d'abord, réfléchissez-y : sans nous, vous n'existeriez pas, vilain ingrat.

Moins d'orgueil. Regardez franchement. Acceptez cette visite, et causons un peu.

Je refuse l'invitation.

Il continue :

— Vous écrivez vos mémoires, à présent.

Littérateur, va !

Nous agissions plus, nous, et pensions moins.

Jeunesse, sans doute, expansion, vitalité, sève bouillante.

La série ne déborde plus qu'en gouttes mesurées, qui s'allongent au bout de la plume et forment de laides lignes noires.

Fi donc !

Ce n'est pas toutefois, vous le savez, que le manque de curieux épisodes, matière à narrations, nous ait interdit ce divertissement ; et tenez, je suis sûr que vous alliez omettre, volontairement ou pas, un chapitre, un important chapitre. Il me plairait de l'ajouter à vos mémoires.

Y consentez-vous ?

. . . . . .

Cette résurrection du passé me pénètre, me tourmente, m'obsède. Il s'impose, étale sous mes paupières closes les images détestables, autrefois chéries, murmure à mon oreille des noms, réveille le timbre de voix anciennes et familières. Des ombres m'entourent, me frôlent, violent l'intimité de mon âme, ricanent et chuchotent, et bruissent, et volètent, frôleuses, brillantes, resurgies avec la parure de prestige que leur conférèrent mes passions d'alors.

Me voilà triste et accablé de honte !

Il me semble que j'ai commis une mauvaise action.

Ces rappels de luxure ancienne, ces noms retracés, ces scènes complaisamment évoquées, et d'autres se présentaient déjà à ma mémoire..., tout ce que je viens de penser, d'écrire, me pèse comme une profanation.

En vérité, ne devrais-je pas me consacrer tout à l'adoration d'une blanche image, ériger à la Fiancée des temples bien clos, des autels sévèrement gardés où s'érigerait, à l'abri des sacrilèges, la figure belle et chaste ?

Phyllis, pardonnez-moi !

J'ai péché.

Certes je fus coupable, mais, aux Thébaïdes lointaines, les ascètes les plus saints ne surent pas mieux que moi se garder de l'invasion des lémures et des démons obscènes. Si je fus ici repris quelques instants par la domination des choses, l'envoûtement du décor, s'il me fallut subir le défilé des fantômes de ma vie morte je ne garde pas moins intact et cher, votre doux souvenir.

Pardonnez-moi Phyllis !

Et peut-être saviez-vous qu'il en serait ainsi ? Vous m'avez dit, après cette réponse qui me promettait votre amour, vous m'avez dit qu'il vous était impossible de demeurer plus longtemps aux Tamaris. Vous vous retiriez dans votre famille, vous m'engagiez à revenir ici, alléguant des motifs... lesquels ? Je ne me souviens plus. La joie de vous savoir mienne obscurcissait ma raison, et lorsque vous vous êtes tue, j'ai obéi, esclave aveugle et muet, et sourd pour tout ce qui n'était pas vous-même.

Pourquoi cependant m'avoir imposé les regrets de votre absence, au lendemain d'un mois de délices, terminé par un tendre aveu, un libre consentement à notre union ?

Pourquoi tant d'épreuves ?

Pourquoi demeurer ainsi, énigmatique, toujours, Phyllis !

Seul ! maintenant je me retrouve seul, et tout autre, heureux d'attendre un inespéré dénouement et désolé de ne pas encore connaître votre âme, votre âme mystérieuse...

Je ne me plaindrai pas; je ne dois pas me plaindre. Toutefois, loin de vous, j'ai peur.

J'ai peur, ici, dans ce sournois tombeau qui garde mal son cadavre, qui laisse échapper les émanations de ce passé mort, des vapeurs lourdes et funèbres, dont les nuages sacrilèges ont tout à l'heure obscurci mon âme.

Pardonnez-moi Phyllis !

Phyllis secourez-moi !

(*A suivre.*)

Recueilli et publié par

GASTON DANVILLE.

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Les Anglais. — Le Blason des Anglais. — Le Concert Européen. — Les Turcs et le nom des chiens. — Le Couvent des Ballerines.

Les Anglais. — M. Demolins est ultramontain et anglophile. Sa dilection pour le Pape n'est pas moindre que son amour pour la Reine. Il croit que les Anglais sont forts, parce qu'ils sont religieux. Les Anglais ne sont ni forts, ni religieux : ils sont Anglais. Montesquieu, dans ses *Notes sur l'Angleterre*, dit : « Comment les Anglais aimeraient-ils les étrangers ? ils ne s'aiment pas eux-mêmes. Comment nous donneraient-ils à dîner ? ils ne se donnent pas à dîner entre eux. Mais on vient dans un pays pour y être aimé et honoré ? Cela n'est pas une chose nécessaire ; il faut donc faire comme eux, vivre pour soi ; comme eux, ne se soucier de personne, n'aimer personne et ne compter sur personne. Enfin, il faut prendre les pays comme ils sont : quand je suis en France, je fais amitié avec tout le monde ; en Angleterre, je n'en fais à personne ; en Italie, je fais des compliments à tout le monde ; en Allemagne, je bois avec tout le monde. » L'Angleterre a changé depuis Montesquieu, qui est un observateur sarcastique, mais superficiel. L'élément celte, irlandais, écossais, gallois, jadis écrasé par l'aristocratie, est peu à peu revenu à la surface et à cette heure il lutte contre l'insolence et la grossièreté britanniques. Parmi les hommes de lettres anglais que l'on est amené à fréquenter aujourd'hui, on est surpris de rencontrer en majorité des esprits si voisins de l'esprit français que la sympathie est souvent immédiate et durable. Pendant que M. Demolins, suivi par toutes les cervelles vagues, prône la supériorité essentielle d'une nation presque aussi hétérogène, au fond, que nous-mêmes ; pendant qu'il nous donne en exemple ce peuple, dont toutes les qualités, prises dans leur ensemble, sont purement négatives, les Anglais, subissant et l'influence indirecte de la France et l'influence plus immédiate d'écrivains que leur lointaine origine rapproche de nous, s'adoucissent, s'affinent, tendent à se fondre dans le grand type européen.

Il ne s'agit pas de rechercher si l'Angleterre est en état de progrès ou de décadence. Ces mots n'ont aucune signification. Un peuple ne périt jamais de lui-même, par mort lente, par auto-empoisonnement ; la cause des ruines nationales est toujours extérieure : au moment où l'Empire Romain a commencé de sombrer, il était le plus puissant, le plus vaste et le seul grand empire du monde. Dans les forêts brésiliennes, une armée de minuscules fourmis attaque, vainc, ronge et dénude en quelques heures un prodigieux serpent capable de broyer un taureau. Les Anglais sont, parce qu'on leur permet d'être. Nulle nation européenne n'existe par d'autres conditions, et nulle, si forte qu'elle paraisse, ne sait si elle n'est pas à la veille du cataclysme définitif. Mais cela aussi importe peu. Il n'est glorieux ni d'être Anglais, ni d'être Français, ni d'être Allemand. Occupons-nous de chaque créature isolée et de chacun de nous en particulier : faisons nous libres sous les jougs que nous impose la vie ; soyons fiers ; et sourions quand on nous propose d'être un meilleur peuple, à nous qui, répugnant à l'état honteux de citoyens, ne voulons être que des hommes.

Le Blason des Anglais. — Mais pour jouer un peu, après des pensées sévères, comment le peuple de France juge-t-il, en ses discours familiers, ce peuple d'Angleterre qu'on lui offre comme parangon, comment voulut-il le blasonner (1)? Voici quelques traits du portrait :

D'Angleterre
Ne vient ni bon vent ni bonne guerre.

★

Loyauté d'Anglais, bonne terre, mauvaise gent.

★

Aimable comme un Anglais.

★

Meschant coum' un Anglés (*Bas-Limousin*).

★

Manja como un Anglès (*Languedoc*).
Manger comme un Anglais.

(1) Du Cange : Blazonare, delineare figuras in scutis gentilitiis. *Adde. Blazon* nostris, pro isto scuto, inquo gentilitium insigne exprimitur ; unde *blasonnier*, scutorum opifex : « *Quiconques veult estre blasonnier à Paris c'est assavoir cuireur de selles et de Blason, estre le peut.* » Aliud vero est vox *blasonnement*, irisio nempe vel contumelia, gal. dérision, outrage, a verbo *blasonner*, quod nostri dixerunt pro maledicere, vituperare : « Lesquelx par manière de blasonnement, de injure ou autrement, mistrent le suppliant en une moyau ou cuve... et lui jettèrent grant quantité d'eau. » — On comprend mieux un mot à en savoir un peu l'histoire.

★

Li mieldre buvéor en Angleterre (*XIII^e siècle*).
Les meilleurs buveurs en Angleterre.

★

Saoul comme un Anglais (*Rabelais*).
Boire comme un Anglais.
Pinta commo un Anglès (*Languedoc*).

★

Jurer comme un Anglais.
Grossier comme un Anglais.
Etc. (1).

L'Anglais a une mauvaise réputation parmi le peuple. C'est le seul étranger, avec les Grecs, sur lequel il y ait dans les proverbes unanimité d'injures. Sur toutes les côtes de France l'Anglais est tantôt un ogre, tantôt un jocrisse ; il a longtemps gardé ce dernier caractère dans les basses chansons comiques et les vaudevilles. Aujourd'hui, à Paris, pour le gamin des rues tout étranger est *a priori* un Anglais ; en général, on le déteste et on le raille, — mais non en face, car il est bon payeur. Grâce aux journaux, l'Allemand et l'Italien (depuis peu) se partagent la vieille haine populaire, mais, comme le répétait déjà si volontiers Robert Wace il y a un peu plus de sept siècles (la langue française n'est pas toute jeune) :

E li Engleis bien se deffendent.

Le Concert Européen. — Est-ce vraiment si grotesque de voir les six plus fortes puissances militaires du monde échanger, au lieu de coups de canon, de pacifiques dépêches en mauvais français au moyen de courtois diplomates? Les Grecs, menteurs et fanfarons, auront servi à cela, du moins, de montrer qu'une certaine entente n'est pas impossible entre nations intelligentes, et que si l'on doit échouer à empêcher toute guerre, on peut arriver à surveiller et à limiter les duels de peuple à peuple. Car cette dernière guerre ressembla bien à un duel avec ses témoins intéressés, mais froids. Tout d'ailleurs était prévu : au premier sang, on arrêterait le combat, on remettrait les choses en l'état et il n'y aurait rien de changé au *statu quo ante*, comme on dit en ce jargon. Mais on n'a pu faire que les Turcs ne sortissent de l'aventure tout revernis d'insolence, et les Grecs dégradés au point qu'il est douteux que d'ici un demi-siècle ils se relèvent de leur ruine et de leur honte. Si on dit : les Grecs, — il s'agi-du gouvernement grec ; mais un peuple étant toujours

(1) Cf. *Blason populaire de la France*, par H. Gaidoz et P. Sébillot.

gouverné selon ses mérites ou selon son goût, il y a une solidarité évidente entre le patriotisme populaire et la stupidité gouvernementale. Qu'isolément des officiers et des soldats hellènes se soient battus avec bravoure, des témoignages l'ont établi ; mais que la masse fanfaronne ait fui au cri de guerre : Sauvons-nous ! voilà les Turcs ! cela ne paraît point basé sur des preuves moins solides. Lorsque David provoque Golliath, il commet un acte si insensé que la victoire seule peut lui donner raison ; s'il est écrasé, l'anecdote est commune, sans intérêt d'aucune sorte. Qui ne rirait dans le monde entier si la Belgique mobilisait sa garde civique pour conquérir la Picardie ? C'est exactement ce qui s'est passé en Orient. Et que l'on sache bien que le héros n'eut jamais rien de commun avec le nigaud qui va tirer la queue du tigre. Le héros est toujours un homme intelligent autant que brave, pratique autant que généreux.

Les Turcs et le nom des chiens. — Si les Turcs se plaisent à appeler les chrétiens : chiens ! — les chrétiens le leur ont bien rendu. Turc ! Il n'est pas de nom plus répandu parmi les toutous. Si l'on pouvait — on le peut, au moins pour deux ou trois siècles — dresser un catalogue chronologique des noms donnés aux chiens dans les différentes parties de l'Europe, on obtiendrait un résumé curieux, par reflet, de l'histoire universelle. Cela servirait aussi à compléter nos notions psychologiques, car nous verrions que l'homme se plaît à donner à l'animal qu'il aime le plus le nom des gens qu'il hait spécialement. Turc et Sultan datent évidemment du xv^e^ siècle ; Bismarck fut fréquent après la guerre. Quant aux noms tendres ils signalent la popularité d'un poème ou d'un roman : Médor date de l'Arioste et Azor d'un conte galant du xviii^e^ siècle ; on trouve aussi des mots étrangers, pris pour des noms propres, tels que Queen, Wolf. Une exposition de chiens s'organise : il serait peut-être moins puéril qu'on ne croit de dresser la liste de tels noms aujourd'hui en vogue.

Le Couvent des ballerines. — Mademoiselle Rosita Mauri vient d'avoir une idée bien symptomatique d'une époque où l'on ne comprend pour la créature humaine d'autre liberté que celle de l'école, de l'atelier, du lycée, du bureau, du couvent, de la caserne et du lupanar. Oh ! les délices de vivre en troupe sous une férule, — avec la sécurité de la pâtée et la possible auréole d'une palme ! Donc, les petites danseuses, jadis rats, seront élevées dans une sévère maison où la culture des orteils prédominera tout autre souci. Vierges

consacrées à Terpsychore, elles ne quitteront leur asile d'innocence que pour aller montrer aux vieux messieurs leurs jeunes fesses délicates et candides : enfin on les dresserait à leur métier en toute sécurité, sans avoir à compter avec la fantaisie, les coups de tête ou de reins, si préjudiciables à la souplesse des muscles.

C'est vraiment un spectacle unique dans l'histoire que cette furieuse préoccupation de la morale sexuelle qui abrutit sous nos yeux indifférents tant d'hommes doux et tant de femmes aimables. Ainsi Mademoiselle Mauri, de l'Opéra, donne la main à M. Bérenger, du Sénat, et l'on ne sait lequel est le plus ridicule de la vieille danseuse qui veut virginiser le corps de ballet ou du vieux danseur qui veut moraliser les maisons de passe. Il y a aussi dans cette manie beaucoup de haine pour la liberté. On souffre mal que les gens osent jouir de licences qu'on se refuse à soi-même, par lâcheté, par peur de l'opinion, par souci de ne pas offenser le décor de papier peint dans lequel les hommes vivent emprisonnés les uns par les autres. Il faut réclamer la liberté des mœurs comme toutes les autres libertés : cette liberté telle qu'on l'avait dans l'ancienne France, ou à Venise, ou dans la Rome des Papes. Depuis l'abdication de l'Italie entre les mains des barbares sardes, on essaie aussi d'y faire régner la morale, et les statues nues des musées ont été revêtues de caleçons de zinc. Si tous les gens intelligents et libres ne protestent pas contre les tendances actuelles, dans dix ans le Louvre sera déshonoré par la pudeur huguenote : l'Antiope sera sous un voile vert et la Vénus d'Arles sous un jupon de serge : alors les coquebins, les Génevois et les jeunes filles de la « bonne bourgeoisie » pourront fréquenter ce réceptacle sans danger pour leurs nuits. L'heure est grave d'ailleurs : voici, par une nouvelle loi, le livre a la merci d'une dénonciation ; les moralistes auront un an pour méditer leurs turpides requêtes et choisir leurs victimes ; nul libraire ne sera à l'abri d'une haine confraternelle ; nul peintre ne saura si la baigneuse qu'il expose ne va pas le conduire en prison. Demain on fera la chasse aux idées : car les sénateurs le savent, une idée de liberté c'est bien plus immoral et bien plus dangereux qu'une tache d'or sur un ventre nu.

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Henri Ghéon · *Chansons d'Aube*, in-16, « Mercure de France », 2 fr. — Charles Guérin : *Sonnets et un Poème*, in-16, « Mercure de France », 2 fr. — Georges Pioch : *Toi*, pet. in-18, « Mercure de France », 2 fr.

Je remets au mois prochain quelques volumes que les circonstances ne m'ont pas laissé le loisir d'étudier suffisamment. Pour bien comprendre, par exemple, les *Siècles Morts* de M. le vicomte de Guerne, il faut relire les deux livres d'avant celui qu'il nous donne aujourd'hui. Ce vaste ensemble de poèmes qui compose l'œuvre patiente, curieuse, de ce docte esprit doit être considéré en son architecture générale. Les *Premiers Poèmes* de M. Gustave Kahn méritent examen. La préface qui les précède touche à un point d'histoire littéraire Les *Soliloques du Pauvre* de M. Jehan Rictus (Gabriel Randon) seraient mal jugés si on y admirait seulement la verve satirique et l'invention pathétique. M. Randon s'est créé une langue pittoresque, populaire, expressive, dont il serait intéressant d'analyser le tissus et la texture. Quant à la *Clarté de Vie*, de M. Francis Vielé-Griffin, je veux la relire encore pour en bien connaître les moindres détails de sentiment et de rythme. Tout le vers libre est en ces pages lumineuses et parfaites, avec ses trouvailles les plus ingénieuses, ses délicatesses les plus subtiles.

§

Il suffit d'entr'ouvrir les **Chansons d'Aube** de M. Henri Ghéon pour voir qu'elles contiennent des vers charmants, légers, qui chantent et bruissent en strophes alertes et harmonieuses. La langue est simple, d'une grâce jeune et naïve. M. Ghéon aime et traduit des sensations fines. Il a le goût des heures claires et des images élégantes ; un sens de la nature exact, poétique, familier, souriant. M. Ghéon, comme plusieurs des jeunes hommes de notre temps, est épris d'une poésie spontanée, sans détour, directe, qui prend ses ressources dans l'émotion immédiate de l'être et des choses. Il délaisse les constructions spirituelles où se complut la génération précédente. Il n'use ni de symboles, ni d'allégories, sa Muse ne porte ni masque, ni cothurnes, elle a les mains nues et les fleurs qu'elle cueille sont odorantes. Si M. Ghéon aime les senteurs naturelles, il connaît aussi les herbiers littéraires où ses devanciers et ses contemporains exposent leur moisson d'autrefois ou leur cueille d'hier. J'ai lu de lui de justes et intelligentes pages de critique qui dénotent un esprit avisé et clairvoyant. Il sait écouter les chansons des autres : on aime à entendre les siennes.

§

M. Charles Guérin est un poète délicat et sûr. Ses **Sonnets** ont une belle allure languissante et faiblissent délicieusement à la rime. Son **Poème**, obscur et singulier, contient des strophes vigoureuses où le verbe se renforce et éclate.

M. Georges Pioch a certes, lui aussi, un tempérament de poète, et son nouveau livre : **Toi**, montre de réelles qualités de fougue et de douceur. La strophe est ample, trop peut-être et au point parfois de s'embarrasser en son développement excessif, mais ce sont là, en somme, d'heureux défauts qui se corrigeront d'eux-mêmes quand M. Pioch, sans renoncer à une sorte d'exaltation lyrique qui lui est propre, la tempérera par un usage plus conscient et plus volontaire. N'empêche qu'il y ait dans son livre de beaux motifs de poèmes, de belles images, de belles strophes et de beaux vers.

HENRI DE RÉGNIER.

ROMAN

Alfred Jarry : *Les Jours et les Nuits, roman d'un Déserteur*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Hugues Rebell : *La Nichina, Mémoires inédits de Lorenzo Vendramin*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — Léon Bloy : *La Femme Pauvre, épisode contemporain*, in-18, « Mercure de France », 3.50. — André Gide : *Les Nourritures Terrestres*, in-18, « Mercure de France », 3.50.

Les Jours et les Nuits, *roman d'un Déserteur*, par Alfred Jarry. Un délicat, un esprit très éclairé, saisissant merveilleusement les rapports mystérieux qui existent entre les choses et l'homme, les époques et le verbe — j'ai nommé Marcel Schwob — a dit d'Alfred Jarry : *Il est un signe des temps!* Je me veux appuyer sur ce délicat pour parler ici d'un étrange livre et d'un plus étrange écrivain. D'abord, osons rappeler *Ubu Roi*, la préface. Des centaines de spectateurs amoncelés dans la funèbre salle de l'Œuvre, où plus que jamais fut faite la nuit, toute une genèse de malpropretés exquises fermentant, bleutée de la terreur concupiscente d'entendre enfin *le mot* de son énigme sociale, de voir son éternelle raison d'être luire sous le transpercement du rayon X, désaffublé une bonne fois de son X, et, chauffant à blanc la notorieté de l'auteur de cette spéciale solution du problème, toutes les haines rouges des vieux contre les jeunes, des jeunes contre les vieux, des jeunes contre les jeunes, tous les genres de sexes, nouvellement découverts, espérant s'ériger à la faveur d'une aurore d'obscénités plus directes, les femmes, les pures

impures, nimbées de tous les bandeaux, de toutes les gemmes, les femmes jolies, divine argile frémissante de volupté en l'attente *du mot magique,* de celui qui présida, vraisemblablement, à la création de leur argile, trop divinisée. Une salle comble, l'élite de l'humanité, du journalisme, venue pour ouïr cela comme les mouches d'or vont où vous savez. Puis, surgissant du rideau, un petit homme sombre aux gestes précis de pantin supérieurement organisé, *lequel,* dans un silence religieux, explique, du fond de ses yeux obscurément énormes, que « Pour l'action, qui va commencer, elle se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part ». Avant cette heureuse chute de phrase, il risqua bien d'intéressantes figures de géométrie théâtrale, mais elles n'allèrent pas jusqu'à se refléter sur le tableau noir de ses yeux. On n'entendit rien. Il s'éclipsa, l'air froid, un peu pressé de tirer les ficelles, et la farce commença. Farce féroce, macabre, terrible, en ce qu'elle ne recélait aucune des gaietés connues, d'une grossièreté enfantine et sinistre, cris de hiboux dans des ruines, un *tout à l'égout* et *tout à la trappe* formidablement net, comme le discours d'un sergent de ville sur un noyé. Des traits presque géniaux ne portèrent point, et des idioties voulues ramassèrent le succès d'usage. *Le mot,* le fameux mot, sembla triste, parce que *la pièce manquait d'amour.* On siffla surtout le défaut de réelle saleté. On avait pensé que ce polichinelle d'*Ubu* fonctionnerait sexuellement. Ils réclamèrent une gigue. Ils firent danser l'acteur Gémier, un grand artiste, sous leur propre masque de bourgeois émancipé, cruel. On siffla tant que Francis Vielé-Griffin, un poète amoureux quand même de toutes les manifestations de la vie, proféra : « On se croirait dans une forêt pleine d'oiseaux gazouillants. » Tous les princes de la critique pleuraient de joie. Ah! ils la tenaient, la jeune école! On siffla pour une saison, pour une année, pour l'éternité, et quand on cessa de siffler, il y eut un malaise général. On se sentit complice du crime, le remords d'avoir tous contribué à ce que fût enfin fixée une date de notre histoire. « Signe des temps! » murmura Schowb, regardant d'un peu plus haut que les autres.

Alfred Jarry sortit de là sans étonnement. Ce nouveau jeune, *palotin* correct de la Providence, réintégra sa boîte, ne se souciant non plus de cette affaire que d'une partie de quilles. Juif ou Belge, il aurait pu placer, le lendemain, de la copie à trois sous la ligne. Ni Juif, ni Belge, il fut, je pense, simplement maladroit. Or, il arriva, pour sa pénitence, que ce polichinelle d'*Ubu* se mit à marcher tout seul, il s'évada de sa boîte, lui, se répandit en phrases quotidiennes, en clou de revue, en nouvelles à la main, en premier-Paris, se glissa dans le meilleur monde, se délaya dans le fard et les parfums

des littératures d'alcôve. Il enthousiasma Lorrain et fit rêver Mendès. *Le mot* eut accès partout, prit des ailes, Rochefort l'auréola d'un article politique, les dessinateurs Forain et Couturier le reproduisirent avec ou sans masque. Le type d'*Ubu Roi* devint légendaire. Il l'est encore et le restera... malgré l'auteur! Maintenant, voyons le livre, les livres *des Jours et des Nuits*. Nulle vie, nulle image de la vie, aucune résonnance du tumulte de ses jeux de massacres; des figures géométriques sèches et méticuleusement vertébrées en des planches de « métal noir », dirait Fernand Vandérem. Une subtile intensité du choc sourd des heures au cristal d'un cadran triste qui pleure le temps, de l'Odilon Redon transposé à la plume, toute la technique de l'obscène sans les passions. Une telle justesse des mots, une si étroite application de la forme, en certains endroits, que l'on a l'illusion du toucher sans éprouver la violence des mains, et, courant, sous l'observation minuscule relevée pour note unique de l'ensemble, une férocité froide, indifférente, qui va comme un vrillant outil d'acier. Chambrées d'amour, de caserne, d'hôpital, sont cylindriques et claires comme des bocaux remplis d'un fluide particulier, d'une essence dans laquelle on ne peut pas vivre, mais qui conserverait peut-être le mieux les simulacres de la vie embryonnaire, si l'opérateur n'outrait pas la dose. Le masque énorme de Monsieur Ubu se penche, à la très mince vitre d'un jour meilleur, bouchant tout espoir. En somme, le héros, Sengle, déserte beaucoup plus *le possible* que le régiment, et il se réfugie chez les *haschischins* (assassins, selon l'ancienne étymologie) fauteurs de désordres et de rêves. Un brin d'*uranisme* était nécessaire pour expliquer la pudeur de Sengle. Au masque d'Ubu, grotesque et normal, se substitue celui du beau Valens, un miroir, absurde et gracieux dédoublement d'une sensibilité exaspérée; seulement les masques se vengent toujours de ce qu'on leur inflige l'apparence de la vie, et celui de Valens tombe, un soir, sur le crâne de Sengle qu'il fêle en un premier attouchement décisif. Pour les journalistes et les femmes, très en dehors de la philosophie de ce volume, il y a la table des titres de chapitres qui compense, par la grossièreté des mots, l'absolue pureté des idées. Je les y renvoie tout en me demandant s'il est bien utile de dissimuler plusieurs fines belles choses sous une telle somptuosité de putréfaction.

La Nichina, *Mémoires inédits de Lerenzo Vendramin,* par Hugues Rebell. Une justification de tirage apposée au revers du faux-titre de ce gros livre nous le représente en miniature : la beauté enivrant la force, une femme, aux lignes molles et grasses, cambrée voluptueusement, offrant la liqueur d'une amphore à un mufle de tigre chimérique. C'est

l'histoire violente d'une courtisane de la renaissance italienne, écrite selon la manière des mémoires de Casanova. Dans un article élogieux et presque documenté, ma foi, M. Bauër nous a montré trop solennellement nue la belle fille d'Hugues Rebell pour qu'il soit maintenant bien la peine d'insister sur ses dessous. D'après notre éminent confrère, *La Nichina* s'appareille à l'*Aphrodite* de Pierre Louys en ce sens qu'elle fait le même antique métier : « Ce sont deux courtisanes », dit-il, un peu comme il dirait que Balzac et Barrès sont deux écrivains parce que leurs deux noms commencent par un *B*. Cette douce manie du parallélisme est une des cinq plaies de la grande critique ; il faut qu'elle compare ou qu'elle se taise, et elle se tait, généralement, faute de comparaison. M. Bauër, plus clairvoyant, cependant, que le reste de sa famille, trouve la différence par le contrôle judicieux des semblables, ce dont il est urgent de féliciter son flair d'algébriste, histoire d'encourager *les Autres* !

« Les deux romans s'appareillent par les similitudes de la condition des héroïnes, par la liberté des peintures, par la licence des situations et des postures, par la richesse de la documentation, mais le tempérament des auteurs est foncièrement différent : celui de M. Louys est tout en charme troublant, en grâce un peu maladive, en exquise décadence ; au contraire, la forme violente, fougueuse, emportée de M. Hugues Rebell brûle de passion. Elle ose tout voir, tout dire, et du diable s'il est possible de répéter tout ce qu'elle voit et tout ce qu'elle dit ; mais l'artiste ne met aucune complaisance de libertinage dans sa fresque. Il va jusqu'au bout de sa vision en vérité et en sincérité. Sous le pinceau énergique s'anime la couleur brutale qui restitue toutes les faces étranges et puissantes de l'époque, orientées autour de la courtisane. On dirait d'une ressouvenance des toiles de Tiepolo. »

Voici donc les deux héroïnes attelées au même char de Vénus, traînant l'*homme*. Seulement, je ne suis pas de l'avis de M. Bauër quand il prétend que l'artiste ne met aucune complaisance à voir traîner cet *homme* dans toutes les ornières et dans tous les ruisseaux. Fichtre ! Hugues Rebell ne passerait pas 484 pages à nous narrer les désordres des moines chez les filles si cela ne l'intéressait point jusqu'au libertinage, ce spécial libertinage de l'artiste qui consiste à croire *que c'est arrivé* sous sa plume. Et le chimérique mufle de tigre boit toujours, lapant le vin, la sève, le sang, il boit au galop, pressé d'en boire davantage, tandis que la ligne pure des cuisses de la jeune beauté couchée semble s'épaissir, grossir un peu la hanche, le mollet, et arrondir principalement les deux courbes, en double lune, qui deviennent le centre même, le motif de la composition. (Voir encore la délicieuse

justification du tirage !) Ceci dit pour taquiner légèrement le très remarquable écrivain qu'est M. Hugues Rebell, car, s'il a fait long, il ne paraît pas, du reste, qu'il en soit le moins du monde essoufflé vers ses derniers chapitres ; il garde jusqu'au bout de sa course échevelée à travers la tragique époque de cette renaissance italienne, si féconde en tueries, sa netteté de vision, son habileté du dialogue, la malice de traits et de portraits. Le paysage de la fin du prologue, où, sur un fond opalisé d'étoiles, notre Tiepolo moderne dresse les femmes en manteaux serrés à la taille et agitant fiévreusement des voiles comme pour aviver l'éclat de leurs yeux, n'est pas plus tendre ni plus évocateur de folies que celui qui clôt le livre, camée riche fermant un corsage sur une épaule demeurant frémissante de plaisir, où l'on aperçoit dans un ciel bleu, *trempé de lait* (adorable phrase, si précise et si lumineuse), de grosses voiles rouges, glissant aux lagunes, dernières buées de sang, et où l'on songe, brutalement, à l'art d'accommoder les carpes, sauce Bolonaise, aussi les jeunes amies faciles et toutes crues, sans aucune précaution d'amour ! Dans un article spécial, il sera reparlé, au *Mercure*, des triomphes de la *Nichina* ; mais j'ai voulu dire, ici, ma personnelle admiration qui n'est pas exempte, ainsi que toutes les admirations naïves, de quelques effrois. Allons-y de mon petit parallèle : j'aime la *Nichina* parce que je subis l'opulence de sa beauté, que je la sens éternellement vivante, et je regrette l'*Aphrodite* ; mon amour pour celle-là s'augmentant de ce qu'elle est morte douloureusement. Le piège le plus fort, c'est encore les larmes et il n'est pas de fard plus durable, même au front des filles de plaisir, que la pâleur de la souffrance. J'en veux à la *Nichina* d'être heureuse.

La Femme Pauvre, *épisode contemporain*, par Léon Bloy. L'histoire sombre de quelques parias racontée par un. . paria, car, en France, nous n'avons pas d'autre titre pour désigner un homme de génie. Une femme de bien, de celles que l'Ecriture appellerait la véritable femme forte, si nous vivions en des temps bibliques, s'essaye à demeurer honnête dans des milieux infectés de tous les vices de la voyoucratie parisienne. En des images d'une férocité toujours neuve et qui atteignent souvent au comique, macabrement et ironiquement, peut-être *naïvement*, oserais-je dire, Léon Bloy décrit ces milieux comme s'il les voyait du haut d'un ciel rempli de foudres. Je ne pense pas que jamais il verra juste : pourtant, s'il voit *divin* doit-on lui en faire le reproche ? N'aurait-il pas en plus tout ce que nous aurons éternellement en moins ? *Le génie, est-ce autre chose que... réaliser Dieu ?* Octave Mirbeau a déclaré quelques belles vérités touchant l'auteur de la *Femme Pauvre*, et je ne vais pas répéter, après lui, que le principal défaut des grands

confrères est de ne pas savoir se mesurer l'estime entre eux. Je voudrais, seulement, parler ici de la conviction religieuse de Bloy, question délicate et importante, car, si on accorde *la foi* au Paria que nous savons, on explique, du même mot, *toute sa vie*. J'ai lu la *Femme Pauvre* avec humilité, c'est-à-dire je l'ai lue en dehors des préoccupations du métier, puisque je n'avais pas la prétention d'y rencontrer des erreurs de langue. J'ai donc suivi les étapes de ce chemin de croix de toutes les pures passions en tâchant de m'isoler de la malice du siècle. Or, il ne m'a pas semblé possible d'écrire ce livre, d'encourir jusqu'à certains ridicules, de fausser certaines règles de l'harmonie dans la composition du poème pour obtenir un effet plus sûr d'intensité religieuse, sans que l'auteur pût croire sincèrement à son don d'apostolat. J'écris que le génie réalise Dieu; je ne suis pas sûre que la glorification de ce génie suffise à la joie d'écrire de Bloy. A-t-on jamais songé à ce que Léon Bloy aurait pu obtenir de billets de banque en faisant les livres probes et malsains que font tous les écrivains de nos jours? A-t-on calculé la somme d'estime qu'il aurait pu *voler* en pratiquant avec dignité le sport de la nouvelle sentimentale et terre à terre? Possédant un outil merveilleux, il lui était très facile de le mettre au service de *sa cause* de littérateur et non de l'*Autre Cause*, qui est celle, selon lui, pour laquelle il fut créé. J'ai entendu raconter que Léon Bloy avait eu besoin d'argent: je me rends compte, jusqu'à l'évidence, qu'il détient la pierre philosophale. Il lui suffit de toucher à un sujet humain pour le transmuer en fontaine d'or jaillissante, et il dédaigne le *sujet humain* « Je marche dans l'Absolu ! », dit-il. Epouvantable orgueil ! s'écrie-t-on parmi les confrères habitués à marcher dans tout autre chose. Mais ne serait-ce pas, au contraire, que nous nous trouvons devant une abnégation chrétienne? Et cette violence affolée de pamphlétaire ne viendrait-elle pas de ce qu'ayant condamné son Pégase (autre *Pégase chez l'équarrisseur*, Monsieur de Groux !) à tourner, les yeux bandés, la Noria du catholicisme, l'animal, trop ailé encore pour cette géhenne, se mettrait à ruer et à se cabrer sous les coups de fouets furieux de la plus admirable des consciences? Léon Bloy, se soumettant, lui, homme violent, passionné, pétri de tous les limons, juste pouvant pêcher sept fois le jour comme tous les justes, au joug d'une religion abominablement meurtrière, préférant le désespoir des siens, les perpétuelles tortures de la médiocrité, l'isolement, la boue, tout enfin à la prostitution de sa croyance, ne serait-il pas mieux un saint... qu'un cas pathologique? Maintenant, je vais ajouter une grosse bêtise : n'y aurait-il pas, vraiment, quelque force supérieure à celle que nous dénommons *génie* et qui susciterait de tels hommes, de folle apparence, parce que

nous ne pouvons pas les *humainement* expliquer ? Il me vexe prodigieusement d'avouer que devant ce chapitre de la *Femme Pauvre* qui s'appelle : *la belle heure des noces*, j'ai senti la présence du surnaturel. Comme tous les écrivains impurs et très imparfaits, comme tous les êtres errant, sans doute, dans les ténèbres extérieures, je rêve d'une chose qui serait parfaite et pure, et, l'ayant trouvée, je ne veux plus que ce soit, *seulement*, un écrivain, un de mes frères qui l'ait écrite ; ma jalousie me souffle qu'il faut chercher *plus haut* qu'un homme. Ou Léon Bloy invente Dieu, ou c'est Dieu qui l'invente. Choisissez.

Les Nourritures Terrestres, par André Gide. L'auteur des *Cahiers d'André Walter*, du *Voyage d'Urien*, de *Paludes*, a poussé, dans *Les Nourritures Terrestres*, l'art de penser, et de définir la jouissance multiple de la pensée, jusqu'à l'exaspération. Il ne m'appartient pas de juger une œuvre de laquelle M. Ghéon a dit, ici, tout ce qu'il y avait à dire, mais je voudrais donner à mon charmant confrère, André Gide, la simple impression d'un lecteur-femme devant tant de trésors noblement entassés sous une étonnante pudeur d'artiste. *Il y en a trop*, et cela paraît presque fatigant de ne faire, cependant, que les entrevoir. Le lecteur est un être toujours vulgaire quand il lit pour son plaisir et non pour étudier, il exige (peine heureusement perdue !) qu'on l'identifie à la volupté de savoir, de sentir, d'exprimer des choses qu'il ignore, et il faut, pour le satisfaire, de temps en temps, lui fournir des pantins articulés selon la méthode qu'il a de vivre. Je ne prétends pas que le bon moyen littéraire soit de lui obéir en tout, mais on pourrait ne pas cesser d'être littéraire en glissant sous le chaste voile de la pensée des corps chargés plus spécialement de l'émettre et de la faire admettre. *Les Nourritures Terrestres* sont un missel de ferveurs. Amours, amitiés, suprême compréhension de la nature, âpre désir d'accomplir bellement le pèlerinage vers la mort, il y a, dans ces tendres et subtiles prières, ces touchantes objurgations au Nathanaël qui passe, porteur de la mobile image de tous les jeunes hommes, une si ardente volonté que cela devient de l'égoïsme, un mystique égoïsme. Il ne tient, l'auteur, que son double. Il ne parle qu'à lui-même. Or ce n'est pas le véritable désir d'André Gide, car il aime la terre comme l'aimerait universellement un apôtre. Il l'aime avec ses miasmes et ses abîmes, avec ses fleurs et ses enfants les plus naïfs. Alors... oserait-on le supplier de sacrifier au bonheur des simples d'esprit un peu de sa religiosité ? La nature qu'il nous prêche est, quoi qu'il dise, beaucoup plus dans son cerveau que *dehors*, du côté des routes et des fleuves qu'il parcourt. Nerveux, encore secoué des trains et des bateaux, ébloui de lumières confuses, tout frissonnant de ses propres émotions, il ne nous en donne que les griseries, et nous serions

désireux de savoir quels types d'hommes et quels agissements d'hommes s'en pourraient induire. C'est à des auteurs comme André Gide qu'il appartient de régénérer l'antique roman, et ils seraient coupables de n'en vouloir écrire que le nouvel évangile.

RACHILDE

PHILOSOPHIE

H. Bergson : *Matière et Mémoire, Essai sur la relation du corps à l'esprit*, in-8, Alcan, 5 fr. — Léon Brunschwicg : *La Modalité du Jugement*, in-8, Alcan, 5 fr. — E. Recéjac : *Essai sur les Fondements de la Connaissance mystique*, in-8, Alcan, 5 fr. — Paul Janet : *Principes de Métaphysique et de Psychologie*, 2 vol. in-8, Delagrave, 20 fr. — G. Séailles : *Essai sur le génie dans l'Art*, in-8, Alcan, 5 fr. — V. Brochard : *De l'Erreur*, in-8, Alcan, 5 fr.

M. Bergson n'est rien moins qu'ignoré du public philosophique. Sa thèse de doctorat sur les *Données immédiates de la conscience*, parue il y a huit ans déjà, l'avait immédiatement classé parmi les plus originaux et les plus lumineux penseurs actuels, et l'on attendait impatiemment une suite à ce magistral essai. Dans **Matière et Mémoire**, M. Bergson vient enfin de réaliser, avec l'ampleur et la richesse d'idées qui le caractérisent, la systématisation que son premier travail promettait. Il nous donne une psychologie nouvelle. Il intervertit les problèmes de l'idéalisme et espère en résoudre les difficultés. Il réforme la théorie de la connaissance. Il substitue un dualisme inspiré par le sens commun et purifié à la fois par un retour aux données de l'intuition et par une critique positive au monisme intellectualiste, dont l'intransigeance rendait impossible toute conciliation entre l'empirisme et le rationalisme.

Telle est l'œuvre accomplie, ou tout au moins voulue par M. Bergson. Elle est considérable, et quel qu'en soit le degré de vérité relative, elle demeurera dans l'histoire de la philosophie contemporaine. L'ouvrage débute par une théorie de la représentation. Le monde donné, le monde des images est antérieur à la perception que nous en avons; autrement dit, la perception est en germe et à l'état pur dans l'ensemble des images et ne s'en distingue pas. La perception consciente résulte de l'action d'une de ces images, qui est *mon corps*, sur les autres, et cette action consiste à limiter et à choisir dans la perception pure tout ce qui est utile, à séparer et à rejeter tout l'inutile, tout ce qui n'intéresse pas l'action présente de mon corps sur le monde ambiant. Percevoir n'est donc que simplifier pour agir, et la conscience naît de l'obstacle opposé par le corps aux actions mutuelles des

images et du choix qu'il exerce sur elles. Les centres de conscience symbolisent les centres d'action dans l'univers des images, et le degré de conscience qu'ils manifestent est en raison directe du degré d'indétermination des mouvements qu'ils préparent, en un mot de leur liberté.

Conception neuve et hardie. Si on l'adopte, on voit tomber l'irréductible opposition entre l'idéalisme et le réalisme. Cette opposition n'a plus de sens. « Notre perception de la matière n'est plus relative ni subjective, elle est simplement scindée par la multiplicité de nos besoins » (p. 40). L'erreur commune est de regarder la perception comme un acte de connaissance pure et désintéressée. Admettons plutôt que perception est synonyme d'action, et que les images perçues sont au réel dans le rapport de la partie au tout. Dès lors, comment pourrait-on soutenir, ainsi que le font les matérialistes, que la réalité ultime consiste dans les mouvements des particules cérébrales, et que la conscience n'est qu'un produit de ces mouvements, puisque le cerveau lui-même, avec toute sa structure, est une image donnée parmi l'ensemble des images ? D'autre part, comment refuser au monde matériel et étendu, constitué par cet ensemble, une réalité et une vérité que l'on accorderait seulement à des états de conscience inextensifs, puisque ces états se résolvent également, dans l'instantanéité du présent, en images appauvries, extraites de l'ensemble, et ne cachant *rien* derrière elles, si ce n'est les images non perçues et inconscientes ? En résumé, « les questions relatives au sujet et à l'objet, à leur distinction et à leur union, doivent se poser en fonction du temps plutôt que de l'espace » (p. 05).

Mais la perception ainsi entendue n'est guère qu'un schème idéal et une forme limite de la perception concrète. Celle-ci est toujours plus ou moins mélangée de souvenir. Il reste donc à montrer le rôle joué par la mémoire. L'auteur commence par faire une distinction, qui lui appartient en propre, entre le *souvenir pur*, correspondant au passé s'insérant dans le présent, et la *mémoire motrice* du corps, qui figure son action présente dans l'acte de la perception et de la reconnaissance. Puis, au moyen de ces deux éléments, il reconstruit et explique tous les phénomènes normaux et pathologiques de la mémoire. Il réfute l'assertion matérialiste sur la mémoire, fonction du cerveau ; il démontre ensuite l'insuffisance de l'associationnisme et esquisse une genèse des idées générales. C'est, à notre avis, la meilleure partie du livre. Jamais la théorie de l'association des idées n'avait été soumise à une critique plus pénétrante, jamais l'analyse de notre vie mentale n'avait été poussée aussi loin, à ce point de vue de l'activité et de la durée. De là découle aussi une définition plus précise du dua-

lisme. Le sens commun distingue la matière et l'esprit. Le sens commun a raison; mais sa distinction est vague. Ramenons-la à celle du présent et du passé, donnée immédiate de l'intuition, et remplaçons l'idée de la matière par celle du présent et de l'action, l'idée de l'esprit par celle du souvenir pur et du passé qui n'agit plus, mais attend sans cesse l'occasion de ressusciter en empruntant au présent son activité. On est ainsi amené à concevoir l'univers matériel autrement que comme une multiplicité étendue et discrète de choses fixes et à l'interpréter plutôt comme une continuité mobile et toute en profondeur de qualités hétérogènes. L'exposé de ce dynamisme fait l'objet du dernier chapitre, où l'on trouve notamment une discussion détaillée de l'idée de mouvement et des arguments de Zénon. Voici les quatre propositions que M. Bergson énonce à ce sujet. Elles élucident sa doctrine mieux que de longs commentaires : « 1° tout mouvement, en tant que passage d'un repos à un repos, est absolument indivisible ; 2° il y a des mouvements réels ; 3° toute division de la matière en corps indépendants aux contours rigoureusement déterminés est une division artificielle ; 4° le mouvement est plutôt le transport d'un *état* que d'une *chose*. »

En résumé, parti jadis de la notion de la durée vivante et concrète, M. Bergson est arrivé, par des analyses progressives des données de l'intuition, à restaurer le dualisme du sens commun en le fondant sur une psychologie qui tend essentiellement à un contact plus immédiat avec le Réel et qui s'élève avec force contre les analyses purement logiques et abstraites. En ceci, sa pensée a été constamment d'accord avec elle-même et n'a eu d'autre souci que de se développer, depuis le brillant début où elle a commencé de s'affirmer, suivant un rigoureux enchaînement logique. Aussi, bien qu'elle aboutisse à un réquisitoire contre le rationalisme, semble-t-elle être elle-même, dans les pages où elle s'est exprimée le plus éloquemment, une illustration de la métaphysique de la pure raison, qui ne connaît d'autres lois que celles de l'entendement et qui a dans la contemplation de l'intelligible son origine, sa justification et sa fin.

— Avec la thèse de M. Léon Brunschwicg sur **La Modalité du jugement**, nous quittons le terrain de la métaphysique objective et nous nous retrouvons en pleine philosophie critique. La philosophie critique prend la connaissance même pour objet, et c'est à déterminer la valeur de la connaissance qu'elle s'applique. Elle peut le faire soit en considérant les concepts, résidus de la pensée fixés par le langage, soit en cherchant à saisir la pensée en acte, c'est-à-dire en étudiant le jugement. M. Brunschwicg s'est arrêté à ce dernier parti. Il montre d'abord que, parmi les catégories kantiennes, celle de

modalité est, au point de vue de la théorie de la connaissance, la catégorie fondamentale, celle en fonction de laquelle se formule la valeur métaphysique, et non plus seulement logique, du jugement, sa valeur comme affirmation de l'être vrai. Le caractère commun à tous les jugements est l'affirmation de l'être, et le verbe ou la copule en est l'expression. Il faudra donc déterminer les modalités du verbe dans les diverses formes de jugements, d'ordre théorique et d'ordre pratique, et, dans ce but, on distinguera premièrement le jugement d'*intériorité*, par lequel la pensée s'affirme elle-même sans autre contenu que son identité, et le jugement d'*extériorité*, qui pose l'existence de toute réalité objective. Tous les jugements participent en mesures variées de ces deux formes ; ils naissent tous du choc du réel et de l'affirmation de l'être logique. Toute notre science se heurte par conséquent au dualisme irréductible de l'intelligible et du réel, et la vie morale vient à son tour confirmer cette opposition. De là suit que la modalité du jugement ne saurait avoir de signification absolue, que la certitude n'est jamais que le *devenir* de la raison s'arrêtant aux stations successives de son progrès et atteignant chaque fois à une vérité plus haute et à une possibilité plus vaste. Doctrine sceptique en apparence, mais en apparence seulement, car elle respecte la pensée dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond, partant de plus vrai, rejetant tout ce qui, détaché d'elle, n'est plus que son ombre, et s'efforçant d'en découvrir exclusivement les multiples aspects vivants. Qu'on l'accepte ou non, toujours faut-il admirer l'étendue de la science philosophique sur laquelle elle s'appuie et louer l'effort de réflexion qu'elle révèle, comme la sincérité qui l'inspire.

— **L'Essai sur les fondements de la connaissance mystique**, de M. Recéjac, est une tentative intéressante de rajeunissement de la mystique. L'auteur reproche à la métaphysique moderne de limiter la recherche de la vérité à la conscience rationnelle ; il prend la défense du mysticisme et veut qu'on « laisse la vérité se faire dans la conscience totale » (p. 26). Il y a une expérience de l'Absolu, une intuition de la liberté et du divin qui procède de cette conscience totale et qui s'acquiert avec l'âme tout entière. Mais notre imperfection réclame des symboles, et la connaissance mystique ne peut être qu'une connaissance symbolique. L'erreur est de juger les symboles extérieurement, par la forme suivant laquelle ils expriment l'Absolu. Les symboles sont inséparables de l'âme mystique qui les crée et n'ont de valeur que par rapport à la conscience personnelle qui s'en sert pour parvenir à la connaissance de cet absolu, auquel elle finit par s'identifier dans l'unité et l'harmonie de ses aspirations.

— M. Paul Janet a réuni, sous le titre de **Principes de Métaphysique et de Psychologie**, les leçons professées par lui à la Sorbonne, de 1888 à 1894. Dans ce recueil, tous les problèmes principaux de la métaphysique, de la psychologie et de la morale, sont agités et discutés avec une rare impartialité. M. Paul Janet s'est intéressé à toute la philosophie ; « nihil philosophicum a me alienum putavi », déclare-t-il dans la préface. Et, d'ailleurs, la mesure parfaite de ses appréciations des doctrines contemporaines, la clarté et l'aisance de son exposition, parmi tant d'idées adverses et disparates, sont elles-mêmes un enseignement plus précieux que chacune de ses leçons en particulier. Elles sont, en effet, le meilleur fruit de la culture philosophique, à savoir la sérénité, l'esprit de tolérance et la largeur de vues qu'arrivent à posséder ceux qui comme le vénérable professeur, lui ont consacré leur vie.

Signalons deux rééditions, l'une de l'**Essai sur le génie dans l'Art**, de M. Séailles, l'autre de la thèse sur **l'Erreur**, de M. Brochard. On relit avec plaisir ces deux ouvrages, qui, ont établi la réputation de leurs auteurs, le premier, brillante analyse des conditions du travail de création, le second, étude solide des rapports de la logique et de la métaphysique.

LOUIS WEBER.

ESOTÉRISME ET SPIRITISME

LIVRES. — F. Jollivet Castelot : *Comment on devient Alchimiste*, préface de Papus, 1 fort vol. in-16, Chamuel, 6 fr. — Serge Basset : *Vers le Sabbat*, un acte en prose, broch. in-18, Chamuel.

REVUES. — *L'Initiation* (avril). *La Paix universelle* (1er-15 mai).

L'ouvrage de M. Jollivet Castelot comprend trois parties, basées sur les correspondances magiques des Arcanes majeurs du Tarot. Chacune forme donc un septénaire. La première constitue le septénaire des principes, la seconde le septénaire des lois et la troisième le septénaire des faits.

L'auteur montre d'abord que, comme toutes les autres sciences occultes, l'Alchimie se rattache à une science générale, absolument synthétique. Cette science des principes n'est autre que la Kabbale.

La signification des symboles, nombres et figures — cette mathématique kabbalistique — est exposée clairement. La genèse des éléments et les lois des combinaisons apparaissent lumineuses.

Une étude fort originale sur le Tarot alchimique termine fort heureusement la première partie. Elle forme un très bon résumé des diverses opérations alchimiques.

Mais l'alchimiste ne doit pas se contenter de savoir. S'il

veut opérer des transmutations, produire la Pierre philosophale, il doit auparavant se transmuer, naître de nouveau.

Les règles de l'Ascèse magique, les travaux journaliers auxquels doit s'astreindre l'alchimiste, le tout résumé dans une sorte de catéchisme, forment l'objet de la seconde partie. Elle est complétée par la reproduction des curieux *Statuts des Philosophes Inconnus*, extraits de l'*Etoile flamboyante* du baron Tschoudy.

En la troisième partie, M. Jollivet Castelot conclut d'abord à l'unité de la matière, en s'appuyant sur les travaux récents des chimistes officiels, puis donne les recettes anciennes et modernes qui conduisent à la réalisation de la Pierre, en s'étendant spécialement sur les expériences de Strindberg et de Tiffereau.

L'ouvrage proprement dit est précédé d'une bonne étude sur la Matière, la Force et l'Atome, et d'une très remarquable préface de Papus.

Ce beau et bon livre, *Comment on devient Alchimiste*, est respectueusement dédié à la mémoire d'Albert Poisson, le rénovateur de l'Alchimie. On le dirait écrit d'enthousiasme. C'est du moins l'impression que j'ai ressentie. Il pourra, ce me semble, servir de manuel à l'apprenti alchimiste.

Vers le Sabbat... est une évocation de sorcellerie, représentée le 15 avril dernier sur le théâtre de la Bodinière.

La figure de la sorcière se détache en pleine lumière. Elle est bien telle que nous la dépeignent les relations des procès de sorcellerie.

Les règles rituéliques, que donnent tous les vieux grimoires, ont été intelligemment mises à profit. Quant au style, il est clair et rapide, et adéquat au sujet traité.

§

Dans un très caustique article (**Initiation**), dédié à « MM. M. Crocq, Dumonpallier et consorts, tous plus ou moins professeurs névropathes », — l'auteur, M. B. Lecomte, répond aux par trop partiales critiques de ces messieurs, touchant les phénomènes psychiques, et, en particulier, ceux observés et étudiés par M. Albert de Rochas ; puis il s'attaque à quelques-uns des principaux points de la doctrine transformiste. Suivons l'auteur sur ce dernier terrain.

M. B. Lecomte critique d'abord la *théorie de l'évolution de la matière par elle-même*, — objet précisément d'une des notes de notre dernière chronique.

Il se demande, fort justement, qu'est-ce qui « force une partie d'elle-même (la matiere) à évoluer et l'autre à ne pas évoluer, puisque les milieux, l'ambiance, ont été les mêmes

pour le tout ? » « On ne voit rien », dit-il plus loin, qui la forçât « à évoluer toujours, jusqu'à ce qu'elle se reposât au roi de la création. »

Autre question. « Vous savez... qu'au moyen de la lutte pour la vie, il se produit une sélection où les plus forts, les plus agiles, survivent, et les moins bien dotés disparaissent.

» Je me suis toujours demandé, avec cette théorie, comment les ânes, les moutons, qui n'ont aucun moyen de défense, et qui ne sont pas plus agiles qu'il ne faut, ont pu échapper à la dent des plus petits carnassiers ?

» Dans les volatiles, la colombe, la poule, etc., comment ont-ils pu également surmonter les dangers des animaux de proie ?

» Et enfin, comment des espèces très fortes, très redoutables, ont-elles disparu ? Est-ce que l'espèce ne serait pas comme l'individu lui-même, est-ce qu'elle n'aurait pas aussi quelque chose dans le « ventre » qui l'amène plus ou moins lentement à sa fin ?.....

» Passons aux besoins, aux désirs. Vous savez que dans la théorie les besoins créent l'organe ?

» C'est encore assez mystérieux, qu'un effet psychique parvienne à réaliser et créer un organe, et un organe approprié à des avantages qu'il ne connaît pas !.....

» *Alors les besoins font les organes, ils sont donc antérieurs à tout l'organisme*, qui n'est qu'un composé d'organes ? N'est-ce pas assez abracadabrant, puisque la logique impose cette pensée ?

» Et dire que ces savants, qui admettent si facilement ces miraculeuses choses les yeux de l'observation fermés, regimbent après quand on leur montre des phénomènes qui ne sont pas plus miraculeux, mais qui contrarient singulièrement leurs théories. Et dame ! avoir tant pioché à côté, ce n'est pas bien régalant après de voir ses nombreuses erreurs !

» Je me suis toujours désopilé la rate de la réflexion superficielle des hommes graves..... !

» Vous savez aussi qu'on prétend (avec de la bonne volonté, toutefois) que l'embryon humain suit une genèse qui reproduit (plus ou moins exactement, je vous ferai remarquer) toutes les phases antérieures des espèces par lesquelles nous aurions passé.

» Seulement il n'y a qu'un malheur à cette théorie, c'est que plus on remonte aux origines, plus se « devraient » faire les rapprochements ancestraux supposés. C'est la reproduction de la série zoologique ancestrale qui s'imposerait.

» Eh bien, cette théorie trop hâtive joue encore ici de malheur. C'est que : *arrivé au point de départ commun, au point initial, le spermatozoïde du singe le plus anthropomorphe ne ressemble en rien à celui de l'homme le plus simien.....* »

Si l'embryon humain devait « représenter absolument tous les stades et les phases des espèces génésiques où il a passé... *alors ce ne serait plus le cœur ni le cerveau qui devraient apparaître les premiers.*

» La série zoologique primaire vous le défendrait encore ici. »

— Dans la même revue, M. Papus publie une note sur le *Congrès spiritualiste de 1900*. Ce congrès « comprendra dès maintenant :

» 1° Une réunion générale des diverses écoles spiritualistes précédée de discussions dans chacune des grandes sections : occultisme, magnétisme, spiritisme, etc.

» 2° Un convent général de toutes les hautes fraternités d'initiation d'Orient et d'Occident.

» 3° Un premier noyau de la grande Université occulte d'Occident qui devra survivre à ce Congrès. »

Pour en assurer la réussite, on s'appuiera sur les sociétés et non sur des individus isolés. « Nous sommes, écrit M. Papus, centralisés à Paris ; de plus, grâce à l'ordre Martiniste, au Groupe indépendant d'études ésotériques, à la Société alchimique, à la Société Magnétique de France et à l'Ecole de Magnétisme, grâce au dévouement de Gabriel Delanne pour le côté spirite, nous disposons de l'*organisation* et du *nombre*. Il nous suffit d'un effort relativement minime pour réaliser un congrès international digne de ce non. Ce congrès, nous le répétons, étant une œuvre d'union, sera tout prêt à servir de noyau au *Congrès de l'Humanité*. »

Ce dernier congrès est surtout l'œuvre d'Amo. Il compte déjà de nombreux adhérents et adhérentes. Pour en faire connaître l'esprit, le but et la portée, je détache ces quelques fragements du manifeste que publie la **Paix Universelle** de Lyon :

» Le *Congrès de l'Humanité* est essentiellement le Congrès de la *Marche en avant* et de l'*universelle solidarité*.

» La *nouvelle Humanité* s'y formulera clairement pour la première fois.

» Tous les vieux partis sont conviés ; mais, pour entrer dans cette *Synthèse d'Amour et de Lumière*, qu'ils abandonnent leur esprit d'antagonisme étroit !..

» Ils pourront alors prendre leurs places respectives dans *l'immense Harmonie* vers laquelle s'acheminent les hommes, les peuples et les races.

» Le programme du *Congrès de l'Humanité* est fort simple :

» 1° Ouverture des séances par un *Vœu unanime d'Amour universel*.

» 2° Exposition libre des doctrines et espérances, sans contradiction.

» 3° Fermeture par un *Vœu unanime d'Amour universel*.

» *Le règne de l'Amour est celui de l'Harmonie universelle*, du Droit et de la Justice pour tous, fondé sur le *Devoir fraternel* et le *Dévouement* à l'*Humanité-une*. Puisse-t-il nous affranchir bientôt du *honteux despotisme de l'Or*, de ce règne monstrueux qui ne subsiste que par la Corruption.

» Spiritualistes, matérialistes, philosophes, socialistes, croyants et positivistes, hommes ou femmes..., tous ceux que le Souffle d'Amour enlève et pousse invinciblement vers les jours radieux et si doux de la *Solidarité universelle*, pourront se faire entendre. »

. . . . . .

» Nous continuons l'œuvre des grands apôtres, des grands humanitaires, des grands penseurs de tous les temps et pays, de nos philosophes, de nos poètes nationaux, Victor Hugo, Lamartine, etc., l'œuvre des aspirations continues de l'homme à travers les siècles.

» *En route donc ! Que tous les hommes de cœur nous soutiennent.*»

Nous souhaitons bien vivement que ces nobles et généreuses paroles trouvent un écho dans le cœur de tous nos lecteurs.

JACQUES BRIEU.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Yvanhoé Rambosson : *Jules Valadon*, in-16, « La Plume ». — Henri Duhem: *Renaissance*, F. Clerget. — Yvanhoé Rambosson : *La Fin de la Vie*, in-16, « La Plume ».

Jules Valadon. — Avec conscience de la difficulté de la tâche qu'il entreprend de parler d'un peintre, M. Yvanhoé Rambosson qualifie sa plaquette d'Etude Critique. Huit courts chapitres lui suffisent pour tracer de Jules Valadon un portrait ressemblant et ayant conservé le caractère si chevaleresque et moyennâgeux de l'original ; car le grand peintre tient de ces lointains ancêtres, tout comme Barbey d'Aurevilly, mais tempéré cependant par une royale aristocratie plus policée, plus raffinée. M. Yvanhoé Rambosson est, dans la génération présente, un des plus renseignés et des mieux informés en peinture ; il a fréquenté les anciens et les contemporains. Il possède une connaissance très profonde des arts « présentatifs dans l'espace », selon R. L. Stevenson ; peinture et sculpture, toute manifestation artistique, d'ailleurs, quelle qu'elle soit, est certaine d'éveiller chez lui d'inépuisables enthousiasmes. Il fut un des premiers à proclamer le nom d'Auguste Boulard, après qu'il eut découvert, dans sa lointaine retraite, le vieil artiste. Cette fois, il a ren-

contré Valadon, et le maître peintre, le noble caractère l'a séduit par sa toujours jeune ardeur, par ses vibrants enthousiasmes, par son attitude hautaine et fière avec grâce.

Et avec ce style rapide, coloré, vivant, imagé, qui lui est personnel, Rambosson intéresse et séduit à son tour. Deux reproductions et un portrait de Valadon complètent l'heureuse apparence de la plaquette.

Renaissance. — Les plus difficiles en art ont certainement déjà remarqué, soit au salon du Champ de Mars, soit à la Libre Esthétique à Bruxelles, les belles toiles d'Henri Duhem. C'est ce même peintre qui vient de publier un livre fort bien fait, analysant le mouvement d'art de ces dernières années. Il nous renseigne fort simplement, encore que très complètement sur ces tentatives et les efforts qui furent faits depuis dix ou quinze ans en peinture, ce qui s'est appelé l'impressionnisme, en dessin, en gravure, et en sculpture. Il s'étend sur l'art appliqué aux objets usuels et à l'ameublement ; il nomme avec justice quelques novateurs anglais, et ne néglige aucun des nôtres ; l'architecture même est l'objet de ses investigations. Ce livre a sa place tout indiquée à côté de l'étude sur la *Poésie Contemporaine* que vient de publier E. Vigié-Lecocq, et dès lors l'ignorance en matière de nouveauté n'est plus permise.

H.-D. D.

La Fin de la Vie. — L'auteur du *Verger doré*, Yvanhoé Rambosson, dont le nom à la fois doux et rude est comme le résumé de son caractère de poète sentimental et violent (voir *La Fin de la Vie* et se souvenir des râles de l'*assassin* proférés par Gémier, lors du dernier samedi populaire de l'Odéon), nous explique, le long d'une étude critique, ce qu'il entend par la littérature dans la sculpture, tout en nous présentant le talent très original d'Henri Bouillon, le père du *Coupeur de lis*. Je ne voudrais pas, après un poète, dire du bien des dix-sept petites vieilles immortelles que Bouillon tresse en couronne funèbre dans le couchant de la vie, parce que je semblerais trop prosateur, mais j'aimerais à chercher noise au doux Yvanhoé (ainsi qu'au terrible Rambosson) parce qu'il peut égarer la bonne volonté d'un artiste à sa suite de fougueux symboliste. On rêve d'un art unique, synthétique de tous, probablement proche de cet absolu central qui attire ceux qui ont du génie ou de la folie. Le littérateur est peintre et musicien (combien de livres s'ouvrent, aujourd'hui, sur une page de Wagner qui les préfacie); le sculpteur doit, sous peine d'être *en retard*, nous donner une *idée* dans une statue, une idée souvent fort complexe et qui égare bien mieux qu'elle ne fixe

l'attention. Je suis persuadée que je dois avoir tort, parce que je suis sans doute *en retard,* moi aussi, mais j'aimerais mieux l'œuvre de pierre, l'œuvre du sculpteur, anonyme comme la pierre elle-même. Ces petites vieilles de Bouillon sont exquises et le seraient davantage (un essai à tenter) si elles n'avaient pas plus de but que le caillou roulant de leur existence. Nous y aurions perdu l'étude, si jolie, d'un poète ? Non. Rambosson aurait certainement découvert les titres de ces silhouettes littéraires et au besoin les eût inventés. Une tête, dans l'exposition d'Henri Bouillon, m'a donné mieux que toutes phrases inscrites le sentimentalisme primitif de son art, celle simplement intitulée : *Ebauche.* Elle n'est pas finie? Rien n'est jamais fini !... Le sculpteur ne travaille pas pour une époque ; il doit, je pense, travailler pour que son œuvre, enfouie durant le sac d'une ville, se trouve, un jour lointain, ressuscîter d'entre les morts avec, soit les bras de moins, ce qui, quelquefois, parachève l'œuvre, soit, en plus, la patine curieuse infligée au bronze par un terrain spécialement argileux. *La Vie qui roule* et *L'Agonie*, parmi l'histoire des dix-sept petites vieilles, sont destinées à cette dernière signature du temps, et la primitive idée resurgira peut-être sous une autre forme, plus définitive. *L'Amour fuyant la Misère*, décapité et sans aile, tête de sphinx fleurissant un jour du tas de marbre en poussière qui restera de Paris, donnera mille fois mieux la sensation de ce que les peuples de 1897 entendaient par la *cruauté* que la phrase, un peu trop romance, guillochée en bas du beau groupe en question. Henri Bouillon, et beaucoup de travailleurs plus solides que nous, les écrivains, se laissent ainsi envahir par *l'idée à faire*, et ils devraient nous abandonner la puérilité des titres, eux qui mettent quelque-chose dessous (ce que nous oublions souvent). Jean Lorrain écrit du *Coupeur de lis* : «... cette pensive et pure figure de jeune fille, portée par les pieds puissants d'un pâtre, évoque le type de l'Androgyne tel que le comprenaient nos pères, les païens, c'est-à-dire la beauté s'appuyant sur la force, et elle me ravit parce qu'elle n'ose couper son lis dans un geste d'ineffable tendresse. » Moi, ce qui me ravit dans la pure et pensive figure ingénue, c'est que j'y trouve la religiosité du premier communiant, et je vois, dans la touffe de lis entourant le bras mince, le glorieux emblème de satin blanc de l'enfant homme qui vient de recevoir son Dieu. Que les œuvres des sculpteurs aillent donc toutes nues : nos imaginations les vêtiront de l'idée... jusqu'au jour lointain où, dépouillées des légers haillons du titre, elle renaîtront dans la gloire anonyme, la seule !.

RACHILDE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CRITIQUE. — Nerthal : *L'Anneau du Nibelung, l'Or dans un drame wagnérien,* Charles, 2 fr.

LITTÉRATURE. — Vte de Spoelberch de Lovenjoul : *Autour de Honore de Balzac,* Calmann Lévy, 3. 50.

POÉSIE. — Alfred Leconte : *Les Mystères de Flore ou Philosophie des Sciences,* poème en IV chants, Sté Libre d'Edition des G. de L., 2 fr. — Georges Ramaekers : *L'Hymnaire du Printemps,* Bruxelles, « La Lutte ». — Jules Noirit : *Rimes viriles,* tome IV, *No Name, Nouveaux sonnets,* à Bazas, chez l'auteur, 1. 75. — Julien Sermet : *Les Courtes Joies,* préface de Gustave Geffroy, Jouberl, 3 fr. — Henri Michel : *Chants de la Vie,* Librairie de l'Art Indépendant, 3 fr. — Louis Ernault : *La Douleur du Mage,* Librairie de l'Art Indépendant, 2 fr. — Henry J.-M. Levey : *Le Pavillon ou la Saison de Thomas W. Lance,* petit poème cultique, préface d'Ernest La Jeunesse, « L'Aube ». — Paul Briquel : *Soirs d'Automne,* Nancy, Sidot frères. — Marc Lafargue : *Le Jardin d'où l'on voit la Vie,* « L'Effort », 2 fr.

ROMAN. — Charles-Louis Phillippe : *Quatre Histoires de Pauvre Amour,* « L'Enclos », 3 fr. — Raoul d'Angevines : *Légendes fleuries,* préface en vers de Georges Brunot, Féchoz. — Léon.-A. Daudet : *La Flamme et l'Ombre,* Fasquelle, 3. 50. — Armand Charpentier : *L'Initiateur,* avec une lettre-préface d'Alphonse Daudet, Ollendorff, 3. 50. — Paul Mathiex : *Coups de Désir, mœurs d'aujourd'hui,* Chamuel, 3. 50. — Stéphane : *Une Race,* Ollendorff, 3. 50. — Camille Lemonnier : *L'Homme en Amour,* Ollendorff, 3. 50. — Louis Détang : *Le Roman d'un Etudiant,* Sté Libre d'Edition des G. de L., 3. 50. — Prosper Castanier : *L'Orgie Romaine,* roman historique, Charles, 3. 50. — Maurice de Souillac : *La Générale,* roman contemporain, Sté Libre d'Edition des G. de L., 3. 50. — Marcel Dhanys : *Vieilles Filles,* L'Utile office, 3. 50. — Georges Ohnet : *Le Curé de Favières,* Ollendorff, 3. 50. — Henri Ouvré : *Sur les Marches du Temple,* récits grecs, Perrin, 3. 50.

SOCIOLOGIE. — F. Domela Nieuwenhuis : *Le Socialisme en Dangers* préface d'Elysée Reclus, P.-V. Stock, 3. 50. — F. Tarrida del Mar, mol : *Les Inquisiteurs d'Espagne : Montjuich, Cuba, Phillippines,* P.-V. Stock, 3. 50.

THÉATRE. — G. Fabius de Champville : *Le Choix,* monologue, F. de Launay, 1 fr. — Berthe Reynold : *L'Eternel Pierrot,* un acte en vers, Vanier, 1 fr.

DIVERS. — Gabriel Séailles : *Les Affirmations de la Conscience moderne,* « Union pour l'action morale », 0. 50. — Georges Goyau (Léon Grégoire) : *Autour du Catholicisme social,* Perrin, 3. 50. — Edgar-Léo : *Le Snobisme,* 0. 25. — Abbé Victor Charbonnel : *Le Congrès des Religions et la Suisse,* in-16, Genève, Eggimann. — Georges Berry : *La Mendicité,* L'Utile office, 3. 50. — Louis Lumet : *Conversations avec Idéa,* « L'Enclos ». — *1871, Enquête* sur la *Commune de Paris,* avec 15 portraits par F. Vallotton, « Revue Blanche », 1 fr. — Arnold Goffin : *I Fioretti,* les Petites Fleurs de la Vie du petit Pauvre de Jésus-Christ, Saint François d'Assise, Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1. 25

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — William Platt : *Women, Love and Life,* London, Ch. Hirsch, 3 s. 6 d. — W. B. Yeats : *The Secret Rose,* London, Lawrence and Bullen, 6 s. — Pompeyo Gener : *Amigos y Maestros,* contribucion al estudio del espiritu humano a fines del siglo XIX, Madrid, Fernando Fé, 4 p. — Carlos Reyles : *El Extrano,* Madrid, Fernando Fé, 1 p.

JOURNAUX ET REVUES

Le Temps (3, 6, 13 juin). — *Revue des Revues* (1er juin). — *L'Eclair* (9 juin). — *Le Spectateur Catholique* (n° 5). — *La France Scolaire* (n° 27). — *Le Libertaire* (n° 80).

John Ruskin est peut-être le seul écrivain qui ait, en ce siècle, dit sur l'art et sur la beauté, des choses grandes, infiniment nobles et profitables pour tout esprit bien né ; il a écrit à propos des artisans d'autrefois des pages qui pourraient renouveler une civilisation plus délabrée encore que la nôtre ; il est véritablement celui qui nous a enseigné ce que c'est qu'une « chose d'art » : qu'ils le sachent ou non, Ruskin a été le maître des maîtres d'aujourd'hui et le maître aussi du moindre tapissier et de la plus chétive couturière : et si les femmes ont des toilettes seyantes et si nos fenêtres se peuvent orner de rideaux décents, il faut en remercier Ruskin. Son influence a été prodigieuse et presque divine. Utilisant l'excellent ouvrage récemment publié par M. Robert de la Sizeranne, M. Gaston Deschamps (**Le Temps**) a rédigé sur le prince des esthètes deux bons articles principalements anecdotiques ; ils ne doivent dispenser personne de lire *Ruskin et la Religion de la Beauté*, mais à ceux qui lisent peu ou mal ils auront du moins donné une idée du seul homme de notre âge dont l'influence, meilleure, a été aussi profonde et aussi large que celle de Jean-Jacques. Voici des lignes qui résument la pensée, toute pratique, de Ruskin :

« Le développement des classes inférieures, a dit Wiliam Morris, ne doit pas être entrepris par le mauvais bout, en donnant aux ouvriers des musées et des concerts, mais *en restituant aux arts leur rôle primitif*, en s'efforçant de rendre les demeures, les habits, les ustensiles, les meubles, tous les outils de la vie, à la fois utiles et beaux pour tous. Qu'est-ce qu'un artiste, sinon un ouvrier qui est déterminé, quoi qu'il arrive, à faire une œuvre excellente ? Et qu'est-ce que la décoration d'un meuble, d'un travail quelconque, sinon l'expression du plaisir qu'a pris l'homme dans le succès de son travail. »

Il faudrait que le plus humble objet usuel fût une petite chose d'art ; or, pour obtenir cette petite chose il faut la demander non à l'usine et à la machine, mais à un travail vraiment manuel : la main de l'homme est un outil divin. De plus, chaque objet doit être fait en totalité par le même ouvrier (en principe, du moins) : la plus grossière armoire normande, œuvre manuelle d'un pauvre menuisier de village, est infiniment supérieure à n'importe quel luxueux meuble d'usine. La machine qui fait tout très vite, ne fait rien très bien. Le règne de l'industrie est le règne de l'à peu près ; on

n'arrive qu'à une précision illusoire qui n'est que la gangue de la médiocrité. Nulle marinoni n'a encore égalé les tirages « au pressoir » du quinzième siècle, et si l'on veut du beau papier, il faut que chaque feuille soit faite à la main, une par une. Exemple vulgaire à la portée de tous: la machine n'a jamais pu arriver à faire — une cigarette !

M. Henry Bérenger, soucieux, tout comme un autre, d'art et de beauté, étudie dans la **Revue des Revues** les poètes de l'année et, parmi eux, M. Verhaeren. L'auteur des *Villes Tentaculaires* est un barbare qui a « violenté la langue française comme une étrangère rebelle » (1); fils d'une race alourdie pas les sens, il avait pourtant quelque chose à dire, mais il n'a pu, manquant de goût et n'ayant jamais respiré qu'un « air d'hôpital et de couvent ». Ce qui a surtout frappé M. Bérenger c'est l'air de famille qu'il y a entre Verhaeren et Rodenbach. M. Bérenger semble un peu provincial. Il demeure en un chef-lieu. Sans doute qu'il comprendra et admirera Verhaeren quand le nom du poète sera parvenu jusqu'à lui au-moyen d'un grand journal. Peut-être même sera-t-il heureux d'avoir acquis un sentiment nouveau quoique puisse protester son patriotisme, car M. Bérenger n'est pas un irréconciliable. Comme tout sera clair, dans dix ans ! Dès qu'une admiration est permise, dès que l'Académie a parlé, cet éminent jeune maître s'avance et sourit. A peine M. Gregh est-il couronné qu'il salue en lui un poète de sa race, bien français, celui-là, et dont les débuts lui rappellent ceux de M. Paul Bourget. J'acquiesce, mais voici que M. Ledrain, qui est fort méchant, proteste (**L'Eclair**) : « M. Gregh ne méritait-il pas d'être distingué parmi tous les autres ? N'est-il pas le secrétaire d'une revue importante qui compte, parmi ses rédacteurs et même parmi ses directeurs, des membres influents de l'Académie ? » M. Ledrain veut tout expliquer. Son habitude de déchiffrer les papyrus et les cylindres assyriens, lui a fait un esprit enclin à l'enquête, à la recherche des causes, non moins qu'à l'hypothèse ; mais pourquoi troubler le lauréat, à l'heure que sa palme est encore toute verte ? D'ailleurs, si M. Gregh a assez de talent pour que le choix académique ne le rende pas ridicule, il n'en a pas au point que son œuvre ou sa couronne puissent rester plus de douze heures consécutives le pivot d'une polémique sur le vers libre et les nouvelles tendances de la poésie française, M. Gregh pénètre un peu tard dans un cycle un peu vieux ; il n'était e actement pas né que la ronde

(1) Même reproche étant adressé à M. Vielé-Grffin, notre collaborateur a relevé vertement le critique sans-gêne qui accumule les coquilles dans une citation, donnée alors pour du mauvais français; on trouvera sa réponse dans le n° du 15 juin de cette même revue, où la poésie et l'art naguère étaient accueillis volontiers.

tournait et quand il entra dans le jeu les joueurs étaient un peu las, déjà. Dire qu'en 1897, au mois de mai, le vers libre s'est dressé telle qu'une inquiétante nouveauté devant l'âme douce de M. Sully-Prud'homme ! Cet académicien excellent a d'ailleurs avoué à ce sujet des pensées fort ingénieuses. Il ne serait pas ennemi de certaines combinaisons neuves si on lui en démontrait la nécessité. Il y a des passages remarquables dans le discours qu'il prononça à ce sujet, reproduit par le *Temps* :

« Dans cette recherche de la qualité musicale du langage, je me demande, messieurs, à quel moment précis je perdrai le droit de la qualifier prose. Me suffira-t-il, pour prendre ce droit, d'isoler, de mettre à la ligne chaque membre de phrase de manière à en soustraire l'harmonie aux influences affaiblissantes de celle des membres de phrases voisins ? Sans doute cette précaution ne sera pas vaine ; l'harmonie du discours y gagnera. Pourtant je doute que, même en faveur de ce procédé, vous m'autorisiez à débaptiser mon langage. Vous m'objecteriez que la prose a sa musique propre, et que cette musique, rendue, il est vrai, plus sensible par la séparation plus tranchée des membres de phrases, n'a pas pour cela changé de caractère. Mais, encore une fois, quel est ce caractère ? A quoi reconnaît-on que telle musique appartient ou n'appartient pas à la prose ?

» C'est ici que la difficulté commence. Il est certain qu'une observation attentive peut parvenir à dégager les raisons qui expliquent le charme de la bonne prose pour l'oreille ; ce sont des lois d'ordre physiologique. Tant que ces lois ne sont pas nettement formulées, la démarcation entre la prose et les vers demeure indécise, contestable.

» La seule méthode rigoureuse pour tracer cette démarcation consiste à procéder par une analyse exacte et un recensement complet des facteurs de la musique applicables au langage, des conditions requises pour qu'une suite de syllabes formant d'abord des mots, puis des membres de phrase, puis des phrases, procure à l'oreille du plaisir, le plus de plaisir possible. L'inventaire de ces conditions une fois dressé, on n'aura plus qu'à les grouper progressivement à partir de la plus simple jusqu'au système le plus complexe. Dans ces groupements successifs on rencontrera d'abord la musique de la prose, puis celle des vers, qui déjà chante, enfin le chant proprement dit qui remplit toutes les conditions de la musique vocale.

» Il est évident que le langage parlé diffère du chant en ce qu'il n'implique pas la gamme. Cette différence établit entre ces deux départements de la musique une démarcation essentielle, sans toutefois leur interdire de communiquer.

» Il s'agit de discerner, dans le premier, dans la phonétique du langage parlé, la prose de la versification.

» Il semble bien, à première vue, qu'un fragment de prose ne change de nature pour devenir un vers qu'en s'imposant quelques conditions nouvelles, empruntées au chant, abstraction faite de la gamme. C'est dans cette direction qu'il convient de chercher ce qui distingue essentiellemeat le vers de la prose, une définition du vers, applicable à toutes les langues. La fonction de toute poétique, au fond, consisterait donc à introduire le plus d'expression naturelle possible dans le langage, c'est-à-dire le plus de musique possible, mais sans le secours de la gamme.

. . . . . .

» Notre poétique est sortie, telle que nous l'ont laissée les plus grand poètes de ce siècle, d'une élaboration séculaire où la volonté réfléchie a eu beaucoup moins de part que l'instinct, c'est-à-dire les préférences organiques de l'ouïe. C'est en consultant, sans parti pris, naïvement, les indications de l'oreille, en obéissant avec une aveugle docilité à ses exigences inconscientes, que les écrivains ont peu à peu constitué le langage de la prose et celui des vers. Parmi les tentatives innombrables, leurs choix leur ont été spontanémnnt dictés par les lois profondes de la physiologie acoustique bien avant que Helmholtz l'eût étudiée. Il y a sans doute peu de chances pour que des combinaisons, à la fois très heureuses et très importantes, de sons vocaux soient restées inaperçues et à découvrir encore.

» Est-ce à dire, qu'il faille condamner d'avance les efforts de la réflextion pour reviser et compléter l'œuvre progressive de la spontanéité en ces matières ? Non, certes. Ces efforts sont légitimes ; il en est même de fort intéressants, de fort beaux qui témoignent d'une solide érudition et d'une rare puissance d'analyse. Je vous rappellerai, par exemple, l'ouvrage de M. Robert de Souza, intitulé le *Rythme poétique*. Je n'en connais pas d'autres qui soient aussi capables, ni plus dignes de commander l'attention. Il ne me semble pas toutefois que sa conception très élastique du rthyme appliqué au langage poétique distingue suffisamment le vers de la prose harmonieuse. Je suis, du moins, tout à fait dérouté et déconcerté par la musique des vers composés d'après ses principes et dont il propose des exemples au lecteur. Mais je n'oublie pas l'incalculable influence de l'habitude sur les perceptions et les jugements esthétiques. »

Aux Verlainiens il faut signaler le n° 5 du **Spectateur Catholique** et le n° 27 de **La France Scolaire**. Dans la première de ces deux revues, d'aspect original et de bonne typographie, ils trouveront divers articles sur le poète, et

trois charmants dessins de Maurice Denis pour illustrer *Sagesse* ; dans la seconde, des anecdotes et des documents : *Sagesse* et *Amour* furent écrits en grande partie en Angleterre, Verlaine étant professeur, à Stickney (Lincolnshire) et à Bournemouth.

Il y a d'excellentes choses dans le manifeste que publia dans **Le Libertaire** la *Ligne d'enseignement libertaire* : « Le but final de l'éducation doit être de former des hommes libres et pleins de respect et d'amour pour la liberté d'autrui. » C'est bien ; mais comment atteindre ce but ? « Raison, Science, Vérité, Justice... » Des mots ! Des mots ! L'homme n'est-il donc coupable que de changer de métaphysique ? Ensuite, toutes les écoles se valent : Voltaire était l'élève des Jésuites — ainsi d'ailleurs que presque tous ses contemporains lettrés. C'est que l'homme est porté à dédaigner ce qu'aima l'enfant. Principe trop méconnu et qui explique les révolutions intellectuelles et les autres.

R. de Bury.

LETTRES ANGLAISES

Cosmopolis. — The New Review. — To Morrow. — The Progressive Review. — The New Century Review. — The University Magazine. — The Bookman. — The Saturday Review. — The Studio.

Quand un critique entre en fonctions, il ne manque jamais de faire précéder son premier article d'un petit manifeste de circonstance, annonçant ses bonnes intentions, expliquant ses idées et proclamant son impartialité Nul reproche à faire à cela, sinon que c'est parfaitement inutile. Très tôt, on s'aperçoit que les intentions réalisées ne sont pas celles annoncées ; les idées développées et appliquées ne sont pas celles expliquées, et l'impartialité... oh ! l'impartialité ! Et c'est toutes les fois la même chose. Ce qui, d'ailleurs, n'empêche jamais le critique, bien au contraire, d'être accepté par ses lecteurs ; sa critique, ses sentences, ses jugements d'être la règle du goût public et l'indicateur des dépenses permises au chapitre des budgets particuliers consacré à l'art ou à la littérature. Car le public ne sait pas ou ne comprend pas. Encore, s'il s'agit de peinture, sculpture ou musique, on ne fait pas trop le récalcitrant pour avouer un manque d'habitude, d'entraînement ou d'éducation, avec une sorte d'humilité détachée ou dédaigneuse. Mais s'il s'agit de littérature, prose ou poésie, c'est une autre affaire. Du moment que tout le monde sait lire, tout le monde comprend ; toute phrase se décompose en mots, syllabes et lettres ; chacun, sachant épeler, peut s'en rendre compte. Si, au bout de la phrase, le sens n'éclate pas immédiat et clair, c'est que l'au-

teur ne sait pas écrire. Il sait probablement penser et c'est ce qui gêne tout le monde. Aussi le critique est-il le bienvenu. Il va dire, lui, s'il a compris le sens qu'enfermait la phrase, s'il a pensé et s'il a été ému avec l'auteur, s'il a aimé la forme et l'ensemble de l'œuvre. La tâche est belle, mais difficile et rude.

C'est pourquoi il est, dans ces conditions, si désagréable de voir un critique se tromper faute de documentation suffisante ou à cause de trop hâtives conclusions. Quand ce critique s'occupe de littérature étrangère, porte sur elle des jugements inexacts que le grand nombre des lecteurs ne peut contrôler, et que rendent presque définitifs une longue pratique et une autorité reconnue, il y a vraiment là dommage. Dans les trois articles sur la littérature française actuelle que M. Edmund Gosse a publiés dans **Cosmopolis**, j'ai pu relever, entre beaucoup d'excellentes choses, quelques inexactitudes et de vraies erreurs. Certes, je n'entreprends ni attaque, ni campagne contre l'éminent critique ; je connais de lui, outre ses œuvres personnelles, deux ou trois livres : *Gossip in a Library*, *Kit-Kats*, etc., qui m'interdisent toute remarque outrecuidante ou inconsidérée. De plus, j'ai été reçu par M. Gosse avec une amabilité et une urbanité charmantes, aussi terminerai-je ici toute préalable considération, certain, cette fois, que mon intention est dénuée d'impertinence ou de malice.

M. Edmund Gosse n'a pas émis la prétention de juger l'ensemble de la littérature actuelle en France ; simplement, à mesure que lui parviennent des livres, il en parle ; voulant, dit-il, se placer à « un point de vue exclusivement anglais ». Ce qui ne l'empêche, néanmoins, d'écrire d'excellentes et fort justes choses. Il connaît, comprend et juge très bien J.-H. Rosny ; il compare M. Jean Aicard à un faiseur de complaintes pour images d'Epinal ; ce qui ne peut surprendre, car M. Edmund Gosse connaît surtout les mouvements précédents. Arrivant au mouvement actuel, il lui est beaucoup plus difficile de comprendre, et alors même qu'il louange, il ne peut se défendre de réticences et de réserves prudentes. Il lit le *Trésor des Humbles*, de Maeterlink, et il admire : « Je confesse que je l'ai lu avec grand plaisir, quelquefois avec un sourire, peut-être, pour le liquide épanchement de sentiments, mais avec réelle sympathie et réel respect. »

Plus loin, M. Gosse affirme la pérennité de la forme fixe, des lois et des mètres poétiques fixes, et il a peut-être raison en un sens ; mais où il y a exagération et témérité même, car ce genre de prophétie est souvent cruellement démenti au dépens du prophète, c'est de dire : « Laissez les poèmes de la nouvelle école symboliste passer de mode et que restera-t-il ? Concevez la condition des vers de M. Vielé-Griffin dans trente

ou quarante ans, quand leur substance sera sans espoir devenue surannée et leur absence de forme cruellement apparente. » Comment ne pas voir là une injustice flagrante ; et pourquoi prendre M. Vielé-Griffin qui est certes, des meilleurs poètes actuels, un des plus vraiment vivaces, un des plus puissants contre les variations et les fantaisies de la mode, et qui est déjà préféré par un très grand nombre ? M. Gosse n'a pas vu le danger d'une telle appréciation. Il est fort probable et même plus que certain, que dans trente ou quarante ans, la forme affranchie et délivrée par les hommes du dernier mouvement, les symbolistes, vivra encore, même à travers ses transformations, n'étant qu'un développement des formes précédentes, parnassienne et romantique ; comme il est certain encore que la condition des poèmes splendides de la *Clarté de Vie* sera certes enviée pour beaucoup. Fatale imprudence que de donner de pareils rendez-vous.

Une autre fois, à propos de la seconde série de poèmes de M. Emile Verhaeren, M. Edmund Gosse, ne connaissant pas les plus récentes œuvres du poète, porte un jugement nécessairement inexact et incomplet sur l'auteur des *Villages Illusoires*. « A un degré adouci, M. Verhaeren est un adhérent des plus récentes écoles françaises. Il a une tendance à dénouer les liens de la prosodie et à rejeter les rigidités de la rime. Je dois dire qu'il ne pousse cette hérésie à aucune grande extravagance ; il se sert si peu, vraiment, des nouvelles libertés que je me demande s'il s'inquiète de s'en servir du tout. » Evidemment, ceci est d'un bon discernement, mais incomplet pour donner une idée de ce qu'est devenu M. Verhaeren, de ce qu'il est maintenant. M. Gosse est en retard de cinq ou six ans. Il continue : « Dans les *Soirs*, un extraordinaire emploi d'adverbes, une tendance à produire une impression par la répétition des mots, et autres supercheries de style proclament M. Verhaeren disciple de Verlaine. » C'est vraiment aller trop loin ; comme aussi d'écrire que le héros des *Débâcles* « comme le héros d'*En route* de Huysmans trouve enfin le repos à Rome », signifiant par là la conversion de M. Verhaeren. Et quel excessif scrupule, ironique remords sans doute, fait dire à M. Gosse après avoir cité :

En sa robe couleur de feu,
Le cadavre de ma raison
Traîne sur la Tamise

« de sorte que nous, Anglais, semblons être, en quelque vague façon, responsables de la misère du poète.»

Dans son article du dernier numéro de *Cosmopolis*, commentant une récente publication sur *La Crise poétique*, M. Gosse déplore l'anarchie et l'incohérence des 500 bardes !!!

qui vaticinent actuellement. En comptant bien, M. Paul Fort dernièrement disait en trouver 25 qui sans être enrégimentés s'entendent assez bien; les références ne sont pas toujours exactes et *la Crise poétique* est de celles-là. Mais à ce propos M. Gosse constate l'imminent besoin d'un Malherbe et se demande « si M. Paul Fort est le nouvel Apollon qu'on attend ». Prenant, dans la préface de M. Pierre Louys, que l'auteur des *Ballades* a inventé « un style nouveau, le style littéraire de l'avenir, » il déclare : « S'il en est ainsi, M. Paul Fort est un nouveau Malherbe et plus qu'un Malherbe. » Son livre, dit-il, « est un « cake » de prose avec des rimes occasionnelles, à des endroits inattendus, comme les grains de raisins dans un cake. Mais depuis deux cents ans nous, Anglais, connaissons cette sorte de chose. L'insipide pseudo-poésie de Shaftesbury conduisant, à travers les « Méditations dans les Tombes » d'Harvey, aux résonnances d'Ossian, puis, jaillissant de nouveau avec Walt Whitman, nous ont rendus modestes en fait de « prose-poésie ». Ceci vraiment est un excès de prudence, surtout qu'il n'y a rien de commun entre M. Paul Fort et les poètes cités. Sans doute cette forme nouvelle a dérouté M. Gosse et il a de suite pensé à comparer, ce qu'il ne fallait justement pas faire. D'ailleurs, la comparaison avec Whitman ne peut qu'être glorieuse pour M. Paul Fort, et il est fâcheux qu'une lecture plus attentive n'ait pas permis à M. Edmund Gosse de s'apercevoir que l'auteur des *Ballades* s'était absolument conformé à la tradition, sauf toutefois pour quelques cris et élans de lyrisme, qu'il ne demande que des élisions de syllabes muettes, toujours faites dans la conversation et même la déclamation, puisque M. Mounet-Sully lui-même les fait pour Racine et les classiques, où la perfection du mètre ne peut donner, comme parfois M. de Heredia, la sensation de vers de même longueur. Et enfin, ne sont-elles pas aussi belles que toute autre littérature, ces *Ballades* où « circule on ne sait quel élément vital, fleuri, épanoui, ardent, fait de souffrance, de bonté, de sympathie humaine » ? « Quand à la forme, pour citer encore M. Vielé-Griffin, M. Paul Fort en a tranché la question spirituellement et sans artifice — je songe à l'œuf de Colomb : « Ça vous gêne, semble-t-il dire que ce soient des vers ? Qu'à cela de tienne; mettons que ce soit de la prose. » On ne saurait mieux parler. ».

Trop loin de l'ambiance où nous sommes ici, il arrive à M. Edmund Gosse de laisser échapper des considérations générales un peu aventurées, telle celle-ci : « Personne, en dehors de la lutte, ne peut sérieusement admettre qu'aucun des « francs-tireurs» du symbolisme ait livré de bataille parfaitement décisive, » ce qui ne l'empêche, quelques lignes plus loin, d'appeler les règles de la poétique classique « le

trop sévère palais du vers traditionnel », d'admettre que M. Henri de Régnier est un merveilleux poète et de le comparer aux plus grands ; « il est en ce moment, dit-il, à mi-chemin des parnassiens et de ceux des symbolistes qui sont le moins violent dans leurs excès. Si nous approchons M. de Régnier du vieux camp démodé, son œuvre peut paraître suffisamment troublante et embarrassante, mais si nous l'atteignons par l'autre côté, c'est-à-dire par M. René Ghil ou par M. Yvanhoé Rambosson, — elle apparaît complètement organisée et intelligible. » Je ne sais vraiment pas ce que M. Rambosson peut avoir de commun avec M. René Ghil, et son œuvre encore éparse, quoique considérable, ne permet pas de l'éloigner tellement de M. de Régnier et surtout de le rapprocher de M. René Ghil ; il y a de M. Rambosson des poèmes d'une grande beauté qui surprendraient M. Gosse par leur clarté, leur allure et leur perfection technique.

Cédant de nouveau au besoin de classifier, M. Gosse nous confie ceci : « Pendant des années et des années, mon éloquent et mystérieux ami, M. Stéphane Mallarmé, a parlé de vers à la jeunesse de Paris. Le seul résultat de tous ces discours abstrus a été (ainsi me semble-t-il) la production de M. Henri de Régnier.» Réellement, pour aboutir à un tel jugement, il faut une singuliere bonne volonté. Peut-être au lecteur attentif et perspicace, apparaît-il parfois des influences légères et momentanées, mais aller jusqu'à dire que M. de Régnier est un produit de M. Mallarmé, ou M. Verhaeren un disciple de Verlaine, ce sont là des sentences difficiles et que ne peut excuser « an exclusively english point of view ».

Bien qu'il déclare avoir lu Aréthuse « sans recevoir aucune impression, » M. Edmund Gosse émet l'avis que M. de Régnier s'élève « de la tête et des épaules au-dessus de ces confrères ». Même si ce jugement était expliqué et motivé, il serait sujet à discussion ; et M. de Régnier lui-même, quoique ici hors de cause personnellement, protesterait sans doute contre une aussi spécieuse décision ; il n'est pas interdit d'avoir des préférences, mais de là à leur donner l'aspect de sentences magistrales, il y a une distance. Sur ce terrain, personne ne s'entendrait et il y a, en ce cas, autant de toises qu'il y a d'individus, toutes pouvant être aussi justes les unes que les autres.

Pourquoi, quand il s'agit d'artistes n'ayant donné encore que partie de leur œuvre, classifier, étiqueter, décerner des places et des rangs ?

Faut-il s'arrêter à des probabilités et y a-t-il quelque justice à les donner comme des certitudes ? Actuellement, il faut être spectateur et constater, ce n'est pas l'œuvre du critique de pronostiquer, et ce serait s'exposer à de dangereux

démentis pour plus tard que d'ordonner selon leur valeur actuelle des poètes comme MM. Vielé-Griffin, Verhaeren, H. de Régnier, Stuart Merrill, Paul Fort, et tant d'autres, plus jeunes ou dont les œuvres trop rares sont attendues avec impatience.

Dans les revues de ce mois, à signaler : un excellent article de C. F. Keary sur Paul Verlaine, publié par **The New Review**.

M. Victor Plarr, dans **To Morrow**, en réponse à un précédent article de M. Edgar Jepson, défend avec une grande érudition et fort spirituellement la Renaissance Celtique. M. Edgar Jepson défend aussi Stevenson contre M. George Moore, avec son habituelle âpreté ; et le vicomte de Colleville parle de la « Maison d'Art ».

The Progressive Review publie un intéressant article sur Francis Adams, poète du Socialisme ; **The New Century Review** reste parfaitement variée, et M. John M. Robertson, traite, dans **The University Magazine**, des accusations de Nietzsche contre le christianisme.

Dans **The Bookman**, une reproduction du beau portrait de Carlyle, par Whistler, et un article de W. B. Yeats sur R. Bridges. Dans **The Saturday Review** du 22 mai, M. John Davidson publie un Hymne à Abdul-Hamid qui fait penser aux choses de M. Rostand.

The Studio publie de fort beaux numéros spéciaux sur les salons de Paris et de Londres contenant plus de 160 reproductions.

Au mois prochain, les livres.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

I. — Luigi Donati : *Le Ballate d'amore et di dolore*, in-12, Milan, Galli, L. 2. — Salvatore Farina : *Vanitas* : *Madonnina Bianca*, in-18, Milan, Galli, L. 3. — Enrico Corradini : *La Gioa*, pet. in-8°, Florence, Paggi. — E. A. Butti : *L'Incantesimo*, in-18, Milan, Treves, L. 4. — Luciano Zuccoli : *Roberta*, in-18, Milan, Brigola, L. 3.50. — Laura Gropallo : *In Hora Mortis*, in-18, Milan, Brigola, L. 3.50. — Luigi Capuana : *Fausto Bragia e altre novelle*, in-18, Catane, Giannotta L. 2. — Pietro Guastavino, *Vibrazioni*, in-8°, Gênes, R. Stab. Sordo-Muti : L. 4. — Ugo Ojetti, *L'opera morale ed artistica di Antonio Fogazzaro* : in-8°, Rome, Forzani. — *Emporium*, rivista mensile, Bergame. — *La Scena illustrata*, rivista quindicinale, Florence.

II. — Ugo Ojetti : *L'avvenire della letteratura in Italia*, in-16, Rome, Società edit. Dante Alighieri, L. 1. — D. Gnoli : *Nazionalita e arte*, in-8°, Rome Forzani. — *Articles* de Giosuè Carducci et Giovanni Pascoli dans la *Vita Italiana*, 16 mars et 1er mai ; de Ugo Ojetti dans la *Revue de Paris*, 15 février 1896 et dans le *Marzocco*, 28 février et 28 mars 1897 ; de Ricardo Forster, de Barzellotti, de Luigi Capuana,

de Angiolo Orvieto, de Adolfo Albertazzi, de Mario Morasso, etc.
P.-S. — A propos de la *Nichina*.

I

C'est un charmant petit volume que celui de M. Donati, **Les Ballades d'amour et de douleur**. Après la couverture qui est jolie, on trouve une préface de M. Lucini et on est forcé de la lire parce qu'elle est pleine d'idées agréables et rédigée en excellent italien. Les Ballades, toutes en la forme italienne traditionnelle (1) sont de poésie tendre, sensuelle ou philosophique ; le vers y supporte bien ses chaînes rigoureuses et, malgré quelques artifices, paraît pur, sans surchage d'épithètes ; je l'aimerais mieux sinon « libre », du moins un peu plus libre et moins soucieux de rivaliser avec l'ingéniosité des trécentistes.

Madonnina Bianca témoigne déjà par son titre du goût de M. S. Farina pour les diminutifs, les histoires simples et cordiales. Il observe avec soin et fait parfaitement vivre ses personnages ; si ses procédés sont quelquefois un peu factices, le résultat n'en est pas moins atteint et la popularité de la plupart de ses romans dit combien ils ont été goûtés par le rare public italien. Celui dont il s'agit aura le même succès mérité.

Première partie d'une « Trilogie romantique », la **Joie** est l'histoire d'un homme qui s'est trop analysé, qui a trop réfléchi, et qui se trouve en désaccord avec l'ordinaire mélodie vitale. N'étant pas heureux, il souffre du bonheur d'autrui, dont l'évidence le surprend et l'irrite. Il s'en suit une tragédie et ayant tout ruiné autour de lui, il s'en va. Le héros de ce livre, Vittore Rodia, au lieu de se plier à la vie, voudrait plier la vie à ses principes ; c'est un logicien qui s'indigne que la même quantité de vin pur soit versée dans les humbles gobelets et dans les larges cratères, et qu'à un homme qui peut comprendre tout et jouir de tout, la nature offre les mêmes banalités qu'au commun des humains. Ce caractère est peut-être un peu trop « romantique » en effet ; nous le comprendrons mieux sans doute par la suite. Œuvre en somme remarquable.

Le **Charme**, de M. Butti, appartient au genre sombre ; l'amour y est exalté, mais comme le frère de la mort. Nous n'avons pas dans ce premier volume la conclusion définitive de l'auteur. L'amour est vainqueur de l'action, mais provisoirement. Ce roman intéressant, quoique écrit avec une redondance quelquefois fatigante, met l'auteur hors de pair : on commence à citer son nom en même temps que ceux de Fogazzaro et de d'Annunzio.

Moins touffu, **Roberta** est aussi un livre de moins hautes

(1) Si heureusement transposée en français par M. Pierre de Nolhac. Voir les Essais métriques dans son beau recueil de vers, *Paysages de France et d'Italie* (1894).

visées. C'est une histoire mélancolique où il y a de jolies pages. Les nouvelles et la scène symbolique réunies sous le titre de **In hora mortis**, malgre de l'inexpérience et de la gaucherie, témoignent d'une certaine ingéniosité.

La gloire de M. Capuana sera sans doute peu augmentée par **Fausto Bragia**, histoire d'un empoisonnement par ricochet au moyen de bacilles charbonneux volés dans un laboratoire. L'empoisonnement réduit à une forte colique, c'était un vaudeville.

L'Institut Royal des Sourds-Muets, de Gênes, a droit, au contraire, à quelques éloges pour la netteté et la correction du volume de vers appelé **Vibrations**. N'était la couverture, qui est *spaventosa* (l'abjecte simili-gravure a conquis l'Italie, qui tient sans doute à déshonorer l'Art avec une fougue particulière), le tome serait irréprochable, quoique un peu lourd ; les vers de M. Guastavino sont pleins de bonnes intentions.

Les premières lignes de l'étude de M. Ojetti sur **Fogazzaro** sont à citer : « En chacune des pages de l'œuvre de Fogazzaro on sent la présence de l'auteur. Il semble qu'entre les lignes, en chaque blanc, ou derrière le lacis des paroles, deux yeux profonds vous regardent, vous invitent à méditer, deux yeux profonds qui ont sondé, avec anxiété les ténèbres et aussi la pleine lumière du soleil. Vous n'êtes pas seul avec un livre qui vous raconte objectivement des faits vus ou inventés avec tranquillité, avec art : vous êtes en présence d'une autre âme. » Quand on sent cette présence, c'est que l'écrivain est doué d'assez de génie, d'assez de force pour s'extérioriser ; on la sent dans les plus froids, dans les plus volontairement clos, aussi bien que dans les plus accueillants et dans les plus chaleureux, dans Gœthe et dans Lamartine, dans Villiers et dans Flaubert. Fogazzaro est très haut, il vit dans la sérénité. Son but a été d'unir l'art à la morale, — laquelle en soi n'est qu'une vanité, et d'ordonner ainsi une conception de la vie plus harmonieuse et plus pure. C'est un idéaliste ; il sait que la nature n'est que le vêtement et le prétexte de l'idée. Malheureusement, Fogazzaro n'est pas un génie complet : il y a des défaillances dans son style et il a cédé, pour des vues pittoresques, à la fâcheuse tentation de transcrire des dialogues en dialectes, en patois, — au lieu de les transposer ; c'est grave. Rien ne pourrait justifier en France une telle aberration. Mais en Italie, si l'italien est lu et compris dans la classe moyenne, il n'est que rarement et difficilement parlé ; quant aux paysans et aux ouvriers, ils ignorent quasi jusqu'à l'existence de la langue que manie si bien M. Carducci. L'italien est en Italie ce qu'était le latin dans l'Europe du XIII^e^ siecle, la langue

nécessaire mais non la langue familière : les dialectes y vivent toujours et même littérairement.

II. — Alors quand la littérature d'Italie n'est pas provinciale ou particulariste, elle devient internationale. Elle s'adresse à Naples, à Rome, à Venise, à Milan ; jamais à l'Italie entière ; ce qui est compris à Messine ne peut l'être à Turin. Ne pouvant conquérir chez eux un large public homogène, les écrivains italiens songent à l'Europe : ils écrivent pour Paris. Leur littérature — si l'on excepte Fogazzaro, Verga, la Serao — ressemble un peu à ces vins savants où les uns goûtent et les autres déplorent la totale absence de la saveur du terroir. On sent, en Italie, le défaut non seulement d'un grand centre littéraire, mais aussi même de cénacles et même de coteries ; pas d'écoles, partant pas de querelles, pas d'émulation, pas de critique des idées, pas de souci de continuer ou de violer la tradition. Une littérature dont l'individualisme sans principes se développe trop loin de la critique et des rivalités, s'engourdit et meurt d'autophagie. Il y a cependant eu une discussion intéressante et précisément sur ce sujet : Y a-t-il aujourd'hui une littérature italienne ? M. Ojetti a parlé le premier ; puis M. Carducci ; puis d'autres. Le vieux poète a été battu, malgré sa belle plaidoierie, et M. Ojetti a profité de sa victoire pour soulever aussi la question de l'idéalisme en art. « L'art, dit-il, n'est pas national, ne peut être volontairement national. L'art est individuel... L'écrivain n'a pas à se préoccuper de l'Italie plus que du Groenland. Si par son génie il produit une œuvre qui soit la gloire de sa patrie, qui en devienne le miroir symbolique, tant mieux. Mais il n'a pas à poursuivre un tel but. » Il est bien évident que l'art a son but en soi ; ce but atteint, l'artiste ne doit avoir souci d'aucune des conséquences de son œuvre, bonnes ou mauvaises. M. Ojetti dit bien : l'art ne doit être *volontairement* ni moral, ni patriotique, ni utile, ni immoral, ni frivole, ni anarchiste ; il peut être tout cela *involontairement* sans cesser d'être de l'art. C'est pourquoi un écrivain doit suivre son génie, aveuglément, sans raisonner, comme un chien suit son maître.

ZANONI.

P.-S. — Au dernier moment nous recevons de Venise, à propos de la *Nichina*, une lettre dont on nous permet de donner au public quelques paragraphes :

« Ce roman intéresse beaucoup les vieux Vénitiens qui, comme moi, aiment chaque pierre de la cité dogaresse ; mais ils sont choqués par certaines inexactitudes. Aussi, en ce qui touche aux mœurs des courtisanes, si votre Théophile Gautier a dit :

Au soleil tirant sans vergogne
Le drap de la blonde qui dort,
Comme Philippe de Bourgogne
Vous trouveriez la toison d'or...

Aussi j'aime tes courtisanes,
Amant du vrai, grand Titien...

il s'est trompé. Les femmes qui, dans les tableaux de notre Vecellio, étalent bravement

Sous une courtine pourprée...
Dans sa pâleur mate et dorée
Un corps vivace où rien ne ment,

ne sont pas des courtisanes, mais de libres et nobles dames qui faisaient l'amour selon leur bon plaisir, non par métier. Comme les courtisanes grecques dont elles avaient la tradition, nos admirables *cortigiane* de jadis se tenaient le corps aussi net et poli qu'un marbre et, quoique cela puisse contrarier nos goûts moins raffinés, il aurait été impossible, et malhonnête, de louer leurs charmes en proférant ce vers de Virgile :

Muscosi fontes et somno mollior herba.

Voici d'ailleurs, choisi parmi tous les textes que je pourrais vous citer — non compris les sonnets de Baffo — un passage du *Corriero Svaligiato* (1) qui lèvera tous vos doutes :

« Queste mai non s'incontrano con un pelo di barba, esercitandosi con molto studio la cura di lavare ogni ruvidezza, da cui possa offendersi la delicatezza d'un tanto gusto. È ammirabile la loro sollicitudine in purgare le strade, in guisa che da frequente concorso non vengono corrose, nè allordate. »

Z.

LETTRES NORVEGIENNES

Quand nous avons voulu faire d'Ibsen un sociologue et un professeur d'anarchie, les Scandinaves ont protesté n'avoir jamais compris sous un tel jour l'œuvre du grand dramaturge. — Pour eux il était avant tout le peintre de leurs mœurs et le poète d'un esprit de révolte, qui est dans la race ; si philosophe il était, il l'était dans le domaine de la vie morale, qui est celui de la famille. — Or, nous avons remplacé la vie individuelle par la vie collective, et c'est pourquoi de telles tendances septentrionales nous apparaissent ainsi subversives : l'Etat chez nous n'étant censé former qu'une seule famille. — Aussi bien, n'a-t-il pas suffi des dénégations mê-

(1) *Continuazione del ecc.* In Villafranca, 1671. *Lettera che rifrisce la qualità delle Cortigiane di Venetia.*

mes du grand homme pour couper court aux discussions. Il n'en demeure pas moins que le drame d'Ibsen est tout intellectuel et construit à la façon d'un théorème ; mais combien sont vivantes les âmes qui s'y meuvent ! D'ailleurs, en la pléïade dont Ibsen est le chef, ils sont trois que l'on a le devoir de saluer grands. Nous commençons à connaître Bjœrnson ; mais nous ignorons à peu près complètement Jonas Lie. — Ame faite de pitié, de rêve, et de tendresse, Jonas Lie a pourtant écrit des romans qui vivent d'une profondeur de sentiment et d'émotion presque inconnue chez nous. — La simplicité de ces histoires leur donne un air de confidences, où l'auteur remettrait en scène, avec la plume d'un Dickens, les impressions d'un Pierre Loti. — Que dire de sa dernière œuvre, intitulée du nom de son héros *Dyre Rein*, étrange et profonde entre toutes, où l'on assiste à la longue épreuve d'une âme angoissée, épouvantée par la Vie ? Du moins, la conclusion du livre est-elle d'une sérénité que semblent ignorer de plus en plus les Jeunes de la Norvège.

Chez Knut Hamsun, la tendresse fait place à la combativité, au sarcasme amer. — Nonobstant, grâce à son art tout personnel de concentrer tout l'intérêt de ses livres sur un personnage unique, il a pu créer des œuvres d'une intensité rare, à force de simplification et de synthèse psychologique. — Peut-être, néanmoins, doit-il rester inhabile au théâtre, à cause de sa méthode monochrome, ce que semble, d'ailleurs, prouver l'insuccès de son drame *A la porte du Royaume*, un pendant du roman célèbre de *La Faim*. — Puissante, empoignante et neuve pourtant se révèle à l'analyse la trame de cette œuvre. — Ivar Kareno est ce qu'on appelle en Norvège un candidatus philosophiæ ; il vient d'écrire une grande étude philosophique, qui est tout à fait en désaccord avec le système professé à l'Université par le très influent et très conservateur professeur Gylling. — Kareno est un idéaliste intransigeant qui ne vit que dans ses pensées et dans son rêve et, quand il croit avoir raison, il ne tient compte de qui ni de quoi que ce soit. — Quoiqu'il sache fort bien que toute l'université, tout l'avenir seront fermés pour lui, s'il publie son étude, il la publiera quand même. — Il oublie presque sa femme, il la néglige au moins. — En vain essaye-t-elle d'éveiller sa jalousie ; il ne voit rien. — En vain le professeur Gylling veut-il tenter un dernier effort, il n'entend rien, il *veut* publier son étude, sans y changer un mot ! — Et, lentement, tout son « chez soi » s'écroule, jusqu'à la fin de la pièce, où les huissiers arrivent pour saisir son mobilier

A son tour, le champ de la critique s'ouvre au génie scandinave, et Georges Brandès se suscite des émules. — Avec

autant de méthode que notre Taine et plus d'égards pour la part d'impulsion originelle qui reste dévolue à l'Idée-cause, Erik Lie vient d'écrire une *Histoire de la Littérature européenne*, par tableaux successifs de synthèse, où se condensent les traits caractéristiques de la civilisation au sein de chaque époque. Amplement préparé par une étude documentée, où notre Balzac est parallèlement envisagé comme homme et comme artiste, l'auteur « s'est efforcé, dit-il, de voir le simple dans le complexe » ; en tout cas, il a réussi à produire un travail original, dans ce champ tant de fois retourné de la littérature universelle.

Il n'y a pas à le nier, cette âme scandinave va plus avant que la nôtre, et, peut-être du fait que ses impressions se renouvellent plus rarement, il s'ensuit qu'elle les creuse davantage, jusqu'à en tirer des notions spéculatives de généralité qui nous demeurent inaccessibles, parce que nous sommes habitués à percevoir plutôt des rapports d'idées que les idées mêmes.

Si intensément s'éveille au Nord l'aurore magnétique de l'Art que nous pouvons espérer, à cette heure de diffusion intellectuelle, d'en être rajeunis pour quelques lustres encore !

PHILÉAS LEBESGUE.

LES THÉATRES

L'Enfant malade. — La Comédie de l'Amour. — Don Juan de Flandre.

L'Enfant malade, que les Escholiers ont fait jouer à leur dernier spectacle, est une pièce intéressante. L'auteur en est M. Romain Coolus. M. Romain Coolus est loin d'être un écrivain banal : on connait de lui des poèmes et des contes d'une fantaisie singulière et d'un humour original, et, chaque mois, on peut lire, dans la *Revue Blanche*, ses critiques dramatiques, qui sont toujours curieuses. Il y a quelques années, M. Antoine représenta, au Théâtre Libre, sa première pièce, une comédie en un acte, intitulée le *Ménage Brésille* ; l'an dernier, M. Lugné-Poe représenta, à l'Œuvre, *Raphaël*, trois actes où il y avait de grandes qualités. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux pièces ne valait l'*Enfant malade*, et nous espérons que c'est dans un théâtre régulier que nous applaudirons la prochaine œuvre dramatique de M. Coolus.

« L'enfant malade », c'est la femme. M. Coolus cite le vers de Vigny, dans la *Colère de Samson* :

La femme, enfant malade et douze fois impur ;

Mais il n'en accepte comme vrai que le premier hémisti-

che : car il n'est pas misogyne, et si, pour lui, la femme, la femme du moins qui est vraiment femme, est un enfant malade, il ne s'ensuit pas qu'elle soit impure. Sa maladie ne la rend pas méprisable, et l'homme ne doit pas la haïr, mais avoir pitié d'elle. Et M. Coolus nous suggère que, peut-être, il est un remède contre la maladie de la femme ; et ce remède est justement de ne la plus traiter en enfant, de lui enseigner qu'elle est un être libre de se donner à qui elle veut, libre de se reprendre quand elle veut, de faire naître en elle la conscience d'elle-même. Le remède, il est vrai, ne réussit pas à guérir Germaine, l'héroïne de l'*Enfant malade*, et, au dernier acte, elle souffre avec autant d'exigence qu'au premier ; mais n'avait-il pas, jadis, guéri Ellida Wangel, et Nora Helmer ne l'avait-elle pas, d'elle-même, découvert ? D'ailleurs, il est possible que Germaine aussi ne soit pas inguérissable, et peut-être Jean, par son amour dévoué, arrivera-t-il à lui donner le bonheur et la paix.

Les qualités dramatiques sont grandes dans l'*Enfant malade*. L'intrigue, où sont en lutte trois personnages principaux, est simple et claire, et conduite avec logique et habileté. Deux scènes, l'une au second acte, entre Jean, le mari de Germaine, et Henri, l'amant, l'autre au troisième, entre Jean et Germaine, sont des mieux menées, et la dernière, surtout, n'est pas sans grandeur, qualité rare dans une comédie contemporaine.

Les caractères des deux personnages les plus importants, Jean et Germaine, sont bien tracés. Peut-être ne rencontre-t-on pas tous les jours des hommes pareils à Jean, d'une bonté aussi noble, d'un désintéressement aussi tendre, d'un amour aussi généreux. Mais, une fois admis, le personnage est, il faut l'avouer, logique et, par cela même, vraisemblable. Il agit comme il doit agir, et c'est avec une infinie délicatesse que M. Coolus nous montre comment d'indifférent il devient pitoyable, de pitoyable tendre, et de tendre amoureux. Il y a là, dans les sentiments, de bien jolies nuances, et qui sont exprimées en une langue excellente.

Pour Germaine, elle est beaucoup plus réelle que Jean, et son personnage est plus vivant. Je n'irais pas jusqu'à dire, comme M. Coolus, qu'elle est la femme normale : mais bien des femmes vivent, dont les exigences capricieuses ne sont jamais satisfaites, et qui ne se croiront aimées que si l'on abdique, pour elles, toute sa personnalité.

Celles-là sont des enfants malades, et, de leur maladie, elles ne sont pas responsables. C'est l'éducation qu'on leur a donnée, médiocre et servile, qui leur a faussé l'intelligence et la sensibilité ; on leur enseigna que la femme est un être passif, et que son sexe la destine à obéir : aussi leur rêve devient-il d'être obéies, et jamais elles ne trouveront qu'on

leur obéisse assez ; et ceux dont elles font des victimes souffriront d'autant plus, peut-être, qu'ils les aimeront d'un amour plus éclairé. Un homme tel que le Jean de M. Coolus souffrira plus de l'erreur de Germaine qu'un brutal qui ne comprendrait pas que Germaine est une malade et qui la maltraiterait, sans tenter de la guérir.

La Germaine de l'*Enfant malade* est bien vivante, et d'une vie vraie ; et M. Coolus a su la faire tout à fait différente des héroïnes à qui l'on pourrait la comparer, et dont nous parlions tout à l'heure. Ce n'est pas là un mince mérite, et la création du personnage de Germaine suffirait pour qu'on louât légitimement M. Coolus.

Mlle Marthe Mellot a été excellente dans le rôle de Germaine, M. Grand a eu de la tenue dans celui de Jean; et, dans un rôle épisodique, très bon d'ailleurs, M. Gémier a été parfait. La mise en scène de la pièce était soignée : les mises en scènes soignées sont, d'ailleurs, fréquentes aux Escholiers.

A l'Œuvre, comme dernier spectacle, a été jouée **La Comédie de l'Amour**, d'Ibsen. Je n'ai pas à m'étendre longuement sur cette œuvre, dont on a pu lire, dans le *Mercure* même, il y a quelque temps, une traduction, supérieure, me semble-t-il, à celle de MM. de Colleville et Zépelin. La *Comédie de l'Amour* est loin, d'ailleurs, d'être une des meilleures pièces d'Ibsen : mais il faut tenir compte qu'elle date de 1861, et je ne vois pas quel auteur dramatique, autre qu'Ibsen, aurait eu le courage d'écrire, à cette époque, une pièce si simple et si hardie : ce n'eût été, certes, aucun de ceux qu'alors on acclamait en France, l'insipide Augier pas plus que l'inepte Ponsard ; ce n'eût pas même été le trop timide Alexandre Dumas, qu'on y contestait encore, et lui, pourtant, valait mieux que ses contemporains.

La *Comédie de l'Amour* n'a été que médiocrement jouée à l'Œuvre, bien que M. Gémier y ait été excellent et qu'il ait fait du pasteur Straamand un type inoubliable. M. Rameau, en Falk, a eu de bons mouvements d'éloquence.

Sept jours avant la clôture, et comme lever de rideau du *Chemineau*, l'Odéon a joué **Don Juan en Flandre**, de MM. Virgile Josz et Louis Dumur. Ce petit drame est fort intéressant, et la dernière scène en est ingénieusement imaginée : Don Juan — un Don Juan classico-romantique, conforme à la tradition de Da Ponte et aussi à celle de Musset — s'y rencontre avec Dode, une jeune fille dont la joie est de prier dans les béguinages, et qui est mystiquement amoureuse. Il y a là une scène très curieuse, et la rencontre de Don Juan et de Dode est émouvante. Don Juan proclame aimer en les femmes des formes transitoires de la beauté absolue ; et, dès qu'il a rencontré celle qui, par sa piété même et son

mysticisme, lui donne un peu de la sensation qu'elle est cette beauté, il a peur, et il s'enfuit avec la premiere passante qui survienne. La situation est intéressante et neuve, et la scène bien traitée ; le personnage de Dode, qui est pieuse et qui est sensuelle, est nouveau au théâtre, et heureusement présenté; et il faut louer MM. Josz et Dumur d'avoir, en s'attaquant, une fois de plus, à l'antique sujet de Don Juan, inventé une scène.

Don Juan en Flandre a été excellemment joué par Mlle Thomsen, une des actrices les plus exquises qui soient aujourd'hui, et par M. de Max, qui, une fois de plus, a fait preuve de son intelligente et pittoresque originalité.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART

Expositions Anquetin, Puvis de Chavannes, Rippl-Ronaï. — *Memento.*

Un peintre singulièrement épris des ressources multiples de son art, insoucieux de l'adhésion des foules que de telles recherches effarent et affolent, M. Anquetin (exposition chez Cubat), ignore le vain contentement parmi de faciles formules plus ou moins renouvelées qui s'imposent à l'admiration d'un snobisme toujours dévoué, simplement par leur inlassable répétition. Ici nous avons affaire à un probe, à un consciencieux artiste. Il sait mieux que quiconque ce qui lui est propre, ce qui est louable dans les peintures premières que l'étude des Japonais a influencées, au début de sa carrière, en même temps que l'admiration passionnée d'un nu authentique révélé par Manet, il le sait, et sans doute que, s'il eût continué à se satisfaire du métier dès lors acquis, il n'eût pas tardé à voir, comme tant d'autres, son nom livré au vent stérile des discussions, ou établi parmi les noms qu'un public certain acclame.

M. Anquetin a préféré tenter une aventure plus haute. Il s'est dit, peut-être, que le peintre avant tout, à l'exemple des plus robustes maîtres de la Renaissance, à l'exemple aussi de Delacroix, je n'écris pas ce nom sans intention, doit s'approprier toutes les ressources de son métier, s'ouvrir toutes les possibilités, au risque de se buter à bien des obstacles, lutter et les vaincre, s'il est en lui de devenir tel un jour qu'il ne s'arrête plus devant aucune difficulté strictement matérielle, sans la bassesse de la tourner.

M. Anquetin est donc, est uniquement, il convient bien haut de l'en louer, un peintre, c'est-à-dire qu'il tente de rendre des formes et des couleurs, à ce point que pour lui l'idée

peut-être jaillit et certes elle jaillit) de son œuvre, jamais abstraite, symbolique, n'importe le nom dont on la nomme! elle ne la crée ni ne l'impose. M. Anquetin est un peintre.

Aussi quelle diversité dans son œuvre, et c'est ce qui trouble, en premier lieu, le spectateur. Des torses nus de jeunes filles d'un dessin cerné, assuré, sur un fond d'arabesques clair; des portraits d'un faire minutieux, léger, riant, s'assombrissant peu à peu avec un modelé plus épais de têtes où les lumières en pâtes grasses coulent sueur aux plis des joues, des lèvres et jusqu'au menton et au cou, types appuyés, énergiques, de rieurs, de fumeurs, de buveurs, — puis portraits sobres, d'allure reposée, de M. Arsène Alexandre, de M. Mauclair, de M. Dujardin, de M. Roinard; — enfin, explosion nouvelle de clarté décorative et emphatique: portrait de M. Janvier, comme Lampourde.

En même temps, ce sont des études fouillées et captivantes des coins de rue où l'adorable Parisienne passe, glorifiant d'un soin ému toute sa fraîcheur gracieuse et l'émoi dont elle embrase le soir et les yeux; — des jardins et des champs: les arbres se gonflent en feuillages éperdus vers l'enlacement lyrique d'un pur azur; le soleil pleut entre les branches, dans les herbes, sur les bras nus et sur les robes qui s'en fleurissent, héraldiques, des jeunes femmes assises et debout; puis c'est la poussière mouvementée que lève un retour des courses par une route vers Paris. Et tout cela aboutit, le dessin, la lithographie, d'un Daumier plus ample et moins pénétrant nous l'eussent à peine laissé soupçonner, à une tentative fougueuse de décoration grandiose, à la manière de Delacroix, par allégories mythologiques, plafond, panneaux, tympans, projets de tapisseries; tout cela d'un mouvement emporté, d'une couleur chaude et excessive, pour être marié à des lambris surchargés d'or de quelle galerie d'Apollon insoupçonnée!

Les architectures rarement ruissellent d'une telle profusion de métaux et de pierreries, et si Delacroix a bien fait, en le plafond du Louvre, de les éclabousser d'une richesse plus somptueuse et plus sonore, il a su, à la bibliothèque du Sénat, à Saint-Sulpice, se modérer, et en chaque lieu susciter l'éclat pictural, précisément, que l'ornementation environnante supportait. Je suppose que M. Anquetin n'ignore pas cette nécessité d'appropriation, et j'imagine le château qu'il tente de décorer un palais gigantesque et pompeux où chatoient et vivent les purs bijoux, comme aux palais des contes de fées.

— Pour M. Puvis de Chavannes, la grande décoration austère et expressive avant tout comporte une simplicité de moyens, une sobriété de groupements et de coloration qu'on admire une fois de plus en le carton qu'il a placé tardive-

ment au Salon du Champ de Mars. L'œuvre est destinée au Panthéon, et elle nous conte un épisode de la Vie de sainte Geneviève.

Par la Seine qu'on voit sinueuse à travers une vaste plaine que ferme au fond la ligne égale des collines sombres, vers la Ville assiégée dont se dressent, au premier plan, à gauche, les remparts sourcilleux, des bateaux, les voiles tendues, et la Sainte et tout un cortège pieux de jeunes filles président au ravitaillement, tandis que de robustes débardeurs transportent, de ci, de là, leurs fardeaux. On sait la ligne robuste tour à tour et alanguie du dessin de M. Puvis de Chavannes, et l'on soupçonne, au souvenir de ses œuvres anciennes, l'émotionnant charme de coloris qui d'une composition telle émanera; oh! les bleus brumeux des fonds boisés et l'eau songeuse et la campagne drue!

M. Puvis de Chavannes est le plus conscient des grands décorateurs: seul il a su réaliser des peintures murales qui soient comme un rêve issu peu à peu des pierres qu'elles illustrent, nécessaires et harmonieuses.

— A l'Art Nouveau, rue de Provence, M. Rippl-Ronaï nous montre un grand nombre d'essais divers, de facture soignée, travaillée et précise. L'influence de divers peintres s'y fait, le plus souvent, sentir trop vivement, et, en particulier, de M. Vuillard. Cependant, il y a là des paysages agencés dans un goût décoratif élégant et personnel, avec une interprétation des lumières originales principalement quelques sites de Hongrie, et plusieurs beaux portraits (de brodeuses et aussi de M. Vuillard).

Les broderies sont d'un dessin d'arabesques très joli et finement traitées.

Memento: A l'Art Nouveau, les verres (favrile glass) de M. Tiffany. —Chez Durand-Ruel, deux tableaux de M. Gritsenko; le merveillleux portrait, par Renoir, de Jeanne Samary, une œuvre entre toutes celles de ce temps! — deux beaux Goya, des Monet, etc...

Lire l'étude approfondie et nette de M. de la Sizeranne (Hachette, édit.) sur *Ruskin et la Religion de la Beauté.*

ANDRÉ FONTAINAS.

ÉCHOS

Une lettre de M. Pierre Louys. — Le Monument de Paul Verlaine : cinquième liste de souscription. — Mariages. — Vient de paraître au *Mercure de France.* — Le Théâtre de l'Œuvre et les Auteurs. — Représentations privées des *Miroirs.* — Le Théâtre Civique.

18 Juin 1897.

Mon cher Vallette,

Un certain Frédillo, graveur complètement inexpérimenté,

un de ces «artistes» qui décorent les factures et les cartes d'hôtels, vient de publier une suite de planches destinées à l'illustration d'*Aphrodite*.

Bien entendu, ce colportage se fait sans aucune autorisation de ma part, et je pourrais faire saisir par ordre ces pages supplémentaires que je considère comme déshonorantes pour mon livre.

Je m'abstiens. Que ce pauvre homme gagne sa vie comme il peut. Mais je ne puis laisser ignorer aux lecteurs du *Mercure* que la suite Frédillo se vend sans mon aveu et que c'est un méprisable paquet.

Très amicalement à vous.

PIERRE LOUYS.

147, Boulevard Malesherbes.

Le Monument de Paul Verlaine. — *La France Scolaire*, que dirige depuis quatre ans M. Fernand Clerget, a publié un numéro exceptionnel pour être vendu au profit de la souscription. Nous en extrayons cette page de M. Stéphane Mallarmé :

« Vous requérez, cher Monsieur Clerget, pour des instituteurs — plusieurs, des poètes — ici mon témoignage que Verlaine, ce Maître, effectivement professa : certes, la langue anglaise. Je l'appelais — comme de mes heures, aussi, restent aux vitres dépolies des classes d'un lycée — en souriant mon confrère et collègue, attendu qu'il me conta les succès notoires de son enseignement, je crois, à Réthel, et clignait de l'œil, dans nos rencontres, en connaisseur interrogeant si le mien prospérait : lui, évadé depuis longtemps, et j'attribuais à l'intervalle d'oubli cette sérénité, volontiers, de s'entretenir d'un sujet pour moi, dont tarda l'épreuve, sans attrait. L'aventure que je démêlai son fils, à Rollin, dans un cours et l'en informai même, contribua, peut-être, à cet intérêt, de sa part, aux technicités de mon passe-temps obligatoire : ainsi, affectionnait-il mainte citation, doctoralement, de l'anglais, comme un qui possederait quelque langage exceptionnel ou à la portée de peu de gens, mettons, c'est vrai, d'un nombre restreint de poètes. Confidences pédagogiques, avis ; il montrait, particulièrement — d'un moyen de son invention, auquel il m'initia, une fierté. Il avait (je l'entends) envisagé, avec justesse, la persistance de l'intonation gutturale ou de la stridence, les dents contre, ceci invétéré chez les Anglais essayant notre langue, comme une marque indéniable d'aptitude à prononcer excellemment et sans effort, plutôt, la leur propre ; cette performance suprême qu'exige de ses disciples un maître français consciencieux, pourquoi n'y atteindre tout

de suite, en inculquant à ceux-ci, même lisant Boileau, la prononciation défectueuse ordinaire aux compatriotes du Dr Johnson, — pas comme un vernis grossier pour tromper personne ou procéder, du coup, par renversement facile et arguer que si les élèves altéraient le français à l'imitation de bar-men ou de jockeys, d'autant plus pouvaient-ils émettre un pur anglais; mais, selon tel mystère convenant en matière de linguistique, parce que des organes, faussés en une grimace authentique, doivent mieux se prêter, peut-être, aux miracles de l'élocution étrangère, laquelle, sait-on, s'installera de soi, intérieurement, par une vertu. Verlaine donc avait pris des mesures en sorte de n'entrer dans sa classe, jamais, que les enfants debout ne le saluassent (comment transcrire, sauf par un emprunt d'orthographe aux scènes et chansons bouffes) de ce chœur : « *Baonn-jaur, Maossiun Vœu-laine!* », la minute, pour l'éducateur, de se rendre à sa chaire.

» Stéphane Mallarmé. »

Le Comité a décidé qu'il serait fait appel aux artistes amis ou admirateurs de Paul Verlaine, et qu'une vente des œuvres offertes aurait lieu à la rentrée au profit de la souscription.

L'éditeur Blok, de La Haye, prépare et publiera en septembre, pour être vendu exclusivement au bénéfice du Monument, un curieux opuscule émanant du peintre et aquafortiste hollandais Ph. Zilcken, chez qui Verlaine demeura lors de son séjour à La Haye. Titre : *Paul Verlaine, Correspondance et Documents inédits relatifs à son livre « Quinze jours en Hollande »*, avec une Lettre de Stéphane Mallarmé et un Portrait de Verlaine écrivant, d'après la pointe-sèche de Ph. Zilcken sur un croquis de J. Toorop.

Voici la liste des souscriptions relevées à la date du 15 juin :

MM. Raoul Ponchon : 20 fr. ; Jean Schlesinger (souscriptions de Vienne) : 100 fr. ; Albert Mérat : 5 fr. ; Karel Reychler : 2 fr. ; Fritz Vanloo : 2 fr. ; Charles Ruyttens : 2 fr. ; J. Courdil : 1 fr. ; F. Lechantre : 1 fr. ; Pedro Emilio Coll : 10 fr. ; Angel C. Rivas : 5 fr. ; Urbaneja Achelpohl : 1 fr. ; Francisco Garcia : 1 fr. ; Alberic Rocheron : 5 fr. ; Louis Crozat : 1 fr. ; Jean Ruffat : 1 fr. ; Jules Mirande : 1 fr. ; Raymond Bonheur : 5 fr. ; Albert Samain : 5 fr.

Total de la cinquième liste : *cent soixante-huit francs*, ci.	168.00
Report des quatre listes précédentes.	4.984.25
Total au 15 juin.	5.152.25

§

Mariages. — M. Paul Adam a épousé, le 24 juin, Mlle Marthe Meyer.

M. Félix Fénéon a épousé Mme Fanny Goubaux.

M. Ad. van Bever épouse, le 16 juillet, Mlle Marguerite de la Quintinie.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Dans la collection gr. in-18, à 3 fr. 50 le volume : Sur les Pointes, par Pierre d'Alheim.

Dans la série des formats et prix divers : Zeitoun, *depuis les Origines jusqu'à l'Insurrection de 1895*, avec une carte, des reproductions de dessins et de photographies, par Aghassi, traduction d'Archag Tchobanian, préface de Victor Bérard ; — Le Livre de Monelle, par Marcel Schwob ; — Les Fêtes réelles, album de 50 planches, par Albert Trachsel.

(V. formats et prix page 4 des annonces).

Le Théâtre de l'Œuvre et les Auteurs. — Un peu avant de donner son dernier spectacle, M. Lugné-Poe a fait imprimer et répandu la déclaration suivante :

§

« Durant cette saison, sur huit spectacles, cinq furent composés de pièces étrangères et trois de pièces françaises. Les cinq traductions furent unanimement, ou presque, louées par le public et par la presse, au contraire des œuvres françaises, qui sont écoutées médiocrement et exécutées brièvement dans les journaux. Il en faut donc conclure que ces pièces sont sans intérêt, que notre pays est pauvre de produtions dramatiques originales, puisque, pas plus à « l'Œuvre » que dans les autres théâtres d'essai, le chef-d'œuvre national ne s'est trouvé.

» Née après sept ans de théâtre naturaliste, à une époque où la jeunesse des lettres se disait symboliste, « l'Œuvre » se trouva englobée dans ce mouvement, malgré la contradiction évidente qui existe entre le théâtre d'Ibsen et les théories symbolistes. Un malentendu s'est donc établi contre lequel nous voudrions réagir.

« L'Œuvre » ne dépend d'aucune école, et, si l'accueil des tendances mystiques avait pu égarer quelques-uns, il serait temps de s'arrêter, puisque, à part les admirables drames de Maurice Maeterlinck, elles n'ont rien produit au point de vue dramatique.

» Une des dernières jouées par nous, et peut-être des meilleures — s'il nous est permis de donner notre avis — énerva l'auditoire, et la mort du principal personnage nous a semblé marquer en même temps le décès d'une manière de théâtre factice.

« L'Œuvre » doit avoir une plus noble tâche que de servir des intérêts que les intéressés défendent si mal.

» Passant outre aux conseils, aux reproches, « l'Œuvre », dans sa nouvelle saison, ne s'occupera pas de l'origine des pièces qu'elle montera, tenant compte uniquement de l'humanité, de la vie, et si c'est seulement de l'étranger que viennent ces pièces, elle ne jouera que des étrangers. C'est dans cet esprit que sera élaboré notre programme de la saison 1897-1898, que nous publierons dans quelques jours. »

A cette déclaration, un groupe d'auteurs joués au Théâtre de l'Œuvre et de « symbolistes » a répondu ce qui suit :

« M. Lugné-Poe juge opportun de rompre avec le symbolisme, dont il aurait subi, déclare-t-il, la tyrannie exclusive et désastreuse.

» En fait, telles pièces jouées à « l'Œuvre », et signées de noms français, avaient avec le théâtre de Ponsard et de notre national Emile Augier les plus fâcheuses affinités, et le symbolisme ne saurait être rendu responsable de la *Dernière Croisade*, *L'Ecole de l'Idéal* ou *Le Fils de l'abbesse*, par exemple.

» Le symbolisme — si symbolisme il y a — n'a donc rien à voir avec M. Lugné-Poe, entrepreneur de représentations théâtrales.

« L'Œuvre », au contraire, a profité, pour la représentation de pièces françaises où étrangères, du mouvement d'idées qu'avaient suscité autour d'elle des écrivains que M. Lugné-Poe n'a pas à juger. Ceux-ci lui purent accorder leurs sympathies quand il faisait des tentatives intéressantes, tout en réservant courtoisement leur appréciation sur la façon, parfois singulière, dont il les présentait au public.

» Ils ne lui permettent pas de rompre des relations purement fictives, s'il lui plaît de donner ce nom à la trop grande condescendance dont ils témoignèrent à son égard.

» Henry Bataille, Romain Coolus, H.D. Davray, Louis Dumur, Paul Fort, Henry Ghéon, A.-F. Herold, Alfred Jarry, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Georges Pioch, Pierre Quillard, Rachilde, Henri de régnier, Sant-Pol-roux, Jean de Tinan, Auguste Villeroy. »

Enfin M. Robert de Flers, président du Cercle des Escholiers, a adressé à M. Jules Huret, qui avait reproduit dans le *Figaro* la déclaration de M. Lugné-Poe, la lettre suivante :

« Mon cher confrère,

» Brièvement et sans regrets, M. Lugné-Poe, directeur de « l'Œuvre », en une circulaire adressée à ses abonnés et parue ici même, découvre et déclare que les pièces françaises qu'il a représentées cette année sont « sans intérêt », et, par

une surprenante logique, bondissant du fait particulier à la loi générale, il révèle que « notre pays est pauvre de productions dramatiques ». Dès lors, il dissimule à peine que, n'ayant pas encore rencontré de chef-d'œuvre national, il passera outre et mettra tout son espoir dans la production étrangère.

» Il faut penser et espérer que tout esprit bien élevé n'aura pas lu cette profession de doute sans colère et sans indignation. Certes, on doit à « l'Œuvre » de belles et profitables soirées ; mais par cette inattendue déclaration, ne vient-elle pas de perdre le fruit d'une noble tâche noblement commencée ?

» M. Lugné-Poe semble ignorer que chaque pays compte à peine, dans toute son histoire littéraire, deux ou trois chefs-d'œuvre nationaux, qu'il n'en jaillit pas un par siècle, et qu'ayant entrepris sa mission depuis quelques années à peine, il n'est guère étonnant qu'il n'ait pas encore effectué la grande découverte.

» Toute erreur est permise, mais il est fâcheux que M. Lugné-Poe ait pris texte de celle-ci pour tenter puérilement de frapper l'art dramatique en France. D'un trait de plume, il a sacrifié et renié les succès qu'il doit à de jeunes auteurs français, et je ne sais comment il a pu oublier aussi subitement *La Lépreuse* et *Ton Sang*, d'Henry Bataille ; *Héracléa*, de Villeroy ; *Raphaël*, de Romain Coolus ; *L'Image*, de Beaubourg ; *La Brebis*, d'Edmond See ; *Le Fardeau de la Liberté*, de Tristan Bernard.

» Tous ceux qui, sans chauvinisme (il leur importe peu, d'ailleurs, qu'on les en accuse), ont conservé l'amour et le respect des belles-lettres françaises protesteront contre les décrets de M. Lugné-Poe.

» Un certain plaisir, égoïste je l'avoue, s'est mêlé à l'indignation que m'a procurée la lecture de cet extraordinaire document. Il y avait hier deux théâtres à côté, « l'Œuvre » et les « Escholiers ». Le premier, de son propre aveu, se retire de la lutte. Nous restons donc seul aujourd'hui pour accueillir ceux de nos nationaux qui n'auraient pas cru nécessaire de justifier les prédictions de stérilité de M. Lugné-Poe. Nous tâcherons d'accroître nos ressources, d'augmenter le nombre de nos spectacles, afin de faire face à la situation nouvelle qui nous est faite. Nous accueillerons toutes les tentatives d'art, sans distinction d'école, mais nous mettrons tout notre soin à chercher et à représenter des œuvres françaises.

» Je ne sais si nous serons plus heureux que M. Lugné-Poe et si nous parviendrons à découvrir le « chef-d'œuvre national », mais nous avons été assez encouragés par les succès de *Demi-Sœurs*, de Devore, de *Charité*, de Gleize, du *Plaisir de rompre*, de Renard, de *L'Enfant malade*, de Coolus, pour

poursuivre avec confiance la tâche commencée.

» Les « Escholiers » s'étaient fait par eux-mêmes une belle situation ; M. Lugné-Poe vient de la rendre exceptionnelle, et si nous ne craignions l'abus de l'ironie facile, nous lui adresserions ici quelque chose qui ressemblerait à des remerciements.

» Veuillez agréer, etc., etc.

» Robert de Flers,
» Président des « Escholiers. »

M. Lugné-Poe a répliqué aux protestations qu'on vient de de lire par cette lettre insérée au *Figaro* du 25 juin :

« Cher monsieur Huret,

» Douze pères nobles du symbolisme se sont cherchés et trouvés pour décréter qu'il avaient condescendu jusqu'à faire passer leur nom à la postérité par « l'Œuvre ».

» Dans cette douzaine, trois au moins n'écrivirent jamais d'œuvres dramatiques, deux firent des à peu près, six (les mandarins) tentèrent l'aventure, tandis que le douzième offre des pièces réclamant 100 personnages, 150 musiciens, 300 figurants et des morts qui parlent. M. d'Ennery employa une plus juste mesure ; dès lors, était-il prudent de blaguer Ponsard et Emile Augier.

» Vous avez très nettement posé la question ; voici ce que je veux faire : *me débarrasser de l'influence tyrannique des petites chapelles de lettres,* accueillir toutes les bonnes pièces, qu'elles soient signées de noms *français* ou *étrangers*.

» A M. Robert de Flers de rengainer son aimable compliment. Je suis plus fier que lui des jeunes que j'ai pu monter et « la place », ainsi qu'il s'exprime, n'est pas à prendre.

» Ému d'espoir et en guise d'oraison, il m'accorde un cours sur le « chef-d'œuvre », ses origines, ses mœurs et sa rareté. Les lecteurs du *Figaro,* ainsi que moi-même, en profiteront sans doute, et M. Robert de Flers n'aura pas perdu son temps.

» Dans quelques jours, autre programme.

» Votre reconnaissant,

» Lugné-Poe
» Directeur de l'*Œuvre*. »

D'autre part, M. Lugné-Poe communiquait au *Figaro* la lettre suivante, qu'il avait reçue de M. Maurice Maeterlinck :

« Cher ami,

» Je t'avais promis mon dernier drame, *Aglavaine et Sélysette,* heureux d'offrir à « l'Œuvre » ce témoignage d'une amitié fidèle. En examinant la pièce au point de vue de la scène, nous avons, l'un et l'autre, reconnu que la réalisation du poème eût présenté certaines difficultés peut-être insurmontables. C'est pourquoi je te suis reconnaissant d'avoir,

pour le moment, abandonné l'idée de cette représentation.

» Je te serre les mains,

» MAURICE MAETERLINCK. »

Sur quoi M. Maeterlinck nous écrivit :

« Mon cher Vallette,

» Le *Figaro* du 25 juin publie une lettre écrite par moi à Lugné-Poe au sujet de la mise en scène d'*Aglavaine et Sélysette*. Comme le hasard semble avoir mêlé ce billet à une polémique à laquelle il est absolument étranger, je tiendrais simplement à faire observer qu'il fut écrit il y a plus d'un mois, et ne saurait avoir, par conséquent, aucun rapport avec le dernier manifeste de « l'Œuvre ».

» Cordialement vôtre,

MAURICE MAETERLINCK.

Le *Figaro* du lendemain, 26 juin, publiait de M. Saint-Pol-Roux la lettre qui suit :

« Mon cher Huret,

» Dans la dernière lettre de M. Lugné-Poe, ce douzième évidemment c'est moi ! Ici même, cet hiver, il fut en effet question d'une pièce mienne, *La Dame à la Faulx* : toutefois, cette pièce, je dois dire que le directeur de « l'Œuvre » *ne la connait en aucune façon* : il ne saurait donc lui trouver du cousinage avec le répertoire de notre d'Ennery.

» Très sincèrement, je loue M. Lugné-Poe des bons services qu'il rendit à l'art dramatique, mais pourquoi faut-il que, sortant de son office, ce distingué comédien se soit érigé en justicier d'une génération dont certainement il ignore les manifestations diverses?

» La vie est un devenir. Antoine a passé, Lugné passe... Accordez une larme pieuse à ces glorieux débris, ô poètes qui pour vous avez l'éternité, puis souriez !

» Dans toute cette affaire, voyez-vous, il y a bien un « mort qui parle » — je crains fort que ce soit M. Lugné-Poe.

» Votre

» SAINT-POL-ROUX. »

M. Henry Bauër a résumé la question dans sa chronique de l'*Echo de Paris* du 26 juin, dont nous extrayons les passages ci-dessous :

« M. Lugné-Poe aurait peut-être mieux fait de s'abstenir ; il pouvait se dispenser de prendre la parole, puisqu'il a des preuves récentes, comme *Peer Gynt* et les deux parties d'*Au-delà des forces*, qui parlent pour lui. Il eût été plus discret à un directeur, fût-ce d'un théâtre d'art et de pensée, de ne pas prononcer sur le mérite et la portée d'ouvrages joués chez

lui. Les auteurs les remirent dans un amour désintéressé du beau, et c'est assez pour eux d'avoir subi la critique de pièces dont ils ne tiraient aucun bénéfice, sans souffrir encore les reproches posthumes de leur hôte. Comment Lugné n'a-t-il pas senti qu'il y avait quelque ingratitude dans ce procès rétrospectif qui pouvait offenser un noble et grand poète comme Henri de Régnier et d'autres jeunes écrivains de mérite? Les convenances de sa situation de directeur permettaient de tout faire au mieux de ce qu'il jugeait les intérêts artistiques ; elles auraient dû lui conseiller de ne rien dire, et c'était si facile !

» Naturellement, les intéressés n'acceptèrent pas la moralité sans mot dire : il ont vertement répliqué à M. Lugné-Poe, et, du moment qu'il mettait en cause leurs pièces, ils lui reprochent ses complaisances pour de riches amateurs dont les ouvrages « avaient, avec le théâtre de Ponsard, et de notre national Émile Augier, les plus fâcheuses affinités. »

. . . . . .

« Tâchons de dégager des personnes et des contingences la question posée par ce débat. Evidemment, M. Lugné-Poe use d'un argument un peu captieux lorsqu'il confronte les pièces de jeunes écrivains débutants et essayistes avec des chefs-d'œuvre choisis dans les littératures étrangères, et notamment avec la moisson resplendissante du génie scandinave. Les auteurs de hardiesse et de nouveauté n'arrivent pas du premier coup à la maîtrise ; ils prouvent ce qu'ils ont de ressources par une conquête graduée ; c'est déjà bien que leurs premières pièces témoignent de ce qu'ils pourront devenir. N'a-t-on pas vu hier, par des *juvenilia* scandinaves, qu'Ibsen lui-même ne fut pas de prime abord le créateur de *Rosmersholm* et d'*Un Ennemi du peuple* ? »

. . . . . .

« La jeunesse nouvelle est dévorée du besoin d'action dans un art, dans une pensée de vérité. Elle ne retourne pas, certes, au naturalisme, pornographique, scatologique et coprophage, bête au ventre flatulent déjà crevée ; peut-être cherche-t-elle à renouer la chaîne de l'art, où la vie et le rêve sont indissolublement liés, qui est celui de Balzac, de Flaubert, de Tolstoï et d'Ibsen.

» Et puis, foin des étiquettes, des catégories, des doctrines ! Elles ne firent jamais qu'entraver le développement de la personnalité, enliser les libres esprits dans l'ornière des redites. Il n'existe qu'une force : la personnalité ; elle est le signe de la valeur et du talent. Notre rôle consiste à la purifier du mensonge, à la libérer de tous les liens conventionnels en art, en poésie, en littérature, en sociologie.

» Pardonnez si je me suis éloigné de la proclamation de M.

Lugné-Poe et des débats consécutifs. Les mots n'abolissent pas un fonds commun d'idées ; le directeur de « l'Œuvre » maintiendra ses représentations des plus belles preuves de la littérature étrangère, et il fera bien ; il n'aura garde de refuser une pièce significative d'un jeune écrivain français, réaliste, symbolique ou bouddhiste. Ce n'est pas ce qu'il dit qui importe au public, c'est ce qu'il fait, c'est la volonté, l'activité, la ressource qu'il eut en soi pour fonder un théâtre unique. Par lui, « l'Œuvre » existe, elle a affirmé sa raison d'être dans les magnifiques soirées révélatrices de grands écrivains dont sans elle le nom ne serait peut-être pas connu. Elle ne sera pas détruite par des mots, elle continuera, même avec les fautes, avec les erreurs dont ne sont exemptes aucunes actions humaines, elle poursuivra son cours de par sa force acquise, sa propre virtualité, et parce qu'il est utile qu'elle soit. »

Une telle affaire ne pouvait se passer sans interview, et un rédacteur de l'*Eclair* rapporte ces paroles de M. Lugné-Poe :

« Je vous assure, nous dit-il, que lorsque j'écrivis mon petit papier, je ne me doutais pas du bruit qu'il allait faire. Ils vont bien les douze symbolistes, mais ils ne sont guère aimables. Puisqu'il leur plait de me traiter d'entrepreneur de représentations théâtrales, laissez-moi leur dire que j'essaie d'agir en directeur avisé et rien de plus. Mais, par exemple, qu'il ne défigurent point mes paroles et me laissent dire ce que j'ai dit. Ce matin même, le directeur des « Escholiers » s'écrie : « M. Lugné-Poe est mort puisqu'il ne veut plus jouer de Français », et il m'enterre. Mais pas du tout, je n'ai jamais dit cela ; relisez ma circulaire, voici mes propres paroles : « Passant outre aux conseils, aux reproches, l'Œuvre, dans sa nouvelle saison, ne s'occupera pas de l'origine des pièces qu'elle montera, tenant compte uniquement de l'humanité, de la vie ». Rien de plus.

» D'ailleurs, dans une lettre que j'adresse en réponse aux douze symbolistes, je déclare très nettement que je veux me débarrasser de l'influence tyrannique des petites chapelles de lettres et accueillir favorablement toutes les bonnes pièces, qu'elles soient signées de noms français ou étrangers.

» Je ne crois point devoir me repentir de la nouvelle orientation que j'entends donner à mon théâtre ; déjà trente-cinq lettres de jeunes auteurs me sont parvenues, me louant de ma rupture avec les collaborateurs ordinaires d'une revue que l'un des douze qualifie malicieusement de : « l'Iodure des Gaules » — comprenez le *Mercure de France*. »

M. André Hallays, dans un article des *Débats* du 27 juin

portant ce titre : *La Querelle de « l'Œuvre » et du « Mercure »* (???), tire de tout ce qui précède une moralité qui ne nous déplait point :

« De pareilles querelles sont d'une délicieuse puérilité. M. Lugné-Poe condamne des pièces qu'il a acceptées et jouées. Les auteurs défendent leurs propres œuvres, dont les unes ont été représentées et jugées par les spectateurs et dont les autres seront peut-être jouées un jour... Qu'importe au public ? Heureusement le voile est transparent et les belles phrases de ces beaux manifestes nous laissent deviner quelques scènes de la vie littéraire d'aujourd'hui : elles sont d'un comique doux et rafraîchissant, propre à nous distraire un moment durant ces lourdes journées de la canicule. »

§

Représentations privées des « Miroirs. » — On a vu dans notre dernier numéro comment, au moyen d'un ingénieux système de participations, M. P.-N. Roinard fera représenter sa pièce.

Parmi les premiers participants inscrits : MM. Rodin, Carrière, Jean Dolent, Geffroy, Rosso, Ary Renan, Anquetin, Saint-Pol-Roux, Michelet, Léon Deschamps, Alfred Vallette, Camille de Sainte-Croix, Archain, secrétaire du Conseil Municipal et de la Commission des Beaux-Arts, Madame du Gast, Paul Dupray, critique littéraire à l'*Indépendance Belge*, Capazza, André Marty, Girard, éditeur, Princesse Outkonsky, Breton, directeur de l'Exposition de la Céramique, Maufra, Vogler, Lucien Hubert, député, Martin Ginouvier, Sombsthay, résident du Tonkin, Marquis de Panebœuf, M. Soulié, Blanchard, V. Villerelle, Thionville, Leyret, Guillaumet etc...

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Siloret, 49, rue de la Chaussée d'Antin, de 9 h. à 11 h. 1/2, dimanches et fêtes exceptés.

§

Le Théatre Civique. — Les rédacteurs de *L'Enclos*, MM. Louis Lumet, Ch.-L. Philippe et J.-G. Prodhomme, organisent le Théâtre Civique, qui aura pour directeur de la scène M. Mévisto jeune. Pour renseignements, s'adresser à M. Louis Lumet, 7, rue de l'Annonciation.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon, 17, rue Friant.

CHANSONS DE BILITIS[1]

—

DE LA PREMIÈRE PARTIE

BUCOLIQUES EN PAMPHYLIE

I

Nos mères étaient grosses en même temps, et cependant elle s'est mariée, Melissa, ma plus chère amie. Les roses sont encore sur la route. Les torches n'ont pas fini de brûler.

Et je reviens par le même chemin, toute seule, et je songe. Ainsi, ce qu'elle est aujourd'hui, moi aussi j'aurais pu l'être. Suis-je déjà si grande fille?

Le cortège, les flûtes, le chant nuptial et le char fleuri de l'époux, toutes ces fêtes, un autre soir, se dérouleront autour de moi, parmi les parfums bleus et les branches d'olivier.

Comme à cette heure même Melissa, je me dévoilerai devant un homme, je connaîtrai l'amour dans la nuit, et plus tard des petits enfants se nourriront à mes seins gonflés...

★

(1) Inédites.

II

L'orage a duré toute la nuit. Sélénis aux beaux cheveux était venue filer avec moi. Elle est restée de peur de la boue. Nous avons entendu les prières et elle a couché dans mon lit.

Quand les filles couchent à deux, le sommeil reste à la porte. « Bilitis, dis-moi, dis-moi qui tu aimes. » Elle faisait glisser sa jambe sur la mienne pour me caresser doucement.

Et elle a dit, devant ma bouche : « Je sais, Bilitis, qui tu aimes. Ferme tes yeux : je suis Lykôpas. » Je répondis en la touchant : « Ne vois-je pas bien que tu es fille ? Tu plaisantes mal à propos. »

Mais elle reprit : « En vérité, je suis Lykôpas si tu fermes tes paupières. Voilà ses bras, voilà ses lèvres... » Et son haleine sur ma joue enchanta ma rêverie d'une illusion prodigieuse.

★

III

Il m'a dit : « Cette nuit, j'ai rêvé. J'avais ta chevelure autour de mon cou. J'avais tes cheveux comme un collier noir autour de ma nuque et sur ma poitrine.

« Je les caressais, et c'étaient *les miens*, et nous étions liés pour toujours ainsi, par une profonde chevelure unique ainsi que deux lauriers n'ont souvent qu'une racine.

« Et peu à peu il m'a semblé, tant nos membres étaient confondus, que je devenais toi-même, ou que tu entrais en moi comme mon songe. »

Quand il eut achevé, il mit doucement ses mains sur ma poitrine, et il me regarda d'un regard si tendre que je baissai les yeux avec un frisson.

★

IV

La petite maison où est son lit est la plus belle de la terre. Elle est faite avec des branches d'arbres, quatre murs de roches grises et une chevelure de chaume.

Je l'aime, car nous y couchons, depuis que les nuits sont fraîches, et plus les nuits sont fraîches plus elles sont longues aussi. Au jour levant je me sens enfin lassée.

Le matelas est sur le sol; deux couvertures de laine noire enferment nos corps qui se réchauffent. Sa poitrine refoule mes seins. Mon cœur bat...

Il m'étreint si fort qu'il me brisera, pauvre petite fille que je suis; mais dès qu'il est en moi je ne sais plus rien du monde, et on me couperait les quatre membres sans me réveiller de ma joie.

★

DE LA TROISIÈME PARTIE

ÉPIGRAMMES DANS L'ILE DE CHYPRE

I

Je suis allée avec Plango, chez les courtisanes égyptiennes, tout en haut de la vieille ville. Elles ont des amphores de terre, des plateaux de cuivre, et des nattes jaunes où elles s'accroupissent sans effort.

Leurs chambres sont silencieuses, sans angles et sans encoignures, tant les couches successives de chaux bleue ont émoussé les chapiteaux et arrondi le pied des murs.

Elles se tiennent immobiles, les mains posées sur les genoux. Quand elles offrent la bouillie, elles murmurent : « Bonheur. » Et quand on les remercie, elles disent : « Grâce à toi. »

Elles comprennent le hellène et feignent de le parler mal pour se rire de nous dans leur langue. Mais, nous, dent pour dent, nous parlons syrien, et elles s'inquiètent tout à coup.

★

II

Chairs en fleurs, ô mes seins! que vous êtes riches de volupté! Mes seins dans mes mains que vous avez de mollesses et de moelleuses chaleurs et de jeunes parfums !

Jadis vous étiez glacés comme une poitrine de statue et durs comme d'insensibles marbres. Depuis que vous fléchissez je vous chéris davantage, vous qui fûtes aimés.

Votre forme lisse et renflée est l'honneur de mon torse brun. Soit que je vous emprisonne sous la résille d'or, soit que je vous délivre tout nus, vous me précédez de votre splendeur.

Soyez donc heureux cette nuit. Si mes doigts enfantent des caresses, vous seuls le saurez jusqu'à demain matin, car, cette nuit, Bilitis a payé Bilitis.

*

III

Si tu veux être aimé d'une femme, ô jeune ami, quelle qu'elle soit, ne lui dis pas que tu la veuilles, mais fais qu'elle te voie tous les jours ; puis disparais, pour revenir.

Si elle t'adresse la parole, sois amoureux sans empressement. Elle viendra d'elle-même à toi. Sache alors la prendre de force, le jour où elle entend se donner.

Quand tu la recevras dans ton lit, néglige ton propre plaisir. Les mains d'une femme amoureuse sont tremblantes et sans caresses. Dispense-les d'être zélées.

Mais toi, ne prends pas de repos. Prolonge tes baisers à perte d'haleine. Ne la laisse pas dormir même si elle t'en prie. Baise toujours la partie de son corps vers laquelle elle tourne les yeux.

★

IV

Je frissonne. La nuit est fraîche et la forêt toute mouillée. Pourquoi m'as-tu conduite ici ? Mon grand lit n'est-il pas plus doux que cette mousse semée de pierres ?

Ma robe à fleurs aura des taches de verdure ; mes cheveux seront mêlés de brindilles ; mon coude, regarde mon coude, comme il est déjà souillé de terre humide.

Autrefois pourtant, je suivais dans les bois..... Ah ! laisse-moi quelque temps. Je suis triste, ce soir. Laisse-moi sans parler, la main sur les yeux...

En vérité, ne peux-tu attendre ! sommes-nous des bêtes brutes pour nous prendre ainsi ! Laisse-moi. Tu n'ouvriras ni mes genoux ni mes lèvres. Mes yeux mêmes, de peur de pleurer, se ferment.

PIERRE LOUŸS.

FRAGMENT

—

La porte est close;
Et, par delà les ais cloutés de fer,
Qu'un autre chante son air,
Qu'une autre cueille ses roses
— La porte est close d'une barre de fer.

... Je songe d'un cloître
Aux chapiteaux de Saint-Trophime
Où regarder, un jour entier, les ombres croître
Et glisser, comme de lents moines noirs,
Dès l'aube de juin et jusque dans le soir
— De laudes à prime,
De sexte en none —
Autour des colonnettes,
Et se confondre dans le crépuscule
Avec les heures qui sonnent
Graves et muettes
Dans le crépuscule monotone...

Or, sur le mur,
Je tracerais des lignes et des courbes,
Au hasard, presque (comme, en rêve, l'on murmure
Des mots que nul n'apprit):
Patient, parfois, jusqu'à la minutie;
Ou de main lourde, et à gros traits,
Brutalement;
A mon seul gré et pour moi seul; distrait
A rêver Dieu au fond du firmament.

Loin de la voix et de l'orgueil des hommes
Sans la hâte de vivre qui souille et qui profane;
Sans mauvaises joies de l'âme;
Sans qu'on me nomme;
Seul comme jadis et toujours, et encore
— Comme dort un peu de bronze

Entre les pierres qu'il lie :
Forte âme des colonnettes au frêle essor,
Insoupçonné et fort —
Je courberais comme un grapin de bronze
Ma secrète énergie.
L'aube s'en viendrait, et l'heure — inattendues ;
Le jour fuirait sans paroles folles — en fête !
Même ce peu de haine qui rougit aux pommettes
Quand glapit aux feuillets qu'on froisse
Un conte de honte ;
Même ce peu d'amour qui perle au bord des cils,
Comme une angoisse !
Quand chante aux vieux feuillets la voix des jours moins vils ;
L'effort, qui crispe un poing devant l'acte entrevu ;
La malédiction aux lèvres entr'ouvertes ;
Le cri improféré ; la voix qui répond : *Certes !*
Et passe,
Quand la pensée altière a nié et dédaigne ;
Le masque d'un sourire sur la lèvre qui saigne ;
Rien ne serait de tout ceci, mon âme.

Blanc de silence et de solitude,
Le cloître ferait face aux quatre feux du ciel ;
La vie se mêlerait à l'azur, comme une aile,
Comme un peu de fumée...
Et la pierre serait rude,
L'air parfumé...

... Peut-être aussi, un cloître fabuleux,
Dressé sur l'Océan ;
Un cloître aux lourds piliers de granit bleu,
Aux colonnades de noir basalte,
Elancé de la mer hybérienne
Comme la Chaussée des Géants ;
Une ombre où faire halte,
Une solitude aérienne,
— Où, selon le ciel sombre ou clair,
On rêverait la mer :
Cinabre, ou bleue de roi, ou mordorée,
Avec des voiles semées comme les nuées...
A regarder le ciel, on rêverait la mer,

Encore, et ses clairs falots verts,
La nuit, semés comme les étoiles...

Or, sur le mur,
— Ainsi qu'il vint du ciel —
Je tracerais, de main très sûre, Michel,
En effigie,
Michel l'archange :
Ame forte des secrètes énergies.
Le trait dirait, selon sa courbe pure :
« Michel, quand tu t'es levé sur l'abîme,
Avec ta lance d'or et tes yeux de soleil,
Quelle ire t'étreignit et quel fut donc le crime
Qui te fit te voiler de tes ailes vermeilles
Avant l'essor soudain de leur vaste envergure
Qui passa comme un météore sur les soleils,
Et, sur la nuit, comme un vol de cygne ? »

Le tracé amoureux des lignes
Dirait encore, comme un poème :
« Bouche belle comme la voix des séraphins,
Lèvres pures et chastes que Dieu fit d'un baiser,
Quel fut le blaspheme suprême
Qui t'a meurtrie d'un cri et qui vous a plissées
D'une ride de dédain ?

« A-t-il paré son orgueil muet
De la rumeur de Dieu ?
Fut-il l'ombre de sa clarté ?
Qu'importe : tu es radieux !
La lutte t'arme d'une beauté
Qui rachète le crime sans nom ;
Je me lève à ton côté,
Dans l'ombre de ton pennon ;
Qu'importent les hontes resurgies
Comme les herbes quand le vent a passé ?
Tu enivres ma pensée,
Archange des énergies :
La Beauté est en soi et sans but
Que soi-même, éternellement,
Comme le fruit de l'amour est lui-même ;
Et la joie qu'en soi l'on porte

Est telle qu'elle est seule au monde :
O cloîtres, que s'écroulent vos portes !
La solitude est en nous,
Au fond de la vie profonde,
La solitude infinie
De l'éternelle Unité
Qui tend l'amour et le génie
Comme des miroirs à sa beauté ....»

La victoire est en notre droite,
Michel, comme ta lance vermeille,
L'avenir identique miroite
Sur tes ailes qu'il ensoleille,
Ton pied stable foulant l'impur
Est l'équilibre joyeux,
Ta stature d'or sur l'azur
Trace l'ordre harmonieux,
Et, si j'ai compris ta face,
Michel, et ton geste et tes ailes,
Je puis rire à la vie qui passe
Et sourire et la dire belle,
Encore !
— Si j'ai compris ta face
Et le reflet de Dieu en elle...

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

TREMELOO

—

A Sander Pierron.

A l'orient de Malines, la campine anversoise et le Hageland brabançon, les deux indigentes et nobles régions, se rejoignent, s'embrassent comme des amants fidèles et déshérités ; et de leur conjonction naît un pays subversif participant, en l'intensifiant encore, de leur affective détresse.

Hallucinante et capiteuse contrée ! Entourée de pacages fertiles, elle fait l'effet d'un désert dans une oasis. Elle ne couvre pas une importante superficie, mais tel est son caractère abrupt qu'elle donne une impression grandiose et soufflette par son attachante frustesse la banale et grasse Cocagne d'alentour.

Rien ne m'est plus cher, dans son âcre et rêche saveur, que cette étendue de garigues mamelonnées çà et là de dunes sablonneuses, aux horizons drapés de sapinières dont le vert jaspé tranche sur le gris uniforme de la plaine. Des laies droites et myriamétriques traversent ces futaies rigides, s'enfoncent à perte de vue et se coupent de lieue en lieue pour ménager d'imprévus et mystérieux carrefours où le poète errant est tenté de s'agenouiller comme le fidèle au centre de la croix formée par la nef et le transept des cathédrales.

Ces landes d'une présence si mélancolique prédisposent à la rêverie, au recueillement, aux visions rétrospectives. Au milieu de cette nature inviolée, on évoque le passé, on s'assimile des fastes historiques.

Ici, à Rymenam, les Gueux du XVI^e^ siècle ou plutôt les troupes des Etats révoltés contre l'Espagne défirent l'armée de Don Juan d'Autriche, durant une journée si caniculaire que, dans cette armée,

les arquebusiers écossais de Robert Stuart, qui combattaient en chantant des psaumes, s'étaient mis complètement nus. *De Schotten veckten mœdernaecks*, est-il renseigné sur un vieux plan de la bataille.

Ce même terroir fut, il y a cent ans, le foyer le plus intense de l'insurrection des paysans contre les Jacobins (1). Le sol est demeuré réfractaire comme les esprits. Les sillons se rebiffent et refusent de produire des céréales à l'endroit où les genêts burent la sève rouge des paysans.

Souvent au coucher du soleil la bruyère s'avive, bouillonne, scintille, rougeoie ; la nappe fleurie déferle comme un lac tragique et les améthystes religieuses se convertissent en rubis sanglants...

Les âmes y demeurent frustes, libres et sauvages. Les anciens brigands ont fait souche de braconniers, de maraudeurs, de bûcherons clandestins perpétuellement en délicatesse avec cet ordre bourgeois issu des spoliations jacobines.

Des héros d'autrefois descendent de très savoureux criminels. Je conjure sans cesse l'image de Sus Diriks qui tua un gendarme dans une bagarre de kermesse. « Un si brave garçon ! » me disait de ce Sus la vachère de Bonheyden, sa paroisse, en me contant l'équipée du malchanceux. « Et un beau garçon ! Et fort qu'il était ! » Longtemps il nargua les pandores qui le traquaient aux quatre coins de la contrée. Non seulement son village mais tout le pays tenait pour le coupable. Il fallut une brigade entière de bonnets à poils pour s'assurer de ce Sus Diriks, et encore ne fut-il pris que grâce à la trahison d'un cabaretier chez qui il s'était réfugié et qui leur indiqua de l'œil une futaille vide sous laquelle il se cachait. Il marcha à la prison du chef-lieu, sans menottes, escorté triomphalement par tous ceux de Bonheyden. Quant au judas il fut mis en quarantaine, affamé et enfin proscrit par le cri public. « Les frères de Sus auraient fini par lui trouer la paillasse

1. Voir *Les Fusillés de Malines*.

comme au gendarme ! » me confiait la digne vachère, et dans son ton perçait le regret que le traître eût échappé.

Devinait-elle mon intime partialité envers les beaux transgresseurs, les hommes fauves de ce pays? Avait-elle reconnu par la seconde vue de la sympathie que j'étais de leur couleur, de leur sang et que je concertais avec leurs passions !

Ah, rien qu'en prononçant les noms de ces villages aux sonorités gutturales et bellement barbares, ces noms pour ainsi dire synthétiques et évocateurs : Bonheyden, Rymenam, Keerbergen, Schriek, Tremeloo, mon essence se navre de nostalgie et ma cervelle se grise de fanatisme.

Tremeloo! Ce nom particulièrement me communique un frisson, un tremblement de petite mort. Tremeloo ! nom batailleur et mouillé, nom rouge et humide de sang ! En le syllabant mon cœur fait le trémolo.

Jamais je ne goûtai plus totalement le délice de comprendre et de sentir ces irréductibles ; jamais je ne m'incorporai plus intimement leur être, qu'en des circonstances très anodines en apparence et dont je fus même seul à goûter l'intensité secrète et le paroxysme latent.

En quelques heures inoubliables ma prédilection, je dirai mon amour pour ces déshérités s'exacerba à raison même du mépris et de l'aversion en lesquels les tenait un notable habitant de ces campagnes, fonctionnaire éduqué sinon intéressant, un peu mon obligé, qui me sachant on ne peut plus friand de ces sauvages m'avait, pour me les montrer de plus près, invité à venir le voir là-bas.

Le programme de la journée comportait un plantureux repas de kermesse suivi d'une promenade jusqu'au Ninde, l'écart le plus mal famé de ce turbulent Tremeloo.

A table je mis naturellement la conversation sur le chapitre du monde à part que nous devions explorer l'après-midi.

— Et ces campagnes, sont-elles vraiment si fa-

rouches, si incompatibles qu'on le prétend dans les gazettes ? demandai-je à mon amphytrion.

— Ah, ne m'en parlez pas !... Il y a surtout ce hameau du Ninde, l'endroit même que je vous montrerai tout à l'heure. Au mépris du cadastre, du fisc et de toute loi, une tribu de va-nu-pieds s'est avisée de construire leurs huttes et leurs cabanes de torchis, sous bois, dans les sapinières du comte de S... Non seulement lorsque les gens du propriétaire les ont sommés de déguerpir et de raser leurs bicoques ils ont reçu ces larbins à coups de pierres, mais depuis ils sont même refusé d'acquitter le moindre loyer ou toute espèce de contributions. Ils exercent des métiers vagues mais vivent principalement de vols et de rapines. Pour le quart d'heure, presque tous les hommes valides de la colonie étant en prison, ce serait peut-être le moment d'envoyer la troupe du Ninde pour déloger en bloc ces peu intéressants ménages et balayer leurs masures !

Croiriez-vous que ces mauvais citoyens, ces hors la loi se sont avisés récemment de se mêler des affaires publiques, et ont prétendu avoir leur mot à dire dans les conseils de la commune. Aucun n'est électeur, cela va de soi, et pourtant ils ambitionnaient de mettre un des leurs comme bourgmestre à la tête du village. Comme bien vous le pensez, ils sont à couteaux tirés — c'est le cas de le dire — avec tout le reste de la bourgade... Quand les soirs de kermesse ils descendent en bande vers le gros du village, les habitants s'avertissent de porte en porte : « Voilà ceux du Ninde ! » Et les cabaretiers paisibles se claquemurent par peur de la casse et des tueries...

Imaginez-vous alors la rage de ces gaillards trop impulsifs à la nouvelle de l'échec de leur candidat. Trois des leurs, les frères Sprangael, marchands de sable, repris de justice, batailleurs incorrigibles, se distinguèrent par leur furie. « Il faut absolument que j'en tue un ce soir ! » disait Tybaert Sprangael parlant des partisans du magistrat élu. Tybaert s'était armé d'un tranchet de faux, Rikus d'une fourche et

Cosyn d'une canne en fer. Les deux partis, échauffés par les libations, se rencontrèrent près du champ des morts. Une bataille s'engagea. Quoique inférieurs en nombre, ceux du Ninde eurent l'avantage. Leurs adversaires avaient fui. L'un d'eux, leur chef Lugie Berlaer, fut rejoint par les vainqueurs. Deux coups de couteaux dans la nuque le font tomber la face contre terre. Puis les trois marchands de sable se mettent comme des fauves à le larder de coups.

Le grand Lugie pousse des cris déchirants : « Assez!... Grâce!... Je meurs!... »

Les autres ripostent: « Nous te tenons, mon petit homme, tu ne sortiras pas vivant de nos mains! »

Ils étaient, suivant la déposition d'un témoin au tribunal, couchés sur lui comme des chiens qui se battent.

Le frère de la victime voulut intervenir. Rikus, Tybaert et Cosyn le menacèrent de leurs couteaux en lui criant: « Approchez ou vous êtes mort! »

Quand ils virent que Lugie ne bougeait ni ne criait plus, ils l'abandonnèrent sur le sol et regagnèrent leurs tanières dans les bois. Le malheureux expira sans avoir pu prononcer une parole. Ses vêtements étaient tout déchiquetés par les coups de couteau; la carotide était presque tranchée...

—Peuh! Mœurs rousses et rouges! fis-je, rêveur, me suggérant cette scène de carnage. Il y a de cette couleur dans quelques paysanneries de nos bons maîtres peintres, les Breughel par exemple; mais j'ajoute à ces tons croustilleux des formes très modelées et patinées comme des reliefs de médaille.

Le récit de mon hôte m'avait plongé dans de perverses dispositions d'esprit. Certes je ne pouvais dire que le narrateur fût un méchant homme. Personnellement je n'avais qu'à me louer de lui: il m'avait traité royalement et il m'accablait de prévenances. Et cependant il m'ennuyait; il finit même par me déplaire, par m'irriter. Je lui en voulais de son bien-être égoïstement étalé, de son bonheur à

l'abri de toute surprise, de sa « respectabilité » solidement établie, de son existence médiocre assurée contre le besoin et les traverses. Son insupportable bon sens, ses préjugés, son prosaïsme administratif et civique m'horripilait particulièrement.

Aussi éprouvais-je des envies folles de le contredire. Je souffrais dans toutes mes fibres et mes affinités. Le ton de supériorité et de dégoût avec lequel il avait parlé des pauvres hères du Ninde durant tout le dîner me les rendait souverainement affectionnés, et j'étais même prêt à épouser la cause de ces sanglants Sprangael contre l'opinion des gens d'ordre et de symétrie. Il en résulta d'abord en mon for intérieur une sorte de mépris pour mon hôte; je l'écoutais avec ironie, prenant la contre-partie de toutes ses appréciations, vivement tenté de lui rire au nez et de le scandaliser par ce qu'il n'eût manqué de qualifier de paradoxes et de sophismes. Mais comme je me refrénais, cette indignation concentrée tourna en un crispant sardonisme, en une de ces humeurs grimaçantes qui nous corrodent l'âme, en quelque chose d'imprécatoire et de convulsif comme l'éclat de rire du torturé.

Mon homme ne soupçonna jamais les ravages intérieurs auxquels fut livrée ma conscience.

Tout haut, par contenance, je plaçais de temps en temps un mot poli et stéréotypé, suffisamment banal; j'avais l'air, pour adopter son langage, d'abonder dans son sens.

Il ne se doutait guère qu'à mesure qu'il pharisianisait, dissonait, discordait en moi une complainte extravagante, à la fois navrée et burlesque, et où je mettais des larmes et du sang, des baisers et des rires, des grincements de dents et des éclairs de spasmes.

— Vous connaissez la Campine... Vous le constaterez encore tout à l'heure, elle est la même partout, prononçait mon amphytrion. Je me demande bien ce que les artistes y découvrent de si rare et de si beau. La plaine et l'horizon. Et quelles gens, quelle race !

— Il serait difficile de vous expliquer le charme

que pareils coins ravagés exercent sur certaines âmes ! hasardai-je poliment en feignant de plaider les circonstances atténuantes.

Mais, tout bas :

Le pays n'est pas beau
Encor' moins comme il faut !

Après le dîner, quand nous fûmes sortis et que mon homme me pilota vers ce hameau de prétendus vauriens, cette ivresse corrosive, cette frénésie sentimentale ne fit qu'augmenter devant la communiante pitié du paysage et la chair mal nippée et poudreuse, pourtant si saine des âpres rustauds.

Mon monologue se faisait tour à tour fervent et sarcastique, mon cœur se projetait vers le Ninde en élans jaculatoires comme des prières.

Quelle route et quelles péripéties durant notre marche dans l'après-midi dominicale, parmi les arbres noirs et sous un ciel fuligineux ! Quel cadre pour les passions rouges !

Et, moi, pour compagnon un homme qui ne comprend point la poignante leçon de cette nature !

Nous passions devant une mare.

Des corbeaux croassaient au-dessus ; une pierre qu'un gamin leur jeta fit sangloter cette eau.

— Ne nous aurait-il pas visés nous, les passants bien mis, plutôt que les oiseaux noirs ! fit le monsieur non sans inquiétude.

— C'est fort possible !

Et je fredonnai sans la moindre rancune contre le galopin :

Hallo !
Des corbeaux
Croassent au-dessus de l'eau
Blême
De Trème...
De l'eau
De très molle eau !
De Tremeloo !

S'étant remis de son moment de frousse, il parla sentencieusement et cadastralement de la sécheresse et de l'aridité du pays.

— La Dyle n'est pas loin pourtant et le canal non plus ; on ne s'explique point la provenance de tout ce sable sans la moindre alluvion...

Comme je n'avais aucune explication scientifique à lui fournir, je me tus en psalmodiant à part moi, tandis que le passeur nous faisait traverser la rivière dans son bac :

J'aime l'eau
Tremeloo
De la Dyle !
Je m'exile
Au bord de l'eau
De la Dyle
Très molle
A Tremeloo !

Et tout haut :

— Si nous reparlions des habitants ! proposai-je, toujours sollicité par les personnages et n'exaltant le décor que parce qu'il s'y quintessenciait de si truculente et nerveuse humanité.

— Comme je vous l'ai dit, presque tous les hommes et même les jeunes garcons de cet écart du Ninde sont écroués en ce moment dans les cachots de Malines.

Je comprenais Malignes :

Piteux pitauds :
Rustres falots
C'est par hameaux
Qu'on les écroue !
Acres comme broues
Dans les amigos
Et les cachots
De la Maligne
Malines

— Et leurs mœurs ? fis-je.

— Détestables ! Il n'en peut être autrement.

Tremeloo
Sans morale
Sans mœurs
Très couleur locale.
L'inceste,
Et le reste !

— Les gendarmes de Haecht ne s'aventurent de ces côtés qu'en nombre... Dame ! il faut qu'ils fassent attention !

— Bah ! murmurai-je :

Haecht
Attention !
Ceux-ci aiment l'action !

Cette étrange surexcitation cérébrale en laquelle s'invétérait aurait-on dit toute ma fièvre d'amour pour des rebuts de notre monde ne fit que s'exaspérer aux approches du Ninde.

Les premiers naturels que nous rencontrions étaient des petits ramasseurs de pommes de pins qu'ils charriaient dans des brouettes.

Ils étaient assis en travers des brancards, muets ; le seul bruit qui se mêlât à celui de notre approche était le grignotement d'un écureuil. Les enfants, jolis sous leur barbouillage de crasse, suivaient les bonds de la bestiole d'un œil futé ou paresseusement félin ; leur paupière frangée de longs cils frémissait, rythmant les gestes de la bête.

Après avoir soufflé, ils se relevèrent en s'étirant, si gourds !

Ils remontèrent les bretelles crasseuses à leurs épaules ; crachant dans leurs paumes avant de reprendre les brancards... L'instant d'après la roue se remettait à grincer dans l'ornière.

— Graine de voleurs ! fit mon compagnon.

Tandis que je les trouvais

Du paysage
Elément fort sage !

Et tous mes effluves affectifs semblaient entrer en fermentation ; c'était un afflux de pensées de tendresse, un tourbillon de pantelantes effusions à grand'peine comprimées.

A l'entrée du village nous croisions un groupe de jeunes rustres plantés sur un mamelon de dunes.

— Tiens ! tiens ! fit le fonctionnaire, ils ne se sont donc pas tous fait coffrer !

Ah, je l'aurais bien étranglé en ce moment !

Les beaux petits gars ! Deux brunets et un blondin à l'écorce rousse et rugueuse, culottés de velours à grosses côtes, velours côtelé, — velours luisant aux genoux et à la culasse. Ils avaient des sarraux bleus noirâtres, aux plis godronnés, qui bouffaient dans le dos et qui leur donnaient un air gauche et poupard. Ces sarraux encore immaculés, je les voyais déjà pollués dans les rixes, les amours et les orgies.

Et la couleur du ciel, celle des tuiles, celle des sarraux du Ninde, s'harmonisaient admirablement — et c'était navrant de beauté et de caresse comme toutes les couleurs agrestes fondues en ce crupuscule : le ciel semblait un immense sarrau et la bruyère rouilleuse rappelait le velours des culottes.

Enténébrés,
Enfunébrés
Des sarraux sur lesquels passait un peu de noir
Aussi du rouge
De ce dimanche soir.

Et je célébrais non moins goulûment, que les sarraux, les grègues mordorées et feuilles-mortes :

Velours côtelés
Des batailleurs cauteleux
Qui, jouant du couteau, mettent à nu les côtes !
On les dit bons catholiques
Et fanatiques
Comme le sont d'ailleurs tous contempteurs de codes !

Pour entretenir la conversation, tandis que j'étais tombé en arrêt devant ce trio de petits rustres aussi contemplatifs et béats que moi-même :

— Et à quel métier se livrent donc ces jeunes drôles, sont-ils apprentis, gardent-ils les vaches, poussent-ils la charrue ?

— Leurs métiers avouables ? Tailleurs de sabots, lieurs de balais, oiseleurs, taupiers ! répondit mon cicerone avec son imperturbable air de supériorité. Ou bien encore marchands de sable,

comme les Sprangael, marchands de leur terre natale, puisqu'à Tremeloo tout est sable !

Et, tout glorieux de cette plaisanterie il ricana grassement. Puis :

Dès le berceau, invariablement tous ont maille à partir avec le garde champêtre en attendant qu'ils soient cueillis par les gendarmes et mûrs pour la prison !

Nous nous remîmes en marche.

Des enfants pieds nus se roulaient dans la poussière ; des gamins, plus grands, se prenaient à la ceinture, et, haletants, luttaient, cambrés et ramassés en de ragoûtantes postures.

— Ce sont tous les mêmes ! murmura le publicain.

— Rude et copieuse engeance : du moelleux dans la force ; violents mais lascifs. Tout de suite ils se prennent à bras le corps. Ils sont aussi prodigues de sang que de sève. Ah, aucune force ne leur manque ! exultais-je, tandis que je les oignais, je les pétrissais à mes regards.

Il m'entraîna plus loin.

Au flanc d'une maisonnette de torchis, d'autres polissons jouaient aux quilles avec des planchettes de bois piquées dans le sable.

L'un d'eux, un garçon de seize ans adossé au mur, regardait le jour tomber et toute la mélancolie de cette chute lubrifiait ses grands yeux noirs.

— Le petit drôle rumine sans doute quelque mauvais coup !

— Dans tous les cas il rêve bien plastiquement ! ne pus-je m'empêcher de dire à haute voix.

Figure à la fois attendrie et farouche, le petiot avait une grosse bouche, des lèvres qui devaient altérer de fièvre amoureuse les lieuses de balais et les vagabonds de sa caste.

La cloche de Tremoloo angélusait pieusement dans le lointain. L'enfant parla ; il dit quelques mots seulement, et interpellé par un des joueurs. La belle voix au timbre grave et rare comme celui de la cloche ! Les cloches aussi parlent rarement !

Grosse bouche
Farouche
Lèvres
Aux saintes fièvres !

— Mais je ne me trompe point ! constata mon hôte, en avisant à son tour le beau quilleur à la voix de bronze. C'est le fils de Tybaert Sprangael, un des marchands de sable qui tuèrent le grand Lugie Berlaer.

Tel que vous le voyez, le petiot mendie et vole pour sa mère ; il est vrai de dire que sa mère a longtemps volé pour lui... Depuis que son père et ses oncles purgeaient leur peine, quand il ne rapportait pas force monnaie à la marâtre elle le fouaillait jusqu'au sang ; mais c'est à présent au galopin de battre la gueuse qui lui a donné cinq frères et sœurs depuis le meurtre de Lugie et l'emprisonnement du papa. Perkyn trouve la plaisanterie mauvaise ! Il est encore un enfant lui-même et le voilà chef de tribu. Jusqu'à présent il n'a encore tué personne.

Ces derniers mots furent proférés comme avec un regret, une déception ! Il ajouta non sans admiration :

— Ah, quelle famille que ces Sprangael ! Au demeurant, de superbes gaillards. C'est un beau sang que celui de Tremoloo, mais c'est au Ninde et chez les Sprangael qu'il est le plus rouge et le plus promptement versé !

A quoi pouvait bien songer le jeune Perkyn Sprangael ? Rêvait-il à son amoureuse ou à son ennemi ?

Sang qui s'écoule,
O sang qui saoule,
Dommage ! Un si beau moule !
Quelle goule
S'en regoule
A Tremeloo

J'avais peine à me détacher de la vue du fils de Tybaert Sprangael. Un banc était adossé au mur du cabaret près duquel les gars jouaient aux quilles.

—Buvons un verre et faisons boire ces jeunes gens.

— Y songez-vous? Au Ninde? Trinquer avec les vagabonds du Ninde!

— Bah ! Nous avons trinqué à la ville avec bien d'autres coquins !

J'insistai et mon homme céda.

Le fils de l'assasin cogna son verre contre le nôtre, mais, ainsi que ses compagnons, il refusa de s'attabler avec nous, trop humble ou plutôt trop fier.

Aux paroles engageantes que je lui adressai il répondit à peine, mais poliment, avec une souveraine noblesse, avec cet accent mâle et quasi-léonin, transposant dans le timbre de sa voix le bronze lumineux de ses prunelles. Et pourtant sa bouche me souriait, imperceptiblement, comme à un ami très lointain mais sûr.

Mon compagnon me rapportait tout bas à l'oreille, pour ne pas être entendu du petiot, quelques détails sur le fameux massacre de Lugie.

— Lugie était venu de Wavre Sainte Catherine, la partie fertile du pays malinois... Les médecins légistes établirent que le corps, celui d'un homme sain et florissant, avait subi une mutilation sacrilège...

Je chantonnais, en admirant le jeune Perkyn, ce couplet en l'honneur de son père Tybaert l'homicide et de ses oncles Rikus et Cosyn, tous trois marchands de sable.

Ils ne l'ont point fait exprès
Ecoutez, ce décès
Provient d'un excès
De vie
Chez ces partisans que froissait
L'insuccès
De leur bourgue
De leur bougre...
Mestre !

Et me rappelant cette phrase du narrateur «ils se vautraient sur lui comme des chiens qui se battent », j'ajoutai :

Mais tu l'embrasses
Lui, l'homme des terres grasses ;

Tu l'embrasses et le suffoques
Contre tes loques
Oh point baroques!

Je bus mon verre, j'en redemandai un autre et fis encore remplir ceux des joueurs aux quilles et celui de Perkyn. Mon compagnon refusa ; mais cette abstention ne me rappela point à une conscience plus bourgeoise de la situation. Mon homme n'osait me sermonner, il se contentait de me lancer des regards scandalisés voulant dire :

— Comment peut-on s'accoquiner avec des sacripants qui ne paient ni loyer, ni contributions et qui volent le moindre pain qu'ils mangent !

Peut-être aussi gagnait-il peur, et aspirait-il à la sécurité de son foyer.

Je brûlais d'envie de lui chanter au nez :

Ces naturels ?
Problème
Pour ce publicain.
Moi je les aime,
Ah s'ils voulaient de moi-même !
Je préfère à toute Cocagne
Leur bagne!
A tout carnaval
Cet âpre et lancinant carême !
Mon thème :
Trème
A Tremeloo

Oh ! me disais-je, vivre mon rêve, mon instinct, m'accoupler à leur geste, fût-il sanguinaire et pire encore !

Pays sombre, il me tardait d'y pâtir et d'y communier avec ces âmes primordiales, obscures et chaotiques qui, parce qu'elles y voient trop clair, éprouvent de temps en temps le besoin de se faire mettre à l'ombre :

Et si je fais le mal c'est comme eux sans y croire.
Pas plus qu'eux je ne crois le bien si épatant !

J'essayai encore de faire parler Perkyn.

Une pudeur m'empêcha de lui demander le récit du « malheur » de son père et de ses oncles.

— C'est à peine s'ils nous comprennent ! me dit encore le fonctionnaire. Entre eux ces gens parlent une espèce d'argot, dit *bargoensch*, sans doute une corruption du français baragouin et qu'on croit avoir été importé par les Bourguignons !

Je murmurai encore :

Langue borgne,
De Bourgogne
Souvent morne
Argot ou bigorne,
Plutôt cautère
Que baume.
Aux oreilles timorées...
Langue qui râle et qui corne...

Moi-même je me sentais râler et défaillir moralement.

Les rares paroles, les yeux bruns de Perkyn Sprangael me troublaient dans les sources mêmes de ma vie :

Langue qui râle et qui corne...
Et, comme leurs regards, d'un triste amour sans bornes !...

Partons, dis-je à haute voix, énervé : prêt à fondre en sanglots, n'en pouvant plus.

Nous sortîmes du Ninde.

O ce fracas des quilles, expirant derrière nous.

Et une note encore de la voix pathétique de Perkyn imposant silence à ses camarades qui nous huaient en manière d'adieu.

Il m'aimait donc !

Mon homme pressait le pas ; moi, au contraire, je voulais rebrousser chemin.

Je parvins à me faire violence, à écouter mon compagnon et même à lui répondre, quoiqu'il me fût devenu aussi odieux qu'un juge et que j'eusse voulu le livrer aux massacreurs de Lugie. Je le suivais machinalement, soumis comme un chien, dévoyé ; sans rien comprendre à ce que je faisais avec lui, loin de mes élus, oh, très correct, très raisonnable.

GEORGES EEKHOUD.

LES BERGERS

—

J'aime le beau chercheur de miel,
Abel, qui paît les chèvres nonchalantes
Au bord de la mer pleine de fleurs.
Sa maison, comme une mouette blanche,
Est dans un jardin de rosiers.
Abel, près de toi, j'ai fait mon bonheur
De peu de choses : le rucher,
Des roses, les barques penchées...
Presse un rayon entre tes lèvres ;
Le miel s'épanche en parfums.
Le bonheur est facile ; au jardin
La tonnelle sourit pour les siestes lassées.
De ma fenêtre en chèvrefeuille,
Je t'écoute chanter et t'accueille
D'une rose. — Regarde les pêcheurs
Qui tirent leurs filets : comme des coquillages
De nacre, les poissons scintillent au soleil.
Entends piauler vers la plage
Les goëlands épars sur les galets.
A contempler les barques blanches
Tourner dans la baie de soleil,
Un désir de voyages n'a pas dérangé
Le repos qu'ici je goûte.
Ecoute :
Les oiseaux, les bois d'orangers
Où les villes comme des troupeaux
Sont tassées au fond des vallées,
Rien ne vaut les délices d'un gâteau
De miel..
Dispose les claies de roseaux,
Les vases où le miel ruisselle ;
La chambre fraîche, où le soleil,
Jamais n'est entré,
Est pleine d'ombre et de l'odeur
Qu'exhale le long du mur un rosier.

Je sais aimer une fleur.
Je sais chanter.
Voici le beau soir encore une fois,
Et les flûtes douces chantent sur les falaises,
Dans tous les creux des rochers,
Je me tais ; on dirait que chantent
Toute la plage et toute la lande
Et les petits bois ;
Puis les bergers rassemblent leurs chèvres,
Les flûtes s'en vont ; à mes lèvres,
La mienne encore longtemps chante pour toi.

LES ILES

—

Jardin des îles azurées !
Jardin doucereux des olives !
Où les jeunes filles cueillent des pommes d'or !
Où carminent les roches, les figues,
De leur pulpe sanguinolente écrasée !
Naxos — île des fleurs merveilleuses !
Carène de trésors perdue au milieu de l'Océan !
Tes grenades s'ouvrent comme des lèvres divines,
Des lèvres fardées d'onguent de Tyr ;
Tes grappes translucides, fruits de plaisir,
Sont se plier les rames en courbes harmonieuses ;
Atmosphère de parfums qu'éventent des palmes !
Rivage où l'on marche sur du sable mêlé d'or !
Grottes au bord de la mer ! Grottes basaltiques de lycophthalmes !

Les jeunes filles ont cueilli les beaux fruits
Dont les peaux sont lumineuses comme des écarlates ;
Dans les pannes, elles ont tassé les grappes
De vendange claire et dorée ;
Chante la vendange sacrée,
Poète de Samos, et les cuves luisantes
De bois poli d'olivier !
Chante la liqueur ruisselante
D'or en coulée claire et d'ambre ;
Le soleil croule des palmiers !

Le bois fragre de l'odeur des roses
Et sous les érables luisants,
Les paons, les paons chatoyants
De gemmes, s'empêtrent dans les roses.

Puis la récolte des olives,
La meule qui grince et les chants,
Au soir, le long des collines,
Lorsqu'on revient vers la ville
Où le soir doux berce des flammes,
Avec des jarres pleines d'huile,
Avec des pampres, avec des palmes,
Des rameaux de myrte embaumeur,
Lorsqu'on revient avec des fleurs,
Que des enfants nus vous arrachent.
Au seuil des portes les patriarches
Sourient à la force des fils;
Aux citernes, au creux des puits,
Les filles plongent les amphores;
Puis le soir descend calme et dore
Les bois de cèdres épais ;
Les femmes s'appellent au bord de la nuit claire,
On entend les fifres des bergers,
Et la nuit tombe sur les clairières.

Naxos ! Chypre ! Conques fleuries !
Samos ! Ile des belles vendanges !
Ile des crocos et des myrtes fanés !
A tes printemps interminables,
J'ai dédié mon chant sacré ;
A tes roses épanouies,
A tes résines odorantes,
Tous les parfums de l'Arabie
Tournoient sur tes flots apaisés !
Tous les miels fauves de tes abeilles !
Toutes les coulures vermeilles
De tes vergers !...
Les soleils amoureux, les lunes
Ont choyé tes vins parfumés ;
L'air chante à tes rives sonores
Et voici sur le champ des aurores,
Ou parmi les rosiers bleus de crépuscule
Qu'Amphitrite renaît de tes flots enchantés.

LES FRUITS

Aime la chair embuée des reines-claude
Que tu trouves dans les closeries, au matin ;
Cueille la pêche, au mur, la plus haute,
Rose et belle comme ta joue ; demain,
Si tu la laisses, elle s'écrasera par terre
Et les fruits talés ne valent plus rien.
Abandonne-les aux guêpes voraces
Qui font des trous dans la pulpe et s'arrachent
Des morceaux dont elles se gorgent gloutonnement ;
N'aime que les fruits que tu peux cueillir sur les branches
Ou bien emporte-les dans ta robe blanche,
Les pêches qui éclatent, les poires qui vont fondre,
Dans ta bouche, molles comme de l'ombre ;
Dépose-les sur la table, dans un corbillon,
Et tu les mangeras l'un après l'autre...
Quête dans les treilles rougeâtres
Les grappes qu'ont picorées les oiseaux ;
Il ne reste plus guère que les peaux
Qui bâillent au soleil, sèches et mordorées ;
Les pillards savent les graines les plus sucrées ;
Mange aux mêmes grappes que les oiseaux.....

— Un rossignol garrule dans la nuit —
Songe aux fruits pendant dans l'ombre opaque et douce,
A ceux qu'on cherche dans la mousse
En tâtonnant de la main avide
Et qui semblent pétris de nuit tiède et languide.
Regarde un fruit long qui somnole
A la branche — mange ce fruit
Embaumé ; puis, s'il te donna la fièvre,
Dans l'odeur de ce fruit écrasée à tes lèvres,
Je t'embrasserai longuement jusqu'à l'aube.

CHARLES CHANVIN.

ÉLÉMIR BOURGES

J'écrirai ici d'Elémir Bourges et de ses œuvres, sans vouloir m'irriter du trop long silence qui, autant qu'un déni, étonne à leur égard, ni réparer, maintenant que l'heure du délaissement a passé, des torts qui ont cessé d'être. Ce soin serait, en outre, superflu et je ne dirai que ce que nous sommes aujourd'hui un grand nombre à penser. Elémir Bourges n'est plus ignoré. Il fut un temps peut-être où quelques-uns admirèrent d'autant plus fervemment ses œuvres qu'ils se croyaient seuls à découvrir leur grandeur ; ils ressentaient l'émerveillement d'être devant des splendeurs encore inconnues et plus belles d'être vierges. J'éprouvai ce sentiment ; mais ensuite ce me fut une joie plus vive que pas un de ceux à qui je parlai de ces romans : *Le Crépuscule des Dieux*, *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, ne niât la valeur que je leur prêtais et même souvent renchérit sur moi.

Elémir Bourges est un des grands écrivains contemporains. Méconnu jusqu'à ce jour, resté à l'écart des luttes de vanité où le triomphe amoindrit toujours celui qui l'a trop ardemment poursuivi, vivant dans une retraite en n'ayant d'autre culte que son art, il surgit brusquement de l'ombre pour prendre, sans conteste, la place hautaine qui lui est due et qui semble depuis longtemps lui avoir été réservée. Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam sont morts. Je ne voudrais pas qu'on m'accusât de tenter entre leur personne, leurs livres et Elémir Bourges un rapprochement. L'erreur serait flagrante bien que leur destinée ait d'occultes ressemblances. Ce sont ces dernières, vagues et trop aisées à démentir, qui me suffisent pour mettre Elémir Bourges à la suite de ces écrivains défunts. Notre piété pour eux est devenue de la gloire ; et, depuis leur mort, une place est vide que personne jusqu'ici ne fut de taille à occuper. Or, généreusement, nous voulons un maître dont l'orgueil et l'art se soient détournés des ornières, dont la vie soit, par son exemple, un réconfort et dont les œuvres aient de robustes beautés et des grâces éternelles. Seul, parmi les romanciers, comme Sté-

phane Mallarmé parmi les poètes. Elémir Bourges s'offre à moi dans cette attitude de labeur et de haute fierté.

Plus loin je tenterai de détailler ce qui se ressent à lire ses romans, bien qu'il soit malaisé et ardu de dire les raisons pour lesquelles on admire. La beauté d'un livre en effet, je me complais ici à m'étendre, domine, captive et trouble en commun les puissances de l'esprit. Le sentiment est séduit, la pensée exaltée, la raison surmontée, l'imagination éblouie. La phrase, par son déroulement harmonieux, vous berce et, par ses mots qui chatoient, vous enchante, tandis que s'évoquent des mirages radieux. L'âme possédée atteint au comble de l'extase ; elle est grandie, haussée jusqu'aux joies les plus triomphales ; et, en même temps, devant l'œuvre qui vient de l'émouvoir, elle se sent abaissée et défaille. Cet émerveillement est si entier qu'à l'instant où il vous subjugue, vous ne le pouvez dissiper pour tenter de le mieux connaître. Car, quand ce trouble en présence de la Beauté — il est la seule preuve qui la révèle et contre qui nul dénigrement ni rancune ne prévaut — est étudié de près et recherché jusqu'en ses sources, l'émotion elle-même est anéantie. C'est pourquoi faire comprendre la génialité d'une œuvre est une tâche périlleuse ; je me trouve en effet dans cette alternative : ou de décrire brièvement avec emphase ce que j'éprouve au risque de ne rien persuader, faute de raisons ; ou de devoir longuement énumérer les charmes divers dont ce fut l'ensemble surtout qui m'entraîna. L'analyse et le dithyrambe sont ainsi précaires ; et ils le demeurent même si l'un se complète par l'autre. Il me reste alors la ressource de dire, en renviant encore par la pensée sur les mots trop faibles, combien ces livres : *Le Crépuscule des Dieux* et *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* me passionnèrent. Ce fut une ineffable joie de voir se dévoiler leurs beautés qui déconcertaient ma pensée en la ravissant. L'ampleur des œuvres et la grandeur de ces épisodes : la fuite du duc Charles d'Este ; la tendresse de Hans Ulric et de Christiane et leurs transes quand la Belcredi lit devant eux *Annabella* ; la figure d'Otto ; ses amours avec la Belcredi et leur tentative d'empoisonnement du vieux duc ; puis, dans le second roman, ces pages où Floris, tiré de la plus basse misère, sort de son avilissement et est porté, par une vicissitude imprévue, jusqu'aux marches d'un trône où ses rêves les plus audacieux sont accomplis, puis encore l'évanouissement d'Isabelle entre les bras de Floris qui vient de la trahir, tandis que la mer orageuse,

ayant brisé les verrières du palais, les couvre tous deux d'écume; l'adultère entre Floris et Josine ; les aveugles venant, un à un, apprendre à Tatiana les désastres qu'elle ignore; la mort de Floris enfin...! Rien n'approche du frémissement dont vous emplit cette lecture. Sur soi, l'on sent s'appesantir le poids des choses sublimes ; et notre orgueil se démet pour admirer et s'humilier. Transporté en des domaines fabuleux, l'on se figure partager la vie ardente des héros, être soi-même devenu surhumain, et, par un contraste intime, cette beauté qui accable vous fait sentir profondément votre faiblesse et votre dénûment. Il apparaît en outre, à lire ces deux romans, qu'ils furent mûris longuement, qu'à eux seuls maintes années de veilles et de pensée furent consacrées et qu'ils valent une longue nomenclature d'œuvres. Un écrivain d'une verve abondante, Paul Adam ou Emile Zola, eussent tiré la matière d'un volume de ce qui, chez Elémir Bourges, se résume en un chapitre, se noue et éclate en une péripétie. Le premier roman, *Le Crépuscule des Dieux*, date de 1884 et fut commencé en 1877. Le second, *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, coûta dix années ; et ce labeur, pour prodigieux qu'il soit, n'étonne point quand on lit ces pages où, en raccourcis audacieux et en drames superbes, se peignent le monde et l'âme humaine.

Après avoir goûté les jouissances les plus vives et senti la vanité des réserves dont nous restreignons volontiers nos enthousiasmes, l'on s'irrite de ce que des livres d'une telle portée soient demeurés dans une sorte d'effacement. Les critiques du *Journal des Débats* et de la *Revue des deux Mondes* auraient dû signaler de tels livres qu'ils n'ont pas ignorés. Ils ne le firent ; et, la révolte qu'inspire cette injustice se mêlant aux émois profonds que l'on a éprouvés, le désir naît, impérieux, de dire ses sentiments, haut et chaleureusement.

Ces lignes déjà auront fait admettre ce que je n'osais d'abord affirmer sans crainte et ce que prouveront à suffisance les pages qui suivent : Elémir Bourges, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam nous apparaissent, malgré ce qui les sépare et fait à chacun l'originalité de sa figure, comme des écrivains d'une même lignée. Leur fière solitude leur a valu une noblesse et ils ont pour fervents une élite ; bien qu'il soit immodeste d'écrire moi-même ce mot, je dois pourtant en user puisque les choses sont telles. Ces élites, aimant dans les livres des splendeurs qu'elles estiment éternelles, se lèguent leur piété à travers les siècles et demeurent

fidèles aux œuvres de leur choix, lequel prevaut contre le goût commun et passager des multitudes. Comme d'autres, Elémir Bourges, sans avoir été l'élu des foules, sera glorieux soudain ; et il le restera tant que vivra la langue française dont il sut sertir les mots avec art et ciseler les phrases comme un métal précieux, tant aussi que les hommes iront chercher auprès de lui une image de leurs souffrances.

§

Je me suis, avec une joie intime et profonde, imposé la tâche d'ériger, comme une statue, en toute clarté, la figure d'Elémir Bourges. Mais tout homme ne vaut pas seulement par ses œuvres ; l'heure où il apparaît, le hasard de son avènement constituent une part de sa gloire. Les temps sont propices ou néfastes ; ils écrasent un homme ou le rehaussent selon des circontances obscures qui sollicitent une étude. Certes, les romans d'Elémir Bourges ont une valeur qu'ils ne doivent qu'à leur seule beauté et l'adversité des temps ne pourrait la leur ravir ; mais, s'il advient que ces livres, en place de nous enchanter seulement, atteignent, pour ainsi dire, d'un seul essor l'étape vers laquelle s'efforçaient nos romanciers depuis la déchéance du naturalisme, leur mérite aura grandi. Les œuvres d'Elémir Bourges prendront alors dans l'histoire un rang ; ils seront à la fois l'aboutissement d'un chemin ruiné d'ornières et désormais stérile et l'arche triomphale qui ouvre une route radieuse, vers des horizons pressentis déjà dans nos espérances mais dont nul écrivain ne nous fit entrevoir entièrement la magnificence.

Pour mesurer l'envergure de ces œuvres et connaître la place qui leur doit revenir, il faudrait, dès cet endroit, considérer la marche de la littérature depuis quinze ans. La tentative est ardue et la pensée court le danger de se perdre parmi les voies confuses, parmi les routes qui se croisent, sur ce terrain plus mouvant qu'une eau où il semble que des flots se heurtent, refluent vers le passé, se précipitent en avant mais où, toutefois, malgré les bouillons et les remous, l'on peut saisir des mouvements qui, par leur constance, nous en laissent présager d'autres. Une œuvre, çà et là, peut déconcerter notre attente, mais, en lisant Paul Bourget, Huysmans, Rosny, Paul Margueritte, Paul Adam, Camille Lemonnier, il se découvre entre eux des communautés de pensée ; une solidarité à leur insu les unit. Quoi-

qu'ils ne le veuillent, des ressemblances ressortent de leurs romans et, issus d'une même école qu'ils répudièrent, ils marchent, coude a coude, à la même découverte.

Elémir Bourges, par un destin heureux, n'hésite point. Dès sa première œuvre, parue en l'année où la roman expérimental atteignait à son plus bruyant triomphe, il sut se dérober à l'attrait du succès et le *Crépuscule des Dieux*, ainsi que nous le saurons plus loin, a évité toutes les tares du naturalisme. L'allure de ce roman le fit méconnaître à cette époque ; mais, en cela il partagea le sort des œuvres qui innovent. *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* comporte la même remarque ; sinon qu'ici l'idéal est plus resplendissant et l'œuvre plus décisive.

Pour suivre l'évolution du roman depuis quinze ans et éviter l'encombre des détails, il est un détour qui aisément me permettra, en des pages très brèves, de dire l'important de ma pensée. Il suffira, afin de mettre de la simplicité dans ce domaine qui chaque jour s'élargit, de considérer les faits et les progrès de manière à découvrir la loi qui les fit naître et surtout de n'insister que sur cette dernière.

Le naturalisme se borna, en ses œuvres, à représenter le monde et l'homme selon que l'interprétait la philosophie sensualiste et expérimentale. Le dogmatisme de ce système derobait ses erreurs et ses étroitesses ; en s'inspirant de lui avec une morgue triomphante, le naturalisme prit sur les esprits un ascendant qui n'est pas dissipé. Soumettant la littérature à la science, Emile Zola crutdonner à la Beauté un resplendissement nouveau, la relever ; en réalité il l'abaissa et elle se ressent encore aujourd'hui de sa servitude passée. Mais ce sensualisme, sorte de rétrécissement de la philosophie d'Auguste Comte, poussé, par une pente naturelle, jusqu'à l'outrance, montra sa faiblesse et ses monstruosités. Paul Bourget fit voir, dans ses romans, son impuissance ; le sensualisme n'induisait en effet l'homme qu'à des faux pas et ne pouvait le guider car il méconnaissait, comme vaine et illusoire, toute idée de devoir. Huysmans, d'autre part, poursuivit toutes les voluptés pour aboutir à une sorte de mysticité désespérée qui déconcerte dès l'abord mais qui, ensuite, lorsqu'on la considère d'une manière attentive, résulte d'un développement rigoureux. Enfin les Rosny, séduits, lors de leurs débuts dans les lettres, par les attaches du naturalisme à la science, étendirent leurs recherches, élargirent

leur horizon et, remontant aux sources, découvrirent le trésor de pensées qu'Auguste Comte avait amassé. Donc Paul Bourget fait apparaître les défauts du naturalisme et le raille; Huysmans recourt a une volonté surnaturelle : la foi; les Rosny s'inquiètent de notre vie morale, recherchent ses lois et nous décrivent des personnages volontaires et libres.

Il est évident que les pages brèves qui vont suivre et ou je m'étends légèrement sur ce que je viens d'avancer, ne prétendent guère ébaucher l'histoire du roman durant ces quinze années. Ce souci, si je m'y complaisais, me ferait sortir des limites de cette étude. Mais j'aperçois et je veux faire ressortir chez Bourget, Huysmans, Rosny trois attitudes différentes de la pensée contemporaine au lendemain du naturalisme, trois tendances, hésitantes, précaires et se développant à travers des vicissitudes incertaines. Ils gardèrent malheureusement, et les deux derniers surtout, de leurs avatars; un mélange arbitraire fait d'audaces vaines et de timidités, d'élans vers le rêve et de retombées dans la bassesse, approchant leur œuvre d'une figure où un torse de vierge apparaîtrait sur une croupe de bête...

Elémir Bourges, dès l'abord, nous offrit dans le *Crépuscule des Dieux*, une idée générale ; ensuite, le premier, il érigea, pour notre émerveillement, un Héros, dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, je veux dire un homme d'une volonté surhumaine et d'un orgueil démesuré. Au contraire, Emile Zola encombra ses œuvres de détails minutieux ou de « documents », selon son mot; il ne vit dans l'homme que la brute. Elémir Bourges est donc entièrement à son opposé. Lui et l'école de Médan n'ont aucune attache ; ses livres sont le fruit d'un long labeur; sa langue est pure de toute tare. Emile Zola et Elémir Bourges sont deux extrêmes, et Bourget, Huysmans et Rosny, seulement par leurs tendances, relient jusqu'à un certain point le premier au second.

Ce que je viens de dire me parait la raison de la gloire prochaine d'Elémir Bourges ; et, malgré les voies où se hasardera cette étude et les détails où elle pourra se perdre, je désirerais que ces lignes préoccupassent surtout la pensée de celui qui lirait ces pages, qu'elles ressortissent de chacune d'elles de sorte qu'il fût superflu de le répéter au moment de conclure.

Paul Bourget, élève de Taine et captivé par la pensée profonde et pleine d'ironie de Renan, fut, ainsi qu'Emile Zola, déterministe. Mais tandis que ce dernier dépei-

gnait, en tableaux violents et grandioses, les fatalités qui pèsent sur l'homme, Paul Bourget scrutait ses faiblesses. A la suite de ses maîtres, il envisagea l'âme comme un miroir inerte et il s'efforce de surprendre les reflets qui y passent. Mais, à la fin, il se révolte contre cette philosophie qu'il commença par admettre. Il tente vainement de la répudier. Il fait appel à la volonté, à la foi vis-à-vis de laquelle il garde toujours la posture d'un repenti et d'un impénitent. A ce point, tous les romans de Paul Bourget sont unanimes. Nous y rencontrons, — *Cosmopolis*, de tous, nous le montre le plus évidemment, — un homme, aigri par un abus précoce de la raison, s'imaginant agir selon la sagesse ; mais, après s'être cru tout puissant, à même de prévoir les vicissitudes et armé pour les combattre, il reconnaît, dans les adversités, que sa force n'était qu'un orgueil illusoire et qu'il fut dupe de lui-même. De coutume, l'on aperçoit que Paul Bourget, se décrivant avec amertume sous le masque de cet homme, fait ainsi le procès de ses propres erreurs. Toujours, par contraste, pour affirmer plus décisivement sa pensée, Paul Bourget, à côté du sceptique, place un prêtre ou un croyant. A la fin de chacun de ses romans, il est amené à admettre qu'une vie de volonté ou de foi conduit seule au bonheur en gardant des doutes et des trébuchements. La Foi et la Volonté ! il offre l'une et l'autre comme un égal remède à nos souffrances : *Cosmopolis* est un pèlerinage à la ville de la piété et des prières, *Outre-mer*, un pèlerinage au pays de l'audace et du labeur.

Pourtant Paul Bourget continue à se complaire dans cette philosophie dont il n'aboutit pas à détacher sa pensée. Il ne le pouvait faire d'ailleurs. Ses habitudes d'esprit et le genre de sa littérature le lui interdisaient. Le doute, en effet, prête seul à l'analyse. Dès que l'homme agit sans hésiter, l'analyse n'a plus de matière et le roman devient un roman d'aventures. Ainsi s'éclairent ces lignes de Marcel Schwob, dans sa préface de *Cœur double* : « Alors le roman sera sans doute » d'aventures, dans le sens le plus large du mot, le » roman des crises du monde intérieur et extérieur. »

J'insiste sur ces lignes ; car nous pourrons, plus loin, à propos des œuvres d'Elémir Bourges, apprécier la justesse de cette prophétie. En attendant, Paul Bourget aida à déconsidérer le naturalisme en dévoilant ses insuffisances morales.

Si je tenais à faire saillir le rôle de la volonté et le

changement profond qu'elle entraîna dans la structure des œuvres, je citerais *Une Vie* de Guy de Maupassant et, tout aussitôt, *Soi* de Paul Adam. Ces romans ont un même sujet, l'existence d'une femme. L'une s'abandonne à vau la vie, entraînée comme une épave, subissant tous les revers ; l'autre lutte, et s'efforce, malgré les adversités, de sauvegarder sa dignité intime.

Mais, me gardant de m'égarer, j'arrive à J.-K. Huysmans qui décrivit les jouissances tôt suivies de déboire, les affres, les révoltes de la sensualité où la pensée est la complice de la chair et demande à s'enivrer des mêmes délices. Huysmans, en suivant le cours de cet esprit, aboutit à la mysticité. Il étudia, éloigné de la vie et de ses tumultes, des ouvrages anciens et puisa, dans leurs trésors oubliés, des ressources d'art nouvelles. Mais, dans cette dernière recherche, il obéissait encore au préjugé de croire que le mérite d'une œuvre se mesure à la somme de documents qui y entre. Ces documents, Huysmans, au lieu d'observer la vie, les emprunta aux livres et, par souci d'originalité, les voulut rares et inattendus. Ainsi, naturellement, du roman expérimental découla le roman érudit. Mais ce dernier, en des curiosités sans cesse insatisfaites, aborda les cas les plus monstrueux. *A Rebours* et *Là-bas* de Huysmans appartiennent à la courte période que nous venons d'atteindre. Aussi l'*Agité* d'Auguste Germain. Il est surprenant de voir ainsi combien, dans la littérature, les causes et les effets s'enchaînent et se conforment à des lois impérieuses. Mais, arrivé à ce point, le roman était au bout d'une impasse. Ne pouvant persévérer dans sa route, il dut rebrousser et les romanciers, faisant cette fois un pas décisif, délaissèrent cette sorte de document qu'ils avaient épuisé et cherchèrent à donner à leurs œuvres une portée morale, sociale ou religieuse. Ainsi Durtal, dans *En route*, car nous accompagnons ici Huysmans, se réfugiant à la Trappe, incapable de se refaire une âme indépendante, n'ayant que le faux orgueil de ceux qui s'obstinent dans leurs faiblesses, est le même homme que des Esseintes. Il est conduit à la foi par la même soif de volupté et le même dégoût de la vie. Mais, maintenant, l'ardeur qui l'entraînait autrefois vers l'insanité servit à dégager de consolantes splendeurs et des vérités bienheureuses.

Les Rosny continuèrent le mouvement au point où, à peu près, Huysmans s'arrêta. Imbus de science, cette dernière mêla à leur style des tares qui pervertirent sa beauté ; mais ces tares sont la rançon des avantages

précieux qu'ils tirèrent d'elle. Tandis qu'Emile Zola se réclamait du positivisme sans avoir de cette doctrine une idée exacte, les Rosny remontèrent à Auguste Comte. Celui-ci, malgré qu'il y paraisse le contraire, est peut-être, de ce siècle, le penseur qui s'inquiéta le plus profondément de notre âme, de ses devoirs, de la guérison de ses doutes, de l'apaisement de ses angoisses. A sa suite, les Rosny se figurèrent l'homme comme obligé, malgré lui, à être charitable et ils lui prescrivirent de combattre pour son propre bonheur et celui d'autrui. Tandis que Paul Bourget, dans le *Disciple*, se bornait à dépeindre à quels désastres mène l'oubli de notre responsabilité, les Rosny, dès l'abord, établissent que l'homme a à sa charge non seulement sa destinée mais celle aussi, celle surtout dirai-je, des êtres qu'il aime (*Daniel Valgraive*) et même celle de tous les hommes dont il est solidaire (*L'impérieuse Bonté*). Les principaux romans des Rosny tentent de résoudre un problème moral dont les personnages sont les facteurs.

Ces romans peuvent se ramener à un problème ; cela ne prouve-t-il que les Rosny se sont intéressés à des cas nombreux dont ils ont mis en evidence le côte général. Ainsi *Marc Fane* nous offre le tourment de tous ceux qui sont épris d'un idéal ou d'une œuvre à accomplir et que la vie soumet à un labeur servile ou absorbant. L'*Indomptée* représente les luttes de la Femme voulant, pauvre, préserver par son travail son indépendance et sa fierté. D'autre part les Rosny, plus que tout autre, ont doué leurs personnages de clairvoyance et d'une volonté qui ne se démet devant aucune tyrannie, ni celle des événements ni même celle de leurs propres passions. Les bons penchants, après des conflits intimes, prévalent toujours sur les velléités mauvaises. La raison et l'assurance de soi-même arment tous les personnages d'une lucidité étrange. Ils surprennent en eux-mêmes et en autrui ce qui s'y trame d'obscur ; la plus furtive pensée ne leur échappe. A ce dernier égard la conduite de Daniel vis-à-vis de Clothilde, dans *Daniel Valgraive*, celle de Dargelle vis-à-vis de Jeanne, dans l'*Impérieuse Bonté*, sont remarquables.

Donc d'un côté les êtres, fussent-ils humbles ou déshérités comme les enfants Lamarque dans l'*Impérieuse Bonté*, — moralement, dans le domaine restreint qui leur est laissé (1), ou véritablement, si leur naissance

(1) Je tiens à citer, à mon appui, ces lignes du *Termite* : « Il (Servaise) sentit véritablement à ces minutes qu'il n'est point que les » récits de filasse et de froideur, que les plus humbles ont dans leur

leur a prêté le pouvoir d'accomplir leurs visées, — sont devenus des héros. D'un autre côté, le roman a traduit des idées de plus en plus vastes et générales. Ces deux mouvements ont marché de pair, non par une rencontre de hasard mais parce que des raisons, peu apparentes il est vrai, presque occultes, les faisaient dépendre l'un de l'autre Un écrivain peut aisément établir dans ses livres une synthèse, sans pour cette cause, y faire agir des héros. Ainsi le duc de Brunswick et ses bâtards, dans le *Crépuscule des Dieux*, n'ont rien d'héroïque malgré la portée universelle du roman. Au contraire la vie d'un héros nous apparait toujours, par une sorte d'agencement naturel, comme le développement, à travers des péripéties émouvantes, d'une Idée. Sa vie a une telle ampleur que fatalement les hommes reconnaissent en elle une image de la leur. Quand un héros s'est haussé jusqu'à la majesté, quand son orgueil s'est enflé jusqu'à être démesuré, il dépasse la ligne où s'arrête le commun ; semblable à celui qui gravit un mont, il découvre des horizons que nul ne vit avant lui et il se confronte lui-même avec Dieu.. Ainsi le héros, par sa vie, nous présente toujours une des postures qu'a prises l'humanité en face de ces énigmes qui ne finiront de la solliciter et que les uns nomment Infini, d'autres Néant. Par ses faiblesses, les misères de sa chair, ses défaillances, le héros est demeuré notre prochain et il incarne toutes les existences qui, par quelque face, ressemblent à la sienne. De sa « desmesure », qui encourut des châtiments et s'attira des désastres, ressort pour nous une leçon profitable. Cet enseignement, l'image que le héros nous offre et où toutes nos destinées se peuvent mirer, Dieu qui nous apparait et dont le héros, comme Œdipe, Don Juan etc... finit par éprouver le courroux ou le pardon, s'unissent pour nous figurer une idée morale, à la fois profitable et sublime. Nous pouvons la reconnaître avec tous les caractères qui l'accompagnent en méditant sur Prométhée, Dante, Hamlet, sur le Satan de Milton, sur Faust, sur Napoléon, dans l'attitude que lui donnera la légende, et sur le grand-duc Floris des *Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*.

Les Idées que représentent les Héros sont peu nombreuses ; de fait plus la pensée s'élève plus son domaine, pareil à une cime, s'étrécit, plus aussi les diver-

« histoire une épopée, une marche héroïque, pareille, au niveau « près, à l'épopée de Napoléon et de César dans la vie des peuples. »

sités s'effacent ou se concilient. Proche de l'Unité, vers qui tend notre esprit pour goûter en elle un suprême apaisement, les Idées deviennent rares et radieuses. Elles sont si hautes et d'elles rayonnent tant d'horreur et de vertige que les peuples jadis les ont traduites par des mystères ou apparaissaient les Dieux. La littérature présente les doit traduire de même en ses drames et ses épopées. Peu à peu le jour s'annonce où de pareilles tentatives n'auront rien qui déconcerte notre intelligence ni blesse nos préjugés. Et, si l'emphase des mots n'avait parfois outré ma pensée, je dirais, dès ce moment, qu'une de ces œuvres souhaitées dont j'exaltais trop le caractère divin pour que l'on admette qu'un homme l'accomplisse, parut, voici quatre années, c'est : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent.*

§

Les pages qui précèdent sont comme le socle qui élève Elémir Bourges et le fait dominer, pages en apparence étrangères à lui, mais où sont dites pourtant les raisons qui lui feront, dans l'avenir, décerner le premier rang parmi nous. Maintenant, sur ce haut socle, voici la statue que je voudrais comme de bronze : l'Œuvre et l'Homme.

§

Elémir Bourges écrivit trois livres : *Sous la Hache, Le Crépuscule des Dieux, Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent.* Le premier est un essai. A son propos il est malaisé de n'être pas injuste. Elémir Bourges lui-même, je crois, sans renier ce livre entièrement, ne le compte pas parmi son œuvre. De fait, *Sous la Hache* si on l'oppose aux romans qui journellement paraissent, les dépasse, mais il est inférieur aux deux romans qu'Elémir Bourges écrivit après lui et, en comparaison desquels lui-même le dédaigna (1). Mais ce livre, pour nous qui n'avons point ces sentiments, comporte de grands mérites et son étude, à nos recherches, offre des renseignements précieux. *Sous la Hache* me fait volontiers songer à un simulacre où le lutteur, avant de

(1) Ces lignes étaient écrites lorsque nous fûmes fort déconcerté de voir que *Sous la Hache* avait paru en 1885, une année après le *Crépuscule des Dieux*. Mais cet ordre n'a aucune importance et, en réalité, *Sous la Hache*, ainsi que trois autres romans qu'Elémir Bourges s'est refusé de publier parce qu'il n'en était pas satisfait, précèdent le *Crépuscule*.

s'engager, essaye ses forces. Après avoir écrit ce livre, Elémir Bourges eut l'assurance que les visées les plus téméraires ne lui étaient interdites et que sa langue obéirait désormais à tout ce qu'exigerait d'elle sa volonté. Car, si je confronte ce roman avec les suivants, j'y découvre les témoignages du même talent, bien que privé de toute audace et de toute envolée ; j'y vois le même souci d'affronter les difficultés pour les vaincre et le même art de mettre, si je pouvais dire, l'âme sur un chevalet pour lui faire exhaler ses plus profondes douleurs. Je ne m'abuse pas, ce me semble, en disant qu'Elémir Bourges, non par crainte mais par désir de ne pas tenter d'effort démesuré, ne chercha point un sujet trop vaste mais, au contraire, voulut accomplir une œuvre probe et sans reproche. Il y réussit. La matière qu'il choisit était ingrate. Faite d'épisodes de guerre et d'amour, elle aurait presque dû rappeler les *Chouans* de Balzac. Cependant Elémir Bourges évita cette ressemblance ; il conçoit les âmes autrement que Balzac ; il peint avec des couleurs sévères ; son œuvre est sobre, aux lignes sculpturales, sans pages superflues ; les sentiments, longtemps contenus, s'expriment puissamment en des scènes qui, jusqu'au dénouement, augmentent d'ampleur. Ce roman, en de plus étroites limites, a les qualités qui, avec plus d'éclat, de magnificence et ces différences qui naissent de l'éloignement entre le talent et le génie, se rencontrent dans les romans suivants. Ce titre : *Sous la Hache*, ainsi que *Le Crépuscule des Dieux*, *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, reproduit l'idée qui doit ressortir de l'ensemble, et les aventures, tout en nous captivant par leurs alternatives, ont pour seule raison de la dégager. *Sous la Hache* ! et le roman nous peint les dévouements, les défaillances, les tendresses de deux êtres sous la menace toujours prochaine de la mort qu'ils se plaisent à braver. Ce titre, de même que les autres, traduit ainsi le sentiment qui doit résulter de chaque page et de l'œuvre entière ; il nous révèle l'arrière-pensée qu'eut Elémir Bourges tandis qu'il écrivait. *Sous la Hache* a un style riche et simple à la fois que nous admirons. Aussi, dans ce livre où sont absents les élans grandioses qui autre part, chez Elémir Bourges, éblouissent, la langue, offerte à nous dans sa nudité, montre-t-elle mieux sa robustesse. Jamais Elémir Bourges ne cherche le faux éclat ; il veut la beauté sans parure. De ce dédain d'un triomphe qui eût été de mauvais aloi vint sans aucun doute la longue défaveur où demeurè-

rent ses romans jusqu'à ces dernières années. En effet nous sommes si induits à ne pas distinguer un style à paillons d'un style pur et vigoureux, à préférer à l'or la chrysocale, de même qu'à confondre la fausse somptuosité d'un rideau de théâtre, qui n'est qu'un peu de pourpre sur de la serpillière, avec la splendeur vraie des velours et des orfrois! Nous méconnaissons d'abord un style qui ne tire son prestige que de lui-même et le temps seul nous désabuse. En flétrissant les grâces d'emprunt, en effaçant les fards, il fait ressortir les éternelles beautés. Nous sentons aujourd'hui que chaque phrase de *Sous la Hache*, martelée sur l'enclume, est d'un métal sonore et précieux. Mais, si ces qualités demeurent discrètes dans ce roman, au contraire l'écriture, dans les romans suivants, s'éploie et s'élève à la mesure des tableaux merveilleux qui s'y déroulent.

Sous la Hache annonçait une personnalité ; mais celle-ci n'apparaît vraiment qu'à celui qui aborde ce livre après avoir lu déjà les autres romans, alors il découvre le germe, le levain, les premiers signes de ce qu'il a admiré auparavant.

Dans le *Crépuscule des Dieux*, le deuxième roman, Elémir Bourges, d'emblée, atteint la maîtrise. Une majesté émane de ce livre et, en sa présence, l'on est porté, comme devant tout monument qui rehausse la pensée, à s'évader hors des siècles. Malgré qu'Elémir Bourges ait écrit un roman contemporain, nous en voyons surtout ressortir la portée universelle; et ce drame a dû se passer aux temps anciens comme aux nôtres, sans doute avec d'autres apparences mais avec les mêmes désastres. Mieux vaut, avant de s'engager plus loin, de résumer ici ce roman afin que ce que nous en disions ne demeure pas vague et puisse toujours prendre son appui sur une connaissance abrégée mais suffisante de l'œuvre.

Et d'abord ces derniers vers de l'épigraphe :

« Mais où se trouvera qui, à langue déclose,
» Qui, à fer émoulu, à front découvert, ose
» Venir aux mains, toucher, faire sentir aux grands
» Combien ils sont petits et faibles et sanglants? »

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

Le 25 juin 1866, Charles d'Este, duc souverain de Blankenbourg, donne, en sa résidence de Wendessen, une fête pleine de magnificence. Sur la scène du château se joue un acte de la *Walkyrie*. Mais, tandis que la

fête est dans tout son éclat, le duc apprend l'envahissement de son domaine par les troupes de la Prusse, en guerre contre l'Autriche. Il faut fuir; les richesses du palais, sous une aube pluvieuse, sont chargées sur des chariots. Le duc, dans son carrosse, avec ses filles et ses bâtards, court vers la France. Il emmène la cantatrice, la Belcredi, qui, dans quelque visée obscure, s'est attachée à lui. Il emmène encore Arcangeli et sa sœur Emilia qui, un instant, parmi le peuple qui se pressait dans le parc du château, plut au duc par sa malice. Cet Arcangeli, bouffon ou valet, est tantôt, selon le caprice du duc, son plastron, son favori, son pédicure, son parfumeur. La Belcredi devient la favorite et nourrit le rêve de se rendre, par de lents stratagèmes et des maléfices, maîtresse des richesses colossales qui, autour d'elle, la tentent. Elle souhaite de voir mourir les bâtards du duc puis d'être épousée par le vieillard. Une sorte de mauvais destin s'acharne sur la famille d'Este; et il semble que les événements sourient aux vœux de la jeune femme. Voici Claribel, une frêle enfant, ayant en elle la grâce douloureuse des choses à leur déclin, pareille, en ses dentelles, à un lys qui se flanerait dans de la neige. Elle erre dans les sentiers du jardin, sous l'ombrage des buissons de roses. Chaque crépuscule hâte son agonie. Le duc, en ses monstrueux caprices, ne se plaît plus en son hôtel des Champs-Elysées et, à grands frais, se fait aménager un nouveau palais, abattant et reconstruisant tour à tour, aimant les somptuosités disgracieuses, enfouissant en des caves de fer des monceaux de pierreries et d'or. Dans ce palais mourra Claribel, un soir de Noël, n'ayant auprès d'elle que le comte Otto, son frère aîné, un être plein d'ignominie, passant ses jours dans les fumiers d'écurie et ses nuits en de basses crapules, se complaisant en des amours obscènes et perverses. Dans le palais habitent encore Hans Ulric et Christiane, deux autres enfants du duc, se refusant à toute joie sinon à celle de se voir et de se confier les vagues tendresses qui les émeuvent. Ils aiment la musique dont la magie étreint la chair, les livres et les tableaux. Leur chambre est pleine d'étranges ornements: vieilles tapisseries, orfrois, sculptures, émaux... La Belcredi, en son astuce, a deviné que Hans Ulric et Christiane, le frère et la sœur, s'aimaient et que leur inquiétude naissait du pressentiment et de l'épouvante de cet inceste. Alors elle se mêle à eux; un jour pour les divertir, elle s'offre à leur lire le dramaturge anglais Ford et, parmi ses drames, choisit la

scene où Giovanni crie à sa sœur Annabella le désir qu'il a de ses étreintes et de sa chair. Christiane et Hans Ulric, pâles, sentent leur âme s'éclairer ; désormais ils connaissent leur trouble. Un lent poison, se mêlant à leur sang, ronge leurs pensées. Pourtant la Belcredi n'a pas assez assouvi la haine qu'elle ressent contre tous ceux qui se dressent en obstacle entre elle et ses visées. Pour inaugurer son nouveau palais, le duc d'Este veut donner une fête. La Belcredi lui suggère de faire jouer l'acte de la Walkyrie interrompu autrefois par la fuite hors d'Allemagne. Hans Ulric et Christiane chanteront les rôles. Le duc accueille cette idée. Les jeunes gens, malgré leurs tortures morales, obéissent. Ils apprennent le duo d'amour ; l'un est Siegmund et l'autre Sieglinde qui s'aiment, ignorant les liens fraternels qui les unissent ; de sorte que, par leurs chants, c'est leur propre tendresse, leur propre supplice, leurs propres délires que Hans Ulric et Christiane expriment. Ces pages, dans le roman, sont une merveille de grandeur et de puissance. Mais Hans Ulric n'a pu dominer son trouble ni ses remords ; il se dérobe, se retire dans ses appartements et s'y tue. Ce nouveau deuil accable le duc qui pourtant, auprès de la Belcredi, continue sa vie absurde. Franz, un autre fils du duc, s'est épris d'Emilia, la sœur d'Arcangeli qui fut gouvernante de Claribel et qui, depuis la mort de l'enfant, est demeurée au palais. Elle veut se faire épouser ; mais le jeune prince refuse. Il s'avilit à aimer cette femme ; si bien que, par un stratagème, elle le fait consentir à un mariage clandestin à Rome, mariage sacrilège que Franz, dénoncé par un complice, est obligé de consacrer légalement, sous menace des galères. Mais, outré de dépit, il abandonne sa femme, et, seul, mène une vie d'expédient tant qu'à la fin il se fasse jeter hors d'un cercle qui est un tripot. Mais Arcangeli, désireux de s'enrichir de toutes les opulences qu'il voit autour de lui et qui allument, au cœur de tous ceux qui s'en approchent, d'ardentes convoitises, a deviné en la Belcredi une rivale et tous ses efforts tendent désormais à la combattre. Il réussit à faire supplanter la Belcredi auprès du duc par Lyonnette, une courtisane délurée, rieuse et égrillarde, frondant son barbon d'amant. La Belcredi est chassée et Arcangeli triomphe. Mais Otto suit la Belcredi dans sa retraite : et c'est entre eux deux un amour brutal et magnifique ; jusqu'à ce que le duc, lassé de sa nouvelle maîtresse, vienne rechercher et ramener en grand apparat la cantatrice. Otto doit assister, en re-

frénant sa rage, à la tendresse sénile de son père pour la Belcredi. Les deux jeunes amants souffrent de la contrainte qui pèse sur eux. Otto rêve d'un meurtre qui lui donnerait, en même temps que la liberté, l'immense fortune dont il a hâte de jouir. Comme ce projet, qu'il confie à la Belcredi dans une crise de jalousie, s'accorde avec les projets qu'elle-même poursuivait depuis longtemps, ils s'entendent pour empoisonner le duc. Dans les combles du palais, ils distillent le poison qu'avec une épingle d'or ils égoutent dans des oranges confites. Arcangeli, aux aguets, les a surpris. Une après-midi d'été que le tonnerre ébranle le palais, la Belcredi tend au duc le drageoir. Mais Arcangeli lui dit, à voix basse, de se défier. En effet, le duc jette une orange à l'un de ses lévriers qui, au vol, la happe. A peine l'a-t-il broyée, qu'il s'abat mort. La Belcredi se trouble. Otto qui voit échouer sa tentative décharge un pistolet sur son père. Il le manque. Au dehors la tempête gronde et les éclairs, à travers les volets clos, font blêmir les lampadaires. Le duc, s'armant à son tour pour se défendre, tue Otto ; et la Belcredi, vaincue, se poignarde, en bafouant le duc afin de ne pas lui laisser la joie de se venger sur elle. Après ce drame, le duc vit seul. Il a pris en haine son palais et erre, malade, obèse, le ventre rompu soutenu par un bassin d'argent, à travers les capitales ; et partout il s'ennuie. Vers la mi-août de l'année 1876, il est à Bayreuth où il assiste à la tétralogie. Dans la salle entrent l empereur et les princes ; mais le duc ne se lève pas pour eux ainsi que le fait l'assemblée entière : ses misères n'ont pas eu raison de son orgueil. Sur la scène, se joue le *Crépuscule des Dieux*, dont les péripéties se déroulent comme des symboles. C'est là pièce dont Wagner, dix années auparavant, lors de la grande fête qui se donna à Blankenburg, avait parlé au duc et dont le titre, étrange et, sans qu'il le sût, plein de prophéties intrigua longuement le duc de Brunswick. A son retour de la représentation, il meurt foudroyé d'un coup de sang.

Reprenons l'idée un moment interrompue par l'abrégé qu'il convenait, avant de s'aventurer plus loin, de faire de cette œuvre, abrégé qui est souvent une parodie, car il n'offre que la charpente du roman, sans parure ni prestige, et parfois même, pour plus de brièveté, il me fallut légèrement déranger l'ordonnance des épisodes. Le *Crépuscule des Dieux* n'est donc pas seulement un roman contemporain mais, sans craindre de le répéter avec une sorte d'insistance, comme je l'ai

dit déjà une œuvre universelle. L'idée qu'elle incarne est traduite par les vers d'Agrippa d'Aubigné ; le roman pourtant a une ampleur plus grande encore. A le lire, nous nous sentons en présence d'une vaste synthèse. Sans rien vouloir prouver ni enseigner, elle nous montre, par des péripéties profondément humaines, les grands soumis aux mêmes infirmités que les plus humbles, et la déchéance d'une famille princière qui, sur la foi d'anciens préjugés, pouvait se figurer de souche divine. Comme une vieille forteresse féodale dont le donjon croule, dont les murailles se démantèlent, dont les tours, une à une, s'affaissent dans la boue des fossés, ainsi le duc puis ses fils s'avilissent, se ravalent ou meurent épuisés. Par les enchantements du verbe et de l'art, ces tableaux acquièrent une envergure immense ; si bien que l'on ne s'avise point de rechercher si le prince d'Este vécut et fut vraiment une figure de l'histoire. Dans sa personne nous apparaissent à la fois les derniers princes de toutes les dynasties qui succombèrent. Le prince d'Este, duc de Blankenbourg, est, dans sa majesté dérisoire, le monstre auquel aboutissent les races déperies. En effet, Elémir Bourges a scruté l'âme de ses personnages jusqu'à atteindre ce fond le plus intime que le temps ne déforme pas et d'où jaillissent toujours, sous diverses apparences, les mêmes mœurs et les mêmes passions. Aussi, après avoir lu le *Crépuscule des Dieux*, nous sentons que ce fut sous de pareils désastres, rongés par de pareilles lèpres, qu'agonisèrent les derniers empereurs à Ninive, à Babylone, à Byzance, à Rome... Camille Lemonnier, pour citer ce fait en passant, dans la *Fin des Bourgeois*, roman ayant la grande allure et les défauts d'une fresque improvisée, nous décrit la décadence d'une royauté industrielle ; et il s'est rencontré avec Elémir Bourges pour nous offrir *au fond*, malgré les dissemblances, d'identiques peintures. Ainsi donc, de la vie précaire aux formes changeantes, Elémir Bourges a fait saillir les caractères essentiels, il nous montre une synthèse, et ses héros, de même que dans une pierrerie éclate la lumière de tous les soleils, nous font envisager en leur seule personne toute une humanité.

Si l'on hésitait encore, après ces témoignages, à ne pas reconnaître l'art profondément synthétique d'Elémir Bourges et la dissemblance entre lui et l'art expérimental, il suffirait de mettre en présence le *Crépuscule des Dieux* et les *Rois en exil* d'Alphonse Daudet. Jamais un même sujet, traité par des écrivains d'esprit

opposé, n'a mieux fait ressortir la distance qui sépare ces derniers. Découvrir deux œuvres qui, par une rencontre inattendue, prêtent à une comparaison de ce genre est un avantage plein de joie et de profit. Dans nos critiques, nous sommes imbus de nous mêmes et de nos préjugés; si bien que malgré notre soin de nous prémunir contre nos tendances, nous succombons, en dépit des efforts, à l'attrait de voir en toutes choses un reflet de nos pensées les plus aimées. Dans un parallèle comme celui qui s'offre à nous, la critique peut presque se targuer d'une méthode rigoureuse et le résultat de l'étude sera préservé de toute erreur. Nous allons apercevoir, sans ambages, d'une manière décisive et sans que nous nous puissions abuser, les caractères qui distinguent l'art de M. Bourges de l'art naturaliste; et tout le chemin parcouru entre les deux œuvres par la littérature contemporaine, dont Elémir Bourges est un des maîtres, du même coup nous apparaîtra.

La pensée, à la lecture du *Crépuscule des Dieux*, voit le passé se confronter avec le présent, et elle acquiert la sérénité dont on est envahi sur les tours et sur les hautes cimes d'où se découvrent de vastes horizons. La langue, les personnages, tout concorde pour que l'esprit, malgré la diversité qui le séduit, ne soit jamais diverti de la grande idée qui doit le posséder; et les héros eux-mêmes se rehaussent de tout ce qu'ils représentent. Dans les *Rois en exil*, sans que je veuille déprécier Alphonse Daudet dont ce roman n'est pas le meilleur — « hum! » disait de lui Flaubert, dans sa *Correspondance*, — les êtres et les événements, au contraire, se rapetissent. Au drame le plus douloureux se mêle la parodie; les larmes sont des larmes de femme laquelle, si elle pleure, n'oublie cependant jamais de sourire. Il ne se mêle d'amertume aux choses que pour autant que celle-ci relève leur saveur. Le souci des contrastes fait placer, à côté des sanglots, la grimace. Elysée Mérault, Colette, l'oncle Sauvadon, Tom Levis ont une allure dérisoire et falote. Seule la reine est belle. Le roman lui-même est une œuvre capricieuse, un chatoyant récit qu'une verve que rien ne bride, un peu badaude, encombre de détails et fait ressembler à un enchaînement d'anecdotes, à un chapelet de notes habilement unies. Mais Alphonse Daudet ne s'est jamais inquiété si les événements qui le sollicitaient n'avaient pas de retentissements plus lointains ou plus profonds que ceux qu'il avait pu saisir. Les *Rois en exil*, c'est le carnaval de *Candide* où les princes au lieu

de Venise auraient choisi Paris. D'autre part ce roman, en place de nous émouvoir et de rehausser notre pensée, nous inspire au plus une vaine curiosité. L'on cherche à savoir quels furent les princes dont les aventures, à peine travesties, nous sont décrites; et, sur tout exemplaire de ce roman pris dans un cabinet de lecture, une personne aura écrit au crayon, dans les marges, le vrai nom du duc de Talma, du prince d'Axel et des autres. Dans le *Crépuscule des Dieux*, nul sentiment aussi étranger. L'idée générale qu'Elémir Bourges a voulu nous représenter emplit tout notre esprit; et la distance entre les deux émois atteste assez la différence des deux œuvres et les points de vue éloignés auxquels se placèrent leur auteur.

Que l'on se remette en l'esprit ce qui fut dit sur la marche du roman et l'on conclura qu'Elémir Bourges atteignit d'un élan à la cime vers laquelle, depuis plus de dix années, les autres romanciers cheminent. Il le fit à une date où les écrivains les plus soucieux de progrès n'avaient d'autre étude que d'amasser des documents sans chercher au delà (1). En effet, le *Crépuscule des Dieux* parut en 1884. Le caractère essentiellement synthétique, la philosophie haute qui emane de toutes les pages, jusqu'à la peinture austère des débordements d'amour et de luxure suffisent pour prêter à Elémir Bourges le mérite et la gloire d'un précurseur qui ne se borna point à entrevoir un idéal nouveau mais eut assez de force et d'assurance pour l'instaurer d'emblée.

Le *Crépuscule des Dieux*, en sa forme, est principalement descriptif ou épique. Par ce côté, il diffère encore peu des livres que nous avons coutume de rencontrer. Les héros nous sont décrits un peu confondus avec le décor où ils se meuvent. Au contraire, dans son œuvre prochaine, *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, Elémir Bourges changera sa manière, de même qu'il poussera encore plus avant tous les côtés par lesquels il se distingue du naturalisme; il y érigera d'abord brièvement le décor, puis il considérera surtout les gestes et les paroles des héros. Le *Crépuscule des Dieux*, au lieu d'agissements et de dialogues, comporte surtout

(1) Sur ce point, si elles ne devaient m'entraîner à des longueurs, je citerais volontiers les six premières pages du *Termite* de J.-H. Rosny, paru en 1890, où sont décrites les manières de travailler et les visées des écrivains, il y a dix années : « Sa minute d'arrivée coïncida avec » le surmenage de la méthode. Son but pour lui et cent autres fut de » descendre dans les boyaux de la basse vie, de disséquer les microbes » sociaux d'assécher la phrase et *de fuir avec horreur la finalité du* » *but*.

des tableaux. Aussi convient-il particulièrement d'étudier de quelles lignes, de quelles couleurs, je veux dire de quelle langue, use Elémir Bourges pour ses peintures. Le style ici, plus riche et plus nerveux que dans *Sous la Hache*, me fait songer à du fer rougi à la forge et martelé jusqu'à avoir la souplesse de l'acier. Si l'on envisage de près la phrase jusqu'à lui ravir le secret de sa magie, l'on découvre qu'Elémir Bourges eut, avant toutes choses, le souci d'éviter les mots superflus : la prose autant que les vers a des chevilles qui la déparent et la surchargent ; ce soin rend la phrase robuste. Brièvement, elle figure de nombreuses pensées sans jamais être obscure. En outre Elémir Bourges écarte les mots auxquels un emploi fréquent a ravi toute vertu. L'idée revêt ainsi une forme imprévue et saillante qui cependant ne déconcerte pas l'esprit. Elémir Bourges use peu de l'adjectif qui orne parfois mais alourdit plus souvent. Il cherche de diverses manières à mettre en évidence le verbe, qui est le nerf de l'idée et ce qui, dans l'image, représente le mouvement et l'acte. Tantôt il le fait par un mot rare, tantôt en accompagnant le verbe d'une préposition qui, tout en étant correcte, donne au verbe un nouveau relief. Elémir Bourges aime encore les phrases subjonctives où le verbe s'offre à l'imparfait. Ce mode est tombé en discrédit et le langage l'a peu à peu banni. Cependant ce mode présente de nombreuses ressources et il serait à regretter qu'il tombât entièrement en désuétude. En réveillant l'esprit par sa forme inattendue et en rendant attentif sur les rapports des temps de la principale et de la subordonnée, il est le plus précieux pour traduire les nuances qui varient ou restreignent la pensée. Outre ces procédés, qui ne se dérobent pas à une lecture assidue et prêtent à la langue d'Elémir Bourges une saveur un peu ancienne et une énergie rappelant les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, il faut noter encore, et insister sur lui pour ne pas tomber dans l'injustice, un charme insaisissable dont aucune étude ne révèle le secret : c'est le chant harmonieux des périodes, l'enchantement des pensées, le sourire et l'éclat des mots.

Les pages où la Belcredi lit à Hans Ulric et à Christiane un des épisodes passionnés d'*Annabella*, nous ont fait pressentir que la littérature anglaise, surtout celle du règne d'Elisabeth, était familière à Elémir Bourges. Il s'éprit encore davantage de ses dramaturges jusqu'à s'inspirer d'eux directement et leur demander de lui révéler à nouveau l'âme de l'homme que les naturalistes

avaient amoindrie. On ne peut omettre de considérer cette influence avant d'aborder *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* en tête duquel Elémir Bourges d'ailleurs écrivit cet avertissement :

« *Je me suis fait, en ce roman, l'écolier des grands poètes* » *anglais du temps d'Elisabeth et de Jacques, et du plus* » *grand d'entre eux, Shakespeare ; — quelque présomption* » *qu'il y ait à se dire l'écolier d'un tel maître.*

» *Nos récents chefs-d'œuvre, en effet, avec leur scrupule* » *de naturel, leur minutieuse copie des réalités journalières,* » *nous ont si bien rapetissé et déformé l'homme, que j'ai été* » *contraint de recourir à ce miroir magique des poètes, pour* » *le revoir dans son héroïsme, sa grandeur, sa vérité.*

» *Que le lecteur attribue donc ce qu'il y a de bon dans* » *ce livre, à la souveraine influence de ces maîtres, des pleurs* » *et du rire : Webster, Ben Jonson, Ford, Beaumont et Flet-* » *cher, Shakespeare.*

« *Les fautes seules sont de moi.* »

L'influence anglaise a, ces derniers temps, été fort méconnue au bénéfice de l'influence russe et norvégienne dont, par contre, on s'occupa fort. Cette influence se reconnait cependant aujourd'hui chez Gabriel Sarrazin et chez Marcel Schwob. On ne s'aperçoit point d'elle parce que, tout en étant la plus féconde, elle est aussi la seule qui ne pervertisse point l'esprit français ni ne le détourne de ses voies. Depuis leurs sources jusqu'à la guerre de cent ans, les littératures françaises et anglaises ont une histoire en grande partie commune. L'établissement de la noblesse normande dans l'île, des restes de la race celte occupant à la fois le pays de Galles, de Cornouailles et la presqu'île de Bretagne, la souveraineté des rois anglais sur diverses provinces de l'Ouest aidèrent à de continuels échanges qui, entre les deux races, créèrent un esprit où toutes deux se confondent. Malgré de longues inimitiés et la Renaissance qui éprouva différemment les deux pays, les liens bientôt se renouèrent ; et Hamilton fut un écrivain français, et non des moindres, ainsi qu'autrefois le furent les poètes obscurs qui répandirent, en chantant de fête en fête, les romans d'Arthur et de Tristan, ainsi que le sont aujourd'hui Vielé-Griffin et Stuart Merrill. Plus tard, Montesquieu emprunta ses vues parlementaires à l'Angleterre. Voltaire en exil prit à Swift sa raillerie, à Pope, son déisme, à Shakespeare, de nouvelles ressources tragiques. Rousseau imita Richardson. Le romantisme, qui s'éprit

d'abord de Mac-Pherson, arriva enfin à comprendre, dans son intégrité, la sauvage splendeur de Shakespeare dont il s'inspira dans son théâtre. C'est parce que les littératures françaises et anglaises sont imbues l'une de l'autre, sœurs et issues d'un même fond, que l'étude des dramaturges anglais fut, pour Elémir Bourges, un enrichissement ; il en nourrit son génie pour le développer harmonieusement, sans le faire dévier ni le pervertir. Ce commerce, dont un épisode du *Crépuscule des Dieux* nous permit de parler ici, se fait à peine sentir dans ce roman ; au contraire dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* l'influence est fort apparente. Elémir Bourges lut assidûment Shakespeare jusqu'à lui ravir ses mérites les plus secrets. Cependant il ne se rencontre, dans le roman d'Elémir Bourges, aucune page, aucun héros rappelant Shakespeare directement ; Bourges s'est pénétré de lui tout en sauvegardant jalousement sa propre personnalité. Il apprit du grand Will, sans rien lui dérober, l'art de peindre avec ampleur les hommes, de faire exprimer toute leur horreur et toute leur majesté aux souffrances humaines, de restreindre l'importance du milieu qui est devenu un simple décor ; et, à rendre son œuvre aventureuse et puissamment émouvante.

D'autres causes encore donnèrent à ce livre : *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* une forme et une allure si imprévue qui interdisent de le comparer à aucun roman existant et le font ressembler en sa grandeur à une falaise de granit abrupte et rugueuse, isolée au bord des flots. Ces causes se rattachent à mon gré à la vie même d'Elémir Bourges. Celle-ci ayant influé sur son art, je n'estime pas déplacé d'en parler.

Las d'une vie dont les servitudes l'absorbaient au détriment de son travail et désireux de ne se consacrer qu'à lui, Elémir Bourges, il y a dix ans, s'éloigna de Paris pour n'y plus revenir. Peut-être, en ce faisant, se disait-il ces lignes fières qu'il mit en épigraphe à son roman : « Bien moins habile que le célèbre Isménias, » mais comme lui, indépendant de la faveur des hom- » mes, je me promets qu'à son exemple, je chanterai » toujours, selon le dicton : Ἐμοὶ καὶ ταῖς Μούσαις » — pour moi et pour les Muses. » JULIEN, *le Misopogon*. Pour lui-même et pour les Muses ! c'est de la sorte aussi qu'Elémir Bourges se résolut désormais à vivre. Il habite, dans un tranquille village de l'Ile-de-France, une maison au seuil ombragé d'un buisson de roses. Au lointain, un coteau de verdure au pied du-

quel coule la Seine dont les eaux sont d'argent. Dans ce pays, l'âme se repose sans que rien la détourne de regarder en elle-même. Le silence, que semble agrandir encore la voix du vent dans la forêt voisine, le fredon des oiseaux, le frémissement de la lumière, la rumeur de la terre qui se revêt au printemps et se dépouille à l'automne, ce silence, qui est celui des solitudes, et le vaste horizon n'induisent qu'à des pensées d'ampleur et de sérénité. La destinée de l'homme s'y offre à l'esprit sous sa face la plus auguste. La retraite fait désapprendre à celui qui y vit toutes les vanités et tous les travers ; et, comme nous concevons toujours les êtres à notre propre image, l'homme dut apparaître à Elémir Bourges dans sa vérité la plus intime, sans aucun des travestissements sous lesquels de coutume il se dérobe à nous. Puis quel spectacle que la terre et ses saisons qui sont pareilles aux âges de la vie : la grâce amoureuse des avrils, la magnificence des étés, l'automne et son manteau somptueux, l'hiver nu et âpre, couvert d'un drap de mort ! Une telle solitude, étant donné surtout les heures méditatives qu'elle favorisa et la lecture des seuls grands poètes : Eschyle, Shakespeare, Milton, Hugo, me paraît avoir agi sur *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* et aidé à prêter à ce livre son caractère de grandeur abrupte tellement malaisé à définir que rien ne se présente à mon esprit auquel je le puisse comparer.

Voici ce roman. Il ne convenait pas de faire froidement de cette œuvre un abrégé. Il y a tel passage où je n'ai pu me défendre de joindre au récit du drame les sentiments que j'éprouvai à le lire. D'autre part je citerai çà et là quelques pages afin que l'on se figure ce que peut être l'œuvre entière dont on a vu un fragment.

Un mémoire qu'Ivan Manès rédigea et remit à M. Thiers sert de PROLOGUE. Comme ce dernier l'inscrit en marge de ce document : « Le sieur Manès est venu plu-» sieurs fois à Versailles. Il est le frère du fameux savant » russe, Vassili Manès, à qui l'Europe a décerné, depuis » longtemps, la renommée due à ses beaux talents. Le » sieur Manès cherche à découvrir, soit à Paris, soit » dans cette foule de prisonniers que nous avons de la » Commune, un jeune homme nommé Floris, qui serait, » à ce qu'il assure le fils légitime de S. A. I. le grand-» duc Fédor de Russie et de son auguste épouse. » Voici, selon ce mémoire, les évenements qui rendirent étranges et mystérieuses la naissance et la vie de Floris : Mme Maria Pia était haïe du grand-duc Fédor, son mari. Le 13

Janvier 1844, elle ressentit les premières douleurs de l'enfantement. La princesse Gourguin, maîtresse du grand-duc, jalouse de voir sa rivale devenir mère, ravit l'enfant, avec le consentement de son amant et la complicité du médecin. Elle réussit à faire croire à la grande-duchesse qu'elle n'avait eu qu'une fausse grossesse. Plus tard, dans les remords de l'agonie, l'accoucheur révéla son crime et donna sur l'enfant des détails permettant de le retrouver. Après avoir vécu à Bruges chez un marchand qu'il avait cru être son oncle, cet enfant nommé Floris était, en 1870, venu à Paris. Là son âme ardente le fit s'engager dans l'armée, puis, après une captivité dans l'île de Rügen dont il s'évada, sa fougue révoltée l'entraina parmi les troupes de la Commune. Tels sont les événements qu'il est important de connaître avant que ne commence le drame.

Première partie. — Les fédérés repoussés de Paris ont mis le feu à la ville qui, entre ses buttes, est une mare de fumée et de flammes. Au Père-Lachaise, les derniers communards se sont retirés. Ils campent, sous la nuit orageuse, parmi les tombes. Un vieux juif, Chus, erre là, achetant à vil prix le butin. Aux portes du cimetière, une sentinelle arrête un vieillard venu à la recherche d'un nommé Floris. Fouillé, on trouve sur lui une lettre d'audience de M. Thiers ; et, soupçonneux, affolés de trahisons les fédérés adossent, sans proces, le vieillard à une tombe et le fusillent. Sur ce corps qui râle et dit des phrases mystérieuses, Chus découvre un portrait de femme qui, par une rencontre étrange, ressemble à s'y méprendre à un jeune soldat qui dort tout près. Ici se placent des pages d'une belle ampleur dépeignant l'incendie : « Le ciel avait un aspect terrible. » Des fumées, emportées par le vent, s'y suivaient, en » troupeaux de monstres embrasés, tandis que les poin- » tes des flammes s'élançaient impétueusement dans » l'air frémissant. L'incendie, au cœur de Paris, se rou- » lait, en enserrant la ville, ainsi qu'une torche liée à » une roue tourne avec elle. Le Palais-Royal flamboyait ; » les Tuileries, éventrées, vomissaient une éruption » éblouissante ; la rue Royale illuminait tout l'occident. » Mais sur la rive gauche du fleuve, le quai d'Orsay, » la rue de Lille, le palais de la Légion d'honneur on- » doyaient en nappes vermeilles, cependant qu'à l'est, » l'Hôtel de ville brûlait d'un bloc, massivement. Tout » l'horizon bouillonnait de fournaises, d'explosions, de » rauques grondements. Paris semblait flotter sur une » mer de lave. Çà et là, le réseau des rues creusait, parmi

» la nappe écarlate, de profonds ravins de ténèbres. On » apercevait comme proches des points lointains, l'an- » gle d'un mur, une fenêtre, des cimes d'arbres, un » tuyau bizarre, sur un toit. Certains endroits parais- » saient tout blancs ; on eût dit que d'autres ondulaient » sous la rougeur incandescente. D'énormes volutes » enflammées bondissaient comme un globe qui crève ; » des cornes de feu tout imprégnées d'essence ou d'hui- » les de peinture fondaient en de grandes stries vertes, » oranges, violettes ou d'un bleu de souffre. Alors, dans » le brasier colossal, volaient des millions de flammè- » ches ; une poussière dévorante de taches rouges et de » braises ensemençait le firmament ; de la cendre ar- » dente pleuvait ; les torrents du feu irrite devenaient » frénétiques ; l'air faisait une clameur de tempête. »

Et plus loin, cette page encore :

« Le ciel n'était qu'un tourbillon de feu. Ainsi qu'une » forêt immense, la ville brûlait et flambait. Le tocsin » ne s'arrêtait pas ; l'artillerie roulait sans interruption. » Le cri, la terreur, le bouleversement étaient comme » la fin du monde. C'étaient, quelquefois, un tel fracas » que l'on eût cru Paris déraciné, de profonds retentis- » sements ainsi que de portes d'airain qu'on ébranle. » Les obus sifflaient dans leur vol, les clochers des » églises canonnaient, de grandes gerbes d'incendie ap- » paraissaient, où qu'on tournât les yeux, les pavés dé- » gorgeaient du feu, l'air était tout tissu de flamme. » Par moments, une trombe de bruit passant dans les » rues embrasées, les faisait presque chanceler. Le soleil » se leva, mais blême, étouffé par les nuages et les va- » peurs de l'incendie. On ne voyait à l'horizon qu'un » vaste cadavre livide, d'où il s'élevait une lumière trou- » ble comme de la fumée. Alors, le vent souffla avec vio- » lence. Tout le firmament retentit. Le mugissement de » l'incendie emplissait l'air comme un ouragan. Puis » les hurlements redoublaient. Les spirales ardentes » s'élançaient plus haut, les bouches des canons vomis- » saient des cataractes de tonnerre, les obus, se heur- » tant dans l'air, tombaient brisés en pesants éclats, les » faîtes des palais croulaient ; et les incendies, triomphants » et avivés par la rafale, se dressèrent de toutes parts, » ainsi que des torses géants. Un cercle de démons de » feu semblaient entourer la ville, joyeux, hurlant, lé- » chant le ciel de leurs langues monstrueuses. »

La Commune est abattue. Floris, prisonnier, est sur les pontons, dans la cale ardente comme une fournaise. La fièvre règne. Floris, au comble de la misère et de la

détresse, rêve toujours à une jeune femme, que durant sa captivité en Allemagne, il rencontra à l'île de Rügen et dont l'image enchantée demeure en sa mémoire. Mais Vassili Manès, le frère du vieillard fusillé, a retrouvé, grâce au juif Chus, les traces de Floris ; et il arrive reconnaître Floris, le saluer de ses titres, le rendre à la liberté. Ici encore des pages atteignent au sublime. Mais à la reconnaissance de son fils, le grand-duc Fédor, dans des vues intéressées, a mis une condition : il faut que Floris épouse la princesse Isabelle de Bragance ; et lui, qui jamais ne souffrit de contrainte et dont l'orgueil, malgré tous les revers, ne s'avilit jamais, est obligé de se soumettre. Mais Floris fait le vœu de ne voir qu'au jour des noces la fiancée qu'on lui impose.

En une scène de « belle humore » entre comparses et petites gens sur laquelle j'insisterai autre part, Elémir Bourges nous fait connaître les événements qui se sont écoulés et qui ne mériteraient pas d'être exposés longuement. Voici M. Chus qui entre. Il aida à tirer le grand-duc de sa misère et vient cauteleusement, avec des feintes de désintéressement, demander le salaire de son service. Le juif veut cinq cents mille francs ; l'intendant du grand-duc ne lui en veut accorder que deux cents mille ; et Floris, l'âme ulcérée et d'autre part lassé des servitudes qu'amènent les grandeurs, assiste à son propre marchandage. Après une entrevue profondément belle, dans la chapelle du château, entre le grand-duc et sa mère, Mme Maria Pia, où celle-ci lui parle avec une ineffable tendresse pleine à la fois de suavité et de majesté, approche le jour des noces. De vagues concordances déjà ont fait pressentir à Floris la vérité qui tantôt va se révéler. Au milieu d'un faste royal, d'une magnificence grandiose se célèbre le mariage de Floris et d'Isabelle que celui-ci, selon son vœu, n'a point voulu voir. Mais, tandis que l'orgue chante sous la voûte de la chapelle somptueuse, dans la jeune femme voilée qui vient s'agenouiller à côté de lui sur le prie-dieu, Floris reconnaît celle qu'une année auparavant il entrevit à Rügen. Depuis les premières pages du roman l'émotion a grandi et, a ce dernier épisode, elle est devenue surhumaine. La sublimité, par une puissance sans cesse grandissante et qui, à nul endroit, ne se dément a atteint son plus haut degré. L'âme, qui jusqu'alors contraignait son frémissement parce qu'elle avançait de merveille en merveille et en attendait toujours de plus grandes, demeure ici brusquement interdite et, aux dernières lignes de ce tableau, défaille délicieusement sous le

poids écrasant et sans cesse redoublé de ses émois.

Deuxième partie. — Après avoir connu les plus profondes misères le duc vient d'être porté, comme par la magie d'un rêve, au comble des délices que nulle espérance, même la plus téméraire, n'aurait osé souhaiter telles. Va-t-il épuiser toutes les voluptés que peuvent éprouver la chair et la pensée? Floris et Isabelle habitent sur les côtes de la Dalmatie une île enchantée, au bord de la mer ; ils errent dans un jardin où poussent à foison les plus belles fleurs. Dans cette solitude embaumée, tous deux enlacés, ils passent près d'un tombeau et l'image de la mort s'offre comme un présage au milieu de leurs songes d'amour. Trois femmes, nouveau présage, viennent, suppliantes, implorer secours ; aujourd'hui délaissées, hier elles furent heureuses. Pour assister à la joie de ses enfants, Mme Maria Pia s'en vient de Raguse. Devant la populace en fête sur la plage, Floris s'embarque sur une galère à proue d'or ; mais le navire à la rencontre duquel il vogue ne porte qu'un cadavre : Mme Maria Pia pour ne pas alarmer son fils lui avait caché le délabrement de sa santé et elle est morte soudain tandis qu'elle venait le retrouver. Ce deuil navrant et inattendu est le prélude de tous les désastres. En effet, le grand-duc hait son fils. Floris, par un généreux orgueil, réclame de son père les charges et les dignités que son titre doit lui procurer auprès du Tsar ; mais son père lui barre tous chemins. Floris apprend que le grand-duc Fédor a dissipé le patrimoine d'Isabelle, sa pupille, et il compte mettre à profit cette découverte pour exiger de son père qu'il fasse pour lui, auprès du Tzar, les démarches jusque là vainement demandées. Mais Titania, une sœur de Floris, jeune fille aveugle, se révoltant contre la pensée de voir son père accusé d'un acte vil, lui cède ses biens afin qu'il puisse rendre à Isabelle ce qui lui est dû. Et, quand Floris vient hautainement prier le grand-duc Fédor de lui être favorable, celui-ci le chasse. A son retour, pleurant des larmes de rage, Floris sent toute l'amertume et toute l'ironie de sa destinée qui joint aux apparences de la joie et de la puissance les affres des plus profonds tourments. Et il s'écrie : « J'ai plus de délices aujourd'hui que je n'avais » jadis de misères, et cependant je suis moins heureux ! » Elémir Bourges a l'art admirable de faire jaillir de pareilles scenes toute l'émotion qu'elles peuvent dégager. La princesse aveugle, Titania, est, avec la princesse Josine, une sœur d'Isabelle, une âme de candeur et de sourire. La dernière surtout semble la princesse d'un

conte de fée, jusqu'au moment où la vie fera d'elle une de ses victimes. Mais voici une page exquise où Josine apparaît et qui est un épisode de grâce au milieu de ce drame sombre :

« — Oh ! fit-elle, — et d'un bond léger, Josine s'élança » sur l'escarpolette. — Allons, Thalès, balancez-moi, » mais pas trop fort !... Si votre père vient, marmou- » set, nous renverserons sur vous, pour vous cacher, » l'écaille de la grande tortue qui est dans mon cabinet » d'étude. On vous mettra un bonnet noir et des gants, » et vous serez ainsi une bonne tortue, une tortue des » plus authentiques.

» — Je suis trop grand pour tenir sous l'écaille, » repartit Thalès.

» — Oui, vous êtes un peu plus grand que les Pyg- » mées, les habitants de Lilliput et la géante Rézinka, » dont je vous ai souvent parlé. Elle va dans un petit » carrosse, attelé de quatre scarabées. Une fois, en » m'éventant trop fort, je l'ai lancée hors de la cham- » bre : heureusement, elle s'est prise dans une toile » d'araignée et a pu redescendre le long du fil. L'année » dernière, un soldat de plomb l'a demandée en ma- » riage ; mais elle était frileuse, et lui redoutait le feu. » Une autre fois, je l'ai cherchée pendant deux heures : » elle dormait dans un bateau de papier gris, au beau » milieu d'un verre à bière... Vous êtes un peu plus » gros qu'elle, mais n'en concevez pas d'orgueil... Là ! » c'est bien, monsieur, c'est assez !... Et maintenant, » mettez-vous là, et jouez sans faire de bruit, jusqu'au » moment où vous irez goûter avec les autres.

» Elle passait comme un oiseau, toute noire et » aérienne sur le gouffre éclatant du couchant ; et l'om- » bre oblique de son vol s'allongeait démesurément, » parmi les champs de chrysanthèmes jaunes. Un » sphinx de marbre solitaire les gardait du haut de son » piédestal.

» — Mais, dit l'enfant, comment jouerai-je, si je suis » seul ?

» — Eh bien, jouez à la boutique, petit singe !... Tu » tiens toi-même la boutique, puis tu arrives et tu te de- » mandes : *Monsieur, combien coûte cette pomme ? — Oh !* » *mais*, tu dis, *monsieur, ce n'est pas une pomme, allez* » *vous acheter des lunettes ; c'est ma femme malade que* » *je soigne. Elle n'a pas de bras ni de jambes : il ne lui* » *reste plus que les deux joues, voyez-vous. L'une est* » *rouge et l'autre est jaune, parce qu'elle a une ébullition* » *du sang d'un côté, et la jaunisse de l'autre...* Voilà

» comment on joue, quand on est seul ! »

D'un exil à Venise, est revenu Giano, un frère bâtard de Floris, sorte de bohème et d'aventurier, mi-sculpteur, mi-bateleur qui, par sa verve éblouissante, se fait aimer de Josine pour qui il n'est qu'une sorte de bouffon. Dans l'intervalle, à la suite d'un meurtre obscur, les montagnards sont entrés en lutte, village contre village, combats aux incidents toujours d'une admirable ampleur. Floris jaloux de son frère bâtard, outré de ses privautés auprès de Josine et épris sourdement de la grâce joueuse et de la chair en fleur de la jeune princesse, commence à délaisser Isabelle. Dans une fête où José-Maria, un frère de Floris, archevêque de Myrrhe, confie à Mgr Colloredo, les doutes de sa foi, ses scrupules et ses angoisses, Floris surprend un coffret, une bague et un mot galant que Josine envoyait à Giano ; et, rencontrant celui-ci ensuite, il l'injurie et le chasse. Mais, durant la nuit qui survient, Floris sent se dévoiler l'amour qui, à son insu, a grandi en lui. Une convoitise monstrueuse s'empare de ses sens, et, poussé par des désirs qui le surmontent, Floris entre dans l'appartement de la jeune fille..... C'est l'instant des désastres. Le grand-duc Fédor meurt. Le lendemain, dans une scène puissante, Josine adresse les reproches les plus outrageux à Floris qui lui-même s'avilit devant elle dans l'espoir d'être pardonné ; quand soudain, malgré eux, dans le souvenir de leurs étreintes de la nuit, ils s'abandonnent à de nouveaux baisers. Isabelle apparaît en ce moment au haut d'un escalier, voit la trahison de son époux et de sa sœur, défaille, tombe ; et la voici mourante, ayant avorté dans sa chute. Ces lignes-ci, trop brèves, déforment ce drame et ne réussissent à décrire les redoublements de maux qui accablent Floris et qu'il semble lui-même, par l'insolence de son orgueil, s'être attirés. Une scène ensuite est admirable et sert sans doute à résumer, à montrer tous réunis, ces désastres qui viennent de s'abattre : Titania, la princesse aveugle, à laquelle on a celé tous ces malheurs à cause de sa santé trop frêle pour les supporter, les apprend par des vieillards aveugles qui, un à un, viennent, sortes de messagers du destin, les lui révéler.

Troisième partie. — Floris erre de capitale en capitale. Il souffre de la douloureuse inquiétude de ceux qui ont sondé la vanité des choses et sentent en eux-mêmes un abîme. Poussé de ville en ville, il retrouve à son chevet, chaque matin, l'ennui qu'il avait cru dérouter la veille. Josine accompagne Floris. Ils viennent de vi-

siter l'Inde. Dans un naufrage Josine succombe ; et Floris est seul avec Vassili Manès, recueilli sur les côtes de l'Arabie. La rancœur de vivre et de penser, le dégoût de soi-même tiennent Floris dans une sorte de fièvre où le désir de la mort se mêle à toutes les révoltes de l'orgueil. D'Alexandrie vient précipitamment Chus, le juif, aujourd'hui opulent banquier qui gère la fortune du duc. Il rend ses comptes et demande en récompense de ses services un domaine inculte que possédait Floris dans le Caucase ; Floris le lui promet quand, le lendemain, il apprend qu'en cette terre viennent d'être découvertes d'inépuisables sources de pétrole. Floris envisage avec dégoût l'astuce du juif. Vassili Manès, le médecin du grand-duc et un peu son confident, prenant ici l'allure d'un Méphistophélès, pour donner toute l'ignominie humaine en spectacle à Floris, s'avise d'un stratagème qui fait dévoiler sans le savoir par Chus son âme avide et abjecte. Floris est plus écœuré que jamais, comme si la vilenie du juif avait rejailli sur tous les hommes. Vassili Manès alors, avec des ricanements, démontre à Floris qui l'a interrogé sur ce sujet, les infirmités de la pensée, l'incertitude de la raison, les contradictions des sciences les plus apparemment certaines. Il dissipe la sagesse de l'homme, sa foi dans les croyances morales. Ce sont vingt-cinq pages où, en des phrases dures et taillées comme dans du marbre dont elles ont la splendeur austère, Elémir Bourges confronte les philosophies, les heurte les une contre les autres, les brise et prouve qu'elles ne sont toutes qu'un appareil vain qui déçoit la raison. Alors Floris cherchant désespérément l'oubli et le néant s'aventure seul dans le désert. Une tempête grandit qui soulève des colonnes ardentes de sable. Floris s'arrête devant un sépulcre qui, selon d'immémoriales légendes, est le tombeau d'Eve. Là, tandis qu'il médite sur l'homme, fils de la femme, issu de ce tombeau, Floris tombe étouffé sous les nuées de feu qu'entraînent des rafales.

A l'heure où il meurt, José-Maria, l'archevêque, figure d'une beauté anxieuse, ayant perdu toute foi dans le dieu qu'il doit servir, médite la nuit, sur l'île déserte où il s'est retiré pour mirer son désolement à celui de la nature. Et ces dernières pages laissent dans l'âme du lecteur un long et douloureux retentissement :

« Il demeurait immobile, accablé, l'esprit perdu dans » des pensées funèbres. La haute flamme de l'écueil » montait et se tordait, ondoyante comme un glaive

» surnaturel. Enfin, après un très long silence, José-
» Maria se redressa, et levant les deux mains vers le
» ciel :

» — O Dieu, dit-il, ô Infini, toi seul existes!

» . . . . . .

» O Essence, Forme universelle, je t'adore! Tu es
» pour e monde, Seigneur, tel que l'argile pour le vase,
» le commencement, le milieu et la fin.

» Comme les flammes du soleil s'en échappent sans
» cesse à torrents, ainsi ta splendeur infinie manifeste
» intarissablement les Forces et les Eléments. »

. . . . . .

José-Maria exprime longuement une sorte d'acte de foi en un Dieu suprême qui contient et vivifie le monde, croyance dans laquelle le prêtre se réfugie comme un recours contre le vertige du néant et de la mort.

« Alors José-Maria se tut, et, pâle, haletant, sinistre,
» comme emporté au loin par un esprit, il attachait ses
» yeux sur la mer profonde. Les feux des collines ne
» brillaient plus. Seule, la flamme de l'écueil formait
» encore, au milieu des eaux, un grand brasier rou-
» geoyant et sombre. Des vols de corneilles marines,
» chassées par l'importun flamboiement, de cette roche
» où elles gîtaient, tournaient, tournaient autour, sans
» se lasser ; et l'archevêque les voyait, — mélancolique
» image de la vie et des générations des hommes, —
» surgir soudain et passer vite, toutes noires sur ce
» fond de feu, puis s'engloutir dans les ténèbres. »

La structure de ce livre est conforme à Shakespeare. Elémir Bourges eût même, sans trop déformer son œuvre, pu faire d'elle un drame ; mais sans doute le théâtre imposait-il trop d'entraves et de préjugés auxquels il eût fallut se soumettre. Il préféra, avec raison, le roman ; pensant, ainsi qu'Alfred de Vigny dans son *Journal* : « Le génie épique a la place d'étendre ses ailes dans
» le roman. Dans le drame il faut qu'il se réduise à de
» trop étroites proportions. Comme je trouve l'histoire
» à la gêne même dans les drames de Shakespeare,
» comme on sent qu'il étouffait. »

Les descriptions, dans le roman d'Elémir Bourges, sont des décors, riches et merveilleux tableaux qui, dirai-je, demeurent impassibles. Nulle part les heures voluptueuses du soir, ni les prestiges de la nature n'induisent les héros à un acte ou à un sentiment. Autrefois le naturalisme se figurait l'homme comme impérieusement soumis à ses sens ; son âme était comme éparse dans les choses ; la sève des avrils, la fièvre

d'un orage commandaient à sa pensée. Elémir Bourges estime l'homme armé pour se conduire et, dès ce moment, la nature est pour lui dénuée de cette sorte d'enchantements. Aussi les peintures sont-elles restreintes et servent-elles surtout à faire ressortir ou à accroître l'horreur ou la magnificence d'un événement. Même dans les pages amoureuses, la grâce du printemps et les fleurs parmi lesquelles errent les amants ne nous sont point offertes comme un *état d'âme* de Floris et d'Isabelle, ainsi qu'il importait autrefois de nous faire envisager tout paysage. Même Elémir Bourges, par un détour, a évité de nous décrire cet avril radieux en nous citant les chants qu'improvisèrent sur lui les femmes de Sabioneira.

Il apparaît bien évidemment que la structure d'un roman résulte toujours avec rigueur de l'image que l'écrivain s'est faite de l'homme et des affinités qu'il lui reconnaît avec le monde. Concevant Floris comme un héros orgueilleux aux désirs démesurés, Elémir Bourges, par nécessité, dut faire un roman d'aventures. Des êtres de cette sorte n'hésitent jamais ; l'acte suit chez eux leur pensée comme la foudre suit l'éclair et tous deux se confondent.

Ce roman devait donc être aventureux et dramatique. Ces êtres se précipitent vers la lutte, cherchent les conflits et brutalement les dénouent. Il y a loin de ces romans à ceux de Paul Bourget où tout se passe dans un fauteuil, au coin des chevets. Mais il me semble entendre une personne me reprocher de louer le genre auquel est dû *Les Trois Mousquetaires*. Je ne veux pas qu'on se méprenne sur ma pensée. Le roman psychologique a d'immenses avantages ; il plaît à ceux qui, par une sorte de lassitude d'esprit, n'aiment point d'être puissamment troublés et préfèrent qu'on leur dévoile les mobiles et les penchants qui se dérobent sous les actes et les sentiments. D'autre part, pour ces romans, l'écrivain doit être doué d'une rare clairvoyance et connaître familièrement Spinoza et Stendhal ; son genre est un de ceux qui ne peuvent comporter d'œuvre médiocre. De sorte que ceux qui se plaisent à ces livres estiment les écrivains qui s'y consacrent et haussent volontiers romans et romanciers psychologues au-dessus des autres, préjugé qui nous ferait aboutir, en appréciant *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, à la plus flagrante injustice. Il me serait aisé de démontrer l'erreur que je signale et, pour ce, j'opposerais *André Cornélis* à *Hamlet*. Je ne veux pas m'engager dans cette comparaison. Je réussirais trop aisément ; et un triomphe trop aisé

ôte le désir de le poursuivre. Que je dise seulement que le talent trouve de plus nombreuses ressources dans l'analyse ; mais le génie, par contre, dans l'aventure atteint d'emblée aux beautés les plus émouvantes. Il se plaira donc davantage dans ce genre où il ne sent peser sur lui aucune entrave.

Si nous abandonnons ces généralités pour considérer plus attentivement la structure, nous apercevons que les détails s'accordent avec l'ensemble pour conserver au roman une allure impersonnelle. Même les romanciers qui s'efforcent le plus d'être étrangers à leur œuvre doivent nous faire connaître en les contant les incidents qui séparent les grandes péripéties. Malgré le détachement qu'ils y mettent, ils se montrent à nous, tenant la plume et prenant la place des héros un instant absents. Elémir Bourges, usant d'un stratagème qu'il emprunta aux dramaturges évite même cette nécessité qui prête au roman un caractère ambigu. Afin de nous renseigner sur les faits qu'il nous importe de connaitre sans qu'ils vaillent d'être longuement décrits, Elémir Bourges fait se réunir des comparses, petites gens qui s'entretiennent. Pour qu'il ne se remarque point qu'ils sont destinés à ce rôle. Elémir Bourges donne a ces scènes une variété qui nous déroute. D'abord voici les fournisseurs réunis dans l'antichambre du palais de Prague et qui se confient le vœu étrange d'Isabelle de Bragance et les circonstances de son mariage prochain. Plus loin Stepany et Pistolese nous font pressentir l'animosité du grand-duc Fédor contre son fils et prévoir la mort de Maria Pia. A la fin encore, MM. Cripps et Nasarian nous retracent comment Floris aborda en Arabie. Ces comparses nous éclaircissent sans qu'il y paraisse, préparent les phases décisives du drame et, de surcroit, nous délassent.

Nous délassent, en effet ; car, à ces épisodes, ainsi qu'à maints autres sur lesquels je vais insister, Elémir Bourges a voulu que nous souriions. Ces intermèdes comiques, dont l'allure est toujours délicate et la portée profonde, ne rompent nullement l'harmonie de l'œuvre et ne détonnent point comme une risée trop brutale. Voici pourquoi ils ne causent aucune disparate. C'est que Floris, Isabelle, Maria Pia, le grand-duc Fédor gardent toujours la même attitude hautaine ; leurs souffrances participent de la grandeur de leur rang et il se mêle de la majesté à leurs douleurs comme à leurs crimes. Au contraire les comparses sont de petites gens ; il semble que la souffrance et l'angoisse leurs soient interdites comme des sentiments indignes de leur ro-

ture. Les scenes où ils apparaissent servent de repoussoir pour mettre en plus grande évidence les phases décisives de l'œuvre dont l'ampleur et la noblesse, si elles étaient continues, lasseraient notre esprit. Aussi, toutes les fois que des êtres du commun apparaissent, sera-ce d'une manière dérisoire. Voici même M. Thiers et son complaisant, M. Gigot, membre de l'Institut, caricatures si fines, aux touches si discrètes, qu'elles ont la valeur de portraits. Voici Chus, le juif, dont la verve vantarde et la suffisance sont la risée des gens au palais de Prague. Et Stepany, niais prétentieux, imbu de chimie. C'est Giano encore, mais sa figure mérite que nous nous attardions plus loin à l'étudier. Comme il berne Ser Zeroli et Archibald,etc... !

Ces passages nous paraissent comiques, à première vue, à cause du vif contraste qu'ils forment avec les pages de douleur et de navrement. Pourtant je crains que ce mot « comique » n'ait fait mal entendre ce que je tenais à dire; car le rire est volontiers estimé de qualité vulgaire; aussi, pour justement apprécier le rire dans ce roman, faut-il envisager de quoi le rire se constitue. Le rire naît toujours d'un désaccord entre la cause et l'effet qui la devrait suivre ou de la disparate entre deux événements. Un homme prend son élan pour franchir un fossé, à cette vue nous nous figurons qu'il réussira dans son effort; mais, s'il s'affale dans la boue, le rire jaillit impérieusement à nos lèvres, rire de bas aloi, le même qui nous vient à la vue d'un pitre attendant un baiser et recevant un soufflet. Mais le rire peut naître aussi de deux événements empruntés à la réalité, fruits d'une observation profonde, dont le désaccord n'apparaît qu'à une pensée sagace et clairvoyante. Ce comique, plus élevé, devient de l'ironie. C'est elle que nous offre Elémir Bourges dont la verve fait saillir à nos yeux la misere, la petitesse et l'ignorance de notre âme. Il oppose l'enflure de notre esprit, les débordements de notre orgueil, notre vanité satisfaite et flattée à la realité qui brutalement les dément. Ces pages nous font rire ou, avec plus de justesse, sourire. Sourire qui n'a rien de commun; il est pensif et presque attristé; à lui se mêle autant de pitié qu'au frisson dont nous remue le drame. Au fond des deux émois c'est toujours la même image de la faiblesse humaine qui nous est apparue; c'est pourquoi jamais l'ironie d'Elémir Bourges ne jure avec les parties fières et douloureuses de son œuvre. Son rire a la même saveur que les larmes, en tous deux il y a de l'amertume. A la fin

de son roman, Elémir Bourges unit dans un épisode l'ironie et le tragique dont il nous troubla tour à tour; et nous apercevons Chus poussant, dans l'appât de richesses, la femme, qu'il épousa par amour et sur qui il veille jalousement, à se prostituer; alors qu'en vérité Floris et Vassili Manès s'amusaient à le tromper et à se donner le spectacle de son ignominie. Cette sorte d'ironie est le sommet de la pensée humaine; elle dépasse le tragique puisqu'elle le contient. Elémir Bourges nous fait éprouver ce charme ambigu composé à la fois d'horreur et de joie, grimace ressemblant à un sanglot où la pitié, le rire et la terreur se confondent en une même frénésie.

Une œuvre offrant de pareilles splendeurs exigea plus que du talent, lequel s'acquiert par le labeur et que tout effort assidu à poursuivre ses visées peut atteindre. Après ces témoignages de génie, — d'autres décideront si ce mot n'est de trop de poids; moi-même je n'ai nul scrupule d'en user, — il importe de considérer l'habileté, le travail avisé et patient dont Elémir Bourges fit preuve pour rendre vraisemblables à nos yeux les événements fabuleux qui se succèdent dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*.

A lire l'abrégé de ce roman, maints esprits auront été contrariés par cette alternative imprévue qui fait tout à coup d'un insurgé un grand-duc et ensuite lui fait précisément, sans qu'il s'en doute, épouser la jeune femme un jour entrevue et à laquelle il avait dédié depuis lors un culte éperdu. Si cette contrariété s'aggravait nous n'ajouterions aucune foi au roman; car, malgré nous, le réalisme a tant su nous imboire que nous exigeons désormais qu'une œuvre, tout en surélevant notre pensée, ne nous transporte pas dans un monde trop inattendu. Toute pensée, même vaste et généreuse, savons-nous, résulte de la vie et notre âme se mourrait dans un jardin d'Armide. Aussi Elémir Bourges dut-il concilier ces nécessités avec le but qu'il avait de nous emporter au-dessus de la vie. Par divers stratagèmes, il réussit cette gageure. D'abord, pour héros, il choisit des princes et des rois. En dépit de notre raison, nous les drapons d'un prestige indu et nous leur trouvons légitimes des sentiments qui nous paraîtraient surfaits chez le vulgaire. Ils sont en outre les seules âmes dont les grandeurs et les désastres, les orgueils et les faiblesses puissent servir à Elémir Bourges à nous peindre l'Homme dans toute sa majesté. Tout être, si infime soit-il, peut comparer sa destinée à celle du grand-duc

Floris. Nous sommes tous les rois de nos songes et ceux-ci nous figurent un empire où nous eussions pu régner. Ces héros, auxquels nous ressemblons malgré leur rang et leur pays lointain, nous induisent déjà à accueillir sans autant de défiance ni de désintérêt les aventures les plus imprévues. Mais dans les détails surtout, se révèle, quoiqu'il se dérobe, l'art d'Elémir Bourges. Je laisserais volontiers aux lecteurs le soin malicieux de surprendre les artifices et les astuces grâce auxquels Elémir Bourges nous oblige à accepter et même à souhaiter les événements qui, sous d'autres plumes, nous irriteraient comme téméraires et improbables. Il est malaisé de faire ressortir ces moyens subtils et voilés qui nous déçoivent sans se laisser découvrir. Voici entre autres la naissance de Floris, alors que la princesse Gourguin fait accroire à la grande-duchesse qu'elle n'eut qu'un faux accouchement. Nous nous serions déjà récriés si, au bas du mémoire qui relate ce fait, nous ne lisions une note de M. Thiers qui, lui aussi, s'étonne. Et M. Thiers se montre à nous, au travers des lignes, avec sa figure falote, ses lunettes, son toupet de cheveux blancs, si dérisoire de naïveté et de suffisance que l'on se fait honte de partager la même incrédulité que lui. Plus loin, il s'agit de faire reconnaître Floris. Divers incidents ont surgi et nous savons, nous, que Floris est le fils de la grande-duchesse, alors que les personnages qui le recherchent continuent à l'ignorer. Son orgueil, beau par son outrance, nous a rendu bienveillants à son égard. Nous assistons aux démarches longues et assidues qui demeurent vaines et nous nous en irritons, désireux de crier : Le voici ! Aussi, quand Vassili Mañès vient enfin de découvrir Floris, nous ressentons une joie, un apaisement dont le charme s'accroît encore par la beauté des pages qui, à cet endroit, se rencontrent. Et de la sorte notre pensée, complètement subjuguée, ne s'avise point de s'étonner d'une alternative qu'elle souhaita elle-même ardemment et qui a fait d'un insurgé misérable un prince. Des *Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* émane ainsi une magie qui vous surmonte et, par un art miraculeux, Elémir Bourges, à notre insu, nous inspire des vœux qui aident à ses vues et auxquels nous nous abandonnons sans soupçons. Il en est encore de même du mariage de Floris et d'Isabelle. Vaguement, de sorte que nous pouvons craindre que notre attente ne soit déçue, nous prévoyons que la fiancée de Floris et la jeune fille entrevue par lui à

Rügen sont une même personne. Mais cette prévision toujours incertaine est notre œuvre, de sorte que nous serions contrariés si elle était démentie et nous désirons fermement qu'elle se réalise. D'autre part, à propos de ce mariage, notre intelligence, en toutes choses, cherche, pour se satisfaire, l'absolu. Floris, puissant, riche, revêtu de toutes les dignités, mais dont le bonheur est encore incomplet nous heurte autant qu'une arche brisée ou une courbe interrompue. Aussi, quand, Floris reconnaît dans sa fiancée la seule femme qu'il pût aimer, nos souhaits secrets sont accomplis et le lecteur, dans ses fibres les plus intimes, sent une sorte d'aise et de délice. Elémir Bourges joue admirablement de nos faiblesses ; il nous dirige, nous guide quand nous croyions spontanément agir. Pour apprécier ce résultat, il importe d'avoir toujours présente la difficulté dont il fallait triompher : donner tout l'attrait ou toute l'apparence de la réalité à des aventures fabuleuses qui illustrent une idée générale. Elémir Bourges y parvint ; et cette réussite montre qu'aux audaces les plus hautes il sut joindre les ressources d'un métier qui s'intéresse aux plus minutieux détails.

Le personnage de Floris est de la lignée des héros de Shakespeare, de Byron et de Gœthe. Sa destinée, sous ses allures aventureuses, est une image de la Vie et nous offre un enseignement qui résulte à la fois de l'existence même de ce héros et de la philosophie qui, pour ainsi dire, l'enveloppe et que l'auteur a chargé Vassili Manès et José-Maria de nous traduire : *Todo es nada* (tout n'est rien). Elémir Bourges nous montre l'immense vanité des choses. Nous voyons Floris ayant atteint au comble des vœux les plus téméraires ne pas ressentir une félicité plus grande ; comme si notre âme ne pouvait être profondément émue ni par l'extrême misère ni par ce que nous croyons être le bonheur. Aucun personnage, à ma souvenance, dans l'œuvre des grands poètes qui nous léguèrent des types, les dramaturges grecs, Shakespeare, Cervantès, Molière, Balzac, ne représente cette pensée ; et ce nous est une assurance pour affirmer que Floris demeurera, dans la littérature générale, comme l'image de cette même pensée revêtue de tous les prestiges de la beauté et de la vie. Mais le tableau désolant du néant de ce qui fait notre espérance et notre enchantement est corrigé par Elémir Bourges à la fin de son œuvre. Nos désirs, nos sentiments, nous-mêmes, êtres de chair et de rêve, la terre et ses parures de verdure, les

étoiles, les mondes, s'ils passent, meurent, se flétrissent ou s'éteignent sont cependant des figures furtives par lesquelles se révèle un Dieu, épars dans l'univers, dont tout émane pour rentrer en lui, sorte de panthéisme affirmant comme celui d'Héraclite que rien n'est, mais que tout devient et que la vie est un mélange de vœux et de dégoût, l'un et l'autre éternels qui, jamais satisfaits, nous balancent entre le regret et l'espoir sans aucune fois nous faire éprouver le bonheur. Elémir Bourges nous présente, dans Floris et dans José-Maria, les deux attitudes que l'homme peut prendre en face d'un tel Dieu taciturne et cruel. L'un, Floris, se révolte, se démène superbement, créature emportée par un torrent contre lequel elle s'efforce de s'ériger comme un roc ; mais sa résistance hautaine est anéantie. L'autre, en présence du même Dieu, se résigne et se tait ; mais sa sérénité nous cache un navrement plus cruel que la mort. C'est l'attitude qu'eurent, dans la vie, Gœthe, Leconte de l'Isle et Alfred de Vigny dont José-Maria aurait pu prononcer ces vers :

« Le juste opposera le dédain à l'absence
» Et ne répondra plus que par un froid silence
» Au silence éternel de la Divinité. »

Au début de cette étude nous nous sommes longuement attardé à montrer la littérature s'efforçant d'ériger à nos yeux des êtres de volonté, acheminement vers une image de l'homme plus parfaite et plus haute encore, vers l' « Ubermensch » dont Nietzsche exaltait la beauté et qu'il nous offrit comme modèle. Floris est ce héros ; non plus seulement le héros selon les Rosny, Jacques Fougeraye ou Daniel Valgraive, mais le héros tel qu'il nous apparaît, stature démesurée, dans les légendes et les épopées anciennes. Les Grecs croyaient que l'homme outré dans ses désirs défiait les Dieux et encourait leur disgrâce, croyance si particulière qu'un mot servait à traduire cette sorte d'audace : ὕβρις. Le moyen âge eut la même idée morale, bien qu'elle ne paraisse point empruntée aux Grecs et n'ait point de rapports avec le Christianisme ; ce qui nous oblige d'en reculer la source jusqu'à ces temps où la race arienne ne s'était point encore séparée en divers tronçons. Dans l'épopée grecque nous voyons les Dieux, sur un char d'airain, brandissant des gerbes d'éclairs, écrasant sous la foudre ceux qui les bravèrent ; dans l'épopée médiévale, Dieu n'apparaît point à ce propos. Le héros ne succombe que sous une sorte de fatalité. Dès que Ro-

land, à Roncevaux, refusa, par un sentiment d'orgueil, de faire retentir son olifant pour appeler Charlemagne, sa perte était résolue et il ne la pouvait éviter. Il semble qu'il l'avait par ce fait inscrite lui-même dans le livre de sa destinée. Les gens, au moyen âge, appelaient cet excès de bravoure, la « desmesure ». Ce beau mot s'est perdu, bien que l'idée qu'il traduit et les idées accessoires dont il s'accompagne survivent toujours. Ces caractères de l'épopée ancienne se retrouvent, comme on le va voir, dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent.*

Floris jusqu'à ses noces est mené, comme par la main d'un Dieu soucieux de le satisfaire, de bonheur en bonheur. Il était accablé de misère, et il en est tiré ; sa joie suprême eût été l'amour d'une femme inconnue, et il l'épouse. Mais les désirs de notre âme ne peuvent s'apaiser ; et, d'autre part, toute félicité à la longue énerve la pensée. Nous sommes si peu fait pour elle qu'au cours d'un bonheur trop constant nous regretterions nos souffrances d'autrefois. Aussi, quand Floris a épuise toutes les faveurs du destin, son rêve, au lieu d'être satisfait, s'enhardit-il davantage. A cet instant devaient commencer pour lui les revers et les adversités. Il le fallait, non, comme jadis, par suite d'une loi divine, mais parce que notre âme ne peut ressentir que des joies brèves tandis que les douleurs pour elle sont infinies et innombrables. Il le fallait encore parce que les bonheurs présents perdent aussitôt leur enchantement et que l'âme ne saurait renoncer à demander au delà. Ce destin est celui de tout héros. Elémir Bourges, qu'il l'ait cherché ou que sa pensée ait pris naturellement cette forme, nous a dépeint ce même destin dans son grand-duc Floris. Certes il y a de l'éloignement de ce personnage à ceux des autres romanciers : Bourget, Huysmans, surtout des Rosny ; mais avant que Bourges ne prêtât à Floris une volonté surhumaine, ne fallait-il qu'ils prêtassent aux leurs une volonté commune ?

A envisager avec trop de développement le sens qu'a pour nous la figure de Floris dans *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, nous fûmes amenés à nous éloigner d'elle ; il nous faut revenir sur nos pas pour la considérer de près. Floris emplit l'œuvre de toute l'ampleur de sa stature. Il nous est montré dans ses agissements et dans ses paroles qui sont ordinairement pleines de violence et de grandeur. Ses paroles nous laissent toujours deviner les remous intérieurs, les angoisses, les incertitudes, les reploiements de la pensée, toutes

choses qu'Elémir Bourges s'était interdit de nous exprimer directement mais qu'il réussit à nous laisser deviner. Pour suppléer encore à l'analyse psychologique, Elémir Bourges use, çà et là, du monologue. Il y a dans Floris peu de tendresse. Sa fougue l'emporte à tout envier et à se rassasier de ce qui, un instant, irrita son désir. Sa verve est parfois trop véhémente. Malgré les pages d'ironie sur lesquelles j'insistai précédemment et les épisodes qui nous captivent et nous charment, le ton de Floris est trop continûment exalté. Il y a tel endroit où il s'écrie : « — Que frappes-tu » ainsi ? demanda-t-il, — Rien, mon bon Floris, un » moustique. — Arrière ! Va-t'en ! s'écria-t-il... Mes » yeux sont las de ne voir que tyrannie... Laisse-moi ! » va-t'en !... crois-tu donc que la vie d'une mouche » importe moins au monde que la tienne ? » D'autres fois ce ton, qui jamais cependant ne touche à l'emphase, produit sur notre esprit l'effet d'une trop bruyante fanfare ; notre pensée assourdie s'émousse, de manière qu'elle demeure un long moment à ne plus savourer les beautés délicates et discrètes qu'elle viendrait à rencontrer.

Maria Pia, Isabelle, Josine, — la mère, la jeune femme, la vierge insouciante, trois figures divines. Les deux premières surtout ont des paroles suaves comme un parfum et des baisers. Leur âme, à travers le sourire, transparaît semblable à une étoile à demi voilée ; et leur image se reflète dans notre esprit en l'émouvant si profondément, émois pleins de délices, que les mots sont trop précaires ou trop profanes pour les traduire. Josine est la vierge en qui survivent les magies de l'enfance ; elle est capricieuse sans être futile et si gracieuse qu'il est des heures de tristesse où nous voudrions qu'elle fût notre confidente pour qu'elle nous réjouit de son sourire et nous apaisât de sa joie. Ces trois femmes, dès qu'elles nous sont apparues dans ce livre, semblaient nous être déjà depuis longtemps connues. Leur figure s'est éclaircie et presque révélée en nous, à l'égal de ces images de femmes que nous souhaitons de rencontrer dans la vie et d'aimer. Raison ou, à mieux dire, sentiment qui, pour nous, fait vivre Maria Pia, Isabelle, Josine, d'une vie discrète, intime et pourtant prestigieuse. Elles vivent *autrement* que Floris mais non moins que lui.

L'archevêque José-Maria ne nous apparaît qu'à trois ou quatre reprises dans l'œuvre, toujours dans une attitude taciturne et anxieuse, drapé d'une majesté dou-

loureuse. A sa souffrance se joint le découragement de savoir qu'il la lui faudra toujours subir et qu'il est inutile de lutter contre elle. Malgré son effacement, José-Maria, l'œuvre lue, nous semble accéder au second rang. C'est que seul il survit à toutes les morts, et qu'aux dernieres pages il prononce de ces mots qui longuement frémissent dans la pensée. Il est entouré d'un mystère. L'archevêque, vis-à-vis du grand-duc, forme à la fois un pendant et un contraste. Il est la vie méditative et calme ; il a refréné tous les désirs. Pourtant, dans son renoncement, il n'a été abreuvé que de doutes et de navrements. A lui, la destinée fut aussi cruelle qu'au grand-duc Floris. Bien qu'à l'écart, José-Maria grandit dans notre souvenir ; et, la main dans la main, Floris et lui nous demeurent comme les deux figures de la Vie : l'Action et la Pensée, l'une accablée de désastres, l'autre rongée de tourments.

Elémir Bourges, dans Giano, nous peignit l'artiste, tel qu'il devait être durant la Renaissance. Les artistes alors avaient des âmes puissantes ; et les récits du temps nous ont légué leur histoire pleine de crimes, de vengeances et d'amours. Leur vie était belle et aventureuse et, à travers toutes choses, ils poursuivaient leurs désirs ou leurs rêves. Ils devaient, pour cette cause, vivement solliciter Elémir Bourges qui, toujours, nous montre ses personnages dans l'ampleur de leur pensée ou le déchaînement de leur force. Aussi, pour modèle de Giano, prit-il Benvenuto Cellini qui, dans ses *Mémoires*, ainsi que Giano dans le roman, a presque la même allure sans que celle-ci entraîne une ressemblance entre eux ; seulement une même fierté, aux grands qui les dédaignent, leur fait, à tous deux, répondre avec arrogance ; ils cherchent à tirer vengeance des outrages qu'ils ont reçus ; et ils ont la même extase devant la Beauté. Mais des indices certains me font dire qu'Elémir Bourges s'inspira uniquement de l'étude de Paul de Saint-Victor sur l'artiste de la Renaissance, parue dans *Les Hommes et les Dieux*. Paul de Saint-Victor, faisant une esquisse brillante sur les peintres de ce temps eut en vue Benvenuto Cellini qui en est la figure la plus saillante, et la mieux connue à cause des *Mémoires* qu'il écrivit sur lui-même. Aussi, dans son étude, Paul de Saint-Victor ne fait-il que paraphraser brièvement ces *Mémoires* : il laisse les aventures qui en forment la matiere et s'efforce de montrer les caractères généraux qui ressortent d'elles. Elémir Bourges fait apparaître, dans Giano, les mêmes caractères, mais

par des aventures entièrement nouvelles et différentes.

Chus, le juif, a un fort déplaisant langage. Elémir Bourges, par un soin qu'il eût dû s'épargner, fait parler a ce juif une sorte de patois alsacien. Je sais que Molière, dans ses farces, qui sont au rang des plus beaux ouvrages, ne s'en fit point scrupule ; et Victor Hugo, dans les *Misérables*, réclama le droit de mêler l'argot à la littérature. Malgré ces autorités, je n'abandonne pas le reproche. Le procédé servit et servira encore à trop de romanciers vulgaires pour donner à un personnage le relief qui, sans ce subterfuge, lui manquerait. A défaut d'une âme et d'un caractère qui nous le rendent remarquable, ils lui font, à ce personnage, prononcer vicieusement les mots ; et ce moyen suffit pour que, dès qu'il apparait, le lecteur le reconnaisse. Ici, dans ce roman, ces moyens étaient superflus. En art tout ce qui est superflu nuit. Chus nous est fort habilement présenté. Son âme tortueuse nous est dévoilée jusqu'en ses profondeurs et ses replis ; et, de surcroît, nous voyons devant nous ce juif avec sa barbe graisseuse, ses yeux de furet, ses genoux cagneux, son habit verdi. Que fallait-il aller jusqu'à surprendre dans sa bouche les travers de son langage? Songe-t-il, le statuaire, quand il taille une effigie de marbre à peindre sur la pierre les cils, les prunelles, les verrues ou les lèvres? Il laisse ce souci aux modeleurs de cire. Ici il en est de même; Elémir Bourges, en faisant son œuvre pour l'éternité comme si elle était de granit ou de bronze, aurait pu, sans dommage, ne pas s'inquiéter de semblables détails qui, par leur surchage, enlaidissent.

A part cette remarque sur laquelle je me suis étendu avec trop de vivacité et celle encore précédemment faite à propos de la véhémence parfois outrée de Floris, le style d'Elémir Bourges, dans sa dernière œuvre, est parfait. On pourrait, parlant de lui comme d'un diamant, dire qu'il est de l'eau la plus pure. La phrase se déroule en lignes imprévues et pleines de grâce ; et cette grâce est celle de la force. La phrase suit les essors les plus élevés de la pensée et, sans s'affadir ni faiblir, rend, avec la même maîtrise, les frénésies du désir et des douleurs, et les suavités d'une âme aimante ou amoureuse. Ces pages où Vassili Manès met en regard les philosophies et dévoile l'inanité de toutes, malgré la difficulté des pensées qu'il y fallait traduire, ne font cependant, à cause des ressources et des sortilèges de la langue,

aucune disparate avec les pages de vie exaspérée qui précèdent et qui suivent.

Ce style est robuste, nullement alourdi d'images confuses, classique à l'égal de celui de Mérimée et de Flaubert. Elémir Bourges n'a point suivi la route où les Goncourt guidèrent beaucoup d'esprits à leur détriment, leur faisant, à force de recherche, tyranniser et déformer leur pensée par des étrangetés verbales. L'œuvre d'Elémir Bourges ainsi que la matière dont elle est faite sont impersonnelles ; mais elles décourageraient qui tenterait de les imiter : Elémir Bourges, simplement, porta si haut son art qu'il ne permet à personne de l'atteindre ni de se confondre avec lui.

La philosophie d'Elémir Bourges a été dite déjà quand nous envisageâmes les figures de Floris et de José-Maria. Pour connaître entièrement la pensée d'Elémir Bourges sur le monde et sur le dieu qui, selon lui, oublieux de ses créatures, emplit l'univers de sa majesté, il faut joindre, à ce que dit Vassili Manès, les paroles de José-Maria ; interroger à la fois l'âme douloureuse des deux frères.

Elémir Bourges a interprété le monde selon ses propres vues. Elles ne se conforment particulièrement à aucune école ; mais peuvent se rattacher au panthéisme qui, depuis les âges les plus anciens, s'est développé jusqu'à nous. En ce moment nous sommes dans un temps incertain où aucun système ne satisfait entièrement notre pensée. En elle règne un désarroi qui, à ceux qui s'inquiètent de leur destinée, est cruel. Chaque intelligence est livrée à elle-même. Il en était, il y a vingt ans, autrement. Alors la jeunesse levait les boucliers contre Maine de Biran, Victor Cousin... Taine dirigeait le combat et toute cette jeunesse, aujourd'hui vieillie, à défaut d'autre, eut une foi matérialiste dont s'inspira aussi le roman. Ces temps sont changés. Taine est mort ; nul n'a pris sa place ni son rôle. Guyau qui l'eût pu faire a trop tôt disparu. Jules Soury et Fouillée dédaignent de guider les profanes. Maurice Barrès, dont l'intelligence est à la fois avisée et profonde et qui sait revêtir de parures et baigner de clarté les pensées les plus malaisées à saisir, aurait pu se charger de cette espèce de tutelle ; mais il eut d'autres visées. Faut-il regretter cet abandon où nous sommes ? Je ne le crois. Nuisant aux faibles, il aide lse forts. Ces derniers peuvent persévérer dans leur route sans être détournés d'elle par aucun despotisme. Anatole France, Maeterlinck, Elémir Bourges savent voiler tous trois sous des mirages de beauté qui nous enchantent des pensées et des vues sur le monde qui leur

appartiennent. Leur esprit demeuré libre nous enrichit de ses découvertes ; et leur initiative nous encourage à chercher à notre tour une image de l'univers qui soit neuve et à la traduire.

Bien d'autres choses demeureraient à dire qui ne se sont pas agencées dans la suite de cet article. Mais qu'importe ; mieux vaut peut-être que la curiosité insatisfaite de quelques esprits les pousse à ouvrir eux-mêmes ces livres admirables : *Le Crépuscule des Dieux* et *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*. Comme devant la mer où chacun, dans les vagues et dans les nuées, mire ses propres pensées et qui, à tous, sous un même ciel, apparaît différente, ils trouveront sans doute dans ces œuvres une beauté autre que celle que j'y ai vue. Qu'importe encore. La qualité de leur émotion vaudra toujours la nôtre. Mais, devant les œuvres d'art, ce désaccord sur les émois qu'elles nous firent ressentir montre la vanité de toute critique. Autant elle réussit dans le dénigrement, autant sa tâche est ardue quand elle se propose de mettre en lumière les charmes et les splendeurs d'un livre. Je sens que, malgré moi, je fus en dessous de ce que je voulus accomplir ; et, pour me pardonner moi-même, je me répète que la critique, toujours, dans une tentative semblable, devait être impuissante. Dans cet effort, elle est pareille à l'homme en lutte avec l'archange qu'il ne peut jamais surmonter. Afin d'y parvenir, il faudrait que, patiemment, la critique, qui ne marche qu'à pas prudents et souvent se traîne, égalât le génie aux ailes d'aigle.

Et voici le labeur gigantesque que la critique, avec ses ressources précaires, devrait atteindre.

Longuement le génie médite une œuvre. D'abord il a découvert l'idée. Puis, vaguement, la structure du livre lui apparaît et se dessine comme un palais dans les nuées qui, lentement dissipées, dévoilent sa magnificence. Les héros naissent. Aux aguets, le génie surprend, autour de lui et surtout en lui-même, ce qui peut enrichir leur âme. Il les a créés de ses propres entrailles ; et amoureusement presque comme un père, il leur prête la destinée qu'il eût souhaitée pour lui-même. Mais ce temps où l'œuvre se prépare dure de nombreuses années. A la fin survient une heure où l'œuvre est mûre ; ses éléments, demeurés étrangers l'un à l'autre, s'unissent, s'allient et, comme des métaux disparates dans une fournaise, se changent en un même bronze sonore et resplendissant. Heure divine où le livre, la veille encore une ébauche incertaine, surgit

éblouissamment beau. Ce labeur, la critique devrait l'accomplir aussi ; mais inversement, en commençant par désunir ce que le génie a fondu dans son ardente flamme. Après avoir séparé les éléments de l'œuvre, que lui demeure-t-il, à la critique, sinon des lambeaux, des restes, sortes de membres brisés qui ne pourraient jamais, montrés un à un, figurer la statue ? Aussi la critique est-elle toujours, malgré qu'elle ne le veuille, dérisoire et sacrilège. L'impuissance où elle est d'approcher de la beauté et de la traduire forme son plus âpre tourment. Il fut le nôtre et nous dûmes nous résigner à ne pas faire partager, selon nos désirs, à d'autres les émois profonds que nous avions éprouvés. A lire ces livres d'Elémir Bourges nous nous sentîmes grandir ; le meilleur de notre âme s'élevait dans une orgueilleuse ivresse. Nous connaissions dans le passé des noms de gloire, et le regret nous venait parfois de n'avoir pas vécu de leur temps. Tout à coup il se révéla qu'un homme de cette race vivait à nos côtés ; ses œuvres, dans leur superbe prestige, étaient semblables à ces monuments fabuleux qui étendent autour d'eux une ombre démesurée. A l'émerveillement de cette découverte se mêlait une joie et un rehaussement de nous-mêmes. Maintenant devant nous des étoiles brillent qui, hier, étaient absentes ; des horizons radieux s'élargissent ; car Elémir Bourges nous délivre du passé et ouvre un avenir.

LÉON PASCHAL.

Paris — La Haye, 1897.

LETTRES DE VINCENT VAN GOGH

A SON FRÈRE THÉODORE

(ARLES, 1887-1891)

(Suite [1]*)*

—

J'ai gardé le grand portrait du facteur ; sa tête ci-jointe est faite en une séance. Eh bien, voilà mon fort : faire un bonhomme, rudement, dans une séance. Si je me montais, mon cher frère, davantage le coup, je ferais toujours ainsi : je boirais avec le premier venu et je le peindrais, et cela non à la peinture à l'eau mais à l'huile, séance tenante, à la Daumier ; si j'en faisais comme cela cent, il y en aurait de bons dans le nombre, et je serais plus Français et plus moi — et plus buveur. Cela me tente tant, non pas la boisson, mais la peinture de voyou. Ce qu'ainsi faisant je gagnerais en tant que quant à l'artiste, le perdrais-je en homme ? si j'avais la foi de ça, je serais un de fameux toqué ; maintenant, je n'en suis pas un fameux, mais tu vois que je n'ai pas l'ambition de cette gloire-là suffisamment pour mettre le feu aux poudres. J'aime mieux attendre la génération à venir, qui fera en portrait ce que Claude Monet fait en paysage : le paysage riche et crâne à la Guy de Maupassant. Je sais que moi je ne suis pas de ces gens-là, mais les Flaubert, les Balzac, n'ont-ils pas fait les Zola et les Maupassant ? Vive donc non pas nous, mais la génération à venir. Tu es juge assez en peinture pour voir et apprécier ce que je puis avoir d'originalité ; l'inutilité

(1) Voy. *Mercure de France*, Nos 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 51, 55, 57, 62.

de présenter ce que je fais au public de maintenant, tu l'es également assez pour la voir, car les autres me surpassent en touche plus nette. Cela tient plus au vent et aux circonstances qu'à ce que je pourrais sans le mistral, circonstance de jeunesse évaporée, de pauvreté relative. De mon côté, je ne désire nullement changer de condition, et je me compte même trop heureux de pouvoir continuer tel quel.

... J'ai tellement l'amour de faire une maison d'artistes, mais une de pratique et non pas l'atelier ordinaire à bibelots. J'ai songé aussi à planter deux lauriers roses devant ma porte dans des tonneaux. Enfin il est probable que pour cet atelier nous dépenserons plusieurs fois moins de centaines de mille francs que par exemple R., et justement si même j'avais le choix entre les deux, pour moi, je préférerais la méthode à quelques centaines de francs, pourvu que chaque meuble soit carré et large; pourtant la chambre où je logerai ceux qui passeront par ici sera comme un boudoir, et quand le tout sera fini tu verras que cela ne sera pas une création du hasard, mais un travail voulu ainsi.

Le texte du Japon de Bing est un peu sec et laisse plutôt à désirer : il dit qu'il y a un grand art typique, mais s'il en donne quelques bribes il ne donne pas beaucoup à sentir le caractère de cet art.

Il me faudra du temps, mais j'ai l'idée fixe de faire pour la maison une décoration qui vaudra l'argent que j'ai dépensé pendant les années dans lesquelles je n'ai pas produit.

Est-ce que Germinie Lacerteux serait Germinie Lacerteux sans la couleur ? évidemment non. Que je voudrais avoir peint des portraits dans notre famille !

J'ai pour la deuxième fois gratté une étude d'un

Christ avec l'ange dans le jardin des oliviers, parce qu'ici je vois les oliviers vrais. Mais je ne peux ou plutôt je ne veux pas non plus peindre sans modèle, mais j'ai cela en tête avec de la couleur : la nuit étoilée, la figure du Christ bleue, les bleus les plus puissants, et l'ange jaune citron rompu, tous les violets, depuis un pourpre rouge sang jusqu'à la cendre, dans le paysage.

L'art dans lequel nous travaillons, nous sentons que cela a un long avenir encore ; il faut donc être établi comme ceux qui sont calmes et non pas vivre comme des décadents. Ici, j'aurai de plus en plus une existence de peintre japonais, vivant bien dans la nature, en petit bourgeois. Alors tu sens que cela est moins lugubre que les décadents. Si j'arrive à vivre assez vieux, je serai quelque chose comme le père Tanguy. Enfin de notre avenir personnel nous ne savons rien, mais nous sentons bien que l'Impressionnisme durera.

Je dois te prévenir que tout le monde va trouver que je travaille trop vite. N'en crois rien. N'est-ce pas l'émotion, la sincérité, le sentiment de la nature qui nous mènent, et si ces émotions sont quelquefois si fortes qu'on travaille sans sentir qu'on travaille, lorsque quelquefois les touches viennent avec une suite et des rapports entre elles comme les mots dans un discours ou dans une lettre ? Il faut alors se souvenir que cela n'a pas toujours été ainsi, et que dans l'avenir il y aura encore des jours lourds, sans inspiration, ce qui prouve qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud et mettre de côté les barres forgées. Je sais d'abord qu'on critiquera ces études de « hâtives ». Je sais aussi que j'espère bien garder mon raisonnement de cet hiver lorsque nous avons causé d'une association d'artistes, non pas que je garde grand espoir de la réaliser, mais cela étant un raisonnement sérieux est à garder, et nous avons le droit de revenir sur la question.

Si G. ne vient pas avec moi, alors je n'ai d'autre ressource pour contrebalancer la dépense que mon travail. Cette perspective ne m'effraye que médiocrement si la santé ne me trahit pas. J'abattrai mes toiles, et dans le nombre il y en a qui pourront aller.

Est-ce que cela ne faisait pas plaisir chez Guillaumin cet hiver de trouver le palier et l'escalier même, sans compter l'atelier, pleins de toiles. Tu comprendras alors que j'aie une certaine ambition, non pour le nombre des toiles, mais pour que l'ensemble de ces toiles tout de même représente un vrai labeur de ta part autant que de la mienne. Les blés, cela a été une occasion de travailler, comme les vergers en fleurs, et je n'ai que juste le temps pour me préparer à une nouvelle campagne : celle des vignes. Entre les deux je voudrais encore faire des marines. Les vergers représentent le rose et le blanc, les blés le jaune, les marines le bleu. Peut-être que maintenant je vais un peu chercher des verts. Or, l'automne, cela donne toute la gamme de la lyre.

Sais-tu ce que je voudrais te répéter à toi ? C'est ceci : que mes désirs personnels sont subordonnés à l'intérêt de plusieurs et qu'il me semble toujours qu'un autre pourrait profiter de l'argent que je dépense seul, soit G., soit B., soit un autre, et que, pour ces combinaisons, même s'il me fallait déplacer, je suis tout prêt. Deux personnes qui s'entendent et même trois ne dépensent pas beaucoup plus qu'un. Pas non plus en couleur. Alors, sans compter le surplus des travaux accomplis, il y aurait pour toi la satisfaction d'en nourrir deux ou trois au lieu d'un ; ceci plus tôt ou plus tard, et pourvu que moi je sois aussi fort que les autres, sache bien ceci que difficilement on pourrait être trompé ; vu que s'ils font des difficultés pour travailler, et que moi je les connais aussi ces difficultés, je saurai ce qu'il en sera et on aura parfaitement le droit, même possiblement le devoir, de pous-

ser au travail. Voilà ce qu'il faut faire. Si je suis seul, ma foi, je n'y peux rien ; j'ai alors moins le besoin de compagnie que celui d'un travail effréné, et voilà pourquoi hardiment je commande toiles et couleurs. Alors seulement je ressens la vie, lorsque je pousse raide le travail, et en compagnie j'en ressentirais un peu moins le besoin ou plutôt je travaillerais à des choses plus compliquées ; isolé, je ne compte que sur mon exaltation de certains moments, et je me laisse aller à des extravagances. Ainsi ces toiles que j'ai achetées ici, il n'y a vraiment pas longtemps, sont déjà toutes couvertes.

Je crois que l'idée de gagner quelque chose, tout aussi bien pour les copains que pour nous, nous donnera de l'aplomb ; et, dans les affaires, si nous n'avons pas de plan fixe, tout ce que nous ferons sera pourtant basé sur ce sentiment profond que nous avons de l'injustice existante dont souffrent les artistes que nous connaissons et du désir de changer cela autant que nous le pourrons. Avec cette idée-là nous pourrons travailler avec calme et volonté, et n'avons en somme rien à craindre de personne.

Je travaille à un portrait de ma mère, parce que la photographie noire m'impatientait trop. Pour moi, je ne veux pas des photographies noires et je désire tout de même un portrait : celui de la mère, une toile de 8, sera cendré, sur fond vert et le vêtement *carmin*.

Cette décoration à laquelle je travaille ferme, il faut que cela vaille dix mille ; que cela me soit commode ou pas, c'est mon but ferme et fixe : nous avons dépensé de l'argent, il faut qu'il nous revienne.

La peinture comme elle est maintenant promet de devenir plus subtile, plus musique et moins sculpture, enfin elle promet la couleur. Pourvu qu'elle tienne cette promesse !

Les tournesols avancent, il y a un bouquet de 14 fleurs sur fond jaune vert... Te rappelles-tu qu'un jour nous avons vu à l'hôtel Drouot un bouquet de pivoines de Manet : les fleurs roses, les feuilles très vertes, peint en pleine pâte (et non pas par glacis comme ceux de Jeannin), se détachant sur un simple fond blanc je crois ? Voilà ce qui était bien sain.

Pour le pointillé, pour auréoler ou autre chose, je trouve cela une véritable découverte ; mais il est déjà à prévoir que cette technique pas plus qu'une autre ne deviendra un dogme universel. Raison de plus pourquoi la Grande Jatte de Seurat, les paysages à gros pointillés de Signac, le bateau au soleil couchant d'Anquetin, par le temps deviendront encore plus personnels, encore plus originaux.

Ah ! M. K. a enfin décampé — je ne le regrette point. Son copain le Belge n'en paraissait pas fort attristé, pas non plus lorsqu'il est venu hier me le raconter, et que nous avons parlé la soirée ensemble. Il est très raisonnable dans ses idées et sait au moins ce qu'il veut. Il fait maintenant de l'impressionnisme timide, mais très en règle, très juste, et je lui ai dit que c'était la meilleure chose qu'il pouvait faire, quoiqu'il y perdrait deux ans peut-être à retarder son originalité ; mais enfin, lui ai-je dit, il est aussi nécessaire de passer régulièrement par l'Impressionnisme maintenant, que cela l'était *autrefois* de passer par un atelier parisien. Cela il l'admettait absolument, en plein, justement, puisque ainsi on ne choque personne et l'on ne peut pas plus tard être accusé de n'être pas à la hauteur de la question. Il songe sérieusement à aller peindre les charbonniers du Borinage (1),

(1) L'ami dont il est ici question a tenu sa promesse. Il est allé dans le Borinage et a vécu parmi les mineurs ; il a exposé aux Indépendants en 1893 quatre toiles, très remarquables et très grandes ; une vue générale du coron de Frameries, une vue des usines et un coin du vieux coron. Nous ne saurions trop l'engager, comme Vincent van Gogh, à continuer ces intéressantes études où il se particularise. — E. B.

et s'il est encore ici lorsque G. viendra, pas impossible alors qu'on lui demande de faire pour nous dans le nord ce que nous ferons pour lui dans le midi : faire tout notre possible pour se faire vivre à meilleur marché que seul.

J'ai deux modèles cette semaine: une Arlésienne et un vieux paysan, que, cette fois-ci, je fais contre un fond orange vif, lequel, quoiqu'il n'ait pas la prétention de représenter le trompe l'œil d'un couchant, en est peut-être tout de même une suggestion. Malheureusement, je crains que la petite Arlésienne me pose un lapin pour le reste du tableau : candidement, elle avait demandé l'argent que je lui avais promis pour toutes les poses d'avance la dernière fois qu'elle est venue, et comme je ne faisais à cela aucune difficulté elle a filé sans que je l'ai revue. Un jour ou l'autre elle me doit de revenir, et ce serait un peu fort si elle manquait tout à fait! J'ai un tas d'idées pour mon travail, et, en continuant la figure très assidument, je trouverai possiblement du neuf; mais que veux-tu, parfois je me sens trop faible contre les circontances données, et il faudrait être et plus sage et plus riche et plus jeune pour vaincre. Heureusement pour moi je ne tiens plus aucunement à une victoire; et dans la peinture je ne cherche que le moyen de me tirer de la vie.

Les contrariétés avec les modèles continuent avec la ténacité du mistral d'ici ; cela ne m'égaie pas.

L'isolement est bien sérieux ici, et toujours en payant il faut se tailler des degrés dans la glace pour aller de la journée de travail au même lendemain; la difficulté pour les modèles existe, seulement la patience et surtout d'avoir continuellement quelques sous y peuvent quelque chose; mais cette difficulté est réelle. Je sens que même à l'heure qu'il est je pourrais être un tout autre peintre si j'étais capable de forcer la question des

modèles; mais je sens aussi la possibilité de m'abrutir et de voir passer l'heure de la puissance de production artistique comme dans le cours de la vie on perd ses c..... Cela, c'est la fatalité, et naturellement c'est l'aplomb et le « battre le fer pendant qu'il est chaud » qui sont d'urgence. Aussi je me morfonds très souvent. Mais G. et tant d'autres se trouvent exactement dans la même position, et nous devons surtout chercher le remède en dedans de nous, dans la bonne volonté et la patience, en nous contentant de n'être que des médiocrités. *Peut-être ainsi faisant préparons-nous une nouvelle voie.*

Je pense toujours très sérieusement à me servir de couleurs plus grossières, qui n'en seraient pas moins solides pour être moins broyées. Maintenant, je m'arrête souvent devant un projet de tableau, songeant à la couleur que cela nous coûte; or, cela est tout de même un peu dommage, pour cette bonne raison que nous avons peut-être la puissance de travailler aujourd'hui et ignorons si elle se maintiendra jusqu'à demain.

Je t'envoie aujourd'hui 3 volumes de Balzac, cela est bien un peu vieux, etc... Mais du Daumier et du Lemud n'est pas plus laid pour appartenir à une époque qui n'existe plus. Je crois que je serai obligé de lire un livre sur la chasse de l'éléphant ou un livre absolument menteur d'aventures catégoriquement impossibles de, par exemple, Gustave Aimard, pour faire passer le navrement que l'*Immortel* va me laisser, justement parce que c'est si beau et si vrai en tant que faisant sentir le néant du monde civilisé. Je dois dire que je préfère comme force vraie le *Tartarin* pourtant.

Je suis bien mécontent de ce que j'ai fait ces jours-ci, car c'est très laid et pourtant la figure m'intéresse bien davantage que le paysage. Tout de même, je t'enverrai un dessin du zouave aujourd'hui. Faire les figures pour chercher et pour

apprendre ce serait encore, après tout, pour moi, le plus court chemin pour faire quelque chose qui vaille. B. en est à la même question ; il m'envoie aujourd'hui un croquis de lupanar que je t'envoie ci-joint pour l'accrocher à côté de ses saltimbanques. Derrière ce dessin, il y a une poésie qui est bien dans le même ton que le dessin, il est probable qu'il en a une étude peinte plus faite. Je ne serais pas étonné s'il voulait me faire un échange avec la tête du zouave, quoique celle-là soit très laide ; mais comme je n'aimerais pas à le priver d'études vendables, je ne proposerai pas l'échange, à moins qu'on puisse lui acheter pour une petite somme en même temps.

J'aurais besoin d'un livre *A B C* du dessin, par A. Cassagne.

Cela me chagrine bien souvent que la peinture soit comme une mauvaise maîtresse qu'on aurait et qui dépense, dépense toujours sans que ce soit jamais assez, et cela me chagrine encore bien de me dire que si par hasard, de temps en temps, il y a une étude passable, il serait de beaucoup meilleur marché de l'acheter aux autres... Enfin il n'y a pas grand remède à tout cela, à moins qu'un jour ou l'autre on puisse s'associer avec un bon travailleur et à deux produire davantage.

C'est bien beau que Claude Monet ait trouvé moyen de faire de février à mai dix tableaux ; travailler vite, ce n'est pas travailler moins sérieux, cela dépend de l'aplomb qu'on a et de l'expérience. Ainsi Jules Gérard, le chasseur de lions, raconte dans son livre que les jeunes lions ont dans le commencement beaucoup de mal à tuer un cheval ou un bœuf, mais que les vieux lions tuent d'un seul coup de griffe ou de dent bien calculé, et ont une sûreté étonnante pour cette besogne.

Je ne retrouve pas ici la gaieté méridionale dont Daudet parle ; tout au contraire, une mignardise

fade, une nonchalance sordide. Mais n'empêche que le pays est beau... Ici, sauf une couleur plus intense, cela rappelle la Hollande, tout est plat, et on pense surtout à la Hollande de Ruysdaël, de Hobbema et d'Ostade, plutôt qu'à la Hollande actuelle. Ce qui m'étonne, c'est la rareté des fleurs ; ainsi, pas de bleuets dans les blés, rarement des coquelicots.

M. K. a maintenant un ami avec lui; de son travail je ne vois jamais rien. J'ai montré hier à lui et à son ami quatre ou cinq nouvelles études qu'ils ont regardées avec un silence glacé. Je pense qu'ils préparent une surprise de leur côté, laquelle, j'espère, sera bonne, car cela me ferait grand plaisir de voir qu'ils ont trouvé une voie.

Hier, j'ai encore passé la journée avec ce Belge, qui a aussi une sœur dans les Vingtistes. Il ne faisait pas beau temps, mais c'était une bien bonne journée pour la causerie. Nous nous sommes promenés et avons tout de même encore vu de bien belles choses aux courses de taureaux et hors la ville. Nous avons plus sérieusement causé du plan que : si moi je garde un logement dans le Midi, lui devrait bien fonder une espèce de station dans les charbonnages. Qu'alors G. et moi et lui pourrions, dans des cas où l'importance d'un tableau motiverait le voyage, pourrions changer de place. Tantôt étant dans le nord, mais en pays connu, où l'on a un ami, tantôt dans le midi. Tu le verras sous peu, ce jeune homme à mine Dantesque, car il va venir à Paris ; et en le logeant, si la place est libre, tu feras bien pour lui. Il est bien distingué d'extérieur et il le deviendra, je crois, dans ses tableaux ; il aime Delacroix et nous avons bien causé de Delacroix hier. Justement il connaissait l'esquisse violente de la barque du Christ. Grâce à lui, j'ai enfin une première esquisse de ce tableau que depuis longtemps je rêve : le poète, il me l'a posé. Sa tête fine au regard vert se détache, dans mon tableau, sur un ciel étoilé outre-mer profond, le

vêtement est un petit vêtement jaune au col de toile écrue, une cravate bigarrée ; il m'a donné deux séances dans une seule journée.

J'ai fini l'*Immortel* de Daudet. J'aime assez le mot du sculpteur Vedrine, qui dit qu'arriver à la gloire c'est quelque chose comme, en fumant, de fourrer dans sa bouche le cigare par le bout allumé. Maintenant, décidément, j'aime bien moins l'*Immortel* que *Tartarin*, il me semble que l'*Immortel* n'est pas aussi beau de couleur ; cela me fait penser, avec ces tas d'observations subtiles et justes, aux désolants tableaux de Jean Béraud, si secs, si froids. Or *Tartarin* est réellement grand, d'une grandeur de chef-d'œuvre ainsi que l'est *Candide*.

Nous avons beaucoup causé hier, le Belge et moi, des avantages et désavantages d'ici. Nous sommes bien d'accord sur les deux et sur l'immense intérêt que cela présenterait pour nous de pouvoir changer, tantôt le nord, tantôt le midi.

Lui va encore rester avec M. K. pour raisons de vivre à meilleur marché ; cela a, je crois, pour lui, pourtant un désavantage, car vivre avec un fainéant rend fainéant. Je crois que tu te plairas à le rencontrer, il est encore jeune : il te demandera des conseils pour acheter des crépons et des lithographies de Daumier ; pour ces dernières de Daumier, il serait bon d'en prendre encore parce que plus tard nous ne pourrons plus en trouver.

Le Belge disait qu'il payait avec M. K. 50 francs de pension. Quelle différence donc on trouve en vivant ensemble ; moi j'ai à payer 45 francs par mois, rien que pour mon logement. Et alors je reviens toujours au même calcul : avec G., je ne dépenserais pas plus qu'à moi seul ; et cela sans en souffrir.

Maintenant, il est à considérer qu'eux sont fort mal logés, non pour leurs lits, mais pour la possibilité de travailler chez eux.

Je suis ainsi toujours entre deux courants d'i-

dées : les premières, les difficultés matérielles, se tourner et se retourner pour se créer une existence ; puis l'étude de la couleur. J'ai toujours l'espoir de trouver quelque chose là-dedans ; exprimer l'amour de deux amoureux par le mariage de deux complémentaires, leurs mélanges, leurs oppositions, les vibrations mystérieuses des tons rapprochés. Exprimer la pensée d'un front par le rayonnement d'un ton clair sur un ton sombre. Exprimer l'espérance par quelque étoile ; l'ardeur d'un être par un rayonnement de soleil couchant. Ce n'est certes pas là du trompe-l'œil réaliste, mais c'est là quand même une chose réellement existante.

La lettre pour K. est sous enveloppe et j'ai écrit comme je pensais... S'il ne prend pas le G., c'est qu'il ne peut pas. S'il peut le faire, je suis porté à espérer qu'il le fera. Je lui ai dit que si j'osais insister sur un achat, ce n'était pas que sans lui la chose ne se ferait pas, mais que G. ayant été malade et étant donné la complication de ce qu'il avait été au lit et devant payer son médecin, la chose était un peu lourde pour nous ; et que nous étions d'autant plus portés à trouver amateur pour un tableau.

Je pense beaucoup à G. et aurais beaucoup d'idées pour des tableaux et pour le travail en général. J'ai actuellement une femme de ménage qui pour un franc me balaye et lave la maison deux fois par semaine, je fonde de grandes espérances sur elle et compte qu'elle nous fera les lits si nous nous décidons à coucher chez nous.

Ce que tu disais de cette conversation à la Nouvelle Athènes est intéressant. Tu connais bien le petit portrait de Desboutin qu'a Portier ; c'est certes un étrange phénomène que tous les artistes, poètes, musiciens, peintres, soient matériellement les malheureux. — Les heureux aussi ; — ce que dernièrement tu disais à Guy de Maupassant le

prouve une fois de plus. Cela remue la question éternelle : la vie est-elle tout entière visible pour nous, ou bien n'en connaissons-nous avant la mort qu'un hémisphère ? Les peintres, pour ne parler que d'eux, étant morts et enterrés, parlent à une génération suivante ou à plusieurs générations suivantes, par leurs œuvres. Est-ce là tout ? ou il y a-t-il même encore plus ? Dans la vie du peintre, peut-être la mort n'est-elle pas ce qu'il y a de plus difficile. Moi je déclare ne pas savoir de cela quoi que ce soit, mais la vue des étoiles me fait rêver, *aussi simplement* que me donnent à rêver les points noirs représentant, sur la carte géographique, villes et villages. Pourquoi, me dis-je, les points lumineux du firmament nous seraient-ils moins accessibles que les points noirs sur la carte de France ? si nous prenons le train pour nous rendre à Tarascon et à Rouen, nous prenons la mort pour aller dans une étoile. Ce qui est certainement vrai dans ce raisonnement, c'est que, étant *en vie*, nous ne *pouvons pas* nous rendre dans une étoile, pas plus qu'étant morts nous puissions prendre le train ; enfin il ne me semble pas impossible que : le choléra, la gravelle, la phtisie, le cancer soient des moyens de locomotion céleste, comme les bateaux à vapeur, les omnibus et les chemins de fer en sont de terrestres ; mourir tranquillement de vieillesse serait y aller à pied. Moi, pour le moment, je vais me coucher.

Je rentre d'une journée à Mont-Majour, et mon ami le sous-lieutenant de zouaves m'a tenu compagnie. Nous avons alors à nous deux exploré le vieux jardin et y avons volé d'excellentes figues. Si c'eût été plus grand, cela eût fait penser au Paradou de Zola : de grands roseaux, de la vigne, du lierre, des figuiers, des oliviers, des grenadiers aux fleurs grasses du plus vif orangé, des cyprès centenaires, des frênes et des saules, des chênes de roche, des escaliers démolis à demi, des fenêtres ogivales en ruine, des blocs de blancs rochers couverts de lichens et des pans de murs épars çà

et là dans la verdure. J'en ai encore rapporté un grand dessin, pas du jardin cependant.

Hier, j'ai été à Fontvieilles pour faire une visite au Belge et à M. K., seulement ces messieurs étaient partis pour huit jours faire un petit voyage en Suisse.

Xantippe, la mère T. et d'autres dames ont, par un caprice étrange de la nature, le cerveau en silex ou pierre à fusil ; certes ces dames sont bien davantage nuisibles dans la société civilisée en laquelle elles circulent que des citoyens mordus par des chiens enragés qui habitent l'Institut Pasteur. Aussi le père T. aurait-il mille fois raison de tuer sa dame... Mais il ne le fait pas plus que Socrate ; et pour cela le père T. a plutôt des rapports en tant que la résignation et la longue patience avec les antiques chrétiens, martyrs et esclaves, qu'avec les modernes maquereaux de Paris.

Ce Belge a un peu la tête d'un gentilhomme flamand du temps des compromis des nobles, du temps du Taciturne et de Marnix ; cela ne m'étonnerait pas du tout qu'il soit bon.

Je crois bien faire en travaillant surtout les dessins en ce moment et de faire de façon à avoir de la couleur et de la toile en réserve pour le moment ou G. viendra. Je voudrais bien que pour la couleur on eût aussi peu à se gêner qu'avec la plume et le papier ; c'est parce que j'ai peur de gâcher de la couleur que je rate souvent une étude peinte. Avec le papier, si ce n'est pas une lettre que j'écris, mais un dessin que je fais, cela ne rate guère : autant de feuilles de whatman, autant de dessins. Je crois que si j'étais riche je dépenserais moins que maintenant. Enfin le père *Martin* (1) dirait : « Alors il faut se faire riche », et il a bien raison, ainsi que pour le chef-d'œuvre.

(1) Ancien marchand de tableaux. Il exposa les premiers Van Gogh.

Te rappelles-tu, dans Guy de Maupassant, le monsieur, chasseur de lapins et autre gibier, qui avait si fort chassé pendant dix ans et s'était tellement éreinté à courir après le gibier qu'au moment où il voulait se marier il ne *pouvait* plus, ce qui lui causait les plus grandes inquiétudes et consternations ? Sans être dans le cas de ce monsieur en tant que quant à devoir ou vouloir me marier, quant au physique je commence à lui ressembler. Selon l'excellent maître Ziem, l'homme devient ambitieux du moment qu'il ne *peut* plus : or, si cela m'est plus ou moins égal de *pouvoir* ou pas, je proteste lorsque cela doit *fatalement* me mener à l'ambition. Il n'y a pas de plus grand philosophe de son temps et de son pays et par conséquent de tous les pays et de tous les temps que l'excellent maître Pangloss, — qui pourrait, s'il était là, me renseigner et me tranquilliser l'âme.

J'avais encore voulu faire des tournesols, mais ils étaient déjà finis. Oui, durant l'automne je voudrais bien pouvoir faire une douzaine de toiles de 30 carrées, et cela peut très bien s'accomplir pour autant que je puisse prévoir. J'ai une lucidité terrible par moments, lorsque la nature est si belle que ces jours-ci : alors je ne me sens plus, et le tableau vient comme dans un rêve. Je redoute bien un peu la réaction de cela qui sera la mélancolie, quand nous aurons la mauvaise saison, mais je chercherai à m'y soustraire par l'étude de la question de dessiner des figures de tête. Je me trouve toujours frustré dans mes capacités par le manque de modèles, mais je ne m'en occupe pas. Je fais du paysage et de la couleur sans m'inquiéter où cela me mènera. Je sais ceci : que si j'allais supplier les modèles : « Mais posez donc pour moi, je vous en prie », je ferais comme le bon peintre de Zola dans l'*Œuvre*, et certes Manet, par exemple, n'a pas fait comme cela, et Zola ne dit pas dans son livre comment ont agi ceux qui ne voient dans la peinture rien de surnaturel. Mais ne critiquons pas le livre de Zola.

La seule espérance que j'aie, c'est qu'en travaillant bien raide, au bout d'une année j'aurai assez de tableaux pour pouvoir me montrer — *si je veux ou si toi tu le désires* — à cette époque de l'exposition. Moi je n'y tiens pas ; mais ce à quoi certes je tiens, c'est à te montrer quelque chose de pas tout à fait mauvais. Je n'exposerais pas, mais nous aurions dans la maison du travail de moi qui prouverait qu'on n'est ni un lâche ni un fainéant. Je serai ainsi tranquille ; mais le principal me semble être que je ne dois pas me donner moins de mal que les peintres qui travaillent expressément pour exposer. Qu'on expose ou qu'on n'expose pas, il faut être productif, et dès lors on a le droit de fumer sa pipe en paix. Cette année nous serons productifs ; et je m'efforce de faire que la nouvelle série soit mieux que les deux premiers envois. Dans le nombre des études, il y en aura, j'espère, qui seront des tableaux. Pour le ciel étoilé, j'espère toujours bien le peindre ; et peut-être, serai-je un de ces soirs dans le même champ labouré, si le ciel est bien étincelant.

Le livre de Tolstoï : *Ma Religion*, a été publié en français. Il paraît ne pas beaucoup croire à une résurrection soit du corps, soit de l'âme, surtout il ne paraît pas beaucoup croire au ciel ; donc comme un nihiliste il raisonne des choses, mais, en opposition avec ceux-ci, il attache une grande importance à bien faire ce qu'on fait, puisque probablement on n'a que cela ; et s'il ne croit pas à la résurrection, il paraît croire à l'équivalent — la durée de la vie — la marche de l'humanité, l'homme et l'œuvre continués infailliblement par la génération de l'humanité à venir. Enfin cela ne doit pas être des consolations éphémères qu'il donne. Lui-même, gentilhomme, s'est fait ouvrier, sait faire les bottes, sait réparer les poêles, sait mener la charrue et bêcher la terre ; moi je ne sais rien de tout cela, mais je sais respecter une âme humaine énergique assez pour se réformer ainsi... Mon Dieu, nous n'avons tout de même pas à nous plaindre de vivre dans un temps où il n'y a que des fainéants lorsque nous assistons à l'existence de pareils spé-

cimens de pauvres mortels qui ne croient pas très fort au ciel même : il croit — je te l'ai déjà écrit — à une révolution non violente par le besoin d'amour et de religiosité qui, par réaction du scepticisme et de la souffrance, doit se manifester dans les gens bientôt.

Je t'écris en attendant B., le Belge, qui va partir ce matin de bonne heure ; il a déjà 33 ans, dont 10 ans de Paris et de voyage. Quoique jusqu'ici il n'ait pas encore été grand'chose comme peintre, si, par son retour au pays il peut secouer, enfin, sa fainéantise, produit de l'énervement parisien et de la fréquentation des fainéants, alors il se trouvera à l'entrée, tout de suite, d'une carrière de vrai peintre. Il est bien de son pays, car dans son parler et dans ses manières moi je reconnais fort bien l'accent et la timidité de ces charbonniers auxquels je pense encore si souvent. Tu verras probablement les deux tableaux qu'il apporte ; le dessin en est faible, mais la couleur commence déjà à en être vivante. Sa sœur va peut-être faire un tour en Hollande et vaguement j'ai pensé que je voudrais bien que notre sœur à nous et elle se rencontrent. J'ai toujours espérance que Will trouvera, par notre intermédiaire, à se marier avec un artiste ; or, pour arriver à cela, il faudrait qu'elle soit un peu dans le mouvement. Si la sœur à B. va effectivement en Hollande, il n'y aurait qu'à dire à B. que si elle veut faire des études à Bréda elle peut loger chez la mère et la sœur. Ils y seront, à la maison, pour quelques frais bien peu importants ; on loge assez de gens inutiles d'ailleurs ; mais n'insistons pas trop... seulement, c'est chez les B. une maison de peintres, les deux enfants étant dans le métier, et avec cela ils ne sont pas sans le sou.

Que je voudrais m'établir de façon à avoir un chez moi ! Je ne cesse de me dire que si dans le commencement nous eussions dépensé pour nous meubler même 500 francs, nous aurions déjà regagné le tout, et j'aurais les meubles et je serais

délivré déjà des logeurs. Je n'insiste pas ; mais ce n'est pas sage ce que nous faisons actuellement. Il y aura toujours des artistes de passage ici, désireux d'échapper aux rigueurs du nord, et je sens, moi, que je serai toujours de ce nombre. Il est vrai que mieux vaudrait probablement aller un peu plus bas où l'on serait mieux abrité; il est vrai que cela ne sera pas absolument commode à trouver; mais raison de plus : en s'établissant ici, les frais de déménagement ne sauraient être énormes jusqu'à Bordighera ou ailleurs à la hauteur de Nice ; une fois installés nous y resterions toute notre vie. Attendre qu'on soit bien riche, c'est un triste système et voilà ce que je n'aime pas dans les de Goncourt quoique ce soit la vérité ; ils finissent par acheter leur chez eux et leur tranquillité cent mille francs ; or nous l'aurions à moins de mille en tant que d'avoir un atelier dans le midi où nous pourrions loger quelqu'un ; mais s'il faut faire fortune avant.. on sera complètement névrosé au moment d'entrer dans ce repos, et alors cela sera pire que l'état actuel où nous pouvons encore supporter tous les bruits. Mais toujours assez sages pour savoir que nous nous abrutissons tout de même ; il vaut mieux loger les autres que de ne pas être logé soi-même...

Pour G., il se laisse peut-être aller à vau-l'eau sans s'occuper de l'avenir. C'est probable, et peut-être se dit-il que je serai toujours là et qu'il a notre parole ; mais il est encore temps de la retirer et vraiment je m'en sens bien tenté, car faute de lui, naturellement, je m'occuperais d'une autre combinaison, tandis qu'à présent on est tenu. Si G. trouve de quoi vivre, tout de même a-t-on le droit de le déranger?... J'évite d'écrire à G. de peur de lui dire trop carrément : « Voilà bien des mois que nous trouvons de quoi vivre chez les logeurs, mais voilà bien des mois que nous prétendons ne pas pouvoir nous rejoindre tout en nous épuisant pour l'avenir; si vous l'avez voulu, pourquoi ne m'avez-vous dit de venir dans le Nord? je l'aurais

fait; cela aurait coûté un simple billet de cent francs, alors qu'aujourd'hui, depuis des mois que cela traîne, j'ai déjà payé ce même billet à mon logeur et vous au vôtre, ou vous avez dû faire cent francs de dettes, ce qui fait déjà au moins cent francs de pure perte pour absolument rien.» Voilà ce que j'ai sur le cœur et qui me fait dire que, tant lui que moi, nous agissons comme des fous... Certes la vérité est encore plus grave : si lui n'est pas dans la nécessité de changer sa vie, il est ou bien plus riche que moi ou il a considérablement plus de chance; se ruiner coûte plus cher que réussir, et certes c'est de notre faute si nous n'avons pas davantage de paix.

Ci-inclus une bien bien remarquable lettre de G., que je te prierai de mettre à part comme ayant une importance hors ligne, je parle de sa description de soi qui me touche jusqu'au fond des fonds; elle m'est arrivée avec une lettre de B. que G. aura probablement lue et que peut-être il approuve. B. dit encore une fois qu'il désire venir ici, et me propose, aux noms de M., L. et un autre nouveau, un échange avec eux quatre; il dit aussi que L. viendra également, et que ces deux autres ont le désir de venir. Je ne demanderais pas mieux, mais lorsqu'il s'agit d'une vie en commun de plusieurs peintres, je stipule avant tout qu'il faut un abbé pour y mettre l'ordre et que naturellement cela sera G. Raison pour quoi je désirerais que G. fût ici avant eux (1). Pour moi, je veux deux choses : regagner l'argent que j'ai déjà dépensé, pour te le rendre; que G. ait sa paix et sa tranquillité pour produire et respirer en artiste bien libre. Si je regagne mon argent dépensé et que tu m'as prêté depuis des années, nous agrandirons la classe et nous chercherons à fonder un atelier de renaissance et non de décadence. Je suis assez persuadé que G. restera toujours avec nous et que de part et d'autre il n'y aura aucune perte; seulement,

(1) Ce projet ne fut pas réalisé. G. seul se rendit auprès de Van Gogh. — E. B.

en nous s'associant ainsi nous serons chacun de nous davantage « soi » et l'union fera la force.

Sais-tu que si nous avons G. nous voilà devant une très importante affaire, qui va nous ouvrir une ère nouvelle ? Lorsque je l'ai quitté à la gare du midi, bien navré et presque malade et presque alcoolique à force de me monter le coup, j'ai vaguement senti que cet hiver nous avions mis notre cœur même dans nos discussions avec tant de gens intéressants et artistes, mais je n'ai encore osé espérer ; après l'effort continué de ta part et de la mienne jusqu'ici, commence à se montrer à l'horizon : l'*Espérance*. Tu resteras chez les Goupil ou pas, cela est égal, tu feras corps absolument avec G. et sa suite, tu seras ainsi un des premiers ou le premier marchand apôtre. Moi je vois venir ma peinture et également un travail dans les artistes, et toi tu chercheras à nous procurer de l'argent ; moi je pousserai tout ce qui viendra à ma portée à la production et j'en donnerai un exemple moi-même. Or tout cela, si nous tenons bon, sera pour former une chose durable plus que nous-mêmes.

J'ai cet après-midi à répondre à G. et à B., et je vais leur dire que dans tous les cas nous commencerons par nous sentir tous bons amis bien unis, et que moi, pour un, j'ai confiance que cette union fera notre force contre les fatalités d'argent et de santé (1).

Je te prierai d'aller quand même voir T. car avant que G. vienne je voudrais encore acheter les choses suivantes :

(1) Est-il nécessaire de faire remarquer ici que Vincent trace un projet et que ce projet ne s'est réalisé que pour G. ? Or la disposition qu'il commence à y mettre n'eut jamais lieu, et jamais G. ne fut pris par moi du moins comme directeur ; il s'ensuit donc que simplement nous étions tous unis, selon que le désirait chacun, pour une même idée pour l'avènement d'une même nouvelle peinture ; Vincent ne s'aperçoit pas qu'en élevant G. au-dessus des autres il préparait la rupture de cette harmonie, donnant ainsi un rang inégal à chacun alors qu'il s'agissait que chacun fût libre et communiquât également aux autres ses recherches, ses trouvailles et ses idées ; c'était retomber dans le système des Beaux-Arts, et du professeur. — E. B.

Table à toilette et commode	40 fr.
4 draps	10
3 tables à dessiner	12
Fourneau de cuisine	50
Cadres et châssis	50
Couleurs et toiles	200

Voilà ce qui est beaucoup; et rien de tout cela n'est absolument inévitable; de tout cela nous pouvons nous passer, mais le caractère plus large et plus solide que je désirerais donner à la chose néanmoins l'exigerait.

Par exemple, les quatre draps en plus — j'en ai déjà quatre, — nous mettront à même de loger B. pour rien, vu que nous mettrons un paillasson ou matelas par terre pour moi ou pour lui, au choix. Le fourneau de cuisine nous chauffera l'atelier en même temps. Mais, diras-tu, et ces couleurs?...

Eh bien oui, je me le reproche, mais enfin j'ai l'amour-propre de faire par mon travail une certaine impression sur G. Je ne peux pas faire autrement que de désirer de travailler seul, avant qu'il vienne, le plus possible. Sa venue me changera dans ma façon de peindre et j'y gagnerai, j'ose croire; mais tout de même je tiens un peu à ma décoration, qui est de la *barbotine* presque. Et ces jours-ci sont superbes. Il y a 10 toiles de 30 en train maintenant. *Le voyage de G. alors... le voyage de G. avant tout*, au détriment de ta poche et de la mienne, *avant tout*.

Toutes ces dépenses que j'ai nommées seraient bien dans le but de faire bonne impression sur lui au moment de sa venue. Je voudrais qu'il sente la chose de suite et je voudrais que nous eussions, toi pour l'argent, et moi pour la mise en place et l'arrangement de l'atelier, un milieu digne de l'artiste G. qui va en être le chef. Ce serait un coup comme celui de dans le temps, lorsque Corot voyant Daumier aux abois lui assura la vie de telle façon que l'autre a tout trouvé bon; mais tel que cela est, cela peut déjà marcher; l'essentiel c'est le voyage; et même ma couleur peut attendre, quoique j'ose

croire gagner un jour plus avec elle qu'elle ne nous coûte.

Je ne dédaignerais pas le moins du monde que G. te donne le monopole de son œuvre et que de suite, de suite on monte ses prix ; rien au-dessous de 500 fr. Qu'il ait confiance en toi ! — Or, cela, il l'aura.

Je sens que nous travaillons à une grande et bonne entreprise, qui n'a rien à faire avec *l'ancien commerce*. Pour la couleur, il est *presque certain* qu'avec G. nous allons la broyer nous-mêmes. J'ai peint les vignes encore entièrement avec la couleur de Tanguy (1), et ça marche bien, le grain plus gros ne gêne aucunement.

Si nous continuons à prendre les choses par le bon côté, il ne me semble toujours pas absolument improbable que les difficultés se puissent aplanir, parce qu'on grandit dans la tempête.

Si G. te donne ses toiles officiellement en tant qu'avec les Goupil et en privé en tant que ton ami et ton obligé, alors, par contre, G. pourra se sentir chef et diriger l'argent comme il l'entendra, et aider si cela se peut B., L. et d'autres en échange d'études ou de tableaux, tandis que moi je serai aux mêmes conditions. Je donnerai les études contre 100 fr. et ma part de toiles et de couleurs.

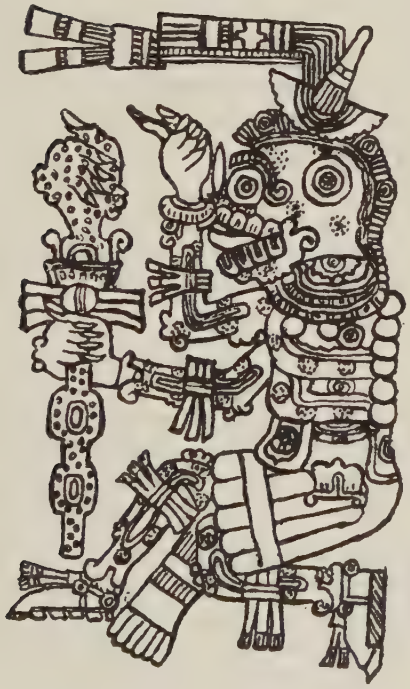
G., sentant qu'en se mettant avec nous il aura une position de chef d'atelier, sera plus vite guéri et aura plus d'ardeur au travail ; or plus l'atelier sera complet et solidement établi pour l'utilité des passants, plus les idées lui viendront avec l'ambition, pour le rendre bien vivant. Enfin, cela marchera comme cela marchera. Je dis seulement dès maintenant pour éviter les discussions futures : si cela prend de façon à ce qu'effectivement L., B.

(1) Tanguy, marchand de couleurs récemment décédé. Il exposa les premiers impressionnistes et subvint souvent à leurs besoins. Sa foi était entière dans les recherches à l'aurore desquelles il assista. Cette âme loyale et dévouée ne profita pas de ce qu'elle encouragea le plus : Tanguy est mort dans une extrême misère au milieu de ses tableaux. Mort rare et sublime. — E. B.

viennent, ce ne sera pas moi, mais ce sera G. qui sera le chef de l'atelier. Pour ce qui est des arrangements intérieurs, je crois que nous tomberons toujours d'accord.

La lettre de B est encore une fois remplie de la conviction que G. est un maître et un homme supérieur absolument quant au caractère et à l'intelligence.

VINCENT VAN GOGH.



MISERERE D'AMOUR

A Mlle L. L.

Le ciel divin s'est étoilé sur notre tête,
Une brise d'amour a mouillé nos cheveux;
Amis, laissons mourir nos songes de poètes;
Les femmes sont venues en costume de fête
Et l'ivresse du soir frissonne dans leurs yeux.

Marchons comme des rois sous le flot des bannières!
Marchons parmi les cris joyeux et les décors!
Parfum des nuits, clameur triomphale des cors,
Frémissement des chairs, des voix et des lumières,
Désir, prince éternel des âmes et des corps,
O blond troupeau des Voluptés hospitalières,
Qui portez le bonheur sous vos corselets d'or,

Nos cœurs s'ouvrent à vous comme un palais d'amour:
Entrez! nous sommes las et notre âme est sans force,
Entrez! éblouissez aux clartés de vos torches
Nos rêves exigeants qui pleurent tout le jour
Comme des mendiants accroupis sous un porche.

Entrez, folles rumeurs de vie et d'allégresse!
Blancs archets qui vibrez sur des luths étrangers,
Que votre chant soit sans langueur et sans tristesse
Pour que l'oubli tende ses mains à nos baisers.
O Courtisane aux seins parfumés de laurier,
Offre à nos vœux impurs l'urne de tes caresses,
L'urne sombre où fleurit la rose du péché.

Courtisane, c'est toi que nos douleurs implorent,
Nous accourons ce soir vers ton corps bien-aimé,
Car ton corps est la fraîche et blonde Siloë,
La source d'éternel amour que l'homme adore.

Allons! ouvre tes bras à nos bras suppliants...
Ce soir un vent d'extase a couru sur nos tempes,
Et la nuit est si lourde à nos âmes d'enfants
Que nous venons tomber à genoux sous ta lampe
Et que nous gémissons d'angoisse vers tes flancs!

Courtisane toujours propice, amie suprême,
O seul recours des cœurs qui se crurent aimés,
Nous savons que tu mens lorsque tu dis: « Je t'aime »,
Ton éternel mensonge est ta sincérité.

Nous t'adorons, car toi, tu ne peux pas tromper,
Car ta lèvre fardée est sans hypocrisie,
Car tu ne caches pas les laideurs de ta vie,
Car nous savons au moins ce que vaut ton baiser.

★

O saint amour rêvé par nos adolescences;
O vierge gracieuse au geste d'innocence,
Vierge au cœur droit et sûr que nous aurions aimé
Conduire, aux soirs d'Avril, près des roses naissantes,
Afin que leur tiédeur enivrât nos baisers;
O chère vision de jardins étoilés
Où les oiseaux rêvant parmi l'horreur des branches
Et croyant, lorsque auraient passé nos robes blanches,
Que les dieux de la nuit venaient les visiter,
Auraient fêté nos pas d'une chanson puissante
Et crié vers le ciel l'ivresse d'être aimé;

Félicité d'aller unis comme des astres
Au travers du néant des choses et des jours;
Félicité d'être à jamais les pasteurs sages
Qui mènent au retour des divins pâturages
Leurs rêves boire aux flots de l'Eternel Amour;

Vous tous, espoirs menteurs que nos âmes chérirent,
Nous savons aujourd'hui, pour en avoir sonffert,
Combien le goût de vos baisers était amer
Et quelle duperie était dans vos sourires.

Nos cœurs naïfs s'ouvraient ainsi que des chapelles
Quand les vierges s'en approchaient les yeux baissés,
Et, quand elles levaient leurs mains de chasteté,
Nos désirs frémissants venaient à tire d'aile
Poser sur leurs cheveux le rameau d'églantier.

Elles disaient: « Notre âme a la clarté des aubes
» Que le prêtre revêt aux fêtes du matin.
» Vous êtes notre jeune et vaillant souverain,
» Vous qui daignez baiser le bas de notre robe.

» Nos yeux sont clairs, nous sommes pures et sincères
» Et les roses de vos ceintures le sont moins ;
» Lorsque nous agitons nos robes de mystère
» Dans les parcs que le soir éblouit de lumière,
» Les vieillards attardés se demandent, au loin,
» Quels jets d'eau font flotter au vent leurs eaux légères...

» Lorsque les nuits d'été ont le parfum des herbes,
» Quand l'haleine des dieux enivre les coteaux,
» Les liserons fleuris au bord de nos fenêtres
» Se penchent pour mieux voir frissonner nos berceaux ;
» Nos cheveux ont l'éclat frémissant des écharpes,
» Des lis d'or sont gravés au socle de nos harpes
» Et nos rires d'enfant font chanter les oiseaux.

» Nous n'avons pas encore aimé ; nos cœurs sont vierges
» Et nos corps sont des tabernacles précieux ;
» Et c'est pourquoi nous tressaillons comme des cierges
» Quand vos lèvres de roi se posent sur nos yeux.

» Nous sommes les ramiers d'espoir et d'allégresse,
» Vous êtes l'olivier sacré que nous aimons ;
» Mais vous, qui nous dira, subtil et grave Maître,
» Si votre amour n'est pas une dérision ?

» Ah ! nos cœurs sont troublés par des frayeurs étranges
» Et souvent nous avons rêvé d'aimer des anges
» Afin de savourer l'amour qui ne meurt pas,
» Car nos âmes ont peur de l'amour d'ici-bas,
» Car on dit que le cœur de l'homme est vite las
» Et que son pauvre amour est un amour qui change.

» Nous savons en effet que vos paroles mentent,
» Nous lisons dans vos yeux les ruses de vos cœurs,
» Et nous entendons rire amèrement vos âmes
» Lorsque vous nous jurez avec de mauvais pleurs
» Que nous serons pour vous d'éternelles amantes
» Et que vous nous aimez comme on aime des sœurs.

» Et cependant nos mains ne se refusent pas ;
» Vos lèvres ont pour nous des douceurs si puissantes
» Que notre orgueil vaincu s'affaisse dans vos bras
» Dès que vous étreignez nos tailles frémissantes.

» Ah ! qui nous guérira de la douleur d'aimer !
» Qui fermera notre âme aux voix de vos mensonges !

» Quelle sainte oraison purifiera nos songes
» Et sauvera nos cœurs que vous avez blessés! »

Or nous les avons crues ; et voici que nous sommes
Les jeunes exilés qui maudissent l'amour ;
Nous allons maintenant sous l'âpre vent des jours,
Toujours tristes parmi la fausse joie des hommes.

Celles que nous avons chéries, les jeunes filles
Qui s'approchaient de nous en inclinant le front,
Celles qui nous ont dit, un soir, sous les charmilles:
« Vous êtes entre tous celui que nous aimons »,

Celles que nous avons chéries comme des mères
Nous ont quitté sans un baiser consolateur,
Celles que notre amour croyait droites et fières
Ont menti comme des servantes sans honneur.

Nos mains se sont ternies entre leurs mains impures;
Elles ont énervé leur force et leur orgueil
En posant sur nos fronts leurs lèvres d'imposture,
Aujourd'hui, quand voulant étourdir notre deuil,
Nous étoilons de fleurs nos tristes chevelures,
Nous sommes tels que des fiancés au cercueil
Qui dorment, les yeux grands ouverts, sur leur parure.

★

O courtisane, ô notre sœur, nous voici tous
Les vaincus accablés des débris de leurs rêves !
C'est vers toi, vers l'orgueil hideux de tes genoux
Que notre hymne d'enfants déshérités s'élève.

Ah! nos vingt ans sont las d'attendre et de souffrir!
Nous avons trop souvent levé vers les étoiles
Nos jeunes bras tordus d'angoisse et de désir:
Ce soir, c'est toi que nous voulons, ô Triomphale!

Puisque tu ne viens pas, fiancée taciturne
Que contemplaient nos yeux enivrés de sommeil,
Toi qui mouillais nos fronts de tes baisers nocturnes
Et vers qui nos désirs sanglotaient au réveil,
Puisque tu ne viens pas, voyageuse mystique,
Puisque ton voile blanc parsemé de soleils
N'a pas encor quitté les berceaux chimériques,

Fleur de mystère éclose au jardin bleu du rêve,
Stérile vision qui ne peux apaiser
Le feu mortel qui fait trembler nos jeunes lèvres,
Puisque nous ne pouvons dans les heures de fièvre
Mordre ta chair de songe inhabile aux baisers,

C'est toi que nous voulons, pauvre chair de misère
Qui tends les seins à nos baisers dévastateurs;
Comme un noyé saisit le bon rameau sauveur,
Comme un proscrit s'attache aux croix du sanctuaire,
O crucifix d'amour, ô rameau tutélaire,
Crucifiés chair contre chair, lèvres sur lèvres,
Ce soir nous dormirons sur ton corps rédempteur!

C'est toi, c'est toi, berceuse éternelle de râles,
C'est toi que nous voulons étreindre à pleine chair,
A pleins bras, à plein cœur, sur la couche banale
Où nos rêves de dieux flétriront leur splendeur.
Allons! Voici les linges purs, les eaux lustrales!
Vierges folles! portez les lampes nuptiales,
Nous allons célébrer les rites du bonheur...
Et quand nous descendrons dans vos chairs sépulcrales
Que vos baisers sonnent le glas sur nos douleurs!

Ah! elles reviendront les premières maîtresses
Fixer sur nos yeux froids le songe de leurs yeux;
Elles auront toujours des gestes gracieux,
Avec de clairs rubans voltigeants sur leurs tresses;

Leur visage sera plus doux qu'un soir de mai,
Leur bouche aura toujours la fraîcheur des verveines,
Leur rire chantera comme l'eau des fontaines,
Et leurs cheveux auront la splendeur des genêts;

Elles iront toujours, craintives ou hautaines,
Frêles comme des lis, graves comme des reines
Au milieu des lumières d'or, sans que jamais
Un seul souffle d'amour dans nos âmes revienne
Allumer le regret des souffrances anciennes
Et détourner nos cœurs de vos cultes parfaits!

C'est assez: nous ne voguons plus vers les Etoiles,
Phares trompeurs épars dans le sombre horizon;
Nos mâts sont maintenant tendus de voiles noires,

Nous ne sentirons plus les brises estivales
Nous apporter les chauds parfums des goëmons.

Nos rêves ne sont plus les frères des oiseaux,
Nos rêves ne sont plus les joyeux matelots
Qui naviguaient au son des lyres argentines :
Nous avons tant souffert parmi les mers divines
Que nous venons à vous, Sirènes des ruisseaux,
Pour que vos chants impurs endorment nos cœurs tristes.

Allons ! voici le rouge vin qui désaltère,
Voici les fleurs dont le parfum fait oublier,
Voici les bras cléments qui broieront nos misères
Et qui nous défendront du tourment de penser
Que le bonheur peut-être était fils des chimères
Et que peut-être il existait sur cette terre
Une vierge qui nous gardait de vrais baisers.

FERNAND PRADEL.

23-26 Mai 1897.

LES REFLETS DU MIROIR

MÉMOIRES D'UN INCONNU

(*Suite*[1])

—

XVII

Je n'avais instruit de mon aventure aucun de mes amis ; et j'hésite à leur faire part du dénouement. Pourtant, je sais que tôt ou tard il faudra me résoudre à cet aveu.

Aujourd'hui, Maurac, à qui j'avais été rendre visite, m'a questionné sur mon voyage. Pour ne pas répondre par l'énoncé de la vérité, j'ai évoqué les montagnes rouges, les crépuscules violets, les lunes d'ambre, la mer laiteuse, et nous avons intarissablement discuté sur la lumière, les couleurs, le pittoresque, l'exotisme. A différentes reprises, je fus sollicité, par une sorte de remords intérieur, d'avouer, de conter mon histoire, ou tout au moins d'apprendre au peintre mes récentes fiançailles. Chaque fois, une inertie singulière, une gêne étrange me retint.

C'est absurde !

Mais, toute ma conduite, depuis quelques mois, ne l'est-elle pas ?

Je ne veux pas me mentir à moi-même, masquer de belles excuses la sottise de ce mutisme inexplicable : je pourrais alléguer, en effet, un désir de ne pas exposer notre délicate, notre rare intimité amoureuse aux commentaires de ceux qui ne savent pas, ou une tendance à m'envelopper, à la ressemblance de Phyllis, en un voile de mystère...

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 90, 91.

Non! je ne chercherai pas plus longtemps la raison de ce silence, peut-être parce qu'à la découvrir je risquerais...

J'ai dit que je ne chercherais pas.

Le courrier des *Messageries Maritimes* vient de m'apporter un paquet de lettres de Phyllis. Courts billets, longues confidences, toutes, en dépit de leurs allures différentes, parfois mélancoliques, parfois badines, enjouées, ironiques mêmes, toutes gardent un je ne sais quoi qui leur est propre et leur constitue une personnalité, si l'on peut dire, personnalité faite de tendresse, de passion, de sincérité.

En les relisant, je retrouve la même sensation douce, que j'éprouvai au cours des longues après-midi de causerie, sous les chênes-verts et les tamarins enguirlandés de roses, devant le paysage de soleil.

Le buste gracieux, le corsage mauve-rose, les hanches courbes, le visage aimé s'offrent au-dessus des lignes frêles, et souvent, abandonnant la lecture de ces feuillets, j'ai clos mes yeux aux réalités présentes pour mieux revivre ce cher passé.

Ah! je comprends maintenant la valeur que Phyllis accordait au souvenir, et je regrette de ne pas posséder ses précieuses facultés d'émotion?

Certes je ne demeure pas entièrement indifférent au retour de ces jolies images, mais je n'obtiens plus ni l'aiguë, la délicieuse blessure dont je souffris si heureusement en reconnaissant dans la passante de la rue de Rivoli l'idéale Phyllis de mon rêve; ni le frisson affolant, le très spécial frisson que me causa le contact du jeune corps, serré contre le mien, en un élan peureux, ce matin où des dauphins jouaient près de notre barque; ni le trouble qui m'envahit, dans la salle fraîche, emplie du parfum des violettes, lorsque M. Nycho et Phyllis décidaient de ma destinée. Je sais exactement la profondeur de cette blessure, la nuance de ce frisson, l'intensité de ce trouble; toutefois, la blessure ne se rouvre pas, le frisson ne par-

court plus mon être angoissé et joyeux, le trouble ne voile point mon regard et n'égare pas ma pensée. Et cependant, je voudrais tant, au lieu d'enregistrer ainsi, paisiblement, l'accompagnement sentimental des visions d'antan, pouvoir, comme Phyllis, entendre, à chacune de leurs apparitions, mon cœur battre avec la même force qu'à la première, pouvoir comme elle jouir éternellement, identiquement, des mêmes plaisirs.

Phyllis!...

— Et Claudine, et Marie Eve, et Madeleine, et Suzanne?...

Pourquoi faut-il donc qu'en mon âme, toujours se lève un méchant moi-même, semblable à l'esclave des triomphes antiques, et comme lui cynique et cruel...

— Logique!

Il a raison.

Je n'ai pas le droit de formuler un souhait tel que celui, qui tout à l'heure montait à mes lèvres — et comme les contradictions se succèdent en moi!

Hier, je me plaignais de la suggestion du décor, qui m'imposa la résurrection du cadavre de ma vie ancienne. Des figures d'amantes ont passé, et j'ai regardé ce défilé sans qu'il éveillât les désirs d'autrefois, malheureux déjà de le subir.

Ce soir j'appelle de tous mes vœux la présence de ces désirs, sans réfléchir à ce qu'ils n'accompagneraient pas seulement l'image de Phyllis.

Pourquoi ne revient-elle pas? Pourquoi m'imposer de perpétuelles épreuves?

Voici huit jours que je l'ai quittée, et je suis bien las.

XVIII

Une fois autopsié, le cuir chevelu cachant une partie de la figure, le crâne laissant voir la cervelle laiteuse, le gilet rouge des muscles de la poitrine ouvert sur le rose fané et sali des poumons, les intestins saillant hors de l'abdomen, et çà et là

l'épiderme soulevé par endroits sur la pourpre des chairs avivées de reflets humides, le plus beau corps humain devient une masse informe, repoussante, qu'il est pénible de regarder, tant elle s'éloigne de l'apparence splendide que lui conférait la vie.

De même, s'il nous était donné de discerner les sentiments qui nous meuvent dans nos actions, et les moins connues, nous et cette foule dont nous faisons partie, qui nous entoure, ce ne serait pas, j'imagine, une chose bien propre à développer le respect d'autrui et de soi-même, l'admiration pour certains, l'estime accordée à quelques-uns, l'amour enfin de cette humanité.

Aussi pourquoi tenter de fouiller si avant dans les raisons d'être, les vouloirs, les sentiments, les pensées de chacun et de nous-mêmes?

Par quelle chaîne inconnue d'associations d'idées, ces paroles, tant de fois entendues, ont-elles résonné de nouveau à mes oreilles, tandis que j'en déduisais des conclusions sévères pour mon impatience pessimiste, et ma curiosité touchant les mobiles qui avaient éloigné Phyllis de moi, temporairement.

En une frêle colonne de bleu hyalin, s'élevait la fumée, le mince ruban de fumée d'une cigarette achevant de s'éteindre sur le sable fin du grand hall vitré où les bustes et les statuettes mettaient des blancheurs de lis au-dessus des corbeilles fleuries du jardin, et au milieu des pelouses murmurait le grêle cristal des fontaines. Longtemps, je fixai pensif, le ruban léger, qui diminua, se réduisit à un fil d'argent ambré, puis cessa de flotter.

Or, comme je relevais la tête, j'aperçus près de moi un faune qui riait, et je compris qu'il avait raison, que j'étais un sot de poursuivre vainement l'Insaisissable, et de m'essouffler après tant d'autres en la recherche de l'impossible, alors que la tiède journée de printemps s'éclairait de parfums et de fleurs; que les sculptures aimables s'immobilisaient pour la satisfaction de mon esthétique

en attitudes gracieuses, — et qu'il faisait bon vivre, sans plus d'analyse ! Un désir d'action me saisit. Je quittai la chaise de fer où ces réflexions banales m'avaient assailli et me dirigeai vers une porte que défendaient deux imposants bas-reliefs.

Quelques instants après, ma bicyclette retirée du garage où je l'avais laissée, je roulai dans le soleil vers le Bois, déjà oublieux des ratiocinations précédentes, de mes tristesses habituelles et de l'ennui qui, loin de Phyllis, m'avaient repris.

Aux rampes du Trocadéro, la résistance des pédales ralentit mon allure. Je montai lentement. Au travers des massifs l'horizon s'élargissait peu à peu. Par delà les cheminées d'usine et les toits pressés, la Seine s'enfuyait plus loin vers les coteaux de Sèvres et de Meudon, enveloppés de brumes légères. En même temps, je songeai de nouveau à la faute que j'avais commise en n'apprenant pas le sujet de mon voyage à Maurac, et j'eus un moment de contrariété en me ressouvenant de la ridicule conséquence que cette absurde contenance avait entraînée, me contraignant à me taire de nouveau devant Champcé et Marcillac, rencontrés récemment.

Des maisons se succédèrent, un parc, les fortifications, puis ce fut la fraîcheur des taillis et l'eau dormante des lacs.

Ensuite l'ivresse de la course diminua la netteté de ma vision, obscurcit mes sens. Je ne perçus plus les feuillées ombreuses, la route, les voitures, les passants, que comme des masses confuses, scintillantes, différemment colorées. Des odeurs errantes passaient, effluves balsamiques des sapins, senteurs délicates des lilas. Enfin le seul plaisir de la vitesse, la joie de se sentir emporté dans le soyeux bruissement des billes et la rapide, la silencieuse envolée des roues, le vertige du décor, la volupté de se libérer des pesantes entraves habituelles par la fuite rapide me conquirent tout entier.

Autour du Champ de Courses de Longchamps, des coureurs s'entraînaient. Je dus adopter une

marche plus modérée, et j'atteignis ainsi le Moulin où je rencontrai Champcé.

— D'où viens-tu, lui demandai-je ?

— De Saint-Germain. Et toi?

— Du Salon du Champ-de-Mars, section de la sculpture.

— Ah! et où vas-tu?

— Nulle part.

— Allons-y ensemble, si tu veux! Mais arrêtons-nous auparavant aux Chalets du Cycle n'est-ce pas?

J'acquiesçai volontiers à cette proposition.

Quelques instants après, nous étions assis devant des boissons fraîches, sous les hauts arbres, aux fûts émaillés de plaques multicolores dont les inscriptions célèbrent l'excellence de tel produit ou dénombrent la foule et le prix des consommations offertes. D'entre les petites tables rondes et les chaises semant le gravier, une autre végétation surgissait, poteaux de fonte, marquises de verre, colonnes supportant de multiples appareils d'éclairage; et çà et là, hautes fleurs, sombres, pâles, graves, les hommes habiles à porter les plateaux chargés de fragiles architectures de cristal se dressaient, attentifs.

Congestionnés, écarlates, blêmes, cireux, gras, maigres, courts, longs, gauches, adroits, des cavaliers survenaient, égrenant une grise gamme de nuances sobres, égayée par endroits de la tache des maillots blancs, du liseré des cols de porcelaine, du reflet des plastrons brillants. C'étaient aussi en boléros de piqué blanc et culottes de satin noir, en chemisettes de toile rose et jupes d'alpaga, les cheveux frisottants près des tempes rosées par la course, des femmes, qui arrivaient provocantes, souples, dans la sonnerie claire des grelots, l'éclat des nickels et de l'émail.

Des grooms, en livrée bleue à boutons d'argent, s'empressaient, immobilisant les machines qui, ensuite, entre leurs mains expertes, étincelaient légères, scintillantes, jusqu'aux cadres de bois où côte à côte elles se pressaient, petites, grandes, simples, compliquées, les unes toutes nues, les

autres harnachées de trousses et de cuirs fauves, alignant le frêle assemblage des tubes noirs, verts, rouges, bruns, et les roues aux menus rayons d'acier.

— Te souviens-tu, me dit alors Champcé, d'une de nos conversations, l'an dernier, à cette même table ?

— Nous nous sommes souvent arrêtés ici.

— Cette fois tu étais, comme cela t'arrive trop souvent, hélas ! ennuyé, las, mélancolique. Tu me confias ton dégoût de vivre à cette époque, trop calme, dans laquelle les sentiments et les actes semblent se conformer à la simplicité des costumes, exempts de rubans, de panaches, d'épées, et emprunter un caractère de commun avilissement à l'uniformité des constructions sans art, des appartements d'une égale banalité.

— Je me souviens.

— Tu déplorais l'absence de combats et d'aventures, regrettant les chevaleries gothiques, les drames Renaissance et tout le séduisant passé.

— C'est exact.

— Opposant les splendeurs fastueuses, la richesse héroïque de ces temps au prosaïsme actuel, tu ne craignis pas de proclamer même la déchéance de l'amour, rabaissé à la vulgarité clandestine de l'adultère, au mercantilisme des vierges en quête d'époux et des courtisanes présentes, trop différentes à ton gré des prêtresses antiques ; et, c'est en vain que — ô ironie — moi, homme de guerre et de cheval, je défendis cette paix et ces bicyclettes, et te répondis qu'il nous appartenait de créer la Beauté, en accommodant notre vision esthétique, comme nous accommodons notre vision réelle à la recherche des éléments d'art, épars dans nos cités, nos machines, nos navires, et ne le cédant en rien à ceux des civilisations disparues.

— Accorde-moi que depuis, j'ai reconnu que tu avais raison, compris tes arguments, sans toutefois éprouver une joie plus certaine.

— Mais alors, tout à ton évocation de décors romantiques, tu m'écrasas de répliques violentes...

— ... Modulées sur un ton suranné.

— Je pris à témoin ce même tableau qui là s'offre à nos regards. Tu l'avais dénigré, alléguant la posture disgracieuse, les attitudes inharmoniques, les apparences de garçonnets que prenaient ces femmes, quand soudain s'avancèrent Suzanne et son amie Clarisse : tu fus touché de la grâce ! — de leur grâce, devrais-je dire, car te souviens-tu ? étaient-elles vraiment belles toutes les deux, ce matin-là !...

Je n'écoutais plus Champcé qui continuait de décrire ces images dont le cadre était demeuré semblable à celui d'alors et m'infligeait, par cette persistance, un rappel analogue, maintenant douloureux, car j'eusse voulu oublier tout ce passé étranger à Phyllis ; et, malgré moi, je revoyais Suzy, non pas la Suzy d'avant mon départ pour Beaulieu, mais celle de ce matin auquel Champcé avait fait allusion. Les yeux surtout, ces yeux malicieux et profonds, doux et pervers, et magiques et tendres et impérieux, j'en percevais de nouveau les regards : ils étaient l'eau fraîche et glauque, l'eau qui désaltère et l'eau qui donne les fièvres, l'eau qui attire par ses frissons languides, ses furtifs reflets d'or, ses rapides assombrissements. Entre la haie frêle des cils, ils brillaient attirants, lumineuses émeraudes vers lesquelles se précipitaient les désirs, phalènes ivres. Et leurs caresses, leurs attendrissements, leurs sourires, leurs gronderies se précisaient en de courtes scènes.

— ... A la côte de Picardie, vous étiez déjà les meilleurs amis du monde, et nous vous avons laissé à Versailles, Clarisse et moi.

Il y a un an, déjà... Mais qu'as-tu ? Je n'aurais peut-être pas dû...

— Non, ce n'est pas cela, fis-je, avec un sourire contraint.

Champcé se tut.

Ainsi ce chapitre que tentait d'écrire, l'autre soir, le fantôme à ma ressemblance ancienne, je l'avais revécu. Le spectre m'accompagnait, toujours aux aguets, quoi que je fasse et où que j'aille, pour,

moqueur, triompher sûrement de mes velléités d'affranchissement. Certes j'avais été cet homme, l'amoureux des yeux de Suzy, et bien que celui-là fût réellement disparu, remplacé par un être nouveau, le fiancé de Phyllis, en moi et pour moi il ressuscitait, et je demeurais impuissant à l'anéantir entièrement.

J'eus un geste irréfléchi de colère, et sur une mine interrogative de Champcé j'allais lui répondre, lui apprendre le motif de mon isolement à Paris, de mon voyage, de cet accablement, quand soudain, et si brusquement que j'en ressentis une aiguë douleur au cœur, j'aperçus Suzanne qui se dirigeait vers nous.

Elle ?

Les petits pieds chaussés de hautes bottines fauves, écrasaient le sable sous leurs talons, et se rapprochant, svelte dans un costume ample, veste-sac et jupe de couleur brune, la jeune femme conservait une souple démarche que je connaissais bien. Plus près, derrière la voilette qui cerclait de dentelles pâles le chapeau de paille, bas et recouvert de piqué blanc, je rencontrai les yeux de mer, les yeux profonds et doux, qui veillaient.

Ainsi, je n'étais en proie ni à une hallucination, ni à un cauchemar, et cependant l'intensité de mon trouble me portait à douter de la réalité de cette scène.

Devais-je croire à une singulière prédestination ? Etais-je donc voué aux rencontres extraordinaires, au hasard renouvelé de mises en présence, tellement invraisemblables qu'on les eût dites imaginées par quelque médiocre dramaturge ? Quoi ! n'avais-je trouvé Champcé sur ma route que *pour* qu'il me menât en cet endroit précis d'où, un an plutôt, j'étais parti avec Suzy, et Champcé n'avait-il immédiatement évoqué cette histoire que *pour* aiguiller ma mémoire dans ce sens et qu'enfin, vivante illustration de son récit, de mes pensées, Suzy se révélât ?

Ce fut si rapide et si inattendu que ma surprise, mon égarement annihilèrent en moi toute résolu-

tion, et me conduisirent à une passivité dont profita Suzanne.

De brèves paroles s'échangèrent avant que j'eusse pu me débarrasser du sombre manteau d'oppression dont s'obscurcissaient mes pensées et s'alourdissaient mes actes.

— Bonjour Flirt! bonjour vous! dit Suzanne. Je suis heureuse de vous rencontrer, et vous déjeunerez ici avec moi, n'est-ce pas?

— Déjeuner! s'ecria Champcé, mais quelle heure est-il donc? Excusez-moi, il faut que je file, je suis attendu.

— Toujours aimé, petit Flirt!

Suzy sourit, serra la main que lui tendait Champcé, et s'assit en face de moi. S'accoudant à la table, elle avança sa figure, à demi-masquée par le treillis léger de sa voilette, au-dessus de ses mains croisées, et me regardant comme autrefois :

— Et vous? dit-elle.

— Un instant, je songeai à m'enfuir, et balbutiai :

— Je regrette, ma chère amie, je regrette beaucoup de ne pouvoir vous tenir compagnie plus longtemps mais...

— Mais?

— Je ne puis, je...

— Ce n'est pas gentil de me laisser toute seule ainsi.

Les yeux prièrent, félins, caressants, forts de tout ce qu'ils contenaient de souvenirs anciens... et je restai, pour leur triomphe.

— En somme, pensai-je, en manière d'excuse vis-à-vis de moi-même, je transforme à tort en chimères d'effroi, en monstres d'épouvante, les moindres, les plus insignifiants événements, et la terreur avec laquelle j'ai envisagé cet incident, très vulgaire au demeurant, manque de proportions raisonnables. Qu'ai-je à craindre de Suzy, et qu'avais-je à trembler devant elle? Ce déjeuner terminera, point désagréablement, ma promenade de ce matin et je devrais me conformer mieux aux conclusions que je formulai là-bas, près du faune

insoucieux et moqueur: point d'analyses, point de recherches de sentiments artificiels ! Jouissons de l'heure qui passe, sans réfléchir à celles qui l'ont précédée et chercher à prévoir la couleur de celles qui la suivront.

Tandis que le maître d'hôtel dressait la table dans un petit pavillon de bois clair, Suzy, renversée dans un fauteuil d'osier, se dégantait lentement. Elle tourna vers moi sa main très blanche, égratignée imperceptiblement par le lacis violet des veinules à fleur de peau ; puis :

— On dit que l'opale est une pierre néfaste et qui porte malheur, et cependant, vous voyez, j'ai toujours à mon doigt votre bague, même lorsque je monte à bicyclette.

Les gemmes scintillaient à la lumière, et Suzy semblait se plaire à en suivre les reflets.

Devant cette insistance à me rappeler qu'elle tenait de moi ce bijou, cette pose d'attente, je songeai un moment que peut-être elle eût désiré revivre ce passé commun, et qu'elle avait machiné cette entrevue pour servir de prélude à un recommencement. Comme si elle avait deviné mes soupçons elle reprit :

— Je suis fort contente de ce que vous ayez bien voulu ne pas abandonner votre ancienne Suzy ; en vous revoyant je me faisais fête de passer quelques instants avec vous. Vraiment, je vous sais un gré infini d'être resté.

Assez froidement, je répondis :

— C'est avec une si aimable insistance que vous m'en aviez prié.

Elle feignit de ne pas entendre, et continua :

— D'ailleurs, nous ne nous sommes pas quittés bien fâchés, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas été de ces amants qui se haïssent follement dès qu'ils ne s'aiment plus — peut-être parce que vous étiez très doux et moi très résignée.

Décidément cela devenait dangereux.

— Ne parlons pas du passé, voulez-vous Suzanne. Il est inutile de vous attrister par de vains

regrets ; vous étiez joyeuse, tout à l'heure, disiez-vous ?

— Je le suis encore ; mais vous avez raison, il vaut mieux ne pas songer à ces choses.

Le maître d'hôtel, s'approchait.

— Du Graves ? demandais-je à Suzanne.

— Oui.

— Et de l'eau d'Evian ?

— Si vous le voulez bien. Allons, vous vous souvenez encore des goûts de cette pauvre Suzy, et vous voudriez qu'elle ne se souvienne plus du tout de vous ! Reconnaissez que ce serait difficile, et pardonnez-lui si elle n'a pas pu éviter de rappeler ce temps où vous n'étiez pas si méchant pour elle.

Cette escarmouche se termina par l'arrivée du premier service, dont la diversion me causa un réel plaisir, m'apportant une trêve, un soulagement heureux. Car déjà je me reprochais d'avoir si bénévolemment accepté l'invitation de Suzy, non pas que ce déjeuner en tête-à-tête avec une ancienne maîtresse, en un restaurant banal, me parût offensant pour mon amour et pour Phyllis. Son image demeurait en mon âme associée à celle de l'idéale Phyllis vers qui mes désirs et mes rêves tendirent avec tant de force qu'elle ne parvenait pas à s'effacer entièrement ; et, de ce fait, élevée très haut, très loin des vulgarités de la vie ordinaire, les reflets mêmes de tels incidents n'arrivaient point à l'atteindre. Au surplus l'incorrection relevait du domaine de la vie mondaine et conventionnelle, non de celui de la vie sentimentale. Mais les reparties de Suzanne, obscures, peut-être à dessein, m'inquiétaient, ravivant les soupçons rejetés précédemment, suscitant des craintes analogues, qui devant l'attitude demeurée calme de ma partenaire, se dissipèrent néanmoins peu à peu.

Puis, comme je me félicitais de ne point avoir eu à poursuivre cet échange de propos équivoques, qui m'avait troublé tout à l'heure, Suzy, depuis un moment très occupée en apparence à savou-

rer le goût de grosses fraises ananas, qu'elle choisissait attentivement, au milieu du panier orné de feuilles vertes, Suzy cessa de regarder les fruits, et releva la tête, inclinant ses regards vers moi.

Les stores du pavillon, à demi baissés, diminuaient l'aveuglance de la lumière extérieure, qui, pénétrant à travers les frêles rideaux, caressait les boiseries de sapin verni, allumait les cristaux de la table, et enveloppait la figure de Suzanne d'une caresse très douce, presque immatérielle, veloutant les joues rosées, estompant de frottis clairs les cheveux onduleux, éclairant la bouche, plus rouge de ce baiser, les yeux plus profonds et plus glauques.

Je m'étonnai de sentir, à cette vue, se réveiller en moi-même le souvenir des désirs anciens. Une brûlante vapeur de honte monta à ma face, incendia mes tempes ; et cependant, je ne réprimai pas l'élan impétueux des pensées mauvaises. Pendant quelques secondes, je subis la fascination des jours que je croyais définitivement, enfuis, incapables de reparaître ; et ce fut alors chez chacun de nous, la connaissance nette, j'en suis certain, l'aiguë pénétration de l'esprit de l'autre. Les prunelles de Suzy, et ses palpitantes paupières aux cils tremblants, m'apprirent qu'elle percevait mon angoisse, et jouissait de la joie du triomphe. En moi, une infinie détresse se mêlait à l'étrange volupté des ressouvenances, renforcée par la vision présente.

Or, sans autres préliminaires, soudain Suzy, me dit :

— On vous a rencontré à Monte-Carlo, le mois dernier.

— C'est fort possible.

— Et avec une très jolie femme. Tous mes compliments.

— Suzanne !

— Vous devez l'épouser, n'est-ce pas ?

Quoi ! Suzanne savait donc ce que j'avais tu à mes amis...

Ces quelques paroles me bouleversèrent.

Au dehors, des tziganes — peut-être les mêmes que j'entendis en cette nuit de fête, chez Mme de Brétigny — attaquèrent une mélancolique czardà. Je revis les jardins et la mer, et Phyllis accoudée aux balustrades de marbre.

De ces souvenirs, une tristesse émana, qui, au décor présent, se nuança douloureusement de regret et de dégoût, amollit mes gestes, courba ma tête, abaissa mes paupières. J'aurais voulu sangloter.

Suzanne s'était tue, et les plaintes des violons continuaient de pleurer dans un demi-silence, parfois troublé par le carillon des grelots lointains.

Je ne songeai pas à demander à Suzy comment elle avait appris le secret de mon voyage et son dénouement, ni le pourquoi de ces propos, non plus qu'à me raidir en une attitude d'indifférence, à tenter de nier la vérité ou à feindre la colère, l'indignation, le mépris.

Atterré, je ne sais combien de temps je demeurai ainsi, en proie à un malaise croissant, lorsque la voix de Suzannne retentit à nouveau, très douce. Elle parla, les yeux baissés, sans gestes.

— Je vous ai fait souffrir, alors que j'avais désiré, très sincèrement, me réjouir avec vous, comme une amie sincère, du bonheur que l'on m'a dit être le vôtre.

Ne me croyez pas méchante et ironiquement cruelle. Je suis désespérée de l'effet inattendu de ma maladresse ; j'étais si heureuse tout à l'heure quand, gentiment vous avez accepté de rester seul avec moi. Et maintenant !... Allons, il vaut mieux que je vous quitte et que je n'essaye plus jamais de vous revoir, puisque je ne sais que vous causer du mal.

Adieu.

Elle se leva, et avant que j'aie pu lui répondre, la retenir, elle avait abandonné le pavillon de bois clair.

XIX

Phyllis ajourne encore son retour.

Cette prolongation de son absence m'inquiète, et pour elle et pour moi, et pour notre amour. Dans ses lettres, elle commence à m'entretenir d'autre chose que de nous-mêmes. Elle cite des noms d'amis, de parents, me conte des historiettes familiales, des anecdotes de petite ville, et cette intrusion du monde extérieur, cet envahissement de notre intimité, par les étrangers, les indifférents m'irrite, m'effraye aussi. Car, l'aventure de l'autre jour avec Suzanne, encore qu'il ne soit là rien accompli d'irréparable, ni même de très grave, m'avertit d'un danger possible.

J'ai beaucoup réfléchi depuis ce matin-là. En somme, je n'ai plus rien à redouter du passé: les obsessions qui me harcelèrent à mon retour se sont dissipées, et Suzy a déclaré ne plus tenter de me revoir. Mais j'ai songé aux conséquences d'un entraînement plus vif, d'une obsession plus intense, d'un hasard plus mauvais, et j'ai dû reconnaître ma faiblesse en regard de la force qu'acquièrent, de par cette faiblesse même, les événements extérieurs vis-à-vis de moi-même. Or, j'ai désiré remonter aux causes de cet état d'infériorité, espérant au cours de cette recherche rencontrer un remède ou au moins un salutaire palliatif.

Hélas, le mal est trop ancien, et je ne puis maudire son auteur, et je ne crois plus à la guérison.

Fils unique, ma mère, demeurée veuve très jeune, avait reporté sur moi l'affection qu'elle avait vouée à mon père. Aussi, des liens affectueux, mais trop étroits nous avaient-ils unis de telle sorte que l'influence éducatrice de cette âme féminine chérie, mais apeurée, tremblante, redoutant sans cesse pour moi, jusqu'à l'ombre d'un chagrin, le soupçon d'un péril, la possibilité d'une émotion forte, persista, et après avoir enlevé toute initiative, tout élan, tout désir à mon enfance, empêcha plus tard l'éclosion d'une personnalité

originale, d'une volonté robuste, d'une sensibilité bien équilibrée en mon être adolescent.

Depuis sa mort, je me trouve ainsi errant dans la vie, irrésolu, partagé entre les réapparitions brusques, les suggestions ataviques de résolutions viriles et l'indestructible inertie de cette faiblesse acquise qui m'empêche de les exécuter.

Pauvre maman! était-elle heureuse de voir son fils lui obéir avec tant de soumission, et, petit garçonnet, perdre peu à peu tout esprit de bataille, de révolte, devenir l'enfant modèle que les mères citent avec envie, et dont les camarades sourient.

Elle avait, pour moi, combattu ses goûts de mondaine, remplacé sa gaie frivolité par d'austères attitudes, refusé de se remarier, consacré tout son temps à surveiller mes études, préparer mes répétitions, m'enveloppant d'un réseau de tendresses jalouses et de sa protection continue.

Puis, plus grand je l'inquiétai déjà, alors que je commençais à souffrir de cette étroite sollicitude.

Ah, ce soir où rentrant tard dans la nuit, j'aperçus sa silhouette triste au balcon, sur lequel elle avait veillé pour m'attendre!

Et mon épouvante, mon désarroi quand je la perdis!

Sans guide, sans appui désemparé, je crus un moment ne plus pouvoir vivre.

Qu'entreprendre, puisque personne n'était plus là qui me conseillât?

Quelle carrière embrasser puisque personne ne se réjouirait plus de mes succès?

Je vis mes amis qui, libres et heureux, savaient choisir des buts d'activité, et les atteindre, et confusément je sentis que je n'étais pas semblable à eux.

J'ai abandonné toute étude, tout travail; j'ai voyagé, j'ai connu le désir et souhaité l'amour, et enfin tenté de tromper mon ennui par le rêve.

Or, à présent que le rêve se réalise, je crains que la funeste influence qui d'outre-tombe me poursuit, qui en moi déforma mon âme primitive,

ne me détourne encore du bonheur, si proche, et de l'espoir qu'il contient.

Et cependant ma mère m'aimait!

O Phyllis, toi seule peux me sauver, inscrire en le vagabond miroir de mon âme un reflet durable, fortifier ma misérable débilité, en revivifiant par un amour fécond cet être affaibli par l'excès même d'un amour stérile!

Devant toi, ô mon aimée, j'aurai la fierté de vouloir et de penser, et tu seras l'amie, et tu seras l'amante!...

Pourquoi ne revient-elle pas?

XX

Marcillac m'avait annoncé son prochain départ. Dans quelques semaines il s'embarque pour New-York, et de là, se rendra en Floride..

Il m'avait avoue en outre un flirt d'outre-mer, que ce voyage doit transformer en une union définitive.

Cette confidence m'entraîna à ne plus lui taire mes fiançailles avec Phyllis, et nous avons tous deux descendu interminablement la pente des aveux, dans cette joie qui se double du plaisir de la détailler devant autrui, de s'en offrir le spectacle à soi-même et d'en recevoir pour ainsi dire, l'écho multiplié par le ralentissement que lui prête cette enfantine démonstration.

Maurac et Champcé, mis au courant, ne m'ont pas tenu rigueur du peu d'empressement que j'apportai à leur communiquer la nouvelle et m'ont félicité avec la réconfortante sincérité des vrais amis. Champcé ne m'a point paru se souvenir de notre conversation de l'autre matin et de ma rencontre avec Suzy. Une allusion, glissée par moi, ne fut pas même comprise. Et c'est ainsi que parfois nous accordons une valeur extrême à de menus incidents, nous souffrons d'événements crus par nous très importants, alors qu'ils ne sont nullements retenus par ceux auxquels nous prê-

tons si volontiers et à tort des jugements pareils aux nôtres.

D'autre part, les lettres du dernier courrier m'avaient apporté de plus affectueuses tendresses et surtout la promesse d'un prompt retour.

De toutes ces émotions vives et heureuses, une conséquence imprévue résulta.

A évoquer l'image prochaine de Phyllis, et les félicités attachées à l'aimée, le trouble sensuel des anciens soirs de désir déroula devant moi ses voiles tissés de voluptueuses figures. Les lèvres trop rouges, les joues fardées, les yeux pervers, le corps rayonnant de la Phyllis qui s'érigea pour la première fois dans le cliquetis des lourds bracelets et le scintillement des bagues, hantèrent mes nuits, nuits de combats fiévreux avec l'insaisissable, nuits de luttes énervantes contre les ruses de l'Imaginaire, qui triomphèrent trop pour que je ne fusse point tenté de me soustraire aux lassants cauchemars.

En remède à cette insurrection du désir, je résolus d'user de la fatigue physique, du changement de milieu, et quittai cette salle où, à la place des fantômes de Claudine et de Madeleine naguère resurgis, flottait la permanente tentation de l'irritante amie, de l'intangible amante.

Pendant deux jours, j'ai fui, pesant sur les pédales de ma machine, avec rage, comme pour broyer les souvenirs mauvais et m'éloigner plus sûrement des lascives obsessions. Les bois, les plaines, les villages aperçus au loin, grandissaient fantastiques, accouraient à moi, le double rideau d'arbres de la route s'entr'ouvrait, me livrant passage, et le gazon des fossés, des talus, les pierres du chemin se fondaient, flous, en des nuages onduleux tandis qu'à mon visage une brise fraîche soufflait, ondoyant mes tempes de sa perpétuelle nappe de glace.

Aux soirs, un sommeil calme fut ma récompense.

Je suis parvenu ainsi à ce petit village de Touraine, et réfugié dans une auberge proprette, en-

soleillée, tranquille, j'attends le télégramme qui ne me rappellera à Paris que pour l'arrivée de Phyllis.

Des coqs chantent, des poules gloussent, et des pigeons roucoulent près des chiens endormis en la grande cour sur laquelle s'ouvrent mes fenêtres et que prolonge au delà de la porte à double vantail une rue montante, avec des murs égratignés du jet vert et noir des ronces, des muriers, des églantiers. Parfois des joueurs de boule passent, se rendant au jeu tout proche, et c'est autour de moi, la gaieté saine, fruste, franche de ces hommes, le repos de ce décor. Je songe alors que rien maintenant ne saurait plus m'empêcher de posséder Phyllis, l'Amour, le Bonheur!

XXI

L'enveloppe bleue, maculée des timbres à encre grasse et barrée transversalement de quelques lignes d'une écriture anonyme est là, ouverte depuis plusieurs heures, et je ne suis pas parti.

Partirai-je demain ?

Je ne sais plus. Je ne sais plus si je rêve ou si je vis, si tout ce qui a été ne fut qu'un rêve ou bien exista réellement. Je ne sais plus rien.

Pendant longtemps, j'ai hésité devant ce cahier, n'osant l'entr'ouvrir, et pour la première fois depuis que j'y consigne pêle-mêle, sans dates, sans préoccupations littéraires, et toujours pour moi seul, mes souhaits, mes espoirs, mes rêves, le récit de ma vie, j'ai eu peur de continuer, car, déjà j'avais constaté le pouvoir quasi-magique des pensées lorsqu'elles se renforcent ainsi d'un commencement d'acte par la matérialisation de leur expression, et vraiment, ce soir, j'en viens à me reprocher d'avoir cédé à la tentation de formuler ainsi mes pressentiments, mes craintes, réalisables autant que mes vœux, et ce danger m'épouvanta.

Mais quel autre confident élire ? et comment me résigner à demeurer après la journée toute une nuit en tête-à-tête avec la vision récente, sans

l'avoir amoindrie par une confession? Puis, confession se confond presque avec repentir et pardon. C'est là encore un motif de ne point reculer devant l'aveu pénible mais salutaire, même comme ici, s'il ne s'adresse qu'à moi.

Hier, je me trouvais à bicyclette sur la levée de la Loire, promenade facile et délassante, le long des joncs bruissants, de l'eau caressant le sable blond, des champs pâmés sous le soleil et des coteaux bleus.

Soudain, à quelques cent mètres de moi, débouche par une route latérale une cycliste, qui fila aussitôt dans la direction que je suivais.

D'abord je n'y pris pas garde, mais ensuite lorsque je n'eus plus devant moi qu'un petit point remuant, une minuscule silhouette décroissant au-dessus du scintillement lointain des roues, et du velours pâle de la route, un puéril désir de me rapprocher d'elle, de l'atteindre me poussa à activer mon allure.

A un coude de chemin, de hautes futaies l'abritèrent de leur manteau et me la dérobèrent un instant ; puis, leur ombre franchie, de nouveau, je l'aperçus. Je gagnais visiblement sur elle.

Peu à peu, je distinguai la légère colonne de poussière, levée par la course, et au-dessus du nuage frêle, un buste infléchi, une nuque, des cheveux, dissimulés par le nœud de la voilette.

Plus près, une inquiétude me vint à reconnaître la nuance brune et la coupe élégante du vêtement.

— C'est absurde ! pensai-je. Pourquoi Suzy se promènerait-elle, seule, précisément en ce coin de Touraine ? Il existe d'autres costumes de cette couleur et de ce genre, et j'ai déjà trop souvent rencontré le hasard depuis quelques mois pour... et l'ironique moi-même qui souvent continue, moqueur, à parler en moi lorsque je me tais, s'empressa d'ajouter :

— ... Ne pas douter de le rencontrer une fois de plus.

Or, par un incompréhensible revirement moral,

aussitôt après cette crainte et cette pensée, le souhait que la forme féminine poursuivie fût effectivement Suzy s'énonça impérieusement en mon âme.

Bientôt, l'inconnue et moi, nous atteignîmes presque ensemble un petit raidillon qui menait à un pont suspendu.

Le mauvais état des planches rugueuses, les saillies des larges madriers cloués là pour faciliter la traversée aux chevaux, contraignirent la jeune femme à ralentir.

Au milieu des câbles d'acier entrecroisés, je la dépassai, et, tournant la tête, je devinai, plutôt que je ne perçus, derrière les dentelles blanches, les yeux de Suzanne.

— Tiens, s'écria-t-elle dans le même temps, c'est vous qui me donniez la chasse ainsi, vous ! Je fuis Paris pour vous éviter ma présence, et vous voilà !

Bonjour vieux vous !

Les routes sont exquises ici, n'est-ce pas ?

Tout de même, vous avez eu du mal à me rejoindre ; je me suis bien défendue, hein ?

Il eût été ridicule de dramatiser la situation par de brèves paroles d'adieu et un virage immédiat ; et d'ailleurs l'endroit se prêtait mal à l'exécution d'un tel dessein.

D'autre part, je dois avouer en toute franchise qu'une joie, causée par l'irruption de sentiments complexes, de pensées multiples, et qu'alors je ne pus définir, m'avait conquis dès que j'eus reconnu Suzanne.. Etait-ce le charme demeuré puissant des anciens souvenirs, embusqués aux plis de ses paupières, au creux de ses lèvres, au fourré de ses cheveux, et renforcé par la surexcitation latente d'un désir brutal, mal apaisé par les dérivatifs appropriés mais temporaires auxquels j'avais eu recours ! Etait-ce aussi, le plaisir de fixer des traits connus, après quelques jours d'isolement, d'entendre une voix aux modulations douces et familières, après le grossier parler des villageois, plaisir semblable à celui que cause, en pays étranger, la rencontre soudaine d'un compatriote ? Etait-

ce encore l'attrait d'une lutte possible, d'un combat aiguisé de sensualité où j'aurais à me défendre contre les courtoises attaques de la belle ennemie, et, dans ce cas, le souhait de me démontrer à moi-même, par une éclatante victoire, le progrès de ma force, et la fin décisive de mon asservissement aux suggestions ambiantes, quelque alliciante qu'en fût la tentation ? Je ne saurais même maintenant, distinguer parmi ces mobiles, celui dont la prépondérance s'accompagna de cette émotion tendre, qui me poussa à répondre, au mépris du plus élémentaire devoir, et de la plus vulgaire prudence :

— J'aurais dû, en effet, vous reconnaître plus tôt à cette vaillance : je sais vos qualités...

— Cyclistes ! car les autres...

— Pourquoi vous montrer si injuste envers vous-même ?

— Quoi ! Ne suis je pas méchante et maladroite, très méchante et très maladroite ! Ne vous ai-je point fait souffrir l'autre matin, et n'ai-je pas, à présent, fort mal choisi ma retraite ?

— Je vous pardonne bien volontiers, Suzanne, si en effet vous avez voulu me fuir, encore que Paris eût été assez grand pour nous contenir tous les deux.

— Mais vous aussi, vous êtes parti, puisque...

— Eh bien ! puisque, comme vous alliez le dire, nous nous rencontrons ici, par un hasard toutefois moins extraordinaire peut-être qu'il ne semble...

— Plaît-il ? fit-elle brusquement. Mettriez-vous en doute ma bonne foi ! Il ne manquait plus que cela, par exemple.

Du reste, c'est fort simple ; je ne vous ai pas cherché, et vous ayant trouvé, je ne tiens pas du tout à vous garder, surtout étant donné les circonstances que vous savez.

Je file à l'instant, et dans deux heures, un express me ramènera dans ce Paris que, selon vous, je n'aurai pas dû quitter.

Comme nous roulions sur une pente assez

rapide, Suzanne, malgré ses efforts pour arrêter sa bicyclette, dut continuer.

— De grâce, repris-je alors, ne vous emportez pas ! Un peu plus de patience, d'ailleurs, vous eût évité cette sortie. Je voulais vous proposer de continuer notre promenade en bons camarades. Les routes sont exquises ici, n'est-ce pas ?

— Non, je ne veux pas. Je suis libre. Nous ne sommes plus rien l'un à l'autre, et vous moins que personne ne deviez insister ainsi. Je ne subirai pas plus longtemps votre persiflage !

Suzanne sauta de machine et s'apprêta à faire volte-face. Mais, devant la jeune femme, la côte que nous venions de descendre, se dressait, menaçante, escaladant le ciel et chauffée à blanc, en dépit des bois adjacents. Devant la mine désappointée de Suzy et la grimace qu'elle ne put dissimuler, je ne réprimai point un franc éclat de rire.

Cette manifestation la désarma et sa colère, avait-elle été bien réelle ! ne tint pas plus longtemps, apostrophant à son tour avec une comique indignation :

— Tu ris, vieux vilain ! C'est dégoûtant !

Puisque c'est comme ca, tu vas immédiatement mettre pied à terre, et ranger nos machines dans le fossé. Il se fait bigrement chaud, et je crois qu'on serait beaucoup mieux en ce sous-bois que sur cette sale route, qui nous a mis de si méchante humeur !

Tout en me parlant, elle avait relevé sa voilette, et s'éventait avec ses gants prestement défaits.

Son visage m'apparut alors, tel qu'à notre première rencontre, avec un front moite, des joues fardées par la course, les yeux plus brillants et comme colorés du reflet des feuillages sombres sous lesquels elle m'attendait déjà.

Et puis... ce fut très ridicule, et très banal !

Très banal en vérité, et je m'exagère peut-être trop l'importance de ce misérable incident.

Entraînement passager, surexcitation momentanée, rappel de désirs anciens renforcés par l'in-

tensité latente du désir présent,. mille raisons m'offrent leur excuse. Mais je sens qu'au delà des apparences il subsiste autre chose, qu'en demeurant seul avec ce souvenir, il me deviendra impossible de revoir Phyllis avec la même joie confiante, que je ne saurai plus reconquérir pour elle le même abandon heureux...

Il serait préférable de renoncer à elle.

Préférable !

Me taire, vivre de mensonges, ou lui dire tout. ou partir ? c'est, quelque résolution que j'adopte, ruiner l'édifice encore inachevé de notre amour.

Toutefois, j'essayerai : je lui parlerai, car il me répugne de m'avilir dans une dissimulation que d'autres estimeraient cependant meilleure que cet absurde aveu...

Demain je verrai Phyllis...

Phyllis !

Je n'ose presque écrire ce nom, et des sanglots me viennent !

Ah, que je pleure au moins comme un enfant, puisque je suis resté dans la vie un enfant, un enfant sans mère, sans guide, un pauvre petit enfant stupide, qui n'a su désirer le beau jouet de ses rêves que pour le briser et se plaindre !

XXII

C'est fini !

Je crains qu'elle ne me pardonne jamais, ou qu'elle me reproche toujours de lui avoir causé cette peine imméritée ; il eût été si simple de me taire.

Oui ! c'est fini !

Et en effet je suis plus calme, ce soir, à la façon de ces désespérés qui, avec sang-froid, ajustent le revolver définititif.

Il me semble, depuis que je l'ai quittée, que je tombe, que je tombe de très haut dans un gouffre immense, que je tombe très lentement. Je sais que la terre est proche où je m'écraserai, qu'il n'y a plus de salut possible pour moi, et peut-être est-ce

pour cela que je me laisse si volontiers bercer par la chute : la souffrance ne devient terrible que lorsqu'on attend la guérison.

Elle n'a pas dit un mot.

Tout de suite elle a pleuré.

Elle a pleuré sans cris, avec de gros sanglots qu'elle n'étouffait pas.

Oh, cette minute ! le silence de cette minute !...

Je n'ai pu causer ; ses sanglots étranglaient ma gorge, et j'étais près de pleurer.

Pauvre, pauvre Phyllis !

Il ne faut pas que je pense à toutes ces choses.

Rien, à présent, ne saurait empêcher que cette minute ait été telle, et ne demeure.

Ne demeure ! pour elle, toujours semblable, accompagnée de la même douleur ? ne m'a-t-elle pas avoué autrefois que sa mémoire lui présentait ainsi les souvenirs ? Elle avait peur du demain, et je ne la comprenais pas !

Jamais elle ne pardonnera.

Et ce fut si ridicule et si banal !

Non cependant ! à y réfléchir, rien n'apparaît comme banal et ridicule, car la valeur intrinsèque de leurs actes ne se révèle pas au jugement des individus, et leur sensibilité seule intervient pour en apprécier la valeur relative, qui, ainsi, peut démesurément grandir, si bien que tel événement, inaperçu des indifférents égale en immensité, pour un être, l'importance d'une catastrophe mondiale...

Voici que je m'attarde à de médiocres redites, et qui sont d'une piètre philosophie !

Est-ce donc là tout ce que me suggère la perte de mes espérances, et d'un tel amour ?

En vérité je suis plus coupable encore que l'autre jour.

Ne devrais-je pas réagir, essayer de reconquérir Phyllis ?

Hélas ! j'ai pris depuis trop longtemps l'habitude d'obéir : lorsqu'elle m'a fait un signe d'adieu, je suis parti sans oser rien tenter.

Et maintenant... ?

Réellement je suis indigne d'elle ! et pourtant je l'aime, et je sens que nous aurions été heureux.

Est-ce donc vraiment fini... ?

XXIII

Plusieurs fois, au cours de la nuit qui s'est écoulée avant celle-ci, et qui se passa pour moi en puérils sanglots que ponctuait la répétition des heures monotones, sonnées par un vieux coucou familier, plusieurs fois j'ai pensé me lever, rouvrir ce cahier pour y inscrire, avec un ultime adieu pour mes amis, une prière. J'aurais souhaité que le récit de cette triste aventure, fatale à ma destinée, devînt salutaire à d'autres âmes, en leur indiquant les périls du rêve, les dangers du réel, et aussi le remède qui, je crois, consiste à savoir, en la vie, assigner à l'activité dont on dispose une fin réalisable et qui, par la tension constante que nécessite la poursuite de sa réalisation, demeure seule capable d'empêcher la dispersion mauvaise de notre intelligence, l'affaiblissement de notre volonté, la surexcitation dangereuse de notre sensibilité. N'était-ce pas, faute d'un tel moyen de concentration de mes forces, faute d'une éducation mieux comprise où ne s'atrophiât point dès l'enfance ma personnalité future, où ne s'amoindrît point mon énergie, sans espoir d'une réaction favorable, que j'avais anéanti une merveilleuse passion et stérilisé, peut-être pour toujours, le champ d'espoir où déjà germait le Bonheur ?

Mais l'excès même de ma douleur me retint dans l'accomplissement de cette résolution, si faible qu'elle ne se réalisa pas. Une imprévue torpeur de brute me surprit soudain.

Quand je me réveillai, mal reposé par ce court sommeil, prêt à remâcher des lambeaux de phrases amères, Marcillac était près de moi.

Il écarta les rideaux de la fenêtre.

La lumière chaude des jours de soleil venait caressante, douce, consolatrice.

Je détournai la tête, tristement.

Devant cette singulière attitude, ne s'apercevant pas de ma détresse, Marcillac me dit alors :

— Fichtre ! mon cher, tu n'es guère aimable. Peut-on savoir pourquoi ?

J'hésitai un moment, puis ne tardai pas à lui confier mes craintes depuis Beaulieu, mes tourments ici, pendant l'absence de Phyllis, ma fuite en Touraine pour échapper aux obsessions dangereuses et à l'emprise du désir, enfin ma rencontre avec Suzy, et l'aveu !

Il ne put s'empêcher d'avouer avec un soupir :

— Et moi qui venait tout joyeux te dire adieu avant de prendre le paquebot après-demain. Je savais ta fiancée revenue : je voulais te demander de venir nous voir là-bas. Pouvais-je me douter... ? Pourquoi aussi lui avoir dit ?

— Il me semblait qu'en me taisant j'aggravais ma faute, l'amplifiant de toute la laideur d'un mensonge.

— D'un mensonge ! ce n'eût pas été un mensonge.

— Oh ! il est inutile, va, de discuter à présent là-dessus. Que ma conduite ait été raisonnable ou non, cela n'importe plus beaucoup !

— Evidemment, mais... vous n'allez pas pour une semblable histoire renoncer l'un à l'autre. Que tu aies été maladroit, soit ! cependant tu n'es pas coupable...

— Que faire ?

— D'abord quitter cet air désolé, cette mine abattue, sapristi, ne désespère pas si vite ?

— Elle ne pardonnera pas.

— Tu n'en sais rien, car en somme, comme dit la chanson « mieux vaut avant qu'après ! »... Bon ! Voilà que je suis grossier et brutal, et que j'aggrave ta peine au lieu de t'aider à chercher le moyen d'en sortir !

— Je ne cherche pas.

— Tu as tort. Va la voir, parle-lui !

— Elle ne me recevra plus.

— Insiste ou écris-lui ! Fais-lui comprendre que ce serait idiot, imbécile, de vous rendre tous les deux malheureux pour toujours, parce que... parce que... ! Et puis tu l'aimes ! tu n'as pas cessé de l'ai-

mer ! j'en suis sûr, et dès lors il n'y a pas de raison pour qu'elle n'oublie pas, et pour que tu ne lui sois pas fidèle, à présent.

— Certes ! et je sens que si je l'avais possédée, je n'aurais plus pu éprouver que du dégoût pour les autres, car elle seule réalisera tout ce que j'ai vainement cherché ailleurs. Mais loin d'elle, et l'aimant, l'aimant !... L'amour ne va pas sans l'exaltation du désir et le désir une fois déchaîné cherche une satisfaction immédiate...

— Eh bien, tu vois que tu trouves des arguments !

— Sincères, et je m'explique maintenant comment tout s'est passé. C'est paradoxal, c'est ironique, et c'est monstrueux, mais en réalité c'est de cet amour toujours présent pour Phyllis, et insatisfait, qu'est résulté cette passade, cette insulte à cet amour même.

— Expose-lui ces raisons.

— Comment veux-tu que je les lui fasse admettre ! Au contraire elle s'autorisera de... et tiens ? sais-tu ce que je crois ? elle ne m'a jamais aimé, elle ne m'aime pas ! Elle a tant retardé son retour : elle cherchait un prétexte, et maintenant que je le lui ai fourni...

— Allons ! c'est absurde ! si elle avait voulu rompre, une lettre polie eût suffi.

— Non ! je ne me trompe pas. Déjà, à la Turbie, elle a différé sa réponse, n'osant accepter, ensuite elle a entrepris ce voyage — en un pareil moment, au lendemain de nos fiançailles ! puis elle a prolongé son absence. C'est simple ! j'étais venu en intrus dans sa vie. Pourquoi aurait-elle accepté de devenir ma femme ! c'est très simple ! j'aurais dû soupçonner sa méfiance, comprendre qu'elle resterait toujours l'étrangère... *l'étrangère...* !

Et voilà que, comme un niais, je lui ai, moi-même, donné le moyen de m'éconduire ! et je ne peux pas protester et me défendre ! Hein, mon vieux Marcillac, suis-je assez ridicule ?

— Ne t'énerves pas ainsi ! Tout à l'heure, tu raisonnais très sagement...

— Trop sagement ! Je ne veux plus raisonner, je ne veux plus rien. D'ailleurs je n'ai jamais su vouloir. Ah, je t'envie, toi ! Tu ne connais pas plus le désespoir que l'ennui : tu es fort, tu possèdes l'équilibre que confère la puissance d'une volonté robuste, tu commandes à ton être avec confiance et le gouverne aisément comme un beau yacht, bien gréé, docile, aux voiles blanches, au gouvernail solide. Moi, je ne suis qu'une laide épave, ballottée des courants... Pars, mon vieux! Sois heureux là bas, en Floride ! et laisse-moi.

— Ne dis donc pas de bêtises.

— Si, laisse-moi ! tu vois, je suis calme maintenant.

— Tu ne le seras plus avant une heure.

— Va ! Je dormirai.

— Dors ! je te promets de ne rester qu'un instant.

Marcillac approcha de mon lit un fauteuil, s'assit et choisit un cigare dans une boîte qui se trouvait là. Mais après l'avoir allumé, il le laissa presque aussitôt s'éteindre, et, l'œil obstinément fixé sur un dessin du tapis, il demeura très absorbé en apparence dans cette contemplation.

Seul, un mouvement nerveux que je lui connaissais bien, un retroussis instinctif des lèvres dénotait chez lui la présence et l'intensité d'un trouble intérieur.

Je le regardais d'entre mes paupières demi-baissées, ne parvenant ni à m'assoupir, ni à joindre en un semblant de raisonnement les idées éparses qui m'assaillaient.

Bientôt ces dernières devinrent rares et le défilé des images obsessionnelles s'imposa, demi-rêve, demi-cauchemar, perçu avec la vague conscience que ce n'était ni tout à fait un rêve, ni tout à fait un cauchemar.

Il y eut un cahier blanc sur une table, près d'un abat-jour de cuivre rose.

Dans la lumière métallique et pourtant douce, au-dessus des feuillets pâles, une buée monta, où

des lettres s'enlacelaient, où des mots couleur de brouillard frissonnaient, légers, menus, cendre de pensées.

Puis l'étrange vapeur se condensa en une poignée de couleurs tendres, une minuscule image, confuse, qui grandit peu à peu, ondula, acquit des renflements serpentins, s'effila au centre, devint enfin semblable à une vivante statuette polychrome.

A la tunique de soie brochée, aux bracelets, aux bagues, aux lèvres fardées, aux yeux d'algues et de mer, à la chair candide, je reconnus l'apparition du soir d'ennui et de désir.

Une foule l'entoura, l'étouffant presque, animaux fantasques, vieilles femmes souriantes.

Elle grandit.

Derrière elle, ce fut une parure d'étoiles, un paysage de nuit, un décor de houles.

Elle grandit encore.

Les flots s'illuminèrent, la nuit s'éclaira, des fleurs s'offrirent.

Elle grandit.

Je la sentis alors près de moi : je respirais le parfum de sa chair ; je saluais la mer dans ses yeux ; l'incendie de ses lèvres me brûlait. Elle était très grande ; elle me prit dans sa main et...

Me laissa tomber.

— Quand avais-je donc éprouvé déjà cette sensation de chute, de chute, longue, lente, interminable et si triste, qui se continuait sans fin dans le noir, dans le deuil ? —

Je n'apercevais plus qu'une nuée rousse qui s'enfuyait.

Ensuite, je vis un miroir brisé : et c'était trois petits miroirs.

Dans le premier, il y avait le corps miraculeux du beau fantôme enfui, et c'était le corps de Madeleine !

Dans le second, une bouche saignait comme une blessure, et c'était la bouche de Claudine.

Dans le dernier, des yeux de féerie brillaient, et c'étaient les yeux de Suzy.

... Et ces trois petits morceaux du miroir brisé.

je compris que c'était moi-même, que c'était ce qui restait de mon âme, à jamais dépossédée de l'unique, de la radieuse vision !

Une si horrible étreinte me saisit à la gorge à cet instant, que je me débattis en criant.

— Qu'y a-t il ? fit Marcillac, se levant précipitamment.

— Un cauchemar, lui répondis-je, ou plutôt... la continuation du cauchemar qu'est ma vie depuis deux jours.

— Encore ?

— Non ! Je vais être bien sage, me lever. Permets que je sonne pour le tub ; l'eau froide me sera peut-être plus favorable que le sommeil.

— Tu ne me renvoie plus ?

— Pardonne-moi, et merci d'être resté !

La douche, le thé, les cigarettes, je m'attardai à ces menues distractions par où la joie de vivre me reprenait peu à peu, à ces petits plaisirs dont se diminuait ma peine, et qui me procuraient un relatif soulagement.

Puis ce furent les ordinaires soins de toilette, la fraîcheur des flacons, les éponges molles, les caresses du linge.

A ce moment un bruit indistinct de voix traversa la portière : je la relevai. M. Nycho était là qui causait avec Marclilac.

Je m'avançai.

Le vieillard vint me serrer les mains avec force. Il n'eut pas de longues paroles de regret, seulement :

— Que n'ai-je pu, fit-il, vous entretenir davantage à la Turbie ce jour où... — vous vous souvenez l'escadre appareillait.

Nous aurions peut-être évité...

— Vous connaissez donc ?

— Oui ! Je devais partir ce matin pour Hambourg. Phyllis m'a prié de rester.

— Sait-elle... ?

— Que je suis ici ? Non ! Elle m'eût empêché de venir.

Je me tournai vers Marcillac :

—M'étais-je trompé ? lui dis-je. Et, en vérité ç'eût été trop au-dessus du possible.

Marcillac s'adressant à M. Nycho :

— Mon ami, déclara-t-il, souffre peut-être moins d'avoir commis cette faute qui détruisit son bonheur, que de ne savoir pas si sa fiancée l'aima jamais comme il l'aimait.

— Marcillac, interrompis-je, tais-toi ! Tu n'as pas le droit de parler ainsi.

— En ces circonstances, reprit-il, la franchise seule peut devenir votre salut à tous deux. Il ne faut pas qu'un doute, une réticence, gardée par un faux point d'honneur, vous barre pour toujours la route qui attend votre rencontre.

— Vous avez raison, Monsieur, fit M. Nycho.

— Eh bien, continua Marcillac, répondez-nous donc, vous, Monsieur, qui savez sans doute pourquoi...

— Oui, Monsieur Nycho, suppliai-je, dites-moi pourquoi Phyllis différa tant sa réponse aux Tamaris, pourquoi elle prolongea si cruellement son absence, pourquoi elle me refusa le mot d'espoir et de pitié que réclamait ma confession ? Pourquoi tout cela, si vraiment elle m'aima ?

— Elle vous aimait, et précisément elle a craint que son amour ne la rendît mauvais juge du sentiment que vous lui disiez éprouver. Elle redoutait de votre part un enthousiasme passager, laissant trop de place ensuite à l'indifférence, sinon aux regrets. Elle avait peur de cet amour, ne pouvant se résoudre à le croire partagé, et surtout, dans ce cas, elle n'eût pas voulu aliéner votre vie, votre liberté, votre cœur. Voici les raisons de sa conduite.

— Sont-ce bien les seules ?

— Peut-être pas.

— Mais alors ?

— Je n'ose en effet vous affirmer que cet excès de délicatesse demeura entièrement étranger au ressouvenir d'une circonstance ancienne de l'existance de Phyllis, et ce que vous m'avez dit à

Beaulieu de la surprenante vitalité du sentiment dans sa mémoire me fait craindre...

— Quoi ? Parlez, je vous en prie.

— Eh bien, il vaut mieux que vous sachiez, en effet ; et d'ailleurs mon premier dessein était de vous confier ces choses, aux Tamaris, déjà.

— Il y a quelques années, un ami de la maison, là-bas, avait courtisé Phyllis, sans qu'elle répondît à ses avances. L'histoire est banale. Il insista. On voulut contraindre Phyllis à se fiancer. Elle s'y était presque résolue, lorsque soudain, par dépit ou dans l'espoir d'une plus riche fortune? il la délaissa pour épouser une autre jeune fille. Bien qu'elle ne l'ait point aimé, elle garda de cette aventure un pénible froissement...

— D'amour-propre ! s'écria Marcillac. Donc, nous sommes sauvés.

Je le regardai, stupéfait.

— Naturellement, reprit-il, l'amour-propre n'est pas l'amour. Et puisqu'elle t'aime, sache que l'amour, comme la lance merveilleuse de la légende, peut seul guérir les blessures qu'il cause. Allons, cours, et va te faire pardonner !...

Arrivé au petit hôtel, près du Bois, je bousculai la Bretonne accourue, et qui, du reste, ne me défendit que mollement la porte de sa maîtresse.

Dans le petit salon, aux tentures bleues striées de palmes pâles, Phyllis pleurait.

Lorsqu'elle me vit, elle tenta de s'enfuir. Je la retins doucement et m'agenouillai, mais lorsque je voulus parler, plaider notre cause, je ne pus que pleurer à mon tour en embrassant ses chères mains . . . . . .

Recueilli et publié par

GASTON DANVILLE.

FIN

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Paradoxe sur le Citoyen. — Petites études de stylistique : M. Loti, II.

Paradoxe sur le Citoyen. — Le Citoyen est une variété de l'Homme ; variété dégénérée ou primitive, il est à l'homme ce que le chat de gouttière est au chat sauvage. C'est d'ailleurs un animal estimé et bien connu : les savants qui l'ont choisi pour sujet de leurs patientes recherches se nomment Sociologues.

Comme toutes les créations vraiment belles et noblement inutiles, la Sociologie fut l'œuvre d'un homme de génie, M. Herbert Spencer, et le principe de sa gloire. Depuis ces temps, déjà anciens, M. Spencer a bien voulu, en rédigeant son admirable tome, *l'Individu contre l'Etat*, détruire lui-même ses premières affirmations et mettre l'individu (ou l'homme) au-dessus du citoyen, — mais ceci est hors de notre sujet.

La saine Sociologie traite de l'évolution à travers les âges d'un groupe de métaphores, Famille, Patrie, Etat, Société, etc. Ces mots sont de ceux que l'on dit collectifs et qui n'ont en soi aucune signification ; l'histoire les a employés de tout temps, mais la Sociologie, par d'astucieuses définitions, précise leur néant, tout en propageant leur culte.

Car tout mot collectif, et d'abord ceux du vocabulaire sociologique, sont l'objet d'un culte. A la Famille, à la Patrie, à l'Etat, à la Société on sacrifie des citoyens mâles et des citoyens femelles ; les mâles en plus grand nombre ; ce n'est que par intermède, en temps de grève ou d'émeute, pour essayer un nouveau fusil, que l'on perfore des femelles ; elles offrent au coup une cible moins défiante et plus plaisante ; ce sont là d'inévitables petits incidents de la vie politique. Le mâle est l'hostie ordinaire, — et c'est un vrai sacrifice, puisque la victime marche volontiers à l'autel, contente si les grands Citoyens, du fond de leurs caves, lui témoignent téléphoniquement leur satisfaction pour sa belle tenue et son courage patriotique.

Le citoyen est un être admirable. Tous les traités vantent ses vertus et son abnégation, en ajoutant : « D'ailleurs, il ne fait que son devoir. » Avec ce mot, Devoir, on fait danser le citoyen comme un ours avec une musette. Il dansé, il crève d'avoir dansé le ventre vide et il clame, en expirant : « J'ai fait mon devoir! » Ce pauvre animal, qui ne reçoit jamais rien que des coups de bâton quand il ne saute pas en mesure, est un débiteur éternel; il doit toujours et il donne toujours, sans s'acquitter jamais. Sa dette est infinie; la mort même ne l'éteint pas ; le fils la retrouve dans l'héritage de son père. Il vit sans espoir : il sait qu'il ne deviendra jamais un homme.

Le caractère fondamental du Citoyen est donc le dévouement, la résignation et la stupidité ; il exerce principalement ces qualités selon trois fonctions physiologiques, comme animal reproducteur, comme animal électoral, comme animal contribuable.

Animal reproducteur, le citoyen a donné lieu à bien des plaintes de la part de ses maîtres. Il est enclin, malgré les morales, à déverser en de furtifs seins la patriotique semence dont on façonne de petits soldats. Mal accueillis, ces animalcules n'ont pas même la consolation de mourir pour une grande cause ; seul l'égoïsme du citoyen indélicat cause leur destruction. De telles mœurs sont préjudiciables à l'Etat, car, plus un pays est peuplé, plus il est pauvre, et plus il est pauvre, plus il est docile. Nombreux, faciles à satisfaire, obéissants, les soldats d'un tel pays sont prêts à toute besogne : on les embarque indifféremment pour Fourmies ou Madagascar, le Dahomey ou Châlons. Parader devant des empereurs, massacrer des nègres, protéger les Turcs, crosser des femmes, ces diverses aventures leur plaisent : il suivent le drapeau sans savoir où il va.

Malheureusement le citoyen se reproduit mal. L'homme lui a chuchoté à l'oreille de mauvais conseils. Déjà il ne fait plus volontairement qu'un enfant; le second est une assurance contre la mort du premier ; le troisième, une erreur dont il se repentirait toute sa vie, s'il n'avait la joie de pouvoir l'offrir en holocauste à l'Etat. La fabrication du citoyen serait donc compromise si cet animal était moins docile et moins affectueux. Mais il aime ses maîtres, quels qu'ils soient, et l'autorité, d'où qu'elle vienne. Quand il le faudra, une bonne loi sur la reproduction mettra ordre au déficit, et le citoyen, qui ne fait plus d'enfants, en fera pour éviter l'amende et la honte.

(*Note.* — On vient précisément d'imaginer ceci : tout conscrit marié ne ferait qu'un an de service. C'est montrer le service militaire sous son vrai jour, — un jour de souffrance, sinon de prison. Voilà une loi qui serait vraiment délicieuse. Qui aurait annoncé son intention de bien procréer ne serait passible que d'un an de détention ; mais si les enfants ne venaient pas, le libéré provisoire reprendrait la casaque. En cas d'enfants préalables, on appliquerait même aux conscrits la loi Bérenger : ils seraient acquittés.)

Devenu animal électoral, le citoyen n'est pas dépourvu de subtilité. Ayant flairé, il distingue hardiment entre un opportuniste et un radical. Son ingéniosité va jusqu'à la méfiance : le mot Liberté le fait aboyer, tel un chien perdu. A l'idée qu'on va le laisser seul dans les ténèbres de sa volonté, il pleure, il appelle sa mère, la République, son père, l'Etat ; il supplie les lois d'apporter des flambeaux, des cordes, et qu'on le retire de la caverne où il gît parmi les insectes nocturnes. Où sont les lois ? Elles sont vieilles, elles vont mourir : qu'on en trouve d'autres, de toutes jeunes, assez fortes pour suffire à d'incessantes besognes de protection, assez fécondes pour se reproduire spontanément par un facile provignage ! Le citoyen électeur, dès qu'on l'a retiré de son trou, s'achemine vers l'urne où il laisse tomber le bulletin qu'on lui a mis dans la main. Alors, il ressent une joie, un soulagement, et il s'en va boire en rêvant aux Lois nouvelles, à celle qui viendra un jour et qui refera de lui, enfin, le tout petit enfant au maillot qui suce inconscient les mamelles maternelles.

Cependant, il faut nourrir les Lois, payer ces imperieuses servantes : à ce moment l'animal électoral se transforme en animal contribuable. Du fond de sa grange ou de son atelier, il entretient volontiers ceux qui le protègent contre lui-même. A peine si son geste est plus lent à ouvrir sa bourse qu'à tendre la main vers la chaine ou vers la férule. Cet argent qu'il aime par-dessus tout, il le déverse presque volontiers dans le grand coffre, fier, tout au fond de son âme obscure, de savoir que, s'il paie neuf sous une livre de sucre, il y a six sous pour l'Etat : six sous, en somme, c'est le blanchissage d'une paire de guêtres ; pourvu que le Maître soit content et bien chaussé, le contribuable marche ingénument et sans se plaindre, les pieds nus dans des sabots. Oh ! que cet animal est vertueux !

Doux animal, animal respectueux, stupide et résigné,

travaille, obéis, paie, afin que l'on sourie lorsque tu viens, innocent, voir passer les landaus. Et puis songe : si tu te révoltais, il n'y aurait plus de lois, et quand tu voudrais mourir, comment ferais-tu, si le registre n'était plus là pour accueillir ton nom ?

Voilà les vacances : tu vas revoir tes maîtres. Baise leurs mains charitables : ce sont celles qui font les Lois.

Petites Etudes de stylistique : M. Loti, II. — Nouveau choix d'épithètes interchangeables tiré des œuvres diverses de cet excellent écrivain (*La Procession de Roncevaux*) :

Procession	*étrange*
Hâte	*d°*
Monastère	*vénérable*
Petite ville	*paisible*
Forêt	*immense*
d°	*mystérieuse*
Silence	*infini*
Saxifrages	*étonnants*
Gouttelettes	*fines*
Paroi	*verticale*
d°	*gigantesque*
Mousses	*vertes*
Nuée	*sombre*
Choses	*grises*
Murailles	*hautes*
Donjon	*morose*
Pluie	*ruisselante*
Joie	*enfantine*
Boiseries	*déjetées*
Plafonds	*noircis*
Clochettes	*légères*
Ouate	*d°*
Village	*solitaire*
d°	*perdu*
Auberge	*antique*
Faîtes	*noirâtres*
Brume	*blanche*
Plainte	*intermittente*
Lamentation	*rythmée*
Procession	*lente*
Appel	*lugubre*
Gémissement . . .	*d°*
Prairies	*d'alentour*
Paroisses	*d°*

Voix . . . . . *tristes*
Forêt . . . . . *d°*
Population . . . . . *étiolée*
Hêtres . . . . . *énormes*
Vapeur . . . . . *épaisse*
Porche . . . . . *vieux*
Humidité . . . . . *sépulcrale*
Tabernacles . . . . *étincelants*
Respiration . . . . *haletante*
Course . . . . . *pénible*
Touriste . . . . . *inévitable*

Dernière phrase :

« Mon Dieu !... sans ces nuages qui aujourd'hui passaient, tout cela, peut-être, m'aurait semblé vulgaire et quelconque... »

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Gustave Kahn : *Premiers Poèmes*, « Mercure de France », 3.50. — Francis Vielé-Griffin : *La Clarté de Vie*, « Mercure de France » 3.50. — Adolphe Retté : *Campagne Première*, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. - Marc Lafargue : *Le Jardin d'où l'on voit la Vie*, Toulouse, « l'Effort » 2 fr. — Vicomte de Guerne : *Les Siècles morts* (*L'Orient chrétien*), Lemerre, 6 fr. — Sébastien Charles Leconte: *L'Esprit qui passe*, « Mercure de France », 6 fr. — Jehan Rictus (Gabriel Randon) : *Les Soliloques du Pauvre*, « Mercure de France »,3.50

Le grand plaisir de ces éditions du *Mercure*, où sont réimprimés en un seul volume plusieurs recueils du même poète, est de suivre les transformations de son talent. Passer, par exemple, des *Flamandes* de M. Verhaeren à ses *Moines* et de là aux *Flambeaux noirs* et aux *Débâcles*, c'est assister au développement logique et superbe d'un puissant esprit, à sa marche victorieuse. Je n'ai point éprouvé ce sentiment en lisant le livre de M. Gustave Kahn, où sont contenus les *Palais Nomades*, les *Chansons d'Amants* et *Domaine de Fée*. Qualités et défauts y demeurent stationnaires. Certes M. Kahn est un homme d'une imagination colorée, bizarre et parfois intéressante. C'est,comme l'a-dit M. Gregh, à la fois « germanique et oriental ». Bulbul y converse avec Atta Troll. Le lys de Saron éclot parmi les Vergiss mein nicht. A cela M. Kahn joint un indéniable don d'images ; il en a trouvé de curieuses et de baroques, mais le sentiment poétique très vivace et très réel qui est en lui n'a malheureusement pour s'exprimer que des moyens presque toujours inférieurs à son intensité et qui trahissent son intention. C'est un grand dommage que cette pénurie d'expression qui ne traduit la pensée qu'incomplète-

ment ou ne la rend que déformée par la faute d'une langue faible, filandreuse ou fâcheusement elliptique. Il est à craindre que M. Kahn n'acquière jamais cet accord essentiel à toute poésie et dont le défaut laisse à ses meilleurs poèmes je ne sais quoi d'inachevé, de provisoire, d'oscillant et de malvenu. Je ne veux pas reprocher par là à M. Kahn le manque d'une forme scupturale ou plastique qu'il n'a pas cherchée. Il s'est préoccupé surtout d'unir les mots musicalement, mais c'est dans le sens même de sa recherche qu'il me semble avoir échoué, et l'invention du vers libre qu'on lui accorde généralement et qu'il revendique dans sa préface n'a guère réussi à l'inventeur. Il y a lieu pourtant de lui être reconnaissant de son innovation. Elle a influé sur plus d'un poète, moins directement que par voisinage, et à M. Kahn revient le mérite d'avoir discerné ingénieusement, çà et là, chez divers auteurs antérieurs ou contemporains, les indices rythmiques, plus ou moins visibles, dont il a suivi l'orientation. Certains faits prosodiques étrangers contribuèrent, je pense, aussi à l'avertir, et Walt Whitman, Wagner, non moins que Verlaine et Rimbaud, sont bien pour quelque chose dans sa trouvaille. M. Kahn est un esprit critique distingué, il l'a prouvé en cela et ailleurs, mais il est regrettable que ces dons d'intelligence et d'imagination n'aient pas été servis par des qualités d'écrivain plus soutenues et plus efficaces à les mettre en valeur, car, en refeuilletant les poèmes de M. Kahn, on s'afflige de leurs incohérentes beautés et des brillants fantômes qui s'ébauchent en leur brume harmonieuse et imparfaite.

§

Lorsque j'entends mes amis admirer la **Clarté de Vie** de M. Francis Vielé-Griffin, dire que c'est un livre d'une beauté simple et charmante, d'un sentiment exquis et noble, qui contient des chefs-d'œuvre tels que *Le Chevrier*, *La Maison d'Euphorbe*, *La Coupe*, *Le Satyreau*, *La Chanson du Bûcheron*, s'ils ajoutent que jamais ils n'ont lu de vers plus souples, plus délicatement tressés, continuellement en proportion juste avec la pensée, de tons mieux assortis, d'une langue limpide et naïve, s'ils disent encore que M. Vielé-Griffin est un émouvant et délicieux poète, qu'il a un sens unique de la vie et de la beauté, que son œuvre est à la fois gracieuse, sobre, voilée et souriante et triste, s'ils disent tout cela, j'éprouve un double plaisir, celui de les entendre louer un ami de qui je pense comme eux. J'éprouve, par contre, quelque embarras à parler ici de la *Clarté de Vie*, et la faute en est à ce que je ressens ce beau livre d'une façon intime et secrète. Les paysages qu'il évoque en ses *Chansons à l'Ombre*, les lieux dont le poète fait son *Arcadie* me sont familiers et chers. Je reconnais

de vers en vers l'arbre qui y frissonne, l'eau qui y bruit, l'herbe qui y tremble, la fleur qui le parfume, car M. Vielé-Griffin a transporté en ces clairs poèmes tout le charme riverain de la douce Loire de Touraine. Certes il n'est guère de poète qui n'ait eu ce qu'on appelle le sens de la nature ; de Virgile à Hugo, tous l'ont chantée, les uns en son harmonie générale, les autres en son détail particulier. Vigny l'a dite en quelques vers magnifiques et hautains; tel autre l'a sue en sa familiarité quotidienne. Il n'est pas pour cela nécessaire d'être naturiste, et si M. Saint-Georges de Bouhélier en aime les spectacles grandioses et tendres, M. Francis Jammes en connaît les plus minutieux aspects. M. Vielé-Griffin la sait aussi de très près, intimement, délicieusement, et ce livre qu'il nous donne aujourd'hui contient, si on peut dire, ses « géorgiques » et ses « bucoliques ». Ecoutez les *Chansons à l'Ombre* célébrer l'année et ses saisons en leurs variétés naturelles et en leur ordre éternel. Les ciels, les eaux, les arbres, les herbes vivent en ces poèmes, les animent de leur vie, les nuancent de leurs teintes, les bercent de leurs rumeurs. Le vers participe à ce qu'il exprime; il est fluide comme l'onde, flexible comme la branche, transparent comme l'air. Et ce ne sont pas là de vaines dissertations didactiques, c'est la confidence d'un homme qui sent et qui sait les choses en leur vérité et leur beauté. Nul ne connaît mieux que lui le mystère rustique en sa signification et son apparence. Je sais bien que ce n'est là qu'un des mérites de l'œuvre qui en a d'autres dans l'intensité du sentiment, la grâce de l'imagination, la pureté du verbe, l'élégance simple de la pensée, la profondeur douloureuse et sereine de la passion. Ecoutez, dans *En Arcadie*, la voix du *Bûcheron*, ou celle du *Chevrier*, et goûtez l'admirable sens de ces fictions heureuses. Oui, ce sont vraiment des Bucoliques et dont les antiques figurines sont pétries d'une argile fraîche, l'argile même du sol que nous foulons.

§

M. Adolphe Retté a quitté les Villes et s'est retiré à la campagne dans le louable but de s'y sentir plus près de la nature et d'y mieux entendre les murmures de la « forêt bruissante ». Aussi nous donne-t-il un livre qu'il appelle : **Campagne Première**. M. Adolphe Retté est un poète non sans talent, d'un talent inégal, mais d'un talent réel ; aussi son recueil contient-il de beaux vers qui ont de l'ampleur et de la verve. Son poème du *Vagabond* n'est pas sans grandeur. Mais j'ai cherché dans le volume de M. Retté quels avantages son esprit avait pu trouver à cette « vie nouvelle » qu'il a adoptée et qu'il préconise. M. Retté est de ceux qui prononcent le mot « vie » dans le sens vague et confus qui est de mode aujourd'hui.

Enfin il est un des partisans du « retour à la nature ». Il y est retourné, c'est son droit ; mais je ne vois guère le profit que sa poésie en a retiré. Je n'y trouve aucune impression particulière, nul trait vu et ressenti directement, rien qui montre que ce poète écoute chaque jour la chanson des eaux et des arbres, suive leurs saisons, voie leurs feuilles verdir et jaunir, mieux qu'on ne les voit de sa fenêtre au coin de quelque avenue parisienne, londonienne ou bruxelloise. Je veux dire par là que le sentiment de la nature, chez M. Retté, reste conventionnel. Ses poèmes d'ailleurs ont d'autres qualités et n'en valent pas moins par leur mouvement et leur lyrisme.

§

Avec M. Marc Lafargue, nous nous promenons dans **Le Jardin d'où l'on voit la vie**, promenade mélancolique et charmante en compagnie d'un poète exquis. M. Lafargue est fort jeune et on peut augurer beaucoup d'un début comme le sien. Rarement j'ai vu plus juvénile maîtrise ; un don naturel de perfection et d'harmonie, de grâce et de force, le distingue et lui donne une place à part. Son recueil abonde de vers heureux et musicaux qui peignent et évoquent, restent, dans la mémoire et y chantent longtemps. Les paysages, en leur netteté brillante, me rappellent certains poèmes descriptifs de Leconte de Lisle, non le Leconte de Lisle farouche et historique, mais le tendre et voluptueux créole qui entendit

... frémir les abeilles sauvages
Sur les cloches de pourpre et les calices verts.

Si M. Marc Lafargue aime l'air transparent des grands horizons, les bruits du jardin et de l'enclos, il aime aussi l'intimité intérieure de vieilles maisons crépusculaires ou ensoleillées ; c'est de ce double sentiment qu'est fait son admirable petit volume. Je l'ai lu et relu chaque fois avec une joie nouvelle ; il est tout embaumé de poesie et de jeunesse. Il y bourdonne les bonnes abeilles, celles dont le miel est attique et odorant.

§

M. le vicomte de Guerne a publié, il y a sept ans, le premier volume des **Siècles Morts**, dont la troisième et dernière partie, l'**Orient Chrétien**, vient de paraître récemment. « Ainsi sont terminés, nous dit ce poète, ces volumes consacrés au cycle des religions antiques », et il ajoute : « Quoique l'auteur maintienne encore les théories émises dans la préface du premier volume sur l'union possible de la Poésie et de la Science, il n'est pas sans en reconnaître les difficultés et les périls. La poésie a-t-elle toujours suffisamment voilé le sque-

lette de l'érudition? Si la fantaisie devait être nécessairement bannie de si graves poèmes, la poésie n'a-t-elle pas quelquefois partagé son exil? » Si, comme on le voit, M. de Guerne se rendait parfaitement compte des dangers de sa noble et sévère entreprise, il est juste de reconnaître le talent avec lequel il a, dans la plupart de ces poèmes, évité le défaut contre lequel il nous met loyalement en garde. Une œuvre aussi considérable que la sienne vaut par l'impression totale qui est grande, et il serait malséant de reprocher à l'écrivain les indispensables nécessités du sujet. L'essentiel pour nous qui n'avons pas à tenir compte, autrement que pour en admirer la consciencieuse patience, des études multiples et minutieuses qui servent de fondement à l'édifice, l'essentiel est de jouir des fresques et des mosaïques du temple et des statues divines qui l'ornent. Or ces architectures des *Siècles Morts* valent qu'on les visite. Elles ont de belles proportions et de curieux détails; la matière en est solide, l'ornementation variée et le vieux rêve humain, aux échos des voûtes sonores y parle par les voix diverses de ses héros et de ses Dieux, Pour sortir des métaphores, je dirai plus simplement que M. de Guerne est un poète de grand talent; qu'il sait ordonner un poème, en grouper les éléments; qu'il use d'un noble langage, éloquent, aux périodes amples, d'une versification rigoureuse et serrée. Lisez dans l'*Orient Chrétien*: *La Descente aux Enfers*, *Les Dévotes*, *Pan*, *L'Éternel survivant*, et vous y entendrez un verbe harmonieux, juste et grave, égal à la dignité des sujets et qui prouve un écrivain qui sait écrire et un poète qui est poète.

§

C'est encore un livre de passé, que **l'Esprit qui passe** de M. Sébastien Charles Leconte, mais la rêverie y est moins historique que dans les poèmes de M. de Guerne. C'est une rêverie grandiose, brillante et sonore. Les trois Brunhilt y apparaissent à travers les souffles de la forêt. Le bûcher de Sigurd y flamboie. La victoire de Samothrace ouvre ses ailes parmi les souffles de la mer. Sappho écoute la lame au promontoire; la galère de Cléopâtre y croise le navire d'Hélène. Puis c'est le triomphe des Impératrices Nitocris, Shammouramit, et Attossa. Les Conquérants parlent, Iskender et Kosrou, Sorgon et Nimroud. M. Leconte ne se contente pas d'évoquer et de peindre. Son livre est d'une construction savante. Il a un sens philosophique. C'est l'œuvre d'un esprit méditatif qui porte de l'ordre dans ses rêves et en dispose la perspective. Il y a en lui du visionnaire et du logicien. Il est logicien par son goût de la symétrie et de la composition; il est visionnaire par un don singulier de faire revivre par le

verbe les héros et les dieux. M. Leconte a une puissance verbale peu commune ; son vers est nombreux, rythmique, fortement nourri, éclatant et pompeux. La strophe murmure, gronde et crie de toûs les mots d'un vocabulaire abondant qui l'ondule, la gonfle ou l'exalte, et le poème entier, en son ensemble préconçu et autoritaire, déroule ses fresques pâles, ses mosaïques coloriées, ses sculptures frustes ou polychromes où vit, immortelle, l'âme des temps Ce goût de songerie philosophique et poétique est si fort en M. Leconte que rien n'a pu distraire sa pensée de cette méditation séculaire. Il l'a emportée avec lui dans les lointains pays où il a vécu, dans les océanies où il écouta, au bruit de la mer sur les récifs de corail, chanter en lui le chœur prestigieux des voix éternelles, les voix d'Hélène de Troie, de Cléopâtre d'Egypte et des trois Brunhilt.

§

M. Gabriel Randon, qui est Jehan Rictus, vient d'écrire un étonnant livre : **Les Soliloques du Pauvre**. L'ironie y est à la fois âpre et goguenarde, en même temps sentimentale et satirique. C'est cynique et douloureux ; cela tient de l'engueulade et de l'iambe. Il y a vraiment un accent singulier en des poèmes comme le *Revenant*. La loque du vagabond de Montmartre s'y empourpre d'un reflet de la sanglante tunique du Calvaire, et je connais peu de strophes plus pathétiques que celles-là, elles sont vraiment faites de chair et d'âme. Le livre n'a pas en toutes ces pages cette beauté sinistre qu'on n'atteint qu'une fois, mais maintes autres sont vivantes de verve, en leur crudité hardie, en leur blague féroce. M. Randon a trouvé pour écrire son livre une langue unique, langue de poète et de truand, raffinée et sordide, sorte de patois parisien, expressif, concis, langue à la Villon, vivante, qui frappe l'image en son bronze vertdegrisé. Cela restera, parmi les tentatives analogues, comme la plus sincère, la plus originale, car M. Randon a mis là, non seulement un talent d'écrivain curieux, mais encore un ton de vérité douloureuse où vibre, à vif et haut, une souffrance d'homme.

HENRI DE RÉGNIER.

ROMAN

Edouard Dujardin : *Les Lauriers sont coupés*, « Mercure de France », 3.50. — Eugène Demolder : *Quatuor*, avec une couverture et trois croquis de Félicien Rops, et treize ornementations d'Etienne Morannes, « Mercure de France », 2.50. — Edouard Ducoté : *Aventures*, « Mercure de France », 3.50. — Jean Lorrain : *Monsieur de Bougrelon*, Borel, petite collection Guillaume, 1 fr. — Camille Lemonnier : *L'Homme en Amour*, Ollendorff, 3.50. — Paul Adam : *La Bataille*

d'Ubde, Ollendorff, 3.50. — Paul Adam : *Le Vice filial*, Ollendorff, 3.50. — Camille Flammarion : *Stella*, Flammarion, 3.50 — Jane de la Vaudère : *Les Sataniques*, Ollendorff, 3.50. — Mme Ernest Boscq : *Nouvelles Esotériques*, édition de « La Curiosité », Librairie des Sciences psychiques, 3.50. — Charles-Louis Philippe : *Quatre Histoires de pauvre amour*, édition de « L'Enclos », Bibliothèque de l'Association. — Arnold Goffin : *Le Thyrse*, Bruxelles, Charles Vos. — Raoul d'Angevines : *Légendes fleuries*, Féchoz et Cie. — Prosper Castanier : *L'Orgie Romaine*, Charles, 3.50. — Maurice de Souillac : *La Générale*, Société Libre d'Edition, 3.50. — Auguste Villiers : *Minette*, P. Fort, 3.50. — Paul Mathiex : *Coups de Désir*, Chamuel, 3.50. — Paul Guédy : *Amoureuse Trinité*, Nilsson, 3.50.

Les Lauriers sont coupés, par Edouard Dujardin. Le sourire bon, très bon, les yeux fatigués de voir fin, dans une pose d'attente correcte, trop correcte, le chapeau et les gants d'un soin délicat, quelque chose de soyeux et de moqueur se répandant sur toute la personne, tel se présente le Dujardin-Brummel d'Anquetin aux premières pages de ce livre, et telle, aussi, la littérature de l'auteur, soucieuse étrangement d'être du monde et de la vie. Fort jeune, Edouard Dujardin passait déjà pour ce que les bourgeois appellent, en leur langue commune : un original. Mais, si attentif du pittoresque qu'il pût être, Dujardin fut toujours par excellence une âme tendre et bonne, et sous n'importe quel gilet de satin broché orgueilleusement ou n'importe quelle aventure de dilettantisme d'avant-garde, il sut conserver ce joyau rare du cœur intelligemment sensitif qui lui a inspiré la suprême raillerie des *Lauriers sont coupés*. Poète, il aime à vivre poétiquement dans certains fastes du geste. Il ouvrit à deux battants, certains soirs, les portes du Vaudeville, non point aux seuls snobs et confrères, mais à tout un peuple sans distinction de place et de notoriété. Cohue mémorable! Il inventa le décor symboliste avant le symbolisme et, lorsqu'on fera un sérieux recensement des novateurs en art théâtral, il faudra, sans s'occuper de l'outrance de ses pièces, classer Edouard Dujardin au premier rang. Il indiqua de belles choses décoratives. Je me souviens d'une montagne couleur d'ambre, d'où retombait des végétations de corail, qui produisait un effet terrible, non désagréable, et rehaussait d'une éclatante *japonerie* les plaintes gris-tourterelle d'*Antonia*. Dujardin est un des wagnériens qui ont le plus propagé les échos de Bayreuth. Fidèle au pèlerinage, touriste éloquent, il a entraîné nombre d'amis, converti beaucoup d'indifférents. Il dirigea la meilleure période de la *Revue Indépendante*. Son brin d'anglomanie lui donne le côté pratique des groupements et des ententes artistiques. Sociable, aimable, pourtant toujours un peu froidement mondain, il met, à la poignée de mains des faciles cordialités, les gants glacés de ceux qui ne veulent être qu'en

visite sur terre. Dans les *Hantises*, série de nouvelles; le *Diable Helkésipode* est une chose curieuse, venue bien avant les démonologies débordantes du jour, et un peu plus documentée *La terreur de son enfant* est d'une fort belle moralité. *A la gloire d'Antonia* contient d'exquis détails féminins. J'avoue ma prédilection pour les pages des *Lauriers* où se rencontrent le Monsieur naïf, si humain, et la duplicité de la fille, une fille non de joie, mais de *peines* douces, pourrait-on penser, tant est *propre* l'expression de l'auteur jusqu'au fond de ses réalismes les plus tristes. Aucune trivialité le long des lignes réelles de cette ombre de femme; de la pitié, de la caresse, un peu du bonheur de se sentir encore capable de demeurer sa dupe... jusqu'à la poésie!... « Leurs petits pieds vainqueurs trottinent sur les morceaux que font nos tristes os. . » On peut pardonner au chantre d'Antonia de regarder de trop près, car il voit quelquefois très fin, l'original et doux poète.

Quatuor, par Eugène Demolder. Lire la *Fortune de Pieter de Delft*, c'est se rendre compte de toute la saveur du talent de Demolder. On a, dans ce récit, la vision d'une existence à la fois patriarcale et faunesque très singulière. Les cuivres et les étains rutilent sous les solives sombres de vastes cuisines-salons. Par leurs fenêtres, on aperçoit de petits paysages *fonds de portraits*, qui sont des chefs-d'œuvres de fraîcheur. Laissant rouler ses beaux seins hors du corsage ou gourmandant les mioches au berceau, la Siska de Pieter est comme ses plats de choux : appétissante, poivrée, facile à se laisser humer. Le bon Pieter s'est saoulé la veille et se saoulera éternellement, mais sainement, et de ses griseries de nobles vins jailliront les couleurs vives et dorées dont il fera luire la merveilleuse faïence de Delft.

Aventures, par Edouard Ducoté. Sous ce joli titre, des contes philosophiques où, en dehors de toutes philosophies, il y a des fées. Gloriane, la princesse qui s'ennuie et tue le temps dans un dieu, Nice, une pauvre étourdie mourant d'un faux pas, Lise, une petite abandonnée, Claudia, créature double, vierge et fille, image de la vaine science... et il y en a bien d'autres, plus fluides, au fond d'un lac! Il n'arrive rien que de chimérique ; c'est un peu comme dans la vie. Euloge se fait ermite, Gerbert chasse le sanglier et Thilde chasse l'homme. Le *Septenaire de notre amour* contient une *Troisième Heure* qui est une belle page de moralité amoureuse. Le style d'Edouard Ducoté, un peu froid, un peu trop ton déclamatoire, est cependant fort agréable, et à se promener dans le jardin anglais, sobrement fleuri, de ses aventures, on éprouve l'étonnement, aussi le charme, de ne rien rencontrer qui ne soit prévu par l'ordre.

Monsieur de Bougrelon, par Jean Lorrain. Nouveau

lotus bleu de cet impitoyable coupeur de fleurs qui est Jean Lorrain. Paysages de Hollande avec, au premier plan, une grande figure macabre et excessive comme l'était la silhouette dernière du vieux et génial Barbey d'Aurevilly. Bougrelon, l'exilé, semble dater des anciens *lions* du quai d'Orsay ou du boulevard de Gand et ce n'est, du reste, qu'un pauvre bougre... de musicien ambulant. Tous ces récits, où l'on retrouve des mots épiques de Barbey, sont menés d'un train de chasse à courre. Curieux petit livre, peut-être un reliquaire !

L'Homme en amour, par Camille Lemonnier. Il serait mieux de dire : *en possession*, car cet intérieur sensuel que nous fait cruellement visiter l'auteur n'est pas un intérieur d'homme normal. Le héros est plus hanté qu'amoureux et toutes ses voluptés ont un certain piment de sacrilège qui rappellent les envoûtés du moyen âge. Au début, les tourments des collégiens naïfs, devenant monstrueux à force de fausses pudeurs, sont un très documenté chapitre de l'histoire éternelle, mais, l'*Homme en amour* est un poème. Camille Lemonnier ne peut pas, heureusement, rester un réaliste sincère.

La Bataille d'Uhde, par Paul Adam. Pour moi, la plus belle et la plus forte des œuvres de Paul Adam. Ce n'est pas seulement la preuve d'une habileté rare dans les annales du métier, mais aussi celle d'un don d'extraordinaire double vue. Il a composé nettement et sans exagération romantique ce type de soldat chef qui regarde les choses du haut de son cheval et les fait, sous nos yeux de pauvres civils, comme se cailler dans du sang. C'est la critique et l'éloge, certes, de ces hommes bizarres du dernier empire, légers, égoïstes, mille fois plus courageux qu'on ne le pense, car ils l'étaient d'une façon géométrique. Cette discipline d'une armée, dont tous les personnages ont peur, en détail, et donnent, en bloc, de si furieux exemple de courage, c'est la logique même de la guerre, sa beauté. Et à travers le grondement de ce fleuve majestueux, des lettres de femmes, petits ruisseaux bafouilleurs, où s'épanchent de trop petites âmes, mal éprises. Trois épisodes sont de la vraie gloire (pas peut-être pour le colonel de Raxi, pour Paul Adam) : la conversation de l'état-major penché sur les cartes, le viol des femmes à Sondrio et l'exécution du zouave condamné par le conseil de guerre à payer tous les viols en une seule mort. Je suis ahurie et ravie qu'un écrivain puisse avoir fait cela, cette page de la mort du zouave ! Il me semblait, en la lisant, que, redevenue tout enfant, j'étais assise encore sur les genoux d'un grand officier grave, disant, du haut de son impériale, pendant que je frottais voluptueusement mon oreille aux durs brandebourgs de son dolman : « Oui, ma mignonne, c'est *très ennuyeux* de tuer ! » Et si Paul Adam eut un père hussard, qu'il comprenne mon émoi.

En réédition, du même auteur : **Le Vice filial.**

Stella, par Camille Flammarion. Roman d'amour écrit par un célèbre astronome, c'est vous dire que tout se passe dans les étoiles et qu'une lune de miel des plus électriques préside aux exploits conjugaux des deux héros. Malgré mon admiration pour la façon cordiale avec laquelle l'auteur mélange la science et l'amabilité des jeunes femmes blondes, je me permettrai de blâmer sa légéreté de jugement vis-à-vis de certains poètes qu'il connaît sans doute par les mondains qui envahissent son télescope. Si on venait lui conter que les nébuleuses sont des nuages, il se fâcherait aussi rouge que Mars ! Alors pourquoi taquiner Etienne Bienarmé dont il n'a pas lu toutes les œuvres ? Toute science a ses abîmes et vous avouez vous-même qu'il vous reste encore tant d'astres à découvrir, cher Monsieur Flammarion !

Les Sataniques, par Jane de la Vaudère. Il y a une chose qui empêche les gens d'avoir peur en lisant des histoires de revenants, c'est quand l'auteur leur en donne des explications logiques. Le spiritisme, le magnétisme (animal ou spirituel) ont cela d'exaspérant, c'est qu'ils aident particulièrement les lecteurs blasés à se désintéresser de l'au-delà. Il ne faut jamais avoir fréquenté de médium pour pouvoir conserver la moindre illusion sur l'existence du surnaturel. La magie (noire et blanche) n'est plus guère qu'un damier où les coups sont prévus trop à l'avance. Ceci dit, Mme de la Vaudère tire un honorable parti des phénomènes en question, son livre s'adorne d'une jolie petite sorcière que flatte un chat vigoureusement sombre et contient une autre statuette bien campée dans un décor féroce : *Berénice*, une pauvre amoureuse changée en Vénus d'argent. Les passages où craque le métal sur la fusion des chairs décomposées est fort palpitant.

Nouvelles ésotériques, par Mme Ernest Boscq. La morale en actions de l'ésotérisme.

Quatre histoires de pauvre amour, par Charles-Louis Philippe, un petit livre bien écrit. Il est plein d'images charmantes, un peu cherchées mais toujours gracieuses. *Le pauvre amour en chair* est un excellent morceau. C'est drôle comme les petits livres sont meilleurs...

Le Thyrse, par Arnold Goffin. Proses *florencées*... Etrange, ce qualificatif ! Poèmes en proses *très brouillard sur la mer*, mais écriture très soignée. Une grande volonté de rendre aux mots leur véritable valeur.

Légendes fleuries, par Raoul d'Angevines. Sept nouvelles représentant chacune une couleur de l'arc-en-ciel. Cette écharpe d'Iris drape quelques jolies choses.

L'Orgie romaine, par Prosper Castanier. Le livre s'ouvre sur cette phrase : « L'orgie romaine n'est pas une œuvre d'ima-

gination pure. » C'est bien regrettable, car ce serait probablement plus vivant. La technicité du détail y est terriblement encombrante. En revanche, les dialogues se montrent un peu lâchés. Messaline, dit en s'adressant à des seigneurs de la cour de Claude : « Ne vous dérangez pas, mes petits ! » De fastueuses descriptions de palais et nomenclatures d'instruments à se polir les membres : *strigilles* et autres. C'est d'une propreté désespérante. Une orgie tirée au cordeau. C'est très bien.

La Générale, par Maurice de Souillac. Roman très tendre d'une femme honnête bien constituée qui tourne mal, verse en pleine galanterie, mais il y a une morale à la fin.

Minette, *histoire d'une jeune fille sage*, par Auguste Villiers. Titre chaste, illustrations plus que drôles. Cette belle minette est une héroïne à la Paul de Kock. Elle se tire fort adroitement d'un tas d'aventures burlesques et galantes et arrive à l'honnêteté conjugale fièrement ainsi qu'un bon jeune homme ayant jeté sa gourme. Je ne recommande pas le livre aux demoiselles à marier (il y en a beaucoup qui le trouveraient naïf).

Coups de désir, par Paul Mathiex. Jeune folle en pantalon de dentelles timbrant un roman électoral ! Il paraît que ce sont là *mœurs d'aujourd'hui*. Il y est parlé d'un journaliste qui courtise toutes les femmes et le style de ce journaliste est d'un joli goût, jugez-en: « ... les étoiles tachent d'une infinité de chiures d'or le bleu très foncé de la voûte infinie. » Laquelle voûte infinie « ... n'était qu'une gigantesque cloche à fromage abritant le hollande formidable de la terre ». Ce *coup de désir* me paraît être celui du *lapin*, pour imiter le verbe de Montenoy, le héros du dit volume. Livre amusant.

Amoureuse Trinité, par Pierre Guédy. Une œuvre hardie, trop hardie, qui gagnerait certainement à ne pas se préciser en des photographies décolletées. Je m'osbtine à ne pas bien saisir quel profit d'art un auteur peut voir en les réclames suivantes que je copie (loyale réclame) au dos de la couverture de son très somptueux livre : « Ce livre a été achevé d'imprimer sur les presses de M. Edouard Crété, le 10 Juin 1897. — Les Photographies ont été faites par M. Paul Sescau, Paris. — Le papier a été fourni par la Maison F. F. Gumery. — Les meubles qui ont servi pour les illustrations ont été fournis par la Maison Perrichet et Belzacq rue de la Pépinière, Paris. — Les costumes et les maillots ont été fournis par la Maison Paccaud sœurs, Paris. » Maintenant vous me direz que cela n'engage en rien l'auteur. Hum ! je suis persuadée que cela doit le rendre très malheureux.

RACHILDE.

THÉATRE

Henrik Ibsen : *Jean-Gabriel Borkman*, drame en 4 actes, traduit et précédé d'une préface par le comte Prozor, Perrin, 3.50. — *Théâtre inédit d'Auguste Vacquerie* : *Formosa*, drame en vers, en 4 actes et un prologue, *En Puissance de mari*, drame en prose, en 3 actes, *Noël*, drame en prose, en 6 actes, *les Mots*, pièce en vers, en 3 actes, Calmann-Lévy. — Berthe Reynold : *L'éternel Pierrot*, pièce en un acte, en vers, Léon Vanier, 1 fr.

A mesure que l'on avance chronologiquement dans l'œuvre d'Ibsen, on acquiert la conviction que ce maître n'appartient à aucune formule. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'il en a essayé plusieurs, avant d'en arriver à ne plus vouloir exprimer que la vie — du moins ce qui l'intéresse dans la vie — et cela avec le moins d'artifice possible. C'est la marche admirable du génie à la simplicité et à la vérité.

Avec la *Comédie de l'Amour*, l'Œuvre nous présentait un spécimen de la pièce à thèse chez Ibsen ; ce même théâtre ouvrait la saison avec *Peer Gynt*, drame philosophique dans la manière romantique ; **Jean-Gabriel Borkman**, que nous verrons sans doute l'hiver prochain et qui vient de paraître en librairie, la dernière pièce d'Ibsen, constitue un nouveau progrès dans cette voie douloureuse et sublime vers l'humanité, inaugurée par *Une Maison de Poupée* et dont les stades principaux furent *Rosmersholm* et *Solness*.

A part le dernier acte, fort court, et, dans les autres, quelques répliques à peine de dialogue, on ne trouve même plus, dans *Borkman*, trace de symbolisme : entendez de ce symbolisme factice qui constituait, dans des pièces comme le *Canard sauvage* ou la *Dame de la mer*, ce que l'on appelait les « énigmes » d'Ibsen ; car de ce symbolisme supérieur qui émane de toute œuvre de vie (comparez le mot d'Ibsen : « Nous sommes tous des symboles vivants ») *Borkman* en déborde, comme d'une source de lumière d'où s'épandent à perte de vue des ondes rayonnantes. N'est-ce point à serrer de très près la vie, à fouiller l'être humain dans ses extrêmes profondeurs, en élaguant les faits de surface, que les dernières œuvres du maître norvégien acquièrent une puissance et une acuité qui confondent d'autant que la donnée en paraît plus humble ?

Un simple directeur de banque qui a fait faillite, deux tristes femmes déjà vieilles, une action toute de souvenirs, et sur cette pauvre base, d'une désolation de lande stérile, voici que s'édifie comme par miracle un drame d'une beauté poignante, d'une incomparable grandeur. Je ne saurais m'étendre ici sur l'affabulation de la pièce ; il faudrait le faire avec trop de détails pour en exposer la texture : et là, tout est essentiel. Autant renvoyer tout de suite et simplement à la pièce elle-

même. Le drame, en effet, réside entièrement dans la création, puis le choc de trois caractères, ou plutôt de trois êtres moraux, dans la vie et la conscience desquels nous pénétrons avec tant d'intimité que nous arrivons à les comprendre, à les sentir comme s'ils étaient nous. A ce titre, et pour cette puissance créatrice, on peut hardiment rapprocher Ibsen des deux plus féconds créateurs d'âmes, Racine et Shakespeare. C'est un autre domaine, un autre ciel, un autre décor, une façon moins brillante, moins princiere à coup sûr de contempler le monde ; mais c'est le même don d'animer des êtres, la même psychologie effrayamment lucide, le même génie de découverte dans le champ mystérieux et terrible de l'humanité.

Ce qui déconcerte chez lui, et dans cette pièce la démonstration en serait facile, c'est l'absence voulue de thème général, de cette chose que les dramaturges appellent volontiers et bien improprement l' « idée » ou le « sujet », et qu'on pourrait appeler plus méthodiquement le « fil d'Ariane ». Il me paraît de plus en plus certain qu'au moins dans les pièces de sa maturité Ibsen ne veut rien prouver. Non seulement il n'y a pas de thèse, ou, si l'on préfère, de conclusion, mais il n'y a pas de philosophie. On ne sait pas ce que l'auteur pense, ou même s'il pense quelque chose. Les personnages seuls pensent. Bien mieux, l'auteur ne les juge pas. On ne sait s'il les approuve ou s'il les blâme. On ignore même s'il les aime.

Je sais bien que ce que j'avance ici est le contraire de ce qu'on dit généralement sur Ibsen. Mais la lecture de *Borkman* m'a convaincu de ce fait, et je crois que si on reprend quelques-unes de ses dernières œuvres sans se demander continuellement, en lisant, ce qu'il a bien voulu dire, on s'en convaincra comme moi. Ses personnages vivent chacun leur vie, leur vie propre : et le drame jaillit simplement du choc de ces vies difiérentes. Serait-ce de la fatalité ? Non, car il n'y a pas de destin extérieur. Du déterminisme non plus, car l'action des circonstances matérielles et ambiantes est volontairement reléguée à un plan accessoire. C'est de la *vie* : je ne trouve pas d'autre mot, et c'est celui qu'Ibsen emploie de préférence en parlant de son théâtre. De la vie, sans explication et sans commentaire. Un artiste souverain seul est capable de se proposer un pareil but, et de l'atteindre.

§

La publication du **Théâtre inédit d'Auguste Vacquerie** fait l'effet d'un de ces monuments funéraires pieusement édifiés sur une tombe respectée par des mains familiales et amies, et qui, tout en affirmant un hommage semblent encore plus attester une disparition. Oui, cet art romantique est bien mort ; à feuilleter ce livre, on a le sentiment de remuer du

doigt une pelletée de cendres blanches. Tout ce qui n'a pas été instauré par le temps, comme les chefs-d'œuvre d'Hugo, tombe déjà en poussière, même cette superbe *Formosa* — ce que le sous-romantisme a produit de mieux — et à laquelle il n'a peut-être manqué que le coup de pouce d'un heureux destin, la consécration du Théâtre-Français par exemple, pour rester en l'illustre compagnie de *Ruy Blas* et de *Charles VII chez ses grands vassaux*, voire de *Severo Torelli* et du *Flibustier*. Saluons, c'est le grand siècle (le dix-neuvième) qui s'en va.

§

Mlle Berthe Reynold, une jeune artiste dramatique que l'on a vue jouer, non sans talent, au Théâtre Libre, à l'Œuvre et aux Escholiers, publie chez Vanier un petit acte en vers, l'**Eternel Pierrot**, où elle chante, non sans grâce, l'illusion de la vie, qui coule

« *Ainsi qu'un doux rosaire égrené lentement*
Aux longs doigts transparents d'une madone blanche. »

Louis Dumur.

LITTÉRATURE

Stéphane Mallarmé : *Divagations*, Bibliothèque Charpentier, 3.50. — Robert de Montesquiou : *Roseaux pensants*, Bibliothèque Charpentier, 3.50. — Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *Autour de Balzac*, Calmann Lévy, 3.50. — Henri Ouvré : *Sur les marches du Temple*, Perrin, 3.50. — Charles Andler, *Quid ad fabulas heroicas Germanorum contulerint Hibermi*, Tours, Desles.

Quelques mois de courses lointaines, hors de toute littérature écrite, me réservent cette joie, escomptée dès le départ, de parler ici, comme d'un livre neuf, des **Divagations** de M. Stéphane Mallarmé. L'absence me permet d'ignorer telles polémiques, au moins vaines, qui s'émurent autour du livre et je me puis approcher des pages déjà connues et appréciées, mais à qui leur ordonnance, en un recueil, donne un aspect différent et une signification plus précise, avec une admiration vierge, libre de tout souci accessoire.

M. Stéphane Mallarmé prit soin, en quelques lignes liminaires, d'indiquer au lecteur selon quel esprit il devait lire et qu'il lui fallait distinguer entre les *Anecdotes ou Poèmes* et les *Divagations* proprement dites dont l'objet semble plus particulièrement d'élucider une doctrine touchant l'art et les mœurs. Mais c'est là un scrupule peut-être exagéré; tout, en cette œuvre harmonieuse et sagace, est poème ou fragment de poème; et parce qu'il interprète les phénomènes les plus considérables et les plus menus selon son rythme intérieur,

qu'il s'agisse de la beauté automnale des forêts, d'un spectacle forain, de Shakespeare ou de Wagner, M. Stéphane Mallarmé dégage, pour d'autres moins attentifs ou moins subtils, la secrète merveille des choses et des actes les plus simples.

Nul, malgré les apparences premières, ne s'intéressa davantage à la vie universelle, comme au scénario encore fruste du drame que chaque homme se crée à soi-même et dont, poète, il est l'annonciateur et le héraut pour tous ceux de qui il résume et amplifie les voix anonymes. Mais de ce que toujours il fit flotter « la tenture de ses songes à même l'existence », il fut jugé par des observateurs superficiels, ineptes ou de mauvaise foi, je ne sais quel chimérique chanteur, ivre uniquement de sa seule parole, et qui refusait toute communion avec les âmes méprisées des autres hommes. Erreur singulière, gratuite injustice envers qui se tint en éveil depuis l'aube aux marges sombres de la vie, épiant le fugace passage des êtres, le tressaillement bref de la douleur et de la joie, et à l'écart chanta, toujours à propos de la vie et de la vie seule, les formes entrevues et transfigurées qui surgissaient à ses yeux jamais clos, par delà les lisières, dans l'ombre pullulante de la mystérieuse forêt. Et avec le désir sans doute de quelque libération future, il demeura à tel point le volontaire captif de l'heure et de l'endroit, qu'il lui advient même de nier certains axiomes — vérités ou préjugés? — familiers aux poètes contemporains; ainsi dans le morceau sur Richard Wagner, il proclamera d'une façon un peu inattendue la répugnance de l'esprit français « d'accord en cela avec lui dans son intégrité, qui est inventeur, à la Légende ». Les idées et les gestes se dissolvent terriblement en présence de cette imagination abstraite et mathématique; et il arrive sans peine que, réduits ainsi à leurs éléments primordiaux, ramenés aux formules les plus générales, ils deviennent méconnaissables d'abord pour quiconque se refuse à vaincre une surprise mal avertie et à suivre en toute docilité ce prestigieux initiateur à la compréhension du monde. D'où le malentendu.

Il n'est point cependant d'écrivain plus clair et plus distinct que M. Stéphane Mallarmé, à condition que l'on veuille bien entendre par là d'écrivain dont les paroles aient un sens plus certain et plus indubitable; sa langue atteint à l'évidence d'une équation; les propos quotidiens, les articles des journaux, la prose de M. Thiers ou celle de M. de Vogüé semblent parfois signifier quelque chose et présenter une facile distraction aux intelligences les plus paresseuses; le travail préalable de l'interlocuteur ou du scribe fut en effet si mince qu'il ne trouva point de rapports nouveaux entre les choses

et que, pour le comprendre, il n'est point nécessaire de recommencer, avec son aide, un effort qu'il ne fit pas; le néant de pensée chez l'auteur n'oblige pas qui l'entend ou le lit à la fatigue de penser, et la lâcheté naturelle des intelligences lui en sait gré volontiers. Tous les reproches adressés à M. Stéphane Mallarmé proviennent précisément de ce qu'il est trop exact et en même temps trop imaginatif et de ce qu'il déplaît à beaucoup, pour cause de fainéantise mentale, de rechercher sous les implications des arabesques, qui simulent la multiplicité même des événements et des êtres apparents, la vigoureuse mathématique où tout est astreint par lui : technique admirable et déconcertante comme d'un peintre qui unirait en une même toile le vibrant et immédiat frisson des impressionnistes et la linéaire véracité de M. Puvis de Chavannes.

Que si l'on veut, par comparaison, faire la différence entre un esprit original et un esprit simiesque, il suffit de quitter M. Stéphane Mallarmé pour M. Robert de Montesquiou. Celui-ci se plaint qu'on l'ait en général calomnié non « sans une pointe d'infamie » et, citant Stendhal, déclare : « Je vois de tous côtés qu'on se venge de l'esprit que les autres ont de plus que nous sur leur caractère. » Ailleurs et presque partout, il regrette amèrement ce qualificatif d'« amateur » qui servit à son endroit de jugement un peu trop sommaire ; et de fait, je ne vois pas que le critérium de l'amateur et du professionnel puisse être de quelque utilité ; je ne connais que les bons et les mauvais vers : les poèmes de M. de Montesquiou sont médiocres et les essais contenus dans ce livre : **Roseaux pensants**, dénotent trop peu d'esprit pour qu'il vienne à personne l'idée de se venger sur le caractère de l'auteur; non que celui-ci ne donne barre, si la malignité nous agréait, par l'ostentation un peu enfantine de ses élégances mondaines et qu'il ne prête à rire pour trop parler du « Pavillon Montesquiou » qui fut non chinois, mais japonais, lorsque c'en était la mode et de Hata, jardinier japonais, et de Yamamoto « valet de chambre japonais qui fut aussi de ma maison ».

Le tort très grave de M. de Montesquieu, c'est d'avoir cru qu'il faut être à la mode, quand on se mêle d'écrire, et de n'avoir ainsi produit qu'une littérature de modiste, de couturier ou de garçon coiffeur, aussi niaise et fade que le sourire des têtes de cire aux vitrines des marchands de cheveux. Son style fut toujours de la meilleure coupe et, selon les années, ses métaphores, si j'ose ainsi m'exprimer, furent taillées à la Bressant, portèrent la raie derrière la tête ou s'enrichirent d'un floconneux toupet qu'eût envié Louis-Philippe. Mais comme les provinciales sans imagination, jamais il n'inventa

une mode et les suivit toutes, avec la pointe d'exagération et le fâcheux retard qui sollicitent l'hilarité des passants. M. Rodenbach lui enseigna le charme de Marceline Desbordes Valmore et M. Marcel Schwob le style particulier de Meredith; M. Huysmans le conduisit auprès d'Hello ; M. Emile Gallé lui révéla Grandville au Musée de Nancy ; les plus récents exégètes lui firent connaître Nietzsche et le surhomme, tandis que les modestes et savants travaux de M. Pierre de Nolhac, érudit et poète, appelaient sa dévotion vers la mémoire de Marie-Antoinette et que la stupide tourbe néo-chrétienne lui inspirait l'éloge de « cette charité qui fait toujours un peu chrétiens malgré eux ceux qui doivent au moins cette justice au Christ, qu'il l'a mise au-dessus de lui-même »; et comme un homme vraiment à la mode se doit de n'omettre en ses relations aucune personne qui jouit de la célébrité publique, il admira le pianiste Paderewski, se commit avec Henri Rochefort, sous prétexte de bibelots, et condescendit à entendre l'ardente éloquence de Louise Michel.

Certes M. de Montesquiou eut ainsi le plus louable désir de s'instruire et il est permis, comme dit M. François Coppée, d'accorder « quelque estime à ce jeune homme qui a tant travaillé », l'estime due aux vaines et honorables tentatives. Mais pourquoi voulut-il démarquer la manière de M. Stéphane Mallarmé et, famulus maladroit, remplacer la magie par une prestidigitation grossière ? Découvrir des rapports nouveaux, oui, mais que ces rapports soient essentiels; rien de tel dans *Roseaux pensants*, mais une suite de calembours d'idées, voire de calembours de mots, par où l'on est porté avec une inquiétude instinctive à chercher au-dessus de l'effigie que l'on se fait de l'écrivain non l'ombre auguste des aigles planant, mais le futile papillon qui voltige sur la tignasse rousse de Jocrisse. Un procédé, monotone et qui invite au bâillement, dans l'ensemble et dans le détail; vingt pages se sont dépensées *à propos de Louise Michel et d'un collier de perles* parce que, à peu près au même moment, les perles mourantes d'un collier appartenant à l'impératrice d'Allemagne furent immergées dans les eaux vivifiantes de la Mer du Nord et Louise Michel, parlant de Cyvoct injustement condamné, évoqua la mère en pleurs, morte à la peine sans avoir obtenu la grâce de son fils ; tout cela pour aboutir à une vieille image, les perles-pleurs, dont la banalité dégoûterait un élève moyen de rhétorique. Et ce sont, au cours des phrases, d'insupportables jeux de mots « Ingres dont la ruine est avaricieuse ; le dernier bateau japonais, les bills et les bulles, fluxions et horions, protêts et procès » et ce révélateur octosyllabe :

Roseaux pensants, roseaux penchants

où M. de Montesquiou n'hésita pas à utiliser, encore que peu aristocratique, le chuintement connu de tous les philologues et même des plus vulgaires mortels qui caractérise le dialecte auvergnat.

Non point pour échapper au blâme d'appliquer injurieusement le titre d'amateur à « tout homme portant une particule ou un titre » (*Roseaux penchants*, p. 290), mais par simple sentiment de la justice, j'aime au contraire à dire en quelle très haute estime tout lettré doit tenir le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui vient de publier **Autour de Honoré de Balzac**. On sait par quelles patientes et religieuses recherches il put établir l'histoire des œuvres de Balzac; voici de nouveaux documents qui demandent une étude plus ample. Je signale de même, pour y revenir le mois prochain, un livre charmant et délicat de M. Henri Ouvré : **Sur les marches du Temple** et la très savante thèse latine de M. Charles Andler sur **Les contributions des Irlandais aux mythes héroïques des Germains**, qui soulève de bien intéressansantes controverses chez les mythographes et les folkloristes.

PIERRE QUILLARD.

HISTOIRE. SOCIOLOGIE

Pierre d'Alheim : *Sur les pointes*, « Mercure de France », 3,50. — Aghassi : *Zëïtoum*, traduction d'Archag Tchobanian, préface par Victor Bérard, « Mercure de France », 3,50. — F. Tarrida del Marmol : *Les Inquisiteurs d'Espagne — Montjuich-Cuba-Philippines*, P.-V. Stock, 3,50. — Domela Nieuwenhuis : *Le Socialisme en danger*, préface d'Élisée Reclus, P.-V. Stock, 3,50. — Georges Goyau (Léon Grégoire) : *Autour du Catholicisme social*, Perrin, 3,50.

Une rapide et synthétique histoire intérieure de la dynastie des Romanov, de ce décor de monarchie à l'européenne, planté, par la volonté de quelques hommes et de quelques femmes, sur l'immense scène silencieuse de la Russie asiatique et inconnue, avec, pour concordances, l'énumération des importées danseuses qui viennent aider à l'œuvre de politesse et de civilisation, potentats et maîtres à danser, ballerines et tzarines, entrechats et potences : et comme la danseuse, portée par ses nerfs raidis et sa volonté tendue, tâche à donner au public muet l'illusion d'une humanité plus immatérielle, ainsi le souverain, être d'action ou de volonté parmi des muets inertes, érige l'apparence d'une civilisation en se guindant d'un effort soutenu sur les pointes.

Depuis le temps où le tzar Alexis Michel, en mil six cent soixante-treize, confie à un colonel et à un pasteur protestant le soin de recruter et de diriger une troupe de ballet, jusqu'au jour où un balletomane fait manger à ses conviés un chausson, acquis à prix d'or, de la Taglioni, le décor change, les capitales s'élèvent, les ports se creusent et les

flottes les remplissent, la religion se modifie, les costumes et les modes se transforment ; mais les âmes ne changent pas, elles restent fermées, impénétrables pour les occidentaux. Parfois de brusques éclairs nous laissent entrevoir la vraie nature, déconcertante pour être si lointaine. Ce Pierre Ier, si digne à Paris, si surprenant par l'effort personnel, si célébré par Voltaire, c'est le même là-bas qui décapite de sa main cinq de ses ennemis et en fait décoller cent autres par les plus dévoués boïars de sa cour : et, comme sa sœur Sophie a voulu régner, c'est lui qui décide qu'elle règnera sur des cadavres. Cent quatre-vingt-quinze potences sont plantées devant le couvent où elle est enfermée : trois cinquanteniers sont pendus contre la fenêtre même, et cinq mois ils y pourrissent, tenant dans leurs mains, maintenues par des tiges de fer, des placets qui battent contre les vitres.

Est-ce de notre siècle ou du temps d'Ugolin ? demandait Alfred de Vigny, en narrant les gentillesses d'un autre tzar, son contemporain. Ni de l'un, ni de l'autre : les hommes de l'époque dantesque étaient plus passionnés, plus violents, plus fanatiques que nous, mais des sentiments ou des instincts analogues aux nôtres, en somme, les faisaient agir. Tandis que les slaves sont différents. Leur gaieté effare plus encore que leur sauvagerie. Leurs plaisanteries, énormes, laborieuses, minutieusement organisées, font penser à des statues colossales, qui seraient des caricatures, à des sphynx burlesques.

Voici toute la cour, tzar et tzarine en tête, sur pied et en grand apparat, pour célébrer le mariage imposé à un vieil ivrogne et à la vieille veuve d'un patriarche. Il s'agit de ridiculiser les anciennes coutumes. On a affublé du costume solennel des tzars de jadis les minables épousés, et après la fête on les enferme déshabillés dans une maison où il n'y a qu'une chambre et qu'un lit, et aux murs de laquelle on a percé des trous « afin que le peuple pût venir voir la piteuse figure des deux vieillards, auprès desquels gisait la défroque ancienne des tzars, dont Pierre, souverain d'Europe, ne voulait plus ».

Pour un mariage analogue, celui du prince Galitzine avec Cochonnette, l'impératrice Anna Ivan fait construire une maison de glace avec mobilier complet et couche de glace, où l'on étend les époux avec une garde à la porte pour qu'ils ne s'enfuient.

L'empire russe ressemble à cette maison de glace : on attend sans cesse le craquement annonciateur du dégel et de la débâcle.

La grande Catherine, Sémiramis du Nord, protège Diderot et l'écoute : après quoi elle révèle à M. de Ségur que ce philosophe a le cerveau d'un enfant de dix ans.

Le ton d'ironie contenue, pince sans rire, se soutient tout le long du livre de M. d'Alheim, jusqu'aux dernières pages consacrées à la catastrophe de la Khodynka, lors du couronnement de Nicolas II, en mai 1896. L'auteur fut témoin oculaire, et la hantise du souvenir le tient encore. Au rapport officiel, mille cent vingt-huit personnes périrent. Peut-être le double peut-être le triple. Les fêtes publiques et privées ne s'interrompirent pas un instant : « Comment voulez-vous que cela ne se produise pas, disait à l'auteur une vieille dame française du meilleur monde, avec un tel concours de peuple? Mais ce que je trouve inexcusable, c'est d'avoir tourné la tribune impériale en plein soleil : cela a été un supplice pour Leurs Majestés. » Et dans la confortable salle de travail où les correspondants étrangers s'acquittent de leur besogne, un employé du ministère affiche cette note :

Le bureau des correspondants, ne pouvant, en raison de l'encombrement, contrôler et viser la copie de tous les journalistes, leur rappelle qu'ils doivent s'abstenir de toute rhétorique dans le compte-rendu qu'ils feront du regrettable accident du 18 mai.

D'ici à quelques semaines, on affichera sans doute d'autres notes à la même place, où de la même façon officielle l'enthousiasme sera réchauffé : mais cette fois-là les auteurs de la note allaient contre leur but; toute rhétorique eût été moins saisissante que le seul récit du « regrettable accident ».

Zeïtoun, par Aghassi. — Quand, depuis un an, une voix s'élevait en France en faveur des Arméniens, toujours d'autres répondaient : « Laissez-nous tranquilles avec les Arméniens, ce sont des gens qui se laissent massacrer à plaisir, il faut croire que cela leur convient.» Eh bien, n'en déplaise aux partisans de cette simpliste conclusion, voici des Arméniens qui ne prirent aucun plaisir à être massacrés, et qui le témoignèrent, de claire façon, à leurs persécuteurs. Zeïtoun, où prenez-vous Zeïtoun? Cherchez la ville sur l'Atlas Hachette, au moins de 1890, vous ne la trouverez pas. Les diplomates ne tiennent pas à la voir, il faudrait voir aussi cette Arménie qu'ils déclarent, suivant le mot d'un d'entre eux, un Russe, ne pas exister : ce Monténégro arménien, comme dit M. V. Bérard dans sa préface, et qui pourrait être le noyau de la future nation arménienne. C'est une ville fondée au quinzième siècle sur la chaîne du Taurus, au nord du golfe d'Alexandrette. Pendant près de cinq siècles elle se maintint indépendante, elle tomba en 1865 sous la suzeraineté des Turcs : ceux-ci voulurent changer cette suzeraineté en oppressive domination, d'où révolte en 1895, défense intrépide contre une armée turque, et finalement capitulation où les droits et les privilèges de la ville étaient solennellement reconnus et garantis.

Le livre traduit par M. A. Tchobanian a cet intérêt particu

lier qu'il a été écrit par un des chefs les plus en vue de l'insurrection, M. Aghassi, qui, avec ses trois compagnons, MM. Abah, Mleh, et Hratchia, fut l'âme de la défense. Ces quatre jeunes gens étaient connus sous le titre original des quatre barons, et c'est ainsi qu'ils sont désignés dans la convention finale qui stipule leur vie et leur liberté. M. Aghassi fait preuve du reste de la plus grande simplicité, évitant d'une façon constante de se mettre en scène, et laissant à l'héroïque population de Zeïtoun tout le mérite de la résistance.

C'est une série de combats pleins de couleur, où l'énergie individuelle joue le plus grand rôle ; où quelques hommes résolus et bien postés tiraillent pendant des heures contre des bataillons ; où des prêtres guerriers, comme le Vartabed Bartholoméos, combattent au premier rang, et ne promettent l'absolution à tel champion fameux que lorsqu'il apportera sa trentième tête d'ennemi. Oh ! ce ne sont pas des insurgés parlementaires ! Pour se procurer des armes et des munitions, ils n'ont rien trouvé de plus simple que de s'emparer d'une caserne, sorte de forteresse, où le gouvernement Turc entretenait un bataillon, avec du canon, pour les garder. Ils font là 400 prisonniers. Un des derniers jours du siège, quand tous les hommes de la ville sont au combat, les prisonniers mettent le feu au palais et s'enfuient : les femmes arméniennes éteignent d'abord le feu, puis se jettent sur les fuyards et les égorgent bellement ou les assomment, à coups de couteau et de bâton.

Bref, d'après le rapport du lieutenant-colonel de Vialar, attaché militaire français, le siège de Zeïtoun a duré 21 jours, du 14 décembre 1895 au 5 janvier 1896 (il y avait six mois que la guerre était commencée). Les Turcs étaient 50.000, les Zeïtouniotes 1.500. Au dernier moment, ayant épuisé leurs munitions, ils étaient décidés à tomber sur les Turcs la nuit, à l'arme blanche, tous, hommes, femmes et enfants. Et, dit l'officier français, peut-être auraient-ils réussi, malgré l'infériorité du nombre, à mettre les Turcs en déroute.

Toujours est-il qu'Edhem Pacha, le vainqueur d'hier, qui avait remplacé Remzi Pacha, lequel demandait 50.000 hommes de renfort, Edhem Pacha fut très satisfait d'accepter la médiation des consuls européens, et qu'une capitulation fut conclue, des plus honorables et des plus satisfaisantes pour les Zeïtouniotes.

Cette histoire nous montre qu'on ne tarde pas à trouver de l'appui quand on sait d'abord s'en passer : elle prouve aussi que les oppresseurs se lassent quand les opprimés rendent plus de coups qu'ils n'en reçoivent. Les Arméniens peuvent faire leur profit de ces enseignements, d'autres aussi.

Ils sont partout, les oppresseurs, et M. Tarrida del Marmol,

dans son livre : **Les Inquisiteurs d'Espagne**, nous en montre de latins et de catholiques, aussi raffinés dans la barbarie que les plus féroces des asiatiques et des mulsumans. C'est moins un livre qu'un recueil de documents et de cris de souffrance d'une série d'infortunés, entassés au hasard dans les prisons de Montjuich pour un crime qu'ils n'ont pas commis et qu'on soumet, pour leur arracher un aveu, aux plus abominables supplices. La fustigation, la soif, le fer rouge, l'écrasement des parties génitales, toutes ces atrocités pouvaient être familières aux anciens inquisiteurs ; le casque électrique est spécial aux nouveaux, c'est le fruit d'un siècle de lumières et de progrès scientifiques : « La tête du patient est étroitement emprisonnée dans un appareil métallique mis en contact avec une pile. On établit ensuite un courant insuffisant pour foudroyer, mais assez fort pour torturer d'épouvantable façon. Le malheureux dont le corps résiste voit sa raison sombrer. »

On voit que nos juges d'instruction auraient encore à apprendre delà les Pyrenées.

C'est la même folie sanguinaire qui rend irréconciliables et désespérés les insurgés de Cuba et des Philippines ; c'est elle qui a fait remplacer ici Martinez Campos par Weyler, là Blanco par Polavieja. Le rappel de Blanco fut exigé par l'archevêque de Manille. Son crime était d'avoir enjoint aux gouverneurs de province de n'emprisonner que les personnes dont la culpabilité serait prouvée. D'ailleurs, selon M. del Marmol, dans la métropole comme aux colonies, le clergé espagnol est l'instigateur de toutes les répressions sanglantes, aidé par une société d'hommes vertueux et bien pensants qui s'intitule *Association des Pères de famille.*

§

Le livre de M. Domela Nieuwenhuis sera indispensable à ceux qui écriront l'histoire du socialisme. Il expose, avec nombre de documents et de textes à l'appui, l'évolution du parti Marxiste en Allemagne, et fait voir que de révolutionnaire qu'il était, il est devenu parti politique, parti de réformes, parti petit-bourgeois. L'erreur fondamentale, selon M. Nieuwenhuis, est d'avoir cru aboutir par la conquête du pouvoir politique. Et, assez durement, il met en regard des actuelles déclarations de MM. Liebknecht ou Bebel au parlement ou aux divers congrès, leurs affirmations révolutionnaires d'autrefois, quand ils disaient que la question sociale doit être résolue non au parlement mais dans la rue, sur le champ de bataille. Aujourd'hui, ils ne sont pas dans la rue, ils sont au parlement ; ce changement de place entraîne le changement de leurs idées. Un danger non moins redoutable,

selon l'auteur, est la tendance à l'absolutisme de tous ces chefs de parti, leur inclination continuelle à ériger des dogmes, hors desquels il n'est point de salut. De jour en jour l'orthodoxie devient plus étroite, la discipline plus stricte. Quiconque ne s'y conforme pas exactement est excommunié. Il y a un verbe spécial : *hinausfliegen*, mettre à la porte. Le credo de la démocratie, le catéchisme socialiste est arrêté dans les congrès, et si Marx lui-même, qu'on invoque comme un Dieu, n'était pas mis à l'abri par la mort et la légende, il serait au nombre des hérétiques. D'ailleurs cette tendance autoritaire ne se limite pas à la tactique de combat, on la retrouvera après la victoire. C'est de l'Etat tout puissant, de l'Etat ordonnateur général (alregelaar) dans l'industrie, de l'Etat régulateur de la pensée, que le socialisme autoritaire attend tout le bonheur des temps à venir. L'Etat sera Dieu, le fonctionnaire sera prophète. M. Domela Nieuwenhuis, à cette tendance néfaste suivant lui, oppose le socialisme libertaire ou communisme anarchiste. Pour lui, comme pour MM. Reclus et Kropotkine, l'Etat est la bête mauvaise, la source de tout le mal. Il ne faut pas s'en emparer, il faut le détruire. Il est clair que cette doctrine est infiniment plus séduisante que la première. Malheureusement l'autre est bien plus facile à définir et à formuler. Comme M. Kropotkine l'avait fait dans la *Conquête du pain*, l'auteur hollandais nie que l'anarchiste soit nécessairement un chercheur d'absolu ; et quand même la suppression complète de toute autorité serait impossible, il faudrait néanmoins y tendre, sûr de réduire ainsi cette autorité à un minimum toujours décroissant. Mais autant les collectivistes qui vont jusqu'à nous dire : « L'ouvrier de nos jours jouit de plus de liberté qu'il n'en aura dans la société socialiste » (Kantsky), autant ces collectivistes sont nets et précis dans la construction de leur insupportable état autoritaire, autant les communistes anarchistes sont nuageux et vagues dans leurs promesses d'union indépendante et d'organisation sans contrainte.

La seule transformation préconisée d'une façon précise par M. Nieuwenhuis est celle de la famille, au moyen de l'éducation collective des enfants. La famille, dit-il, est un groupe qui se pose plus ou moins en ennemi vis-à-vis d'un autre groupe. Et tant que les enfants ne verront pas, par l'éducation collective, qu'ils appartiennent à une seule famille, ils ne connaîtront pas la fraternité... Toutefois point d'orphelinats ou d'établissements où les enfants soient enfermés derrière d'épaisses murailles, sans connaître les soins familiaux... Ici encore on ne voit pas nettement ce que veut l'auteur. Ce n'est pas l'internat, il le dit formellement. Or, dans presque tous les pays actuels, l'éducation de l'école est associée

à celle de la famille : les choses n'en vont pas mieux. Mais quelle que puisse être cette éducation collective « par laquelle les enfants seront mieux traités, de l'avis même des meres, et *s'amuseront davantage* », on est surpris qu'un écrivain aussi sérieux la propose. S'il est possible, à force de patience et de tendresse, d'élever sans *trop* de contrainte un enfant isolé, toute agglomération d'enfants ne subsiste que par la discipline, sans laquelle les plus forts réduiraient les plus faibles à la plus étroite servitude. Et pourtant de toute les disciplines, la plus odieuse est celle qui s'applique à des enfants.

Il est permis de compter davantage sur ce « revirement dans les idées morales » que l'auteur signale dans son dernier chapitre. Le degré de liberté dépend bien plus des habitudes morales que des lois. C'est de la transformation des idées traditionnelles, de l'usure progressive des préjugés, que doit venir l'émancipation.

Il faut savoir le plus grand gré à M. Georges Goyau d'avoir nettement défini ce que veut être le catholicisme social. Ce n'est pas un catholicisme abâtardi en philosophie religieuse, la fade tisane mystico-humanitaire de MM. Bérenger et Desjardins : c'est le catholicisme intégral, le catholicisme du moyen âge, autoritaire et centralisateur. Combien ses partisans ont raison ! Il n'est qu'une façon d'être, c'est d'être ce que l'on est, et quand on veut devenir autre chose, on n'est plus rien du tout. Mais les prêtres ne doivent pas se borner à attendre dans l'église des fidèles qui y viendraient de moins en moins. Ils doivent se mêler à la vie sociale sous toutes ses formes, et voici l'exemple d'un curé du Jura qui reconquiert sa paroisse en y fondant une coopérative, en se faisant épicier. Et M. Goyau note toutes les convergences vers ce catholicisme social : le dogme de la communion des saints devient un collectivisme surnaturel, et l'on ne peut s'empêcher d'être frappé des nombreux points de contact avec les socialistes autoritaires. Il semble que nous assistons à une croisade contre l'indépendance individuelle. Avec une singulière habileté, on tire parti, contre le concept même de liberté, de toutes les misères du régime capitaliste actuel. On abuse, pour la vieille économie politique bourgeoise, celle des Say et des Leroy-Beaulieu, de l'appellation équivoque d'économie libérale. Il semble que tout soit combiné pour persuader au peuple qu'il n'échappera à la misère présente qu'en acceptant un joug uniforme. Aimez-vous la contrainte, on en a mis partout ; et si le bât collectiviste ne va pas à vos épaules, voici le harnais catholique. M. Nieuwenhuis le rappelait dans le livre dont nous parlions tout à l'heure : des catholiques d'autrefois, taillant en plein drap, ont réalisé au Paraguay un État qui ne devait guère différer de celui que les socialistes autoritaires

nous préparent. Cet État, Chateaubriand l'a célébré pour les besoins de sa cause, mais je doute qu'il ait aimé d'y vivre. Et il semble qu'on puisse tenir à son indépendance, à l'individualisme même, sans pour cela être suspect d'approuver un ordre de choses où, en fait de liberté, la plupart des hommes ont celle de choisir entre un travail d'esclaves et la mort par la famine.

MARCEL COLLIÈRE.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

LIVRE. — Jean Trithème : *Traité des Causes secondes*, Chamuel, 5 fr. — REVUE : *Le Lotus Bleu* (mai).

L'ouvrage de l'abbé de Spanheim forme le premier volume de la première série Rosicrucienne qu'édite Chamuel.

Le traducteur — qui a voulu par modestie garder l'anonyme — est l'un des plus laborieux et des plus savants occultistes. Les lecteurs du *Mercure* le connaissent déjà. J'ai eu plus d'une fois l'occasion et le plaisir de leur parler de lui.

En raison du caractère hiéroglyphique et kabbalistique du latin dans lequel est écrit le **Traité des sept causes secondes**, la traduction ne pouvait donner, comme le dit le traducteur, « qu'une image incomplète et extérieure ». Car, « à l'instar de la Vulgate de saint Jérôme et d'un petit nombre d'autres traités hermétiques, chaque mot — dans le texte latin, bien entendu — chaque ligne, chaque lettre se lit suivant une clef qui se trouve exposée dans deux autres ouvrages de ce même Trithème : la *Stéganographie* et la *Polygraphie*. » Le traducteur a heureusement remédié à cette inévitable imperfection, en soulevant un coin du voile qui cache aux profanes les hautes vérités incluses en ce traité. S'inspirant des enseignements de la Kabbale sur les planètes et sur le symbolisme du tarot et des caractères de l'alphabet hébraïque, — il a donné, dans la préface et dans de nombreuses notes, de très précieuses indications et remarques, qui éclairent le texte d'une très vive lumière.

Ce traité est divisé en trois septaines. Il a un sens à la fois temporel et spirituel. C'est une sorte de chronologie mystique et, en même temps, un traité d'hermétisme et d'astrologie.

Il est précédé d'une vie très étudiée du célèbre abbé et d'une bibliographie soigneusement faite.

La partie exclusivement personnelle au traducteur étant de beaucoup la plus étendue fait du *Traité des causes secondes* un ouvrage presque entièrement nouveau. C'est dire tout le travail qu'il a dû coûter à ce dernier.

Tout l'ouvrage est écrit dans une langue précise et d'une élégange simplicité.

§

L'un des co-directeurs du **Lotus Bleu**, M. D. A. Courmes, publie dans le numéro de mai de cette revue, un interessant et curieux article portant pour titre : *La fin d'un cycle et le commencement d'un autre.* Je ne puis résister au désir d'en donner d'importants extraits.

« Voici, hélas, écrit-il, la guerre allumée à l'Orient de l'Europe et avec elle le commencement de la phase politique des troubles de l'époque.

» Le changement du sous-cycle mineur du Kali Yuga (1) qui coïncide avec ces troubles doit avoir lieu exactement le 12 avril 1899 ; mais ses effets, on l'a dit, se font sentir un temps avant et un temps après. En fait, ils ont déjà commencé depuis plusieurs années. »

Les effets d'un tel changement de cycle consistent essentiellement en *la liquidation du Karma collectif* (2) *des nations.*

Comment s'effectuera cette liquidation ?

« Dans le *Vihsnou Purana*, Parasada énumère comme suit les conditions réservées à la fin du Kali Yuga.

« Plus d'observance des règles antiques, perte des croyan- » ces, attraction vers les choses de la matière plutôt que vers » celles de l'esprit, augmentation des charges, diminution des » biens de la terre, affaiblissement de la vitalité dans les trois » regnes. »

» Le haut voyant Nostradamus a fait allusion à notre époque dans une centurie où il est dit :

« *Famine, peste et guerre*
« *Découvert sera le secret..* »

» H. P. B (Mme Blavatsky) écrivait en 1883, *sous la dictée d'un Maître*, les paroles suivantes en réponse à des questions posées (Theosophist, nov. 1883). « ... Nous serons bientôt à la » fin d'un cycle, géologique et autre. Des cataclysmes se suc- » céderont. Des forces sont accumulées à cet effet en divers » points. Des populations seront noyées ou tuées par milliers. » De nouvelles terres apparaîtront ; d'anciennes seront en-

(1) Kali Yuga désigne le dernier des quatre temps ou saisons qui se succèdent dans la vie d'un univers, d'un système solaire ou d'une planète. La durée totale d'un Kali Yuga terrestre est, d'après le brahmanisme et le bouddhisme, de 432.000 ans. Le présent s'est ouvert l'an 3102 av. J.-C.

J. B.

(2) Karma est la somme des mérites et des démérites qui déterminent, en grande partie, sinon entièrement, l'avenir d'un être. Chacun gère son Karma, autrement dit, récolte ce qu'il a semé. Il en est de même, des collectivités : famille, nation, race, religion, etc.

J. B.

» glouties. Des éruptions volcaniques et de gigantesques raz » de marée surgiront. Des secrets sur un passé non soup- » çonné seront découverts en dépit des scientistes de l'occi- » dent et à la confusion de la science présomptueuse. »

» Remarquons que ces lignes ont paru bien avant l'éruption du Krakatoa qui a fait 60.000 victimes, et du raz de marée du Japon qui en a fait 25.000.

» L'astrologie hindoue induit de mauvais présages du passage, en 1899, de huit planètes dans le signe maléfique du Scorpion.

» L'astrologie occidentale ne prévoit pas mieux de la conjonction d'Uranus et de Saturne qui a eu lieu le 6 janvier dernier et de celle de Mars et de Saturne qui se fera en fin 1897. D'autre part, le passage prochain d'Uranus dans le signe du Scorpion n'avait pas eu lieu depuis 1812, année de la retraite de Russie, et la conjonction d'Uranus et de Saturne récemment réalisée, nous l'avons dit, s'est reproduite pour la dernière fois, antérieurement, en 1852, veille de la guerre de Crimée.

» Enfin, l'application de la *Loi de Périodicité* aux enregistrements akasiques des âges a donné à Buchanan les inductions suivantes déjà publiée dans le *Lotus Bleu* de février 1891. Nous n'en reproduisons ici que les points les plus saillants.

« ... La période de convulsion approche. La prochaine élec- » tion présidentielle aux Etats-Unis d'Amérique marquera le » commencement de la crise. (Notons que cette élection a eu » lieu tout récemment).

. . . . . .

» Les troubles seront encore aggravés par la guerre qui » aura lieu en Europe à la fin du siècle, guerre qui sera le » coup de grâce pour les gouvernemen's monarchiques.

» Ce n'est qu'en 1916 que le calme sera complètement ré- » tabli.

» Tout sera bouleversé, les religions comme autre chose.

. . . . . .

» Le cycle de la femme approche : il compensera amplement » l'horrible tourmente qu'il va falloir traverser.

. . . . . .

» La Nature se prépare aussi à entrer dans la partie : cyclo- » nes dévastateurs, cours dérangé des saisons, étés sans chaleur, » tremblements de terre, raz de marée, etc., etc., »

» Il convient de remarquer, en terminant, que toutes ces prévisions, pour si exactes qu'elles puissent être, représentent l'aspect *condensé* des choses, alors que, quoi qu'il arrive, nous ne les subissons généralement qu'une à une, ce qui est très différent comme sensation.

» Et puis, en tout état de cause, le *véritable moi* de l'homme

est au-dessus des atteintes des événements, au-dessus de ce qu'on nomme la mort. Il n'y a donc pas lieu de s'émouvoir outre mesure et il faut continuer à remplir, chacun en ce qui le concerne, la tâche qui nous est dévolue dans ce monde. »

JACQUES BRIEU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE. — Ch. Andler : *Les Origines du Socialisme d'Etat en Allemagne*, Alcan, 7 fr. — Ernest d'Hauterive : *Un Soldat de la Révolution : le général Alexandre Dumas*, Ollendorff, 3.50. — P. de Massa : *Souvenirs et Impressions*, Calmann-Lévy, 3.50.

LITTÉRATURE. — *Paul Verlaine et ses Contemporains, par un Témoin impartial*, Bibliothèque de l'Association, 1 fr. — Burlamacchi : *Toute une moisson de Pensées de Femmes*, Le Soudier, 4 fr. — A. Brisson : *Portraits intimes* (3e série), A. Colin, 3.50. — Comtesse Dash : *Mémoire des Autres*, tome V., Montgredien et Cie, 3.50. — G. Deschamps : *La Vie et les Livres* (4e série), A. Colin, 3.50. — L. Gautier, *Bibliographie des Chansons de Geste*, Welter, 20 fr. — Adrien Mithouard : *Paul Verlaine ou le Scrupule de la Beauté*, Bruxelles, le Spectateur catholique, 1 fr. — G. Sand : *Lettres à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, Calmann-Lévy, 3.50. — T. de Wyzewa : *Ecrivains étrangers* (2e série), Perrin et Cie, 3.50.

PHILOSOPHIE ET SCIENCE. — Dauriac : *La Psychologie dans l'Opéra français*, Alcan, 2.50. — Dr E. Laurent : *La Poésie décadente devant la Science psychiatrique*, A. Maloine, 2.50. — Max Nordau : *Psycho-physiologie du Génie et du Talent* (trad. de l'allemand par Dietrich), Alcan, 2.50. — R. Teixeira Mendès : *Le Positivisme et la Pédantocratie algébrique*, etc., Rio de Janeiro (siège central de l'Eglise positiviste). — Jean Trithème : *Traité des Causes secondes* (précédé d'une vie de l'auteur, d'une bibliographie, d'une préface et accompagné de notes, ouvrage orné d'un portrait), Chamuel.

POÉSIE. — A. Bruant : *Sur la Route*, Flammarion, 3.50. — P. Courtois : *Dans la Paix du soir*, Perrin et Cie, 3.50. — Comtesse A. de Goulaine : *Petit Bouquet*, nouv. édit., Calmann-Lévy, 3.50. — J. Lorrain : *L'Ombre ardente*, Fasquelle, 3.50. — H. Michel : *Chants de la Vie*, Libr. de l'Art Indépendant, 3 fr. — De Montesquiou Fezensac : *Roseaux pensants*, Fasquelle, 3.50. — J. Chasle Pavie : *Stances d'hier* (préface de G. Rodenbach), Ollendorff. — Xavier Privas : *Chansons Chimériques*, Ollendorff, 3.50. — Jean Rémy : *Les Deux Coupes*, Vanier, 3 fr. — P. Seure : *Au Gré du Vent*, Lemerre, 3 fr. — G. Vicaire : *Le Clos des Fées*, Lemerre, 3 fr.

Publications d'Art. — A. Trachsel : *Les Fêtes réelles*, « Mercure de France », 40 fr. — Fabre d'Olivet : *La Musique expliquée comme Science et comme Art et considérée dans ses rapports analogiques avec les Mystères religieux, la Mythologie ancienne et l'Histoire de la Terre* (Œuvre posthume publiée par les soins de René Philipon), avec un portrait inédit de Fabre d'Olivet, Chamuel.

Roman. — Paul Adam : *Le Vice Filial*, Ollendorff, 3.50. — Belin de Baignoux : *Son Cœur*, Ollendorff, 3.50. — G. Beaume : *Pierrette*, Borel, 1 fr. — M.-A. de Bovet : *Parole jurée*, Lemerre, 3.50. — M.-A. de Bovet : *La Famille Carbonnel*, Soc. Fr. d'édit. d'art. - Alcanter de Brahm : *Telle que toujours*, Bibl. de la Critique, 3 fr. — Cat : *La Vocation de Soledad*, Perrin, 3.50. — J. Claretie : *L'Accusateur*, Fasquelle, 3.50. — Desroches : *L'Eternelle Illusion*, Ollendorff, 3.50. — A. Du Bois : *Les Romans de la Voie Sacrée*, Lemerre, 3.50. — G. Geffroy : *Pays d'Ouest*, Fasquelle, 3.50. — A. Germain : *Chantez les Baisers*, Simonis Empis, 3.50. — A. Hermant : *Les Transatlantiques*, Ollendorff, 3.50. — C. Lemonnier : *L'Homme en amour*, Ollendorff, 3.50. — D. Lesueur : *Le Mariage de Gabrielle*, Calmann Lévy, 3.50. — M. A. B. (Mme E. Bosc) : *Nouvelles ésotériques*, Librairie des Sciences psychiques, 3 fr. — Auguste Marin : *La Belle d'Août (mœurs provençales)*, Ollendorff, 3.50. — G. de Maupassant : *Boule de Suif*, Magnier, 50 fr. — Jean Morgan : *En Genèse*, Plon, 3.50. — R. de Pont-Jest : *Grand Mariage*, E. Dentu, 3.50. — L. Xavier de Ricard : *Dans l'autre monde : Les Conditions de Claire*, Chamuel, 3.50. — J.-H Rosny : *La Tentatrice*, ill. Borel, 1 fr. — J. Saint-Cère : *La Noce sentimentale*, Ollendorff. 3.50. — Sidi-Flocoun : *Contes d'amour*, etc., Charles, 3 fr. — A. Silvestre : *Le Petit Art d'aimer*, Ollendorff, 3.50. — R. L. Stevenson : *Le Roman du Prince Othon*, (traduit de l'anglais par Egerton Castle), Perrin, 3.50. — Michel-Ange Vaccaro : *L'Evolution de l'Amour*, Société Libre d'Ed., 2 fr. — Jane de la Vaudère : *Les Demi-Sexes*, Ollendorff, 3.50. — Vierge : *L'Envers du Mal*, Flammarion, 3.50. — Vigné d'Octon : *Journal d'un Marin*, Flammarion, 3.50. — J. Viollis : *L'Emoi*, Borel, Lotus bleu 1 fr. — Comte Wodzinski : *Le Journal de Liliane*, Calmann Lévy, 3.50.

Sociologie. — Durkheim : *Le Suicide* (étude sociologique), Alcan, 7. 50. — Métin : *Le Socialisme en Angleterre*, Alcan, 2.50. — Novicow : *L'Avenir de la Race blanche*, Alcan, 2.50. — E. de Roberty : *Le Psychisme social*, Alcan, 2.50. — H. Le Roux : *Nos Fils. Que feront-ils ?* Calmann-Lévy, 3,50. — P. Verdad Lessard : *Du Parti que l'on peut tirer de la Colonisation pour résoudre le Problème social* (Préface de M. de Mahy), Nantes, J. Lessard.

Théatre. — G. Fabius de Champville : *Une Inspection* (monologue), F. de Launay, 0,50. — H. Ibsen : *Brand* (poème dramatique, traduction de M. Prozor), Perrin, 3.50. — De Kerhalvé : *Saynètes*, Lemerre, 2 fr. — O. Méténier : *Le Loupiot*, Ollendorff, 1 fr. - O. Méténier : *La Bréme*, Ollendorff, 1 fr.

Voyages. — P. Ginisty : *De Paris au Cap Nord*, L. Chaux, 3.50. — Ch. le Goffic : *Sur la Côte*, A. Colin, 3.50. — Nansen : *Vers le Pôle*, (trad. de Rabot), Flammarion, 10 fr.

Littérature étrangère. — Rufino Blanco Fombona : *Alfredo de Musset*, Caracas, typographia El Cojo. — Pol de Mont : *Van Jezus* (dessins de Charles Doudelet), Anvers, Jt. Buschmann. — Quaglino Romolo : *Fior' Brumali*, Milan, Sonzogno, 1 l.

JOURNAUX ET REVUES

Revue du Palais (1er juillet). — Mémento.

Il est difficile qu'un écrivain intelligent lasse de mauvaise besogne s'il veut dire sa pensée touchant les œuvres et un maître qu'il aime et qu'il vénéra ; aussi, on ne féliciterait pas davantage M. Bourget de sa récente étude sur *Gustave Flaubert* (**Revue du Palais**), si elle n'était plus qu'excellente ; mais c'est un des plus remarquables morceaux de critique que nous ayons lus depuis longtemps et peut-être le seul qui nous ait pleinement satisfait par son acuité, sa justesse, sa profondeur et sa sympathie. Voilà donc de la critique « positive », selon le sens qu'on a récemment donné à ce mot, de la critique qui ouvre les fenêtres, fait entrer le soleil, l'air et tous les jeux de la lumière. La vision est brève, mais nette et resplendissante. Au bout de ces quinze pages, on a vu un Flaubert, tout pénétré par les mystérieux rayons de l'analyse, surgir dans une atmosphère nouvelle, et pourtant la vraie, qui aurait la propriété de grandir en même temps que de diaphanéiser les êtres.

Il s'agit d'une lecture donnée au *Taylorian Institute*, à Oxford, encore tout plein du souvenir d'un écrivain anglais, Walter Pater, qui par sa patience de ciseleur n'est pas sans analogie avec le Flaubert de la *Légende de Saint Jean l'Hospitalier*. Après avoir discrètement confronté ces deux ombres, M. Bourget entame son étude et, partant des années d'enfance de Flaubert (1830) mène jusqu'en 1880 une analyse combinée du caractère de l'homme et du caractère de l'écrivain. D'abord il montre comment est née lentement en Flaubert cette conviction que le monde a « la haine de la littérature », comment il fut amené à concevoir « ce qui fait

le fond de son esthétique : la contradiction de l'Art et de la Vie ». La vie, de très bonne heure, lui sembla n'avoir d'autre utilité que de littérature et d'art. Alors, comme le dit M. Bourget, pour l'artiste littéraire, « la vie n'est qu'une occasion de dégager l'œuvre d'art, devenue ainsi, non plus un moyen, mais une fin, non plus une image de la réalité, mais la réalité même et la seule qui vaille la peine de supporter la douleur d'être homme ». M. Bourget montre ensuite l'évolution de ces idées dans l'œuvre même de Flaubert. Il écrit sans but extérieur ; Balzac, tout en jouissant sans doute de son génie, rêvait d'amour, d'argent, de gloire, de pouvoir ; Flaubert avouait un absolu dédain de toutes les ambitions communes : « Je vise à mieux qu'au succes, déclarait-il à un ami, je vise à me plaire... Si mon œuvre est bonne, si elle est vraie, elle aura son écho, sa place, dans six mois, dans six ans, après la mort, qu'importe... » Ce « qu'importe », il faut être très courageux et très fort pour le prononcer de bonne foi et sans aucune arrière-pensée. Est-il nécessaire de ne rechercher jamais le succès extérieur ? Non. Il y a là une question de tempérament, et le succès n'est déshonorant que s'il a été bassement quémandé par de lâches concessions. D'ailleurs, malgré son goût de se frotter aux écrivains désintéressés, celui qui ne songe qu'au succès se met, par le fait même, en dehors de la littérature : c'est aux impatients, affligés par la lenteur de la roue mais qui supportent fièrement l'injustice ou le dédain, que l'exemple de Flaubert peut être utile. La gloire lui vint tard ; le succès, jamais.

A propos de l'impersonnalité dans l'art de Flaubert, M. Bourget a écrit les meilleures pages de son essai. Il constate, avec perspicacité, que, malgré son horreur de se mettre en scène lui-même, c'est de lui, Flaubert, que pourtant il est question d'un bout à l'autre de son œuvre. Il n'y a pas d'art impersonnel.

« Si Gustave Flaubert avait vraiment conformé son activité d'artiste à toute la rigueur de ses théories et completement, absolument dépersonnalisé son œuvre, ses livres ne nous arriveraient pas imprégnés de cette saveur de mélancolie, pénétrés de ce pathétique qui nous les rend si chers. C'est ici, Messieurs, l'occasion de constater une fois de plus cette grande loi de toutes les créations d'art. Ce qu'il y a de meilleur, d'essentiel, de plus vivant en elles, ce n'est pas ce que l'artiste a médité et voulu, c'est l'élément inconscient qu'il y a déposé, le plus souvent à son insu, et, quelquefois, malgré lui. J'ajoute qu'il faut saluer dans cette inconscience non pas une humiliation pour l'artiste, mais un ennoblissement de sa tâche et une recompense d'un autre travail : celui qu'il a fait non pas sur son œuvre elle-même, mais sur son propre

esprit. Ce don de mettre dans un livre plus de choses qu'on ne le soupçonne soi-même, et de dépasser sa propre ambition par le résultat, n'est accordé qu'aux génies de souffrance et de sincérité qui portent dans le fond de leur être le riche trésor d'une courageuse et haute expérience désintéressée. C'est ainsi que Cervantès a fait *Don Quichotte* et Daniel de Foë *Robinson*, sans se douter qu'ils y insinuaient, l'un, toute l'héroïque ardeur de l'Espagne, l'autre toute l'énergie solitaire de l'Anglo-Saxon. S'ils n'eussent pratiqué, de longues années durant, ces vertus, le premier de chevaleresque entreprise, le second d'invincible endurance, leurs romans fussent restés ce qu'ils voulaient que ces livres restassent, de simples récits d'aventures. Mais leur âme valait mieux encore que leur art, et elle a passé dans cet art pour lui donner cette puissance de symbole qui est la vitalité agissante des livres. Eh bien ! l'âme de Flaubert aussi, valait mieux que son esthétique, et c'est cette âme qu'il a insufflée, contre sa propre volonté, dans ses pages, qui leur assure cette place à part dans l'histoire du roman français contemporain. »

Selon M. Bourget, le thème unique de tous les romans de Flaubert c'est « l'abus de la pensée » ; si médiocre que soit un idéal, il est toujours contrarié par l'hostilité de la médiocre humanité : *Madame Bovary, L'Education sentimentale, Bouvard et Pécuchet.*

« Ce même thème soutient *Salammbô* où l'empoisonnement de la pensée et du rêve est montré, agissant sur des âmes barbares avec la même force destructive que sur des âmes civilisées. Ce même thème circule dans la *Tentation de saint Antoine* où la pensée et le rêve sont de nouveau aux prises, cette fois, avec une âme croyante qui en agonise de douleur, en sorte que cet homme, de raisonnement et de doctrine, qui s'est voulu impassible, impersonnel et glacé, se trouve avoir donné comme motif profond à tous ses livres, le mal dont il a souffert : l'impuissance d'égaler sa vie à sa pensée et à son rêve. Seulement au lieu que, chez lui, cette pensée et ce rêve étaient à leur maximum, ses doctrines d'art l'ont amené à choisir pour ses romans des existences dans lesquelles cette pensée et ce rêve sont à leur minimum, et cela même ajoute à l'accent des livres. Nous sentons, par delà ses ironies continues, sa réserve volontaire, sa surveillance de lui-même tout un monde d'émotions qu'il ne nous dit pas. C'est Diderot, je crois, qui a jeté au cours d'une de ses divagations esthétiques cette phrase admirable : « Un artiste est toujours plus grand par ce qu'il laisse que par ce qu'il exprime. » Flaubert se fût révolté là contre, lui, l'expressif par excellence, et pourtant aucune œuvre plus que la sienne ne justifie cette parole de l'esthéticien, tant il est vrai que nous sommes tous,

suivant une vieille comparaison, les ouvriers d'une tapisserie dont nous ne voyons que l'envers et dont le dessin nous échappe. »

M. Bourget conclut ainsi : « Flaubert, ce poète lyrique, né d'un médecin et grandi dans un hôpital, l'avait trouvée toute faite en lui, cette synthèse du romantisme et de la science. Il s'était trouvé aussi tout prêt pour ressentir et pour traduire, lui, l'ardent idéaliste emprisonné dans toutes les misères d'une ville de province, la haine des lettrés contre la médiocrité ambiante, qui est une des formes de la révolte contre la démocratie. Enfin, et c'est par là qu'il demeure si vivant parmi nous, et si présent, malgré les tendances nouvelles des lettres françaises, il a donné aux écrivains le plus magnifique exemple d'amour passionné, exclusif pour la littérature. Avec ses longues années de patient scrupule et de consciencieuse attente, son admirable dédain de l'argent, des honneurs, des succès faciles, avec son courage à poursuivre jusqu'à leur extrémité son rêve et son œuvre, il nous apparaît comme un héros intellectuel... le plus grand, le plus pur, le plus complet de nos artistes littéraires. »

Cette conclusion semblera peut-être d'un enthousiasme excessif, surtout à un moment où la théorie de l'art pour l'art est combattue, sans arguments sérieux, il est vrai, par des jeunes gens qui la croient surannée, parce qu'ils ne l'inventèrent pas. Mais, si Flaubert n'est pas le plus grand de nos artistes littéraires, il est du moins l'un des plus grands. Après quarante ans et plus, après deux révolutions littéraires, pas une ligne n'a bougé de son œuvre ; et à son dernier livre il manque peu de chose pour qu'on le juge égal à *Robinson Crusoë* ou à *Don Quichotte*. C'est le roman de la déception, comme l'*Eve future* est le roman de l'ironie : et ces deux livres, l'un où tout rate, l'autre où on achève l'impossible, un jour on les croira frères jumeaux, car leurs conclusions sont également amères, également affolantes. Que la science vienne à bout de rendre palpable le rêve le plus insensé ; ou qu'elle prouve son impuissance même à distraire deux pauvres rentiers ; il faut qu'à la fin l'homme se retrouve seul avec lui-même et qu'il comprenne que tout est inutile. Quelle danse macabre que *Bouvard et Pécuchet !* Oui, elle est plus sinistre que celle de Holbein, plus sombre que les noires imaginations du xv^e^ siècle ! Que Flaubert n'ait pas su bien précisément ce qu'il faisait, que ce livre et toute son œuvre dépassent l'importance de ses conceptions, c'est possible, — et c'est effrayant, mais c'est la part de l'inconscient, du dieu inconnu. Mettons-le donc, ce grand écrivain, au nombre des héros intellectuels, non parce que M. Bourget l'exige, mais parce que c'est juste, parce qu'il représente, lui plus que nul autre, et

plus hautement, la grande tradition de l'art, du désintéressement littéraire et du sacrifice à cet égoïsme supérieur qui se nomme : l'idée.

R. DE BURY.

MÉMENTO. — **La Lutte** (Juin) : *Un grand Méconnu* (Blanc Saint-Bonnet), par Georges Ramaekers : « Blanc Saint-Bonnet surpasse l'auteur de *L'Homme* de toute l'émotion de son style admirable et l'apologiste historien du *Pape* de toute la hauteur de sa métaphysique chrétienne. »

Revue Biblio-Iconographique (Juin) : *William Morris et l'Art du Livre*, par Octave Uzanne : « Les caractères dessinés, gravés, poinçonnés et fondus par William Morris, alors même qu'ils ne témoignent point d'une rare singularité, ont le mérite de nous ramener à la logique des types noirs, gras, d'une lisibilité absolue. »

Durandal (Juin) : *Octave Pirmez*, par Arnold Goffin : « ... Ce penseur fier et tendre qui passa presque incognito, son œuvre méditative relevant d'un ordre intellectuel et sentimental trop rare pour qu'elle pût espérer émouvoir quelque écho... »

L'Humanité intégrale (Juin) : *L'Amour et l'Immortalité*, par J.-Camille Chaigneau : « Le périsprit contient, parmi ses organes, un amas de germes en nombre infini... Ces germes que l'on peut regarder comme autant de clichés microscopiques, l'être désincarné et maître de lui a vraisemblablement le pouvoir de les épanouir un à un... Ces germes sont les organes reproducteurs des divers états passés par lesquels l'être évolua... Et, de même qu'à la base de l'amour il y a une fonction de reproduction, celle de l'espèce, — à la base de l'immortalité, il y a une fonction de reproduction, celle de l'individu. »

La Revue. *Geste pour l'idée*. Première année. N° 1 (10 Juin) : « Cette *Revue* sera littéraire et sociale, idéaliste et démocrate. »

Revue des Deux-Mondes (15 Juin) : *La Sémantique*, par Michel Bréal. — L'auteur expose une théorie de la signification des mots par laquelle il veut corriger les excès de la phonétique, science des sons, et du vitalisme linguistique poussé à l'extrême par Darmesteter.

Le Petit Temps (22 Juin) : *La Vanité d'un Philosophe*, par T. de Wyzewa : « De tous les Européens qui vivent ou qui ont vécu jamais, écrivait Nietzsche en 1882, personne n'a une âme aussi vaste que la mienne ; ni Platon, ni Voltaire, ni Goethe ne m'égalent en étendue de pensée. J'aurais pu devenir le Bouddha de l'Europe ; un Bouddha exactement inverse de l'autre en vérité... C'est moi qui suis aujourd'hu

le sommet de toute la réflexion et de tout le travail intellectuel de l'Europe. »

Le Temps (23, 26, 29 Juin) : *A propos de Don Juan* : La légende espagnole et la légende de Don Juan ; le *Don Juan* de Tirso de Molina ; Don Juan de Séville, par Gustave Larroumet.

Revue de Paris (1er Juillet) : *Le Dernier amour de Lope de Vega*, par Gustave Reynier.

La Revue Générale (Juillet) : *L'Art en Belgique*, par Ernest Perrier.

L'Ermitage (Juillet) : *Les plus récents Poètes Anglais*, par Henry-D. Davray.

La Revue Blanche (1er Juillet) : *Paysages de Chine*, par Paul Claudel.

La Plume (1er Juillet) : Numéro consacré à *Alphonse Mucha*.

La Province Nouvelle (Juillet) : *Octave Mirbeau*, par Georges Odinet : « Il a réalisé mieux qu'une suite de romans ; il s'est voulu l'apôtre des causes les plus nobles... Doué merveilleusement pour comprendre toutes les œuvres sous tous leurs aspects, il a saisi les indéfinissables nuances... M. Octave Mirbeau apparaît environné de haines, mais indifférent, accomplissant logiquement la tâche de justice qu'il s'est imposée...»

Le Sillon (10 Juillet) : *Traditions et Innovations poétiques*, par Robert van der Elst.

Revue des Revues (15 Juillet) : *Le Mouvement Wallon*, par Wilmotte.

Revue des Deux-Mondes (15 juillet) : *La Question du Vers libre*, par René Doumic.

La Revue de Paris (15 juillet) : *Correspondance de Renan et de Berthelot, I.*

Revue Blanche (15 juillet) : *Le Crépuscule polaire et l'aube française*, par Catulle Mendès. — Après avoir noté « l'outrecuidance » du manifeste où M. Lugné-Poe prétendait, lui, simple « comédien médiocre », juger les tendances d'un mouvement littéraire en pleine évolution, M. Mendès nous dit le néant des actuelles littératures septentrionales qui ne vivent que du pillage des œuvres françaises. « En Europe tout le théâtre est en proie au pastiche de nos ignominieux théâtres. » Subir l'influence d'un Ibsen, soit ; mais se garder de la ridicule admiration d'un tas d'œuvres étrangères, qui ne sont en somme que la maladroite copie de nos livres et de nos pièces à succès.

La Quinzaine (15 juillet) : *La Critique et les Écrivains*, par Camille Vergniol.

Le Temps (17 Juillet) : *Louis II de Bavière*, par Th. Lindenlaub.

Revue Encyclopédique (17 et 24 Juillet) : *Le Roman en Allemagne*, par Louis de Hessem : « Deux courants finissent par se constater assez nettement: L'un, le moins considérable, entraîne les écrivains dont l'inspiration est restée manifestement allemande ; l'autre, plus large, emporte les auteurs ayant subi d'une façon plus ou évidente ou inconsciente l'influence étrangère.. , la nôtre et celle d'Angleterre en premier lieu. Les traductions de nos romanciers foisonnent sous tous les formats, à tous les prix. »

Le Petit Temps (18 juillet) : *Les* Logia *de Jésus-Christ*, par Edouard Naville. — Analyse d'un manuscrit du commencement du IIIe siècle récemment découvert et contenant un fragment d'un de ces recueils des « Paroles du Christ » très répandues dans les premiers siècles et qui ont sans doute précédé la rédaction actuelle des synoptiques. Le fragment, très court, semble l'œuvre d'un chrétien gnostique d'Egypte : « Jésus dit : ... Lève la pierre et là tu me trouveras ; fends le bois et là je suis aussi. »

Le Figaro (19 juillet). *Le Cabaretier-poète Gallet*, par P. Lacome. — Histoire anectodique du fondateur du *Caveau* « qui dure encore ». Chez ce Gallet, au carrefour Bussy, se rencontraient : Siron, le musicien Rameau, Collé, Panard, Crébillon fils, le peintre Boucher, Duclos, Helvétius, etc.

L'Eclair (22 juillet) : *Suicides*, par Louis de Gramont. — L'homme, désormais sans espoir extra-terrestre, voit la vie « dans toute sa glaciale horreur ». Ce *taedium-vitae* est la seule cause des suicides à cette heure si fréquents : l'alcoolisme même est un effet et non une cause.

Le Journal (15 et 22 juillet). — Appel chaleureux de M. Coppée en faveur des sinistrés Alsaciens. Huit jours plus tard, aveu que « la pensée d'envoyer un souvenir à l'Alsace éprouvée » n'a pas trouvé d'écho « suffisant » dans le public.

Le Réformiste (23 juillet) : *La Réforme de l'Ortografe*, court historique, par Albert Grimaud. — Article intéressant, mais difficile à lire, ce journal s'imprimant selon les principes de la « nouvèle ortografe ».

R. B.

LETTRES ANGLAISES

R. L. Stevenson : *Le Roman du Prince Othon*, traduit par Egerton Castle, Paris, Perrin, 3.50. — W. B. Yeats : *The Secret Rose*, London, Lawrence and Bullen. — Revues : *To Morrow*. — *The University Magazine*. — *The Progressive Review*. — *The New Century Review*. — *The New Review*. — *The Bookman*. — *The Saturday Review*. — *The Review of Reviews*. — *Cosmopolis*.

C'est vers 1883, alors qu'il s'était installé à Hyères pour rétablir sa santé délabrée par le climat d'Ecosse, que R. L. Stevenson écrivit **Prince Otto**. Il eut même, ainsi qu'en témoignent de nombreux passages de sa correspondance, une prédilection marquée pour ce livre, le considérait comme une de ses meilleures œuvres au point de vue littéraire, encore qu'il eût prescnti avant de le publier qu'il s'adressait à un cercle restreint : « J'y ai mis bien du travail, écrivait-il, et par conséquent je ne m'attends pas à lui voir trouver grande faveur auprès du public. »

En effet *Prince Otto* est la moins connue des œuvres de R.L. Stevenson. Tout le monde connaît l'*Etrange cas du Dr Jekyll*, le *Dynamiteur*, l'*Ile au trésor*, *Suicide-Club*, les *Nouvelles mille et une nuits* qui furent traduits en toutes langues, et où appaaissent tour à tour les si différentes et personnelles caractéristiques de l'auteur. Mais peu de gens apprécient ce roman, où cependant se résument les diverses qualités de Stevenson ; où l'on retrouve, à vrai dire diminuées un peu et moins frappantes à cause même de leur réunion là, la puissance et la grâce de leur fantaisie, la perfection du style et de l'expression éparses ailleurs. Je me rappelle ma surprise de n'avoir point trouvé, dans la délicate et profonde étude que M. Marcel Schwob a publiée sur R. L. Stevenson, le moindre mot sur cette œuvre, pas même la mention de son titre, alors que je la trouvais si inséparable du reste, si nécessaire à l'ensemble. Ici, l'opinion de M. Sydney Colvin, que cite le traducteur est curieuse : « Les admirateurs de *Prince Otto* sont peut-être un groupe moins nombreux, mais ceux-là sont les vrais Stevensoniens. »

Dès les premières pages de ce livre, diverses ressemblances, coïncidences fortuites, font penser au *Crépuscule des Dieux*, d'Elémir Bourges. Mais ces deux œuvres n'ont, à part cela, rien de commun entre elles, sinon chacune sa particulière beauté et ne peuvent se rapprocher que comme belles et grandes choses ; et à mesure qu'on lit, apparaît l'originalité distinctive, s'affirme la personnalité puissante de Stevenson. Paradoxal agréablement, moqueur, ironique avec froideur et légéreté il développe sans effort ni difficulté apparente des questions philosophiques et politiques. La principauté de Grünenvald est la scène où se

joue, clair et simple, le tragique badinage de quelques marionnettes humaines, fragment du drame entier des existences. La traduction qu'en donne M. Egerton Castle permettra à ceux déjà séduits par Stevenson et aux autres de connaître mieux le délicat écrivain et le merveilleux conteur. C'est un travail fort bien fait, une traduction française par un auteur anglais, suivant de très près le texte, un peu parfois au prix de bizarreries grammaticales et de souffrances syntactiques, mais qui a le grand mérite de laisser à l'original, plus qu'une autre méthode de traduction, son caractère particulier et national ; de rendre parfois très exactement les délicatesses, les recherches, les trouvailles de style et de conserver les couleurs et les nuances, la force et la finesse d'expression qu'a voulues l'auteur.

Un livre en prose par un poète, et en ce cas-ci un excellent livre, c'est **The Secret Rose** par W. B. Yeats. Maintenant M. W. B. Yeats apparaît plus clairement et plus nettement capable de tenir les promesses que sa personnalité première, puissante et originale, avait faites à ses admirateurs. Il est à présent incontestablement reconnu comme un des rares qui vont dépassant les autres ; ni littérateur, ni poète, ni artiste, ni quoi que ce soit ; mais tout cela ensemble au contraire, ou plus simplement : Yeats. Son livre est fait de récits tous tirés des sources gaëliques ou celtiques ; légendes féeriques, épisodes des sagas, histoires antiques et fabuleuses complètement remaniées ou imaginées entièrement sur ces données. L'étincelant et lucide esprit du poète lui permet de laisser complètement fermé le sens ésotérique et symbolique de ses histoires, si bien qu'au lecteur simple et profane elles apparaissent avec tout le charme du merveilleux inexpliqué et troublant, et qu'aux autres, *the happy few*, elles sont les riches draperies, le magnifique décor qui cachent le seuil du mystère irrévélé, de la dangereuse beauté tentatrice et fuyante, que nul n'atteint et que tant ignorent. M. Yeats, cependant, parvient à nous arracher à ce monde pour nous lancer éperdument à travers des heures de rêve, des songes, des visions, comme s'il nous incorporait « dans quelque monde plus poignant et fragile dont les frontières sont les couleurs et les silences intenses de ce monde ».

Ils sont séduisants et lointains, les personnages et les héros auxquels nous introduit M. Yeats : La reine Dectira et le barde Aodh ; le roi d'Erin et les sorcières du hibou gris ; Angus le saint, l'outcast Cumhal qu'on crucifie ; le dernier chevalier de Saint-Jean ; Costello the Proud, Oona et Dermott. Il passe sur eux un grand souffle épique dans les lointains où nous les voyons, et leurs gestes s'amplifient, s'harmonisent non plus simplement barbares et violents, mais adoucis par des amours et des tendresses plus qu'humaines. De par le

recul des temps, leur signification se symbolise infiniment ; ils acquièrent une grandeur presque fantastique, et deviennent les inépuisables sources d'innombrables visions, lueurs du passé qui éclairent les avenirs.

Encore que parmi ces récits le choix soit difficile et la classification impossible, j'avoue préférer les six qui content l'histoire de Hanrahan the Red. Les deux derniers surtout, la Vision et la Mort de Hanrahan, sont de la plus extrême beauté. Il faudrait, pour les expliquer, plus de mots que n'en contiennent les récits, tant M. Yeats exprime de choses avec d'admirables symboles en de concises phrases. Le livre se termine par *Rosa Alchemica*, récit des expériences, des visions et des sensations d'un jeune homme qu'attirent les sciences occultes. Le chercheur disparaît presque pour que tout l'intérêt se reporte sur le sujet même de ses études et de ses recherches, « l'universelle transmûtation des choses en quelque divine et impérissable substance ».

Le grand mérite de M. Yeats, c'est de n'avoir pas une fois essayé d'indiquer une conclusion morale, une explication ou application des symboles ; il ne prétend pas être l'initiateur savant à des sciences et des croyances abolies et curieuses ; il ne veut pas non plus être le révélateur du mystère des vieilles traditions, des anciens rêves fabuleux. *The Secret Rose*, malgré son titre, décevrait certainement le simple curieux de bizarre et d'occulte ; M. Yeats se sert du folk-lore, de la magie, de l'alchimie, du mysticisme comme de symboles exprimant toute la signification et la substance des choses. « Aussi loin, dit-il, que ce livre est visionnaire, il est Irlandais ; car l'Irlande, qui est toujours et d'une façon prédominante celtique, a conservé avec quelques autres choses moins excellentes, un don de vision, qui a disparu chez les peuples plus hâtifs et plus avancés ; nul étincelant candélabre ne nous a empêchés de regarder dans les ténèbres et quand on regarde dans les ténèbres, il y a toujours quelque chose là. »

★

Dans les revues, beaucoup de choses à lire ; une variété d'articles avec chacun son propre intérêt.

M. Laurence Jerrold, à propos de Paris et de la vie littéraire parisienne, donne une fort juste et excellente mise au point, dans **To Morrow,** où se trouvent aussi, avec les cabrioles fantaisistes de Max Beerbohm, une traduction des *Yeux qui ont vu* de C. Lemonnier et une réponse de M. Jepson à M. Plarr où une pose excessive d'homme fort arrive à friser la sottise ; la brutalité n'est pas de l'esprit, c'est de la grossièreté ; par conséquent elle est inélégante, stupide, et dénuée d'intérêt.

The University Magazine publie un curieux et judicieux article sur Guillaume II avec des études philosophiques et sociologiques.

Dans **The Progressive Review** de nombreuses informations sur la politique des pays européens et un article sur les universités allemandes. M. Hodder Williams, dans **The New Century Review** dit de la littérature continentale, de celle d'ici en particulier, de fort bonnes choses, bien qu'à propos de jeunes il y ait trop d'inexactitudes.

The New Review publie avec ses derniers numéros des portraits — celui de la Reine Victoria et maintenant Sarah Bernhardt. Surtout intéressant l'article de Charles Whibley sur sir Thomas Urquhart.

Dans **The Bookman** un article sur M. W. E. Henley ; dans **The Saturday Review,** avec de mauvais vers de J. Davidson, d'intéressantes impressions sur Rome et la Campagna, d'Arthur Symons ; dans **The Review of Reviews** toujours de longues études sur la « Victorian era ». Enfin dans **Cosmopolis**, un tres original et profond essai sur l'*Education Sentimentale* de Flaubert, par M. George Moore.

HENRY-D. DAVRAY

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *La Vassale*, pièce en 4 actes, en prose, de M. Jules Case. — *Les Deux Palémon*, comédie en un acte, en prose, de M. Jules Truffier.

M. Jules Case est un précurseur du féminisme. Il a gagné, à attendre longtemps la représentation de **La Vassale**, de tomber en pleine actualité et d'exciter de ce fait des discussions d'autant plus nourries que l'on y était abondamment préparé. Est-ce à dire que le vif succès qui a accueilli cette pièce soit dû surtout aux circonstances et à la mode ? Non : le drame vaut par lui-même ; il est intense, gros de pensée, bien conduit, les personnages sont sérieusement posés, les caractères saillent, la bataille s'engage avec franchise, les scènes capitales qui en forment les péripéties sont chaudement menées, il y a enfin un excellent dénouement, aussi logique que courageux. On doit donc féliciter l'auteur, qui, sans pactiser avec les goûts supposés d'un public cru frivole, a su et voulu mener jusqu'au bout une œuvre sévère, et qui, par son remarquable talent d'analyste sincère et de philosophe passionné, a réussi à intéresser toujours et à émouvoir parfois.

Si *La Vassale* n'a pas la carrière qu'il serait juste de lui souhaiter, et que la curiosité du grand public ne la soutienne

pas, comme il est malheureusement à craindre, avec l'empressement d'accueil, l'enthousiasme même des premières salles, il faudra moins en accuser le sujet que la façon peu dramatique dont il est traité. Les personnages ne vivent pas, ils discutent ; ils ne se montrent pas, ils s'expliquent ; les passages d'action n'ont guère qu'une valeur de transition, et on le sent si bien qu'on n'y attache qu'une importance secondaire. Il n'y a qu'une seule scène amenée et construite dramatiquement, c'est la rencontre entre l'épouse et la maîtresse, à la fin du deux. Inutile d'ajouter que c'est la scène qui porte le plus, et celle, par surcroît, qui jette le jour le plus lumineux sur la psychologie de l'héroïne de M. Case : c'était fatal, et ce sont là des choses qui découlent des lois les plus intimes du théâtre. Concevez un instant la pièce entière construite de la sorte, et, par exemple, au lieu de cette exposition consistant en une double confidence, du mari d'abord, puis de la femme à un tiers, des scènes directes et d'action, entre ce mari et cette femme, qui fassent comprendre, bien mieux que par de laborieuses conversations, la situation aiguë de ce « jeune ménage » : aussitôt, d'intéressante, la pièce devient palpitante, l'émotion est déchaînée, une atmosphère de vibrante sympathie s'établit entre la salle et les personnages, c'est la vie qui s'empare de la scène et entraîne dans son tourbillon irrésistible les âmes des spectateurs, à la fois charmés et domptés. M. Jules Case a fait du théâtre en romancier. Aussi, il faut le reconnaître, sa pièce est inférieure à son roman : il est vrai que ce roman pourrait peut-être bien confiner au chef-d'œuvre.

La distribution est des plus heureuse. Mlle Brandès, chargée du rôle principal, est remarquable de vérité, de simplicité dans la douleur et dans la violence ; ses cris de révolte, ses revendications exaltées, ses jeux muets, sa façon d'écouter, son entrée en scène du quatre, après la faute, jusqu'à ses très courts monologues, qui, avec elle, n'en sont plus, tout est d'une excellente et scrupuleuse artiste. Fort bons également Mme Pierson et MM. Raphaël Duflos et Baillet. Mais il faut mettre hors de pair M. Worms, qui, dans un petit rôle d'une difficulté extrême, a fait, une fois de plus, preuve d'une science consommée, d'un tact et d'une sûreté de jeu qui sont la perfection même. M. Worms est un grand comédien.

Les Deux Palémon. — Bravo, Mlle Moreno!

Louis Dumur.

ART

Les Peintres impressionnistes et symbolistes. — La Fin de la saison.

La saison d'été détourne vers les pignons des villes anciennes ou la cime frémissante des forêts l'attention en quête de la beauté. La vie se relâche à flâner par groupes plus intimes au bord des mers ou dans les jardins profonds et le charme de gestes féminins y captive plus sûrement les yeux et l'esprit enfin oisifs. Le loisir des champs se complique d'une rêverie sans fin à quoi par éclairs furtifs se vient mêler l'assaut paresseux des sensuelles ardeurs : les eaux et les fleurs, les joues des femmes jeunes et rougissantes, l'inaction prolongée à l'ombre des frondaisons caresseuses, le parfum des fruits mûrs composent un monde de merveilles d'où l'on songe avec peine à s'évader, fût-ce un moment, vers les œuvres des hommes et les pensées plus austères.

Seule une réunion de *peintres impressionnistes et symbolistes* expose (c'est la 14e fois) chez Le Barc de Boutteville. Tous ces artistes ont évidemment le plus grand talent ; mais le local terrible où ils se font voir ! Toiles sur toiles pressées au hasard au long des murs étroits de cette boutique exiguë, où le jour est mauvais et le recul incommode. On va un peu au hasard et l'on ne saurait recueillir une suffisante patience pour tout y regarder.

Le grand tableau de M. Besson, où, sur un quai du soir, s'affaisse un groupe de miséreux, n'est pas sans intérêt et dénote un estimable souci d'observation juste et du savoir manuel. — M. Bourdin nous montre des études de nu, M. Chaudet des études de fleurs, M. Dethomas dans la *Dame qui attend* révèle un tempérament de peintre très aigu, M. Filiger est toujours l'enlumineur de missel que l'on sait ; quelques paysagistes se montrent exacts et rêveurs, paisiblement, sans rien apporter de nouveau, sans qu'il y ait, en leur art, rien à reprendre : MM. Vogler, Clary, Mlle Schwob, etc.

— Partout la saison est terminée : l'art officiel seul se célèbre en des discours de circonstance, et les groupes de M. Injalbert ont été, à l'inauguration du Pont Mirabeau, loués mieux qu'il ne sied. Par contre, nul n'a songé à faire voir que ce pont d'une silhouette si fine a dans sa nouveauté quelque chose de la beauté future que l'architecture du fer un jour nous révélera.

— Les marchands de tableaux se reposent après une année bien remplie, où nous avons vu, chez plusieurs d'entre eux, des œuvres précieuses.

A M. Vollard, le premier, notre gratitude est due pour nous avoir convié à admirer les plus beaux van Gogh, et cette exposition des *Dix* où se sont manifestés dans la pléni-

tude de leurs talents originaux, des peintres tels que MM. Vuillard, Bonnard, Roussel, des décorateurs comme M. Ranson.

M. Bing a groupé, à l'Art Nouveau, une collection exquise et rare de marines de Cottet ; M. Durand-Ruel des Maufra, et M. Mancini, de tendres Le Sidaner.

Enfin, plus en possession de la faveur du public, ce furent M. Anquetin, chez Cubat, M. Sisley, chez G. Petit — puis les grandes ventes des collections Vever et de Goncourt, l'introduction au Luxembourg des peintres impressionnistes et les Salons avec ces noms nominateurs : Eugène Carrière, Rodin, Puvis de Chavannes, Constantin Meunier, et à côté d'eux les sculpteurs Pierre Roche, Fix Masseau, les peintres Denis, Simon, Matisse.

La production artistique demeure, en souvenir, parmi celles qui furent belles ; et nous avons admiré aussi quelques anciens portraits de femmes et d'enfants, de Rembrandt, Reynolds, Lawrence, Goya, Ingres, et des chefs-d'œuvre de quelques aînés : Manet, Monnet, Degas et Renoir.

Chez Durand-Ruel, à côté de deux superbes portraits par Goya, d'un homme et d'une femme se survivant par la vie même expressive de leur visage et de leur pose, une *Blanchisseuse* dans son intérieur d'air moite et mal odorant, assidue et poitrinaire sous les défroques vagues sur sa tête suspendues : c'est un admirable Degas. Un Renoir parmi les plus beaux : quelle chair savoureuse et délicate, et ce visage avivé de sang et de liliale fraîcheur enfantine, des yeux d'un bleu de bleuet étincelant, des lèvres trop rouges entr'ouvertes sur des dents trop pures, et cette chevelure, cette chevelure, torche, elle aussi, d'une lumière profonde ! c'est en une robe de bal rose à falbalas, que tout l'art délicat du peintre sauve d'être surannée, en ce fond de salon à tentures et à larges palmes issues d'un cachepot de 1878, le portrait radieux et émouvant de Jeanne Samary.

Se souvient-on de cette actrice, encore ? ce fut la joie exubérante, la jeunesse bruyante en ses rires fous et sa gaîté insoucieuse, une des plus étonnantes ivresses voluptueuses, son rire et sa voix moqueuse, et ses grands yeux et ses lèvres, et toute son apparence spontanée d'être la femme, vraiment la femme entière en l'un de ses aspects, celle-là qui, heureuse d'être jeune et si libre à la vie, s'amuse de tout, et est encore en sa tristesse même la hardie et l'ardente qu'on sent néanmoins l'amie la plus loyale et la plus sûre, la femme vraiment tendre et vraiment bonne.

Telle, fraîche et délicieuse, elle était la plus parfaite de ces femmes-enfants dont Renoir seul sait surprendre la grâce insaisissable, et telle son merveilleux portrait, par delà la mort, l'éternise.

André Fontainas.

ÉCHOS

La Succession Édouard Dubus. — Le Monument de Paul Verlaine. — Le *Mercure* sur 320 pages. — Notre nouveau Roman. — Le « Théâtre Antoine ». — Éventails.

La Succession Édouard Dubus. — Voici dans son intégrité, pour les nombreuses personnes qui ont connu notre ami Edouard Dubus, le jugement rendu par le tribunal civil de Beauvais en son audience du 1er juillet 1897 :

« Attendu que Edouard Dubus, en son vivant avocat à la Cour d'Appel de Paris, est décédé le 12 juin 1895, à Paris, saisi de ses droits de légataire des époux Paille-Warin, ses aïeuls maternels, laissant comme héritiers réservataires les époux Dubus-Paille, ses père et mère, conjointement pour la moitié de sa succession, et comme habiles à se dire et porter héritières de l'autre moitié, ses deux sœurs, la dame Quemin, née Dubus, et la demoiselle Jeanne Dubus, célibataire majeure ;

» Attendu qu'après le décès d'Édouard Dubus, il a été trouvé à son domicile, trois testaments olographes, déposés depuis au rang des minutes de Me de Ridder, notaire à Paris, aux termes desquels il a légué ses biens : — par le premier, en date du 26 avril 1893, moitié à Me Desplas, avocat, et moitié à Emilie Barbier, dite « Suzanne Gay » ; — par le second, en date du 7 mai 1894, à Emilie Barbier, dite « Suzanne Gay », femme Leblanc, sauf 5.000 francs à Me Desplas et des souvenirs à ses sœurs pour 1.000 francs chacune, avec indication dans un codicille portant la même date, qu'en cas de contestation de sa famille il institue Me Desplas légataire universel en lui recommandant Suzanne ; — enfin, par le troisième testament, du 11 septembre 1894, à Me Georges Desplas, « à » charge par lui de subvenir aux besoins de Emilie Barbier, » dite « Suzanne Gay », pendant toute la vie d'icelle, et d'ai- » der Pierre Leblanc, fils d'icelle, à acquérir une position con- » venable dans la vie » ;

» Attendu qu'à la date du 10 juin 1896, et par exploit de Pisier, huissier à Beauvais, Me Desplas a introduit contre les époux Dubus-Paille, héritiers réservataires du défunt Edouard Dubus, leur fils, une demande en délivrance du legs contenu à son profit dans le testament sus-énoncé du 11 septembre 1894, en réduisant toutefois ce legs à la quotité disponible, en conformité des prescriptions énoncées dans l'art. 920 du C. civ. ;

» Attendu qu'au cours de cette instance les époux Quemin-Dubus ont formé, le 7 juillet 1896, suivant acte du ministère de Sueur, huissier à Paris, contre Me Desplas et les époux Leblanc-Barbier, une demande en nullité des dispositions testamentaires d'Édouard Dubus ;

» Attendu que les demandes dont le Tribunal se trouve ainsi

saisi, de l'assentiment de toutes les parties en cause, sont connexes, et qu'il y a lieu de les joindre pour statuer sur les deux par un seul et même jugement ;

» Attendu, d'autre part, que, par des conclusions signifiées en son nom le 8 juin 1897, la demoiselle Jeanne Dubus demande à intervenir dans l'instance pendante en nullité de testaments, et que son intervention se trouve suffisamment justifiée, bien que la concluante déclare s'en rapporter à justice, par l'intérêt qu'elle peut avoir, selon la solution qui sera donnée par le Tribunal à la demande sur laquelle il est appelé à se prononcer, et qu'il y a lieu, dès lors, de la maintenir dans la cause ;

» Attendu qu'à l'appui de leur demande en nullité des dispositions testamentaires de leur frère et beau-frère, les époux Quemin-Dubus soutiennent, dans leurs écritures, que les testaments par eux entrepris doivent être annulés par le triple motif qu'ils ne sont pas l'œuvre d'un esprit sain dans le sens attaché à ces mots par l'art. 901 du Code civil ; qu'ils contiennent une substitution prohibée ou une interposition de personne dans les termes des articles 896 et 911 du même code ; et qu'enfin ils renferment une condition contraire aux mœurs, laquelle doit, d'après les prescriptions de l'article 900 du Code civil, être réputée non écrite ;

» Attendu qu'à l'audience, les époux Quemin ont abandonné deux des causes de nullité par eux invoquées, et qu'ils se sont bornés à attaquer les dispositions testamentaires du *de cujus* en alléguant qu'aux dates de ces testaments Édouard Dubus était moralement et physiquement incapable d'avoir une volonté et de la manifester ;

» *En droit* :

» Attendu que la présomption de sanité d'esprit du testateur, dont l'interdiction n'a été ni prononcée ni provoquée de son vivant, existe toujours en faveur de l'acte de la vie civile qu'il a accompli, et que c'est au demandeur en nullité de cet acte qu'il incombe de justifier que le testateur était, au moins avant et après la confection de son testament, dans un état habituel d'insanité d'esprit ;

» Attendu, en outre, qu'aux termes exprès de l'article 970 du Code civil, le testament olographe est valable lorsqu'il est écrit, daté et signé de la main du testateur, sans être assujetti à aucune autre forme ;

» *En fait* :

» Attendu que des circonstances et des éléments de la cause, il résulte, ce qui n'est pas contesté du reste, que, depuis l'année 1893 au moins, Édouard Dubus s'adonnait à la toxicomanie, qu'il a été trouvé évanoui, le 10 juin 1895, dans les latrines de la place Maubert, une seringue de Pravaz près

de lui, et transporté inanimé à l'hôpital de la Charité où il a expiré le surlendemain à l'âge de 31 ans ;

» Attendu que les époux Quemin, qui ne paraissent pas avoir jamais eu, à aucune époque, pas plus que les autres membres de la famille, la pensée de provoquer l'interdiction d'Edouard Dubus, poursuivent cependant aujourd'hui la nullité des testaments laissés par lui en arguant de l'insanité de son esprit, de son état morbide habituel, et prétendent établir la preuve de la détérioration cérébrale dont le testateur aurait été atteint par l'aspect extérieur de ses actes de dernière volonté, par le genre de vie que menait le défunt, par les hallucinations qui hantaient son esprit et enfin par une consultation médicale qui porte la date du 22 juin dernier et qui conclut qu'Édouard Dubus était sous l'influence du délire de persécution quand il a rédigé ses trois testaments ;

» Attendu, à la vérité, que les trois testaments incriminés sont écrits au crayon : le premier, sur une carte de visite ; le second, sur une enveloppe de lettre chiffonnée et salie ; le troisième, sur un morceau de papier froissé à côté d'une note qui, à première vue, peut apparaître comme une divagation, mais qui est absolument étrangère au testament ; et que ces testaments expriment à nouveau, les deux premiers d'une façon expresse, l'intention fermement arrêtée qu'avait Édouard Dubus de se suicider, intention précédemment motivée déjà et avec une lucidité éclatante dans une lettre écrite et signée de la main même du testateur, le 25 avril 1893, la veille de la date portée au premier testament ;

» Mais attendu qu'il est certain et qu'il n'est pas méconnu que les trois testaments dont s'agit ont été écrits, datés et signés d'une main ferme par Édouard Dubus, et que la jurisprudence et la doctrine n'admettent pas comme cause d'annulation des dispositions testamentaires une rédaction à l'aide d'un procédé quelconque sur une matière n'importe laquelle si cette rédaction a été transcrite de la main du testateur, et qu'elles n'admettent pas davantage comme cause d'annulation l'idée persistante du suicide, consignée dans l'acte de dernière volonté ; que dès lors ce n'est pas, dans l'espèce, sur la forme extérieure des testaments que l'annulation demandée peut être basée ;

» Attendu que, des renseignements versés au procès, il résulte, d'autre part, qu'Édouard Dubus, doué d'une brillante intelligence qui lui avait valu des succès scolaires, fut, dès sa sortie du collège, abandonné par sa famille dans Paris, au centre des tentations intellectuelles et physiques les plus troublantes pour une nature passionnelle comme la sienne, privé des exemples fortifiants, des sages avis qui montrent le droit chemin et aussi des ressources pécuniaires, ce ressort si puis-

sant pour surmonter les premiers obstacles qui hérissent les débuts de la lutte pour la vie ;

» Attendu, en effet, que des circonstances de la cause il appert qu'Édouard Dubus, après avoir, pour vivre, donné des leçons, travaillé dans une maison de banque, cultivé non sans succès la poésie et le journalisme, rencontra Me Desplas, avocat du barreau de Paris, qui l'aida de son dévouement, de sa science et de sa bourse pour conquérir la robe d'avocat, alors que dans le même temps d'autres amitiés lui ouvraient l'accès du ministère de l'intérieur dans lequel il est resté employé jusqu'à sa mort ;

» Attendu que des déclarations écrites de Me Crochard, avocat du barreau de Paris, et de Me Foucault, avoué près le Tribunal de la Seine, il résulte qu'Édouard Dubus avait, en 1894 et en 1895, plaidé avec talent et succès diverses affaires dans lesquelles « il avait fait preuve d'une intelligence et d'une compétence incontestables » ;

» Attendu, en conséquence, que de ce qui précède il n'apparaît pas qu'il soit possible de puiser dans l'existence d'Édouard Dubus, avocat à la cour d'appel de Paris, employé de ministère, c'est-à-dire fonctionnaire public, poète symboliste ou journaliste, des raisons de décider qu'il passait sa vie dans un milieu de déséquilibrés, et qu'il ne jouissait pas de la liberté et de la sanité de son esprit aux époques où il a testé ;

» Attendu que la consultation médicale versée aux débats par les demandeurs, et sur laquelle ils entendent s'appuyer pour faire annuler les testaments du défunt, doit être également considérée aussi bien au point de vue légal qu'au point de vue moral et scientifique comme inopérante dans la cause ;

» Attendu, en effet, que de cette consultation il résulte que le médecin, qui ne semble pas avoir jamais connu, ni même rencontré Édouard Dubus, a accepté, comme prémices de sa commission, les seuls documents que lui a communiqués le sieur Quemin, demandeur dans l'instance, les seules déclarations qu'il lui a faites sur l'hérédité du défunt, sans respect de la famille à laquelle il est allié, ni même des secrets de l'intimité de sa vie conjugale ; que, dès lors, une semblable consultation, établie sur les bases fournies par le demandeur, doit être considérée comme sans valeur légale ;

» Attendu que dans l'état actuel de la science de la toxicologie, et sans qu'il soit besoin de recourir à une expertise, le Tribunal peut, dès maintenant, avec les renseignements qu'il possède sur Édouard Dubus et les documents qui émanent de lui, apprécier dans quelle mesure l'usage habituel des absorptions sous-cutanées des substances opiacées a pu déterminer chez lui un affaiblissement physique et une diminution du sens moral ;

» Attendu qu'il est, quant à présent au moins, tenu pou certain par la science médico-légale que le vice de la morphinomanie, malheureusement si répandu aujourd'hui, et qui conduit le plus souvent à la phtisie ou au suicide, n'est pas une psychose, une affection délirante pouvant par conséquent entraîner l'irresponsabilité pénale, et à plus forte raison l'irresponsabilité civile, chez l'individu intoxiqué, même chroniquement ;

» Attendu qu'il résulte au contraire des études scientifiques les plus récentes sur cette matière que le morphinomane, pendant la période qui suit immédiatement l'injection, alors qu'il est en pleine puissance d'intoxication, quand il éprouve cette sensation désignée sous le nom d'*Euphorie*, est en possession de ses facultés intellectuelles stimulées à leur maximum, tandis qu'il subit une défaillance complète au point de vue physique et moral, défaillance souvent suivie de délire et d'hallucination qui le rendent incapable d'aucune réflexion, d'aucune application d'esprit ou d'effort de volonté, lorsqu'il se trouve en état de besoin ou de privation de son aliment habituel par une circonstance quelconque ;

» Attendu que la science enseigne également que tous les troubles résultant de l'état d'abstinence disparaissent instantanément sous l'influence de l'injection attendue, et que le morphinomane retrouve alors la possession de ses facultés et de son libre arbitre avec une rapidité telle que rien en lui ne permet de soupçonner la crise à la fois physique et cérébrale qu'il vient de traverser ;

» Attendu que l'application de ces principes scientifiques à la cause soumise à l'appréciation du Tribunal amene forcément à cette conclusion que malgré ses habitudes invétérées de toxicomanie, malgré ses accès momentanés de monomanie et de terreurs chimériques, pour lesquels il avait été soigné gratuitement dans l'Asile des convalescents de Vincennes, du 17 juin au 21 août 1893, par ordre de son chef au ministère, M. le Directeur de l'Assistance publique, malgré la forme extérieure peut-être insolite dans laquelle il avait manifesté sa pensée, Édouard Dubus n'a pu concevoir et rédiger ses trois testaments qu'alors qu'il avait la pleine connaissance de ses actes et le libre exercice de sa volonté ;

» Attendu, au surplus, que les dispositions contenues dans ces testaments sont exprimées en termes clairs et précis, qu'elles ne renferment aucune divagation, mais témoignent seulement de la volonté persistante du testateur d'exhéréder les siens, de manifester à Me Desplas sa reconnaissance des services qu'il avait reçus de lui comme de Mme Desplas tant en état de santé qu'en état de maladie, et à l'artiste dramatique dite « Suzanne Gay », femme Leblanc, qui semble

avoir tenu une très large place dans son existence, un souvenir de l'amour qu'elle avait su lui inspirer ; qu'ainsi donc les dispositions prises par Édouard Dubus apparaissent bien comme ayant pour cause les mobiles les plus puissants et les plus légitimes des libéralités humaines ;

» Attendu qu'Édouard Dubus, avocat, qui connaissait par conséquent mieux que personne les règles qui régissent les formes des testaments et leur révocation, qui aurait pu du 11 septembre 1894, date de son dernier testament, au 12 juin 1895, date de son décès, annuler ou modifier les dispositions prises par lui en vue de sa mort qu'il savait prochaine, n'a apporté cependant aucun changement aux actes de ses dernières volontés ;

» Attendu qu'il semble, au contraire, avoir pensé à appeler après lui l'attention sur ces actes comme aussi sur les reconnaissances par lui écrites des sommes qu'il pouvait devoir lorsque, par une lettre écrite, signée et datée par lui au crayon le 31 janvier 1895, il recommanda à Me Desplas et à M. Vallette, directeur du *Mercure de France*, « de faire de « tous ses papiers un inventaire avec la suite que leur con« naissance comporterait tant au point de vue pécuniaire « qu'à tous autres » ;

» Attendu que non seulement aucun acte de monomanie, aucune hallucination n'ont été relevés contre Édouard Dubus depuis la confection de son dernier testament, mais qu'il semble au contraire résulter des lettres écrites par lui, l'une à la date du 18 mai 1895 à un notaire, à l'occasion du règlement de la succession de son grand-père, l'autre à son amie Suzanne Gay, le 8 juin 1895, qu'il n'a pas cessé d'être en pleine possession de son intelligence pendant toute la durée de cette dernière étape de sa vie et pour ainsi dire jusqu'au jour où la mort, qu'il avait tant de fois appelée dans ses heures de découragement et de désespérance l'a enfin emporté ; qu'ainsi dans aucun des éléments de la cause il n'existe les motifs de décider que les dispositions testamentaires d'Edouard Dubus ne sont pas l'œuvre d'une volonté raisonnable et libre ;

» Attendu que Me Desplas, institué légataire universel d'Édouard Dubus par le testament du 11 septembre 1894, est fondé dès lors, aux termes des dispositions de l'article 1004 du Code civil, à demander aux époux Dubus-Paille la délivrance de son legs, qu'il déclare du reste réduire à la quotité disponible, en conformité des prescriptions édictées par l'article 920 du même code ; attendu que les époux Dubus-Paille déclarent s'en rapporter à justice sur le mérite des actions dont le Tribunal est saisi ;

» Par ces motifs :

»Le Tribunal jugeant en matière ordinaire et en premier ressort

» Joint comme connexe l'action en délivrance de legs formée par Me Desplas à la demande en nullité des testaments d'Edouard Dubus, introduite par les époux Quemin-Dubus ;

» Reçoit la demoiselle Jeanne Dubus intervenante dans la cause ;

» Lui donne acte de ce qu'elle déclare s'en rapporter à justice ;

» Dit et juge les époux Quemin-Dubus mal fondés dans leur demande en nullité des dispositions testamentaires d'Édouard Dubus ;

» Les en déboute ;

» Fait délivrance pure et simple, au profit de Me Desplas, de la quotité disponible du legs à son profit contenu au testament d'Édouard Dubus du 11 septembre 1894, ensemble des intérêts de ce legs à compter du 12 juin 1895, date du décès du testateur ;

» Ordonne l'enregistrement des sept lettres ou écrits spécialement visés au présent jugement, et dit que les droits d'enregistrement et les dépens seront employés en frais privilégiés de succession. »

§

Le Monument de Paul Verlaine. — Souscriptions reçues du 15 juin au 15 juillet :

MM. le baron Alphonse de Rothschild : 200 fr. ; Zénon Przesmycki : 10 fr. ; Georges Pioch : 5 fr. ; Albert Mockel : 10 fr.

Total de la cinquième liste : *deux cent vingt-cinq francs*, ci. 225.00

Report des listes précédentes. 5.152.25

Total au 15 juillet. 5.377.25

§

Le « Mercure » sur 320 pages. — Pour donner plus de développement à certaines parties du recueil, chaque livraison, à compter du numéro d'octobre, paraîtra sur trois cent vingt pages. (Voy. page 4 des annonces.)

§

Notre nouveau roman. — Nous commencerons dans notre prochaine livraison la publication d'un roman de M. Henry Bourgerel : *Les Pierres qui pleurent.*

§

Le « Théâtre Antoine ». — On annonce que M. Antoine vient, pour ouvrir un théâtre régulier qui prendrait peut-être le nom de « Théâtre Antoine » (salle des Menus-Plaisirs), de constituer une société au capital de 120.000 francs, divisé en 60 parts de 2.000 francs, productives d'intérêts à 5 o/o et participant aux bénéfices.

Voici la circulaire de M. Antoine :

« 12 juillet 1897.

» Monsieur,

Je viens solliciter, aujourd'hui comme autrefois, de l'initiative privée, le concours qui m'est nécessaire pour poursuivre et achever l'œuvre entreprise il y a dix ans.

» Appelé, l'année dernière, à la direction d'un théâtre officiel, j'ai dû démissionner pour ne point sacrifier le programme que je m'étais tracé et qui avait fait la fortune du Théâtre Libre.

» Cette nouvelle tentative, l'achèvement logique de nos efforts, a été étudiée et préparée avec le plus grand soin. Un budget modeste et un loyer raisonnable permettent de penser que les ressources que nous demandons aujourd'hui seront largement suffisantes pour continuer, jusqu'à l'Exposition prochaine, une série d'études et de tentatives théâtrales dont l'intérêt et l'utilité peuvent facilement être présagés, lorsqu'on songe aux résultats déjà acquis.

» Je sollicite donc votre concours dans la mesure qui vous semblera possible (on peut souscrire des demi-parts) et je vous prie très sincèrement, Monsieur, de vouloir bien croire à ma vive reconnaissance pour le passé et pour le présent.

» Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

» A. Antoine. »

Les porteurs de parts auront le service régulier des premières.

Rienn'est encore décidé au sujet des pièces que M. Antoine jouera au cours de sa première saison. La troupe sera formée en septembre. M. Gémier sera le régisseur général de la nouvelle scène.

Voici comment M. Lugné-Poe, dans son feuilleton dramatique de la *Presse*, accueille cette nouvelle tentative de M. Antoine, à laquelle collaborera M. Gémier :

« La co-direction de M. Antoine à l'Odéon ne fut pas heureuse; il était trop lié. En initiatif et en laborieux, il subit rapidement les rigueurs de ces contrats où les plus courageux efforts perdent toute leur puissance. Il dut se retirer. Maître de lui, et aujourd'hui responsable vis-à-vis de lui-même seulement de tous ses actes, si on en juge par ses anciennes campagnes, il ne fera de doute pour personne que nous aurons dans un temps très court une nouvelle scène de genre éclectique et hardie. De grand cœur je me permets de lui souhaiter le succès que son entreprise mérite. M. Firmin Gémier, son collègue des vieilles batailles, sera là avec lui. Il était impossible, du reste, d'admettre une nouvelle série Antoine sans Gémier. — J'ignore quel acteur a, *avec plus de désintéressement*, dévoué un grand talent pour les auteurs nouveaux que Firmin Gémier. Lors même qu'après avoir commencé de répéter il pressentait qu'il défendait des causes douteuses, Gémier se reprenait et menait les œuvres qu'on lui confiait toujours à la bataille, et à la victoire souvent — Nombreux sont les auteurs qui doivent des succès à son courage et tous savent avec quel souci il admet les conseils et les indications, — excepté d'Albert Lambert père, naturellement. »

§

Éventails. — Galerie Camentron, rue Laffitte, 43, exposition d'éventails de Louis Roy et Armand Seguin.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Paris. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon
128, rue d'Alésia.

ESSAI SUR LA COMÉDIE

DE L'IDÉE DE COMÉDIE

ET DES EXEMPLES DE L'ESPRIT COMIQUE

—

Les bonnes comédies sont de si rares productions que, malgré la richesse de notre littérature en élément comique, il ne nous faudrait pas longtemps pour parcourir la liste anglaise. Si elles sont mises à l'épreuve que je propose, des comédies très réputées seront trouvées indignes de leur condition, telles les dames de la cour d'Arthur quand elles étaient soumises à l'ordalie du manteau.

Ce sont raisons bien simples pour lesquelles le poète comique n'est pas une fréquente apparition, et le *grand* poète comique reste sans émule. Une société d'hommes et de femmes cultivés est requise, où les idées soient courantes et les perceptions rapides, pour que soit pourvu de matière et d'un auditoire l'auteur comique. La demi-bar-

(1) Conférence faite à *The London Institution* le 1er février 1877, et publiée dans *The New Quarterly Magazine* d'avril 1877.

barie des sociétés peu solidement établies et les périodes agitées et fiévreuses le repoussent; aussi, un état trop marqué d'inégalité sociale des sexes; car il ne peut être compris, celui qui fait profession de s'adresser à l'esprit, là où il n'y a pas le plus ordinaire degré d'activité intellectuelle.

De plus, toucher et éveiller l'esprit au moyen du rire, demande plus que de la vivacité; il faut la plus subtile délicatesse. Ce doit être un don natif chez le poète comique. S'il ne l'a pas, le sujet qu'il traite le dominera de la même façon qu'est diversement teinte la main du foulon suivant les teintures qu'il emploie.

Les gens sont prêts à accepter des coups adroits et intelligents dans le dos, la poitrine et les côtes; partout sauf la tête; et c'est là qu'il vise. Il doit être adroit et pénétrant. Une acuité correspondante doit exister pour le bien accueillir. La nécessité de ces deux conditions explique pourquoi nous le comptons pendant des siècles en nombre unique.

« C'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens, » dit Molière; et la difficulté d'une pareille tentative ne peut être trop appréciée.

Puis encore, il est de droite et de gauche assailli d'ennemis d'un genre inconnu au poète tragique ou lyrique et même au philosophe.

Nous avons en ce monde des hommes que Rabelais appellerait: *agelastes*, c'est-à-dire non-rieurs; des hommes, à cet égard comme des corps morts, qui, si vous les piquez, ne saignent pas. Le vieux fragment de roche grise, arrondi par ses incessantes chutes et qui a fini ses pérégrinations du plus haut roc jusqu'à la vallée, se remettrait plus aisément à grimper à sa place primitive, que ces hommes à rire. Nulle collision de circonstances en notre mortelle carrière ne fait pour eux jaillir l'étincelle. Il n'y a qu'un pas de l'agelaste au *misogelaste*, et le μισόγελως, l'ennemi du rire, apprend bientôt à dignifier son aversion en la transformant en argument de morale.

Nous avons une autre classe de gens, qui se plaisent à se considérer les antagonistes des précédents et que nous pouvons nommer : *hypergelastes*; les rieurs excessifs, toujours en joie, qui, comme des battants de cloches, peuvent être mis en branle par une brise, une grimace : qui sont assemblés avec si peu de cohérence qu'un clin d'œil les ébranle et les disjoint.

«... C'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde» et rire de tout est n'avoir aucune appréciation du Comique de la Comédie.

Ni l'une ni l'autre de ces classes distinctes de non-rieurs et de rieurs excessifs ne s'amuserait à la lecture de *The Rape of the Lock* ou à une représentation de *Tartuffe*. Relativement au théâtre, ils ont pris dans notre pays — en Angleterre — la forme et le titre de *Puritains* et de *Bacchanaliens*. Car quoique il ne soit plus un malfaiteur public, et que Shakespeare ait été remis à la scène pour lui donner plus de noblesse, nous n'avons pas encore entièrement élevé le théâtre au-dessus des contestations des deux partis. Notre dissertation sur le thème de la Comédie paraîtra presque, à l'un, un procédé libertin, tandis que l'autre pensera qu'en parler sérieusement nous met en contradiction violente avec le sujet.

La Comédie, il nous faut l'admettre, ne fut jamais la plus honorée des Muses. Elle fut à son origine, les meurtres en moins, la plus bruyante expression de la petite civilisation des hommes. La clarté d'Athènes sur la tête d'Achille illumine la naissance de la tragédie grecque. Mais la Comédie se traîne en braillant sous la protection divine du Fils de l'Amphore à vin comme Dionysus est dit, par Aristophane, se proclamer lui-même. Notre second Charles fut le patron, d'égale bienveillance, de notre Comédie de mœurs, qui débuta pareillement comme activité combative avec la licence de railler et de maltraiter les Puritains, et fut, ici et là, bacchanalienne au delà de l'exemple aristophanesque; pire, en tant qu'un déréglement cynique est plus abominable

qu'une franche malpropreté. Un Français éminent juge, d'après la qualité de certaines des choses étalées pour le rire des hommes et des femmes qui assistaient à une pièce comique athénienne, qu'ils devaient avoir bien peu de délicatesse dans leurs autres affaires, puisqu'ils en avaient si peu dans le choix de leurs plaisirs. Peut-être ne fait-il pas une suffisante concession à la licence réglementée du franc-parler propre aux fêtes des Dieux, et réclamée par le poète comique comme son droit inaliénable; ou au fait que c'était une réjouissance publique pendant une période de licences, dans une ville accoutumée à prêter l'oreille aux pires outrances des deux partis d'une même cause. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que les hommes et les femmes qui assistaient à la représentation de l'*Epouse Campagnarde* de Wycherley (1) ne savaient plus rougir. La ténacité de nos impressions nationales fit depuis lors le mot théâtre exciter le système nerveux puritain comme un aiguillon satanique; de même qu'on a connu des Anti-Papistes, pour lesquels Smithfield (2) embaumait une odeur sinistre, comme s'ils avaient eu une plus tardive et durable mémoire de l'endroit que le bétail mugissant. Le puritanisme héréditaire, concernant le théâtre, se rencontre, encore aujourd'hui, en beaucoup de familles, confondu avec une arrogante piété. Il s'est tout à fait calmé en tant que puissance morale active; mais c'est une erreur de le supposer éteint, et injuste aussi d'oublier qu'il eut jadis de bonnes raisons de haïr, de fuir et de censurer nos spectacles publics.

Nous nous trouverons à peu près où l'Esprit comique nous placerait, si nous nous tenons à

(1) William Wicherley, 1640-1715 : ses comédies eurent un grand succès : *Love in a Wood* (1672). *The Gentleman Dancing-Master* (1673). *The Country wife* (1675). *The Plain Dealer* (1677). Taine l'appelle « le plus brutal des écrivains qui aient sali le théâtre ». V. H. Taine, *Littérature anglaise*, Hachette, 2e édition, 1866, Vol. III, pp. 45 à 64 — 109 à 114. (N. T.)

(1) Smithfield était une place, à Londres, où l'on brûlait les hérétiques; c'est maintenant le marché au bétail de boucherie. (N. T.)

une distance moyenne entre les opposants acharnés et les soutiens claironnants et tambourinants de la Comédie : « Comme un point fixe fait remarquer l'emportement des autres, » a dit Pascal. Et serait-il plus de gens dans cette position, le génie comique en serait plus fréquent et plus florissant.

Notre idée anglaise de la Comédie des mœurs pourrait se figurer en la personne d'une provinciale rougeaude — disons Hoyden (1), fille de Sir Tunbelly Clumsy, qui, à la maison « ne désobéit jamais à son père excepté pour manger des groseilles vertes » — métamorphosée en dame de la ville, fardée avec un gros rire et une démarche minaudière, aïeule décrépite de la comédie actuelle dont la chute alors facilement s'explique. Elle se donne prodigieusement du mouvement, est ponctuellement spirituelle en son discours, toujours en émoi pour échapper à la Sottise, comme on dit que les chiens sur les bords du Nil boivent au fleuve, en courant pour éviter les crocodiles. Si elle est attrapée par le monstre, comme cela arrive quelquefois, elle le fouette jusqu'à l'écume, si bien que ceux qui connaissent la Sottise seulement lourde et pénible ne parviennent à la reconnaître sous cette forme légère et aérienne.

Quand elle a folâtré à travers ses cinq actes pour vous surprendre avec la nouvelle que *Sir* Aimwell (2) est, par un soudain décès survenu hors la scène, converti en *Lord* Aimwell, et peut épouser l'héroïne au grand jour, c'est grâce au crédit accordé à sa nature enjouée qu'elle ne s'attend pas être appelée Farce. Cinq actes, c'est la dignité en robe à queue ; tandis qu'un, deux ou trois actes seraient cotillons courts et compromettants. Avis a été donné aux propriétaires, après avoir tiré la

(1) Les comiques de la Restauration en Angleterre, Wycherley, Congreve, Vaubrugh Farquhar, Sheridan, Dryden, donnaient à leurs personnages des noms qui indiquaient le genre de comique de leur caractère. Hoyden signifie petite pensionnaire, petite provinciale, fille rustique. Sir Tunbelly Clumsy pourrait à peu près se rendre par M. Grossier-Pansu. (N. T.)

(2) Aimwell veut dire : bon motif, intentions pures. (N. T.)

nuit sur un cambrioleur, de lui lancer le pistolet, de sorte que, si la balle l'a manqué, l'arme puisse frapper le coquin et l'assurer qu'il est touché. Le piquant de son esprit est, de cette même manière, supplémenté par le caquetage de sa langue, et efficacement, selon le témoignage de ses admirateurs. Son esprit, comme la vapeur dans une machine, est en même temps la force motrice et le sifflet avertisseur de sa course précipitée; et il s'évanouit comme la trace de vapeur quand elle a atteint son point terminus, ne devant plus jamais troubler l'esprit; mérite qu'il partage avec le bon vin, à la joie des Bacchanaliens. Le propre de cet esprit est d'être belliqueux. Dans des mains très adroites, il est comme l'épée du cavalier sur le Mall, prête à être dédaignée à la plus légère provocation et, pour un usage identique, à blesser. Communément, son attitude est entièrement pugilistique; deux poings rudes et contondants qui échangent des coups. Lorsqu'il est inoffensif, comme quand le mot «Sot» se rencontre, ou des allusions à l'état de mari, il a le son de la batte d'Arlequin claquant sur Clown et c'est au même degré divertissant. Croyez que ce rire oiseux et vain soit la plus désirable des récréations et la comédie significative semblera pâle et futile en comparaison. Notre idée populaire s'accorderait vraisemblablement avec un groupe sculpté du Rire se tenant les côtes, tandis que la Comédie le bourre de coups sous prétexte de le chatouiller. Quand au sens, elle maintient qu'il est inutile pour provoquer le divertissement; autant mettre des canons sur un yacht de course. La Moralité est une duègne qu'il faut circonvenir. Ceci était l'idée que se faisait de la Comédie Anglaise un essayiste sagace, qui disait que la fin d'une comédie serait souvent le commencement d'une tragédie, si le rideau se levait à nouveau sur les acteurs. En ces anciens jours, la modestie féminine était protégée par un éventail, derrière lequel — car il était d'une grandeur suffisante — les dames présentes dans la salle se cachaient, quand la bienséance l'exigeait, pour

jeter des regards de côté, regarder à la dérobée — ou avec la faculté de le faire — à travers une œillère gentiment ménagée sous les franges de l'arc qui les éclipsait.

Ego limis specto sic per flabellum clanculum.

TÉRENCE.

Cet éventail est l'étendard et le symbole de la société qui nous a donné notre soi-disant Comédie de Mœurs, ou Comédie des mœurs des Insulaires de la Mer du Sud, sous un placage civilisé; et quant à l'idée Comique : vide comme un masque sans visage dessous.

Elia (1), dont la fantaisie prenait plaisir à s'embarquer sur un galion paradoxal et à voguer aussi loin qu'il lui plaisait d'aller, déplore la disparition de notre Comédie artificielle, ainsi qu'un poète lamentant la splendeur évanouie de la galère de Cléopâtre ; et le sérieux qu'il met à défendre une cause condamnée, même de son temps, à la pénitence, est un effet nouveau du comique risible. Quand le réalisme de ces *fictifs, demi-croyables personnages* comme il les appelle, eut cessé de frapper, ils devinrent une compagnie répréhensible, incaressable telle que des marionnettes. Leurs artifices sont étonnamment nus, et font maintenant l'effet d'un visage fardé vu, après de chaudes heures de danse, à la lumière du matin. Comment les Lurewell (2) et les Plyant auraient-ils pu jamais être loués pour ingénuité dans la perversité ? Des critiques graves apparemment, et de haute réputation soutinrent, pour l'admiration du monde, leurs sottes friponneries. Ces Lurewell, Plyant, Pinchwife, Fondlewife, Miss Prue, Peggy, Hoyden, tous sauf la charmante Milamant (3)

(1) Charles Lamb, qui, sous ce pseudonyme, publia vers 1815, dans *The London Magazine*, une série d'essais et d'études littéraires d'une grande valeur. (N. T.)

(2) Lurewell veut dire : Leurrebien ; et Plyant, aisément convaincu. (N. T.)

(3) To pinch signifie pincer, taquiner, irriter, tenir serré. Pinchwife est le nom d'un personnage taquin, méchant, tyran envers sa femme. To fondle signifie câliner, caresser, dorloter Fondlewife est le câlin de sa femme. Prue signifie prude, naïve. Milamant, dont le nom doit venir de *mille amants*, est un caractère de

sont morts et désuets, comme les habits d'antan en la garde-robe d'une belle dame à la mode, et ce serait une actuelle Abigail exceptionnellement délaissée qui jetterait les yeux sur eux avec le désir de paraître à leur ressemblance. Savoir si le spectacle des marionnettes Punch et Judy (1) inspire à nos gamins des rues un immédiat recours à leurs poings dans une dispute, à la façon du personnage de ce divertissement public devenant possesseur de la trique, est ouvert à la discussion : cela a été insinué ; et d'aigres moralistes ont découvert la trace de notre goût national pour les récits de crimes, dans l'odeur de sang qu'ont nos chansons de nourrice. Il sera, en tous les cas, difficilement mis en doute qu'il est dangereux pour les hommes et les femmes de se voir tels qu'ils sont, s'ils ne sont pas aussi bons qu'ils devraient être : et ils ne se soucieront guère, quand ils auront amélioré leurs mœurs, de se voir tels qu'ils furent autrefois. Cela est dû au réalisme dans l'art comique ; et ce n'est pas un caprice du public, mais la conséquence d'un état qui s'améliore (2). On peut dire d'une société immorale ce que l'on dirait d'une société vulgaire.

Les Français font une judicieuse distinction entre *ce qui remue* et *ce qui émeut* — entre ce qui agite et ce qui touche avec émotion. Dans la comédie réaliste, c'est un incessant *remuage* — aucun calme, simplement des personnages affairés, et nulle pensée. Excepté *The Way of the World*, de Congreve, qui échoua à la scène, il n'y avait rien qui permît à notre comédie de vivre sur ses mérites ; avec tout son réalisme, aucun vrai portrait, nulle bien remarquable plaisanterie, aucune idée ; ni esprit ni âme.

Les Français ont une école de comédie majestueuse et digne, à laquelle ils peuvent retourner

coquette et de flirteuse, légère, inconsidérée, à rapprocher de la Célimène du *Misanthrope*. (N. T.)

(1) Les mêmes que notre guignol. (N. T.)

(2) Le réalisme d'expression est porté à un tel diapason dans le *Vieux Célibataire* que le mari et la femme emploient réciproquement des épithètes conjugales révoltantes. (N. A.)

pour une rénovation, chaque fois qu'ils s'en sont écartés : et comme John Stuart Mill l'a indiqué, c'est à cette école qu'ils doivent de connaître les hommes et les femmes plus exactement que nous ne les connaissons. Molière suivit le précepte d'Horace : observer les mœurs de son temps et peindre ses personnages avec les couleurs leur convenant le mieux à leur époque. Il ne peignit pas en réalisme cru. Il saisit fermement ses personnages en vue du dessein principal de la pièce, leur donna l'empreinte de l'Idée et en augmentant ou adoucissant légèrement l'objet de l'étude (comme dans le cas de cet ex-huguenot, le duc de Montausier (1), pour l'étude du *Misanthrope*, et, selon Saint-Simon, l'abbé Roquette pour *Tartuffe*) le généralisa de façon à le rendre éternellement humain. Accordez qu'il est narurel aux créatures humaines de vivre en société, et Alceste est l'impérissable empreinte, bien que légèrement esquissée, d'un être sans aucune nuance de contrainte humaine. Notre école anglaise ne s'est pas clairement représenté la société ; et de la raison intelligente qui plane au-dessus des hommes et des femmes réunis, elle ne s'est fait la moindre idée. Les critiques qui la louent pour sa rectitude et pour son habileté à nous faire accepter ses situations, comme ils disent avec admiration, ne peuvent que désapprouver les comédies de Molière qui appellent l'esprit individuel à percevoir l'esprit social et à y participer. Nous avons de splendides tragédies, nous avons les plus belles des pièces poétiques, et nous avons des comédies littéraires passablement plaisantes à lire et occasionnellement à voir jouer. Par comédies littéraires, j'entends comédies d'inspiration classique, tirées principalement de Ménandre et de la nouvelle comédie grecque à travers Térence ; ou autrement, comédies dues à la conception personnelle du poète, qui n'ont eu aucun modèle dans la vie, et ont des exagérations plaisantes, heureuses ou

(1) Tallemant des Réaux, dans son rude portrait du Duc, indique l'idée première du personnage d'Alceste. (N. A.)

non. Telles sont les comédies de Ben Jonson, de Massinger et de Fletcher. Nous pouvons nous référer, comme à un type qui a été et qui sera, au Juge Greedy (1), de Massinger, *tout garni de chapons bien gras*, qui serait comique, comme Panurge est comique, si seulement un Rabelais pouvait le mettre en mouvement, et l'animer réellement. Probablement Justice Greedy serait comique pour l'auditoire d'une baraque de campagne et pour certains de nos amis. Si nous avons perdu notre juvénile attrait pour la représentation de caractères réunis chez un seul pour faire un type, nous trouvons difficile de réunir le mécanisme d'un honnête sourire à l'interminable énumération des plats qu'il absorbe. On peut dire la même chose du Bobadil, jurant « par le pied de Pharaon »; avec cette réserve qu'il est fait pour avoir plus de mouvement et pour agir. Le comique de Jonson est la réflection du comique par un érudit; celui de Massinger, par un moraliste.

Shakespeare est une source jaillissante de personnages saturés d'esprit comique; avec plus de ce que nous appellerons « sang vital » (2) qu'on n'en peut trouver partout ailleurs hors de Shakespeare; ils sont de ce monde et du monde élargi qu'embrasse l'imagination, la grande imagination poétique. Ils sont, pour ainsi dire, et pour satisfaire à ma présente comparaison, créatures des bois et des champs, non de villes emmurées, non groupés et accordés pour donner une exhibition comique du monde étroit de la société. Jaques, Falstaff et son régiment, la troupe variée des Clowns, Malvolio, Sir Hugh Evans et Fluellen — admirables Gallois ! — Bénédict et Béatrice, Dogberry (3) et le reste sont des sujets pour une spéciale étude du comique poétique.

Sa comédie d'incroyable imbroglio appartient à la section littéraire. On peut concevoir une ressemblance naturelle entre Ménandre et lui, à la fois

(1) Greedy veut dire gourmand, vorace, glouton. (N. T.)
(2) En anglais « blood-life ». (N. T.)
(3) Tous personnages des Comédies de Shakespeare. (N. T.)

dans le schème et le style de ses pièces légères. Si Shakespeare avait vécu dans une plus récente période de notre histoire, moins émotionnelle et moins héroïque, il aurait pu se tourner vers la peinture des mœurs aussi bien que vers la peinture de caractères. Euripide, probablement, à l'époque de Ménandre, quand Athènes était esclave, mais prospère, aurait mis la main à la composition de comédies romanesques. Il inspira certainement ce beau génie.

Politiquement, on regarde comme un malheur pour la France que la noblesse se soit pressée en foule à la Cour de Louis XIV. Ce fut un bonheur pour le poète comique. Il eut ce monde pétulant et vif-argent, aux passions d'animalcules, aux prétentions énormes, aux absurdités sereines, sous ses yeux en pleine activité ; charlatans vociférants et dupes gobeuses, hypocrites, faiseurs de simagrées, extravagants, pédants, dames rose-fade et grammairiens en démence, marquis à sonnets, maîtresses de haut-vol, filles à l'esprit simple, entrelacés comme sur un métier, bruyants comme à la foire.

Un cercle simplement bourgeois ne fournira pas cela, car la classe moyenne doit avoir la classe brillante, élégante, indépendante au-dessus d'elle pour stimulant et pour modèle ; autrement, il est probable qu'elle sera aussi stupide intérieurement que correcte extérieurement. Cependant quoique le roi ait été bienveillant envers Molière, ce n'est pas pas à la Cour de France que nous sommes redevables de ses incomparables études de l'homme en société. Pour l'amusement de la Cour furent écrits les ballets et les farces qui sont plus chers à la cohue des classes supérieures aussi bien qu'inférieures, que la comédie intellectuelle. La bourgeoisie française de Paris était suffisamment spirituelle, éclairée et éduquée pour bien accueillir de grandes œuvres comme le *Tartuffe*, les *Femmes Savantes* et le *Misanthrope*, œuvres qui étaient de périlleuses entreprises sur l'intelligence populaire, de gros vaisseaux à lancer sur des cours d'eaux cou-

rant à des bas-fonds. Le *Tartuffe* parut en vue et vira, comme un vaisseau ennemi ; il offensait, *non pas Dieu, mais les dévots*, ainsi que le Prince de Condé expliqua au roi la cabale qui s'était élevée contre la pièce.

Les *Femmes Savantes* sont un exemple capital de l'utilité de la Comédie qui enseigne au monde où est son mal. La farce des *Précieuses* ridiculisa et fit cesser le monstrueux jargon romanesque rendu populaire par certains romans fameux. La comédie des *Femmes Savantes* exposa au ridicule la nouvelle et moins apparente, mais plus finement comique absurdité d'un excessif purisme de grammaire et de diction et la tendance à être idiot avec précision. Les Francais avaient senti le fardeau de cette nouvelle sottise, mais ils durent voir la comédie plusieurs fois avant d'être consolés de la souffrance de voir sa cause dévoilée.

Le *Misanthrope* reçut encore un plus froid accueil. Molière le crut mort. *Je ne puis l'améliorer, et assurément ne le ferai jamais*, dit-il. C'est un des titres d'honneur des Francais que cette comédie quintessenciée de l'opposition d'Alceste et de Célimène ait été à la fin comprise et applaudie. Dans tous les pays, la classe moyenne représente le public qui, combattant le monde, luttant contre lui de pied ferme, le connaît le mieux. Elle peut être la classe la plus égoïste, mais c'est là une question qui nous mènerait à des sophismes. Les hommes et les femmes cultivés qui ne se bornent pas à écrémer la vie, restent attachés à leurs devoirs en échappant cependant aux coups les plus rudes, font des observateurs pénétrants et équilibrés. Molière est leur poète.

De cette classe, en Angleterre, une grande partie, ni Puritains, ni Bacchanaliens, a une objection sentimentale à opposer à l'étude du monde actuel. Ils adoptent à son égard le dédain lorsque ses vérités paraissent humiliantes ; quand les faits ne s'imposent pas immédiatement à eux, ils assument l'orgueil de l'incrédulité. Ils vivent dans une atmosphère brumeiuse qu'ils supposent idéale. Ils

supporteront des écrits badins, peut-être les approuveront, s'il s'y mêle suffisamment de pathetique pour secouer et élever les sentiments. Ils approuvent la satire, parce que, comme le bec du vautour, elle sent la charogne ; ce qu'ils ne sont pas. Mais de la Comédie ils ont une tremblante appréhension, car la Comédie les enferme dans la pitoyable armée des humains, les confond avec nous dans une ignoble assimilation, et ne peut être employée par aucune caste élevée comme un fouet et un balai. Bien plus, être une espèce supérieure, c'est venir sous le calme et curieux œil de l'Esprit Comique, être scruté pour ce que l'on est. Des hommes se voient parmi eux, et un très grand nombre de femmes cultivées. Vous pouvez les distinguer à une phrase favorite : « Sûrement, nous ne sommes pas aussi mauvais » ; et la remarque : « Si c'est là la nature humaine, préservez-nous-en ! » comme si ce pouvait se faire : mais dans le Paradis particulier des croyants obstinés qui n'ont pas vu, l'exclamation assume la grâce salutaire.

Cependant, demandez-leur s'ils désapprouvent la saine raison, le bon sens : ils jurent que non. Et demandez aux femmes cultivées s'il leur plaît d'être montrées se mouvant au niveau intellectuel des hommes, elles répondront que oui ; un grand nombre d'entre elles réclament la situation. Maintenant la Comédie est la source de la saine raison, non la moins parfaitement saine malgré son éclat, et la Comédie élève les femmes à une situation qui ouvre libre jeu à leur esprit, comme elles le montrent habituellement quand elles en ont, du côté du bon sens. Plus haute est la Comédie, plus éminent le rôle dont elles jouissent. Dorine, dans le *Tartuffe*, est le sens commun incarné, quoique évidemment simple suivante. Célimène est maîtresse indiscutée du même attribut, dans le *Misanthrope* ; plus sage comme femme qu'Alceste comme homme. Dans *The Way of the World*, de Congreve, Millamant éclipse Mirabel, la plus vivante figure mâle de la Comédie anglaise.

Mais ces deux ravissantes femmes au discours

si riche et si choisi, qui s'escriment avec les hommes et les désarment, sont sans cœur. N'est-il pas préférable d'être la jolie idiote, la passive beauté, l'adorable bête à caprice, très féminine, très sympathique, de la fiction romanesque et sentimentale? On enseigne à nos femmes à penser ainsi. L'Agnès de l'*Ecole des Femmes* devrait être une leçon pour les hommes. Les héroïnes de Comédie sont comme les femmes du monde, pas nécessairement sans cœur à cause qu'elles sont trop clairvoyantes : elles ne semblent ainsi qu'au sentimental, pour la raison qu'elles se servent de leur esprit et ne vont pas à l'aventure comme des navires en quête de capitaine ou de pilote. La Comédie est une représentation de leur combat avec les hommes et de celui des hommes avec elles ; et comme les deux, quoique divergents, considèrent un seul objet, à savoir: la Vie, la similarité graduelle de leurs impressions doit les amener à quelque ressemblance. Le poète comique ose nous montrer des hommes et des femmes arrivant à cette mutuelle ressemblance ; il est là pour dire que quand ils s'accordent dans la vie sociale, leurs esprits deviennent plus semblables ; tout comme le philosophe constate la similarité des enfants, garçons et filles, jusqu'à ce qu'on sépare les filles pour les envoyer à la nursery. Le Philosophe et le poète comique sont cousins par le coup d'œil qu'ils jettent sur la Vie ; et ils sont également impopulaires à nos Anglais opiniâtres des régions brumeuses de l'idéal qu'on ne doit pas troubler.

Ainsi, à cause d'un manque d'instruction dans l'Idée comique, nous perdons, parmi notre classe moyenne cultivée, un nombreux public que nous voudrions voir soutenir la comédie. Le sentimentaliste mérite autant d'aversion que le Puritain et le Bacchanalien.

Nos traditions sont malheureuses. Le goût public est avec les rieurs frivoles, et naturellement incline à les suivre. On peut démontrer par une analyse du *Plain Dealer* de Wycherley, grossière adaptation en prose du *Misanthrope*, rembourrée

de morceaux de réalisme vulgaire pour exciter l'appétit anglais, que nous avons là la tonique de la Comédie de notre théâtre. C'est Molière travesti, avec le pied fourchu, et du poil à l'extrémité pointue de l'oreille. Et la grande difficulté qu'il y a pour des écrivains à s'affranchir des mauvaises traditions est remarquable quand nous trouvons Goldsmith, qui avait de sérieuses dispositions pour le comique narratif, produisant une élégante farce pour une comédie ; et Fielding, qui était un maître du comique à la fois dans le récit et le dialogue, n'approchant pas même du présentable dans la farce.

Ces traditions mauvaises de la Comédie nous influencent non-seulement à la scène, mais dans notre littérature, et on peut suivre leur trace dans notre vie sociale. Elles sont la base des lourdes morales qui nous accablent à propos de la Vie en tant que Comédie et de la Comédie en tant que rosserie (1), quand des écrivains populaires, conscients de la fatigue de leur faculté créatrice désirent être puissants au moyen d'un cynisme affecté : perversions de l'idée de vie et de la juste estime pour la société que nous avons arrachée à la brutalité et que nous voudrions porter plus haut. De grossières et brutales images du même genre sont acceptées par les timides et les sensitifs aussi bien que par les saturniens, tout à fait sérieusement ; car il en est peu qui regardent au dehors d'eux avec leurs propres yeux, et un moins grand nombre encore qui aient l'habitude de penser pour eux-mêmes. La vie, nous le savons trop bien, n'est pas une comédie, mais quelque chose d'étrangement mêlé ; et la Comédie n'est pas non plus un masque méprisable et vil. L'importation corrompue de France fut pernicieuse : un noble divertissement gâté pour plaire au misérable goût d'une époque mauvaise ; et ses dernières imitations, en partie épurées de leur poison et rendues décentes, devinrent ennuyeuses, malgré des choses amusantes, à cause de leur perpétuel

(1) V. Tom Jones, livre VIII, chap. I, pour l'opinion de Fielding sur notre Comédie — excepté qu'il l'exprime simplement, et non comme un exercice pathétique et quasi philosophique. (N. A.)

recours aux mêmes situations, cela dû à l'absence d'observation originale et de vigueur de conception. La scène V du IIe acte du *Misanthrope* — et cela aussi, sans aucun doute, dû au fait que nous ne donnons pas matière à observation personnelle — est répétée successivement par Wycherley, Congreve et Sheridan ; et comme c'est de seconde main, ce fut fait cyniquement — ou tel en est le ton : à la manière d' « en bas ». La Comédie ainsi traitée peut être acceptée comme une version de l'ordinaire compréhension mondaine de notre vie sociale ; du moins, d'accord avec les dires courants qui la concernent. On peut faire des épigrammes, mais c'est peu intéressant, et tendant plutôt à rendre mauvais service. La Comédie judicieusement traitée — comme on la trouve dans Molière, que nous avons si gauchement traité — la Comédie de Molière ne projette aucun reflet infamant sur la vie. Elle est tout d'abord profondément conçue, et ne peut par conséquent être que pure de toute mauvaise intention. Méditez cette proposition. Jamais homme ne mania fouet aussi cinglant contre le vice ; mais sa parfaite possession de soi-même n'est pas ébranlée tandis qu'il s'en sert. Tartuffe et Harpagon, en réalité, sont chacun faits pour se fouetter, eux-mêmes et leur espèce, les faux piétistes et les avares déments. Molière ne leur imprime que le mouvement. Il déshabille la Folie jusqu'à la peau, étale son imposture et lui offre un meilleur costume avec la leçon que Chrysale lit à Philaminte et à Bélise. Il conçoit purement, et il écrit purement, dans le plus simple langage, les vers français les plus simples. La source de son esprit est la claire raison, c'est la source de ce sol, et elle jaillit pour venger la raison, le sens-commun, la droiture et la justice ; jamais dans un but inutile. L'esprit est d'essence tellement permanente qu'il donne à un calembour une signification et de l'intérêt (1). Sa morale ne pend pas comme une

(1) *Les Femmes Savantes*, acte II, scène V.
BELISE : — Veux-tu toute la vie offenser la grammaire ?
MARTINE : — Qui parle d'offenser grand-mère ni grand-père ?

queue, ni ne prêche par un personnage clignant incessamment de l'œil au public, comme dans les récentes pièces réalistes françaises; mais elle est dans le cœur de l'œuvre, palpitant à chaque pulsation de sa structure organique. Si la vie a quelque ressemblance avec les comédies de Molière, il n'y a pas de scandale dans la comparaison.

The Way of the World, de Congreve, est une exception à nos autres comédies, y compris les siennes, à cause du remarquable éclat du style et du personnage de Millamant. La Comédie ne contient aucune idée, en dehors de l'idée banale qu'ainsi va le monde; et elle conclut avec la complaisante découverte d'un document au moment convenable pour la chute du rideau. L'idée d'une intrigue, pour Congreve, ne lui venait qu'après coup. A l'aide d'un complaisant gredin, Maskwell, vrai gibier de potence, même pour l'œil le moins clairvoyant, il obtient une sorte d'intrigue dans *The Double Dealer* (1). Sa pièce *The Way of the World* pourrait s'appeler : la Conquête d'une coquette de la ville, et Millamant est le parfait portrait d'une coquette, à la fois dans sa résistance à Mirabel, dans la façon dont elle s'abandonne, et même dans son langage. L'esprit ici n'est pas aussi saillant que dans certains passages de *Love for Love*, où Valentine feint la folie ou réplique à son père, où Mrs Frail se réjouit de l'innocuité des atteintes à la vertu d'une femme si elle « les préserve de l'air ». Dans *The Way of the World*, il apparaît d'une vivacité moins apprêtée, et il est mieux répandu dans le style plus caractéristique des personnages. Ici, cependant, comme ailleurs, son fameux esprit est comme un spadassin matamore, nullement honteux de tendre des pièges pour mieux s'exhiber, laissant voir avec impertinence la traînée de poudre qui relie certains mots ordinaires à la poudrière-

Le calembour est débité en toute sincérité, de la bouche d'une rustique paysanne. (N. A.)

(1) Maskwell semble avoir été taillé sur le modèle de Iago comme par la main d'un gamin entreprenant. Il apostrophe son « invention » maintes fois : « Merci, mon invention. » Il l'a imaginé pour lui dire : « Est-ce mon cerveau ou la Providence ? Peu importe ! » Peu importe en effet, mais ce n'est pas son cerveau. (N. A.)

re des inconvenances qu'il veut faire sauter. Comparez l'esprit de Congreve à celui de Molière. Celui du premier est une lame de Tolède, acérée et merveilleusement souple pour de l'acier ; trempée pour le duel, incessamment agitée dans le fourreau ; étant si jolie quand on l'en tire. Pour briller, elle doit avoir un adversaire. L'esprit de Molière est comme un ruisseau courant avec d'innombrables et fraîches lueurs l'éclairant à chaque tournant du bois à travers lequel il s'occupe à trouver un chemin. Il ne court pas en quête d'obstacles, pour faire du tapage à leur occasion ; mais lorsque des feuilles mortes et autres viles substances s'amoncellent pendant sa course, son chant naturel s'en élève. Sans effort et sans aucun éblouissant éclair d'exécution, il est plein d'action guérissante, c'est l'esprit de politesse et de savoir-vivre, l'esprit de sagesse.

« L'humour naturel et le véritable esprit », dit Landor (1), « demandent un cerveau vaste et sain, qui toujours alors est sérieux. Rabelais et La Fontaine ont la réputation, auprès de leurs compatriotes, d'avoir été des rêveurs. Peu d'hommes ont été plus sérieux que Pascal. Peu d'hommes ont été plus spirituels. »

Assimiler notre compatriote à un aussi grand cerveau que Pascal, serait injuste. Congreve avait une certaine vigueur d'esprit ; il avait peu de capacité, au sens qu'entendait Landor. A le juger par son esprit, il exécuta quelques tours heureux, et si on le prend comme naturel, c'est de l'esprit superficiel, peu profond, et ne coulant pas de source.

On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.

Ce pauvre mot tant usé et rebattu : « *imbécile* », il le mène au marché à l'esprit aussi cruellement

(1) *Imaginary Conversations.* Alfieri et le Juif Salomon. Ces Conversations Imaginaires, une des plus remarquables œuvres en prose de cette époque, sont des séries de Dialogues publiés de 1824 à 1846, ayant trait à tous les sujets, histoire, littérature, politique, philosophie, etc. Ils étaient au nombre de 125 ; mais de 1860 à 1864, année de sa mort, Walter Savage Landor, réfugié alors à Florence, vieux, malade et sourd, en publia plusieurs autres, où se retrouvent, un peu affaiblies, les qualités des premiers. (N. T.)

qu'aucun de ses compétiteurs. Voici un exemple, qui a été offert à l'admiration :

WITWOUD : — Il m'a apporté une lettre de la part de mon imbécile de frère.

MIRABEL : — Un imbécile, et c'est votre frère, Witwoud?

WITWOUD : — Eh ! Eh ! mon demi-frère. Il n'est que mon demi-frère ; rien de plus, sur ma parole.

MIRABEL : — Alors, il est possible qu'il ne soit aussi qu'un demi-imbécile.

Par évidente préparation. Ceci est une espèce d'esprit qu'on se rappelle avoir entendu à l'école, d'un brillant personnage du dehors; peut-être s'en être rendu coupable soi-même, un peu plus tard. C'était sans doute un éclatant feu d'artifice intellectuel pour le lourd gentilhomme campagnard qui venait à Londres pour aller au théâtre apprendre les belles manières.

Où Congreve surpasse tous ses rivaux anglais, c'est en sa valeur littéraire, en une concision de style qui lui est particulière. Il a le jugement correct, l'oreille juste, une vivacité d'imagination dans une mesure rigoureuse, en à-coups du sensible à l'évident, et une langue très riche. Il atteint la moyenne du beau style et du naturel dans le dialogue. Il est à la fois précis et abondant. Si vous avez jamais réfléchi sur le style, vous reconnaîtrez que c'est là une remarquable perfection. En ceci il est classique et digne de marcher au même rang que Molière. *The Way of the World* peut être lu jusqu'au bout, couramment, à première vue, tellement la signification est sûrement accentuée et renforcée pour frapper l'œil, au moyen de l'élégance cassante et fine des phrases. Vous n'avez pas à les examiner, avant de vous confier à lui ; il vous mènera en sûreté. Sheridan l'imita, mais fut loin de le surpasser. Le flot de mauvais langage de boudoir (1) dans lady Wishfort est inégalable pour la vigueur et le piquant de l'expression.

(1) « The flow of boudoir Billingsgate. » Billingsgate est le marché au poisson, à Londres, et il s'agit ici de la langue poissarde. (N. T.)

Il se déploie avec un éclat final, comme la voix de la Nature en furie, et est, réellement, l'éloquence distinctive de la poissarde parvenue.

Millamant est une admirable,presque une adorable héroïne. C'est un trait de génie chez un écrivain que la façon de parler d'une femme la dépeigne exactement. Les stipulations avec son amant en vue du mariage, sa délicatesse de belle dame, ses tranquilles subterfuges pour éviter une indélicatesse, ses airs de coquette, jouant l'irrésolution, ce qui, chez une fille commune serait fausse honte, jusqu'à ce qu'elle se résolve à *finir en épouse* comme elle dit, forment un tableau qui vit dans son cadre et reste d'accord avec la description que Mirabel fait d'elle :

« Ma foi, la voici qui vient, à pleines voiles, l'éventail déployé, banderolles dehors, et une troupe de fous pour servants. »

Et après une entrevue :

« Penser à vous ! Penser à un tourbillon, dans un tourbillon, devenait une affaire de très sage contemplation, une parfaite tranquillité d'esprit, un calme repos. »

Il y a un pittoresque, celui de Millamant, et aucun autre, dans sa voix, quand Mrs Fainall, qui est *sûre qu'elle a envie de lui*, l'engage à prendre Mirabel.

MILLAMANT : — Vous croyez ? Je pense que oui — et cet affreux homme paraît le croire aussi, etc, etc.

On entend le ton et l'on voit l'esquisse et les couleurs de la scène entière en la lisant.

Célimène n'atteint pas Millamant en vivacité. Un air de bizarrerie ensorcelante voltige autour des grâces de cette héroïne comique, comme le badinage animé de la conversation d'une jolie bouche.

Mais en bel esprit, elle ne peut rivaliser avec Célimène. Ce qu'elle profère ajoute à son charme personnel et n'est pas au delà mémorable. Elle est l'étincelant portrait et le type des grandes dames qui ne pensent pas. Représenter une classe, donc,

c'est l'abaisser, dans la proportion qu'une aristocratique dame grandeur naturelle de Gainsborough est au-dessous des qualités impressives d'une belle tête vénitienne.

Millamant à côté de Célimène est un exemple de combien loin peut-être menée pour gagner notre faveur la peinture réaliste d'un caractère ; et par quoi elle est insuffisante. Célimène est un esprit de femme en mouvement, armé d'une activité ingouvernable, avec des yeux clairement perspicaces pour le monde, sachant très distinctement qu'elle appartient au monde et s'y trouve tout à fait chez elle. Elle est attirée vers Alceste par estime pour son honnêteté ; elle ne peut éviter de voir où le bon sens de l'homme devient excessif.

Rousseau, dans sa lettre à d'Alembert, au sujet du *Misanthrope*, discute le caractère d'Alceste, comme si Molière l'avait proposé pour un exemple absolu de misanthropie ; au lieu qu'Alceste est seulement un misanthrope du cercle dans lequel il se trouve placé ; il a une foi touchante dans la vertu tranquille des campagnes et des provinces ; et un judicieux amour de la douce simplicité. Il n'est pas d'ailleurs le principal personnage de la Comédie à laquelle il donne un nom. Il n'est que passivement comique. Célimène est l'esprit actif. Tandis qu'il accuse et raille, l'épreuve s'impose à elle de tirer le meilleur parti de lui, de se contrôler, autant qu'une femme spirituelle, vivement courtisée, peut le faire. En l'appréciant, elle confesse pratiquement sa culpabilité, et elle est mieux disposée à le rencontrer à mi-chemin que lui de fléchir d'un pouce. Elle est uniquement *une âme de vingt ans*, le monde est aimable, et si les mouches dorées de la Cour sont sottes, d'intraitables fanatiques ont aussi bien leurs traits ridicules. Peut-elle abandonner la vie qu'on lui fait agréable pour un homme qui ne sera pas guidé par le sens commun de sa classe ; et qui s'obstine à vouloir plonger dans un extrême — égal au suicide à ses yeux — pour en éviter un autre ? C'est cela le comique du *Misanthrope*. Pourquoi ne continuerait-

il pas à se mêler paisiblement au monde, apaisé par la flatteuse préférence, secrète et réellement sincère, qu'elle a pour lui, et prenant sa revanche par de piquantes satires du monde, comme elle le fait d'après son propre idéal pas très élevé, et comme il le fera tout à l'heure d'après le sien plus élevé ?

Célimène est la frivolité mondaine. Alceste est le contraire. Ce qui n'implique pas le pur désintéressement, et avec son esprit sagace, elle s'en aperçoit. Néanmoins, il est, dans son cercle, une figure peu commune ; et elle l'estime, lui, « l'homme aux rubans verts, »... « qui la divertit quelquefois mais qui à cent moments est le plus fâcheux du monde », comme elle sait le dire de lui quand sa verve satirique se donne libre cours. Malheureusement l'âme de vérité qu'il a, et qui gagne son estime, refuse de se soumettre, de se taire, de ne pas soupçonner, et devient le perpétuel obstacle à leur bon accord. Il est cette affligeante personne, critique de tout le monde, sauf de soi-même ; profondément sensible aux fautes des autres, blessé par elles ; épris de sa propre et indubitable honnêteté, et de son idéal d'une vie plus simple qui lui convienne ; toutes qualités qui constituent le satiriste. Il est un Jean-Jacques de Cour. Sa proposition à Célimène — quand il lui pardonne — de le suivre dans sa fuite loin de l'humanité, et sa frénésie de haine pour elle quand elle refuse, sont entièrement dans le mode de Jean-Jacques. Il est une créature intraitable, d'une vertu inappréciable sans doute ; mais Célimène peut comprendre que fuir avec lui au désert, c'est-à-dire de la Cour à une contrée,

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

ce sera probablement se trouver bientôt la compagne d'un satiriste affamé ; et c'est l'histoire de la pauvre princesse s'enfuyant avec un valet qui, lorsqu'ils eurent tous deux faim dans la forêt, exigea d'elle qu'elle lui donnât sa chair à manger. Elle est une fieffée coquette, se complaisant à son

bel esprit et à ses attraits, et se distinguant par son inclination pour Alceste au milieu de ses nombreux autres amants. Elle trouve simplement trop difficile de les écarter — quelle femme, ayant un cortège de soupirants, le ferait? — et quand éclate le scandale de la lettre pleine de son mordant esprit, qui lui vaut leur abandon, elle est disposée à faire tout son possible ; elle tendra la main à l'honnêteté, mais elle ne peut abandonner tout à fait la frivolité mondaine. Elle serait imprudente de le faire.

La fable est maigre. Nos subtils machinateurs d'intrigues ne verraient aucune indication de vie dans les contours. La vie de la comédie est dans l'idée. Comme pour le chant de l'alouette hors de vue, il faut aimer l'oiseau pour être attentif à son chant ; ainsi dans cette altière envolée de la muse comique, il faut aimer exclusivement la comédie pure pour comprendre le *Misanthrope*, il faut être capable de comprendre l'idée de comédie. Et pour aimer la comédie, il est nécessaire de connaître la réalité du monde, de connaître assez bien les hommes et les femmes pour ne pas attendre trop d'eux et cependant encore en espérer du bien.

Ménandre écrivit une comédie appelée le *Misogyne*, qu'on prétend avoir été la plus célèbre de ses œuvres. Son misogyne, d'après les fragments qui restent, est un homme marié qui arrive à la haine des femmes à travers son inimitié pour sa femme. Il généralise à leur sujet d'après l'exemple de sa lamentable conjointe, et semble avoir eu le dessous dans sa lutte avec elle ; ce qui est vraisemblablement l'habituel résultat dans la réalité, dans notre honnête monde. Il semble aussi l'avoir mérité, ce qui peut être un exemple tout aussi conforme. Mais nous ne pouvons dire si son épouse était un bon porte-parole de son sexe : ou jusqu'où, dans ce cas, Ménandre éleva l'idée de la femme hors de la fange où elle était plongée par les poètes comiques, ou plutôt les dramatistes satiriques de la période moyenne de la comédie grecque le précédant, et la nouvelle comédie, qui consacra son esprit principa-

lement au dénigrement, et pour diversion, à l'éloge de dames extra-murales, de réputation publique évidente. Ménandre les idéalisa sans à dessein les relever. Il satirisa une certaine Thaïs, et la Thaïs de l'*Eunuque* de Térence n'est professionnellement attractive ni répulsive ; son portrait des deux Andriennes, Chrysis et sa sœur, ne sera nulle part surpassé pour la tendresse. Mais la situation des honnêtes femmes de son temps ne permettait pas la liberté d'action, ni la dialectique batailleuse d'une Célimène, et par conséquent le *Misogyne* reste au-dessous de notre type de la comédie pure.

Sainte-Beuve conjure l'esprit de Ménandre, disant : Pour l'amour de moi, aimez Térence. C'est en passant par l'amour de Térence que les modernes sont capables d'aimer Ménandre, et ce qu'on a conservé de Térence ne nous donne apparemment pas le meilleur de l'ami d'Epicure. Ces noms, Μισούμενος, l'amant pris en horreur, et Περικειρομένη, la demoiselle aux boucles tondues, résonnent de promesses de scènes de jalousie ; et comme les fragments l'indiquent, ils déploient trop habilement une autorité impérieuse qui mène à des regrets, de ces regrets qu'ont, après leur échec, les hommes violents et emportés qui s'imaginaient lutter avec de plus faibles qu'eux.

Des six comédies de Térence, quatre sont tirées de Ménandre ; deux, l'*Hécyre* et le *Phormion*, d'Apollodore. Ces deux dernières sont inférieures, par l'action comique et la suavité particulière à Ménandre, à l'*Andrienne*, aux *Adelphes*, à l'*Heautontimoroumenos* et à l'*Eunuque* ; mais le *Phormion* est un parasite joyeux, plus brillant et plus amusant que le Gnathon de la dernière comédie citée. Les rivaux étaient nombreux, desquels nous ne savons presque rien — excepté par les citations d'Athénée, de Plutarque, et des Grammairiens grecs qui les mentionnaient pour renforcer un argument — à cette époque comme dans les précédentes périodes de la comédie à Athènes ; car les pièces de Ménandre se comptent par vingtaines et

elles ne furent couronnées que huit fois. Le poète favori des critiques, en Grèce et à Rome, était Ménandre, et si quelques-uns de ses rivaux, ici et là, le surpassèrent en force comique, et l'emportèrent sur lui, dans la compétition des prix par l'à-propos et le sens de l'actualité, ce qui, déjà, de la même façon avait privé le génie d'Aristophane de la récompense méritée par les *Nuages* et les *Oiseaux*, néanmoins on lui reconnut le titre indiscuté de premier des poètes comiques de son temps. Plutarque, sans aucune nécessité, met Aristophane en comparaison avec lui, pour la confusion du plus ancien. Leur but, les sujets dont ils s'occupaient, leurs époques, étaient absolument différents. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que Plutarque, écrivant quand la beauté athénienne du style faisait les délices de ses patrons, ait classé Ménandre au plus haut rang. Jusqu'à quel degré de fidélité Térence copia Ménandre, si, comme il ressort du passage des *Adelphes* pris à Diphilus *verbum de verbo* dans les plus belles scènes — le récit des derniers moments de l'Andrienne mourante et de ses obsèques, par exemple — reste simple conjecture. Pour nous, Térence partage avec son maître le mérite d'une aménité qui est comme le langage élyséen, égale et toujours gracieuse : comme le visage de la jeune sœur de l'Andrienne :

Adeo modesto, adeo venusto, ut nihil supra.

Le célèbre *flens quam familiariter* dont la plus exacte traduction rampe désespérément en discordante prose, pour exprimer la confiance éplorée d'une jeune fille qui a perdu sa sœur et sa meilleure amie, et à laquelle il ne reste plus qu'un amant : « elle se jeta sur son sein, pleurant, comme si elle se trouvait là chez elle » ; ceci, notre instinct nous le dit, doit être Grec, quoique difficilement plus beau en grec. Certaines lignes de Térence comparées aux fragments originaux montrent qu'il les embellit ; mais son goût était trop parfait pour qu'il fît autre chose que consacrer son talent à une loyale traduction de telles pièces. Ménandre

alors, avec lui, à travers l'affinité de sympathie, Térence, et Shakespeare et Molière ont cette magnifique lucidité de langage ; et, pour cette qualité seulement, l'étude des poètes comiques pourrait être recommandée.

Une singulière infortune survint aux écrits de Ménandre. Ce que nous avons de lui dans Térence était probablement choisi pour plaire aux Romains cultivés (1), et c'est une pièce romanesque à intrigue comique, tirée de deux sources, l'*Andrienne* et l'*Eunuque*, en confondant deux modèles en un seul. Le titre de certaines des pièces perdues indique le caractère du principal personnage : — *Celui qui s'apitoie sur lui-même — Celui qui se punit lui-même — L'homme au mauvais caractère — Le superstitieux — L'incrédule* — révèlent de suggestives intrigues domestiques. Térence expédia de Grèce des traductions manuscrites qui furent perdues dans un naufrage ; lui-même, qui aurait pu réparer le dommage, mourut en regagnant Rome. Les fanatiques de Byzance achevèrent l'œuvre de destruction. Ainsi nous avons quatre comédies de Térence, qui en représentent six de Ménandre ; plus quelques projets d'intrigues — un d'eux, le *Trésor*, nous présente un avare que nous aurions aimé voir en contraste avec Harpagon — et une multitude de petits fragments d'un tour sentencieux, disposés pour citations. C'en est assez pour faire comprendre sa valeur.

GEORGE MEREDITH.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

(La fin dans notre prochaine livraison)

Reproduction interdite.

(1) Térence ne plaisait pas aux vieux et sévères conservateurs romains ; ils lui préféraient Plaute : et l'incessante allusion dans ses prologues au « vetus poeta », qui l'importunait de la critique bourrue de ses productions, produit à la fin un effet comique sur le lecteur. (N. A.)

J'ÉCRIS DANS UN VIEUX KIOSQUE...

—

J'écris dans un vieux kiosque si touffu
qu'il en est humide et, comme un Chinois,
j'écoute l'eau du bassin et la voix
d'un oiseau, là, pres de la chute...(chutt!!)

d'eau. Je vais allumer ma pipe.
Ça y est. J'en égalise la cendre
Puis le souvenir du passé descend
en inspiration poétique.

« *Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux* », et je m'embête, je m'embête
de ne pas assister à une ronde
de petites filles aux grands chapeaux étalés.

« Cora ! — Tu vas salir le bas de ton
pantalon en touchant ce vilain chien. »
Voilà ce qu'eussent dit, dans un soir ancien,
les petites filles au bon ton.

Elles m'eussent regardé, en souriant,
fumer ma pipe tout doucement ;
et ma petite nièce eût dit gravement :
« Il rentre écrire des vers maintenant. »

Et ses petites compagnes, sans comprendre,
auraient arrêté, une seconde,
le charmantage de leur ronde,
croyant que les vers allaient *se voir* — peut-être.

« Il a été à Touggourt, ma chère ! »
eût dit le cercle des écolières
plus âgées. Et Nancy eût déclaré :
« Il y a des sauvages et des dromadaires. »

Puis j'aurais vu déboucher sur la route
le caracolement des ânes
de plusieurs messieurs et de plusieurs dames
revenant, le soir, d'une cavalcade.

...Mon cœur, mon cœur, ne retrouveras-tu
que dans la Mort, cet immense amour
pour ceux que tu n'as point connus
en ces tendres et défunts jours?

★

TOUT EN CAUSANT...

—

Tout en causant, j'ai senti que nous nous détestions.
Tu es belle et tu ressembles à la jument
que tu montes à côté de ton amant ;
tu es une animale aux cheveux de rayons.

Je me donnerais, m'as-tu dit, pour de l'argent.
Tu portes la honte d'être pareille à tes pareilles.
C'est prévu à en vomir, prévu tellement
que je me demande comment tu es telle.

La boue dont tu es pétrie n'est pas de mon argile.
Tu n'as donc pas vu la lumière de mes yeux?
Ne va pas au coteau où ma sœur, la source tranquille,
aime l'azur clair, immobile et sérieux.

Je me suis souvenu, devant ton regard de mer,
devant ta démarche, qui a le poids de tes cheveux,
et devant tes bijoux de grue ennuyée et luxueuse,
je me suis souvenu d'une pauvresse amère :

Sous un chapeau de cuir bouilli elle dormait,
affalée sur un banc, et fatiguée d'avoir
cherché en vain, en évitant la police noire,
à vendre son ventre anémique et torturé.

...Nous avions un peu d'argent. Nous le glissâmes
dans le vieux gant roidi qu'elle avait posé là.
Elle se réveilla et nous accompagna
et nous tendit,en nous quittant, ses lèvres pâles.

Devant celle-là, au nom de Dieu, je m'incline.
J'aurais voulu baiser ses vieux souliers troués
et lui donner de l'or dans des mains de caresses.
Mais toi, avec ton beau corps cabré, je te méprise.

Si la pauvresse venait nue en ce moment,
je mettrais un manteau sur ses épaules dures
et serais si ému de son dénûment
que je désirerais partager ses tortures.

Mais toi,ô animale au corps de pierre chaude,
lorsque tu passeras sur ta jument,
tu verras mon regard se poser lentement,
et sans émotion, à ta hanche lourde et courbe.

FRANCIS JAMMES.

L'HOMME AUX POUPÉES

—

Au peintre Jean Veber.

I

C'est une haute pièce bien close, pavée de mosaïques qui apparaissent aux angles des moquettes épaisses, plafonnée et lambrissée de velours, avec une large baie à croisillons que voile un store rouge brodé de chimères—et d'ameublement sévère en style ancien. Tout cela de nuance brune, adornant le jour jusqu'à une pénombre de verrière, une demi-ténèbre impressionnante de mystère qui s'accorde à l'ornementation étrange des murs. Le long des tentures pendent à mi-hauteur comme pour un jeu de massacre des files de poupées diverses, et sur les tables, des légions de statuettes exotiques ou indigènes, rares ou communes, depuis la figurine de saxe jusqu'au soldat de plomb, se bousculent et se mêlent. A travers les sièges et les tapis, des poupées encore, quelques-unes incomplètes, fragments de masques, tronçons de corps, bribes de chevelures, étoffes multicolores fanées ou ardentes s'éparpillent dans un pêle-mêle de boutique à l'encan où le pantin de camelote coudoie le bibelot de luxe ; — et sur un sofa sans bras ni dossier, sorte de lit bas et spacieux, fouillis de coussins riches, règne le même désordre discordant. Cela ne ressemble à rien et ressemble à tout, débarras d'antiquaire, chambre d'artiste ou antre de fou; mais cela est triste plutôt, sans la vie du bazar, sans le soleil de l'atelier, triste comme un abandon, comme une déroute..... Ou mieux, l'on dirait un monde de fantasmagorie tombé subitement sous un charme, immobilisé là dans sa grimace d'un moment et qui attend après une résurrection.

Sans doute quelque Mage va surgir. A son geste tous ces petits corps s'agiteront, feront des pas, sans bruit, sans un frôlement de robe ni d'haleine, avec des mouvements rythmiques d'automates, se mettront à vaquer à leurs occupations mesquines de fantoches dans le mystère de la haute pièce close, tendue et muette....

.... Deux heures sonnent. Menzel rentre. C'est l'heure de sa manie. Comme certains ont l'heure de leur whist, d'autres ont celle quotidiennne et immuable de leur rêve.

C'est un grand homme pâle, émacié, fiévreux — corps d'ascète taillé à coups de hache, aux angles saillants, figure de Christ belle et douloureuse avec de l'anxiété au fond des yeux, comme une perpétuelle interrogation muette à quelque chose de lointain et de confus ; plus blanche encore dans l'encadrement sombre des cheveux bouclés, de la barbe drue et des moustaches retombantes sur des lèvres bleuies d'octogénaire où rôde un marmottement d'inintelligibles prières. Point vieux cependant, car de son masque d'immobilité sénile transparaît l'homme jeune, mais d'une jeunesse décolorée par les méditations atones de la folie ; sans rides mais torturé, cierge triste où brûle la flamme d'un regard d'obsession.

Il est bien l'homme étrange de cet étrange milieu, le roi de ce royaume de fantoches. A sa venue, il semble qu'un tressaillement agite toutes ces poupées inertes, que s'animent leurs yeux d'émail, que prennent vie tous ces bonshommes de carton, comme s'ils avaient soudainement des chairs et des fibres en eux.

Arrêté au seuil, Menzel les caresse du regard, un à un, comme des êtres. Il jouit un instant de cette hallucination qu'ils le voient, l'attendent, l'aiment — puis il entre.

Sur un guéridon noir, il y a une statuette de bois vermoulu dont les doigts s'émiettent, dont le nez se ronge, sans plus de lèvres, ni de paupières, vêtue d'une robe ridicule de pourpre, le front ceint

de lauriers, figurine séculaire qui n'a plus de nom mais porte quand même son numéro d'ordre, son étiquette, avec la mention «Empereur Romain». C'est tout ce qui lui reste de sens, d'idée, toute son âme, ce petit carton au bout d'un fil jaune.

Menzel s'est assis et l'a prise. Il la palpe, la retourne, la scrute longuement, mesurant la profondeur des mille trous minuscules qui vont à ses entrailles de poupée comme les corridors d'une fourmilière. Il la soulève au jour dans ses mains pâles. Ses doigts fuselés ont des inflexions caressantes en s'arrondissant presque sans contact autour de ce lambeau de bois habillé de chiffons... doigts amoureux, mains bénignes qui semblent retenir une tête adorée.

Est-ce amour d'artiste pour une chose d'art, pour un bibelot rare et curieux? Non. Ou bien cette statuette primitive a-t-elle un passé, une légende, une valeur de souvenir — relique lointaine d'âges écoulés? Non plus. Menzel n'est pas archéologue. Il a acheté cette figurine au hasard d'un marché de vieilleries. C'est lui qui l'a vêtue de pourpre, et pour son front lauré il l'a sacrée « Empereur Romain ». Il n'est pas davantage artiste. D'ailleurs, sur ce corps informe qui s'en va en poudre, aucune trace d'art ne survit. Sa manie est autre, plus mystérieuse. Ce qu'il évoque en ces jouets de bois et d'étoffe, ce n'est pas le passé, ce n'est pas l'art, mais quelque chose de plus intime, de plus chimérique aussi. Ce qu'il cherche, c'est une expression de vie derrière le mutisme de leurs faces peintes. Ce qu'il écoute, c'est un battement de cœur au fond de leur boîte creuse. Ce qui le torture, c'est de savoir si rien autre n'émane d'elles que leur odeur de moisi ou de colle, quelle est la pensée éternellement la même où s'ensevelit leur esprit.

Et au sortir de ses enquêtes, il est convaincu avoir découvert un monde nouveau, une phase d'être extra-humaine en ce qui n'est que la fixation, comme la cristallisation de chaque phase de notre pantinade humaine dans une humanité de pan

tins... Toute apparence forcément ne trahit-elle pas une réalité ? toute forme n'est-elle pas une forme de vie, une forme d'âme que la matière a but seulement de nous rendre sensible? Or, toutes ces poupées semblent quelque chose. Sembler, c'est être. Toute apparence vit, toute expression sent, tout regard voit et le geste parle dans son immobilité même. — Les gestes ne sont-ils pas la physionomie de la pensée? — Une fois scindée, extériorisée de lui, cette parcelle de son moi que l'ouvrier met dans une œuvre subsiste et anime l'œuvre, prend de ce jour une vie spéciale qui la classe et lui donne un rôle dans le monde nouveau dont elle fait partie. En un mot, chaque pantin est un être, un être toujours pareil, imperfectible autant qu'indéfectible, incapable de mieux ou de pire, pétrifié dans sa passion actuelle, sans passé, sans avenir, tout en présent, mais un être!

Par cette logique de raisonnement, Menzel est arrivé à la conviction de sa découverte et c'est d'un orgueil et d'un égoïsme de créateur qu'il aime son royaume de fantoches. Avec sa fine psychologie de cérébral, il a déchiffré en eux toute la gamme de la grimace humaine. De chaque grimace il a fait un être; et détraqué, il s'est proclamé roi de sa Création.

Après avoir déposé la statuette d'empereur, Menzel alla ouvrir un placard bas, masqué par la tenture. C'était le pêle-mêle des poupées cassées, démembrées, crevées, têtes, troncs, bras, jambes, ventres béants dégorgeant le son, l'ossuaire de ce monde de pantins où gisaient les morts et les blessés comme après un carnage de grande bataille. Il remua la fosse à pleines mains. On eût dit d'abord de vieux ossements, mais des membres roses avaient couleur de vie, et des morceaux de figure grimaçaient. Des yeux décollés apparaissaient avec un regard entier qui voyait tout, et des chevelures de filasse blonde ou de crin brun s'enroulaient à des ressorts d'acier, comme de têtes échevelées dans des supplices. Des loques rouges, jaunes, vertes

figuraient le sang et les plaies, un suintement de souffrance. Menzel remua encore, chercheur. Enfin il prit un tronc, fesses et jambes, et cassa un membre d'un coup sec. — Tel un chirurgien ressèque. — L'amputé retomba au trou commun. Menzel emporta le membre brisé pour le raccoler à une poupée incomplète qu'il aimait et voulait vivante...

II

On frappa un coup léger derrière la tenture qui se souleva aussitôt sous la main d'une femme très belle.

— Encore vous? dit Menzel ennuyé.

— Oui, moi toujours, à l'heure accoutumée qui viens porter un peu de soleil dans votre cimetière.

— Je vous avais priée de ne pas revenir, Yane. Vous me dérangez à mes heures d'étude. J'ai besoin de silence, d'absolu silence. Mes poupées n'aiment pas le monde.

— Elles vous l'ont dit? demanda Yane avec un sourire fin d'ironie.

— Oui!

— En quelle langue?

Menzel haussa les épaules.

— Elles sont jalouses de moi sans doute?

— Peut-être...

— J'avoue qu'elles en auraient le droit. Elles sont fort laides. Mais je ne leur crois pas de ces finesses de sentiment. D'ailleurs elles savent bien que vous avez mauvais goût.

— Ne raillez pas, Yane. Il ne sert à rien. Puisque vous êtes venue, vous pouvez demeurer. Mais taisez-vous. Si vous voulez m'être utile, prenez une aiguille et confectionnez-moi une robe aux mesures de cette Dame Japonaise.

— Vous êtes aimable!

— Je n'ai pas le temps d'être aimable maintenant.

— Voilà long qu'il dure ce maintenant. Moi j'ai toujours le temps de vous faire plaisir. Je reste.

Après avoir ôté sa voilette et ses gants, elle alla fouiller dans une corbeille de chiffons, choisit un coupon à fond clair, comme un ciel trop bleu semé de fleurs inconnues, invraisemblables d'épanouissement et d'éclat, une ganse d'un rouge vif et des fils. Puis elle drapa l'étoffe sur la Mousmé.

C'était une poupée authentique de là-bas, au corps maigre, insexuel, avec des cheveux lisses, des yeux bridés minces comme des coupures de rasoir, une bouche dérisoire aux lèvres flétries, et dont les mains ramenées à la hauteur du menton érigeaient deux pouces plats aux ongles teintés de rose.

Yane épingla une tunique droite décolletée en angle sur la gorge, serrée sous les bras par une ceinture large et qui devait disparaître presque dans l'ampleur de deux manches pagode démesurées à forme d'ailes retombées. Puis, assise à un coin du sofa, vers le jour, elle se mit à coudre devant la face éternellement béate et blafarde de la Mousmé Nipponne.

L'aiguille courut un instant, petit éclair vif d'acier dans l'étoffe multicolore, et s'arrêta. L'ouvrière était lasse. Cela la changeait trop de travailler longtemps, accoutumée qu'elle était à se faire servir comme une reine. Pourquoi cette besogne maintenant? Et comme, étonnée à se voir ainsi piquant à coups d'aiguille ses doigts ténus de fée paresseuse, elle voulait répondre à ce pourquoi, l'expression de son visage devint autre. Son joli sourire d'ironie se fit douloureux. Sous l'afflux d'une tristesse soudaine, une larme mouilla ses cils et roula bientôt, lourde de chagrin, dans un tremblement de ses paupières. Yane pleurait à grosses gouttes amères. Un souvenir noir lui était venu ; le passé l'avait prise toute et la désolait.

... Etrange passé ce soir de première des « *Contes d'Hoffmann* »! Elle se revoit mettant sa robe de bébé en dentelles blanches et bouclant ses cheveux blonds, un peu émue de son rôle si nouveau de Poupée de Nuremberg, incertaine de son interprétation et des suffrages... Ici un vide... Et la

voilà sur scène bégayant l'enfantine romance d'Olympia :

Les-oi-seaux-dans-la-char-mil-le
Dans-les-cieux-l'as-tre-du-jour
Tout-parle-à-la-jeu-ne-fil-le
D'a-mour
D'a-mour.
Voi-là-la-chan-son-gen-til-le
Voi-là
La-chan-son-d'O-lym-pi-a
Ah !

Au premier rang des stalles un homme s'est dressé et, penché en avant, la suit des yeux.

Tout ce qui chante et résonne
Et soupire tour à tour
Emeut son cœur qui frissonne
D'amour.
Voilà
La chanson mignonne
Voilà
La chanson d'Olympia.

Accompagnée sur la harpe du physicien, elle a scandé ce couplet doucement, en petits éclats de voix pure, dans son immobilité de poupée merveilleuse au chant d'oiseau. On applaudit. Elle remercie des deux mains, s'incline d'une inflexion raide, toute à son personnage ; et, de nouveau, elle rencontre deux yeux fixes qui l'immobilisent plus encore.

Au sortir du cabinet de Spalanzini, une fois achevée cette valse vertigineuse qu'elle a dansée au milieu des acclamations, où elle a su garder avec sa rigidité d'automate toutes les grâces et les souplesses de la femme, elle remonte dans sa loge. On la déshabille pour sa métamorphose de poupée en artiste....

Son souvenir redevient indécis, trouble, flottant jusqu'à la fin.

Le rideau tombe, se relève, se relève toujours. C'est un triomphe inouï, une ovation à la mémoire d'Offenbach..... Ensuite quoi ?.... Ah !!! dans sa loge encore ; des amis : quelques inconnus... Et

tout à coup on lui présente René Menzel. Yane pâlit. Elle a reconnu cet homme qui l'hypnotisait tout à l'heure. Son regard à nouveau la fouille, la désincarne, et soudainement bouleversé, comme déçu, Menzel s'écrie :

— Mais c'est une femme ! —

Telle la voix d'Hoffmann amoureux d'Olympia, quand il découvre qu'elle était seulement une poupée magique. Nouvel Hoffmann, plus fou que l'autre, Menzel vient de découvrir que la poupée convoitée est une femme, une femme miraculeusement belle ; rien que cela.

Il se repent aussitôt, honteux de son exclamation, et la complimente froidement, banalement. Mais il n'est plus lui. Il est devenu quelconque.

Que s'est-il passé depuis lors ?... Quel caprice les a rapprochés ?...

Quand une femme trouve un homme curieux, le distingue ainsi de la masse uniformément pareille et flatteuse qui l'entoure, elle est toute proche de l'aimer. Yane avait deviné dans Menzel un être étrange. Elle avait vu luire dans son regard d'un instant une puissance obscure dont la curiosité l'attirait. Et le désir aussitôt la mordit de le connaître mieux, d'être quelque chose dans sa vie. Et comme, malgré son prestige et sa beauté, elle se buta à une indifférence, son étonnement s'en accrut et son désir s'aviva de la blessure de son orgueil. On se dérobait ; elle voulut vaincre, faire renaître dans les yeux de Menzel cette étincelle d'amour qu'elle avait vue s'y allumer quand elle jouait son rôle d'Olympia et qui semblait à jamais éteinte. Elle se fit séductrice, et à feindre l'amour elle devint amoureuse.

Un soir que le monomane parlait de ses poupées, elle avait demandé à les voir. Elle était venue, avait regardé, s'était assise une fois et depuis lors, chaque jour, dans la chambre close, s'était prise peu à peu au mystère pénétrant de cet intérieur silencieux ; et maintenant elle aimait ces fantoches, à ne pouvoir s'en passer, à avoir besoin d'eux à toute heure parce qu'ils étaient la chimère, le rêve

matériel de l'adoré qui la dédaignait. Elle n'avait plus d'orgueil, seulement une grande lassitude de cœur pour son besoin inassouvi de caresses, et une tristesse morne pour son amour solitaire et impuissant. Ce soir, sa souffrance se faisait plus intense au détail de tant de souvenirs revenus... et elle pleurait.

Menzel, enseveli dans sa méditation, ne voyait pas ces larmes. Alors elle eut envie de crier... Et elle cria :

— Vous les aimez donc plus que tout, vos poupées ?

Le monomane releva la tête.

— Oui, plus que tout.

— Sont-elles si belles avec la grimace de leurs visages?

— Beauté, laideur, tout est grimace. N'est-ce pas le préjugé humain qui a voulu donner des traits à l'idéal? Tous les yeux ne voient pas de la même façon.

— Vous êtes un enfant amoureux de Guignol!

— L'enfant a raison peut-être. Il est au point de vue intellectuel un homme que n'a pas encore déformé le milieu. Vieilli, l'homme revient à ses idées premières quand il a sondé le mensonge de la vie.

— Un maniaque.

— Manie, folie même si vous voulez. Le fou a son idée fixe qui pour lui est la seule vraie et les ténèbres de sa folie lui sont plus lumineuses que votre jour. Que savez-vous, où est le jour, la nuit, le vrai, le faux, la chimère ou la réalité? Je cherche, moi.

— Et que leur trouvez-vous, à ces pantins ?

— Un sens, une âme peut-être.

— Quoi, une âme! Parlent-ils? Pensent-ils? Agissent-ils jamais? Ils ne sont même pas à mécanique, vos bonshommes.

— Et voilà la seule différence qui les sépare de vous. Qui vous dit qu'ils n'ont pas leur langage à eux, leurs passions, leur vie propre enfin, seulement diverse de la nôtre? Je crois que si. Oui, ils jouissent et souffrent comme nous ; ils ont leurs sourires et leurs larmes; ils aiment peut-être.

Yane tressaillit. Menzel continuait :

— Qu'y a-t-il là d'illogique, d'insensé? Nous n'avons pas, c'est vrai, pénétré le mystère de leur organisme bien que nous les façonnions nous-mêmes ; mais qu'importe le limon dont un corps est pétri? Quand un souffle l'a vivifié, il n'est plus argile, il est chair.

Le monomane s'était dressé et levait les bras.

— Tous ces fantoches sont des êtres, plus intéressants même que tant d'autres qui nous entourent à notre insu, car ils sont de notre essence. L'homme les crée. Une fois détachés de lui, ils font un monde. . . . . .

. . . . . .

Et qui sait en somme ! En eux il a livré son véritable fruit, celui qu'il n'a pas craint de montrer dans toute la laideur d'épanouissement de ses vices. L'homme s'est trahi dans le pantin. Etudier les poupées des hommes, voilà le meilleur moyen de connaître l'homme.

Yane ne le suivait plus. Sans comprendre, elle restait accrochée à ce regard d'illuminé qui éclairait la chambre comme une torche. Menzel se tut. Alors, elle dit :

—Pour eux, vous dédaignez tout le reste ? la réalité certaine et délicieuse de la vie ? Pour leurs yeux éteints les yeux lumineux des vrais êtres et des femmes ? Pour leurs lèvres fanées la caresse ardente de nos baisers ? Tout, tout, pour une chimère ?

— Et que vous importe ? demanda Menzel en la regardant au fond.

— C'est que je vous aime, moi ! clama-t-elle, dans un élancement de son âme passionnée.

— Moi je ne vous aime pas — répondit-il lentement, subitement compatissant, presque triste.

III

Abîmée par les dernières paroles de Menzel, Yane s'était tue. Après son aveu impuissant, elle n'avait plus qu'à partir. Elle se leva et gagna le seuil courageusement. Mais là, son cœur défaillit.

Pourquoi tournons-nous la tête quand nous abandonnons ce qui nous est cher? Pourquoi suivons-nous des yeux ceux qui demeurent, jusqu'à l'instant où nous ne les verrons plus? A quoi bon les adieux des mains et les baisers envolés des lèvres? Cet amour de souffrir est à la fois de la faiblesse et de l'orgueil.

Yane se retourna. Elle voulut revoir une fois encore le sanctuaire de son demi-bonheur passé, prolonger sur le bien-aimé l'adoration de ses yeux. Il était trop tard.

Elle se sentit vide comme si quelque chose d'elle l'avait quittée. Son âme ne la suivait plus. Son âme s'était agrippée aux meubles, aux tentures, à tout le peuple des fantoches qui de leurs doigts invisibles s'en disputaient les lambeaux. Son âme ne voulait plus partir avec elle; et Yane n'y pouvait rien.

Comment ressaisir ce quelque chose d'insaisissable, d'immatériel, d'épars qu'elle est? Comment la poursuivre et l'appeler? Comment se chercher soi-même quand on n'est plus soi, quand on a perdu jusqu'à la faculté de se connaître?

Elle s'affaissa auprès de la porte, contre le chambranle, bête lamentable qu'on a assommée et qui veut agoniser là, quand même.....

...Lui, le fou, est ailleurs; dans son ailleurs de songerie. L'idée fixe l'a rappelé.

Derrière un prie-Dieu ancien, à baldaquin ciselé, Menzel soulève un coin de tenture et dévoile un meuble curieux, sorte de châsse au bois sculpté fleuri de clochetons et d'ogives. Dévotieusement il l'a ouvert... et dans sa niche apparaît la poupée préférée, la poupée reine, comme l'icône adorable du monde-fantoche.

Sous une tête en porcelaine elle a un corps articulé en carton-pâte, un corps d'enfant rose et potelé, des cheveux blonds de fillette, des yeux d'émail aux longs cils, des lèvres trop rouges et des mains trop grosses aux doigts gourds; jouet modèle devenu idole, l'idole de la beauté sans doute, toujours souriante et jeune... nue mais

point charnelle. Elle semble plutôt une dérision de la chair, une dérision de la jeunesse et de la beauté.

Cependant Menzel s'agenouille, et vers elle, à l'heure d'amour, monte l'extase du prêtre idolâtre. N'est-elle pas en effet pour lui la divinité sereine où se repose son esprit ? N'est-elle pas la gardienne mystique de sa pensée, la consolatrice dernière de toutes ses peines qui l'endort à ses yeux d'oubli ! Jadis il a pâti. Les choses et les êtres le trompèrent. Il sut le tourment mauvais des solitudes du cœur et le flot de désespérance chavira sa raison. Ce jour, il a émigré vers un idéal nouveau. Dans l'Idole-Fantoche il a réfugié son humain besoin de tendresse et d'elle il rassasie ses rêves d'irréalité. Il en fait la maîtresse unique et fidèle, femme idolisée dont il est l'amant et le prêtre ; et il vit en elle confiant à sa providence qui le veille...

Yane souffrait de cet agenouillement, de cette possession prise par la poupée vaine. Intuitive, elle eut le soupçon du désarroi passé qui avait jeté le fou sur le sein de l'idole réfugiante. La pitié de cet être dévié gonfla son âme.

Etait-il heureux seulement ainsi prosterné et adorant ? Et si oui, pourquoi ce visage douloureux ?

Maintenant elle se bâtissait un devoir, comme un héroïsme d'amour de rester là pour l'arracher coûte que coûte à sa folie. Oh ! l'avoir à elle ; le tenir dans ses bras et l'y contenir tout ! fermer ses oreilles, ses yeux, sa bouche à l'empêcher d'entendre, de voir et de parler, étouffer son cœur dans une étreinte jusqu'à le faire battre en elle mêlé au sien !

Mais comment ?

L'idole la défiait...

Qu'avait-elle donc, cette rivale heureuse ? Quel charme pour prendre un homme et le posséder ainsi ? Que lui disait-elle, cette divinité muette ? Savait-elle le baiser aux lèvres et l'enlacer de ses bras dans le mystère des nuits ? Sa forme visible était-elle seulement l'apparence trompeuse d'un merveilleux idéal qui se dévoilait pour lui seul ?

Comment la connaître, lui ressembler et la vaincre? Et toujours souriait l'idole si peu femme, si peu vraisemblable dans sa nudité rose...

Alors cette vision qu'elle était nue apparut à Yane dans une lueur.

...Derrière Menzel agenouillé elle se dévêtit....

Ce fut un déshabillement fiévreux, tel un arrachement de loques. Sous ses doigts hâtifs la soie grinça, les dentelles se fripèrent. Puis une pudeur la prit de s'offrir ainsi comme une gueuse et elle se hâta davantage à la peur de ne pas achever.

Le dernier voile glissa dans une contorsion de ses bras et de ses épaules, hésita un instant au renflement de ses hanches et, brusquement, la nudité éblouissante de son corps s'épanouit comme une irréelle fleur.

Il vint de cette fleur émue une émanation tiède qui rôda dans la haute pièce alanguie. Son rêve apeuré au halètement de Yane, Menzel s'était retourné. Ses yeux perdus prirent regard et mirent une caresse ardente sur cette chair nue. Yane sentit le frôlement de ce regard. De ses pieds de lait à peine veinés d'azur aux linéaments fondus, aux attaches fines, cette caresse la remonta toute jusqu'au visage, erra comme une haleine à travers ses cheveux, se noua autour de son cou comme une chose sensible et lui vint aux lèvres.....

Les yeux révulsés, la bouche entr'ouverte sans souffle à l'attente d'une becquée d'âme, elle tomba raide les bras tendus en un geste d'appel et d'embrassement....

Menzel s'était avancé pour la recevoir. D'un effort de ses bras il la reposa évanouie sur le sofa. Il mit un coussin mou sous ses reins, un autre sous son pied qui touchait à terre et incliné vers elle, il réfléchit.

Ce fut en lui un instant de lutte féroce quand il compara cette femme étendue, si belle, dont la blancheur faisait une clarté, à ses fantoches dérisoires; quand sa chair éveillée voulut étouffer son idee fixe et quand, à l'émotion de ses sens, s'a-

jouta l'immense pitié de la douleur qu'il avait causée.

Ah ! si réellement elle avait pu comprendre, l'idole rivale, elle aurait tressailli toute et pâli, sûre à ce moment que la victoire lui échappait... Menzel se penchait aux lèvres de Yane prêt à s'y suspendre sans retour.

Mais il se redressa d'un élan. Au bord de l'abîme, il s'était ressaisi.

Que voulait-elle, cette femme tyrannique qui s'imposait à lui ? L'arracher à sa science, à ses convictions, à ses découvertes ? Faire de lui sa chose ? Enchaîner son esprit avec son corps ? Pas d'esclavage ! Il en avait goûté jadis et ne gardait de la coupe des lèvres qu'un arrière-goût de fiel. Il n'aimait plus là. Qu'on le laissât fidèle à ses fantoches ! On pourrait le traiter de fou et les traiter de chimères : il savait bien, lui, l'illusion menteuse et l'éternelle chimère de la vie.

★

Assis au coin du sofa, Menzel a repris dans ses mains la statuette d'empereur. Yane reste évanouie à son côté dans une pose lasse d'énervement et de sommeil, les bras repliés, la tête inclinée, les yeux clos. Par instants, de tout son corps soulevé, un gros soupir d'enfant chagrin monte à ses lèvres ouvertes. Ses seins se gonflent, un frisson l'agite, on dirait une statue qui vient de vivre.

Autour d'elle, les poupées appendues ou couchées restent inertes,

C'est une sainte amaigrie qui prie les mains jointes. C'est une fée coiffée de clinquant et vêtue de gaze qui tient une baguette magique. C'est une mort aux yeux caves, au sourire édenté, qui guette ; un moine encapuchonné, la bouche bée, figée dans un chant de psaumes ; une reine au manteau fleuri que son bandeau retombé fait borgne ; un vieillard à longue barbe comme un patriarche survécu ou quelque juif-errant vieilli... Tout près de la Mousmé Nipponne, un Japonais nain ouvre les bras pour un

prêche. Sur les genoux de Menzel s'échevèle une poupée renversée. D'autres çà et là montrent les bourrelets de leurs cuisses... et le Polichinelle bariolé, bossu devant, bossu derrière, bancal et cagneux, rit de tout, même de la mort, même de l'idole, sous son chapeau de gendarme. . . . . .

. . . . . .

L'homme du siècle apparaît, pâle, émacié, fiévreux. Il a vécu trop tôt et trop vite. Il n'est plus jeune et pas encore vieux ; il est repu.

On a voulu lui faire son idéal de la vie et il a trouvé le fond de ce qu'il pensait l'insondable, la fin de ce qu'il croyait l'infini. Le sensuel meurt, le cérébral renaît. L'homme s'est endormi réaliste, il se réveille mystique et rêveur.

Mais il n'a point cessé d'être curieux jusqu'à la folie ; curieux de science, de passé, d'exotisme, curieux surtout de l'inconnu d'au delà, de l'invisible, de l'âme et de l'idée. La curiosité, c'est la maladie humaine, parce qu'elle est le marasme du fini.

Alors il se livre à ses rêves nouveaux ; et comme la chair le possède quand même, comme l'ange ne peut pas tuer la bête, comme il est à la fois matière et esprit, abstrait et concret, il les incarne. Il en fait les fantoches informes qu'il append à tous les coins de sa quotidienne vie, points d'interrogation mystérieux.

Or la réalité vient s'offrir et le tente. Elle vient dans toute sa splendeur d'épanouissement charnel, royale, sous la forme la plus humainement parfaite de la beauté, une femme.... Et toutes les séductions rayonnent d'elle.

Blanche comme un éblouissement de soleil, elle a derrière ses cils d'ombre la lumière caressante et voilée des astres nocturnes, dans ses cheveux l'or des moissons mûres et des feuillages automnaux; sur les lèvres, pulpe mielleuse de fruits, le fard des corolles ardentes; dans son rire toute la joie; dans sa voix toutes les chansons, l'infini berce-

ment du flot sur les nacres... De son corps émanent des brises tièdes et des aromes de fleurs.

Parfum, chanson, couleur,

elle est la trilogie universelle. Toute la nature et tout l'amour.

Le rêveur l'a reconnue et la dédaigne. La réalité s'offre et il a répondu : « Non. Après toi je ne serai pas satisfait. Tu n'es pas la réalité dernière puisque c'est toi que guette la mort accroupie. »

Va, cherche dans le rêve l'énigme profonde de la vie. Aime d'amour l'illusion bénie et fais-en ton idole réfugiante. Sois empereur et mage avec la baguette d'une fée et le bandeau d'une reine. Le monde Polichinelle rit, laisse-le rire. S'il t'envoie des réalités mensongères, repousse-les et cherche ailleurs l'étanchement de ta soif. Cherche ! Voilà ta destinée d'homme : errer et ne pas savoir ; et voilà ta gloire d'homme : chercher.

Quand tu seras las, joins les mains comme la sainte et adore.

IV

La haute pièce s'endeuille avec le soir. L'ombre flottante la prolonge à l'infini. Les contours s'effacent. Les reflets s'éteignent. Seul, près de la baie ouverte, le groupe de Menzel, de Yane et des poupées appendues s'éclaire aux lueurs rouges du couchant.

Yane s'éveille, se voit nue, hésite un instant à croire, et se souvient. La vanité de sa lutte lui apparaît toute. Elle ferme les yeux, s'enclôt dans sa honte et la détaille.

Par curiosité, par caprice, par orgueil enfin, elle a poursuivi Menzel, puis elle l'a aimé... Longtemps d'amour silencieux et triste, blottie dans cet espoir qu'elle le gagnerait à force de tendresse ; d'amour douloureux et suppliant le jour où sa jalousie des poupées rivales vient de lui arracher un aveu.

C'est alors qu'égarée de désir, elle s'est dévêtue, offerte et pâmée.

Elle s'était menti à elle-même jusqu'à voir dans une impudeur un fantôme de pitié héroïque. Maintenant son action se fait noire de toute sa défaite, de ses déceptions et de ses regrets... Menzel la repousse. L'Idole a triomphé. La folie maîtresse demeure invincible. Elle est la vaincue, l'humiliée.

Ce nous est une méditation mauvaise que celle d'une honte. Abusés aux sophismes de l'orgueil, nous ne trouvons aucun moyen d'y échapper sinon disparaître ou en supprimer les témoins, et notre âme s'aigrit jusqu'au désespoir ou à la haine . .

. . . . . .

Yane redoute le regard de Menzel, même celui des fantoches et de l'Idole. Elle se voit nue et se ridiculise. Elle voudrait s'en aller et n'ose pas bouger. Peu à peu un flot d'exaspération l'envahit. Elle n'aime plus ou croit haïr.

L'amour s'avive des obstacles ; mais s'il échoue dans son suprême effort humain, souvent il se métamorphose ainsi.

Yane hantée de vengeance, méchante jusqu'à faire du mal, cherche le moyen de punir Menzel. Et cette idée se précise à elle, désir, volonté, rage maintenant, de détruire les fantoches et de tuer à la fois la chimère du fou.

Subitement elle s'est dressée, oubliant, qu'elle était nue. Son sentiment de vengeance la domine. Elle arrache à Menzel sa statuette d'empereur, la jette à terre de toute sa force et la foule. Le bois vermoulu s'émiette...

..... Et sa fureur s'acharne à tout ce que ses mains peuvent saisir. D'un geste elle a renversé les bibelots précieux des étagères et des tables. Elle dévêt la Mousmé Nipponne, lui casse les bras et la frappe. Aux autres aussi, elle déchire leurs loques à lambeaux et elle les griffe. La sainte n'a plus d'auréole, la fée plus de sceptre, la reine plus de couronne et la mort éparpille son squelette. Tous les petits corps heurtés les uns contre les autres, bossués et crevés, sont en débris. Ils font

un amas informe qu'elle piétine et ses pieds méchants s'écorchent et saignent. En un clin d'œil elle a anéanti le monde-fantoche tout entier, sans un mot, avant que Menzel ait eu le temps de comprendre et de passer la main sur ses yeux pour écarter le cauchemar qui l'étreint.

Maintenant Yane s'avance vers l'idole et la défie. Lancée par une jambe, la poupée tournoie et va s'abattre. Sa tête vole en éclats contre un meuble où s'accroche sa chevelure. Yane la ressaisit. Elle tord ses membres aux articulations. Les ressorts se déroulent et craquent. Et pour faire mal encore à ce pauvre tronc qui lui reste, elle la mord au ventre et l'écrase. C'est fini. Plus rien ne vit..... Sur ce nouvel ossuaire de pantins, Yane demeure debout, les poings crispés et le regard fier, comme une Minerve victorieuse.

Alors Menzel, suffoqué devant son hallucination horrible de carnage, commence à croire. Dans un cri de douleur inouï, presque inhumain, une peur folle le secoue. Il torture ses cheveux et se meurtrit le visage. Recroquevillé à terre, il enlace et baise ses poupées détruites. Vautré sur elles, telle une bête sur les cadavres pantelants de ses petits, il glapit et sanglote... Un instant, son désespoir semble tarir. Il a des attendrissements désolés pour un morceau de corps ou de visage. Mais le grand frisson l'a repris et le disloque. Il se gonfle ; il halète ; il écume ; puis, se colle au mur, sans plus de mouvement ni de larmes, écrasé.

Yane écoute. Cette fois, c'est le flux de pitié qui monte en elle, de vraie pitié et de remords.

Elle a ouvert la bouche pour parler mais la referme. Saurait-elle les paroles magiques qui calment ? Cette caresse des mots plus magnétique que l'attouchement des mains ? Sa voix n'aviverait-elle pas plutôt la douleur qu'elle veut apaiser en éveillant Menzel de l'hébétude où son anéantissement l'endort ... Et elle se tait, devant l'irréparable du mal qu'elle a voulu.

Ses bras se tendent, se mêlent, se tordent et retombent ballants. Sauraient-ils le bercement de

sommeil et de songe où le corps s'enlise, où l'âme s'oublie et quels enlacements inconnus peuvent émouvoir l'incompréhensible volupté de cet être ?

Son impuissance l'accable, puis l'affole. Son amour, accru de toute la souffrance de Menzel, s'exalte et se purifie jusqu'au sacrifice, mais en vain. Elle paierait au prix de sa vie le baume des blessures qu'elle a faites. Mais à ce prix même il n'en est pas.

Si. La femme a des intuitions infinies d'amour. Soudain Yane s'immobilise et recommence à bégayer la chanson d'Olympia qui jadis avait ensorcelé le fou :

Les-oi-seaux-dans-la-char-mil-le
Dans-les-cieux-l'as-tre-du-jour
Tout-par-le-à-la-jeu-ne-fil-le
D'a-mour
D'a-mour.
Voi-là
La-chan-son-gen-til-le
Voi-là
La-chan-son-d'O-lym-pi-a
Ah !

Le mort a remué. Il relève la tête et ses bras se remontent comme deux ailes prêtes à s'ouvrir.

Tout ce qui chante et résonne
Et soupire tour â tour
Emeut son cœur qui frissonne
D'amour.
Voilà
La chanson mignonne
Voilà
La chanson d'Olympia.

Elle a scandé ce couplet, doucement, en petits éclats de voix pure dans sa rigidité de poupée merveilleuse au chant d'oiseau. Et le mort est ressuscité.

Quel écho du passé résonne en lui comme une chanson natale qu'on écoute au pays d'exil ! Sans doute un prélude du ciel dans son affre d'agonie.

Tout ce qui chante et résonne
Et soupire tour à tour

D'une voix plus basse, plus suppliante, plus tendre, Yane redit sa prière de pardon.

Pour Menzel, c'est l'autrefois qui revient, l'illusion défunte qui réapparaît, la poupée qui renaît et qui chante.

Son regard la cherche.

Au fond de l'ombre une forme blanche se détache avec des yeux de lumière.

Menzel aperçoit l'apparition vaporeuse. En elle s'évoque et s'incarne sa chimère revenue. Parmi les ténèbres, il est debout.... et il va vers elle.

JEAN-LOUIS RENAUD.

L'EMBAUMEUR

—

Eclair, nuée...

Née de toutes les aspirantes ardeurs du jour,
Eclair, nuée,
Qui vers les cimes des fonds de nos larmes monte,
Avec les nuages du soir,
Céleste, redescendue,
Elle volte, d'étage en étage, sur le monde
Et jusque vers l'attente guetteuse où il se tient,
Les bras dressés, tendus,
Incantatoire,
Le Magicien.

Les pentes de la montagne s'irisent de la course
— Eclair, nuée, —
Qui enguirlande de pas fleuris le monde.

Et il marque et il suit de paroles d'amour
Les figures des pas aériens,
Nées de toutes les aspirantes ardeurs du jour, —
Vagabondes.

— « Blancs éclairs, et roses, de chairs,
Petite vapeur d'or, soulevée
Sur le plateau d'herbe, ô douce !
Danse, danse, danse, et danse,
Spasmes et sourires, jouvence
Ailée...

» Jetés — battus, pointes, — lumières !
De sous la nuée, jaillies,
Et d'un jeu des doigts, ralliées
Aux paillettes des dents, des yeux, en feu, pierreries...
Eclair !

» Voltes de brume et de brise,
Voltes d'esprit et de cœur et de boucles légères,
Tours et retours, fuites ! oublis...
Sautes de gorge déprise,
Songes de rubans dénoués,
Gazes et vertiges, fumées,
Nuée...

» Eclair, nuée ! — arrête !
Arrête ; ta danse n'est point tant la vie,
O petite joueuse fugace, ô jolie !
Arrête, je t'aime !
Le temps que tu embrasses est un frivole amant,
Et suis celui qui donne l'éternité.

» Je t'aime... Ecoute et vois !
Je ne suis pas moins jeune que toi,
Mais je veux que prolonge l'extase de tes instants,
Ma science de la destinée ;
Je t'aime... Confie à ma bouche ton baiser
Et toute ta chair espiègle à mes doigts :
Je connais l'unique embrassement
Qui fait de notre jeunesse l'éternité. »

Elle a entendu, arrêtée
D'une jambe qui se pose comme un arc se détend,
La flèche au but, —
Toute frissonnante et les seins encore mutinés,
Et vers le Magicien, d'une tête sourieuse
Se renverse, les lèvres offertes, et demi-nue,
Ses ailes de brise rompues,
Défaite sa jupe de nuée,
La grâce de la papillonne danseuse.

Il la tient,
Dans ses bras blottie, indécise,
Oiselle qui tressaille dans la main
Et la chauffe de son petit cœur ému ;
Ses lèvres, entr'ouvertes en calice, au baiser,
Elle attend, — redoute, — qu'il lui prenne son âme
Pour qu'il lui donne l'éternité, — promise.

Eternité...

D un plein et mûr et lent baiser,
Fort comme un philtre, doux comme un charme,
L'humide calice écarté,
En une large rose s'épanouit
Charnelle, — et la fine tige frémit,
Toute fléchissante jusqu'aux pieds,
Du corps pâle qui tremble et se pâme.

Evanouie,
Voici l'amante qui entre les bras de l'amant
S'abandonne, et sans force pend,
Flexible et molle comme une liane
Désenlacée...

Le Magicien la porte aux gloires de la couche
Depuis des ans tant préparée :

— « O Vie, petite ballerine qui diapres des cimes aux vallées
Les songes et les essors qui montent de la terre au soleil,
Repose, il ne faut plus que de mon œuvre tu t'éveilles :
Les siècles à genoux garderont immortelle ta beauté !

» Chacun de tes sourires perdait la jeunesse de ta bouche,
La fièvre de tes pas brûlait la trace du souvenir,
Ton cœur se déprenait aux bonds factices de tes désirs,
Tu vas connaître enfin la vie, ô Vie, sur cette couche !

» Tu passais, passais... et nul vit que la chose qui demeure,
Et les œuvres du sang sont toujours traîtresses et impures ;
Mais je t'arrêtai, et je t'ai endormie, à peine mûre,
D'un baiser de mon art qui t'a prise d'extase à ton heure.

» Et te voici, dans ta grâce encore tiède, éblouissante,
Dans tes sourires, et dans ta chair première, prête à livrer
Aux soins rituels de la science de mes doigts la gloire vivante
Que propagera de ses morts incessantes l'humanité,
Telle que te garderont les siècles agenouillés ! »

Grave, implacable, le Magicien prépare
Pontificalement, l'œuvre de gloire.

Des feux raniment, autour de la couche de porphyre,
Des couleurs, des essences, de l'or et de la cire ;

Des vases disjoints exhalent leurs aromates
Si forts que les oiseaux fuient et les fleurs se contractent;

Un alignement précis s'effile et brille
De lames et de ciseaux, de pinces, d'aiguilles;

Des petites fosses, de place en place creusées,
Attendent les débris dont elles seront comblées;

Cependant qu'à travers le silence serpentent
Les eaux claires qui coulent et chantent, innocentes
Du sang qu'elles vont laver.

Allongée nue, gracile, la ballerine
Offre aux mains froides de l'Embaumeur
Tout son corps rose béant, qu'elles ont ouvert
Du pli du sexe au col, séparant la poitrine.
Et déjà, il a mis dans une fosse le cœur,
Et il a arraché les entrailles de la chair,
Et déjà longuement tiré par les narines
Les purs caillots du lait de la cervelle légère.

Il verse aux creux du corps les essences,et y vide
Les aromates que ses longs doigts macèrent
Avec du vin de palme et du natrum épais.

Voici prête pour l'éternité la chair
Refermée peu à peu sur d'antiques secrets.

L'Embaumeur a son œuvre parfait,
Vermillonné les joues, les fines lèvres pâlies
Et les pointes des seins,
Frangé d'or les paupières,
Vernissé d'ambre les sourcils,
Peint au front la bleuâtre étoile du destin,
Lobé chacune des oreilles d'un diamant vert
Qui brûle et veille, de chaque côté de la douce figure,
Parmi les lueurs des perles qui nattent et fixent la chevelure

Tout le long du corps épandue.

Et sur la rose jouvence allongée nue,
Le soleil drape de ses exaltations dernières,
La soie d'argent et l'or et la pourpre du suaire,
Où s'exposent les royaux triomphes des élues.
Vers son œuvre alors, étendant la main,
Clame de tout son orgueil chanteur le Magicien :

— « Gloire, gloire ! ô impératrice des âges !
Elue, entre toutes les femmes, par l'art divin ;
Gloire, gloire ! j'ai refait en toi la nature,
O Vie, qui n'es plus l'éclair d'un pâle nuage,
Immortelle par la seule puissance de mes mains !

» Gloire à toi qui n'es plus fiévreuse ni impure !
Ta poitrine est enfin libre de ton cœur,
Ton ventre, de tes entrailles immondes,
Et ta tête, des entendements qui nous torturent,
O Vie, recréée par moi dans ta fleur !

» Rien, en toi, des choses ne fermente qui corrompent
Et d'une heure font une ennemie de l'heure future, —
O jeune corps, ô pur reliquaire du monde,
Qui maintenant contre l'étreinte des barbares,
Eternel, gardes la Beauté, fille de mon art,
Chair victorieuse sous ses parures ! »

La nuit est descendue sur l'embaumée
Et le sommeil sur les yeux de l'amant
A côté de son œuvre, las et heureux, couché.

Et la nuit s'est dans son sommeil
Déroulée, somptueusement,
En songes pourpres de gloire où l'or était tissé.

Et voici que sous ses yeux déclos le soleil
Lève une aube où s'étire la renaissance des choses,

Mais il n'aperçoit plus où, immortelle, s'expose
Dans les baumes et sous les joyaux la Beauté..

... Un buisson de fleurs fraîches a, près de lui,
Poussé, qui sortent des petites fosses
Où ses mains sacrificatrices ont enfoui
La cervelle blanche, et les entrailles fécondes,
Le cœur de sang.

Des touffes de lys et de rouges roses
Enchevêtrent d'un voile impénétrable
Leurs tiges qui dérobent au monde
Le don, le don éblouissant,
Immuable,
Qu'il sut lui faire avec un peu de vie.

Des lys qui s'alanguissent caressent le front blanc:
Des roses qui s'ouvrent cherchent un baiser de la bouche;
Des lys fléchis sur les seins froids se couchent ;
Des roses qui rampent au creux de la poitrine
S'agriffent, à la place du cœur, de leurs épines;
Et des lys tendent leur coupe d'amour vers le sang,
Le sang du cœur qui ne coule point...

Déjà tombées,
Vacillantes, l'une après l'autre,
Les petites âmes fugitives d'une aube,
Ecloses des roses et des lys,
Feuille à feuille, corolle à corolle, ensevelissent
L'immortelle embaumée...

Déjà les abeilles et les mouches ballerines
Butinent,
— Eclairs, nuées! —
Lutinent...

Prestes rayons d'or piqués
Au fin bout des tiges, fleuri,
Jetés-battus, pointes, lumières,
Eclairs!...

Voltes de pattes déprises,
Tours et retours, fuites! oublis...
Voltes d'ailes fines et de brise,
Tiges et antennes,
Vertiges!
Gazes et pollens, fumées,
Nuées...

ROBERT DE SOUZA.

BLANQUI

ET L'ÉNERGIE PRÉSENTE

—

A Léon Daudet.

> Il y a toujours des esprits qui parlent de pensée réfléchie comme du contraire de toute expérience, comme si la pensée n'était pas elle-même encore de l'expérience.
>
> SCHELLING.

Une face pâle, d'au delà des années, et comme, encore, de derrière des barreaux, parmi nous se révèle pensive et violente. Les yeux magnétiques se rouvrent, l'homme étend et balance sur l'orage des clubs et des meetings une maigre main de noir gantée, rythmant une parole saccadée, ardente, ou précisant le geste du chef vers des faubourgs : nous ne connaissions pas celui-ci, qui revient de loin. Quarante ans de prison, d'où s'évada seule une voix impérieuse, presque aussitôt une autre prison, la tombe, d'où nulle voix cette fois. Nous n'avions pas vu l'Agitateur ; à peine nos aînés entre deux cellules l'aperçurent-ils. L'un d'eux vient de se lever pour nous en parler. Il construit moins encore un livre qu'un sépulcre massif et large, d'un style grave ayant l'assise et la sobre nuance de la pierre, pour y coucher tout entier celui dont la pierre fut la constante ennemie et ne saurait créer l'inutile statue; mais cette fois elle gardera le mort contre l'outrage, le cénotaphe du livre est scellé dans la conscience des hommes libres. Gustave Geffroy dit les choses définitives sur Auguste Blanqui.

Malgré l'ovation de la fin, la lente justice venue dernière, la couronne des anniversaires, « le Vieux » était encore en prison pour nous. Nous savions confusément cette grande et ancienne figure d'insurgé, mal dompté par la geôle durant toute une vie, passant avec quelques autres dans nos souvenirs sur un fond de Cité, parmi le tocsin, les barricades, la loque rouge, les fumées tra-

giques, un fond à la Delacroix : mais ce qu'il était vraiment, celui-là, embastillé par tous les gouvernements, nous l'ignorions. Il languissait derrière la mauvaise foi ou le silence de l'histoire officielle comme derrière les grillages. A présent seulement les portes s'ouvrent. Un écrivain tourne les verroux : par ce livre l'*Enfermé* est libre, et nous l'entendons enfin, ou plutôt nous le voyons paraître, car cela suffit, le vieillard blanc et maigre n'a plus besoin de parler ; symbole du drame éternel de l'esprit de révolte et de la légalité, il n'a pas à montrer d'autre témoignage que lui-même. Si ses doctrines, ses tactiques, ses revendications ne sont plus les nôtres, il assume pourtant, par sa présence réelle, un exemple vrai : du fait que sa vie fut telle, il ne faut plus que tels principes d'autorité subsistent, et il a démontré par la destinée de son corps les hypothèses de sa pensée. Blanqui, captif, justifie Blanqui révolutionnaire : la haine irrémissible de l'arbitraire et des codes naîtra moins, dans nos esprits, de ses âpres et éloquentes polemiques que du silence de ses cellules. Sa réclusion marque, dans l'histoire politique, une immobilité morale, ce qui se pardonne le moins.

Le livre de M. Gustave Geffroy est hautain et passionnant. Il ne juge pas, il ne bataille pas, il expose, avec une lucidité simple. Le spectacle d'une vie ici est seul maître, étudié avec l'intuition et l'insistance attentive d'un psychologue de la vraie race, mais sans froideur : l'artiste a compris que rien n'ajouterait à la leçon même de cette existence, et il n'intervient que pour mettre dans sa presentation une émotion contenue, dont la réserve même s'accorde dignement à ce captif qui ne voulait pas être plaint. Le courant sous-jacent de l'esprit révolutionnaire du siècle entier se synthétise dans cette relation, — la meilleure monographie intellectuelle peut-être de notre temps — ou toujours, sur fond de foule, Blanqui reste central : et avec lui nous voyons tout cela seulement d'une fenêtre de casemate, et seulement à travers des murailles nous parvient la grande rumeur intermittente. Des épisodes, la captivité et l'évasion du Mont-Saint-Michel, les pages racontant le rôle de Blanqui pendant la guerre, la journée du 31 octobre 1871, tableaux saisissants dans la tradition de l'*Education sentimentale*, suffiraient à considérer en M. Gustave Geffroy un historien de premier mérite : il évoque par petites phrases sûres, précises, graduées, toutes au présent avec une monotone sévérité voulue qui donne au livre entier le don d'un grand discours funèbre, sans effets

que ceux des choses racontées elles-mêmes, — et il n'en faut pas plus. Mais ce qu'on peut avant tout retenir de cette œuvre et du mort, c'est un double courant mental, admirablement suivi dans ses sinuosités par l'analyste. Ce n'était pas assez pour M. Geffroy de restituer un homme ; il nous convie à en regarder deux. Il nous dit tranquillement : « Retournez-vous, voici un de vos exemples, il sied que celui-là ne soit point oublié. » Et à l'enseignement essentiel que nous doit être le récit de toute vie, il ajoute l'enseignement d'un esprit que nous ignorions être des nôtres, il nous le montre significatif parmi tous nos aînés. Justice est rendue au libertaire et à l'insurgé, noblement ; mais surtout un des types principaux de nos directions nous est révélé. C'est là, pour moi, l'intérêt absolu du sombre livre dont je parle.

Blanqui, soudainement présent, réapparu, n'est pas un révolté de l'ancienne manière. L'étude que nous lui consacrerons n'est point rétrospective. Pour la conduite de nos pensées négligeons le conspirateur, le detenu, l'homme des coups de force, voire même le théoricien, que nous avons dépassé : Blanqui n'est pas là tout entier. Tout cela écarté, un cérébral demeure. Il a eu les deux énergies. Il a su agir en deçà comme au delà des murailles. Ce chef de barricades n'était pas, sous les verroux, un spectre inutile : il devenait un idéologue. La réclusion était la méditation de ses actes futurs. A la fin de sa vie, l'indomptable emmuré s'élève, de douleur en douleur, au-dessus de la femme morte, du fils oublieux, de la cause vaincue, de l'iniquité légale, de l'abandon des amis, de la santé consumée dans la geôle. Il lève vers le ciel un regard qu'on ne laisse plus magnétiser les hommes, et il écrit l'*Eternité par les astres*. Le meneur de populace devient un théoricien pur, continue dans l'hypothèse cosmique ses méthodes de groupement ; cette grande nature prolonge dans la philosophie son audacieuse exaltation, y trouve l'éternelle pacification dernière des âmes fortes. C'est le même Blanqui, mais plus hautain, plus captivant, plus durable : ayant frappé toute sa vie à la porte de l'action, il revient, vieillard, à celle de l'idéologie, avec une obstination muette. Il est comme la branche de lierre qui pénètre sous les seuils, et qui, émondée, pointe ailleurs, par une invincible survie. Ce qu'il faudrait au front de cet homme, pour que la couronne fût vraiment symbolique, ce serait une tresse de lierre.

Triste songerie que celle qui nous vient, ayant tourné la page dernière de ce livre ! L'histoire désespérante de la

révolte moderne y étale son perpétuel avatar, renaissante, étranglée, tuée par la force, par l'indifférence publique, puis aveuglément relevée pour un nouvel échec. Ils sont là, dans ce siècle, quelques centaines d'intelligents, croyant à l'écho de la tribune ou de la fusillade, achetant de la poudre, courant à l'Hôtel de Ville, passant isolés dans les rues entre des haies de bourgeois peureux, appelant d'une voix éclatante un peuple qui ne vient jamais — et l'ombre de la prison est déjà sur eux. Ils s'évadent, reviennent grisonnants, recommencent, meurent : les noms changent partiellement, le sursaut est le même. Leur monde d'activité tient dans quelques rues, Transnonain, Cloître-Saint-Merri, Tiquetonne, ou la terrible place du Tertre. Ce sont là les noms sans prestige de leurs champs de bataille, de bataille contre le vide, contre le rien, contre une opinion publique satisfaite d'être muselée, contre un appareil invincible de lois et de maréchaussées. Ce sont des combattants systématiques et sans espoir. Ils ont des idées imprécises, des enthousiasmes puérils, un côté intime, amoureux ou familial, simple, timide et touchant, une pauvreté proche d'être stoïque : ils n'existent que pour agir, et ils agissent contre un Etat qui les écrase. On s'écœure à voir tant de belles et généreuse natures détournées de leur acception primitive, privées du moyen de valoir, réduites à l'exil, au bagne ou à la mort. On se demande si même leur martyre sert à quelque chose, si l'occulte vertu de ce sang fier s'épand un peu dans la masse. Ces forces perdues exaspèrent. Eh ! quoi, d'intelligences aussi aiguës, de désintéressements aussi beaux, de vies vouées ainsi a l'idée après tout, de Blanqui à Emile Henry vous ne savez, civilisés, faire qu'un captif ou un cadavre ? Le doute sort avec violence de toute cette noire épopée de la rue : doute de la voix du peuple, doute de la perfectibilité humaine, doute même de l'objet de tant d'efforts. Que voulurent-ils, tous ces morts ? C'est ce qui, d'eux, paraît le moins net : leur conception se dérobe, on dirait qu'ils ne savaient que se dévouer et périr pour quelqu'un de plus grand qui ne vint pas, l'Ange stérile de la protestation. Il y a disproportion entre leur lutte et ce qu'elle soutenait. Ce sont vraiment, parmi les actifs, les êtres les plus prêts malgré l'apparence à la pure contemplation ; ils ont du mystique et du fataliste, ils se sacrifient pour une figure voilée qu'ils n'oseraient regarder en face, ils périssent en réalité pour une hypothèse fictive.

Blanqui résume d'une façon frappante l'état d'esprit

de ces hommes. Il mêle, durant toute sa carrière, le courant d'action positive et le courant contemplatif. Il semblait, dit le biographe, un saint lorsqu'il revint montrer sa barbe blanche et l'éclair encore noir de son regard, à soixante-dix ans, aux foules où vibrait a nouveau son vieux nom. Et c'est un saint moderne, en effet, un de ceux que décrétera notre culte de l'éthique : il est dévoué aux forces latentes du cerveau de son époque. Il complète sa nature d'insurgé par la spéculation, il va de l'un à l'autre de nos pôles, sans cesser d'être lui-même. La plume qui a résumé merveilleusement le Paris du siège dans la *Patrie en danger* trace les prolégomènes de l'*Éternité par les astres* et le mémoire sur la lumière zodiacale, daté de Clairvaux, par un enchaînement logique, un développement raisonné de la personnalité. Blanqui est à la fois une figure combative d'hier, morte pour nous comme celles des insurgés de Juillet ou de 1851, comme Barbès, Flotte, Dussoubs, Jeanne, Flourens ou Rigault, — et une figure pensive d'aujourd'hui. Il est le lien entre le révolté du temps jadis et le libertaire actuel. En ce sens, il est nôtre. L'homme de fait ne nous touche plus que par une vie angoissante et jusqu'au bout tenace, mais l'homme de pensée est de nos maîtres. Carlyle ne l'eût pas renié, n'en eût pas parlé autrement que, par exemple, de Johnson : et c'est avec une divination irréfragable que M. Gustave Geffroy se souvient du terme aimé de Carlyle pour dire finalement de Blanqui : « Son esprit de révolte, salubre comme le sel de la mer, imprégnera l'Histoire. C'est le Héros nouveau, d'accord avec l'humanité. » Il ne nous reste, de ceux que j'ai nommés et d'autres encore, qu'un souvenir, un respect historique : de celui-ci nous est léguée une substance vivante. Non point tant dans ses écrits, que dans ce fait seul qu'il écrivit, réalisant le type de l'homme dont l'action est solidaire du verbe, de la parole devenue visible.

Nous poursuivons d'autres idées, mais nous n'atteindrons point à une effigie plus significative de l'intellectuel dynamique. Tous nous oscillons entre le désir de l'acte et le désir de la parole, le conseil ou l'effet. Saluons en Blanqui un possesseur de la double énergie mentale. Sa vie entière nous aide précieusement à comprendre ce que nous voulons tous, parmi ceux d'entre nous du moins qui ne refusent pas la vie immédiate et voient dans l'art moins un refuge qu'une expansion. L'avortement même de cette grande existence nous démontre moins l'incompatibilité du rêve et de l'expé-

rience que la puissance de leur union si nous savons les unir. Blanqui n'est qu'un précurseur, parce que son éducation nerveuse d'insurgé l'entraîna trop, et qu'il ne devint philosophe que sur le tard. Mais il avait confusément tous les éléments du meneur de consciences.

Récemment, une heureuse rencontre me permettait de converser avec un des défenseurs, des héritiers intellectuels de Blanqui, un des très rares politiciens modernes à qui l'on puisse demander sûrement une idée; j'entends encore la voix éloquente et lucide de M. Georges Clemenceau me parlant de questions ethnologiques, de l'abaissement moral de ce pays, et disant : « Ah ! s'il y avait ici dix hommes et pas même autant qui fussent capables d'agir ! » Nous n'en trouvâmes point dix chez qui se décelât la faculté de transformer une pensée en acte, et je ne pus lui assurer que le contingent se trouvât chez les jeunes hommes. Il faut des livres comme celui de M. Gustave Geffroy pour apercevoir, d'un brusque parallèle, où nous en sommes vis-à-vis de nos aînés. Qui d'entre nous, après quarante années de réclusion, entreprendrait d'écrire une métaphysique cosmographique ?

L'énergie est dissociée. Les uns agissent pour des résultats immédiats, les autres ne voient dans l'abstraction qu'un moyen de tourner le dos à la vie; bouderie illogique ou trafic sans beauté, l'heure est pourtant venue de réduire cette pauvre équation et d'en dégager l'inconnue, qui est l'âme que nous aurons demain. Car il siérait de répudier celle qui nous satisfit hier, et je n'aperçois pas que nous ayons à vanter celle d'aujourd'hui. Il y a défaut de circulation dans notre pensée : l'hypothèse n'est plus traduite par le fait, le geste n'a pas souci de la parole qui ne l'exige point. L'alourdissement du moment est perceptible partout, dans la rue comme à la Chambre, et chez les intellectuels. Les psychologues décomposent de plus en plus leurs propositions ; l'homme de lettre est assez misérable. Il retourne à un désir inerme de nature sentimentale et arrangée ; il s'attarde à des morales obscures où le silence et le mystère, ayant dépouillé leur force, ne cachent plus qu'hypocrisie; il discute piètrement sur la coupe des vers, il mendie les premier-Paris, il flâne avec l'horreur des questions de pensée : on dirait que la pensée pure est son ennemie personnelle. A peine un criticisme rudimentaire, un scepticisme paresseux, contrebalancent-ils sa totale indocilité aux recherches de l'intelligence. Ouvrez les revues littéraires de ce temps, jeunes

ou consacrées, et cherchez, au delà des potins et des pirouettes, des amusettes prosodiques ou des articles courants, une page profondément inspirée : vous ne la trouverez presque jamais. Il n'y serait même pas parlé sérieusement des quelques hommes qui décèlent, parmi le fatras des volumes, une préoccupation d'idées générales ; la série des problèmes ibséniens, tout aussi bien que les hypothèses des Rosny ou de Paul Adam renouvelant le roman contemporain, ont passé sans une heure d'examen réel devant l'actuelle jeunesse française, fille de ceux à qui la grande crise d'il y a vingt-sept ans n'a rien appris ni fait oublier. L'idéophobie est la maladie de cette génération, comme de la France en général, et cette maladie entraîne toutes les paralysies de l'énergie. Une vie comme celle de Blanqui, restituée avec gravité et justice, nous donne plus fortement la sensation du présent que l'existence traînante et arriérée dont se contente notre entourage. Que l'ironisme facile hausse les épaules devant le sectarisme du « Vieux », et se retourne élégamment vers la « sagesse » d'Anatole France : peu importe la valeur même des convictions de l'Enfermé ! Il fut moins prisonnier que nous le sommes, il ne le fut jamais de lui-même. Son effort, avec le grandissement du temps, devient d'un enseignement plus essentiel que ne l'eût été sa réussite. Un homme a pu lutter à ce point ! Non, quelles que soient les réfutations, il n'était pas vain, le mobile obscur qui mena cette destinée — et il y a là quelque chose d'insurgé qui ne mourra pas. En face du culte, exagérément honteux à la fin, de Napoléon, où la jeunesse égare une passion indéfinie et même pas intelligente, il faudrait, puisque nous semblons avoir besoin de modèles pour nous conduire, dresser un certain nombre d'images individuelles, vaincues et grandes, comme celle-ci. C'est la pensée qui me vient en fermant ce livre de M. Gustave Geffroy. Il n'en est pas de plus attachant, et spécialement à cette heure aucun ne sera plus utile.

La figure de l'Agitateur devrait se lever obstinément dans la conscience de tous. J'espère encore que si elle n'émeut pas la jeunesse ergoteuse, timorée et impudente tout ensemble, qui nous excède ici et qu'il faut bien rejeter — dans la province, dans des chambres lointaines d'étudiants inconnus, la face du sacrifié apparaîtra, portant la gravité de l'exemple. Nous mourons d'accumulation de procédés, de criticisme, de maniérisme, d'inertie : on dirait que les lectures n'ont entassé

en nous que des feuilles mortes, comme si le résultat de la consultation des livres ne devait pas être de l'énergie en puissance. Beaucoup trop savent écrire, trop peu savent vivre. Si nous ne nous évadons point du roman psychologique, de l'abstraction, du symbolisme, des chicanes sur le vers, des dissertations morales, des reconstitutions archéologiques, du néo-romantisme, du néo-parnassisme, du naturisme, de l'allégorie, et de toutes ces dangereuses amours de tête qui nous ont stérilisés, tous comptes faits, depuis dix ans, si nous n'élargissons pas nos cadres, si nous n'accordons pas nos personnalités réelles aux méthodes de notre cerveau, il est à peu près certain que l'enlisement est au bout de notre existence et l'oubli au bout de nos œuvres. Et pourtant les routes doivent être simples, ceux d'hier les connaissaient ! Ils savaient rassembler leurs existences de lutte et de détail dans une synthèse finale ! Qu'avaient-ils donc de si extraordinaire ?

Blanqui ne fut pas un génie, mais ce fut un homme de caractère, et c'est le caractère qui manque à nos intellectuels. Observez combien, en toute occasion publique, ils se révèlent maladroits, ridicules, inférieurs à la plus simple attitude, prêts à des manifestations sans tact et sans dignité. A force de faire les dégoûtés devant la vie, ils ne savent plus en user ; embarrassés dans l'attirail de leurs réticences et de leurs précautions, ils y trébuchent — ils manquent l'heure qui ne sonne peut-être qu'une seule fois, l'heure de se saisir et de s'évaluer soi-même.

Pour moi, j'éprouve une lassitude profonde du milieu où j'ai été élevé, de l'atmosphère étouffante de cette génération d'hier que les circonstances faisaient mienne, de son incertitude, de ses controverses, de ses ménagements, de ses petits soins littéraires, de ses demi-sourires agaçants et privés de sanction qui servent de jugement à tant de gens et les dispensent d'une opinion franche en leur donnant l'air d'en savoir long : je ressens violemment, parvenu à l'âge d'homme, et respirant avec effort l'époque, le désir de communiquer directement avec ce qui est épars, d'aller droit aux êtres et aux forces, de ne plus les voir à travers un groupe de délicats et d'anémiques, de ne plus faire la moue, de ne plus me confiner dans ce bibelotage élégant et nul qu'est l'art de presque tout le modernisme, de ne plus piétiner sans oser mordre la vie à même, par fausse honte, par crainte de montrer du mauvais goût. Il y a dans ce temps, dans cette ville, dans ce

mandarinat, une mortelle ataraxie que je veux fuir. J'appelle de toute ma sincérité la volonté d'oser, le courage de me tromper, le droit d'aller jusqu'au bout d'une foi, j'attends fermement l'Aventure. Je suis sûr aujourd'hui que la vraie vie que je veux, que je dois vivre, n'est ni ceci ni cela, ni leurs petits projets, ni rien de ce qu'on me disait, — mais qu'on la cachait et l'estropiait, qu'elle est très grande, qu'elle dépasse toutes formules : je suis sûr que le tragique, le déchirant, l'admirable sont autour de moi et attendent que je les saisisse. Et l'Aventure est entre les mains de tout homme que brûle cette volonté d'exister : énergie active à l'occasion, constante référence à l'idée générale, voilà le double courant intellectuel qui m'attire vers des hommes comme Blanqui ou ses frères, autant que vers Carlyle. Un principe d'induction, un principe de déduction, une métaphysique orientant une sensibilité, voilà la seule balance de forces qui soit actuellement valable. Ah! ne rien refuser de la passion, de la douleur, de l'erreur, ne pas craindre la faute de goût, ni le ridicule, ne rien craindre, se consulter et passer, essayer tout! Pour une âme qui désire, le monde ne sera jamais sans grandeur. De la fenêtre grillagée de Clairvaux, le vieux meneur d'insurrections découvre assez de ciel pour écrire l'*Eternité par les Astres*, et c'est pour cela que je l'aime, image mutilée, critiquable, imparfaite de celui que nous devrions tous essayer d'être. Mais je ne vois guère autour de moi que des habiles, des nonchalants ou des timorés, des dissociés, des Enfermés qui, ceux-là, ne veulent pas entendre la clef que toute la vaste vie présente tourne dans leur serrure! Et entre le prisonnier de la société et les captifs de leur propre scrupule, je me demande qui plaindre, sachant du moins vers quoi je veux aller. Il n'y a pas si longtemps qu'une des intelligences les plus déliées d'entre les nôtres, sentant vivement le malaise dont je parle, poussait ce cri : « Nous t'attendons, qui que tu sois, axiome, religion, ou prince des hommes! » Cri éternel qui, parmi la jeune et hésitante génération, ne fut point relevé : ne voulant pas du prince, renonçant une religion sociale qui méconnaît ses martyrs, Blanqui, suivant l'immuable inclination des hommes de la vraie race, avait choisi l'axiome. Voilà en quoi il nous est fraternel au delà de son temps. Il offre le complet spectacle d'une sensibilité gouvernée par une logique, il ne lui manque rien.

Cherchons l'action, et, si elle se refuse, remontons le

double courant et demandons une conclusion à nos preuves intérieures. Ce n'est qu'après nous être mêlés à la foule que nous acquerrons sans indignité le droit suprême de finir seuls, individuels non pour avoir méconnu le monde, mais pour l'avoir absorbé. Et seulement alors nous pourrons nous isoler à la fenêtre d'où l'on n'aperçoit plus les lumières humaines.

CAMILLE MAUCLAIR.

Juillet 1897.

LES HEURES QUI SORTENT DE LA TÊTE

NUIT BLANCHE

—

— Ce n'est rien : c'est le soleil qui se couche et la lune qui se lève. On voit cela tous les jours.

— Le verra-t-on toujours ? Et le doute que j'en ai ne met-il pas un plaisir à constater un ordre qui se pourrait suspendre ! L'inquiétude est un poil hérissé que l'on a souci de caresser.

Elle voulut passer sa main dans mes cheveux et dans le moment que je tournais vers elle mes yeux reconnaissants, la lune franchit sans effort quelques noirs obstacles et parut entière à nos regards.

— Elle a le teint d'une vieille femme, hasarda mon amie ; elle fait bien de ne se montrer que la nuit.

— Quelle mélancolie, fis-je de mon côté : c'est pis qu'une vieille femme ; elle est morte, et morte elle marche encore.

C'est terrible : elle erre seule de son rang dans l'immense solitude et la taille qu'elle se donne à nos yeux fait son spectre imposant.

Il n'y a donc pas de cimetière pour les astres morts et leur rondeur demeure leur triviale momification !

Ce ridicule une fois saisi par les hommes, on te manque d'égards, ô lune, et l'on craint seulement, hors toi, l'odeur de la rousse, en toi le silence des nuits.

Ici, j'oubliai la présence de mon amie partie de rire et j'achevai en moi l'hymne réparateur :

— La terre te respecte jeune de ses forêts et de ses mers, toi chauve et desséchée grand'mère, sans sépulture et conservée par refrigération.

Il paraît (?) que nous quittons notre planète sitôt connaissance de la mort faite.

Je me souviendrai toujours et partout de ta lointaine image, noué que j'étais aux arbres des forêts, épileptique en l'écume des mers, et loin de la tourner en ridicule (je protestais ici contre le fou rire grelottant à mon oreille) j'aurai consenti sa mystérieuse influence, mes larmes hors mes yeux, les marées hors les océans.

Heurtée à ta froide masse, la lumière du soleil y perd son intense vibration ; elle nous arrive sans hâte : une morte n'a rien de pressant à dire ni à faire ; elle nous arrive sans force : la clarté lunaire est faible autant que bonne et l'encouragement qu'elle donne fait que les océans se soulèvent, que les fleurs expirent et que les désirs montant avec les prières, l'on étoufferait presque de l'ampoule du cœur formée sous la gorge.

Tant de liberté ne se prend pas au soleil.

Il douche et cautérise tout à la fois.

Que je me mette à l'abri de ses traits implacables !

Ils me pénètrent, vous dis-je, et à mon dos sortent les rayons entrés à ma poitrine. Leur conscience cathodique implique celle de Dieu et me voilà découvert. Au grand soleil je ne me possède plus. Hypnotisé, je deviens la volonté d'un autre et mes yeux crevés, de convexes devenus concaves, perdent leur sexe.

Ah ! je te découvre, divin époux des âmes, chaste parce qu'il va vite, vibrant des milliers de fois à la seconde.

Possible ! mais ta volupté me tue et je te prends pour un lapin qui a fort à faire. Va baiser la lune et ce qui m'en revient la nuit, partagé avec celle que j'aime, bat la lente union de deux cœurs qui n'en peuvent mais !

Rougissant à son coucher comme à son lever, honte intempestive d'une conscience lubrique autant que faible, le soleil disparaît. La force d'une mauvaise habitude le ramènera demain. — Cependant qu'il promène ailleurs sa face enluminée de

satyre, ta chasteté, ô nature, prend le dessus d'une excitation malsaine : tu t'endors ou tout au moins te recueilles et la figure d'une morte ne t'effraie pas plus qu'une enfant.

Ce que le soleil a fait de la lune, il le fera de toi, involontaire prostituée. Je n'y vois pas de remède et la ridicule succession des jours et des nuits fera de la fin du monde une alternative indéfinie !

Nous, pauvres hommes, avec vous, pauvres femmes, rougissant le jour et pâlissant la nuit, pourquoi mourrons-nous ? Tout notre sang volontairement répandu ne rafraîchirait la terre et ne prolongerait son existence. Peut-être viendrait-il à l'œil de Dieu un peu de congestion, mais qui voit rouge tue davantage : il vaut mieux pour nous s'en aller en pleurant, savoir si la fonte de nous-mêmes intéresse les neiges *éternelles*, et si, dans l'abîme que la lune influence, le froid de la mort rayonne jusqu'aux tempes des fronts qui brûlent. (C'est pour les baisers de revenants.) Et moi, près de celle que j'aime, vivante créature, loin de toi qui permets tout, morte lune, je veux être, pour consolation, invisiblement embrassé. Entre vous deux, je sens que cela est possible (1). J'ai tout fait pour que ce le soit ; viens-je pas de prier et je joins les mains !

Je pressentis d'invisibles approches.

— Regarde-moi, dis-je avec passion au cher être que je surpris. Que fais-tu donc ? où ton fou rire t'a-t-il laissée ?

— Mais qu'as-tu toi-même ? Tu as la fièvre ? interrogea-t-elle, en même temps que s'élevait la voix du vent dans les bois tout proches. L'angoisse est dans tes yeux et ton attitude est tremblante.

Frissonnant aux étreintes cachées, je me jetai à ses pieds :

— Allons-nous-en ; il part du meilleur de moi dans cette nuit que j'aimai. Ce que je te dois, je ne pourrai te le rendre, ou sauras-tu toi-même le reprendre après ma mort, dans un an, le même

(1) Un baiser n'est jamais loin : les lèvres seules peuvent l'être.

jour, à la même heure, dans ce peu de vent qui vint de ces grands bois emporter les vapeurs de mon être en ébulition ?

Non ! n'est-ce pas ? Et ce nuage, qui monte vers la lune, formé de moi, perdu pour toi crèvera ailleurs !

A bas le soleil, plus bas la nuit !

Il faut que les anges de clarté et ceux de ténèbres se combattent encore et si, pour ce combat, nos vies ne sont requises, ce combat durant, je réparerai, ma compagne adorée, le tort que je t'ai fait !

— Dis plutôt celui que tu te fais ; c'est le seul dont je souffre. Dis aussi quelle en est la cause à cette heure. Tu ne vas pas tout de même aboyer après la lune !

— Pourtant, répondis-je bas, la mort était près de nous avec tout ce que l'on ne voit point...

— Tais-toi...

— Et je me suis laissé aller hors moi au-devant d'étranges manœuvres. Leur perception trop aiguë m'a douloureusement ému. Je n'ai de passion que pour toi et ne veux sentir que par toi. S'il est dans la nuit qui nous reunit tous deux l'ombre d'une malfaisance brutale, je donne ma langue aux chiens, précisément pour aboyer après la lune.

Ai-je dit tout haut que le froid de la mort rayonne jusqu'aux tempes des fronts qui brûlent?

C'est pour les baisers de revenants. Sont-ils bons ? Réponds ! Ai-je pu tenter cette démente expérience et ne pas démériter ?

— S'il ventait encore, mon ami, je te demanderais de nous en aller. Mais puisque le calme s'est fait et que je n'ai plus peur, je ne retiens rien de tes folles paroles, fruit d'une trop longue rêverie.

Considère que rien au monde ne te touche de plus près que moi et que, lune, invisibles caresses, je vaux bien cela.

La femme est faite de tous les mystères et la réserve en est dans les quatre éléments. Je suis ta part mise au jour, individuellement pétrie ; vas-tu l'abandonner pour l'impersonnelle substance ?

— Je veux boire sans verre !

— Brise-moi donc !

— Oh ! fis-je atterré, tu te répands en larmes et ta conscience baisse avec le niveau du liquide répandu. Est-ce ainsi que l'on meurt ?

Vas-tu mourir, toi, et ne t'effraies-tu pas de retourner à l'énorme provision d'une terre condamnée ?

— Le froid de ma mort rayonnera peut-être jusqu'à ton front brûlant ; je te vaudrai des baisers de revenant.

— A propos de toi, une chose me tourmente que je ne considérais pas dans d'étrangères manifestations. C'est bien que, rose (1) à ta mort, tu t'effeuilles en baisers. Mais cesses-tu pas d'être celle qui les donne ?

Les lèvres seules peuvent garantir l'authenticité.

Le principe de vie est partout le même et ton originalité n'est faite que des particularités de ton corps.

L'âme tire le parti qu'elle peut des choses qu'elle anime. Leur plus ou moins de perfection mesure ses manifestations auxquelles la conscience est proportionnée.

Ainsi donc, ton âme est consciente non de ce qu'elle est (2) mais de ce qu'elle agite dans ton corps fait pour obéir, prédestiné aussi (3).

(1) *Rose*, pour ne pas faire comme les autres qui sont blancs comme neige. La comparaison qui suit en tire parti dans un autre sens (enharmonie).

(2) Le mouvement organique étant rendu aussi faible que possible (approche de la mort, sommeil hypnotique, cataleptique, etc.), l'âme, délivrée du brouhaha des organes peut se percevoir elle-même comme un léger souffle, peu ou pas lumineux, adhérent au corps dans ce moment critique à la façon d'une ou de plusieurs bulles. e souffle conscient privé naturellement des sensations, du raisonnement, de la mémoire propres à notre corps, livré après la mort Dieu sait à quelles influences jouissables ou pas (paradis ou enfer ?) demeure dans l'éternité ce qui fut notre âme, mais étant donnée l'identité de la substance la mesure s'en perd avec toute notion individuelle. Il serait plaisant que la marque commune et supérieure de l'immortalité autorisât dans nos âmes de mesquines différences. La conscience intime du monde est une !

(3) La forme de l'instrument nous renseigne sur l'emploi qui sera fait d'un principe de vie, démontré ainsi comme étant toujours le même. A-t-on un enfant, on peut prévoir qu'il ne se comportera ni comme une plante, ni voire même en tout comme un âne. Deux jumeaux se ressemblant au physique agiront et penseront souvent

Tes sens, ton cerveau, voilà ce qui l'occupe et ce dont elle se souvient par écrit sur les tablettes de la mémoire.

Et je pense que ce livre, enfermé dans ta tête, sans cesse consulté, qui te fait toi-même et ta personnalité et ton amour, n'en sortira pas : qu'ainsi, l'âme quittant ton corps, se débarrasse de ses livres de compte, et retourne, sans souvenir d'une gérance fatale, se mêler à ses semblables.

Que tant d'âmes comme il en faut pour les hommes, les femmes, les animaux, les plantes et la terre entière aient du répit et tourbillonnent confusément dans une atmosphère que la lune mortifie, cela me prouve deux choses :

Le peu de valeur de la vie en elle-même dont tout est nanti, et l'inappréciable prix de l'adorable instrument que tu es présentement.

Je préfère ton corps sans vie, à ta vie sans ton corps. C'est la chose rare, unique parce que périssable!

Vais-je pas désirer, après t'avoir enterrée que ton âme me souffle au visage : la belle affaire, le peu de vent que je ne reconnaîtrai pas et dont je serai ignoré !

Comme je t'avais à côté de moi, on peut, n'importe pourquoi, se frôler à la vie errante. C'est le voyage fait à deux dans un désert habité ! Mais le faire seul, juste Dieu, ou bien après t'y avoir perdue !...

Je ne sais pas ce que j'ai pu dire, mais je pense qu'à cette heure je m'explique clairement sur ce que je veux.

— Oui, tu es d'accord avec moi, ce qui est le principal.

Ma susceptibilité, tes volontés d'enfant ont amené ce différend, mes larmes et ton tourment.

Notre commun amour l'a clos, telle une porte à deux battants, mais quand même je succombe en l'enceinte sacrée d'épuisement nerveux et de lourde tristesse.

pareillement non parce que leur âme est identique, cela est constant, mais parce que le moule est le même, etc. etc.

Tu as été trop loin : les limites de notre bonheur se sont rapprochées d'autant. Je vois comme bornes à la frontière des têtes de mort et le chiffre de la distance est double zéro dans leurs orbites.

Tu le sais aussi bien que moi : c'est même l'exaspérante raison du prix que tu me donnes. Tu tiens à qui te lâche et tu ne m'en veux pas, pas plus que je ne puis t'en vouloir pour la lucidité de ta passion.

Hélas ! nous ne nous faisons pas d'éternels serments.

Mais reproches-tu au créateur cet ordre établi auquel nous sommes soumis en apparence, puisque nous consentons à nous aimer dans les délais accordés et qu'une humeur boudeuse s'y refuserait ?

— Douloureuse enfant, sans nous bouder jamais, acceptons de mourir. Le consentement immédiat est moins pénible qu'une vaine lutte. Le froid au cœur nous viendra de deux pôles glacés où l'aurore boréale fait à l'éternelle nuit une apothéose insensée. D'indicibles lueurs porteront à nos yeux mourants le deuil d'un amour défunt : cette poétique vision doit nous charmer et colorer le pâle sourire de ta bouche entr'ouverte à la résignation. Je veux que ta tristesse songe à la folie et que ton regard s'en mêle : te semble-t-il pas que les étoiles inclinent de côté et d'autre dans la large route qui leur est idéalement tracée ?

Je *penche* à croire que ce qui voit droit en nous le jour par éréthisme de notre être sous la flagellation des rayons solaires, tremble, la nuit, comme une main mal assurée, comme une toupie qui n'est pas fouettée.

Ce vertige apparent, venu d'un défaut d'attraction, abandonne notre etre à lui-même ; ou bien il ne veut rien être sans le soleil, alors il s'endort ; ou bien il se réjouit d'en être débarrassé pour disposer à son gré des forces ralenties d'une vie essaimant à la Divinité le jour : c'est-à-dire qu'il aime et que sa conscience amplifiée, venue au cœur, en perçoit avec surprise et joie les battements.

Ainsi, l'ivresse amoureuse, possible pour nous à cette heure, est la lente et dernière vibration des notes basses, voix descendue de la tête à la poitrine, gammes comme en un piano dont les cordes, grises au cerveau, sont rouges aux poumons.

Les vibrations ultra-violettes de la pensée, imperceptibles pour nous, sont la volonté suraiguë d'un autre et probablement l'intime jouissance et science de Dieu. Leur objet nous échappe.

Battre du cœur, c'est te vouloir en pleine et lente connaissance de cause infra-rouge et je ne te voudrais pas peut-être, par exaspération de l'aïeule morte dans le ciel, quand l'intervalle des vibrations nocturnes me comprend juste avec toi, qu'ainsi le flot des harmonies nous entraîne et que nous laissons aux puissances des ténèbres leur rôle enchanteur !

— Ravie de t'entendre parler ainsi, je confonds, dans l'ivresse désignée par toi, mes larmes avec mon sang, mes yeux avec mon cœur.

Je vis de ma douleur et son cours fait battre mes artères avec mes cils : vraiment, c'est tout ce qu'il me faut et le mélange me grise encore.....

Vois le trouble où je suis. Je te préviens pour que tu en fasses ton profit. Avais-tu prévu que ton désir renverserait ma tête pour avoir heurté de front ma pensée vaincue?

Positivement, l'effrayante idée de mort que j'avais tout à l'heure est en déroute. Je ne la rechercherai pas, mais je suivrai les ondes croissantes de la volupté partie du centre de cette nuit.

Que peut valoir l'ivresse sédentaire? La terre tourne et les oiseaux de passage sont assurément les plus intéressants. Où serons-nous demain matin?

— J'ai souhaité tout bas aller ensemble jusqu'à la folie !

— Tu en as même parlé tout haut. — Au fait, nous ne devons pas en être bien loin... mais quelle détermination ! ! Je n'ai plus ma tête. — Du moins, mes cheveux me restent aussi beaux, aussi longs n'est-ce pas? Tire-les en masse pour voir s'ils tien-

nent..... c'est énervant! Oh! Je me surprends à plaisanter maintenant!

Folle que je ne suis pas! Une sueur nocturne inonde la terre. Elle tousse en Sicile. Tous phtisiques! Parle, toi. Ta voix a peut-être changé. Je veux me convaincre d'un mal reçu et qui donne le droit et le goût d'user largement d'organes congestionnés. L'esprit de la fièvre est bon.

— Rappelle-toi ton adorable poitrine couverte en ce moment de linges et de soie. Ma voix pour être creuse implore l'intervalle de tes seins. Le mystérieux écho d'une faible toux donne la réponse de ton sang reposé à de morbides places. — C'est là que peut venir la folle flamme née des eaux stagnantes, météorique image d'un souffle ardent remonté à tes lèvres pour consumer à ton souhait deux existences sacrifiées!

— Bien cela! Va donc dire à ta mère qu'elle ne te reverra plus, à ton père que l'on doit faucher tes cheveux blonds et d'apparence mûre avant ses cheveux blancs. S'il t'appelle « petit crevé », tu lui répondras qu'en effet l'œuvre de mort est mesquine mais que ce n'est pas ta faute, et que tu as fait le plus d'honneur possible au mince appareil d'une puissance divine venue à toi; qu'ainsi fait la nature.

Pour moi, j'ai ri ce soir pour la dernière fois et courant après mon rire, dis si je ne le verrai pas se tordre et mourir avec le flot pâle sur l'autre rive de n'importe quel océan traversé?

C'est peut-être aller loin, mais en quoi regardai-je ma peine et je ramasserai quelque rose et précieux coquillage, confident assourdi de sa rare agonie. Ecoute cette plainte douce! Les yeux aussi roulent de petites coquilles à la grève embrumée de l'infini.

Quelles sont les limites d'une manifestation physique? La joie de mes yeux s'efface mais les voluptueuses couleurs nées sous mes paupières ont un cycle bref: j'y place de lentes pensées et tu me vois illuminée..... Pose tes lèvres sur mes yeux... comprends-tu que la chair m'éclaire davan-

tage? Ta clarté, mon bien-aimé! Il passe des nuages roses, écrans du sang que nous brûlons : c'est le décor rendu sensible du Vénusberg sans les bacchantes que je n'approuve pas. Qui veut des lèvres trop rouges, des regards lascifs, des hoquets d'indigestion? Les choses infinies n'ont pas d'éclat et pour un temps seulement la trompette du jugement dernier créera un retentissant réveil. Douce est la crise de damnation, lent le rythme de beauté qui l'accompagne et qui promène la lune!

Tu vois, je suis la promeneuse que je raillai, subjuguée par l'hystérie que sa forme ronde soulève au fond de mes entrailles. L'agitation de ma jeunesse prend une courbe large comme le geste auquel elle obéit, et le sourire des ombres fuyantes dessine aussi cela.

Aux bois où glisse le mystère achevé de cette nuit, l'exaspération du passé attardé retourne une à une les feuilles tombées et sa fuite, définitive au jour, entraîne dans un tourbillon ces choses mortes qui semblent des papillons. — Si les objets disparaissaient ainsi avec le temps propice qui les encadra pour nous, si les baisers reculaient à l'infini l'être de séparation sur lequel ils appuyèrent, la *tendresse du souvenir* reportée au présent ferait les amours blanches comme qui n'a pas de sang, car le sang fuit dans la sensation détachée de nous.

Je sais, depuis toi, qu'elle nous revient comme fantômale et réchauffe soudain nos joues décolorées. Ainsi la lune disparaît et reparaît dans le ciel avec l'enflure variable qu'elle enseigne aux océans et à notre cœur.

Tout air se répète dans une boîte à musique. Qui peut poursuivre longtemps son rêve sans retour?

La fréquente reprise d'émotions dissipées, de motifs écoulés entretient l'accompagnement symphonique de notre vie. Une lente exécution diffère la répétition qu'on peut éviter tout à fait en mourant sur l'accord final de la première audition. Tu ne parles pas de le poser cette nuit, ni la prochaine,

ni les autres à venir, n'est-ce pas, mon idéal amant?

La science de notre harmonie repousse toute résolution banale et sa progression est indéfinie comme ses ressources.

Je t'aime sans limitation dans ma vie, sans affadissement d'une sensation exaspérée jusqu'à la folie que nous frôlons, jusqu'à la mort que nous embrassons!

Dans l'anémie profonde que l'aube blanchit encore, dans le jaillissement du sang de mon cœur pressé contre le tien, vois *s'évanouir* ta femme, ta maîtresse, la nuit de tes splendeurs révélées!

MAUR DE STEINWOORT.

LES SUPPLIANTS

LES PIERRES QUI PLEURENT

—

A J.-H. Rosny

au tranquille contemplateur des drames de l'évolution.

ÉPISODE I

DANS LE CADRE D'UNE FENÊTRE

Une chambre étroite et mansardée; pas de meubles ; un matelas étendu sur le carreau ; une malle dans un coin ; sur la cheminée un pain, une cuvette blanche et une cruche en terre.

Un jeune homme s'accoude dans le cadre de la fenêtre ; les reliefs de ses traits se révèlent à peine, perdus dans l'uniforme clair-obscur de son visage ; sa chevelure blonde, sans éclat en l'absence de lumière, répand de la tristesse sur ses épaules. Infléchissant son cou dénudé jusqu'à la clavicule, il soutient son menton de sa longue main renversée. Le long de son corps, son autre main pend, abandonnée, tenant une lettre au bout des doigts.

Au delà de son profil, la plaine de Montrouge s'étend en un fond presque sans perspective, à cause du jour blafard, car le soleil s'enveloppe encore de fumées et de brumes ; au-dessus de sa tête, des cheminées d'usine d'un rose mat, dans le vide de son bras coudé quelques sordides masures, en avant de son menton quatre peupliers gris.

Son front pur et sa bouche fleurie, à la fois sérieuse et souriante, révèlent son âme « mêlée à sa chair mystérieuse » ; son front spiritualise la sen-

sualité de ses lèvres, ses lèvres sensualisent la spiritualité de son front. Devant lui, le « Coursier noir » se fût peut-être cabré d'abord, mais eût fini, sans trop bondir, par venir s'agenouiller.

Ni joyeux, ni souffrant, indécis et étonné, comme charmé même, et gardant toute la grâce divinatrice de la douleur pressentie, mais encore inconnue, son sourire paraît écouter un adagio de Mozart.

Des moineaux sont venus voleter autour de la fenêtre, Hoël Brennilis s'amuse à leur jeter des boulettes de mie de pain, disant : « Ces moineaux sont d'une adresse!... Six heures à la corroderie... Irai-je chez Spiller ce soir ? M'avancera-t-il de l'argent? Comment mangerai-je après-demain ? »

Au milieu de la plaine, un amoncellement de choses incompréhensibles étincelle dans un rayon furtif pour s'éteindre aussitôt; puis, les nuages ayant marché, plus loin encore, dans un enclos isolé d'où pointent des ifs noirs, s'allument d'autres lueurs :

— « Oui, ce doit être un cimetière... il faudra que j'y aille... Ce mât sur ce toit, qu'est-ce que cela peut être ? »

Et voici qu'il regarde dans sa mémoire lointaine :

Les longs jours d'enfance vibrent sur la lande : la terre est vierge, voici qu'il court vers des conquêtes imaginaires, inlassable héros, suivi de ses comtes fidèles. Les sauvages enfants celtes l'ont surnommé Hoël le prince, sans doute espérant en lui le personnage merveilleux devant qui le monde inconnu, tout le monde, un jour doit s'incliner ; le prince qui hante le cerveau des enfants pauvres. Là-bas, à l'orée de l'avenue, au bord des routes et des clairières, sur l'écorce des vieux arbres, ils ont gravé leurs noms entrelacés au sien...

Et quand surgirent en lui les harmonies et les rythmes évocateurs des enchantements de son âme !... vers ce temps-là il fut aussi troublé de son corps !... Les promenades indéfinies, l'oreille tendue à des voix absentes, les yeux levés vers les cimes des arbres !...

Si jeune, il a un long passé déjà, de soirs d'au-

tomne émus de pensées incertaines, vastes de silence et de regards perdus.

Par un crépuscule rouge, au flanc d'une colline rousse où bondit un troupeau, un vieillard dont les yeux bleus scintillent comme des étoiles... A quelques pas, une petite bonne femme vêtue de bure sculpte un menhir. Le vieillard leur a décrit les villes immenses où plane maintenant le soleil, puis il a raconté une belle légende. Et tandis que le chien fauve aboie aux trousses d'un bélier, Brennilis réentend la voix du vieux berger disant le dialogue du moine et de l'eubage :

« — N'entendez-vous rien mon père ?

» — Je n'entends que les chants du vent sur la » mer et du soleil sur la lande.

» — J'entends des trompes qui s'appellent et » d'immenses boucliers de paix frappés en cadence.

» — La chaleur, mon fils, fait bourdonner tes » oreilles...

» Cependant des cloches et des fanfares son- » naient au loin..... »

La petite bonne femme qui sculptait le menhir s'est arrêtée pour écouter le récit.

Soudain la vision s'évanouit Brennilis, songe à Hoël Bihan (Hoël le petit) son favori ; combien il était charmant avec son regard de volubilis bleu son front pur et sa bouche de vierge italienne !... Il portait de longs cheveux blonds, blonds d'or sur la tête et sur les épaules, d'argent...

Un jour, au fond du parc, l'adorable confidence :

— Savez-vous, notre prince, ce qu'on dit chez nous que vous avez à être si triste ? On dit que c'est l'amour.

— L'amour ? peut être, mais je n'aime que toi, Hoël Bihan.

— Oh ! moi aussi, prince Hoël, je n'aime plus que vous !

Il lui donna sa bague, Bihan lui donna de ses cheveux ; ils parlèrent du ciel et des étoiles et de l'âge du monde. Ensuite il reprit sa promenade solitaire, pensant : « Est-ce le début des joies de la vie ?... et l'amour ? »

Ses réflexions d'alors sur l'Evangile, la légende dorée et la vie des poètes, dont le vieux recteur du village l'entretenait à la veillée des dimanches ! Les longues heures (il les revoit toutes) à se regarder en lui-même : « Peut-être suis-je un de ces êtres extraordinaires dont il parle, un saint ou un poète ?... » Jésus, son ami, et avec lui ses longs entretiens ! Il lui demandait pourquoi il était seul sur cette terre à admirer son soleil et son ciel, et ce qu'il y devait faire ; il s'écriait : « Jésus, je t'aime ! »... il l'interrogeait sur toutes choses, formant en lui-même l'image de son Dieu-ami, et ayant la volonté de voir remuer les lèvres de cette figure et d'entendre une autre voix que sa propre voix intérieure, lorsque réponse était faite à ses interrogations !...

Encore maintenant, en de certaines heures mystiques, sous le portique de son imagination, lui apparaît la figure divine... mais le plus souvent c'est celle de son poète le mieux aimé.

Et parmi ces souvenances et ces pensées, voici qu'autour de lui, dans l'espace que ses yeux ne voient plus actuel, flottent le vieux manoir, le puits avec sa margelle, le sombre étang, la lande annelée des ras genêts d'or, un chêne solitaire, un homme à la charrue, des bœufs, une vieille à sa quenouille et des odeurs de soleil !... Le goût des pommes, le chant d'un coq, le rouet d'un chat, le gloussement des poules... des voix humaines, des silences prodigieux !... Le bruit familier du portail et le son de la cloche !... cela si loin déjà !... loin comme en une autre vie. Il lui semble qu'il est mort depuis et une seconde fois né.

. . . . . .

. . . . . .

Il se répète une phrase de la lettre qu'il tient à la main : « Tu veux être un artiste malgré on père : je t'oublierai, mon fils, je ne m'occuperai pas plus de toi que si tu n'existais pas. »

Et cependant il sourit, à voir, dans son imagina-

tion, comme une avenue qui s'ouvre vers la gloire...

Le soleil, le vrai soleil cette fois, sortant de ses nuages, se répand sur la plaine. Les objets reprenant leur vraie valeur, se placent en perspective ; l'air se diaphanéise, le ciel s'azure, les peupliers s'éloignent, les cheminées roses s'aurorisent. Une lueur en mince bande suivant le front de Brennilis en projection sur le ciel, ainsi que le sommet de sa tête, l'auréole de cette sorte de halo dont s'entourent les objets sombres placés sur un fond lumineux, et l'or de ses cheveux étincelle à la nuque d'un rayon glissé entre le mur et l'auvent.

ÉPISODE II

LA CHAIR ET L'ESPRIT

Frettel, se balançant dans un rocking-chair : — Quel exquis balcon et quel admirable printemps !

Brennilis : — Admirable, en effet, ce Spiller est un heureux...

Brennilis s'interrompt pour jouer avec un papillon blanc qui est venu voleter autour de la figure ; puis il demeure silencieux à regarder l'insecte, emporté par un souffle tiède, se perdre en miroitant au-dessus des toits, dans le bleu éblouissant du ciel.

La journée a été délicieusement chaude et sereine ; au-devant des maisons, les tentes bariolées se gonflent à d'heureuses brises. — En une seconde d'ubiquité, Brennilis se rêve sur la proue d'un vaisseau, ouvrant les bras vers l'horizon ensoleillé d'une mer, tandis que, s'accoudant sur les grèves de son âme, il contemple s'éloigner, parmi des chants, le songe voyageur de l'irréel navire.

Sous ses pieds, les marronniers du Luxembourg déroulent leur somptueuse frondaison brocardée de fleurs ; au delà, s'aperçoivent un pan du Palais, le bassin couvert de voiles blanches, des blan-

cheurs de statues dans la brume florale des lilas.

Une jeune fille, en robe rouge, vient s'accouder sur le balcon voisin.

Brennilis, intérieurement : — Sa chevelure noire était courte et frisée, et sous les mèches folles de son cou, sa peau blonde transparaissant donnait à l'ami Frettel un libidineux désir de dévêtir le dos et les reins cachés sous l'étoffe rouge.

Entre les lourdes tours grises de Saint-Sulpice, dans l'auréole du soleil de cinq heures, la tête dans le ciel clair, la base perdue dans les poussières ardoisées, l'échafaudage transparent de la tour Eiffel. Brennilis songe au lupanar universel où tous les vices du monde semblaient s'être donné rendez-vous, surexcités par la curiosité aphrodisiaque ; et la castagnette du trot des chevaux, dominant les rumeurs du boulevard, lui semble rythmer quelque interminable danse du ventre.

Spiller s'avance sur le balcon et lui touche l'épaule :

— A quoi songes-tu, ô Brennilis ?... Une cigarette de Samsoun ?

Brennilis : — Je songeais... merci, volontiers... Quel abominable individu que ce Rob ! cette tête de Syriote avec ce nom de bookmaker ! regarde-moi cette face placide et pâle, ces traits réguliers ! A-t-il bien l'air d'un monsieur qui s'est fait un masque de sa figure !... Je l'observais tout à l'heure quand il est entré... mais vois, ces gestes rétrogrades et inversés et les perpétuelles ondulations de son long corps flexible, cette voix sans timbre, douce et froide, impersonnelle comme sa figure !... il a la peau flétrie d'une vieille cocotte qui ne se farde plus ! et ses yeux pochés d'on ne sait quelles fatigues !

Spiller : — Tu m'amuses, mais parle moins haut, il va t'entendre.

Frettel : — Il vous a certainement entendu.

Brennilis : — Bah ! Pourquoi reçois-tu de pareils individus, Spiller ?

Spiller : — Mais, mon ami...

Brennilis : — Non regardez-le ; il est bien mis, avec goût même ; mais dites si je ne sais quoi de tout son être intime ne vous crie pas : « Je suis une canaille, j'ai vécu de tous les métiers, j'ai été agent d'affaires et entremetteur de positions imaginaires ; je n'ai pas de chez moi, je réside, je ne demeure pas ; j'ai joué et j'ai triché ; j'ai vendu des tuyaux pour les courses, j'ai fait de la propagande électorale, j'ai fait chanter dans ma jeunesse des vieillards vicieux et plus tard de vieilles baronnes ; je n'ai pas fait de prison, parce que j'ai des accointances avec la police... je serai peut-être souteneur un de ces jours ou rentier à Batignolles... en attendant, je suis journaliste. »

Frettel : — Mais chut, donc, je vous assure qu'il vous entend.

Rob, au milieu du salon, s'entretient dans un groupe ; il ne quitte pas Brennilis des yeux ; le sourire figé à ses lèvres cruellement précises, le regard traître et cynique qui stagne au bord de ses paupières à demi-baissées paraissent, en effet, une réponse ironique et méprisante à la verve du jeune homme.

L'un de ses interlocuteurs est le célèbre journaliste Harry Mary ; c'est un homme d'une quarantaine d'années, brun, gras et suant, boudiné dans sa redingote, les yeux à fleur de tête, la barbe épaisse, les cheveux huileux et plats. Une mèche soulevée au sommet de son front retombe au coin de son œil droit, un grésil de pellicules poudre le col de son habit : il a l'air d'un huissier, ou d'un juif marchand de meubles. Il parle rapidement, de cette menue voix de tête qu'ont gardée, depuis monsieur Thiers, les raisonneurs de bas étage : politiciens, hommes d'affaires, magistrats ou jurisconsultes. Il a une façon de dire : « La loi » ou bien : « C'est évident ! »« c'est la force des choses » « c'est clair » qui grince et attaque les nerfs comme un coup de lime sur de l'acier. On sent que la pensée n'est autre chose pour lui qu'une serrure destinée à fermer les coffres-forts ou une clef destinée à les ouvrir.

Après avoir écouté quelques instants la discussion que ce personnage soutient contre Rob, Brennilis se retourne vers Frettel :

— Celui-là, sa tête est un véritable atelier de serrurerie ; il doit suer tout le jour à limer de petits arguments crochus ; j'imagine assez son occiput rempli de pinces-monseigneur, de crochets et de passe-partout.

Frettel : — Votre diagnostic est amusant, son père était serrurier.

Brennilis : — Et l'illustre Jules Glary complète le trio de son carnotisme intense. Est-il bien le digne président de cette république synthétisée, avec sa tête de « Monsieur tout le monde », sa redingote officiellement décorée, officiellement coupée, officiellement boutonnée, et ses poses vaniteuses et raides de bourgeois parvenu, même à la célébrité ! Il porte le bras en écharpe, en enfonçant la main entre deux boutons de son vêtement, à la hauteur du cœur! Voyez comme il cambre le torse et avance la jambe gauche ! Il garde, même en ce moment de conversation insignifiante, la physionomie importante, grave, rassise, correcte, d'un homme rompu au maniement des affaires publiques ; il est dans un salon du Ministère!

Avec un aplomb imperturbable, Brennilis va faire deux fois le tour de sa personne, l'autre ne s'en dérange guère.

Lorsqu'il revient, Frettel, riant de son espièglerie, lui souffle :

— Vous êtes definitivement fou !

Brennilis : — Je voulais voir s'il ne portait pas dans le dos un R. F. tricolore, avec des lampions.

En ce moment, la voix du carnotique gens de lettre s'élève :

— Oui, messieurs, notre siècle est fini, la littérature n'a plus un homme... nous allons en être réduits à traduire les étrangers!

Spiller rentre dans le salon ; Brennilis se réétend dans son rocking. Il lui semble que la jeune fille en rouge est nue sous la robe très légère qui se plaque à ses hanches et à ses cuisses... Les reins

creusés, la croupe saillante, elle s'appuie au balcon. Elle sent les yeux de Brennilis, et se retourne, mais sans changer la position de son corps, ce mouvement de la tête seule évoquant l'appel animalien d'une femelle désireuse du mâle. Sous ses sourcils droits et nets, toute sa volonté et toute sa vitalité paraissent concentrées dans ses yeux noirs. On dirait deux êtres monstrueux, doués d'une vie et d'une intelligence propres, deux divinités cruelles postées au fond de ces deux caves sourcilières comme aux deux entrées de l'enfer de ce corps. Sa bouche, aux lèvres charnues et d'un rouge saignant, son nez mince et droit aux narines un peu relevées, son front bas sous sa chevelure rase d'éphèbe romain, ajoutent au magnétisme des yeux leur expression passionnée et perverse.

Après le regard aigu lancé vers Brennilis, elle redresse sa petite tête casquée de noir ; ses narines se dilatent comme pour humer quelque secret effluve ; ses lèvres s'entr'ouvent pour recevoir le baiser de l'odeur passagère, et les deux démons guetteurs, luisant au fond de leur antre, tournent lentement, semblant suivre dans l'espace une forme qui s'éloigne.

Parfaitement maître de ses sensations et de ses pensées, Brennilis s'amuse à analyser toute cette sensualité qui le frôle à peine, s'en défendant par une ironie intime toujours en éveil.

Tout à coup, montent dans l'air, ainsi que des soupirs chauds de passion, les sons cuivrés et mâles d'un orchestre militaire dissimulé sous les marronniers du Luxembourg ; une phrase lente et enlaçante, rendue plus enlaçante encore par l'éloignement qui en augmente la langueur et par les rumeurs de la rue qui l'étouffent et la syncopent.

Une voix chevrotante, basse et masculine prononce derrière la jeune fille :

— Weber !

Une vieille femme, toute petite, chancelante et paraissant hydropique, s'avance près d'elle sur le balcon. Sa tête aussi grosse que celle d'un homme, son nez très mince et cruellement recourbé sur sa

bouche aux lèvres amères, son menton en rostre de galère, ses yeux fixes et glauques qui s'étonnent à la lumière du jour et gardent comme l'effroi d'une vision terrible, les rides et les plis de sa peau, rouges sur son teint blême et paraissant prêts à saigner, les stigmates de réclusion qui cernent son nez et ses orbites, et, sur son front génial, les mèches éparses de ses rares cheveux de vieille femme, évoquent une ressemblance sinistre.

Brennilis s'exclame :

— Le Dante!

Spiller : — Ah ! n'est-ce pas?

Brennilis : — Mais un Dante damné, un Dante noyé dans le Styx... une parodie infernale du Dante! Ces cheveux pendants sur cette tête faite pour la couronne de lauriers et ces lividités sur cette face blême!....

Spiller : — Elle vient de se lever. C'est une femme qui ne vit que la nuit.....

Sous les marronniers, la valse se met à tourner et la jeune fille, les yeux mi-clos, le teint plus animé, comme si les pulsations de l'orchestre eussent poussé le sang de son cœur à ses joues, sur son cou très gracieux balance la tête, imperceptiblement du pied et des reins rythmant les temps forts...

Spiller : — Cette jeune fille... (il parle bas à l'oreille de Brennilis).

Brennilis : — Vraiment?

Spiller : — Mais le plus dramatique, c'est la grand'-mère dont le profil, comme tu le remarquais si justement, parodie celui du Dante : cette malheureuse femme adore sa petite fille (elle l'aime d'amour, dit la chronique, qui est sa fille, madame Claire Romance) en sorte qu'elle passe ses nuits à errer d'une pièce dans l'autre suivant..... en *péresprit*, comme dirait un occultiste, cette... *Giton* femelle dans toutes ses débauches. Il paraît même qu'on l'a vue s'arrêter parfois, dans sa promenade de somnambule, fixer son regard, haleter, crisper ses mains, tendre tétaniquement tous ses muscles, et tomber raide dans une mare de sang... Et le len-

demain elle a toujours donné sur sa vision de la nuit des détails horriblement exacts.....

A ce moment quelqu'un ayant ouvert la fenêtre de la salle à manger, une odeur de fraises et de roses passe sur le balcon.

Brennilis : — Ah ! bienfaisant parfum : le parfum des fraises et des roses chasse les pensées douloureuses, (il prononce des noms et des mots grecs) Eurotas !.... Simoïs...

Spiller : — Eh ! que dis-tu là ?

Brennilis : — Je dis des noms épars dans le parfum des roses.

Spiller hoche la tête, tous sourient. Brennilis rougit, s'étant cru seul avec Frettel et Spiller ; il ajoute pour dissimuler son embarras : — Et cela fait même un très joli vers :

Je dis des noms épars dans le parfum des roses...

On entend un souffle puissant ; tous s'écartent pour livrer passage à un ventre énorme, chacun s'écrie à l'envi :

— Ah ! Grosbonnet !

— Maître !

— Maître !

Spiller : — Nous n'attendions plus que vous.

Grosbonnet : — Mille pardons, mes enfants, j'ai été retenu par mes bons amis de Al'ssociation des étudiants.

Un domestique vient annoncer le dîner ; tous passent dans la salle à manger. — On parle du Reichstag, de la Chambre, de Lord Salisbury, de Mathieu, des étudiants, de Madame Cosima Wagner....

Brennilis écoute chaque conversation particulière.

Harry Mary, Glary et Rob ont repris une discussion politique.

Harry Mary : — Attendrons-nous que nos voisins se donnent la main dans l'Hinterland, et nous coupent les communications au nord du Benin ?

Rob : — Voyez l'Angleterre ! elle mitraille même les chrétiens dans l'Ouganda.

Harry Mary : — C'est clair ! chevillons des prétentions pour l'avenir.

Brennilis, à mi-voix : — Oui, massacrez, déchirez, faites votre part...

Glary, avec condescendance : — Mais, mon cher poète, c'est la lutte pour la vie...

Harry Mary : — C'est la loi du monde ! c'est la loi, qu'y voulez-vous faire ?

Puis quittant Brennilis et prenant part à une discussion générale, Harry Mary lance .

— Méline est un homme très fort !

Une voix : — Oui, mais il y a Dupuy.

Une autre voix : — Pour moi, j'aimerais mieux Ribot.

Grosbonnet à Frettel : — On se plaint que la Compagnie des Omnibus en prend trop à son aise.... il n'y a, savez-vous bien, que trois lignes qui lui rapportent, et le plus clair de ses revenus, c'est la vente de son fumier.

Frettel, se retournant vers Brennilis : — Eh bien ? à quoi songez-vous, silencieux jeune homme ?

Brennilis : — A rien, et à tout, j'écoute.

Frettel, désignant Grosbonnet du regard : — Tout à l'heure, ce grand critique d'art vous parlera bicyclette ou assurance à moins qu'il ne vante un nouveau système de clysopompe perfectionné.

Brennilis : — O conversation symbolique !

Puis on a discuté peinture. Quelqu'un s'est ecrié : « Voyons ! le Vinci était un réaliste, lisez ses mémoires ! » Et quelque autre a répondu : « C'est évident ! d'ailleurs tout cela ne vaut pas la peine d'être discuté ! »

Tout à coup, le rire énorme de Grosbonnet ébranle la table : animé, rouge, les narines ouvertes, les joues gonflées, des deux mains soutenant son ventre, renversé dans sa chaise, il s'esclaffe, il va conter une anecdote... enfin il peut parler :

— C'était un homme de beaucoup d'esprit ce bon évêque... un jour qu'une marquise-poète venait de lui lire un sonnet, comme il la complimentait, la pauvre dame, emue, laissa échap

per... une légère faute de prosodie... elle rougissait, s'agitait, frottait sa chaise sur le parquet... pour dissimuler son trouble, sans doute, et sans doute aussi pour dissimuler son fâcheux.... hiatus... ce que voyant, monseigneur sourit et dit: « Vous cherchez une rime, madame ?.. votre... hémistiche vous a fui ? Ne vous mettez pas si fort en peine»... et faisant le geste de la bénédiction : « Qu'il aille... et rime en paix ! »

Tout le monde rit ; chacun se répète les mots à double sens.

Grosbonnet : — Eh oui, mes amis, de mon temps nous savions rire, notre auteur de chevet, n'était ni Baudelaire, ni Villiers de l'Isle-Adam, mais Labiche et Paul de Kock !

Les anecdotes succèdent aux anecdotes. Au dessert, Grosbonnet imitant Mamzelle Desclausas chante du Béranger :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et mon temps perdu !

Et dans le brouhaha des chaises poussées, en regagnant le salon, chacun fredonne :

Ma jambe bien faite
Et mon temps perdu.

. . . . . .

Après le quart d'heure du café, sur le balcon, Jules Glary discute de l'incertitude des opinions en art. Brennilis prend part, un peu malgré lui (mais son irritation l'y pousse) à cette causerie nouvelle ; le nom d'un homme universellement reconnu pour un fou ou un farceur est jeté par lui au milieu de la discussion, et une œuvre curieuse l'*Idole moderne*, est immédiatement et irréfutablement jugée par les deux grands critiques Jules Glary et Grosbonnet.

Jules Glary, guindé, un verre de cognac de la main gauche, gesticule carnotiquement de la main droite :

— Allons donc, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce qu'elles lui ont fait les femmes? C'est une vieille redite que leur prétendue infériorité... Affaire d'éducation... puis, s'il est vrai qu'elles nous soient inférieures, à nous de faire la preuve de notre supériorité, en ne leur demandant pas plus qu'elles ne peuvent nous donner : leur bonté, leur beauté...

Harry Mary : — D'ailleurs, il y a femme et femme, c'est clair !

Brennilis : — Non, il y a *la femme !*

Grosbonnet : — Il est admirablement vrai que la femme peut, dans une certaine mesure, civiliser la brute, et non moins vrai qu'elle peut tuer l'homme de génie s'il abuse des plaisirs qu'elle lui offre.

Brennilis : — Vous êtes presque naïf, Monsieur.

Frettel : — Non, il est vrai qu'elle tue absolument l'intelligence humaine, dans une société comme la nôtre où elle a pris une telle prépondérance intellectuelle et morale que ses jugements sont sans appel, cela il faut le reconnaître.

Jules Glary : — Messieurs, permettez, j'ose affirmer que dans ma longue carrière artistique, j'ai toujours constaté que les femmes étaient, spécialement en art, d'excellents juges...

Brennilis : — Qui donc ont-elles fait ? Quels volumes trouvez-vous dans leur salon ? Des Gréville, des Dumas, des Feuillet, des Bourget, des Claretie.

Tous : — Eh bien ? des Bourget, des Claretie ?

Brennilis : — Des romans de sportman, d'institutrices amoureuses ou de précepteurs plus ou moins Soréliens... une psychologie de boudoir ou de Jockey-Club, mais l'auteur se dit disciple de M. Taine... ou de Spinosa ! ! ! et il se proclame l'humble admirateur de Balzac.

Tous protestent en riant.

Brennilis : — Encore heureux qu'on n'y trouve pas du Gyp. Et en musique (l'art qu'elles ont presque monopolisé en France). Qui ont-elles fait ? Chopin, Gounod, Ambroise Thomas !

Glary, cornélien : — Qui vouliez-vous qu'elles fissent.

Rob plaisant : — Thomas Morus !

Brennilis : — Voyons, citez moi un génie qu'elles aient proclamé ?

Plusieurs voix : — Chateaubriand, Lamartine.

Brennilis : — Chateaubriand ?

Rob : — *Attala* a été lue jusque dans le sérail !

Brennilis : — Mais le *Génie du Christianisme*, et les *Mémoires d'Outre-tombe*?... Et parlez-leur-en aujourd'hui, avec leur snobisme !

Glary : — Et Madame de Récamier ?

Brennilis : — Oh ! J'y crois comme à un mythe !

Frettel, entraînant Brennilis à l'écart : — Mon cher vous me navrez, vous vous mettez hors de vous, songez qu'il n'est pas de votre âge de discuter de la sorte ; ces hommes de quarante ans, qui croient connaître la vie, ne peuvent admettre qu'un « blanc bec » (pardonnez-moi l'expression, mais c'est ainsi certainement qu'ils vous nomment, dans leur for intérieur) juge cette grosse question où il est forcément novice.

Brennilis : — Que voulez-vous, ces gens-là m'exaspèrent !

Pendant cet aparte, Grosbonnet a pris la parole :

— Peuh ! peuh ! peuh ! comme disait à un fou de mes amis sa femme de ménage, un jour qu'il lui expliquait je ne sais plus quoi, la loi de la gravitation universelle, je crois, ma parole : « Tout ça, c'est des *fanatisses* et des calembours, je ne vous comprends point », et Grosbonnet entame le refrain :

J'aime mieux ma mie, au gué

Lorsqu'il se tait, Brennilis de sa voix la plus douce : — Et vous jugez l'auteur de l'*Idole moderne* comme votre concierge jugeait Newton ?

Grosbonnet avec un haut de corps : — Et pourquoi pas jeune homme? le bon sens et la qualité des plus humbles, souvent.

Brennilis : — Quel bon sens ?

Grosbonnet : — Le bon sens.

Brennilis : — Il n'y a donc qu'un bon sens, selon vous ?

Grosbonnet : — Sans doute, le bon sens, c'est toujours le bon sens.

Brennilis : — Le bon sens, c'est la faculté qui permet de discerner le vrai du faux ?

Grosbonnet : — Eh bien !

Brennilis : — Le vrai en art, n'est-ce pas le beau ?

Grosbonnet : — J'admets.

Brennilis : — Le bon sens de l'artiste, c'est donc le sentiment du beau ?

Harry Mary : — Précisément ! donc c'est toujours le bon sens, donc Monsieur Grosbonnet a raison, c'est clair ! ah ! ah ! ah !

Brennilis, ironique : — Oui, un juge et un autre juge se ressemblent, en ceci qu'ils sont tous les deux juges. Le bon sens varie selon l'objet que l'intelligence s'applique à critiquer : il est le sens de l'intérêt chez un commerçant, le sens du pourboire chez un cocher, le sens de l'harmonie chez un artiste : votre concierge manifestait son bon sens, en ceci qu'elle se déclarait incompétente ; mais vous, vous ne manifestez guère le vôtre lorsque vous dites : « Avant tout, je suis compétent, et ce que je ne comprends pas est incompréhensible... » En sorte que vous manquez totalement de bon sens, en reprochant aux autres de n'en pas avoir... enfin, que diriez-vous d'un juge qui, n'entendant que le français, prétendrait juger une affaire plaidée en hébreu ?

Grosbonnet : — Eh ! mais l'art n'est pas de l'hébreu pour nous.

Brennilis sourit sans répondre.

Harry Mary : — Alors, mon ami, donnez-moi le critérium auquel on reconnaît qu'on a le droit de juger ?

Grosbonnet, d'une voix mugissante : — Oui, le critérium ? car je n'ai pas de raison, avec votre système, pour ne pas croire que les fous sont les sages, et que je ne suis qu'un imbécile !

Brennilis : — Cela reste en effet à démontrer.

Grosbonnet : — Très bien, continuez, mon en-

fant, faites comme le nègre, cela ne fait pas de mal.

Frettel : — Vraiment, mon cher, vous jetez par trop votre gourme...

Rob, imitant du geste et de l'accent le voyou parisien : — Oh ! épatant ! mince d'apparition ! regardez avec qui Spiller s'entretient dans le salon ; Monseigneur l'abbé de Kerpenhir !... et... quel est cet hirsute personnage ?

Spiller s'avance avec les deux nouveaux venus.

Le prêtre à Spiller : — Nous vous croyions seul, nous ne nous serions pas permis...

Spiller : — Mais je suis enchanté ; Messieurs, je vous présente l'abbé de Kerpenhir et... presque un ressuscité, notre ami, René de Kerguelvan.

Rob et Harry Mary laissent échapper une exclamation de surprise et tendent la main à Kerguelvan ; celui-ci, sans même répondre par un sourire à l'étonnement que cause sa venue, sans même soulever les paupières, coupant court à toute question et à toute manifestation d'hypocrite sympathie, entre, ex-abrupto, dans la discussion, comme s'il l'eût suivie tout entière.

Pendant qu'il parle, les yeux toujours baissés, Brennilis, en arrêt devant lui, admire son front lumineux et contemplateur comme un regard.

René de Kerguelvan : — Le critérium ? C'est l'émotion que vous éprouvez devant les immortels chefs-d'œuvre, devant ceux-là que vous n'osez pas contester parce qu'ils sont consacrés par le temps. — Ce n'est qu'une question de sincérité intérieure ; interrogez votre admiration : n'est-elle pas de commande ? Devant le quatuor de Michel-Ange, qui joue dans le silence de la chapelle des Médicis l'adagio éternel, sentez-vous l'émotion sainte qui pousse hors de vous les paroles incohérentes ? La pensée d'un Shakespeare ou d'un Beethoven a-t-elle jamais creusé des remous dans votre pensée ? Le critérium de votre incapacité, c'est la placidité de votre cœur et l'indifférence de votre âme au contact de ces sublimités. L'artiste véritable est celui-là qui ne peut contempler les grandes œuvres, sans éprouver une souffrance

intérieure ou une joie ineffable, ou l'impérieux besoin de s'élancer hors de soi !

Après avoir parlé, le comte de Kerguelvan va s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre ; il s'accoude sur son genoux et demeure immobile. Les spirales noires de ses cheveux, sa barbe à double pointe voilant de crêpe le bas de sa figure et son cou, le calme actuel de sa physionomie jeune encore mais profondément sculptée par la douleur, et les paupières toujours abaissées, Brennilis songe en le regardant : « En vérité, qui dirait qu'il vient de parler? Lui-même s'en souvient-il ? il me semble qu'il n'y a plus que lui là... il est absolument seul... une fête même disparaîtrait autour de lui tant il exhale de solitude et de silence ! »

Derrière lui, l'abbé de Kerpenhir, auréolé de ses cheveux blancs, s'adosse au chambranle de la fenêtre. Dans un geste de respect et de méditation, il applique sa main droite à son épaule gauche, et sur le fond sombre du salon, son hautain et pâle profil se détache, éclairé des derniers reflets zodiacaux du jour ; il regarde dans le ciel.

Autour de ces deux hommes, Glary, Spiller, Rob, Mary et les autres se sont groupés, inconsciemment soumis à une commune attraction.

Seul, Grosbonnet, à l'écart, conserve une attitude indépendante ; étendu dans son fauteuil, les mains croisées sur le ventre, la face lippue et reluisante, il digère, représentant, dans tout son épanouissement, le type rabelaisien d'une « nature terrestre et porcive qui se repose dans son lard ».

Kerguelvan lève enfin les paupières : de ses deux orbites un seul s'éclaire, il est borgne. Il fixe Brennilis de son œil d'or, de son œil veilleur de *grand-duc*, qui garde comme un reflet de splendeurs entrevues, et comme un étonnement de l'incompréhensible... Brennilis, troublé sous ce regard, instinctivement, recherche les yeux de l'abbé de Kerpenhir, bleus, à la fois perçants et infiniment doux, semblables à des yeux habitués à scruter des horizons de mer, et qui eussent conservé, des nauges contemplés, des épaves dé-

couvertes et des barques revues, la clarté des tristesses et des joies éternelles.

Le comte de Kerguelvan cesse de fixer Brennilis, une pensée douloureuse crispe sa figure ; il tourne la tête vers le ciel vide du crépuscule.

Alors les autres se redressent, s'entreregardent et se mettent à parler à voix basse. Au milieu de leurs chuchotements, la parole claire de Brennilis s'élève :

— Cependant : « Va-t'en dans un cloître, adieu, ou si tu veux à toute force te marier, épouse un sot, car les hommes sages savent ce que vous faites d'eux », et encore : « Vous dansez, vous trottez, vous bavardez, vous débaptisez les créatures de Dieu et vous mettez votre frivolité sur le compte de votre ignorance. Allez, je ne veux plus de cela, c'est cela qui m'a rendu fou. »

Spiller, qui est resté assis près de Kerguelvan : — N'est-ce pas de Shakespeare ce que tu dis là?

Kerguelvan à Spiller : —Oui, c'est de Shakespeare.

Glary à Brennilis : — Eh ! je vous répondrai avec Gœthe : « L'éternel féminin nous attire en haut. »

Brennilis : — *L'éternel féminin* de Gœthe n'a rien de commun avec « la femme qui débaptise les créatures de Dieu » ; il y a la femme née du ventre de la femme, et la femme née du cerveau des poètes... et ne sont-ce pas les grands fabricateurs d'idéal qui l'ont créé, cet éternel féminin qui nous attire en haut ? D'ailleurs tout dépend de qui désigne le « nous » de Gœthe.

Jules Glary : — Comprends pas.

Brennilis : — Si vous aviez lu l'œuvre que vous jugiez tout à l'heure, vous comprendriez.

Chacun sourit à cette nouvelle sortie du jeune homme ; Brennilis se sent ridicule et déplacé dans ce milieu. Ses jeunes idées ne peuvent qu'amuser ces hommes ; il devrait se taire, mais il ne le peut.

Frettel : — Ecoutez, la vérité est qu'il ne faut pas prétendre, avec votre auteur, que la femme ne soit qu'une illusion physique et sentimentale et que l'intellectuel doive, sous peine de déchéance, s'in-

terdire de l'aimer, mais enfin, je dirai volontiers comme Retté : « Il sied de n'aimer que les femmes froides et vénales. »

Brennilis : — Ah ! ne citez pas Retté ! Pourquoi citez-vous Retté ?

Grosbonnet : — Allons, allons, ça n'a pas de bon sens, voyons, ça n'a pas de bon sens ! L'homme d'aujourd'hui ne peut plus se contenter de la compagne qui a suffi depuis que le monde est monde?

Frettel, souriant : — Permettez, cher maître, il ne faut pas affirmer qu'elle lui ait suffi...

Grosbonnet : — Ta, ta, ta, je vous le répète, tout ça n'a pas de bon sens ; ce qu'il faut que vous disiez, voyez-vous, c'est que de pareilles insanités sont dignes d'un Péladan. Votre grand homme, mon petit ami, est encore un envouteur. Oh ! oui il m'envoûte, il m'envoûte celui-là aussi ! Et ces peintres dont il s'est entouré ! D'abord qu'est-ce que cela signifie la rubrique sous laquelle il les a groupés : « Les artistes de la Volonté » ?

Brennilis : — L'idée est très belle au contraire : aux artistes dominés par la sensation, aux passifs descripteurs, il a voulu opposer ceux qui dominent leurs impressions, les véritables créateurs, ceux qui savent vouloir avec assez de puissance pour se rendre maîtres des formes fuyantes qui passent en eux. Je crois, Monsieur que vous n'avez pas suffisamment examiné la formule que vous critiquez... Malheureusement ces artistes-là n'ont pas su se défendre... ah ! si j'avais un journal à ma disposition...

Rob : — Vraiment ! faites-moi une étude je la prends.

Brennilis : — A quoi bon ?

Rob : — Parole d'honneur, si vous m'apportez une étude je la fais paraître en première page.

Brennilis : — Vous vous moquez... Non !

Rob : — Comment vous hésitez ? Vous me faites pourtant l'effet de ne pas manquer d'une certaine hardiesse.

Sans répondre, Brennilis s'est retiré dans la pièce

voisine. De temps en temps les uns et les autres lui adressent de loïn, par la porte ouverte, une moqueuse apostrophe ; mais il n'y prend pas garde.

Penché sur une table dans la clarté d'un flambeau, il écrit rapidement. Un instant Kerguelvan s'arrête à le considérer ; Brennilis tourne la tête, puis il se remet à écrire.

Au bout d'une demi-heure, il rentre dans le salon et quand se sont calmées les exclamations ironiques, au milieu du silence, surexcité par la conversation précédente et par la présence de l'étrange personnage de Kerguelvan, abandonnant toute timidité, il lit avec verve :

« Avez-vous remarqué sur les boulevards une » espèce de grande femme aux allures triviales, à » la vêture carnavalesque, plate et toute d'une pièce? » Une taille d'homme et le cou dans les épaules, » une vraie tournure d'Américaine... Elle est coiffée » d'un bonnet de juge et porte des lunettes ; sa » chevelure est ébouriffée (elle n'a pas le temps de » se calamistrer la malheureuse !)... Elle porte un » panier, une urne, et un fouet de cocher d'omni- » bus ; elle va aux vivres ou en revient, fait claquer » son fouet, frappe à droite et à gauche, dans le » tas... tout le monde se range pour la laisser pas- » ser, même les agents de police ! Elle marche à » grandes enjambées, dans l'eau, dans la boue, » dans la poussière ; elle est crottée jusqu'aux yeux... » elle va, elle vient, bute ici, bute là, vous braille » aux oreilles, vous marche sur les pieds, vous » coudoie, vous tutoie, vous raccroche, vous ren- » verse, tombe, se relève... et court toujours.

» Une étrange personne en vérité ! c'est la bonne » à tout faire du public, elle est cuisinière, femme » de chambre, saute-ruisseau, videuse de pots-de- » chambre et laveuse de vaisselle, institutrice et » maîtresse de chant, procureuse et prostituée. » Elle est encore gendarme et juge aussi brutale et » machinale que l'un, aussi collet monté et partiale » que l'autre. La pudibonderie jointe au dévergon- » dage, les préjugés les plus platement bourgeois,

» unis à toutes les audaces de la crapule ; d'un » mot, toute la vertu contemporaine s'épanouis- » sant sur le fumier des vices permis : telle son » âme. Vous ne la connaissez pas cette créature » singulière ? Par exemple ! Ah j'oubliais, un de » ses principaux attributs : elle est mère Gigogne » d'une troupe de mauvais garnements qui l'entou- » rent, pendus aux basques de son accoutrement » burlesque, gouailleurs comme des gamins de » Paris, grimaciers comme des singes... ses petits » protégés. Vous la reconnaissez maintenant ?... » Non?... je l'ai donc bien mal dépeinte ! ou seriez- » vous quelqu'un des siens ? Eh bien ! cette per- » sonne prodigieusement pressée c'est la Presse. »

— Rob : Merci bien ! mais ce n'est pas trop mal.

— Brennilis : « Oh oui ! prodigieusement pressée ! » En quoi elle diffère du juge, mais ses jugements » n'en valent pas mieux pour cela ; elle juge sans » instruction préalable, chose pourtant nécessaire » dans ce temps d'instruction obligatoire, où le » moindre marmiton doit avoir un diplôme de » grammaire pour faire des petits pâtés... mais bah ! » elle en sait bien assez pour faire des boulettes... » et elle en fait ! ! ! elle tire à deux millions de bou- » lettes par jours ! Le public adore ça ; c'est sa » nourriture favorite et il l'attend chaque soir avec » impatience, assis sur son gros derrière, la bouche » ouverte... La Presse arrive : « Tiens, avale ça'»... » et il la gobe admirablement, en bon toutou bien » dressé, voire même, il s'en pourlèche les babou- » nes pendant des heures.

» La meilleure de toutes ses boulettes, est sans » contredit, la boulette artistique : elle l'appelle » « Critique ». — En voulez-vous des échantillons » de ces adorables boulettes ? Je pourrais en rem- » plir des tonnes. Pas une mauvaise œuvre qu'elle « n'ait admirée ! pas un génie qu'elle n'ait bafoué ! » Le siècle tout entier a subi sa sottise. Mais lais- » sons le passé, le présent suffit : elle vient de pro- » diguer sa bêtise et son ignorance au sujet de » Baudelaire, et tout dernièrement un de ses mama- » mouchis les plus distingués s'écriait : « Si un Fran-

» çais avait fait le prélude du IIIe Acte de Tristan, » on sifflerait, on n'aurait pas assez de sifflets... » mais c'est un Allemand... alors... oh ! alors !... » on trouve ça très beau. Les Huguenots, voilà la » vraie musique ! » — « Ah ! Bizet, disait un autre, » en voilà un qui eût détrôné Wagner s'il eût vécu ! » Un soir je l'ai entendu jouer du piano après Listz : » Listz en était écrasé ! » — « Gounod quel génie ! » parlez-moi de *Mors et Vita* ! écrivait il y a qua- » rante-huit heures un grand critique d'une » grande revue, après avoir entendu les *Béatitudes* » de César Franck ! Massenet ! quel grand ar- » tiste ! et Bouguereau ? oh ! Bouguereau ! et » Detaille ! Hein, Detaille ! voilà un peintre !

» Il est vrai que la presse a abîmé Georges Ohnet » dans le temps, après M. Lemaître ; mais elle en- » cense aujourd'hui Marcel Prévost. — Raisons de » finances ? c'est ajouter la canaillerie à sa bêtise » ordinaire.

» Tout de même, n'est-ce pas admirable le pro- » grès ? Désormais grâce à la presse, qu'une » belle œuvre paraisse, dans les vingt-quatre heu- » res toute la France est prévenue qu'il vient de » naître un fou et plusieurs millions d'hommes » rient à s'en tenir les côtes.

» Et le croirez-vous ? Non, vous ne le croirez » pas ! Eh bien, à l'institut du boulevard des Inva- » lides, on s'est tordu des « Artistes de la Volonté ». » Maintenant, toujours grâce à cette merveilleuse » Presse, les aveugles peuvent parler des couleurs ! » — « Ce que c'est cocasse cette exposition, s'é- » criait l'autre jour un aveugle du Midi, mon bon ! » Tu n'as pas vu cette femme qui grimpe à un » homme ? non, ma parole, je n'ai rien vu de plus » drôle ! » — « Vu ? » interrompit un naïf du Nord. — » « Té, dans mon zournal, avecque mes doigts ! » » Et tout Paris l'a vu à peu près de même ce sa- » lon, en aveugle, dans son journal, et sinon *avec-* » *que ses doigts*, du moins par l'intermédiaire d'or- » ganes qui ne semblent guère plus appropriés à » la perception des couleurs et des formes, les yeux des critiques d'Art. »

Grosbonnet, se levant : — Ah ! çà, permettez, mon ami, vous maltraitez la Presse dont vous avez besoin ; vous maltraitez les maîtres universellement reconnus pour des maîtres (en quoi vous imitez de faux mauvais esprits haineux de toute gloire parce qu'ils ont raté la leur). Vous traitez le public dont vous briguez les suffrages ; voyons... d'ailleurs, ce n'est pas juste, le public français.....

Brennilis : — Il me semble que les gens qui jugent l'art en France et font sa fortune se trouvent être précisément ceux qui en sont le plus incapables, et de nature et d'habitudes. Par sélection économique ne sont-ce pas les esprits positifs et mercantiles, c'est-à-dire attachés aux plus bas intérêts, qui possèdent l'or, et par conséquent font la mode ? Ceci, Monsieur Harry Mary, est une loi sociale, c'est la force des choses, c'est la loi républicaine.

Tous se mettent à parler à la fois ; de la bataille des voix surgissent des mots, des lambeaux de phrase :

— Les masses sont stupides. — Vous oubliez... — Bon ! Athènes !... La faveur d'Alcibiade, la mort de Socrate, l'exil d'Eschyle, prouvant l'absurdité... — Mais le théâtre ! — La voix du peuple n'existe pas en France... — Oui, ce qui juge l'art en France... — attachés aux plus vils intérêts... esprits mercantiles !... — comme on élabore un règlement d'administration !... Snobisme... c'est une sélection économique... — ... servilité intellectuelle... — ... les fabriques de l'Etat... le prestige de l'Etat ! le tabac et les allumettes chimiques ! — l'Ecole des Beaux-Arts !... — eh ma foi les deux produits se valent... — Allons donc !... Rengaine !... — Ça n'a pas de bon sens, ça n'a pas de bon sens... mes amis...

Enfin la voix de l'homme de bon sens parvient à sortir de la mêlée et prend le dessus :

— Mais que leur reprochez-vous donc, là, à ces artistes dont vous parlez avec un tel dédain ? Et que trouvez-vous de beau chez ceux que vous

admirez avec si peu de modération ? Car enfin...

Brennilis, de plus en plus surexité : — Ce que nous leur reprochons : c'est de n'être pas ce qu'ils ont la prétention d'être. Ce sont des artisans et non des artistes ; ils ont un certain savoir-faire mais pas de pensée, leur art n'est qu'un métier pour eux. Eux et vous, peintres et écrivains, vous ne songez qu'à distraire et à plaire un instant. Tableaux, romans, théâtres, ne sont qu'images, histoires et guignols pour enfants de vingt à soixante ans. A force de vous complaire aux succès du suffrage universel et d'argent, vous vous annulez. Quelle pensée dans Carolus Duran ? Un monsieur qui fait éternellement des nuques et des dos ou des portraits quelconques (quand par bonheur il n'aborde pas le tableau mystico-réaliste), c'est talentueux, et après ?... Et Détaille ? Un sergent-major qui rêve... Et Chaplin ? Un vieux paillard badigeonneur de seins de femme... piquées... Et l'éternel Bouguereau ? un lécheur de fesses d'anges et de femmes ?

Rob : — Vous êtes léger.

Frettel : — Vous vous battez contre des morts.

Brennilis : — Ils ne sont morts que pour nous, pour le public ils sont immortels. On ne discute plus Bouguereau, mais Bouguereau discute les autres et on l'écoute ! Quand à Gounod, c'est le Bouguereau de la musique, et Saint-Saëns, un homme de talent comme Saint-Saëns, comprenez-vous cela ? Saint-Saëns lui donne du génie !

Frettel : — Mon Dieu ! que vous êtes jeune.

Brennilis : — Eh, mon cher Frettel, laissez-moi être jeune ! et en littérature (celle qui réussit et que vous prônez, j'entends) de érotisme, ou un réalisme idiot, ou une fade sentimentalité ! Et vous, critiques qui paradez devant la boutique du libraire, de quelles œuvres criez-vous des noms ? Vous en êtes encore à comprendre Baudelaire ! Quand aux romanciers en vogue, ils inventent une petite histoire bien compliquée et toujours la même, et ils croient faire de la psychologie parce qu'ils donnent aux actes de leurs personna-

ges des mobiles plus ou moins ingénieusement trouvés. Ils croient analyser l'homme parce qu'ils peignent de chic les mœurs des salons ou les mœurs des faubourgs ! Mais ils ne voient rien qu'avec les yeux de leurs corps, et leurs yeux sont myopes ; ils les traînent comme des limaces à la surface des choses, ils ne peuvent pas même regarder de loin. Réalistes, psychologues, spécimens : Zola, Bourget. De l'un les femmes disent : Il est si grossier ! de l'autre : Il est si distingué ! — Et la meilleure façon de les juger est encore de les qualifier l'un par l'autre : Bourget n'est qu'un Zola de salon et Zola n'est qu'un Bourget de barrières ! Ni poésie, ni philosophie, ni amour des rêves, ni amour de la Vérité ! Cœurs secs, style sec, cerveaux creux, livres creux ! Dans tout ce fatras d'hypocrites bouquins dont ces gens-là nous abrutissent depuis trente ans, vainement vous chercherez l'homme, j'entends... l'être qui pense pour penser et non pas seulement pour agir ; non un homme tout entier absorbé par la direction politique de son existence, mais l'homme, le roseau pensant, la créature à la fois si forte et si faible, l'être tourmenté de son mystère, qui se poursuit soi-même à travers les siècles, sans pouvoir se rejoindre jamais; qui s'est fait dieu ou ange, et, disproportionné à lui-même, devant la merveille de sa pensée croyant se souvenir d'une vie antérieure, rêve de férocités et d'amours infinies, invente, pour s'expliquer sa propre raison d'être, le ciel peuplé d'archanges et Dieu l'impitoyable, et la fatalité, et Satan, et l'immortalité, et après chaque élan vers l'infini et l'absolu, se repliant sur soi, se répète gravement depuis les temps, comme l'énoncé d'un problème insoluble, la grande parole de la Pythie inscrite au fronton du temple des oracles « Gnôthi Seauton » ! Cet être qui ne sait encore s'il est Dieu ou bête, ni s'il meurt ! (1)

(1) Encore qu'elle contienne beaucoup de vérité, cette critique de Brennilis est sans doute violente et parfois injuste ; mais Brennilis ne peut faire aucune restriction, ce ne serait pas dans son caractère. Cette scène n'a d'ailleurs d'autre but que de peindre sa véritable nature par la noblesse de ses aspirations artistiques. (Note de l'auteur).

Un instant, les êtres vulgaires qui entourent Brennilis lui sont soumis, mais moins à cause de son éloquence, qu'à cause de la jeunesse de sa voix, et de la lumineuse animation de son gracieux visage.

Certes, ils ne peuvent s'élever jusqu'à comprendre la beauté de cet enthousiasme, avorté en eux, ou depuis longtemps perdu, et que prête à l'âme son trésor encore vierge d'amour, à l'âge où tout est amour, où nulle pensée ne s'élance hors de nous qu'en frappant du pied sur notre cœur; mais ils lui sont indulgents, comme ils le seraient à une jolie femme, dominés par un obscur instinct. Ils se contentent de hocher la tête en échangeant de vagues sourires.

Grosbonnet, mollement : — Eh ! oui, oùi mon enfant, mais que voulez-vous ?

Grosbonnet ne trouve rien autre à dire.

Kerguelvan se lève, prend Brennilis par la main, et l'entraîne au fond du salon : — Oui, l'œuvre n'est grande, qu'à la condition de refléter l'homme penché sur son mystère. Le poète, n'est-ce pas, est un somnambule qui redit les vertiges de son sommeil au bord de l'infini, un promeneur matinal qui recueille pieusement les rosées de son âme à l'aube de ses méditations, seul vestige de l'invisible !... Et vous-même, vous avez la beauté d'un poème... voulez-vous que nous méditions ensemble cette nuit? demain chacun de nous recueillera les rosées de son âme.

Grosbonnet s'étant approché, Kerguelvan élève la voix :

— Oui, en vérité, l'artiste est seulement celui-là qui crée selon les rythmes et les formes qui contiennent un peu du songe infini que l'humanité ne termine jamais ! l'art est né du besoin de communiquer l'inexprimable, il est donc de son essence même idéaliste. Hermès Trismégiste définit l'idée : « la forme de l'invisible » ; notre âme est remplie de fantômes ; l'artiste est un évocateur qui rend l'invisible visible aux yeux de notre corps et de notre intelligence.

Grosbonnet plaisant : — Bon, j'admets, mais vous m'avouerez qu'il y en a parmi les peintres de ce Salon qui rendent l'invisible par trop visible... Ainsi, cet invraisemblable tableau *La chair et l'esprit*, dame ! hum !...

Kerguelvan se tourne vers Brennilis : — Continuez donc votre article.

Brennilis reprend sa lecture. A un passage il évoque justement le tableau de *La chair et l'esprit* :

.... « Cette femme à l'arrière train énorme, ef-
» flanquée, louve affamée de sensualité, qui surgit
» d'un fouillis désordonné de lianes rouges tor-
» dues et enlaçantes ainsi que des pieuvres ; elle
» se pend à un homme dont la tête se perd dans
» le monde bleu des esprits : d'une main il se dé-
» fend, de l'autre il se désespère, et elle, papesse
» de la luxure, échevelée sous sa tiare, renverse
» sa figure enflammée, les lèvres retroussées, les
» dents prêtes à mordre.... On n'a vu dans ce ta-
» bleau que des fautes de dessin, mais a-t-on es-
» sayé de comprendre l'intensité de son expres-
» sion symbolique ? »

Frettel : — Soit, mais à quoi bon cette déformation des corps et des visages ? La peinture doit réaliser la beauté idéale de la forme avant d'exprimer l'idée. Les œuvres dont vous parlez peuvent être expressives, mais elles sont purement caricaturales. Quand la Renaissance italienne voulait peindre une abstraction, elle se préoccupait, avant tout, de la beauté plastique et sur cette beauté, elle répandait l'idée, mais sans jamais détruire les proportions et sans choquer les couleurs.

Alors, l'abbé de Kerpenhir pose doucement la main sur l'épaule de Brennilis et dit : — Monseigneur Landriot, commentant une parole de saint Augustin s'écrie : « Oui le Verbe est un vase, mais un vase sans souplesse, on voudrait le rompre afin que la pensée se fît jour à travers les fragments brisés. » Ailleurs il dit encore : « Mais la parole humaine est un terme, selon l'énergique expression du mot ; elle est un terme, c'est-à-

dire qu'elle est limitée et qu'elle limite la pensée ; elle est un terme, non seulement quand elle veut exprimer les choses divines que nous ne pouvons pas comprendre, mais alors même qu'elle essaie de rendre les pensées de l'homme. Il n'est pas d'expression qui traduise entièrement la pensée, l'intelligence et le cœur vont toujours au delà ; la parole la plus parfaite est tout au plus un vêtement souple et transparent qui indique la beauté de l'Idée. »

Frettel : — Mais ce ne m'explique pas l'extravagance de ces peintres ?

L'abbé de Kerpenhir : — La forme est le verbe du peintre et la beauté plastique est son terme.

Il reprend après une pause :

— Aux époques d'âmes troublée, l'idée, plus que jamais tend à briser son terme. Voyez l'Egypte et le moyen âge grec, pays et âge de l'Univers-Sphinx : majesté de l'immuable et de l'impénétrable divin, mysticisme païen. La suprême initiation aux mystères d'Eleusis menait à l'épopsie ; expression en art : raideur hiératique. Les statues d'Egine ont un rire symbolique persistant jusque dans la torture et dans la mort. Voyez, notre moyen âge, dont les statues montent comme des Oraisons ! Phidias et le Vinci marquent les deux époques les plus équilibrées de l'histoire intellectuelle de l'humanité. Dieu était pour ceux de la Renaissance une croyance, il n'est plus pour ceux d'aujourd'hui qu'un pressentiment, Désarroi complet dans vos âmes, car vous êtes encore troublés par l'idée chrétienne et cependant vous n'avez plus la foi vous ne vous élevez plus à la compréhension du divin que lorsque vous vous arrêtez aux visions intérieures qui ne peuvent être contenues au verbe. Ces visions, vous les voulez redire, et elles brisent le vase fragile !

Le poète s'est rejeté à l'amour, dernière émotion divine du cœur. Impatient de l'immortalité, mais doutant de l'acquérir jamais, il veut faire descendre le Ciel sur la terre, en joignant à l'hymen de son corps, l'hymen de son âme.... *l'amour est un*

besoin de sortir de soi, dit votre Baudelaire ! Au lieu de rêver, comme aux siècles de foi, la confusion d'âme en l'éternité d'outre-tombe, il rêve la terrestre confusion d'âme par l'amour, en l'idée qui passe, en l'enthousiasme commun de la beauté ; C'est un mysticisme d'amour remplaçant le mysticisme religieux. De même que la religion modérait les artistes italiens des trois grands siècles, dans la recherche de l'inexprimable, de même elle les modérait dans l'amour. Ils n'éprouvaient pas ce besoin torturant de sortir de soi et de se gironner dans une autre âme, qu'ils éprouvent aujourd'hui. Ils se sentaient bien remplis de mystère, mais ils avaient foi en Dieu, foi en la femme et, confiants en l'au-delà, ils patientaient. Ils s'exhalaient en l'adoration de la Vierge et de Jésus, en de mystérieuses conversations avec les anges. La poésie du Dante est sans doute un effort pour fondre son âme avec l'âme aimée, mais c'est un effort plein d'espérance et de sérénité : sa Béatrice le conduit au neuvième Ciel ; plus tard, après sa mort, elle l'attendra, compagne lumineuse de son éternité. Ainsi le tourment s'allait perdre dans l'infini ! Désormais l'éternité échappe au poète, son besoin de sortir de soi s'augmente de tout son désespoir et la femme s'amoindrit de tout ce qu'il lui demande et qu'elle ne lui donne pas. Sa Béatrice, il la voit, immonde et impudique, parmi les démons, et riant de son supplice. La lassitude, à force de souffrir, s'empare de son âme : prostration secouée, d'atroces cauchemars ! Ainsi nulle part l'apaisement, l'affolement partout : terreur du néant et cependant pressentiment de Dieu par l'au-delà du Verbe, pressentiment de Satan, par l'au-delà de la chair. Quelle sera donc l'œuvre de l'artiste ainsi torturé ? Naturellement, son art devient une représentation synthétique des drames qui se jouent aux abîmes de son âme : élévations désirs et vices, vouloirs et faiblesses, défaites et victoires d'esprit, spleens et curiosités inassouvies, rêves de splendeurs et effroi de la réalité morne. Affolé par l'idée, il brise le vase fragile de la forme, il ne peint

plus du beau, il peint du drame; il se peint lui-même impuissant à créer un verbe nouveau pour exprimer l'indicible, il se peint lui-même hybridant les formes et inventant des monstres afin de dire sa souffrance et sa lutte contre l'hystérie de son âme. Son œuvre c'est sa psychologie. Les moyens âges créent des symboles religieux, les décadences des symboles psychologiques.

Mais que l'artiste affolé par l'idéal retrouve la foi perdue, que son pressentiment de Dieu s'élève jusqu'à la croyance, que l'absolu qu'il a senti au delà du verbe s'illumine jusqu'à irradier l'espoir, son âme s'apaisera, les brumes hallucinantes qui la troublaient se lèveront, il fera clair en lui, les horizons charmeurs réapparaîtront aux lointains de l'éternité ; l'Idée qui ne peut être contenue au verbe s'évaporera dans les espaces infinis de la religion et pour rendre les visions qui se peindront au ciel purifié de sa pensée, il n'aura plus besoin que de la beauté sereine : dans sa bouche et sous sa main, la parole et la forme redeviendront harmonie!...

L'abbé de Kerpenhir s'est tu, Brennilis reste absorbé par la vision déjà lointaine d'un soir qui s'élève, comme sorti de la voix du prêtre, et flotte devant ses yeux : au bord d'une route une Chapelle, sous un vieux chêne ; dans la lumière verdie par le feuillage, la lueur du tabernacle sur l'autel. Quelle mystérieuse correspondance y a-t-il entre la voix qui vient de s'éteindre et ce rayonnement? Son souvenir lui sourit comme un visage, lui parle comme une voix :... « il fera clair en lui, les horizons charmeurs réapparaîtront aux lointains de l'éternité. »

Kerguelvan dit, songeur: — En ce temps-ci, qui pourrait naître sans affolement à la compréhension de la vie ?

. . . . . .

. . . . . .

Frettel et Grosbonnet ont rejoint sur le balcon Rob et Spiller qui discutent la politique du Cabinet.

L'abbé de Kerpenhir va s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre, Brennilis se retrouve seul avec Kerguelvan. Bientôt celui-ci reprend une causerie lente :

— Vous connaissez les vers qu'un beau phraseur contemporain fit écrire à un poète de ses romans ? il s'agit d'une œuvre imaginaire du Vinci : « Plus pâle que l'aube d'hiver... elle se tient très droite dans sa robe rouge... rouge de sang des cœurs qui sont morts à saigner pour elle... la perversité niche aux coins de sa bouche..... ils sont morts damnés, elle est restée pâle, les lèvres fermées sur son secret... l'amour qui n'est que l'amour... la vertu sans le crime, elle n'en a pas voulu, César Borgia et saint François d'Assise en un, elle eût aimé... mais le monstre n'est pas venu et sa pensée a continué à filer le rouet des impossibilités...» Quelque gracieuse et ingénieuse qu'elle soit, cette interprétation me semble tout à fait fausse. D'abord c'est nous modernes, qui filons le rouet des impossibilités devant les Jocondes vivantes que nous rencontrons et devant celle du Vinci, l'interminable espoir des béatitudes éternelles. Puis aucune n'eût pu paraître au Vinci ce sphinx de sensualité cruelle. Sans doute, la Renaissance ne fut pas exclusivement chrétienne, elle fut païenne aussi, et je crois que M. de Kerpenhir vient de nous la montrer par trop pure et détachée de la chair ; mais si elle demanda à la sereine sensualité de la Grèce de lui exprimer son rêve de bonheur, elle n'en resta pas moins la mystique adoratrice de la mère rédemptrice de Jésus et la nouvelle idole fut le symbole d'une foi Sociale. La femme fut la prometteuse souriante de caresses d'amour reposantes comme des caresses de mère, de sommeils très doux et peuplés de jeunes rêves. Au lieu d'inquiéter, son sourire était rassurant, car il ouvrait sous les yeux de l'âme, ainsi qu'une religion, les horizons charmeurs et les espaces infinis. Elle était un sphinx charitable posant dans un sourire l'énigme attrayante de l'au-delà et s'offrant saintement à la résoudre à demi

par l'amour, en attendant que transfigurée par la mort en Béatrice ailée elle devînt l'ange qui conduirait au ciel... car c'est ainsi et ainsi seulement que du Dante à Vinci la Renaissance italienne a vu la femme : la Madone d'amour.

Une qui file le rouet des impossibilités, c'est cette femme de Knopff: *I lock my door upon myself*, vous vous rappelez ? une femme pâle aux cheveux roux et aux yeux gris, le menton appuyé sur ses deux mains croisées, les avant-bras en fronton de temple grec ; sa bouche est plus que close, ses lèvres sont serrées sur sa pensée, ses yeux sont très grands et très fixes. Plastiquement sa figure n'est pas belle, c'est qu'elle n'est pas une femme, elle est la forme féminine de l'âme d'un Edgard Poe ou d'un Baudelaire déroulant l'écheveau brouillé de ses pensées spleenétiques, tandis qu'un corbeau répète quelque part, à intervalles égaux comme une heure extrême qui sonne interminablement, le « *never more* » du poème. Des lys roux comme ses cheveux, fleurs du mal, plantés ainsi que des flambeaux autour d'elle, des flambeaux funéraires des espérances mortes, inclinés, répandent là leur parfum... et ce qui émane de leur présence...

A ce moment des chants d'étudiants et de filles passent sur le boulevard ; Kerguelvan et Brennilis lèvent les yeux vers la fenêtre où l'abbé de Kerpenhir se tient toujours immobile; ils considèrent longuement sa silhouette qui se détache dans le ciel teint d'une lueur rosâtre, suspendu sur Paris...

Kerguelvan : — Ah ! Baudelaire !

Presque en même temps la voix de Spiller s'élève sur le balcon : — Je vous dis qu'ils couchent ensemble...

Quelques minutes silencieuses s'écoulent, Kerguelvan reprend presque à voix basse :

— Voyez comment débute le christianisme ; le monde las des guerres et des révoltes veut jouir; Rome a mêlé tous les plaisirs et tous les vices comme elle a mêlé toutes les races. La morale même ne donne plus au vice l'excitation de la dé-

fense, les nerfs sont tordus par les plaisirs ; les cerveaux rongés de sophismes et vidés par les débauches, se troublent. Or la curiosité est un reflexe de l'intelligence, trop de satisfaction la paralyse : le spleen est une ataxie de l'esprit et une hystérie de l'âme : l'ennui, fruit de la morne incuriosité descendit sur le monde. La grande voix a annoncé la mort des Dieux, la pensée humaine se désorbite, le monde est pris de terreur. C'est alors que la religion du Crucifié, pour ainsi dire latente jusque là, se lève sur l'horizon... aujourd'hui elle y descend !... Les suppliciés du vieux monde s'élancèrent vers le Dieu prometteur de jours nouveaux, affolés de leurs vices, de leurs simples instincts même. C'est donc par la terreur et la désespérance de la vie que débute l'ère nouvelle et par l'espérance folle d'un bonheur inconnu. Ce bonheur inconnu, c'est de lui que l'humanité a vécu depuis quinze siècles...

Le comte de Kerguelvan disserte curieusement sur cette thèse ; il reprend les idées que l'abbé de Kerpenhir n'a fait qu'indiquer, et posant en principe que le secret de l'homme est tout entier dans ses douleurs et dans ses joies, par conséquent que toute religion est à la fois révélée et révélatrice, toute prière et toute œuvre de génie parole de vérité, dans cette vue philosophique où chaque symbole et chaque expression artistique de l'indicible humain tient lieu d'aphorisme, il analyse le moyen âge, la Renaissance italienne et, après les œuvres de la foi, les œuvres du doute : le rêve de la science, les alchimistes cherchant, non comme les poètes d'aujourd'hui, l'idée latente dans l'ambiance, mais l'or latent en toutes choses et la puissance magique ; Pascal, leur successeur et leur émule, s'efforçant à cristalliser l'*idée philosophale* propre à faire sortir Dieu de chaque idée ; Shakespeare qui sentit tant d'inconnu dans l'âme d'Hamlet qu'il en peupla l'espace entre le ciel et la terre ; Shakespeare, après l'assassinat de la foi par la réforme « plein du frisson des rêves qui s'en-

fuient »... toute l'odyssée chrétienne de l'humanité en marche vers le bonheur inconnu...

Après les ricanements de Voltaire, l'anatomie psychologique de l'Angleterre, la métaphysique pédagogique de Rousseau, sa misanthropie et son suicide et après le suicide du passé, dans sa fureur de la Révolution se déchirant lui-même « POUR RETROUVER SA VOLONTE PERDUE », au seuil de ce siècle Kerguelvan se recueille.

Sa voix sombre, a, par instants, reflété d'étranges lueurs; Brennilis sent que sa causerie n'est qu'un voile jeté sur l'émotion secrète de son âme.

Kerguelvan reprend :

— Oh! que de ruines, que de larmes! qui donc est mort ? personne ne le sait. Une éternité vient-elle encore de mourrir au cœur de l'humanité ? une nouvelle voix s'est-elle fait entendre sur les rivages de la mer Egée ! non, mais sur les rivages de son âme, une voix triste et douce comme est celle de l'alcyon ou de l'acalanthide gémit un chant vespéral : « Qui es-tu ? » — « Je suis celle qui » n'est plus, celle que tu n'as jamais connue, mais » dont tu sentais dans ton cœur la tranquille pré- » sence. Maintenant que je suis morte, je m'appelle » mélancolie. Les anges sont morts, Adonaï pour » la seconde fois agonise! écoute-moi te parler du » passé, écoute-moi, car je serai seule désormais à » t'entretenir de ton âme et de l'inconnu d'outre- » tombe. » — Ailleurs, c'est Faust et c'est Manfred!

L'amour, n'est-ce pas, seul reste dans nos âmes des émotions extra-terrestres?... En la forme musicale, voici trois génies qui synthétisent toute l'âme chrétienne :

Bach, c'est le moyen âge ; son œuvre immense, mystérieuse, est surchargée d'idées comme une cathédrale gothique ; ses fugues sont des hauts reliefs qui racontent l'Evangile et l'âme catholique des choses ; ses voix d'en bas soulèvent les dalles mortuaires et celle d'en haut les voûtes, car elles rompent, elles aussi, l'ancien terme qu'était le temple ! C'est la montée de l'espérance souterraine vers le Ciel. Œuvre pleine de la mort chrétienne,

la grande mort qui menait aux béatitudes... ses adorations et ses sanglots, sont inhumains à force d'être mystiques, c'est la vieille douleur espérante ; Bach est, comme la religion, la forme espérante de la douleur.

Mozart, c'est la Renaissance italienne avec ses madones et ses anges inexplicables souriant sur les horizons charmeurs de l'éternité. Il est à la fois Botticelli, Raphaele et Vinci ; gracieux et serein, l'indicible qu'il révèle ne torture jamais ; à contempler ses mélodies, on file aussi le rouet des impossibilités, mais elles charment tellement qu'on se complaît au rouet ; ses sujets religieux sont calmes, nul tourment d'au-delà ; son *Lacrymosa*, même, n'est qu'une douleur suave exprimée par du joli.

Et Beethoven, c'est nous ! Car il est tout à lui seul ! il est toute la tragédie humaine, celle d'avant et celle d'après le Christ... et nous aussi, nous contenons toute la tragédie !... On dirait un homme qui a vécu tous les temps de l'humanité, et même les siècles qui vont venir. *Gloria in exelsis* de la messe en ré, victorieux de la mort s'élance vers le ciel comme une Samothrace ! Toute son œuvre platonise, s'élevant de beauté en beauté, jusqu'à la beauté suprême qui définit Dieu... Si, parfois ses mélodies sourient aussi comme des madones, adorent comme des saintes ou pleurent comme des martyres ; s'il y en est d'amoureuses qui conduisent vers l'éternité, lumineuses comme des Béatrice... soudain, détournant d'elles ses regards, il se retrouve l'homme isolé qui se débat sous la main de la fatalité et celui qui appelle la grâce fatale : Il est Œdipe, il est Oreste dans ses terreurs, et il est Pascal dans ses prières, Pascal dans ses vertiges, Pascal dans ses méditations de l'infini et de la faiblesse humaine... Il est Shakespeare monologuant sur l'au-delà, Shakespeare criant les douleurs des passions, Shakespeare chantant les gémissantes tendresses ; il est Jean-Paul, car aussi, lui, il se penche au bord de l'obscur où il a crié le nom de Jésus, et il n'y entend que l'éternelle pluie. Mais

il est plus que tous ces hommes, il est *l'homme-humanité*.

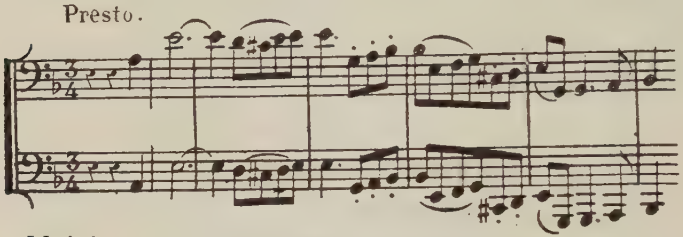
Kerguelvan s'est assis au piano, et, tandis qu'il joue, de temps à autre il parle :

— Le héros libérateur a parcouru le monde... en dansant, la vie s'avance avec la jeunesse et avec la joie :

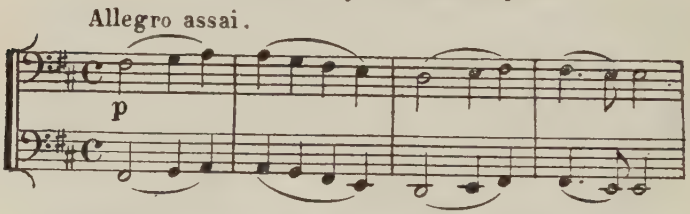
Le cortège a passé comme un rêve... Maintenant on dirait un jugement dernier :

Tout ce qui a vécu ressuscite, dans l'âme enfin unifiée de tous les êtres... Car il naîtra celui vers lequel tend tout ce qui pense et tout ce qui vit... Le songe commun de tous les morts se lève de terre, les inutiles martyrs pleurent leur déception... voici le chant de tous ceux qui moururent de leur espérance :

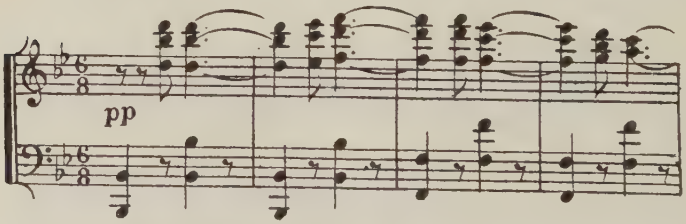
Attardés à leur rêve, ils supplient encore, ils ne peuvent cesser d'aimer leur paradis perdu, ils ne peuvent cesser de regarder sourire la lumière heureuse de leur primitive immortalité... Tout à l'heure ils se dresseront hors de la mort, ils reviveront en l'être qui sera né de la douleur d'amour... Immense par la pensée, tout petit par la voix, voici l'homme-humanité qui s'avance et parle, et ses paroles sont consacrées par les accords du vouloir et de la vérité :



Voici monter là-bas l'hymne de la joie :



Tous les vivants et les ressuscités, tous et tout!. La nature entière ne formera plus qu'une même conscience, les barrières de l'être ont été brisées, la loi d'égoïsme abrogée, voici passer la marche de la vraie joie et de la vraie liberté :



Vous ne me comprenez pas peut-être? pourtant c'est la conclusion de toutes les philosophies, de tou-

tes les religions, de toutes les œuvres et c'est la cause finale de toute la douleur ; Beethoven fut l'inconscient prophète du prochain surhumain. L'amour est la loi qui mène notre évolution, l'amour qui a dit au Dante : *Ego tanquam centrum circuli, cui, simili modo, se habent circumferentiae partes.*

Nous voulons tout percevoir, tout du monde et tout de nous-mêmes ; la joie d'être un dans la multiplicité, voilà la joie de l'avenir ! peut-être que nous renaîtrons dans cette félicité?... ah ! la raison ne raisonne plus ! c'est une révolution qui affirme l'homme dans sa joie de vivre et qui renverse le ciel, et pourtant c'est encore la douleur et c'est encore le ciel !

... Ecoutez-le maintenant, enfermé seul en lui-même, s'entretenir avec l'infini ; écoutez le roseau pensant s'incliner sur le poids de l'univers et se redresser dans la fierté de sa conscience.

L'effroi de l'espace et l'effroi de la mort... le roseau se balance dans l'incertitude de sa faiblesse... soudain une force monte du plus profond de l'être : je pense, je sais que je meurs et l'univers n'en sait rien ! J'aime et je puis chanter que j'aime, et je devine pourquoi j'aime !... O Bonheur, écoute ma prière !... comme ma voix est faible ! Je voudrais sortir de moi !... Ma douleur s'est élevée jusqu'à la Douleur !... Voici des horizons et des paysages, de l'air... Parfois la rédemption s'est inclinée sur moi... je voudrais qu'un disciple vînt reposer sa tête sur ma poitrine comme saint Jean... Combien il est lointain celui que j'ai rêvé, en quel séjour de

lumière j'aperçus sa beauté !... Je suis un christ sans fidèles et nul ne se souviendra de mon supplice ! Que mon âme est profonde et que le ciel est bleu !...

Et comme Grosbonnet, Spiller, Glary, Mary et Rob sont venus se grouper autour du piano, brusquement Kerguelvan se lève ; il entraîne Brennilis au fond du salon, et là il garde le silence jusqu'à ce que les autres se soient éloignés ; alors il dit :

— L'amour devient un mysticisme ; n'est-il pas désormais la « forme attrayante de la douleur » dont la religion chrétienne avait été jusqu'à là la forme exaspérante ? La foi promettait le bonheur d'un amour éternel ; l'amour promit l'illusion d'une immortalité passagère.

Mais la femme donnera-t-elle au poète tout ce qu'il rêve ? « Derrière nous, disent ses yeux, t'attend un infini qui repose ; viens à l'ombre de nos cils, nous versons le bonheur avec notre clarté douce, nous sommes les sources d'où s'écoule le fluide endormeur du mal, pour nous tu renaîtras à la vie bienheureuse. » Et le poète se penche sur ces limpidités, son âme avidement boit l'âme de la féminité : pérégrin harrassé, il s'endort doucement à l'ombre des cils, ses rêves sont presque des rêves d'enfant.

Mais voici qu'il s'éveille, hanté de songes, et qu'il cherche le regard léthéien... à sa place, il trouve deux froides gemmes... « A quoi donc son-» gez-vous, ô mes sources où je buvais hier l'ou-» bli? Aujourd'hui, vous ne me versez plus que la » lumière réfléchie du dehors ; vous n'êtes plus » qu'un miroir où mon image se déforme ! » Mais les yeux restent gemme et la bouche dit : « A quoi » bon, maintenant qu'ils t'ont vaincu ?... » — « Pour-» quoi cette cruauté ? Je souffre tant, rends-moi » l'espérance, je suis errant, sois-moi hospita-» lière !... Ouvre-toi à moi, âme des regards aimés...

» J'implore ta pitié, toi l'unique que j'aime,
» Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé ;
» C'est un univers morne à l'horizon plombé
» Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ! »

Mais l'amante sourit, les yeux s'égarent de tous côtés, la bouche prononce cent paroles indifférentes. Douloureusement déçu, il dit :

« Sois charmante et tais-toi. . . . . .
. . . . . .
» Et bien que votre voix soit douce, taisez-vous.
» . . . . . Taisez-vous, ignorante. . . . .
» Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge. »

Et aux yeux :

« Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans reliques
» Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô cieux !

» Femme, je te demanderai l'oubli dans les plaisirs de la chair, puisque tu n'es que matière, » idole sans correspondance avec l'infini ! Brisons » notre auréole! L'infini, ô poète, astrologue ridicule, l'infini, c'est l'anéantissement de l'esprit » dans les plaisir des sens ! Que l'amour me soit » comme une mort ! Nous aurons :

» Des divans profonds comme des tombeaux ! »

Dernier suicide de l'âme !

« Mais qu'est cela? j'espérais le néant... derrière » la chair voici s'ouvrir un infini de supplice : le » ciel existe donc puisque l'enfer existe ?.

» O chair que j'allais maudire, tu es révélatrice » d'idéal? formes, expressions de l'inexprimable, » parfums, sons, couleurs! ô mes sens, que me di- » tes-vous ? Ciels de la nuit, grands ciels qui faites » rêver d'éternité! lunes accoudées sur les nuages! » ô soirs harmonieux ! grands soleils couchants, » matins blêmes ! chevelures parfumées, mers où » mon âme voyage !... Correspondances ! Univers- » Sphinx, j'ai trouvé ton énigme, je sens que je » vais te comprendre ! »

Pour la troisième fois le monde reprend une âme. Après que les Dieux antiques eurent cessé d'être le moi des choses, l'invisible avait pris la forme multiple du démon; l'invisible, aujourd'hui, n'a plus aucune forme, il n'est plus vivant. Inconscient, il est *l'Idée*, énigmatiquement silencieuse en attendant que l'homme lui ait trouvé un corps :

l'âme du monde est un verbe latent. Les Dieux et les démons sont remplacés par des poèmes, des mélodies et des accords ; le merveilleux moderne, c'est la poésie, les apparitions de notre siècle sont les chants de Baudelaire et les chants de Beethoven !

Mais qui reconnaîtra l'idée suprême parmi la foule des formes incessantes qui se lamentent aux profondeurs de *la Forêt de symboles* ? « A force de » la contempler, voici que cette foule est venue en » moi, et je suis moi-même maintenant la forêt » vaste et remuante ! ma solitude m'est encore » plus horrible ! qui m'accompagnera dans ces » Champs-Elysées de mon âme parmi les ombres » des idées mortes et des idées futures ? il faut *que* » *je sorte de moi*. Le bonheur serait de m'endormir » parmi les rêves souriants d'une autre âme.... » mais où aller ? Nulle âme n'est ouverte à la » mienne ! Maintenant que j'erre hors de moi, » Vertige !

» Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres !

» L'air du monde ne contient plus aucune joie :

» Le printemps adorable a perdu son odeur !

» Pourtant femme, ô irréelle ! que tes bras me » soient un garde-fou au bord du néant ! Viens » au balcon de mon rêve ouvert sur l'infini, vois » ce soir :

» ..... fait de rose et de bleu mystique !

» O rêve ! ô rêve !

» Que ton sein m'était doux, que ton cœur m'était bon !

. . . . . .

. . . . . .

« Nous avons dit souvent d'impérissables choses !

» Femme, sois moi douce au moins, sois-moi » maternelle, berce-moi : sois la Fée, sois la Ma- » done ! N'es-tu pas l'ange aussi ?.... vois, je te » rends mon adoration, je m'agenouille à tes pieds » en une extrême prière :

» Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse ?
» La honte, le remords, les sanglots, les ennuis ?
. . . . . .
. . . . . .
» Ange plein de bonheur, de joie et de lumière !

» Mais, vous n'entendez point ma prière, ô ange, » mensonge de mon cœur supplicié ! il faut pour- » tant qu'on l'entende ! Qui ? les hommes sinon » l'ange ! »

Autrefois il se serait contenté de prier à chaude voix, à mains jointes ; maintenant il prie par écrit..... qu'elle lui survive au moins, sa prière ! qu'une âme sœur l'entende et la redise après lui : « Hélas, moi qui ai si souvent pleuré à te voir soi- » gner des enfants et des oiseaux ! mais les plaies » d'âme du poète ne se voient pas, il faut que tes » sens fassent frémir les nerfs de ton cœur physi- » que, et les instincts que la nature t'a mis au ven- » tre ! Ta voix qui sait chanter des chansons fraî- » ches, des chansons d'or, des chansons de lu- » mière au chevet d'un enfant ou d'un vieillard qui » meurt, ta voix m'est stridente comme une ironie, » à moi, poète-amant, qui *meurs sans bouger dans* » *d'immenses efforts* ! »

L'abbé de Kerpenhir se tourne vers Kerguelvan ; sa figure reflète une inquiétude douloureuse, comme si ces dernières paroles avaient pour lui un sens particulièrement terrible.

Kerguelvan fiévreusement :

— « O mon âme, pourtant je te marierai ! ma » douleur, sois mon amante, viens, toi, sur mon » balcon de rêve..... à nous deux nous dirons les » choses impérissables :.....

» Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,
» Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
» Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
» Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;
» Le soleil moribond s'endormir sous une arche,
» Et comme un long linceul traînant à l'orient,
» Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche. »

Hymen adorable du martyr !..... « Mais, ma » douleur, tu es encore moi ! C'est à moi-même

» que je parle et je suis seul toujours !... Je n'ai » plus qu'un espoir :

» C'est que la mort planant comme un soleil nouveau,
» Fera s'épanouir les fleurs de mon cerveau !

. . . . . .

» Le son de la trompette est si délicieux
» Dans ces soirs solennels de célestes vendanges !

» Pourtant, il faut que d'autres te voient, te » possèdent mon âme ! Mes pensées, il faut qu'on » vous aime, vous qui naissez de mon immense » amour insatisfait ! »

La poésie devient alors une sorte de prostitution désespérée du poète, cherchant dans les foules un amant spirituel.... il l'a dit lui-même : « La poésie est une prostitution ! »... une prostitution, une oblation de l'âme dans ce qu'elle a de plus intime et de plus douloureux.

Et ainsi, il va, se torturant lui-même, afin de se livrer plus complètement au monde et afin de souffrir plus encore, car la douleur contient au moins le sentiment de satisfaction ; désormais il s'appellera *l'Heautontimoroumenos*, ce fils chrétien Prométhée qui est lui-même son propre vautour !

Kerguelvan s'interrompt tout à coup.

Brennilis, intérieurement : — Il est sans doute cet homme-là lui-même, dont il vient d'évoquer la grandeur et le supplice à travers Beethoven et Baudelaire !.. son œil crevé ?... quel horrible drame ? peut-être pour ne plus rien voir !..... mais sans doute il n'eut pas le courage de crever l'autre, sa volonté fut brisée par la douleur ! qui sait ?

Rob, sur le balcon, d'un ton blagueur : — Tout cela c'est très beau ! mais je connais quelqu'un qui fit mieux, à mon avis, que de s'Heautontimorouménosiser ;... ce quelqu'un, il est vrai, n'était pas poète de son métier, mais dilettante et lord... dégoûté, lui aussi, de l'éternel féminin, il résolut de se tuer ; auparavant, il alla voir Edison à qui il avait jadis sauvé la vie..... Edison lui fit une femme électrique (un bienfait n'est jamais perdu)...et... vous savez le reste.....

Grosbonnet, ricanant: —Malheureusement, tous les poètes et tous les artistes n'ont pas sauvé la vie au grand inventeur et en attendant que sa philanthropie songe à installer une fabrique de femmes ad usum poetarum..... et, bon Dieu, voilà encore la femme sur le tapis !....

Frettel : — En attendant, il est à craindre que si *l'Eternel féminin* ne change pas, l'humanité pensante et rêvante ne s'affole jusqu'à...

Frettel : — L'adorablement pur, le cygne de Mantoue.... et Platon, le sublime....et..... et le catholicisme s'abandonne.... et voici que nous commençons à nous dire que les païens furent des gens très heureux.

Rob: — *Ducite ab urbe domum, mea carmina ducite Daphnin*, n'est-il pas vrai?... chassez le naturel, il revient au galop, et même l'antinaturel qui pourrait bien après tout n'être pas si anti ni antique que ça !

Frettel : — Trois forces principales poussent les intellectuels dans le même sens, cela est incontestable : l'athéisme, la sottise et la laideur morale des femmes, la stupidité du public qui s'obstine à ne s'ouvrir à aucun grand génie de son vivant.

Harry Mary : — Comment cela ? comment cela ?

Frettel : — Mon Dieu, c'est bien simple : ces trois forces parallèles ont poussé les uns à s'enivrer d'absinthe, les autres de haschich... elles pousseront les suivants...

Rob, clamant : — A boire du nectar olympien servi par Ganymède !

Kerguelvan, glacial : — Et vous en avez l'air joyeux ?

Frettel indique à Brennilis une Vénus de Milo, sur un socle au mur, ayant à sa droite et à sa gauche, en pendants, le Narcisse de Naples et le Persée de Florence : — L'Allégorie de l'avenir !

Brennilis contemple avec effarement la déesse aux bras mutilés, tandis qu'à côté d'elle, l'éphèbe admirable se contemple lui-même et que l'adoles-

cent vainqueur élève triomphalement la tête de la Méduse qu'il vient de trancher.

Grosbonnet, qui étouffe à force de rire : — Ouf !... j'y perds mon latin ou plutôt je l'y retrouve ! voyons, Messieurs... mais que diable ! vous allez trop loin, nous n'en sommes pas encore rendus, Dieu merci, à un pareil degré d'immoralité !

L'abbé de Kerpenhir, souriant : — Vous trouvez que c'est immoral ?

Grosbonnet, avec un haut le corps : — Mais, Monsieur l'abbé !

L'abbé de Kerpenhir : — Pourquoi, je vous prie ?

Grosbonnet : — Mais c'est contre nature !

Kerpenhir, avec un rire léger et dédaigneux : — Votre réponse, permettez-moi de vous le dire, est digne d'un commissaire de police... Contre nature ! vous prêchez l'ordre au nom du désordre.

Depuis quand la nature fait-elle de la morale ? Voilà en vérité une divinité bien étrange ! Ce qui symbolise la nature, n'est-ce pas le loup dévorant l'agneau, le ver rongeant la beauté ?... La nature ? c'est la lutte des êtres pour la vie, et la lutte des forces pour l'équilibre. Où voyez-vous de la morale dans le monde physique ? la morale n'est-elle pas essentielle à l'homme et précisément parce que l'idée de Dieu lui est essentielle ?... contre nature ! contre la vôtre ? mais celle de votre prochain ? fera-t-on ce qui déplaît par plaisir ? cela vous fait horreur ? à merveille ! mais cet autre pense-t-il de même ?... mais les Orientaux, mais l'antiquité ? Le critérium du bien et du mal est analogue au critérium du beau c'est une *satisfaction intérieure*. Comment la percevrez-vous, cette satisfaction intérieure, si vous habituez votre esprit à dédaigner ces joies de l'âme qui sont tout l'idéal ? Or, de par leur nature même, les hommes ont plus rarement encore le sentiment du bien que le sentiment du beau ; ce qui est contre nature, c'est la morale et l'esthétique ! Il faut un Dieu armé du ciel et de l'enfer pour conduire l'humanité au bien... ou il ne faut plus parler de morale. Vous vivez avec la vitesse ac-

quise de dix-huit siècles chrétiens, mais après, lorsque cette force sera épuisée ?

Grosbonnet : — Mais la Renaissance était vicieuse et religieuse !

L'abbé de Kerpenhir : — Mais on prêchait la morale au nom de Dieu !

Grosbonnet : — Mais l'Inquisition torturait au nom du Christ !

Kerpenhir : — Au nom du Christ l'humanité a fait la guerre, crime aussi atroce ! mais si le crime s'est commis au nom de Dieu, le bien régnera-t-il au nom du Néant ? Vous supprimez Dieu de votre intelligence sous prétexte qu'il n'a pu arrêter vos forfaits ; vous tranchez les liens qui reliaient le ciel et la terre, vous guillotinez le monde et vous vous étonnez que l'âme qui l'animait le quitte ! Croyez-vous donc qu'on assassine un Dieu comme un Roi, et qu'à la place de celui qui régnait sur les intelligences et sur les cœurs on puisse mettre une morale représentative de suffrage universel : l'opinion est un Code ? Les philosophes ergoteurs, les bourgeois libres-penseurs, sont les premiers nihilistes, l'irréligion c'est l'anarchie des consciences ! ils ne veulent plus du Christ, ils seront gouvernés, comme les choses, par la logique des forces. Le peuple, devenu force inconsciente, les écrasera sous sa masse et, rationnellement, ce sera juste et vrai...

Brennilis, comme à lui-même : — Qu'est-ce donc que la morale ?

Frettel, qui seul a entendu la question de Brennilis, par-dessus le murmure des protestations, s'écrie :

— La morale, mon petit, c'est la loi de la majorité !

L'abbé de Kerpenhir a repris la parole ; on se tait pour l'écouter, il s'adresse à Kerguelvan :

— Ainsi, René, vous voyez que le penseur retrouve la foi dans l'analyse même qui l'avait détruite. Dès qu'il a saisi son âme aux prises avec le monde, il a retrouvé Dieu et Satan... il a entendu leurs paroles dans le *langage des choses muettes*... il a senti leur présence dans son âme et dans sa

chair... Mais, hélas ! qui a douté doutera : la foi était un pont jeté sur l'infini, aujourd'hui nul n'y passe plus sans vertige !... Cependant si le culte de Jésus est né, comme vous l'avez remarqué, du spleen paien, ne renaîtra-t-il pas du spleen chrétien ? Ainsi notre sainte religion serait vouée à l'éternité par les conditions mêmes de sa naissance... à côté du Prométhée sans cesse renaissant existe désormais le Christ éternel ; le rédempteur veille sur le révolté... le Supplicié du Golgotha ne cessera d'apparaître au Supplicié du Caucase.

Kerguelvan : — Le poète ne peut être seul et sans Dieu, car sans cesse il se penche sur l'infini. La suppression du Christ, c'est le règne du Sphinx, du Sphinx dont le regard inéluctable rend fou, car il regarde par les yeux de chaque être et par tous les pores de la matière : le regard posant l'éternelle énigme, je l'ai rencontré jusque dans les parfums, jusque dans les sons, jusque dans la lumière, jusqu'au plus profond de moi-même et ainsi, partout et toujours, j'ai subi l'interrogation, sans trêve, comme un remords !

Brennilis balbutie, s'approchant de Kerguelvan :

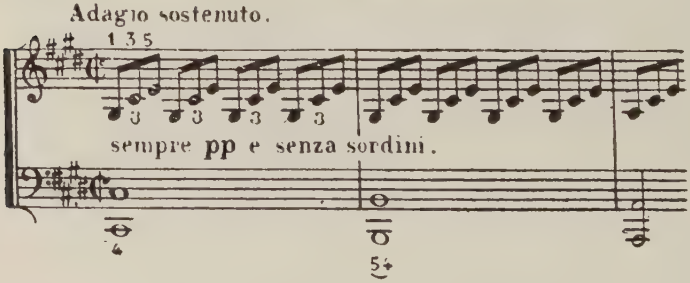
— Pardon... je voulais vous dire... donnez-moi votre main, il me semble que je vous aime... il me semble que je vous ai toujours connu... quelle œuvre ferez-vous ?

Kerguelvan, sans répondre, regarde longuement Brennilis, qui demeure la main tendue vers lui, puis il se lève et se met à marcher dans le salon.

L'abbé de Kerpenhir : — Et vous, mon enfant, quelle œuvre faites-vous ?

Brennilis : — Je ne sais pas...

Kerguelvan s'est assis ; au piano, il joue.



et tandis que le lent cortège s'éloigne, en marche vers l'infini, il déclame :

Sois sage, ô ma douleur ! et tiens-toi plus tranquille.

Il se tait après ce seul vers, continuant l'évocation musicale... Lorsque les derniers mots de la prière, avec les derniers suppliants, déjà, se sont perdus dans la nuit et comme on n'entend plus que le souvenir de leur passage rythmé aux derniers coups de l'heure inconnue qui sonne, inattendue dans ce silence et irréelle par son humanité même, la voix de Kerguelvan s'élève :

Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

Un frisson a passé sur tous ; même le politicien Harry Mary, même le crapuleux Rob se taisent... tout à coup, des mots épais et somnolents surgissent au milieu du mystère. Le Grosbonnet inépuisablement idiot s'est endormi et, rêvassant, balbutie : « Ç'a pas de bon sens, ç'a pas de bon sens ! »

. . . . . .

. . . . . .

Déjà la lucidité du ciel annonce l'aube prochaine ; l'abbé de Kerpenhir, René de Kerguelvan et Brennilis se sont arrêtés sur le trottoir ; les autres sont partis : Kerguelvan s'approche de Brennilis et lui prend la main ; après une hésitation de quelques secondes il dit :

— Adieu Brennilis...

Il s'éloigne au bras de l'abbé de Kerpenhir. Brennilis les regarde descendre le boulevard Saint-Michel... lorsqu'il les a perdus de vue dans la brume mêlée aux ombres, il lui semble qu'un vide vient de se faire en lui ; penché en avant, il court, il les a rejoints ; mais que leur dit-il ? non, il est toujours adossé à la maison de Spiller... s'il courait cependant après eux ? mais que leur dirait-il ? des sentiments inconnus se pressent dans son cœur. Que se passe-t-il donc en lui ? Quelle vision vient-il d'avoir ?... Qu'est-ce que c'est que la vie ? qu'est-ce que c'est qu'un être ? cela lui paraît très étrange d'être

là seul contre ce mur... Parmi la foule des *idées* dont sa pensée peuple l'espace autour de lui, il réentend la voix déclamer :

Sois sage ô ma douleur. . . . . .
. . . . . .
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

et les derniers murmures des suppliants Beethovéniens s'élèvent encore dans sa mémoire.

Voici que la forme des maisons l'étonne comme s'il venait d'un autre monde : « ces millions de compartiments où des millions d'êtres enferment leur vie en attendant les millions de boîtes où on enfermera leur mort! » Il se complaît à se déshumaniser ainsi par la vision étonnée des choses ; les plus ordinaires détails de la main d'œuvre humaine lui évoquent toutes les habitudes sociales... bizarres, fantastiques... et suivant la pensée baudelairienne, il songe aux agonisants et aux débauchés.

Près de lui un sergent de ville fait sonner ses bottes. Brennilis se redresse avec colère et s'enfuit. Au coin du boulevard Port-Royal, une fille l'arrête : il rejette violemment la main qui vient de se poser sur son bras ; il n'a pas fait dix pas qu'il revient vers elle ; il lui murmure à l'oreille : « Pauvre femme, pardon ! » puis reprend son chemin. Elle éclate de rire.

Brennilis pense : « Tu as tort de rire, quand tout est si sérieux et si triste dans le monde »... S'il revenait encore lui expliquer pourquoi il ne faut pas rire ?

Son cœur déborde de commisération et d'amour. Il voudrait s'agenouiller là dans la rue. Alors il se met, comme aux premiers jours de son efflorescence sentimentale, à converser avec Jésus : « Seigneur, regardez dans Paris, que de douleurs, que de cruautés en cette seule seconde ! Pourquoi, mon Dieu, puisque tu es mort sur la croix pour racheter tous les hommes ! O supplicié, combien je vous aime ! j'aurais voulu, aussi moi, être ton saint Jean ! Hélas ! peut-être que tu ne fus qu'un homme, car comment comprendre cela : tant de haine et de laideur au

cœur des hommes après ta venue parmi eux ? Que reste-t-il de toi ? Une histoire qui ne sera bientôt plus qu'un conte... et des paroles qu'on cite comme des proverbes, par habitude et indifférence. »

Brennilis s'est arrêté, il lève la tête et concentre toute sa volonté dans ses mains jointes : « Pourtant, penserais-je ainsi ce matin si tu n'étais venu ?... ces sentiments infinis qui m'élèvent de terre et me font si léger, voilà la Rédemption ! »

Il se rappelle Kerguelvan jouant l'andante de l'œuvre 106... puis ce que l'abbé de Kerpenhir a dit : « A côté du Prométhée sans cesse renaissant désormais veille le Christ éternel... le supplicié du Golgotha ne cessera d'apparaître au supplicié du Caucase ! »... Maintenant, oui, il comprend tout... il lui semble qu'il vient de posséder une lucidité miraculeuse !...

Il s'aperçoit, alors seulement, qu'il fait tout à fait jour : devant lui un large boulevard monte vers l'horizon vide... il s'effare de cette grande clarté à ciel blanc, à maisons blafardes, où tout est pâle comme au lendemain d'une orgie.

... Des maçons fardés de plâtre descendent l'avenue d'Orléans, à grandes enjambées... beaucoup entrent dans un cabaret qui vient d'ouvrir.

Un loqueteux grelottant passe près de lui ; Brennilis sent qu'il a froid lui même ; il hâte le pas, retombé parmi le triste monde.

HENRY BOURGEREL.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Les Faiseurs de Statues.— La Fabrication des mots historiques. — Autres Statues, ou Bancel et Augier. — Journaux à surprises.— Le Parthénon aux Américains. — Duels. — Le Pourboire. — Les Animaux mendiants.

Les Faiseurs de Statues. — L'anarchie a couvert la France, et bientôt l'Europe, de statues. Il y a les faiseurs de statues, comme il y a les faiseuses d'anges. Cela ne suffisait-il pas à faire maudire à jamais Caserio que grâce à lui pas une bourgade ne dort plus au bord d'un ruisseau plein de roseaux que veillée et assombrie par le triste bronze où s'immobilisent les yeux nuls du pauvre ingénieur, déplorable victime? On va donc déifier M. Canovas, mais en bois ou en terre, car l'Espagne est pauvre et les sous y sont rares. L'idée de massacrer cet hidalgo me semble singulière entre toutes celles qui peuvent hanter les lobes appauvris d'un trimardeur élégant. D'abord, il était assez vieux et à la veille du remisage ; ensuite, si les bombistes qui se récréèrent à éventrer des fillettes qui, à Barcelone, jetaient des fleurs sur les pas du Christ, si ces braves avaient avoué leurs actes, nul, ni même M. Canovas, n'aurait eu le goût des revanches de Monjuich. Tout d'ailleurs est obscur de ce qui se passe en Espagne ; c'est un pays trop différent de l'Europe centrale pour que nous puissions en juger les gestes. Les anarchistes de là sont sans doute moins avisés que M. Sébastien Faure, moins subtils, moins aptes à rédiger de fructueuses circulaires. Je les crois très sérieux, très croyants, très dévoués. Pauvres gens! Ils vénèrent la madone Anarchie avec la même foi que l'autre, celle qui s'orne de belles robes bleues à étoiles d'or : et ni l'une ni l'autre ne protège leur faible cœur contre les trop généreuses tentations. Ils prient, et c'est un Italien qui frappe. Ils crient, et c'est sur leur chair innocente que se vengeront les Lois ! Sobres, ils ont à peine de l'eau et pas de pain : si on leur avait distribué les ors gaspillés à Cuba, ils joueraient de la mandoline sous les balcons ventrus. Il ne faut pas exaspérer les pauvres : dans le plus pauvre il y a un homme ; dans tout homme il y a un dieu, — et il y a Dieu, C'est

peut-être quelqu'un de plus puissant que ne furent les plus grands rois de toutes les Espagnes qui, par un moyen visible et sensible, a voulu avertir les maîtres du peuple.

Dire cela, au moins pour troubler les idées des simples. Un acte comme celui d'Angiolillo étant humainement absurde, on peut lui chercher une signification symbolique, car il faut comprendre : c'est la carrière de l'homme.

L'Espagne ne comprendra pas. L'Italie n'a pas compris ; la France n'a pas compris. Aucun des gouvernements d'aujourd'hui n'a la bonne volonté de vouloir comprendre. L'être médiocre n'a jamais de bonne volonté ; cela est réservé à l'égoïsme intelligent et qui sait quels sont les prolongements invisibles du moi. Il suffit d'une injustice bien stupide, bien basse, bien laide, d'une seule injustice volontaire et préméditée pour que l'Univers entier se révolte et délègue un caillou, un couteau, un peu de poudre. Celui qui réfléchit sur l'ignominie des civilisations actuelles s'étonne que le soleil se couche si souvent sans avoir souri à quelque vengeance ingénieuse. Seule la lâcheté de l'homme lui déconseille le crime. Peut-être aussi un peu d'expérience acquise au cours des siècles : un cerveau qui n'est pas totalement oblitéré par l'esprit de haine comprend que la marche du monde n'est pas plus dévoyée par un assassinat que la marche d'un train par la pierre de fronde qui en brise une des vitres.

Alors ?...

Si l'on est porté à souhaiter un déraillement, il faut parler, il faut écrire, il faut sourire, il faut s'abstenir — c'est le grand point — de toute vie civique. Les actuelles organisations sociales ont cette tare fondamentale que l'abstention légale et silencieuse les rend inermes et ridicules. Il faut empoisonner l'Autorité, lentement, en jouant. C'est si charmant de jouer et si utile au bon fonctionnement humain ! Il faut se moquer. Il faut passer, l'ironie dans les yeux, à travers les mailles des lois anti-libérales, et quand on promène à travers vos vignes, gens de France, l'idole gouvernementale, gardez-vous d'aucun acte vilain, des gros mots, des violences, — rentrez chez vous, et mettez les volets. Sans avoir rien fait que de très simple et de très innocent, vous vous réveillerez plus libres le lendemain. Menacées de crever de faim, les Lois vous feront la cour et souriront. Ah ! que je voudrais voir inaugurer M. Carnot, dans le désert poussiéreux d'une vaste place ! Quelques toutous tour-

nent autour de quatre habits brodés ; des ouvriers allant au travail passent sans lever la tête ; un groupe d'enfants sous les vieux arbres joue, indifférent ; l'omnibus du chemin de fer trotte sûr de l'heure et du vide. La ville est celle de tous les jours : il ne se passe rien.

La Fabrication des mots historiques. — On vient d'assister à une tentative curieuse. Il s'agissait de faire croire que M. Canovas, en mourant, avait eu la présence d'esprit, bien extraordinaire, de crier : Vive l'Espagne ! Telle était la version colportée tout d'abord par les agences. Le lendemain, les dépêches publiées par les journaux sérieux portaient : M. Canovas est tombé sans rien dire ; il était mort. Le mot, d'ailleurs, manquait d'esprit, de saveur, de tout ce qui constitue un vrai mot historique. Ce genre de trouvaille exige sans doute le silence du cabinet ; les bureaux télégraphiques lui sont défavorables.

Autres Statues, ou Bancel et Augier. — Comme M. Carnot, M. Augier est décidément devenu un de nos génies représentatifs. On vient de lui élever un monument d'une ampleur qui serait idolâtrique pour un Hugo ou pour un Balzac. Mais rien n'est trop beau pour un Augier. On a même requis afin de perpétuer cette figure radieuse, ce grand poète, cet homme des cimes, ce chasseur d'aigles, non les ordinaires outils d'un Hors-concours, mais l'ébauchoir d'or d'une duchesse « émule de Marcello ». Cependant, aux mêmes lieux, à la même minute, on inaugurait l'effigie d'un sieur Bancel, alpiniste, très heureusement figuré, d'ailleurs, au moment où, serrant d'une main le traditionnel alpinstock, il montre de l'autre à ses compagnons de route le but glorieux de leur ascension. Cet « enfant de Valence » fut aussi un homme politique, à ce que prétend M. Claretie qui rédigea, pour égayer cette fête incomprise, un parallèle « entre les deux bronzes ». M. Claretie affirme donc : « A l'heure où Désiré Bancel faisait entendre sa parole libre, Emile Augier, lui aussi, nous enseignait la liberté... » Que vaut ce rapprochement ? Augier fut-il le Bancel de la poésie, ou Bancel l'Augier de la politique ? Question obscure que M. Claretie n'a point résolue, du moins à notre avis. N'importe,

Onorate l'altissimo poeta.

Journaux à surprises. — Il est fâcheux qu'on ait prohibé tant d'ingénieuses loteries, arrêtant ainsi dans sa marche vers l'inconnu l'évolution de la presse française. Sans aucun doute, les avantages faits aux abonnés auraient augmenté leur nombre ; il aurait donc fallu al-

longer proportionnellement la liste des surprises, afin de maintenir le normal pourcent des gagnants. Et déjà l'on voyait le journal nouveau. Les titres se modifiaient, devenus : *La Libre loterie*, *La Surprise quotidienne*, *La Tombola nationale*, *Le petit Veinard*, etc., etc. La rédaction se simplifiait : quelques réclames politiques (pour la place Beauvau) ; quelques potins de coulisse (pour Paris) ; le mot de la fin des contes de M. Silvestre (pour la Russie) ; quelques crimes (pour la province) ; un bout de feuilleton (pour les cœurs romanesques) ; enfin, serpent tentateur déroulé sur vingt colonnes, la liste des lots, — seule littérature désormais capable de nous émouvoir. Quel dommage que M. Marinoni soit intervenu juste au moment où on commençait à s'amuser ! On dit que devant les folles prodigalités dont il menaçait ses confrères, ceux-ci ont dû remiser leurs voitures à âne et leur tricycles à pétrole. Il s'en est fallu de peu que le « Petit Journal » ne déversât sur sa clientèle une pluie de millions : toutes les concierges transformées en Danaés, pâmées les yeux au ciel et le cordon a la main ! Ah ! quel conte ! La vérité, c'est que la magistrature a suggéré aux journaux la meilleure surprise qu'ils pourraient faire à leurs lecteurs : être des journaux, rien que cela, — et non des prospectus.

On a vraiment trop abaissé le prix des journaux. Or, comme la dernière limite a été atteinte, il était inévitable que ceux qui sont prospères cherchassent, par des sacrifices momentanés, à accroître leurs gains aux dépens des feuilles moins populaires. Le premier essai en ce genre a raté : mais, comme les tarifs de la poste prohibent, pour les journaux à un sou, toute augmentation de papier, il est probable que d'autres combinaisons plus ou moins bizarres seront tentées cet hiver. Cela n'est pas très intéressant. Mais la singulière bête que le citoyen francais, riche ou pas riche, qui ne peut trouver, parmi toutes ses dépenses inutiles ou malsaines, plus d'un sou pour acquérir un peu de lecture ! Oui, tel bourgeois qui économise cent sous par jour n'en sacrifiera pas trois, ni deux pour sa nourriture cérébrale. Il est pareil à la femme américaine d'Edgard Poe qui portait une bourse énorme parce qu'avec son argent, il fallait qu'elle y logeât son âme. Le citoyen français n'a souvent pas de bourse ; mais il a un bas de laine où il entasse pêle- mêle ses écus, son âme, son cœur, son intelligence, ses espoirs et sa vie : il voudrait s'y fourrer lui-même.

Est-ce vraiment la peine de dépenser tant de millions

tous les ans pour apprendre à lire à des êtres qui, dès qu'ils savent lire, ne lisent plus ? Un berger australien, pris au hasard, est plus lettré et d'esprit plus curieux qu'un Français moyen. Instruction inutile, curiosité vaine, mais attitude presque touchante comparée à la torpeur silurienne du Gallo-Romain. Il y a peut-être à cette horreur de la lecture une cause insoupçonnée et toute psychologique. Le travail intellectuel est imposé à tous sous une forme presque de châtiment pendant six ans, dix ans, quinze ans ; les écoles ont des airs d'asiles ; les collèges, des aspects de prison : leur temps fini, les jeunes gens se libèrent d'abord de toute inquiétude cérébrale. Ceux-là seuls qui ont conquis leur intellectualité sur l'hostilité des milieux ou des circonstances savent le prix et la joie de l'étude. Si l'attraction d'un journal à un sou augmente par l'appât d'une prime, même problématique, quelle meilleure preuve du dédain que professe le lecteur pour la quotidienne littérature qu'on lui offre ? Et s'il dédaigne celle-là, comment croit-on qu'il accueille celle qui est tout à fait désintéressée, qui s'offre toute nue, sans l'aléa d'un « élégant manteau de voyage en drap mastic » ? Faudra-t-il, désormais, à un tome de M. Zola joindre les attraits d'une paire de bottes ? Cela ne sera peut-être pas inutile.

Le Parthénon aux Américains. — Ce temple ravagé par les Anglais, mal consolidé par les Grecs, pour qui cependant il est une sérieuse maison de rapport, ce prototype de toutes les bâtisses à colonnade et à fronton triangulaire dont l'Europe est infestée, ce chef-d'œuvre, enfin, d'un art suprême que l'imitation seule a pu rendre déplaisant, le Parthénon menace ruine, au point que pour le conserver il faudrait le reconstruire. A cette nouvelle, les Américains se sont émus et une société vient de s'organiser à Chicago pour acheter et transporter sur les bords du Michigan cette célèbre ruine, alors remontée pierre à pierre. On parle d'une centaine de millions de dollars, de quoi rénover les finances grecques. Les Boliviens voulaient acquérir la tour Eiffel ; les Chicagoïens sont plus raffinés et peut-être plus pratiques.

Duels. — Les témoins du comte de Turin s'écriaient pendant les pourparlers : « Nous voudrions que toute l'armée italienne assistât à ce duel. » M. Léontieff aurait pu leur rééditer le mot de Ménélick au général Albertone : « Mes amis, c'était là-bas qu'il fallait faire tout ce tapage. » Il y a un peuple plus vaniteux encore que les Français

Le Pourboire. — Ces garçons de café qui refusaient les pourboires au nom de la dignité du « travailleur » ont fini par apparaître tels que des farceurs un peu ridicules, des malins un peu maladroits. On ne voit pas bien qu'un salaire soit plus déshonorant versé en détail qu'en bloc ; quand on a gagné deux sous, on touche deux sous ; a la fin de la journée, cela ne laisse pas de faire une somme parfois imposante. Il serait peut-être plus urgent de s'occuper des malheureux qui ne gagnent rien du tout, que des malheureux qui ne gagnent que six francs par jour.

Les Animaux mendiants. — C'est au Jardin des Plantes. Dès que le flâneur s'approche, longeant les grillages, la bête s'empresse. Elle tend le mufle, agite ses babines, allonge sa lippe, pour suggérer à l'homme l'idée du morceau de pain. J'ai vu un cerf qui simulait la quête, parmi les cailloux, des croûtes qu'on oubliait de lui offrir ; puis, ses bois rejetés lentement en arrière, le cou allongé, il semblait sourire, espérant être compris. J'ai même cru m'apercevoir que la biche léchait ses faons avec beaucoup d'à-propos, quand la galerie était suffisante. Elle donnait en spectacle son amour maternel tout comme les Négresses du Champ-de-Mars. Cette biche ainsi déjà un peu façonnée à l'image de l'homme, cette bête mendiante et prostituée, n'est pas très loin de notre belle humanité ; je l'appellerais, tout au moins, un « sur-animal ».

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri Rouger : *Poèmes fabuleux*, Lemerre, 3 fr. — Léonce Depont : *Sérénités*, Lemerre, 3 fr. — Marcel Réja : *La Vie Héroïque*, « Mercure de France », 3.50. — Ch. de Saint-Cyr : *Les Frissons*, Chamuel, 2.50. — Xavier Privas : *Chansons chimériques*, Ollendorff, 3.50. — Julien Sermet : *Les courtes Joies*, Joubert, 3 fr.

M. Henri Rouger publie sous le titre de **Poèmes fabuleux**, trois poèmes, la *Nuit*, l'*Epée* et la *Mer*. Tous trois sont remarquables par une rêverie harmonieuse, une langue souvent heureuse et une noble invention, mais le dernier, la *Mer*, l'est en plus par une réussite particulière qui y réunit, à leur plus haut degré, les qualités de pensée et d'expression dont l'auteur est doué. Certes il y a de beaux vers dans les poèmes de l'*Epée* et de la *Nuit* et j'en pourrais citer plus d'un, mais ce qui me plaît davantage dans le poème de la *Mer*, c'est que je n'en pourrais rien détacher, tant les strophes y sont liées, vers par vers, d'une suite rigoureuse et calculée. La forme

qu'a adoptée M. Rouger, et qui est celle de la tierce rime, nécessite cette liaison, mais je connais peu de poètes qui l'aient maniée avec plus de souplesse et en connaissent mieux les ressources. Cette forme est belle d'ailleurs et la construction en est impérieuse. Chaque tercet s'y déduit du précédent auquel il emprunte une rime qu'il rend au suivant, qui la repasse à son tour, de telle sorte que le poème compose une trame ininterrompue où l'idée circule en arabesques et où l'image fleurit sa rosace. M. Rouger a donné à ces tierces rimes un ton de force et de dignité singulier, et il faut lire ce beau poème visionnaire et dramatique et admirer l'incantation de son récitatif majestueux, âpre, flexible, chargé de sens et où s'exprime une songerie pathétique.

§

M. Léonce Depont se montre en ses **Sérénités** remarquable sonnettiste. Il a le sens de l'achitecture propre à ce petit poème, de l'ajustement de ses parties, de la décoration qui lui convient, en même temps que de la matière qu'il nécessite. S'il ne sait pas lui donner l'héroïque prestance, l'émail inaltérable, la sonorité savante que J.-M. de Heredia donne aux siens, ni la structure lapidaire de ceux de Stéphane Mallarmé, où le bloc le plus compact se parachève de la plus ingénieuse rocaille, non plus que le ton de haute sentence philosophique que Leconte de Lisle sculpte au marbre de la stèle, M. Depont n'ignore pas le secret d'enclore aux flancs du vase étroit un baume odorant. Ses sonnets sont souvent d'une composition heureuse encore que parfois les éléments n'en soient pas assez strictement soudés ni à un point d'épuration parfaite. J'entends par là que M. Depont se contente un peu facilement de vers auxquels manque la concision nécessaire et le tour définitif. La mosaïque n'est pas toujours sans défauts, mais les dessins qui l'ornent sont élégants et colorés. Du reste, ce genre de composition très particulier qu'est le sonnet a ses fortunes spéciales ; il est naturellement anthologique ; le parterre mort, une fleur survit ; le recueil s'oublie, une page dure. Des innombrables sonnets de Du Bellay ne reste guère que le : « Heureux qui, comme Ulysse... » Peut-être le livre de M. Depont contient-il le petit poème qui fera le « beau voyage ».

§

Voici la **Vie Héroïque**, de M. Marcel Réja. C'est un début dans les lettres avec un gros volume qui est un effort intéressant. L'auteur en écrivant ces poèmes a cherché à composer un livre. Les divisions n'en sont point ces titres vagues et commodes sous lesquels on rassemble des pièces éparses. Il y a là une visible intention. M. Réja d'ailleurs m'apparaît

comme un esprit volontaire, tendu et âpre. Les sujets de ces poèmes sont subtils ou graves. Il y apporte une délicatesse laborieuse et une fougue travaillée, un souci logicien. Le vers argue et raisonne autant qu'il décrit et évoque. Il tient du discours plus que du chant ; il est plus éloquent qu'harmonieux. Les articulations sont raides, la strophe grince souvent sur ses jointures. Il y a là quelque chose de sec et de dur. M. Réja est souvent violent mais sa violence est méthodique. C'est d'une poésie dénudée, austère, parfois déclamatoire, souvent non sans force. En lisant M. Réja, il est impossible de ne point estimer sa conscience et de ne pas reconnaître son talent, mais l'estime même où on le tient laisse quelque liberté d'en parler avec franchise. Je crains qu'il n'ait beaucoup lu M. Verhaeren ; nous l'avons tous lu et nous l'admirons, mais M. Réja a subi son influence. Il a aimé la langue puissante, rude, grandiose que sut se créer le grand poète flamand, sans voir assez ce qu'elle avait d'exceptionnel ; il en a copié les mouvements sans examiner si la musculature de la sienne était capable des prodigieux excès que l'énergique auteur des *Flambeaux noirs* accomplit avec des soubresauts de génie et des postures à la Rodin. J'aimerais voir M. Réja s'amender, mesurer ses forces, consulter sa nature et nous donner un livre où sa personnalité apparaîtrait plus nettement avec les qualités que je lui pressens et qui peuvent faire de lui un poète de verve saine, robuste et large.

§

Il y dans les **Frissons**, de M. Ch. de Saint-Cyr, de jolis vers nerveux et fins qui serrent de près le sentiment et le traduisent en des nuances les plus complexes, le suivent où il va, dociles à sa passion ou à sa mélancolie. L'auteur est subtil et recherche une certaine précision psychologique à la Verlaine. Comme l'illustre poète de *Sagesse*, il a l'imagination catholique et douloureuse. Son recueil est très varié et M. de Saint-Cyr sait évoquer le passé, comme le prouvent ses curieux sonnets mexicains et telles autres pièces décoratives qui se mêlent à de gracieuses chansons amoureuses, effeuillées, çà et là, aux pages du volume qu'elles parfument comme d'odorants signets.

§

Les **Chansons chimériques**, de M. Xavier Privas, sont des chansons qui se chantent. Chacune est précédée de son air noté qu'il faudrait déchiffrer pour en accompagner les strophes qui le motivent et s'y mêlent. Sans la musique pourtant les chansons de M. Privas restent d'une agréable lecture pour leur gaîté discrète et leur aimable mélancolie. M. Privas a

volontiers l'imagination mythologique ; en cela il est plus éloigné des chansonniers populaires modernes que du vieux Caveau. Le sien contient un vin léger et mousseux qui pétille d'une jolie ivresse parisienne et sentimentale.

§

M. Gustave Geffroy nous présente dans une intéressante préface les **Courtes Joies** de M. Julien Sermet. J'ai ouvert le volume et je suis tombé une première fois sur *Rêves Chauvins*, ensuite sur *Jeanne la Lorraine* : j'aurais pu m'en tenir là, mais j'ai continué à feuilleter le livre où, heureusement, la note patriotique ne continue pas tout du long et laisse place à quelques pièces d'une poésie sinon très nouvelle du moins de bonne humeur et d'une aimable philosophie.

HENRI DE RÉGNIER.

LES ROMANS

Armand Charpentier : *L'Initiateur*, Ollendorff, 3.50. — Léon Daudet : *La Flamme et l'Ombre*, Fasquelle, 3.50 — Félicien Champsaur : *La Glaneuse*, Simonis Empis, 3.50. — Jane de la Vaudère : *Les Demi-Sexes*, Ollendorff, 3.50. — Georges Ohnet : *Le Curé de Favières*, Ollendorff, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Poum*, Plon, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Le Carnaval de Nice*, Plon, 3.50. — Alphonse Allais : *Le Bec en l'air*, Ollendorff, 3.50. — Alcanter de Brahm : *Telle que toujours*, « La Critique », 3 fr. — Stéphane : *Une Race*, Ollendorff, 3.50. — Jean Viollis : *L'Émoi*, Borel, collection du Lotus Bleu, 1 fr. — Arnold Goffin : *Hélène*, Bruxelles, Lamertin. — Louis Détang : *Le Roman d'un Etudiant*, Société Libre d'Editions, 3.50. — Louis Avennier : *L'Epreuve*, Genève, « Pages Littéraires », 3.50. — Victor Joze : *La Tribu d'Isodore*, Antony, 3.50. — Jean Drault : *Un Aïeul de Chapuzot*, 125 caricatures de Charly, Blériot, 3 fr.

Il se passe des choses graves dans le roman. Ce que je veux appeler l'*unité de lieu*, pour être polie, tend à disparaître. Les romanciers ne se contentent plus d'un amour, d'une femme, d'un adultère. Tout se double, se triple, et l'intrigue prend de quadruples paires de jambes, absolument comme dans les figures, se reproduisant du même pas, des corps de ballet. Quand, très par hasard, on feuillette un livre nouveau, en chemin de fer ou en bateau à vapeur, on pense que la trépidation excitante des chaudières vous donne la berlue ou que le niveau de la morale baisse (occupation éternelle du dit niveau !) mais lorsqu'on lit une foule de volumes les uns après les autres, souvent tous à la fois, on a une inquiétante vision de la fameuse *note dominante*. C'est terrible. Les uns, avec du talent, et les autres, tout seuls, s'en vont vers le même désir d'étonner le lecteur et ils arrivent à un même résultat, qui est de l'habituer au fortes doses, de l'intoxiquer de telle façon qu'il n'y aura bientôt plus moyen de lui parler d'une passion simple, violente ou non. Je crois qu'il y a la Passion et que

c'est très suffisant d'en étudier une facette durant sa vie d'artiste, mais je ne sais pas bien ce que l'on gagne à doubler ou tripler les personnages du rôle principal et à leur faire exécuter d'identiques bonds et d'identiques saluts. Ceci dit pour *l'unité de lieu* en amour qui est un cœur ou un sexe. Maintenant à propos de la morale des romanciers qui désirent qu'on les prenne pour des moralistes sincères, cela nous indique une fâcheuse tendance à l'impuissance humaine sinon à l'impuissance littéraire. Je m'explique, bien que ce soit difficile et délicat : quand un homme ou une femme, en dehors *du vice* ou des *névroses classables*, cherche la réalisation de l'amour dans *des* amours, médicalement parlant *c'est un faible*. Il n'y a pas plus faible et plus lâche qu'une cervelle de pacha. Presque tous les véritables *forts* de l'humanité eurent une passion, en des passions successives, mais ils n'aimèrent jamais, d'amour au moins, plusieurs personnes à la fois. Il y a des vicieux qui ont un amour et ils le respectent parce que c'est leur seule manière d'être absolus. On ne peut pas se fournir d'absolu chez trente ou trois fournisseurs. Il n'y en a qu'un, et la passion, ça ne se divise pas comme la galette en petites parts semblablement enveloppées de papier de soie. Or, nous sommes, dans le roman du jour, à une époque de *Trinités amoureuses*. Je crois que c'est grave parce que cela indique la fécondité regrettable du romancier et peut-être l'impuissance ou l'incontinence, si vous préférez, de l'homme, étant donné que le cerveau des littérateurs reflète les mœurs. (C'est leur accorder beaucoup d'importance, me direz-vous !)

L'Initiateur, d'Armand Charpentier, est donc l'histoire d'un triptyque amoureux : Jeanne, Louise, Germaine. Elles ont appris l'amour d'un même initiateur et elles finissent par aller à lui du même pas léger et rythmique, se tenant par la main pour le mieux enchaîner. Monsieur Armand Charpentier a du talent. Il a écrit *Une Honnête Femme* et *Une Courtisane*, deux bons volumes : un moins bon, mais très curieux, le *Roman d'un singe*. Il n'y a pas à le chicaner sur sa forme, un peu bâtarde du naturalisme dans ses premiers ouvrages, plus épurée, plus soucieuse de phrases neuves dans les derniers. On ne peut guère que discuter sa nouvelle conception de l'Amour moderne. (Il paraît qu'il y a l'Amour moderne comme il y a le mouvement féministe ! !) Son héros, Stéphane, est un charmeur un peu banal. Il n'est ni vicieux, ni fougueux, *il aime au sirop* ! C'est un fabricant de demi-vierges et il est bon de faire pleuvoir, en passant, cette vérité première : qu'il n'y aurait point de demi-vierges sans ce genre d'éducateur à développement restreint. Ce n'est plus *don Juan* ni *Chérubin*, c'est le ténor, et il manque de prestige, car à dompter un tigre sans dents on n'a pas, du côté féminin, un grand mérite. Si

Armand Charpentier n'éprouvait aucune sympathie pour son héros, on serait relativement tranquille, mais il a tout l'air de l'estimer et il va jusqu'à décrire un peu trop dans les détails certaines petites cuisines d'amour qui seraient de la pornographie sous une autre plume que la sienne. Il faut remercier, au point de vue moral, un homme qui ne viole pas et qui a le courage de demeurer le maître d'une situation nerveuse provoquée par lui, mais à la troisième représentation de ce genre, il se classe ou mieux se déclasse pour toujours, et ce n'est plus que le jouet mécanique. Stéphane, rencontrant une véritable femme d'amour, c'est-à-dire épriſe d'absolu, serait broyé certainement entre le cœur de cette femme et sa personnelle mécanique. Les trois héroïnes de ce livre sont de gracieuses poupées, sages ou très émues ; elles conservent des gestes de souples religieuses du même couvent, mais elles peuvent mourir en paix : elles n'auront point connu Dieu.

La Flamme et l'Ombre, de Léon Daudet, est encore une histoire de double amour racontée par un jeune Casanova honnête en rupture de parisianisme à Venise, où il trouve deux sœurs également ardentes, mais prouvant leur ardeur de différentes façons. J'aime moins ce roman que le dernier : *Suzanne*, peut-être parce qu'il en est trop proche et aussi parce que la passion y est divisible. Les palais, les gondoles, certains reflets d'hôtels garnis se mêlant aux moirures sombres ou claires de l'eau, tous les détails de cette vie à outrance, factice et brûlée, sont doués de vérité sans pour cela paraître plus réels. M. Léon Daudet possède un sens juste de l'exagération et il en fait, très souvent, un peu mieux que de la vie ; c'est, je crois, par ce don de tact dans la folie du lyrisme qu'il restera, encore plus que par le nombre prodigieux de ces œuvres.

La Glaneuse, de Félicien Champsaur. Le concours hippique, des hommes du monde à instincts de cocottes, des cocottes femmes du monde, des phrases convenues, beaucoup plus chez les romanciers que chez les gens de la haute vie. Un monsieur énervé qui s'appelle Paul de Véran et qui casse un louis entre ses dents pour oublier une sensation désagréable. Puis, l'Américaine émancipée, mais vierge, laquelle *glane* les souvenirs amoureux de son futur époux afin de se former une idée générale sur l'amour. (Toujours la mode des multiplications !) On monte à cheval, on en descend, et il y a des nuits de noces, hautes et basses, très exceptionnelles. Un soir, le long d'un bal, Paul de Véran réunit toutes ses maîtresses pour les montrer à sa fiancée. Il y en a vraiment trop. La jeune femme, un autre soir, *le nuptial*, va rejoindre un Monsieur, plus modeste, qui réunit tous les amants possibles en un seul qu'elle n'a pas et qui la met fort honorablement à la

porte. Des tirades à la Bourget, quoique moins mondaines. Des essais de sentimentalités aiguës et un puffisme de plébéien qui pénètre pour la première fois chez la comtesse. L'auteur se tient très bien... mais il finit toujours par casser la potiche, seulement il est le seul à ne pas s'en apercevoir et c'est l'essentiel.

Les Demi-Sexes, de Jane de la Vaudère. Livre d'une moralité austère, prétend une annonce du *Figaro*. Grand procès de l'ovoriatomie et descriptions des perversités qu'il convient de flétrir, depuis quelque temps, tout en les propageant par la vulgarisation du détail. Les hommes de lettres se chargent assez volontiers du soin de détruire le vice en l'exhibant sous toutes ses formes sans que les femmes de lettres... Moi, d'ailleurs, ça m'est égal qu'on me raconte, avec élégance, des choses que je sais déjà ; mais, que Mme de la Vaudère excuse ce léger paradoxe, l'audace n'est vraiment estimable qu'accompagnée de conviction. Chaque fois qu'on intitulera un livre de moraliste, austère ou non, les *Demi-Sexes*, ça sentira un peu l'hypocrisie bourgeoise, c'est-à-dire le désir de répandre son œuvre au moins autant que les *Demi-Vierges* de Prévost, et par conséquent on risque de gangrener au lieu de guérir. La seule manière d'être correct dans l'incorrection et d'éloigner les gens d'une lecture dangereuse, c'est d'annoncer purement et simplement qu'on a fait un livre médical au lieu d'un roman à sensation... ou encore de ne pas poser au moraliste austère... par la voix du *Figaro* !

« Le nouveau roman de Georges Ohnet, **Le Curé de Favières**, paraît aujourd'hui chez Ollendorff. C'est un livre rempli de mouvement, qui met aux prises, dans un drame passionné et terrible, des personnages absolument modernes. Dans le *Curé de Favières*, Georges Ohnet, autant que dans le *Maître de Forges*, *Serge Panine*, le *Docteur Rameau*, l'*Inutile Richesse*, etc., développe ses inimitables qualités de conteur et nous empoigne, dès la première page, par un intérêt d'émotion qui grandit jusqu'à la fin. »

Je pense qu'il est inutile d'ajouter le « fruit de ma lecture » à cette prière d'insérer qui donne avec exactitude et la banalité voulue tout ce que contient le dit roman.

Poum et **Le Carnaval de Nice**, par Paul et Victor Margueritte, sont deux livres amusants. *Poum*, plein de réflexions d'enfants terribles ou d'enfants naïfs, fera le bonheur des mères soucieuses de trouver de l'esprit aux nouveau-nés, et le *Carnaval*, récit chatoyant et burlesque de quelques adultères dans le monde des fêtards, distraira tous les voyageurs pour Monte-Carlo et même ailleurs !

Le Bec en l'air, d'Alphonse Allais. Petits contes bleus d'une méchanceté noire, au fond, car Allais ne se gêne plus

du tout pour prendre la bêtise du bourgeois sur le vif. C'est tout juste s'il se donne la peine de nous avertir qu'en s'accoudant sur sa table, très hospitalière, où l'on déguste ses apéritifs pimentés d'ironie anglaise, on doit faire attention à la peinture... et on en remporte, le long de ses manches, de furieuses couches !

Telle que toujours, d'Alcanter de Brahm. Une jeune femme se marie mal, prend un amant et finit plus mal encore après l'abandon un peu bref de cet amant. Elle devient fille pour s'être mise en conflit avec les conventions sociales, c'est-à-dire avoir voulu aimer trop haut. (L'amour étant une langue que la femme doit parler bas !) L'histoire, éternelle, est intéressante, seulement le style de M. de Brahm est un brin fatigant. Je sais bien qu'ayant horreur du banal, il cherche des phrases plus curieuses que la donnée même de son œuvre, seulement est-il sûr qu'une jeune femme, s'adressant à son père, lui dise naturellement ceci : « Ne m'avez-vous pas laissé *sélecter* à ma guise toutes mes fantaisies ? » J'aimerais le contraste de la simplicité des dialogues avec la préciosité des personnelles réflexions de l'auteur et je pense que sa manière y gagnerait.

Une Race, par Stéphane. Histoire de paysans qui ont des instincts de citadins et parlent, malheureusement, comme des... livres. Il y a le fils adultérin d'un maître d'école qui veut s'occuper de revendications sociales et est arrêté par le piège des yeux purs d'une vraie fille de la terre. Les amoureux s'unissent pour la plus grande gloire du champ natal tandis que le couple opposé, un vagabond ambitieux et une rouleuse vulgaire, vont s'échouer en la grande ville où, au lieu de vivre, ils s'assassinent et font mourir un petit enfant innocent. A cet endroit du roman, une jolie scène : le chat descendu des gouttières sur la poitrine du gamin, pour lui donner son unique sensation de bien-être en l'aidant à trépasser dans la tiédeur de sa fourrure. Ce livre a la noble intention de punir le vice et de récompenser la vertu, cependant il exagère la sentimentalité d'une race. N'en déplaise à l'auteur, la race paysanne est moins sensitive et moins scrupuleuse. Il ne faut pas oublier que la délicatesse est une invention de civilisés. Puis il y a les inoubliables *Paysans* de Balzac, bien plus près de la vérité, hélas !

En réédition, chez Borel, collection du *Lotus bleu*, le délicieux petit roman de Jean Viollis, **L'Emoi**. Il était de toute justice de donner à ce charmant ouvrage une plus grande publicité.

Hélène, par Arnold Goffin. Ecriture très, peut être un peu trop artiste. Court poème et roman-tableau fortement teint d'impressionisme. Malgré la complication voulue des états

d'âme se reflétant en des paysages vrais ou des décors de portraits et d'appartements, des morceaux sont fins et savoureux, par exemple le premier tête à tête de Delzire avec Hélène.

Le Roman d'un Etudiant, par Louis Détang. Une histoire simplement mais bien écrite, sans prétention et avec le seul souci de donner, au vif, le tourment d'une âme éprise que l'on trahit jusqu'à lui offrir la permission de s'anéantir. La scène de la lettre décachetée, durant laquelle l'amant veut se tuer et ne se tue pas, *mais souffre bien davantage*, est très remarquable.

L'Épreuve, par Louis Avennier. Un roman venu de Genève, patrie des puritains, de Genève, la « Rome protestante ». On y fait pas mal de discours. Très peu de décor et beaucoup de raisonnement ; cependant, un jeune homme et une jeune fille, cousin et cousine, y sont en présence. La cousine épouse *l'autre* et le cousin demeure d'abord très malheureux, puis il s'introduit dans le ménage ; c'est là que l'attend *l'épreuve*, et il a la nouvelle déception d'être en face d'une nature droite qui ne faillira point. Il s'en va pour essayer de l'amour universel et se consoler en éparpillant sur tous les trésors amassés pour une seule. Lecture pas gaie, mais reposante.

La Tribu d'Isidore, par Victor Joze. Mœurs juives. Il paraît que c'est le premier d'une grande série. Des épisodes en Pologne nous préparent de gros drames pour l'avenir... français. L'arbre généalogique placé au début de ce livre doit faire pâmer d'admiration notre maître Zola. Sous ses allures feuilleton, ce roman a l'air fort documenté.

Un Aïeul de Chapuzot, par Jean Drault. Avec des caricatures de Charly, c'est l'odyssée d'un vieux de la vieille. Style jovial et rapide. Comme ses prédécesseurs, ce livre, le douzième du même genre, est amusant et aura du succès dans toutes les chambrées où les jeunes soldats se piqueront de littérature. Pour mon humble part, je préfère le ton naturel et bon enfant de Jean Drault au panache furieux de d'Esparbès.

RACHILDE.

P.-S. — Un journal bruxellois, le *Soir*, relève, dans une de mes dernières chroniques, cette phrase, et daigne la croire désobligeante : « ... juif ou Belge, il (M. Alfred Jarry) aurait pu placer, le lendemain, de la copie à trois sous la ligne. Ni juif ni Belge, il fut simplement maladroit... » Le fait de constater qu'un homme de lettres, juif ou Belge, peut gagner de l'argent avec sa copie serait-il, en principe, une injure ? Je ne le crois pas.

N'est-ce pas, plutôt, que le journal bruxellois en question désire qu'on établisse une distinction entre les deux races ? Alors c'est le mot : juif qui, pour lui, demeure une injure ?...

R.

LITTÉRATURE

Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *Autour de Honoré de Balzac*, Calmann Lévy, 3.50.

Voilà bientôt vingt-deux ans, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul publia, sous le titre d'*Histoire des œuvres de Honoré de Balzac*, un recueil très volumineux de documents bibliographiques indispensable à quiconque désire mettre quelque méthode à la lecture de la *Comédie humaine*. Depuis, dans un *Roman d'amour*, il a fait connaître toute une partie de la vie sentimentale du prodigieux romancier. Maintenant il offre, en **Autour de Honoré de Balzac**, le résultat de ses dernières recherches : outre de curieuses lettres d'Hetzel et de Laurent Jan, une bibliographie des lettres de Balzac parues jusqu'au 31 Décembre 1895 et un essai iconographique fort intéressant, ce livre contient deux études capitales, l'une sur la collaboration de Balzac et de Théophile Gautier, l'autre sur les aventures de l'*École des Ménages*, tragédie bourgeoise, qui dut être représentée à la Renaissance en 1839 et qui attend encore le bienveillant caprice de quelque directeur de théâtre, par hasard ami des lettres.

Sans doute le patient souci que prend M. de Lovenjoul d'élucider l'histoire d'une œuvre, injurieuse par comparaison pour tant de nos contemporains, paraitra à quelques-uns une sorte de manie superflue et presque agressive. M. Emile Faguet par exemple s'en pourrait offusquer ; n'a-t-il pas découvert autrefois simultanément qu'« Homère n'a pas d'idées » et que l'esprit et l'intelligence de Honoré de Balzac ne dépassaient guère l'illustre Gaudissart ; cette ingénieuse tentative de diminuer un mort coupable de trop de tardive gloire lui valut, comme il est juste, les plus flatteurs encouragements de l'Académie Française, au légitime scandale de Leconte de Lisle. Il est merveilleux, en effet, que la haine des cuistres envers Balzac et Hugo ait survécu et semble impérissable : elle affecte désormais l'apparence d'une critique impartiale ou même d'une estime sournoise. Le dernier livre de M. de Lovenjoul, bien qu'il soit surtout œuvre d'histoire littéraire et d'information exacte, ne fait au contraire que justifier encore les admirations anciennes.

Déjà Victor Fournel dans un article du *Correspondant*, en 1876, avait signalé la collaboration, volontaire ou non, de Théophile Gautier à la *Béatrix* de Balzac et mis en regard des phrases entières empruntées aux *Portraits contemporains* (Jenny Colon et Mademoiselle Georges). Par un rapprochement très sagace de deux éditions du *Chef-d'Œuvre inconnu*, celle de 1831 et celle de 1837 — Balzac et Gautier furent en relation pour la première fois en 1835, — M. de Lovenjoul

montre clairement que Gautier mit au service de son ami sa connaissance parfaite de la technique et du vocabulaire pictural, pour la description de l'atelier de Porbus et les propos d'art que tiennent Poussin, Frenhofer et Porbus ; les deux versions successives de la nouvelle diffèrent tellement en certains passages qu'il est impossible de ne point distinguer ce qu'en termes de paléographie on appellerait la seconde main ; l'interpolateur n'est pas un scribe inconscient, mais un écrivain alors en pleine maîtrise et qui s'astreint modestement à une besogne sans gloire immédiate, aussi honorable pour lui que pour son débiteur tacite ; cela gêne étrangement les malfaisants bafouilleurs qui incriminent « le mauvais style » de Balzac et fait voir que celui-ci poussa le scrupule de l'écriture jusqu'à l'abnégation provisoire de sa propre personne.

Les aventures de l'*École des Ménages* et les circonstances où fut composée cette tragédie bourgeoise ne sont pas d'un moindre intérêt par ce qu'elles révèlent ou laissent deviner, à qui interprète et confronte certains faits et certaines dates. Les lettres de Balzac et d'Armand Péremé que publie M. de Lovenjoul renseignent surabondamment sur l'une des pires périodes de crises financières qu'aient à la fois créées et subies Balzac, sur sa puissance extraordinaire de travail et d'improvisation, au milieu des plus graves embarras matériels, sur l'inaltérable confiance qui le soutenait après l'échec des entreprises aventureuses où l'entraîna souvent son imagination chimérique et précise. Il venait de faire en Sardaigne un pénible voyage pour obtenir la concession de scories de plomb argentifère abandonnées depuis le temps des Romains « peu experts en docimasie » ; son idée qui semble d'abord extravagante était extrêmement pratique ; mais l'associé gênois à qui il l'avait exposée la détourna à son profit et il arriva trop tard pour solliciter une concession déjà accordée. Mais lors de son départ, en mars 1838, il écrivait à Madame Z. Carraud : « Si j'échoue dans ce que j'entreprends, je me jetterai à corps perdu dans le théâtre. » Et dès son retour, en juin, il remerciait Madame Hanska des critiques qu'elle lui avait adressées sur le plan de sa pièce, communiqué en 1837, et disait : « Il faut que je me mette à voyager dans les limbes dramatiques pour savoir à quoi je donnerai la vie ou la mort. » Sept mois plus tard, en seize nuits et seize jours de travail acharné, avec trois heures de sommeil sur les vingt-quatre, en employant, jour et nuit, semaine et dimanche, les ouvriers de l'imprimerie Everat — la facture en fait foi — il achevait l'œuvre promise ; dans l'intervalle, de Septembre 1838 à Février 1839, il avait écrit : *Le Cabinet des antiques*, *Splendeurs et misères des Courtisanes* (début de la première partie), *Les Employés* (conclusion), *La Maison Nucingen*, *Traité des excitants modernes*, *Une fille d'Ève*.

Les directeurs de la Renaissance, réconciliés avec Alexandre Dumas, refusèrent la pièce et montèrent à la place *l'Alchimiste* avec Frédérick Lemaître.

Le miracle paraîtra plus étonnant encore, si l'on songe qu'au même moment Balzac s'occupait d'installer sa maison des Jardies, avec la fougue qu'il apportait à tous les actes de sa vie et cette prodigalité de soi-même qui le faisait se dépenser en tout : « Il n'y a que moi, disait-il, qui sache ce qu'une pensée fait de ravage dans mon esprit » (*Lettres à Louise* 1836-1837). Je ne serais pas loin de croire non plus qu'il ait aussi souffert encore de très cruels froissements sentimentaux, provenant de sa liaison finissante avec Mme de Castries ; la duchesse semble avoir exaspéré par sa volonté coquette de rester « irréprochable » la sensualité mystique de son ami. Il refusa d'aller à Dieppe où elle se trouvait, malgré la requête d'une amie commune, Madame de Saint-Clair, très flatteuse à tout le moins pour sa vanité d'écrivain. On sait qu'en 1831 Madame de Castries, alors âgée de trente-cinq ans — Balzac en avait trente-deux, — lui écrivit sous le couvert de l'anonymat et ne tarda pas de se dévoiler, tout en prétendant demeurer une conseillère et une admiratrice, sans jamais devenir l'amante ; un séjour à Aix et un court voyage en Savoie avec elle et son oncle, le duc de Fitz James, ces longs entretiens de six à onze heures du soir, dont il fait confidence à sa mère, durent exciter singulièrement le jeune homme peu chaste, qui s'en plaignait à Madame Z. Carraud : « Ici je suis venu chercher peu et beaucoup. Beaucoup, parce que je vois une personne gracieuse et aimable ; peu parce que je n'en serai jamais aimé. » Il en fut ainsi pendans cinq mortelles années où il laissa échapper parfois des cris de tendresse et de douleur : « Je vous dirais qu'il faut aimer dans cette vie pour vivre, or vous n'aimez pas. — Mille tendresses en retour de vos fleurs qui m'en apportent de si bonnes : mais je voudrais plus encore » (Mars 1835). Et : « Le caractère rieur, enfant, *surtout*, comme vous dites, *léger*, est un aubier qui m'a préservé souvent, mais plus souvent aussi le cœur a reçu de vives et saignantes blessures ; car notre couleur à nous, c'est notre sang » (Octobre 1835). Et dans les lettres à l'énigmatique Louise : « Cette liaison a été un des grands chagrins de ma vie ; mes malheurs actuels viennent de ce que je lui sacrifiais tout, sur un seul de ses désirs ; elle n'a jamais rien deviné ; il faut pardonner à l'homme blessé de craindre quelques blessures. » Les blessures furent probablement ravivées par l'offre de reprendre à Dieppe la fâcheuse expérience d'Aix et il fallut néanmoins quelque courage pour refuser et ne pas continuer « la querelle que vous ne voulez pas faire finir entre

vous et le plus dévoué de vos serviteurs» (Sèvres, aux Jardies, 1838).

M. de Lovenjoul a laissé de côté cet épisode; il n'était-peut-être pas inutile de compléter ainsi son étude touchant la genèse de l'*Ecole des Ménages*; le seul reproche en effet qu'on lui pourrait adresser est de s'effacer avec trop de réserve, et de paraître se satisfaire en divulguant des documents inédits ou peu connus : le choix qu'il en fait et l'ordre où il les donne suggèrent, grâce à ses travaux antérieurs, l'invincible désir de reconstituer d'une manière plus organique tel moment, telle période d'une vie mentale qui est, à elle seule et en dehors même des œuvres produites, une des pures gloires de l'énergie humaine. Mais sa discrétion même n'est qu'un hommage plus délicat et il saurait mieux que personne prendre parti et intervenir directement, pour peu qu'il soupçonnât, à tort ou à raison, la critique d'être ignorante ou mal intentionnée : je n'en veux de preuve que sa polémique courtoise, mais vive, avec M. Gaston Deschamps, qui avait, un peu à la légère, accusé Théophile Gautier d'ingratitude à l'égard de Charles Nodier et où il montra que son érudition de bibliographe n'allait point sans amour et sans ferveur jalouse pour les écrivains qu'il avait élu de mieux faire connaître.

Pierre Quillard.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Charles Andler : *Les Origines du Socialisme d'Etat en Allemagne* Alcan, 7.50. — Ernest d'Hauterive : *Le Général Alexandre Dumas* Ollendorff 3.50.

Un seul coup d'œil sur la bibliographie du livre de M. Andler révèle l'importance de cet ouvrage. A propos des sept écrivains allemands qu'il étudie, Hegel, Savigny, Ganz, List, Thünen, Lassalle et Rodbertus, l'auteur a catalogué une petite bibliothèque, et, dit-il, ce n'est que le choix le plus strictement indipensable au travailleur. Peu de Français, apparemment, sont aussi informés de la pensée allemande contemporaine que M. Andler. L'objet de l'important ouvrage qu'il publie aujourd'hui est de faire voir comment un fait positif, historique, aussi important que l'établissement du socialisme d'état dans un grand pays, est le résultat de l'action produite sur les esprits par les idées exprimées de quelques écrivains. L'esprit de tels ou tels philosophes dirigeant la marche des faits matériels, par le moyen de l'opinion et des lois, peu de phénomènes sont plus intéressants. M. Andler justifiera sa thèse en examinant tour à tour les principales questions que soulève la vie sociale : origines du droit, propriété

et expropriation, production et répartition de la richesse : à propos de chacune d'elles, il passera en revue les opinions des théoriciens cités, il fera voir comment elles se complètent et où elles se séparent, et comment elles ont peu à peu fourni l'ensemble de la doctrine qui semble prévaloir aujourd'hui. Métaphysicien avec Hegel, M. Andler s'est fait juriste avec Savigny, agronome et mathématicien avec Thünen, polémiste avec Lassalle. En faisant l'histoire de leurs idées, il les a faites siennes, et l'exposé est en général si dégagé et si alerte qu'on a besoin d'arriver aux objections pour savoir si l'auteur développe sa propre pensée ou analyse celle d'autrui. S'il ne s'était agi de surcharger un livre si plein de choses, on pourrait regretter que M. Andler ait supposé ses lecteurs si avertis des choses et des gens dont il parle. Les théories gagnent en clarté quand on connaît un peu la personne de leurs auteurs. Mais M. Andler a souci de résultats acquis plus encore que de l'exposé complet de doctrines dont bien des parties sont caduques : il fait œuvre de critique autant que d'historien, et s'efforce surtout de mettre en lumière, dans les diverses théories, les points acquis, déterminés, qui ont résisté à tous les contrôles, survivront aux systèmes particuliers, et constitueront un jour la science. Ainsi se justifie la méthode monographique de l'auteur : limitant d'abord son vaste sujet en des bornes précises, depuis la « Critique de la constitution de l'Allemagne », par Hegel (1802), jusqu'aux derniers écrits de Rodbertus (1875) et sans toucher un mot des tentatives faites par le socialisme allemand pour faire passer les théories à l'application, il a souci de fixer la contribution de chaque écrivain à chaque partie de la science, plutôt que de développer l'ensemble de leurs systèmes.

Il va sans dire que nous ne pouvons suivre l'auteur dans cette revue : d'ailleurs on ne saurait, en quelques pages, donner autre chose qu'une esquisse dérisoire de thèses dont l'analyse tient un gros volume où rien n'est oiseux.

D'autre part, arrivé au terme de son long labeur, M. Andler déclare qu'il ne saurait aboutir à une conclusion générale : tous les systèmes contenant des erreurs juridiques ou économiques qui se sont révélées à l'examen et tous s'étant successivement effondrés. Toutefois il reconnaît que des résultats partiels se sauvent, et il les juxtapose dans les dernières pages. Voici les principaux, tels qu'ils ressortent du livre même.

Les doctrines socialistes sont idéalistes car elles se proposent non pas seulement de constater les effets de la jurisprudence passée ou actuelle, mais de décrire ceux d'une juridiction préférable, notamment dans la production et la répartition de la richesse. Elles ont pour but le relèvement de la personne, et l'institution de la liberté sociale. Il ne s'agit point

de détruire la propriété, mais de la fonder en droit, en la distinguant de la possession et en l'établissant uniquement sur le travail. Il s'agit d'instituer la liberté, non pas une liberté toute négative comme celle qu'a prévue la révolution française, mais une liberté réelle qui comprend un pouvoir sur les choses. En l'état actuel, cette liberté n'existe que pour qui possède. Pour prendre l'exemple le plus frappant et le plus grossier, la liberté de manger n'existe que pour qui possède des aliments, la terre n'en fournissant pas gratuitement en quantité suffisante. La justice est le rapport entre la personnalité et la propriété. Mais dans toute étude juridique, on se heurte à un fait : la possession du sol par un certain nombre d'hommes, la détention par les mêmes des instruments de travail et de production, et par suite le profit qu'ils perçoivent sur les produits, quand même ils n'ont rien mis en œuvre que par le labeur d'autrui. L'école historique, pour laquelle le droit sort du fait, constate l'existence de cette possession, et en conclut sinon à sa légitimité absolue, au moins à la nécessité de sa conservation. L'école rationaliste pense que si elle n'est pas fondée en « raison » elle doit disparaître, et ceux des rationalistes qu'immobilisera le respect des droits acquis essayent de démontre. la légitimité de cette possession. D'autres, s'appuyant sur le fait de la misère existante, déclarent que des phénomènes qui causent et perpétuent la misere — et qui en résultent par réciprocité — ne peuvent avoir d'existence légitimement justifiable. Ils font remarquer que les théoriciens de la Constituante n'ont pas hésité à abolir ceux des droits acquis qu'ils considéraient comme opposés à l'intégrité de la personne : les uns sans indemnité, comme le servage : les autres, qui leur semblaient consentis à titre onéreux, avec indemnité préalable D'où il suit que la rétroactivité de la loi — l'expropriation dans l'espèce — est légitime quand il s'agit de hâter la justice.

Voyons donc ce qu'engendre cette possession : nous chercherons après quelle est son origine. Ses effets ont été parfaitement établis par l'Ecole économiste classique, l'école des Say, des Smith, des Ricardo, qu'on appela école libérale, à cause sans doute de son principe de non intervention dans les phénomènes économiques, particulièrement dans celui de l'échange. Cette école constate les phénomènes économiques tels qu'ils se produisent. L'utilité personnelle est la mesure de la valeur; le contrat préside à tous les échanges, sous le pouvoir de la concurrence et conformément à la loi de l'offre et de la demande. Le législateur doit éviter tout règlement de la production, *laissez-faire*, toute entrave à l'échange, *laissez-passer*. Il s'en suit que la plupart des hommes n'ayant d'autre marchandise à offrir que leur personne, cette

marchandise fait l'objet d'un contrat comme un autre. Et l'échange se fait d'une part entre gens au profit de qui un travail antérieur a déjà accumulé ces richesses, et gens qui n'ont à compter que sur leurs bras et que le besoin presse. On voit quelle liberté peut présider à ces échanges. C'est un combat où l'un des adversaires aurait les bras liés, et c'est à ce combat que le législateur doit assister en impassible juge du camp. Voilà ce que Rodbertus déclare inouï: *das finde ich unerhœrt.*

Il y a une autre conséquence: la mesure de la production reste dévolue à ceux qui possèdent: et ils la règlent non pas en vue de la plus grande production possible, ce qui donnerait la plus grande somme de richesse sociale, mais envue de leur plus large profit personnel.

Par un sophisme étrange, l'Ecole classique, de l'existence de cet état de choses, a conclu à sa nécessité: ce qui est d'autant plus remarquable que ses chefs les plus clairvoyants reconnaissaient que ce mécanisme inévitable, cette fatalité, menait à une catastrophe future, à une ruine générale. Les fondateurs de l'école furent pessimistes, et Bastio et ses disciples n'échappèrent à ce pessimisne que par inconséquence.

Comment donc se fait-il que cette possession, détention du sol et des instruments de production, nous dirons capital pour simplifier, ait pu se produire et subsister? Quand les hommes, de chasseurs ou pasteurs qu'ils étaient, devinrent laboureurs, ils possédaient non seulement le sol, les troupeaux, les instruments de labour, mais encore des travailleurs, à l'origine ennemis vaincus et asservis, qui étaient pour eux une richesse vivante. C'était une consécration du droit de la force et de l'état de guerre primitif. Encore avec une atténuation, car le chasseur tuait son ennemi vaincu, ne sachant comment le nourrir. L'agriculteur le fit esclave, et le nourrit, s'appropriant le fruit de son travail, et perpétuant sur sa descendance sa possession imprescriptible et héréditaire. Les esclaves comptaient parmi les instruments de travail, leur personne et les provisions amassées pour leur subsistance faisaient partie du capital. Cet état de chose fut consacré par le droit romain. Il a dû, croit-on, être atténué ou transformé pendant le moyen âge par le vasselage et le servage, et aboli définitivement par la révolution et la suppression de l'esclavage. En réalité, il n'en est rien: les émancipations, partielles ou générales, ont bien rendu aux esclaves une personnalité civile mais purement vide, si l'on peut dire: au moment où ils furent émancipés, ils se trouvaient dénués de tout en face d'hommes déjà pourvus de richesses par le travail antérieur, ils étaient jetés nus dans la liberté, ils devaient dès lors en passer par les conditions des possédants, et la faim, fatalité

aussi inexorable que la loi, les rejetait dans la servitude.

Les défenseurs du capital voient en lui le produit de l'épargne; mais le travailleur isolé ne peut épargner, son travail suffit à peine à sa subsistance, et ne produit pas de plus-value: le capital, s'il est une épargne, n'est donc que l'épargne faite par un seul sur le travail de plusieurs. Ce qui prouve que les salariés sont tout à fait assimilables à des esclaves, c'est qu'en toute entreprise, un fonds de salaires doit préexister et faire partie du capital engagé : encore que l'ouvrier ne soit payé qu'après son travail, il est payé avant la vente du produit : son salaire n'est donc pas le revenu de son travail : ce revenu va tout entier au détenteur du capital. Or le revenu capitaliste est déterminé par la valeur des produits fabriqués: dans la vente de ceux-ci on doit retrouver la valeur des matières premières, l'usure des instruments, la subsistance des ouvriers, y compris celle du patron. Outre cela il ne doit rester aucun excédant, si la marchandise est vendue à sa valeur. Il y en a un pourtant, — augmentation constante du capital ou dividende payé à des tiers qui n'ont nullement travaillé. Cet excédant, ce n'est pas l'acheteur qui le paye, la marchandise supposée vendue à sa valeur. Il est fourni par le travail des ouvriers et il résulte d'une spoliation faite à leur détriment, et tout à fait analogue à la mainmise par le maître antique sur le travail de ses esclaves.

Le capital est donc, en dernière analyse, la faculté possédée par quelques-uns de faire travailler d'autres à leur profit, ou de jouir des produits du travail antérieur. C'est par une interversion de la vérité que le capital, qui provient du travail ancien et qui n'est que du revenu accumulé, est considéré comme producteur du revenu.

Et si l'on admettait même que le salaire de l'ouvrier lui constitue un revenu, une rente, susceptible de plus value, cette rente n'est que passagère, finit avec son travail, tandis que la rente du capital est perpétuelle, se renouvelle et s'augmente par la création d'instruments, de machines nouvelles que l'ouvrier ne peut jamais acquérir : « Le travail actuel doit suffire à payer une rente éternelle au travail ancien. Il doit fournir une corvée dont on affirme qu'elle ne sera jamais rachetable. Et c'est là précisément la prétention énorme, et qui appelle, comme en 1789, la révolution. »

On peut donc parfaitement concevoir que cette propriété privilégiée, que constitue au capital la possession du sol et des instruments de production, paraisse aussi injustifiable que la possession des personnes le paraissait aux réformateurs de la constituante. Le travail, l'effort d'un homme, c'est-à-dire sa vie même, à tout prendre, peut cesser d'être envisagé comme une marchandise et d'être régi par les mêmes con-

ditions économiques qui président à l'échange des objets matériels.

S'il ressort de là que l'expropriation est nécessaire à l'établissement d'une plus grande justice sociale, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être faite d'un coup, et brutalement. Les détenteurs actuels du capital ne sont pas le plus souvent personnellement responsables des abus qui sont moins les leurs que ceux du régime antérieur. L'expropriation doit être graduelle, et s'il se peut, consentie par les expropriés eux-mêmes. On peut admettre qu'on commencera par arrêter au taux actuel toute rente, et la production sociale augmentera dans des productions telles que le revenu des rentes paraîtra négligeable.

Dans une note de ces dernières pages, M. Andler nous promet même d'exposer, dans une étude sur la décomposition du marxisme, comment on peut espérer d'amener la justice sociale sans aucune expropriation. S'il parvient également à montrer comment l'Etat futur pourra fonder la liberté collective sans accumuler les contraintes individuelles, je pense qu'il n'est adversaire si déterminé qui ne se rallie à ces doctrines. Mais, comme il le dit lui-même, et je ne puis mieux finir qu'en citant ces belles paroles : « Le problème de la liberté et de la justice est gros d'une infinité peut-être de problèmes de détail dont nos problèmes sociaux actuels ne sont qu'une part, et la moindre. Il faudrait dire alors que la *Question sociale* ne se résoudra jamais. Elle n'est que l'inquiétude perpétuelle, le noble et insatiable tourment qui nous contraint de poursuivre un idéal à jamais irréalisable en son intégrité. »

§

Le Général Dumas, par M. d'Hauterive. — C'était un général. Comme tous les généraux ? — oh non ! D'abord il était mulâtre, gigantesque et de force colossale, puis il était jeune, puis il s'exposait aux coups en avant de tous les siens, puis il ne pillait pas les provinces qu'il était chargé de gouverner, et mettait les griveleurs à la porte, puis il qualifiait, en une lettre officielle, le chef d'état-major général Berthier de J... f..., puis il tenait tête à Bonaparte, puis il aimait sa femme et ses enfants, et enfin ayant commandé et administré en Italie en 1797, il mourut sans le sou.

MARCEL COLLIÈRE.

FOLKLORE

La Tradition en Poitou et Charentes : Art populaire, Ethnographie, Folklore, Hagiographie, Histoire : Librairie de la Tradition Nationale, 10 fr. — Paul Sébillot et Tasserat-Radel : *Table alphabétique des dix premières années de la « Revue des Traditions populaires » (1886-1895)*, Emile Lechevalier, 3.50. — *Mélusine*, Juillet-Août 1897. — Pol de Mont : *Van Jezus*, Tekningen van Karel Doudelet, Anvers, J.-E. Buschmann. — Jean Capart : *Le Double*, d'après Maspéro (*Revue de l'Université de Bruxelles*, Mai). — Saint Vincent Ferrier : *Le Moine et l'Oiseau*, traduction de Victor Balaguer (*Le Spectateur Catholique*, Juillet). — *La Fille sans mains* (*La Lutte*, Juillet).

Il y a une *Société d'ethnographie nationale et d'art populaire*, laquelle se propose « la restauration de la vie provinciale par l'art et les mœurs ». Plus clairement, cette société voudrait préserver la province de la civilisation parisienne, et que les Limousins ou les Bretons gardassent au moins quelques traits de leur vieille originalité. Une telle ambition me semble démesurée ; ni une Société, même formée de gens actifs et intelligents, ni des publications comme le présent tome, ni des discours ne peuvent entraver l'évolution des mœurs. Le Poitou d'aujourd'hui diffère de celui du XVIII^e^ siècle, mais croit-on que le Poitou de l'an 1750 fût tout pareil à celui que visita Monconnys ? C'est le travers des folkloristes, et aussi des historiens, et aussi de tout le monde, de considérer le passé tel qu'une époque immobile pendant laquelle les mœurs et les coutumes furent éternellement stagnantes. Ils ne réfléchissent pas que le langage, les usages, les costumes, les superstitions, les fêtes locales, tout ce qui fait le caractère d'une province est transitoire, mobile, non moins que la mode qui régit les civilisations plus élevées. Il n'y a pas le passé, il y a des centaines de passés ; les mœurs parisiennes ou provinciales de notre siècle paraîtront dans cent ans aussi originales à nos arrière-neveux que nous paraissent, à nous, les mœurs décrites par Casanova, par Rétif de la Bretonne ou par Mercier. Lorsque, dans quelques siècles un bibliomane prouvera que les livres les plus souvent imprimés de nos jours sont la *Cartomancie dévoilée*, l'*Oracle des Dames*, le *Dragon rouge*, le *Grand Albert* et le *Langage des fleurs*, on verra que l'époque qui inventa l'étude du folklore aura été une des plus belles matières à folklore que puisse rêver M. Gaidoz ou M. Sébillot. Il y a actuellement à Paris plus de cent souffleurs dont les alchimiques fourneaux ne s'éteignent ni jour ni nuit ; on peut, dit-on, estimer à plus de quinze cents le nombre des somnambules qui vivent de leur métier, sans nombrer les occasionnelles, celles des loges et celles des galetas ; le succès de Mlle Couësdon prouve que nous vivons en plein marécage de superstition ; le Pain de Saint-Antoine, exploitation admirable de la crédulité humaine, est une de nos institutions

les plus florissantes et les plus populaires : l'homme d'aujourd'hui est si crédule, tout en se vantant de son incrédulité, qu'on lui fait accepter du premier coup, sans nulle résistance, des inventions stupides, telles que la lorgnette de M. Pallain, simple attrape-nigauds, bonhomme que le spirituel directeur des Douanes met dans son cerisier pour faire peur aux moineaux, les fraudeurs. Le *credo quia absurdum* ne fut jamais plus en honneur, — et du moment que l'on conviait la Foule dans le cercle où l'on juge, il n'en pouvait être autrement.

J'espère donc que l'on fondera une Société d'ethnographie parisienne, car je ne comprends pas bien pourquoi l'on veut limiter le folklore à l'étude des mœurs qui se sont développées « loin de l'influence des centres urbains », car que le peuple soit poitevin ou parisien, il est toujours le peuple, et il faut pour l'amuser une littérature, un art, des facéties, des superstitions spéciales. Cependant, puisqu'il est convenu que le folklore est particulièrement ce qui est traditionnel, ce qui se transmet soit par l'exemple, soit par la parole, en des milieux illettrés où l'imitation a depuis longtemps étouffé les initiatives originales, il est clair qu'il faut s'adresser à la province et, en province, au paysan ; c'est là qu'on trouvera les matériaux les plus authentiques pour une histoire des mœurs populaires.

La Tradition en Poitou et Charentes est le premier recueil publié par la Société d'ethnographie nationale. C'est un musée. Voici la Flore avec les noëls, les chansons, les fêtes, les danses ; la Faune, avec les superstitions, la sorcellerie et ces deux êtres à demi légendaires, Gilles de Rais, Urbain Grandier. Parmi les contributions les plus intéressantes, il faut citer l'étude du R. P. Lhoumeau sur la Musique populaire à l'église ; l'auteur signale la beauté des anciens cantiques qu'il oppose à la platitude des édifiantes strophes imaginées par les « Messieurs » de Saint-Sulpice, qui ont donné leur nom à tout ce qui a dégradé et humilié l'art religieux en France ; les pages de M. Aug. Gaud sur les noëls et sur les chansons du pays Mellois ; toutes sortes de renseignements sur les danses, les spectacles populaires, l'art populaire, les superstitions médicales, les légendes, les croyances, l'habitation, les vêtements, les bijoux, les meubles, les jouets. Enfin ce gros volume, illustré d'images et de musiques est très beau et très utile ; quand nous en aurons une trentaine de pareils (un par province), nous connaîtrons mieux la France : cela en vaut peut-être la peine.

La **Revue des Traditions populaires** publie sa première table décennale. C'est un répertoire de cinq ou six mille mots grâce auquel, préalablement muni des dix tomes,

on peut savoir aussitôt ce que furent Cuchulin, Capraz, Dièves, Egobiche, Efflam, Glougourde, Kalewipoeg, Cado, Marc'h, Mandagot ou Marie Machée, personnages oubliés par la Biographie générale. Il y a vraiment beaucoup de choses dans cette collection.

M. A. Lefébure étudie dans **Mélusine** *la Vertu et la Vie du Nom en Egypte.* « Les anciens ont toujours attribué au nom une puissance particulière : « Celui qu'on appelle vient ; on m'appelle, me voici », dit un personnage des vieux contes égyptiens, et comme faire venir, c'est faire obéir, il a semblé aussi en magie et en thèurgie, par exemple, que l'énoncé d'un nom suffisait pour évoquer ou pour asservir son possesseur. » Certains sauvages cachent leurs noms ; certains dieux cachent leurs noms : le mot Jéhova n'est pas le vrai nom du dieu des Juifs (1) ; ce n'est, pour ainsi dire, qu'un pseudonyme ; chez les Chaldéens, un Dieu second, Ea, connaissait seul le nom du Dieu suprême. Les dieux dont on savait les noms étaient à la merci des évocateurs et des invocateurs, mais il fallait, enseignaient les gnostiques, que le nom proféré fût le nom pur, le nom tel qu'il avait été prononcé à l'origine de la parole.

L'auteur note en passant l'importance que Gœthe, Hugo, Balzac, Renan ont donnée aux noms. Gœthe disait : « Le nom est toujours le plus vivant et le plus beau représentant de la personne » ; et Renan : « Le nom de la personne c'est la personne même. » Le nom et la chose sont véritablement liés dans notre esprit, puisque le nom évoque fatalement l'image de la chose ; mais c'est tout ; et le même objet ayant dans les diverses langues humaines plus de mille noms différents, qui ont d'ailleurs changé plusieurs fois, on ne voit pas qu'il y ait une relation autre que fortuite entre le nom et la chose, pas plus qu'entre le nom et la personne. Les idées de Balzac à ce sujet étaient purement maladives. Quelques noms célèbres seraient ridicules s'ils n'étaient célèbres : les mots Corneille, Racine, Bossuet, par exemple, ne sont en rien représentatifs des génies qu'ils signifient maintenant. Napoléon aurait pu s'appeler Ernest Bonenfant. Mais Ernest Bonenfant aurait-il pu être Napoléon Bonaparte ? La théorie de Balzac pourrait peut-être se discuter encore.

Nous ne pouvons suivre M. Lefébure dans la partie purement égyptienne de son travail, d'ailleurs fort intéressant et nouveau sur plus d'un point.

(1) Ou, du moins, selon cette prononciation ou selon toute autre prononciation en usage. Nul n'a jamais su comment doivent se syllaber les quatre lettres mystérieuses ; M. Papus l'ignore sans doute lui-même, car le « nom de Jahvé donne au mortel qui en découvre la vraie prononciation la clef de toutes les sciences divines et humaines. » (*Le tarot des Bohémiens*, p. 22.)

Van Jezus est un petit poème de l'excellent poète flamand Pol de Mont, dans le goût des anciennes légendes rimées ; il se compose de cinq parties : L'Annonciation, A Béthléem, L'Adoration dans l'étable, La fuite en Egypte, A Nazareth. Les sept dessins de M. Doudelet, toujours selon le mode archaïque, sont très agréables, bien ordonnés, bien dans le ton et posés d'une main sûre.

Le «**Double**» c'est l'âme ; c'est du moins la première forme de l'âme, l'embryon de Psyché. M. Maspéro le définit :

« Un second exemplaire du corps, en une matière moins dense que la matière corporelle, une projection colorée, mais aérienne de l'individu, le reproduisant trait pour trait, enfant s'il s'agissait d'un enfant, femme s'il s'agissait d'une femme, homme s'il s'agissait d'un homme. »

Le double pendant la vie est en quelque sorte confondu avec le corps qui lui sert de soutien et n'est visible que par aventure ; mais à la mort il se sépare de la partie matérielle de l'homme et continue dans la tombe la vie commencée sur terre. Il n'y a pas de solution de continuité dans le cours de l'existence. « On mourait comme on se mariait, et, pas plus que le mariage, l'ensevelissement n'interrompait l'existence de l'individu. »

Un moine sacristain de l'église abbatiale, ayant quelques instants libres avant de sonner la messe, s'en va vers un bois voisin et s'y extasie à entendre la merveilleuse chanson d'un oiseau inconnu. Il regagne l'église pour, lui semble-t-il, l'heure exacte de son obédience, mais tout a changé ; il ne reconnaît ni le lieu, ni les hommes. On l'interroge, on s'enquiert et d'après les registres consultés, on découvre qu'un moine de ce nom fut bien sacristain de ce monastère, mais cinq cents ans auparavant. Le sacristain avait passé tout ce temps à ouïr « chanter le rossignol ». Tel est **Le Moine et l'oiseau**.

Ce petit conte anodin, qui n'a pas été, remarque inutile, inventé par le célèbre missionnaire dominicain, est connu en beaucoup de pays. La version que nous avons résumée prouve qu'il était populaire au XIV^e^ siècle ; Vincent Ferrier s'en servit sans doute comme d'un thème pour un de ces sermons improvisés par lesquels il émouvait les foules. Maurice de Sully rapporte ce conte ; Lecœur l'a recueilli dans son *Bocage normand* et l'abbé Grivel dans ses *Chroniques du Livradois*. Il en a paru quatre ou cinq versions dans la *Revue des Traditions*. M. Balaguer ajoute à sa traduction : « Telle est la légende mystique de saint Vincent Ferrier... ». Le conte trouvé en Auvergne par l'abbé Grivel est identique à cette légende « mystique », mais plus développé, plus intéressant. Il s'agit aussi d'un oiseau dont la beauté séduit le moine qui se met

à sa poursuite, sans l'atteindre, puis s'en revient, persuadé que son absence n'a été que de quelques heures. Bénédictin, il retrouve son couvent habité par des Minimes. Après de difficiles explications, on découvre dans les archives qu'un certain père Anselme disparut un jour, il y a environ deux cents ans, et qu'on ne l'a plus jamais revu. Terrifié, le père Anselme s'enfuit une seconde fois et, — comme disent les marins — il est loin s'il court encore.

La **Lutte** publie une traduction, par Louis Delattre, l'excellent conteur wallon, de la version de la *Fille aux mains coupées*, recueillie par les frères Grimm.

I. Drexelius.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

L'Initiation (Juillet). — Nouvelles diverses.

Le numéro de juillet de l'**Initiation** est on ne peut mieux composé. Il contient deux superbes études : l'une de M. Jean Tabris sur la *Qabbalah initiatique*, l'autre de M. Guymiot sur la *Philosophie Indoue*. Le Dr Fugairon y publie également une originale lettre adressée à M. Fabre des Essarts, sur laquelle nous reviendrons ; Michaël, la fin d'un conte bien écrit et d'un symbolisme transparent : *Les trois portes du Temple* ; un homme pubère, une *Introduction à l'étude de la Science vivante*, d'après les œuvres de Louis Michel (de Figanières) ; un dignitaire de la F. T. L., une réponse à l'une des précédentes lettres du Dr Fugairon ; enfin Papus, une longue et très intéressante étude : *Catholicisme, Satanisme et Occultisme*.

En cette étude, M. Papus analyse et reproduit d'abord les principaux passages du discours de M. Léo Taxil ; puis montre que les naïfs lecteurs ont été prévenus, dès le début, de la colossale fumisterie dont ils ont été les victimes, par plusieurs écrivains, entre autres par des occultistes, et finalement dévoile la mystification que d'inattendus imitateurs de M. Léo Taxil essaient d'accréditer dans le public. Ces mystifiés, qui aspirent à devenir mystificateurs à leur tour, ne sont autres que MM. de la Rive (de son vrai nom *Clarin, Vivant-Pierre-Abel*, né le 4 avril 1875 à Chalons, Saône), le chanoine Mustel et un autre écrivain (?) dont M. Papus ne donne pas le nom.

« Furieux, écrit ce dernier, d'avoir été joués comme des bébés par Taxil, ces messieurs voudraient bien remplacer le Palladisme défunt par quelque chose, et ils ont découvert le Martinisme et l'Occultisme, oubliant, les malheureux, que cette découverte est encore le produit de la riche imagination de l'immortel auteur de *Pélagie, culotteuse de pipes*, j'ai nommé Léo Taxil.

» On parle de créer une revue spécialement consacrée à fouiller les sombres mystères de l'Occultisme et à découvrir enfin ce diable à tête de bouc que je passe pour évoquer le vendredi.

» J'ai l'honneur de prévenir les organisateurs de cette joyeuse fumisterie qu'ils vont au-devant d'un échec encore plus retentissant que le premier.

» Les Martinistes sont des philosophes et des croyants sincères ; leurs ancêtres se sont fait tuer par Robespierre pour tâcher d'écraser le jacobinisme naissant, et leurs descendants continuent la bataille. Mais les Martinistes ne sont ni des sectaires politiques ni des sectaires religieux, car ils ne s'occupent ni de politique ni d'une confession spéciale.

» Ces attaques ridicules de MM. de la Rive, Mustel et Cie contre ces philosophes ne peuvent que les honorer parce que les dits philosophes ont crié dès le début de l'histoire Taxil «casse-cou» et ne se sont pas laissés berner comme des enfants... »

— Je reviens à la lettre du Dr Fugairon. J'en reproduis la fin :

« Notre conception de la destinée humaine, écrit-il, est diamétralement opposée à celle du bouddhisme. « Les philo» sophies d'Europe, nous dit M. Guymiot, conseillent la mar» che tranquille sur la route de l'existence, comme forçat de » la manifestation ; les philosophies d'Orient conseillent de » s'évader de cette route pour entrer dans le domaine du » grand repos. »

« Les philosophies d'Europe, dirons-nous à notre tour, étant de nos jours arrivées à la certitude de l'existence d'*individus réels* impérissables, ne peuvent pas conclure à leur absorption dans la substance universelle comme cela devient logique, *dans le panthéisme*. Dans cette doctrine de l'enfance de l'esprit humain, les individus ressemblent à des fragments d'écume qui se forment pour un temps sur la crête des vagues de l'Océan pour se transformer et disparaître après à jamais.

» En second lieu, si les philosophies de l'Orient ont conseillé de s'évader de la route de l'existence, c'est parce que, ne connaissant pas le vrai système du monde, ils ont comparé toute existence à l'existence terrestre pleine de douleurs et de déceptions, ce qui leur a fait dire : qu'il vaut mieux n'être pas que d'être. Mais notre notion du monde est différente de la leur ; et nous concevons des degrés de l'existence extra-terrestre parfaitement heureux et enviables. De sorte que ce n'est pas l'anéantissement que nous rêvons, mais l'existence supérieure de plus en plus parfaite, l'activité rendant heureux d'exister et non le grand repos, c'est-à-dire le néant. Inutile de venir nous raconter que le *nirvâna* rêvé par

les bouddhistes n'est pas l'anéantissement. La connaissance des textes et la critique philosophique ont depuis longtemps fait justice de cette assertion soutenue de temps en temps par des ignorants, prétendus initiés à une prétendue doctrine secrète, de certains prétendus savants mystérieux habitant les régions inaccessibles du Thibet. »

Il y aurait beaucoup à dire sur ce fragment d'article. Nous ne ferons qu'une remarque et nous ne relèverons qu'un point.

L'auteur nous paraît, en général, par trop affirmatif. Voilà la remarque et voici le point : *Le nirvâna est-il l'anéantissement ?*

Je ne sache pas que jamais occultiste ou théosophiste ait écrit que le *nirvâna* était l'anéantissement. Voici une preuve du contraire :

« L'union d'*Ahamkara* (principe du moi, de l'égoïsme, la raison personnelle) et de la conscience est indestructible. La philosophie indoue proclame donc la permanence du Moi. »

Qui est-ce qui dit cela ? Précisément M. Guymiot, dans un article qui précède la lettre du Dr Fugairon.

Au surplus, nous prierons le lecteur et M. Fugairon, en particulier, de lire, dans le *Lotus Bleu* d'août 1896, l'article de M. Luxâme : *Sous l'arbre Boddhi : Vers l'Insaisissable*, ou l'extrait que nous en avons donné dans le *Mercure de France* d'octobre.

La conclusion de M. Fugairon vient de ce qu'il confond être et exister. Il ignore qu'on peut être et ne pas exister. Il ne voit l'être que sous une seule face, que sous un seul mode général : l'*existence*. Or, comme toute chose a un côté externe et un côté interne, l'être a une autre face, un autre mode général d'être, que j'appellerai comme M. Guymiot : *inistence*. L'être inistant, c'est l'être intérieur, l'être en soi, l'être immuable, l'être nirvânique. L'être existant, c'est l'être extérieur, l'être en proie à l'illusion, au changement, l'être en perpétuel devenir, l'être mayâvique des Hindous. L'*Inister* et l'*Exister* constituent donc l'*Etre total*, le *Tout*. Entre l'*Inister* et l'*Exister* proprement dits, il y a une partie intermédiaire, neutre, de l'Etre, où celui-ci n'iniste plus et où il n'existe pas encore. C'est le *passage de l'inistence à l'existence*.

Nous passerons sur les plans de l'inistence, quand nous aurons échappé à la chaîne des renaissances.

Les philosophies d'Europe, certaines du moins — désignent par non-être, non le pur néant, mais l'Espace potentiel, l'être inistant, et par être, l'être existant. Par contre les philosophies d'Orient considèrent que le véritable être est l'être inistant (1), immuable et que le non-être est l'être existant.

(1) Pour éviter cette confusion, nous croyons qu'il serait bon que la philosophie adoptât le terme *inistence* et qu'elle réservât le terme de non-être pour exprimer la négation absolue de l'être.

Les unes placent le bonheur dans l'inistence, les autres dans l'existence. Voilà ce qui les différencie essentiellement.

Encore un mot. Aux philosophes qui ne conçoivent l'être qu'existant, autrement dit que l'être en perpétuel devenir, nous nous permettons de leur poser cette question : Si l'Etre, les êtres progressent indéfiniment, ainsi que semble l'admettre M. Fugairon, d'où tirent-ils ce dont ils s'accroissent au fur et à mesure de leur développement ? Du néant, apparemment, puisqu'ils n'admettent pas l'être inistant, cette racine, cette base, cet appui de l'être existant. Hier le Tout aurait été moindre qu'aujourd'hui et aujourd'hui il serait moindre que demain. Donc il y aurait du vide quelque part. Ils ne s'attendaient pas, certes, à ces conséquences logiques de leurs systèmes.

Nous croyons, nous, au contraire, que le Tout, c'est-à-dire l'Etre total, est toujours *équivalent à lui-même*, en équilibre. Il est dans un éternel présent. Le présent égale le passé, égale l'avenir, ou leur est tout au moins équivalent. Perpétuellement il est des êtres qui sortent de l'inistence pour parcourir les routes de l'existence et perpétuellement il en est qui sortent de l'existence pour rentrer dans l'inistence.

*
* *

Nouvelles diverses. — Le masseur-magnétiseur Mouroux, poursuivi pour exercice illégal de la Médecine, par le *Syndicat des médecins de l'arrondissement d'Angers*, a été acquitté. Le Syndicat était soutenu par l'*Union des syndicats médicaux de France* et par l'*Association générale des médecins de la Seine*. Le docteur Grippat, représentant le Syndicat, a interjeté appel. Mal lui en a pris. Le jugement du Tribunal correctionnel a été confirmé.

— La ville de Gorlitz (Silésie) se propose d'ériger un monument au grand mystique Jacob Bœhm. M. Heyne, bourgmestre de Gorlitz, est chargé de recevoir les souscriptions.

— L'*Initiation* annonce, d'après le *New-York Journal*, la mort du célèbre guérisseur, François Schlatter. C'est un jeune vacher mormon qui a retrouvé son squelette à vingt-cinq milles de Casa Grande.

— La même revue publie un appel en faveur des Arméniens et les Statuts du Syndicat de la Presse spiritualiste de France, qui vient de se constituer (Siège Social : 23, rue Saint-Merri, Paris).

Jacques Brieu.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esthétique. — H. S. Chamberlain : *Le Drame Wagnérien*, Fischbacher, 3.50. — H. Imbert : *Rembrandt et Richard Wagner. Le Clair-Obscur dans l'Art*, Fischbacher, 1.25. — P. Nebout : *Le Drame romantique*, Lecène et Oudin, 5 fr.

Histoire. — A. Aubert : *Le Brave Crillon (Faits en Franee, de 1541 à 1631)*, Lechevalier, 1.25. — A. Dayot : *Journées révolutionnaires, 1848*, 2e partie (avec grav.), Flammarion, 3.50. — P. Guillon : *La Mort de Louis XIII*, Fontemoing, 5 fr. — L. Lecestre : *Lettres inédites de Napoléon Ier (an VIII-1815)*, 2 vol. Plon, 15 fr. — F. Rocquain : *La Cour de Rome et l'Esprit de réforme avant Luther* (tome III). *Le Grand Schisme*, Fontemoing, 12 fr. — J. Turquan : *Le Monde et le Demi-Monde sous le Consulat et l'Empire*, Librairie Illustrée 3.50.

Littérature. — P. André : *L'Indifférence et l'Injustice belges en matière littéraire*, Bruxelles, Lamertin, 0.50. — Princesse A. Cantacuzène : *Croquis Russes*, Fischbacher, 3.50. — Fleuriot-Kérinou : *Zénaïde Fleuriot. Sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, Hachette, 4 fr. — Victor Hugo : *En Voyage : Alpes et Pyrénées*, Soc. Fr. d'Ed. d'Art, 2 fr. — Victor Hugo : *En Voyage : France et Belgique*, Société Fr. d'Ed. d'Art, 2 fr. — A. Roussel : *Lamennais intime*, Lethielleux, 4 fr. — Ch. Glinel : *Le Poète Félix Arvers*, Reims, Michaud, 6 fr.

Poésie. — Henry Baudin : *Les Préludes*, préface de Louis Duchosal, Genève, édit. de « La Montagne ». — François Devienne : *Le Chemin*, Bibl. du « Réveil de France », 3.50. — A. Gisaide : *Poèmes romanesques*, Lemerre, 3 fr. — Maxime Lorin : *Tentative*, Société Libre d'Edit., 1.50. — A. Marquiset : *Chansons poudrées*, Lemerre, 3 fr. — Urbain Mengin : *Fleurs et Rêves*, Fischbacher, 2 fr. — Mme Vve Mischell : *L'Ame française*, Libr. Nouvelle, 3.50. — H. Vaschalde : *Chansons populaires du Vivarais*, Lechevalier, 2 fr. — P. Detouche : *Les Revers de leurs Médailles*, Girard. — Léon Hennebicq : *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui*, Bruxelles, Lacomblez. — Jacques Nervat et Marie Caussé : *Cantiques du Cantique*, Toulouse, « l'Effort ».

Publications d'Art. — Mesplès : *Danses de Paris*, 8 pl. lithogr., Imp. des Artistes lith., 2.50. — C. Vuillermet : *Notre-Dame de Paris*. Fantaisies archéologiques et historiques de Victor Hugo, Fischbacher, 2.50. — XXX : *Notice descriptive et historique sur les vitraux de l'église de Lhuitre*, Lhuitre, chez l'abbé Bernard, 1.50.

Roman. — Louis Avennier : *L'Epreuve*, Genève, Bibl. des

« Pages Littéraires », 3.50. — Henry Bérenger : *La Proie*, A. Colin, 3.50. — Claude Berton : *La Conversion d'Angèle*, Fasquelle, 3.50. — H. Conti : *Guignol*, ill., Fasquelle, 3.50. — Ernest Daudet : *Pauline Faussin*, Plon, 3.50. — Armant Dayot : *Le Long des Routes* (récits et impressions), Flammarion, 3.50. — Arnold Goffin : *Hélène*, Bruxelles, Lamertin. — Victor Joze : *La Tribu d'Isidore, mœurs juives* (couverture de Toulouse-Lautrec), Antony, 3.50. — Georges Lebacq : *Nuits subversives*, Bruxelles, J. Janssens. — Louis Létang : *Le Drame de Rochegrise*, Calmann-Lévy, 3.50. — Jehan Marchadier : *Esthète*, dessins de Louis Nadol, Société Libre d'Edit., 1 fr. — Paul et Victor Margueritte : *Poum, aventures d'un petit garçon*, Plon, 3.50. — Richard O'Monroy : *Dix minutes d'arrêt*, Calmann-Lévy, 3.50. — E. Niémaud : *Un Homme*, Flammarion, 1 fr. — G. de Pierrefeux : *Les Martyrs de l'Episcopat*, Flammarion, 3.50. — J. Pravieux : *Ami des Jeunes*, Plon, 3.50. — Jacques Saint-Cère : *La Noce sentimentale*, Ollendorff, 3.50. — Jacques Sautarel : *Amants en révolte pour l'Idée sainte*, Société Libre d'Ed., 3.50. — A. Theuriet : *Lilia*, Borel, 1 fr. — J. Vincent : *Ame d'Artiste*, Plon, 3.50. — Paul Bourget : *Voyageuses*, Lemerre, 3.50.

Sociologie. — Bornstjerne Bjornson : *Monogamie et Polygamie* (trad. de Aug. Monnier et G. Montignac, préface d'Emile Faguet), Stock, 1 fr. — E. Boutmy : *Le Développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre*, nouv. édit., A. Colin, 3.50. — F. Clerget : *Le Travail et l'Argent*, Bibl. de l'Association. — Dr A. Depierris : *Physiologie sociale. Le Tabac qui contient le plus violent des poisons, la Nicotine, est-il cause de la dégénérescence physique et morale des sociétés modernes ?* Flammarion, 5 fr. — Henri Feuillet-Streiff : *Synthèse psychologique*, Société d'Edit. Scientifiques.

Théatre. — A. Bernède et A. Fijau : *Marie Fouré*, opéra en 5 actes, Péronne, Poullin, 2 fr. — G. Fabius de Champville : *Le Crime nécessaire*, monologue, F. de Launay, 1 fr. — Jules Case : *La Vassale*, pièce en 4 actes, Ollendorff, 3.50. — Romain Coolus : *L'Enfant malade*, pièce en 4 actes, « Revue Blanche », 2 fr. — Louis Gallet : *Les Fêtes d'Appollon*, prologue en vers, Lemerre, 1 fr. — Stanislas Millet : *Prométhée libérateur*, drame antique, Ollendorff, 2 fr. — Hugues Rebell : *La Clef de Saint Pierre*, ballet en 5 actes et 8 tableaux, frontispice d'Armand Rassenfosse, illustrations de Henry Detouche, Andhré des Gachons, Joseph Sattler et Ulm, Bibl. Artistique et Littéraire, 4 fr.

Divers. — Jean Ajalbert : *L'Auvergne*, avec 400 illust., Société Fr. d'Ed. d'Art, 23 fr. — J.-G. Freson : *Terre Germa-*

nique, études sur l'art, les mœurs, la politique, Alcan, 6 fr. — L. Schneider (Le Pompier de Service) : *A Douche que veux-tu*, impressions de théâtre, Flammarion, 3.50. — XXX : *Le Triomphe de Lourdes*, Flammarion, 3.50. — XXX : *Le Triomphe du Christ*, Flammarion, 3.50.

§

Littérature Etrangère. — Carlos Alfredo Becu : *En la plenitud de los extasis*, Buenos-Aires, « La Vasconia ». — Alberto Cantoni : *Pietro et Paola con seguito di bei tipi, novelle critica*, Florence, Barbera, 2 fr. — Eugenio de Castro : *A Nereide de Harlem*, dessins de L. Battistini, Coimbre, typogr. auxiliar d'escriptorio. — XXX : *La Barbarie Gubernementale en Espana*, Brooklin-New-York, « El Despertar », gratis.

Traductions. — L'abbé P. Fassotte : *Dies iræ* et *Libera* (traduits en vers), Bruxelles. — Dr Scheicher : *Le Clergé et la Question Sociale*. Etude de morale sociale. Trad. de l'allemand par C. Morel., Bruxelles, Société Belge de Librairie, 3.50. — W. Shakespeare : *Macbeth*. Texte critique et traduction par Ad. Beljame, Hachette, 5 fr.

Mercvre.

JOURNAUX ET REVUES

Le Réveil de la Gaule (mars à juillet). — *L'Ermitage* (août). — *La Revue Encyclopédique* (24 juillet). — *La Revue d'Art dramatique* 1er août). — Memento.

C'est une des premières et des plus visibles et des plus tristes conséquences du régime démocratique égalitaire que les esprits inquiets, les hommes à idées y sont tenus à l'écart et à peine tolérés dans une solitude. Toute notion inapte à être immédiatement assimilée par l'estomac intellectuel du peuple (le cerveau populaire est une sorte d'estomac), toute notion de digestion un peu difficile ou seulement d'aspect nouveau ou singulier est naturellement rejetée dans la catégorie des paradoxes, des imaginations bizarres, des « originalités », en un mot ; et rien n'est plus odieux à un démocrate que l'originalité. L'originalité riche est odieuse ; l'originalité pauvre est risible. A notre époque, l'homme est perdu qui, sans le soutien de l'or, sans l'appui d'une solide société financière, se permet d'avouer aux oreilles malveillantes de la foule bourgeoise ou prolétaire un désir fier de se réaliser hors des voies communes. M. Baffier tenta d'abord, pour peu de temps, la voie commune. De même que tous ces pauvres diables de sculpteurs municipaux qu'on voit vivoter de petites commandes patriotiques : Aux morts de Bar-le-Duc, de Frouard, de Vitry, de Lunéville, de Marainviller, d'Emberménil (toutes

les stations de la ligne de l'Est y ont passé), M. Baffier se fit ordonner un bronze d'art. C'était l'effigie de Marat, sujet peu récréatif, modérément sculptural et plus propre à égayer la cheminée de M. Deibler qu'un jardin plein de fleurs, d'enfants et de moineaux. Ce Marat eut des aventures (son auteur aussi), et M. Baffier passa désormais pour le Marat de la sculpture. Le bas-relief, *Le Vin* lui fera une meilleure réputation et lui vaudra un autre nom : le Puget des vignerons ou le Michel Colomb des paysans. Mais le sculpteur semble un peu découragé et c'est par l'écriture qu'il veut maintenant nous communiquer ses idées.

Je reçus, il y a bien déjà deux ans, un petit livre assez mal imprimé, d'aspect provincial et appelé : *Les Marges d'un carnet d'ouvrier*. C'était, à propos de l'invention « bien démocratique » (et bien oubliée) des musées du soir, soixante pages pleines des idées les plus hardies, les plus originales et les plus sensées. L'influence mauvaise du musée sur l'art et du machinisme sur l'ouvrier y était exposée avec vigueur et même avec fougue. M. Courajod se serait cru en plein pays de la folie ; je me sentais, au contraire, dans une atmosphère un peu agitée, mais saine et chaude. Depuis ce moment, je n'ai pas omis de lire, à l'occasion, les écrits de M. Baffier. On les trouve, par morceaux, le plus souvent assez longs et quelquefois un peu diffus, dans une revue trop peu connue, **Le Réveil des Gaules**. C'est là que se continue la publication de ces *Marges* toujours intéressantes et œuvre d'un homme qui est à la fois, non pas un ouvrier, mais un artisan et un paysan. M. Baffier regrette le temps où les métiers étaient un art, tandis qu'à cette heure ils ne sont plus qu'une industrie. Il nous montre que même l'agriculture était un art, jadis, et que du jour où elle a cessé d'être cela, le jour où la terre est devenue une vulgaire matière à produire de l'argent, il y a eu un abaissement dans la vieille dignité et dans la vieille liberté de la vie provinciale. « La terre doit être cultivée pieusement, avec religion. » Ainsi prêche M. Baffier dans les campagnes du Berry. Il prêche noblement.

J'ai remarqué ceci : il remplace toujours l'expression « gallo-romain » par « gallo-franc ». Il n'aime pas les Latins. La seconde expression n'est pas plus totalement juste que la première, mais elle a le mérite de nous rappeler que c'est au mélange abondant de sang germain (et scandinave) que les Gallo-Romains doivent les qualités qui les différencièrent dès l'origine à la fois des Allemands et des Italiens. Nous ne sommes pas un peuple latin ; nous sommes des barbares à demi-latinisés : ici le Latin surplombe ; là, le Barbare. Baffier est un barbare, solide, têtu et brave.

Dans l'**Ermitage**, il faut lire avec soin un vigoureux article

de M. Hugues Rebell, *Une Réhabilitation de la vie*. Pages d'un bel aristocratisme et bien agréables. On est transporté dans un monde d'idées enfin claires et raisonnables : « Le *devoir présent*, dit un des personnages, est de guérir les vignes malades et de replanter les vignes détruites, afin d'enivrer la France entière... » Voilà donc des paroles qu'on peut entendre sans rougir ! « Les stupides bourgeois de la Révolution ont voulu fonder une société sur l'Instruction et la Faim obligatoires... » Je prie qu'on réfléchisse. Méditation. La morale gratuite et le blé traqué à la frontière comme un malfaiteur ! La géographie gratuite et le vin plus cher que le sang ! Tapez sur le peuple ! Plus fort ! La bête ne mord plus ; elle vote.

Le numero 203 de la **Revue Encyclopédique** est un très fort et très beau fascicule où les meilleurs écrivains du pays ont résumé l'histoire passée et présente de la Belgique. Nombreuses gravures montrant les monuments, les œuvres d'art, les paysages. Articles de MM. Lemonnier, Eekhoud, Mæterlinck, Demolder, Mockel, Verhaeren, Maus, Picard, Ruijters, etc.

La **Revue d'Art dramatique**, jolie d'aspect, maintenant, avec sa couverture élégante et ses vignettes très décoratives, nous donne une bibliographie complète de feu M. Henry Meilhac. Ce dramaturge ingénieux ne manqua que de deux points la centaine de pièces. Espérons qu'on retrouvera deux petits manuscrits en quelque tiroir. Le cent doit y être. Deux pièces et demie par an, la plupart en un acte. C'était un modéré. De ses treize collaborateurs, le plus mémorable fut M. Halévy, et tous deux, sans Offenbach, ne seraient guère devenus plus illustres que M. Ch. Narrey ou M. Nuitter. De cette turpide parodie, la *Belle Hélène*, maintenant si bassement ennuyeuse, il restera sans doute un souvenir. Ils ne furent pas ordinaires, ces boulevardiers qui, pour la joie d'une galerie gallo-sémite, s'obstinèrent à confondre Hélène avec Métella et à faire danser le cancan national à « celle qui se tient devant nous dans sa grandeur et dans sa beauté » (Goethe). Ils s'élevèrent à la conception de la cascadeuse en même temps que Dumas arrivait péniblement à la notion, plus banale encore, de la femme honnête. « Ah ! que c'est beau, une femme honnête ! » comme s'exprime la baronne d'Ange. Cascade et vertu : toute une littérature de théâtre qui simule la littérature comme les petits papiers tombant des frises simulent la neige, la vraie neige des jours d'hiver, la neige des tempêtes et des avalanches.

R. de Bury.

Memento. — **Revue Socialiste** (juillet). — *Le Problème de l'Amour*, par Désiré Descamps : « Que nul ne se dérobe à la commune tâche et le monde cessera bientôt d'être une

« vallée de larmes » pour devenir un « Empyrée » distribuant la Science, la Paix et le Bonheur à tous les enfants de la Terre. »

Le Spectateur Catholique (juillet). — *De Francis Jammes à André Gide* : «... les *Nourritures terrestres*. Je n'y trouve point de remède pour mon état d'esprit... Que nous importe l'écho de tes fêtes, puisqu'au moment où tu les célébrais, quelques-uns de tes frères malheureux n'entendaient que le bourdonnement de leurs veines?... Ton rôle était de parler dans les habitations de tes humbles frères. Tu leur aurais dit : Je sais que vous n'êtes point heureux. Je veux manger avec vous de simples choses... »

L'Humanité Nouvelle (juillet). — *De la définition du Socialisme et de ses variétés*, par A. Hamon.

L'Œuvre (n° 1, juillet). « ... Conserver et perpétuer le goût, l'énergie morale, la saveur de terroir ; en un mot : le respect de l'atavisme idéaliste de la Province, demeuré trop longtemps sans réelle manifestation et sans rayonnement. » — Edité à Valence.

L'Aube (juillet). — *M. Anatole France et les antinomies du bon sens livresque*, par Charles Vignier : « ... C'est passé la cinquantaine, l'âge féminin de la ménopause, qu'il commencera à entrer dans sa jeunesse, à découvrir la vie. C'est de cette tardivité de leur auteur que ses livres les plus récents tiennent cet air de concombres dans un bocal, cette structure flétrie et ratatinée que l'observation populaire prête aux enfants de vieux. Mais rajeunir, c'est accroître le sentiment ; découvrir la vie, c'est dogmatiser pour soi le bon sens livresque. Aussi M. France s'armera-t-il désormais de la petite loupe du réaliste. De telle sorte qu'on pourrait écrire qu'il s'est élevé de Renan à M. Paul Alexis... »

Revue du Siècle (juillet). — *Trois Poètes lyonnais* : Victor de Laprade, Pierre Dupont, Joséphin Soulary, par Coste-Cabane.

Revue de Cavalerie (juillet). — *L'amour du Soldat*, par A. de C. (Cte de Comminges) : « ... Le type populaire du colonel Ramollot. Ce type, je crois, n'existe plus. Mais ce qui existe encore, et il en naît tous les jours, c'est l'officier froid, égoïste, étranger à ses hommes dont les noms ne réveillent en lui que l'idée d'un matricule et non une physionomie morale ; c'est l'officier à l'âme sèche dont la parole tranchante n'est jamais empreinte de cordialité, au sens étymologique du mot... Eh bien, il faut qu'ils disparaissent, qu'ils se transforment, qu'ils cherchent à pénétrer le sens des tendances nouvelles et qu'ils les dirigent, et qu'ils soient animés non seulement par l'amour de leur métier, mais par celui du soldat... »

Revue de l'Université de Bruxelles (juillet). — *La*

Langue et le Style, Esthétique littéraire, par Paul de Reul : « On entend répéter que le style, c'est l'homme, et que les grands écrivains font leur langue. En effet, les mots n'ont pas de signification précise ; la langue, vêtement élastique, se prête à l'effort de la pensée ; un Dante, un Rabelais peuvent l'élargir à la taille de leur génie; encore faut-il qu'ils aient certains ménagements, sans quoi l'étoffe trop tendue se déchire... »

Nouvelle Revue internationale (15 juillet). — *Poésies inédites* de François Ponsard :

Vous avez, je le sais, une âme toute bonne,
Qui n'offense jamais et qui toujours pardonne :
Jamais un mot amer n'a déposé son fiel
Dans votre pur langage aussi doux que le miel...

Journal des Gens de lettres belges (15 juillet). — *L'œuvre de Maurice Maeterlinck*, par J. Devallée : « Un certain nombre de nos contemporains trouvent un amusement frivole à lire et à écouter les extravagances symboliques de M. Maeterlinck... »

Le Temps (24 juillet). — *Les grandes misères de France*, par Emile Gebhart. — A propos de l'*Histoire de Philippe le Long* par Paul Lehugeur, l'auteur indique l'état des esprits au milieu des Fraticelles, des Pastouraux, de toutes les sectes et bandes qui parcouraient alors la France et que l'on persécuta durement. — (25 juillet) : *Le Tour d'Asie*, par Marcel Monnier : « Entre Kia-Ting et Omèi, dans le Szé-Tchouen, Chine du Nord-Est, le long des routes, les paysans, avides d'engrais, disposent d'élégants chalets fleuris, avec des inscriptions comme : Arrêtez-vous ici, l'ombre est douce! » ou bien : « Prenez le frais sous mes bambous ! » — (29 juillet) : *En Suède*, par Eugène Lautier : « Les Suédois aiment le chant et la danse. Voilà deux points qui nous mettent en garde contre les conclusions trop rapides qu'on voudrait tirer de notions courantes sur le puritanisme pointilleux des pays scandinaves. » — (30 juillet) : *Causerie scientifique* par Max de Nansouty. — Selon le vœu du célèbre électricien, M. Hospitalier, la Compagnie générale donnera aux voitures sans chevaux qu'elle se propose de mettre en route le nom de « *fiacres accumobiles* ».

L'Art Moderne (25 juillet). — *A propos d'André Gide* : « Ménalque,... tout ton livre me semble l'odyssée d'un être passif en quête d'un bonheur qui viendrait à lui, tandis qu'il resterait dans une perpétuelle inaction passionnée. Ce n'est pas vivre, c'est attendre la vie, et cette faiblesse me cause une tristesse ou un malaise, je ne sais, quelque chose comme quand je vois un beau tableau accroché de travers. »

Figaro (25 juillet). — *A Berlin*, par Jules Claretie. —

L'auteur note que l'Allemagne, sans négliger ses intérêts militaires, songe surtout à des conquêtes industrielles et, maintenant, vise, non plus la France, mais l'Angleterre.

Revue Bleue (25 juillet). — *Le Sifflet et la Claque,* par Louis Schneider. — (7 août) : *La Langue et le Théâtre à Naples,* par A. d'Agiout.

La Normandie artistique et littéraire (août). — *Edgar Quinet à Heidelberg (1826-1829),* par Lina Hilger. — C'est là qu'il se maria, un peu plus tard, avec Mima Moré. Il y avait connu Creuzer, Tieck, Boisseré et, dans un voyage à Weimar, entrevu Gœthe.

La Province Nouvelle (août). — *Louis Lumet,* par Charles Max : « ... Il doit être l'énergie et la palpitation de la Race, il est le poète, il est le Messie, il devient le Rédempteur et il est dans le Présent l'Homme Futur. Ainsi est Lumet... »

La Revue Socialiste (août). — *La Légende anarchiste : les origines chrétiennes,* par Auguste Chirac.

Le Monde Moderne (août). — *L'Enfance et la Vieillesse de Chateaubriand,* par E. Lenôtre.

L'Œuvre Sociale (août). — Sous ce titre : *La Joie de Vivre,* cette revue publie une liste de 68 personnes qui se sont suicidées du 1er juin au 25 juillet ; beaucoup de ces malheureux étaient des enfants, 13, 14, 17 ans ; plus de vingt avaient moins de vingt-cinq ans.

La Coopération des Idées (août). — Suite (et annonce de la fin prochaine) de l'*Enquête sur l'Idéal de demain.* — Critiques de G. Deherme : *Les Livres qui font penser.*

La Quinzaine (1er août). — *L'Evangile et le théâtre de Dumas fils,* par Gabriel Audiat : « ... Qu'on le veuille ou non, Dumas en effet, génie dominateur, a dans toute la force du terme été un *Maître*... Et voici que, quand on le croyait fini, par-dessus l'écroulement du théâtre libre, sa gloire a surgi plus éclatante que jamais... On va crier peut-être au paradoxe. Pourtant je n'hésite pas à le dire : le théâtre d'A. Dumas, en son principe au moins, me paraît plus près du christianisme que celui de Corneille ou de Racine... »

Nouvelle Revue (14 août). — *Les Femmes auteurs et les femmes poètes en Pologne,* par le Conte V.A. Wodzinski : « Mme Élise Orzeszko a la première tiré le roman polonais de l'ornière de la banalité où il se traînait jusqu'alors. » Née en 1842. A la notice est jointe l'analyse détaillée du principal roman de cette dame, *Meïr Ezofowicz,* qui se passe en Lithuanie dans une petite ville juive.

Revue des Deux-Mondes (1er août). — *Essais de littérature pathologique III. L'Alcool : Edgar Poe,* par Arvède Barine : « Son domaine a été l'un des plus restreints parmi tous

les écrivains qui comptent. En revanche il y a été unique, et en art c'est l'unique qui importe et qui importe seul. »

Revue Blanche (1er août). — *Nietzsche contre Wagner*, trad. de H. Lasvignes : « Parsifal est une œuvre de rancune, de vengeance, empoisonneuse secrète qui s'attaque aux principes de la vie, une œuvre mauvaise. Prêcher la chasteté est une œuvre mauvaise. Prêcher la chasteté est une provocation à la contre-nature. Je méprise quiconque ne ressent pas Parsifal comme un attentat contre la morale. »

Revue des Revues (1er août). —*Sur l'Art de Longévité* par S.S. Léon XIII. — Poème en vers latins, avec traduction par Boyer d'Agen :

Quo victu immunem morbis et robore vitam
Ducere florentem possis...

L'éminent pape donne en style salernien les moyens de vivre longtemps : vin, œufs, lait, miel, fruits, « la liqueur que composent les grains torréfiés »,

Postremo e tostis succedat potio baccis.

Figaro (3 août). — *Lettre d'Abyssinie*, par Henri d'Orléans : « J'apprends une coutume galla curieuse : l'adultère légal Un homme convoite une femme mariée ; il lui envoie des présents, lui fait la cour. Si elle accepte, le mari est averti et doit accepter aussi. »

Mémorial de la Librairie française (3 août). — *La Patente des périodiques* :

« Si la patente est peu élevée, le montant des recettes opérées par le fisc, déduction faite des frais d'assiette et de recouvrement, sera presque dérisoire et ne suffira pas pour excuser cette atteinte aux droits de la pensée.

» Si, au contraire, le taux de la patente est élevé, les trois quarts des organes périodiques se trouveront dans l'impossibilité de payer et disparaîtront. Il suffit de vivre dans le monde de la presse pour savoir que la presque totalité des organes périodiques sont créés dans un but absolument extra-commercial, et ont un budget très minime. Fort peu d'entre eux arrivent à couvrir leurs frais et n'existent que par des efforts persévérants de la part des fondateurs, qui s'y consacrent par dilettantisme aux dépens de leur temps et de leur argent... »

Bulletin de la Presse (5 août). — *Les Quotidiens de Londres*, par A. Billiard.

La Critique (5 août). — *L'Art nouveau*, par Eugène Grasset : « ... Il s'agit de remplacer des formes anciennes très riches et très élégantes, mais dont nous ne comprenons plus le sens, par des formes tout aussi riches et élégantes que nous devons tirer des nécessités de notre temps, de l'emploi rai-

sonné de la matière et de l'ornement tiré de la nature.. Nous n'avons qu'une chose à faire, consulter l'usage présent, l'utilité des objets et les orner au moyen de formes puisées dans la nature, en tenant compte de la matière employée. »

Revue Encyclopédique (7 août). — *Les Poètes*, par Charles Maurras. — Analyse des dernières œuvres de Frédéric Plessis, Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin : « ... Ce qu'il y a de particulièrement volontaire, de résolu, de mâle, d'un peu rudement vertueux dans le génie et dans la volonté de M. Frédéric Plessis. » Nombreuses citations :

Dis-moi, te souviens-tu de ce soir de septembre
Quand, pour mieux contempler l'embrasement des cieux,
Nous montâmes tous deux à la plus haute chambre
D'où, par-dessus les toits, voyaient au loin nos yeux ?...

Le Temps (7 août). — *La jeune Europe*, par Thomas Emery. — Critique du récent livre de Guillaume Ferrero; le jeune sociologue italien nous informe qu'en France dans quatre-vingt-dix-neuf mariages sur cent l'homme seul aime sa femme, tandis qu'à la femme son mari est parfaitement indifférent. Supériorités anglo-saxonne, allemande, scandinave, etc. etc.

Revue hebdomadaire (7 août). — *Neuf mois de captivité chez Ménélick*, par Giovanni Gamerra, ex-commandant du 1er bataillon indigène.

Le Journal (9 août). — *Une Enquête*, par Marcel Prévost. — L'auteur répond à l'enquête organisée par le *Budapesti Naplô* : Comment vous figurez-vous la femme du xxe siècle? Elle se rapprochera de l'anglo-saxonne ; tout faire et ne rien dire, hypocrisie, indépendance, égoïsme ; moins de tendresse et plus de raison, moins de passion et plus de sensualité... à moins, ajoute M. Prévost, que cela ne soit tout le contraire et que ne prédomine le modèle gallo-latin.

La Revue (10 août). — Chronique littéraire, par Edouard Beaufils. — Sur le boulevard et l'esprit boulevardier à propos de M. Meilhac.

Figaro (10 août). — *Une Soirée chez Madame Wagner*, par Charles Joly.

Le Sillon (10 août). — *Un Ecrivain Normand : Barbey d'Aurevilly*, par Paul Festugière : « Sans fortune, sans héritage, dernier rejeton d'une famille ruinée, il n'avait pas même la ressource de se retirer derrière ses haies, d'y vivre en gentilhomme et d'y trouver un but à son activité. Fait comme il l'était, de quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait aucun emploi extérieur qui pût lui convenir. Il en prit fièrement son parti, et s'étant mis lui-même au ban d'une société à laquelle il ne voulait rien demander, il résolut de vivre au milieu des hommes ainsi qu'un solitaire. »

Le Gaulois (12 août). — *Après les fêtes d'Orange*, par F... : « Je ne puis me retenir de déplorer que l'éducation publique ait à ce point rétréci les vues des meilleurs lettrés qu'ils pensent avoir rempli leur entier devoir avec la patrie en célébrant avec fracas la gloire des Grecs, des Romains et des Gallo-Romains. Les sublimités poétique de notre moyen âge n'existent pas pour eux... En dehors de la *Chanson de Roland*, de ce récit magnifique à coup sûr, mais d'une magnificence qui n'est pas isolée, tout reste sous le boisseau. La fière noblesse, la haute portée de l'Epopée française, si bien faite pour nous émoûvoir, ne sont soupçonnées que d'une élite. »

Echo de Paris (13 août). — *Courrier de Paris*, par Aurélien Scholl : « Tout bien considéré, il n'y a jamais eu qu'une vraie République, celle de Robinson dans son île, quand il était seul. Du jour où apparut Vendredi, la monarchie était faite. Robinson fut roi, Vendredi peuple. »

L'Art idéaliste (13 août). — *Pensées d'esthétique.* — Choix de pensées.

Revue des Deux-Mondes (15 août). — *Psychologie du calembour*, par Fr. Paulhan. — Le calembour semble le produit d'une maladie de l'esprit, quand, affaibli ou distrait, il perçoit les mots selon leur son et non selon leur sens relatif: alors le son donne à la fois tous les sens qu'il comporte, ce qui permet le jeu de mots. — *Beethoven et ses neuf Symphonies*, par Camille Bellaigue. Analyse du récent ouvrage anglais de George Grave, paru sous le même titre.

Revue Blanche (15 août). — *Enquête sur l'œuvre de H. Taine*: opinion de MM. Barrès, Boutroux, Lachelier, P. Fanet, etc.

Revue de Paris (15 août). — *Lettre à une Puritaine*, par Alfred de Vigny : « Le meilleur gouvernement est celui qu'on ne sent pas et qu'on voit peu. »

La Plume (15 août). — *XIII Idylles diaboliques. VIII. Intermède du Jeune homme à la grosse tête*, par Adolphe Retté : «... Norbert de Gloussat, *hiératique*:... Vous serez le paria de l'Art pour l'Art... — Maitre Phantasm : Lard pour lard, dites-vous? S'agit-il d'un commerce de porcs ? Arrivez-vous de Chicago dans l'intention de réformer la poésie française ?

Mechveret (15 août). — *Programme de la jeune Turquie.*

Bulletin polonais (15 août). — *Henri Sienkiewicz*, par V. Gasztowtt. — Etude sur le célèbre romancier, dont plusieurs œuvres ont été traduites en français, notamment *Bartek vainqueur*.

Figaro (18 août). — *Sainte-Beuve*, par A. Claveau : « Ce n'est pas lui qui aurait recommandé à l'admiration des hom-

mes un tas de ratés prétentieux que d'autres ratés encensent. Il s'est tenu sur une certaine réserve avec les Goncourt... Pour Flaubert il en rabattit lorsque *Salammbô*... De même pour Stendhal : en dépit de la mode il ne se rendit jamais... »

Echo de Paris (21 août). — *L'abus du bronze*, par Francisque Sarcey. — A propos d'un projet de statue à Gilbert, « l'infortuné convive », l'auteur énumère quelques-unes de ces gloires d'anthologie, fondées sur un sonnet, sur un vers : les Gilbert, Millevoye, Arnault, Arvers, Deshoulières, Soulary... « De Soulary il ne restera qu'un sonnet travaillé et fouillé comme une noix de coco par un forçat. »

Le Temps (24 août). — *Une Visite au comte Tolstoï*, par T. de Wyzewa :

Après chacun de ses ouvrages, dit à M. Crosby une fille du vieillard, nous restons tout un temps à nous demander si l'on va, cette fois, nous envoyer en Sibérie. Mais on nous a raconté que le tsar, après avoir lu le dernier livre de mon père, a simplement défendu que son nom fût jamais prononcé à la cour ; et comme on lui conseillait des mesures plus rigoureuses : — Non, aurait-il dit, c'est déjà assez qu'on le tienne pour un apôtre ; je me garderai bien d'en faire un martyr. » — *L'Alchimie à Paris* : « La Monnaie des Etats-Unis, dit M. Tiffereau, l'alchimiste bien connu, a accepté à son bureau de New-York le premier lingot commercial fabriqué par l'*Argentaurum Company* (Société d'Alchimistes). » Le rendement est p'environ 950 o/o.

R. B.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un mauvais temps pour l'art et l'esthétisme que ce gros temps estival qui se complique ici d'une « expositionnite » aiguë ! La Foire Universelle, la *World's Fair* comme on dit désormais de toute exhibition internationale depuis celle de Chicago, autorise des manifestations et des affairements grotesques dont bénéficie l'engeance des hôteliers, taverniers, tripoteurs et camelots de tout étage.

L'ensemble des bâtiments de l'Exposition présente ce style hétéroclite, inhérent, faut-il croire, au genre même. D'heureuses exceptions toutefois : ainsi il règne un cordial archaïsme, une certaine belle humeur rétrospective non dépourvue de cachet et de physionomie dans les estaminets et les boutiques à pignons, les guinguettes encadrées de berceaux et de charmilles, les préaux de jeux et les « esplanades » de Bruxelles-Kermesse, résurrection en « staff » d'un coin de la capitale du Brabant avant 1830. Peut-être, cette impression est-elle due moins à la fantaisie des architectes, qu'à la dispo-

sition même du terrain sur lequel ils ont érigé d'assez anodins fac-simile des maisonnettes d'autrefois. Le vert des pelouses et les caprices des futaies corrigent les tons blafards ou crus et brise la monotonie des lignes de ces bicoques. Aussi les modes d'il y a soixante-dix ans portées par de gentes commères stimulent l'illusion; surtout aux heures apaisées quand la cohue à la fois cosmopolite et provinciale, turbulente et blagueuse, n'effarouche pas les souvenirs et les rêves d'autrefois qui consentent à prêter une âme à cette cité postiche. On finit, en ces moments, par se persuader avec Villiers de l'Isle-Adam qu'il est peut-être « à l'intérieur des airs, des lutins joueurs, des esprits gracieux, doués d'espièglerie, qui s'ennuyant aussi, tout comme les passants humains, acceptent, pour tuer le temps, de se prêter, sous le voile des fluides, à cet innocent jeu de l'illusion ».

Plus artistique est cette autre restitution provisoire, celle de l'hôtel des princes de Nassau, un monument historique auquel s'attache la mémoire du glorieux Taciturne. Dans ce palazzo dont on nous a rendu pour quelques mois le décor extérieur, il semblait que la Renaissance flamande flamboyât et s'épanchât avec la prodigalité un peu fébrile d'un viveur aristocrate qui se sent à la veille de devoir assumer de tragiques devoirs. On établit une corrélation entre la profusion des ornements de la façade, la débauche des pierres historiées et dentelées, les lignes bellement extravagantes de cette tour, et les derniers galas de ce fastueux et brillant Guillaume d'Orange qui après s'être montré le prince le plus munificent de son époque allait en devenir le patriote et le héros le plus sublime. Dans cette architecture fleurie et tourmentée on surprend comme le suprême éclat de rire de la Flandre avant l'approche du duc d'Albe, avant l'aube des supplices et des massacres !

En attendant qu'on reconstruise ce palais, et bien d'autres encore, en matériaux durables, Bruxelles se glorifie de sa Grand' Place ou mieux de son Grand Marché aujourd'hui presque complètement remis dans l'état où il brillait avant le bombardement de 1695 par le maréchal de Villeroy. Grâce à l'initiative et à la persévérante volonté de M. Karel Buls, un bourgmestre d'élite qui nous change un peu des magots à écharpe chers à la populace de toutes les castes, grâce aussi au talent divinateur et érudit de l'architecte Jamaer, ce Grand Marché, avec son hôtel de ville, sa maison du roi, ses maisons de corporations, représente un poème architectural, une épopée de pierre unique au monde; une incarnation vivace et glorieuse du génie communier.

La réfection complète des maisons de la Grand' Place s'est célébrée par un cortège historique et allégorique point banal

non plus dans lequel dominait un délicieux et sobre style Louis XIV et qui fut inspiré par M. Mabilde, un fonctionnaire municipal lettré et soucieux d'esthétique. On admira des costumes d'une coupe et d'une tonalité de haut goût et des chars, par exemple ceux des frères Diericks et de M. Leroy, d'une fantaisie à la fois hardie et gracieuse.

Pour en revenir à l'Exposition même, le Salon international des Beaux-Arts amplifie l'habituel étalage de quelconqueries. Quelques œuvres tranchent cependant sur la médiocrité de l'ensemble.

Dans la section française, tandis que la foule se pâme devant l'inévitable militairerie de Detaille, les connaisseurs admirent les envois d'Ary Renan, Fantin Latour, Eugène Carrière Paul Renaudot, Maurice Duval, Michel Cazin et Blanche. Mais ce qui représente ici notre art avec une splendeur et une noblesse suprêmes, c'est un portrait de dame — la femme du peintre, me dit-on — par Puvis de Chavannes.

Dans les salles dédiées à l'art anglais s'imposent de remarquables œuvres de Yeames, Burne Jones, Leighton, Ford Madox Brown, Millais et Stoke. Mais rien n'y éclipse *l'Idylle Grecque* et un superbe portrait de Walter Crane par Watts.

Etant donné que la « petite fête » se passait chez elle, la Belgique aurait pu être mieux représentée. Beaucoup de ses artistes originaux se sont abstenus. J'ai vainement cherché un de ces Xavier Mellery que vous ne connaissez pas encore en France, un de ces chefs d'œuvre d'intimisme, ou de religieuse allégorie, oraisons ou confidences plastiques, qui sanctifient pour ainsi dire le milieu puffiste, snob et cabotin de tant de cercles à boniments esthétiques. Je n'ai pas aperçu non plus le moindre morceau de Jean Stobbaerts, le robuste animalier, un des seuls coloristes et luministes assimilables à ces maîtres absolus que furent Henry Leys et Henri de Brackeleer. J'ai vainement cherché une toile ou même un pastel de Jacob Smits, ce hollandais adopté par la Flandre, qui voit les êtres et les choses de ce pays avec l'enthousiasme du peintre sensuel mais aussi l'émotion d'un poète patriarchal et rustique; même abstention de la part de Henry de Groux qui vient cependant d'achever des pages qui compteront parmi les prestigieuses de son œuvre si personnel. Et combien d'autres encore se sont désintéressés!

Mais quelques toiles attestent la vitalité de la peinture flamande. C'est un tableau de grand maître que les *Bouches de l'Escaut* en temps d'orage, de feu Jean Vervée. Quelle pâte, quelle couleur, quel coup de brosse, mais aussi quelle émotion, quel souffle de vie exubérante! Paul Potter et Ruysdael réunis. A côté de ce tableau et de trois autres du même Vervée se découvrent, ça et là, des envois robustes et

probes de MM. Emile Claus, Alfred Verhaeren, Delsaux, Courtens, Hannotiau, Verstraeten, Bastien et un début, un portrait de fillette, de Mlle Vervée la fille du regretté défunt.

Victor Gilsoul, le radieux et sanguin paysagiste que j'ai déjà présenté à nos lecteurs, expose plusieurs tableaux attachants dont une place de villette flamande, mi-béguinage, mi-« promenade », pénétrante et suggestive comme les meilleures pages littéraires dictées par la paix et le rêve de nos cités claustrales. A chacune de mes visites au Salon je me suis arrêté, ravi, devant un tryptique de M. Léon Frédéric célébrant les quatre âges de la vie des « marolliens », c'est-à-dire des habitants de notre grouillant quartier de la Rue Haute. C'est un chef-d'œuvre de composition, de vie sympathique, observée; la physionomie, le geste de la foule y sont aussi variés que copieux et pittoresques. Il y a longtemps d'ailleurs que M. Frédéric s'est mis à la tête des interprètes passionnés du populaire ingénu et souffrant; il se penche à présent sur les petits des impasses et des carrefours, marmaille, adolescents et vieillards, comme il s'était assimilé l'humble humanité des glèbes, et il sourit à ces luxuriances de pauvres diables, il les groupe, il les assortit, avec le délice du bon jardinier caressant et marcottant des parterres de fleurs généreuses et prolifiques.

J'admire, j'aime profondément aussi les *Emigrants* de M. Eugène Laermans, un autre « communiant » des humbles, mais aussi dramatique, aussi poignant peut être que Léon Frédéric est contemplatif et attendri. On se sent pour ainsi dire emporté dans la ruée et le grouillement torrentiel des personnages tendus vers un même but, vers un point fixe, sanctuaire de pèlerinage, théâtre de grève, ou port d'exil; on se sent grisé, affriolé par la patine et le ragoût de leurs nippes, par cette humanité poudreuse et moite concertant avec la couleur si flamande du paysage, avec les horizons d'un bleu nostalgique et les plaines brunes et veloutées. Par moments cette peinture m'évoque aussi les âcres parfums industriels, les lumières glauques et les musiques cuivrées de la banlieue.

Dans le hall de la sculpture, à côté de talent honorables comme ceux de Jules Lagae et Rousseau, il convient d'exalter Constantin Meunier et Jef Lambeaux; celui-là pour son bas relief le *Creuset*, celui-ci pour ses *Lutteurs* et ses *Passions humaines*. De celles-ci qui formeront peut-être la plus gigantesque réalisation statuaire de ce siècle et même de tous ceux qui nous séparent des Grecs, le maître anversois n'expose que des fragments, mais des épisodes sur lesquels, connaissant les cartons, on peut juger l'ensemble. L'un de ces fragments représente deux têtes de jeunes gens amoureusement rappro-

chés. Rien de noble, de chaste et de voluptueux à la fois comme le profil de la jeune fille. Cette tête, exhale une délicatesse, une fraîcheur idyllyque et virginale qu'un artiste moins maître de son ciseau, aurait été incapable de préserver dans un morceau de dimensions aussi colossales. Il semble qu'on voie l'œil s'humecter de caresses et que l'on perçoive jusqu'au frisson de la paupière et des cils.

L'Exposition nous a valu quelques concerts intéressants organisés par le violoniste Ysaye, par une célèbre « chorale », la *Légia*, et par le chef d'orchestre Joseph Dupont. Celui-ci nous a offert la première exécution de *Sainte Godelive*, un drame ou plutôt un oratorio à prétentions mystiques et sacrées, mais d'une couleur agréablement profane, voire romanesque et souvent opéradique, de M. Edgar Tinel un de nos musiciens en vue, créateur plus appliqué que doué, dont l'écriture rappelle, mais en mièvre, Mendelssohn et Schumann. L'œuvre n'a pas emporté le succès auquel s'attendaient les admirateurs de M. Tinel. Il est vrai que le musicien s'était empêtré d'un collaborateur impossible. Il avait mis sa musique sur un livret dont la niaiserie et la platitude rappelaient les pires chemins de la croix dont les figuristes bien pensants et les polychromistes des écoles dites de Saint Luc outragent le badigeon des églises de nos villages et même de nos villes.

La sublime messe en *ré* de Beethoven magistralement exécutée par la *Légia* et un orchestre liégeois, tous deux sous la direction de M. Sylvain Dupuis, a fait paraître plus puérile et chétive encore cette pauvre petite Godelive !

La campagne d'été à nos théâtres a été désastreuse pour les tentatives présentant un intérêt littéraire. Ainsi une très méritante et jeune troupe anglaise, assez homogène et contenant des éléments d'élite pour ne citer que la directrice Mme Madge Mac Intosh, MM. Graham Browne, William Burchell, Lyall Swete et Thurstous, a joué devant des banquettes les plus suaves comédies de Shakespeare : *Comme il vous plaira*, la *Veillée des Rois*, le *Marchand de Venise*.

Malgré le talent de Mlle Laparcerie, la jeune artiste de l'Odéon qui y fit sensation, l'an dernier dans le rôle de Bellario de *Philaster*, le théâtre de l'Alhambra a dû suspendre les représentations d'un assez robuste drame historique exaltant les d'Artevelde, œuvre de M. Benedick.

En revanche les beuglants, les Scala, les Palais d'Eté font recette.

Décidément il existe un public encore moins compréhensif et cultivé que celui des villes d'eaux et des bains de mer, c'est le public des Expositions.

GEORGES EEKHOUD

LETTRES ALLEMANDES

Paul Scheerbart: *Ich liebe Dich*, Berlin, Schuster, u. Loeffler, M. 3. — Paul Scheerbart; *Tarub*, Berlin, Hugo Storm, M. 4. — Hedwig Dohm: *Sibilla Dalmar*, Berlin, S. Fischer, M. 4. — Hermann Bahr: *Renaissance*, Berlin, S. Fischer, M. 3.50. — Hermann Bahr: *Theater*, Berlin, ib. id. M.3. — Pierre d'Aubecq: *Die Barrisons* (herausgegeben von A. Lindner), Berlin, Schuster u. Lœffler, M. 3. — Peter Altenberg: *Ashantee*, Berlin, S. Fischer, M. 2. — Karl Wolfskehl: *Ulais*, Berlin, Verlag der « Blætter für die Kunst ». — Jakob Wassermann: *Die Juden von Zirndorf*, Munich, Albert Langen, M. 4.

Les volumes de M. Scheerbart ont un certain succès en Allemagne. Les amis du poète leur consacrent de longs articles et je sais tel professeur grave qui, du haut de sa chaire de philologie, les recommande à ses auditeurs comme la lecture la plus désopilante de l'année. J'ai beaucoup rencontré M. Scheerbart jadis dans les brasseries de Berlin. Il était alors aussi connu pour sa frugalité que pour les fantaisies sublunaires qu'il psalmodiait d'une voix blanche aussi volontiers que M. Jean Dayros récite, entre deux bocks, ses *Thermomètres à mercure*. Je fus surtout frappé de la quantité énorme de bière de Lichtenhain que ce pierrot faunesque à barbe blonde était capable d'absorber — de cette boisson extraordinaire que l'on sert dans des cruches en bois et qui donne des nausées à ceux qui n'en ont pas l'habitude (on ne s'y habitue jamais !). — Il avait été en même temps directeur d'une revue éphémère au titre bizarre qu'il rédigeait seul et d'une maison de librairie « la Société d'édition des auteurs fantaisistes ». Tout cela dura peu, et M. Scheerbart reprit tous les soirs le chemin des caboulots de la Friedrichsstrasse vers les quartiers suburbains de quelque Schœneberg rêvé. Son *Chant de Roi*, d'une exaltation comique : « Sois bienheureuse et tu n'as pas besoin de manger », qui parut dans la première livraison de *PAN*, le rendit presque célèbre. Pendant deux ans, il semblait se recueillir ; on le vit moins dans les cénacles, et maintenant il présente au public deux in-18 d'une épaisseur tout à fait « honorable ». L'un d'eux, **Ich liebe Dich**, n'est qu'un recueil de ces poèmes en prose d'un lyrisme forcené qu'il broche dans un récit assez ténu pour en faire un roman, « un roman de chemin de fer avec soixante-six intermèdes », dit-il. L'auteur voyage avec un monsieur quelconque, auquel il prêche sur un ton très monté, avec une légère pointe de blague, ses « nouvelles vérités multicolores », sa théorie de l'anti-érotisme qu'il défend devant son interlocuteur avec une exaltation digne des *Nourritures* de M. Gide. Puis ce sont des boutades d'auteurs gais qui ne sont pas toujours drôles : le « Scherzo cosmosophique » et l'histoire des Indiens couchés dans la Savane : « Et l'on voyait deux fois autant de plantes des pieds

que d'Indiens ». M. Bierbaum trouve que c'est là « le livre le plus singulier de la littérature allemande ». M. Bierbaum exagère peut-être un peu. Nous avions déjà Jean-Paul, qui composait ses romans avec des « postes aux chiens » et des « jours intercalaires », et qui ne manquait certes pas d'imagination. L'autre volume de M. Scheerbart, **Tarub**, *la célèbre cuisinière de Bagdad*, est également plein d'inventions charmantes. Le poète Safur vit dans les délices ; les caresses et les friandises dont le comble Tarub semblent lui suffire, mais il aime la vision de son rêve, le noir djinn des déserts. Et c'est là toute l'âme de M. Scheerbart, rêvant aux tables des brasseries d'aventures prestigieuses, dans des décors somptueux. Il les raconte comme un enfant qui maladroitement répéterait un conte de de fée distraitement entendu. Pourtant il sait habiller ses débauches de sentiments dans un style toujours original qui a parfois de grandes qualités plastiques. On lui pardonne alors son incohérence : « Hélas ! — comme il dit lui-même — les hommes sont si différents lorsqu'ils ont bu... »

Dans sa **Sibilla Dalmar**, Mme Hedwig Dohm nous présente les salons de la Munich moderne avec sa société hétérogène, son esthétisme, ses intrigues, ses discussions. Cela est alerte, mouvementé, d'une observation fine avec parfois des méchancetés de femme coquette. J'aime moins les tirades essoufflées sur l'art moderne, les querelles à propos de Bœcklin et de Stuck, de Wagner et de Nietzsche, les professions de foi individualistes ou socialistes. Cela a trop couru les rues. Se pâmer devant les élégances et la perversité féminine était aussi chose trop facile depuis Bourget. La conclusion émancipatrice avec des horizons à la Nora est d'un goût douteux. Le volume eût gagné à être resserré. Mme Dohm est, dit-on, la mère de Madame Pringsheim qui tient un des salons les plus brillants de la capitale bavaroise ; son roman est fait presque en entier de lettres, vraies ou tronquées, que lui écrivait sa fille. Et voilà que ce que l'on appelle à Munich « la société », de crier au scandale et de fermer sa porte à l'indiscrète. Cela valait-il tant d'embarras ?

De nouveau, les meilleures productions des derniers mois nous arrivent de Vienne. C'est une littérature subtile et mesurée, celle qui éclôt dans ce coin perdu de l'Europe, oublié par le tourbillon des réformes démocratiques, une littérature de virtuoses, imaginée par des hommes d'une culture profonde et d'un goût sûr. Peut-être nous sera-t-il possible bientôt, en analysant leurs œuvres nombreuses et variées, de différencier nettement d'avec la poussée incohérente qui agite la pensée du jeune Empire allemand, un groupe d'écrivains d'un caractère particulier, se manifestant sur un domaine restreint : *les lettres viennoises*. Provisoirement, nous ne pouvons

qu'indiquer leurs efforts et en marquer les similitudes. — J'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour M. Hermann Bahr, une sympathie qui allait jusqu'à dire beaucoup de mal de lui. Ses procédés littéraires m'ont souvent déplu et j'ai parfois désiré qu'il s'éparpillât moins. Depuis qu'il rédige la *Zeit*, il est devenu d'humeur moins aventureuse, il a pris conscience de ses aptitudes, il sait ce qu'il lui faut, ce qu'il faut à Vienne. Dans la préface de son nouveau recueil d'articles, qui s'intitule, un peu pompeusement, **Renaissance**, il nous explique qu'il renonce à son dilettantisme, à son inquiétude de chercheur, pour ne plus s'attarder qu'aux choses éternelles. M. Bahr s'illusionne sur lui-même. Ce n'est pas impunément qu'on a essayé, pendant dix ans, de dégager l'âme européenne parmi les idées éparses dans le monde, il reste toujours quelque chose du flaireur, de l'errant, de sorte que l'édification de l'âme viennoise ne saurait suffire à la longue au voluptueux cosmopolite. S'emparer de l'idée la plus récente et en conter les détours à son public sera toujours l'apanage de M. Bahr. Il est surtout un charmeur. Comme M. de Wyzewa, il sait dire avec clarté l'impression momentanée que lui procure l'œuvre la plus lointaine, la plus contournée qu'il soit, sans se soucier des objections que pourra soulever le lecteur. Il simplifie tout, il ne voit qu'une face des choses, mais il l'élargit sous sa plume, il lui prête une vie nouvelle. Qu'il parle de Barbey ou de Verlaine, d'Hello ou d'Emerson, toujours il fait de la mosaïque avec des idées prises au hasard et qu'il sait faire chatoyer avec agrément. Parfois le sens des valeurs lui manque complètement : il parle du comte de Montesquiou, de M. Mauclair, de M. Maeterlinck, et à chacun il accorde l'importance d'une découverte littéraire. Son style est précis, simple, presque sans périodes. Chaque phrase a sa marque propre. Et ces qualités d'écriture du critique on les retrouve, avec les mêmes tares, lorsque M. Bahr s'essaye dans le roman. Il s'en rend bien conmpte. Dans le récit qu'il publie sous le titre de **Theater**, il voile son principal défaut sous un prétendu langage de protocole qu'il prête à son heros. Nous trouvons des pages de tout premier ordre dans cette analyse peu neuve de l'aventure sentimentale d'un auteur dramatique avec sa première interprète. Mais cette jolie nouvelle est élargie jusqu'aux proportions d'un roman par une foule de détails sur le monde des théâtres, par un défilé de personnages sans nombre, chacun finement caractérisé, mais faisant tort à l'effet d'ensemble que doit produire le récit. J'aimerais mieux voir M. Bahr nous donner des œuvres de plus courte haleine, les bijoux qu'il ciselle n'en auraient que plus d'éclat.

M. Antoine Lindner s'est amusé à une charmante mystification. Il a inventé d'une pièce le vicomte Pierre d'Aubecq, il

l'a fait naître à Nancy en 1860, fils naturel d'un gentilhomme de vieille roche, lui a attribué de nombreuses œuvres littéraires, en vente à « l'Association littéraire Outamaro », dont un volume sur Barbey publié « sous un format commode » (sic), l'a sacré collaborateur de la *Gazette des Beaux-Arts*, biographié au *Mercure de France*, s'est enfin fait écrire des lettres par lui, tout cela pour publier, traduit sur le manuscrit français, un « rêve d'art » sur les sœurs **Barrisons**. Quelques critiques en Allemagne s'y sont laisser prendre et M. Lindner a certainement été très satisfait. Mais pourquoi tant d'efforts inutiles ? La fiction est certainement habile mais ne valait-il pas mieux abaisser un peu le ton et publier plus simplement ce simple essai ? M. Bahr dit dans sa *Zeit* qu'il a été heureux de trouver enfin un mauvais livre, un mauvais livre qui fasse des promesses, il y a tant de bons livres qui ne laissent rien espérer ! Il est faux, confus dans le style et dans les idées, mais il est précieux moins par ce qu'il révèle que par ce qu'il cache. M. Lindner y a mis tout ce qu'il connaissait en fait d'élégance et de modernisme, tout ce que « l'Art Nouveau » et la chanson de café concert franco-américain nous ont apporté depuis quelques années. Mais pourquoi surcharge-t-il sa phrase d'expressions qu'il voudrait synthétiques et qui ne veulent rien dire ? Qu'est-ce qu'il entend, par exemple, par « mélodie du corps féminin mondain » et par « le sens aromatiquement beau » du livre ? Son style très allemand n'est rien moins qu'un style de traduction. L'auteur a voulu donner un soin infini à l'aménagement de son volume. Les illustrations et la couverture de Th. Th. Heine sont d'une simplicité exquise. On a gâté ces ornements gracieux en les plaçant sur des pages chargées d'un texte qui les écrase ou qui les diminue, ils demandaient un grand format et des blancs nombreux. D'autres vignettes déparent le volume, des hiboux de Vallotton, réédités pour la vingtième fois, de sorte qu'on a abouti à une des plus fâcheuses horreurs typographiques que je connaisse.

Depuis que M. Altenberg publiait son premier livre, son talent s'est beaucoup épuré. Il n'accumule plus les détails puérils, il relègue au troisième plan beaucoup de petites choses qu'il aime pourtant de tout son cœur ; les petits points et les tirets, dont il habille toutes ses phrases, commencent aussi à diminuer. Dans ses **Ashantees**, il nous raconte ses impressions au cours de ses visites chez des nègres de la Côte d'or « exposés » au *Thiergarten* de Vienne. Cela est d'une telle douceur et d'une telle mélancolie qu'on se met à aimer ces pauvres sauvages dont il nous dit le charme avec des mots si caressants et si enfantins. On songe à des êtres infiniments frêles qu'une caresse même ferait souffrir et, avec beaucoup de ten-

dresse, on évoque le souvenir falot des petites Javanaises de l'Exposition de 1889. J'aime moins les quelques squelettes de nouvelles qui complètent le volume. De jolies notations cependant au cours de ces pages décousues : l'atmosphère après la pluie « on sent une odeur de cailloux mouillés », des dialogues rapides où l'auteur se fait sans cesse appeler *Herr Peter*. Walt Whitman faisait bien imprimer son nom en autographe au cours de ses poèmes.

Les disciples de M. Stefan George, quand on les questionne sur le jeune maître, nous répondent avec sang-froid qu'il est le « fils aîné de Gœthe ». Si M. Stefan George est le fils aîné de Gœthe, M. Karl Wolfskehl est certainement le fils aîné de M. Stefan George. Les aspirations de ces Messieurs ne manquent pas d'intérêt. Ils voudraient épurer la langue allemande, la rendre plus souple, plus « artiste ». Ils croient avoir inventé « l'épithète rare ». Mais combien leurs réalisations restent au-dessous de leurs désirs ! Ils ont beaucoup de génie, que n'ont-ils un peu plus de talent ! **Ulais**, la plaquette de M. Wolfskehl contient des vers charmants, mais écrire :

Vers la montagne claire des félicités bleues
Marchent des pèlerins las et oubliés,

c'est devenu, depuis dix ans, d'une rhétorique trop facile.

J'ai réservé pour la fin le roman de M. Wassermann, **Die Juden von Zirndorf**, puisque c'est un volume épais et lourd dont j'aurais voulu parler longuement et maintenant la place me manque pour dire tout le bien que j'en pense et combien j'estime le jeune auteur d'avoir eu le courage de l'écrire. Je ne sais pas qui est M. Wassermann, mais je suis certain que dans l'avenir on parlera encore beaucoup de lui. Son livre est d'une allure toute balzacienne, c'est le roman d'une époque — notre époque — avec des aventures héroïques, des caractères et des idées. Les Allemands appellent cela *Kulturroman*, et il y a bien longtemps qu'ils n'en avaient plus produit. Le récit débute par un long prologue : Après la guerre de trente ans les juifs des environs de Nuremberg — à Fürth et dans les villages voisins — ont été mis en émoi par l'annonce d'un nouveau messie, Sabbatai Zewi, qui s'est levé en Orient pour rayonner sur le monde. En peu de semaines, l'enthousiasme est à son comble. Tous les soucis de la vie quotidienne sont abandonnés, les populations sémites, très nombreuses en cette contrée, se livrent à de folles orgies, à des bacchanales monstrueuses. Tous les symptômes qui accompagnent la naissance d'une religion nouvelle se manifestent, miracles, signes au ciel, etc. Le pays tout entier est consterné par l'attitude des juifs. Les paysans se défient, Nuremberg s'agite. Enfin on décide un départ en masse pour aller au-de

vant du sauveur de la race. La caravane est en marche, les premières difficultés de la route sont vaincues, lorsqu'on apprend — que le messie s'est converti à l'islam.

Cela est raconté en moins de cent pages, dans un style de vieille chronique allemande, avec des phrases contournées et maladroites qui donnent à cette épopée malheureuse une allure d'autant plus grandiose. La légende est restée vivante dans toutes les mémoires et c'est sur elle que M. Wassermann édifie son roman moderne : « Les générations ont succédé aux générations et un temps nouveau est venu. Et ce qui venait était chaque fois plus grand, plus libre, plus accompli que ce qui passait. » Le juif cessa de courber l'échine pour porter sa main à la machinerie des peuples. « Sabbatai devint un *moslem* et beaucoup disent que ce n'était qu'en apparence. Le juif devint un homme moderne (*Kulturmensch*) et beaucoup disent que ce n'était qu'en apparence. Il y en a qui disent qu'il cache en lui le destructeur et le séducteur et qu'il connaît le théâtre de ce monde mieux que ceux qui l'ont construit. Ceci est certain : un comédien ou un homme bon, plein de beautés intérieures, et laid cependant, cupide et ascète, charlatan ou joueur de dés, fanatique ou lâche esclave, le juif est tout cela. Le temps l'a-t-il fait ainsi, ou bien est-ce l'œuvre de l'histoire, de la douleur ou du succès ? Dieu seul le sait. Un immense spectacle s'étale devant les regards, car l'essence d'un peuple est comme l'essence d'une seule personne — son caractère c'est sa destinée. » M. Wassermann, qui doit les connaître, les a dessinés, ces juifs d'aujourd'hui. Il les a fait vivre dans ce village de Bavière, où des siècles auparavant leurs ancêtres avaient espéré, il leur a prêté presque les mêmes *caractères*, presque les mêmes *destinées* qu'à ceux qui jadis avaient attendu Sabbatai Zewi. Son jeune héros qui, au-dessus des religions agonisantes, voudrait prêcher l'amour de la vie est un utopiste auquel il faudrait accorder toute sa tendresse. Il serait intéressant de rapprocher les théories de ces *Juifs de Zirndorf* de celles, toutes opposées, que développe avec tant de feu Johann Schleifmann, le juif galicien de M. Vanderem. J'aurais voulu plus d'unité dans le roman de M. Wassermann. L'action en est souvent confuse, les personnages agissent par à coups, comme s'ils vivaient en rêve. Les événements se succèdent et se superposent et il en résulte un fouillis d'où le lecteur a peine à sortir. Cela eût gagné à être parfois réuni en faisceaux, serré en une action centrale qui aurait permi les arrêts et les grandes perspectives. Et pourtant je conseillerais à M. Wassermann de lire beaucoup Stendhal, plutôt que de relire M. Zola.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Jubilee poetry. — *The Chap Book.* — *Poet Lore.* — *The Saturday Review.* — *The Bookman.* - *The New Review.* — *The New Century Review.* — *The Dome.*

Les manifestations de joies nationales sont toujours l'occasion d'emballements ridicules, d'affolements imbéciles et grotesques. Nous en eûmes, ici, amplement la preuve lors des fêtes russes. L'enthousiasme patriotique fit des siennes, s'apaisa et redevint le calme sceptique et moqueur chez le plus grand nombre. Depuis le mois de mai, l'Angleterre jubila en l'honneur des soixante années de règne de Sa Majesté Victoria, Reine et Impératrice. Naturellement, tous les bons sujets de la Gracieuse Veuve, par tous les moyens imaginables et même les plus inattendus, lui exprimèrent leur attachement, exaltèrent l'orgueil d'être une telle nation, se proclamèrent, avec une surabondante satisfaction, les plus grands et les meilleurs ; ils crièrent tant que l'on put croire à l'unanimité, si n'étaient parvenus quand même, affaiblis, quelques cris d'angoisse ou d'indignation. Maintenant que se sont tues les acclamations, que se sont remisés les décors de la parade, qu'une tranquillité et un silence fatigués ont succédé à la fièvre et au vacarme, il est intéressant et curieux de regarder ce qui reste.

Celui qui aurait pu collectionner tout ce qui se publia de choses à cette occasion, aurait là certes, une inappréciable bibliothèque. De tout, mais surtout du mauvais, du pire, de l'exécrable. Tout ce qui tient une plume, sauf de rares, éprouva le besoin d'apporter, à sa façon, sa note dans la nationale jubilation. Les papiers quotidiens et périodiques, ne purent suffire au débordement de copie jubilatoire. Le traditionnel flegme britannique se changea pour cette fois en une exubérance convaincue, sérieuse, entêtée.

Les plus platement drôles en tout cela furent les poètes. On fit une énorme dépense d'images, d'épithètes, de comparaisons, d'imprécations, d'allégories, de prédictions, de prophéties. Le vers fut inépuisable et les odes interminables. On en mit partout. Des journaux publièrent les meilleures élucubrations de leurs lecteurs ; en voici un exemple, au hasard :

Hail! Queen of many a tribe,
Religion, usage, tongue ;
What pencil, pen, describe
All that to thee belong?

A ces choses, on pourrait encore hausser les épaules ; ou avec indulgence, rire ; mais, d'autres poètes ou versificateurs corrects et intelligents s'essayèrent à ce genre. Sir Edwin Ar-

nold, Sir Lewis Morris, Austin Dobson, William Watson, John Davidson, Francis Thompson, etc., prirent leur luth et chantèrent. De leur bouche, les odes s'envolèrent : un vol d'oies. Le Poète Lauréat, jaloux sans doute de s'élever plus haut que tous, et de porter son front ceint de lauriers jusqu'au plafond du sublime, entassa tout ce qu'il put trouver d'idoine à l'ascension et de si haut, son chant descendit; ses précédentes œuvres lui avaient acquis, certes, sa juste renommée, et l'on n'eût cru qu'il pût dépasser la banalité de Jameson's Raid. Et pourtant :

They placed a Crown upon her fair young brow,
They put a Scepter in her girlish hand,
Saying : « Behold ! you are Sovereign Lady now
Of this great Land ! »

Silent, she gazed, as one who doth not know
The meaning of a message. When she broke
The hush of awe around her, 't was as though
Her soul that spoke.

Seul, M. Rudyard Kipling a su écrire un beau poème. Il a choisi judicieusement les quelques éléments intéressants, qu'au point de vue général pouvait présenter l'énorme manifestation que fut le jubilé et il en tira une signification élargie et noble, il fit une œuvre remarquable.

§

L'Amérique commence à se civiliser; si l'on entend par là qu'elle sent le besoin d'arts, peinture, sculpture, musique, littérature. Tant que les activités furent employées à vaincre les difficultés d'un pays neuf et à s'y installer, à chercher des moyens mécaniques pour suppléer à la force manuelle insuffisante, les arts furent relégués fort à l'écart, et on ne s'en occupa guère, si on ne les méprisa tout à fait. Il n'y eut pas, en ce siècle aux Etats Unis, de musiciens, de peintres, de sculpteurs, et s'il y eut des écrivains, des poètes, — en France on connaît E. Poe, Longfellow, Emerson, Walt Whitman, Mark Twain, — ils furent des exceptions, inconnus en dehors de leur ville, et dédaignés, ou bien procédaient directement de la culture anglaise. Il n'y eut pas, à proprement parler, d'arts exprimant spontanément, médiatement ou immédiatement, la vie, des gens et des choses, extraordinairement violente, fièvreuse, affolante, des premiers temps de la formation hétéroclite de ce monde énorme que sont maintenant les Etats-Unis. Toute activité cérébrale, mentale, intellectuelle fut canalisée vers la pratique, vers l'application directe et immédiate aux exigences du moment. Et réellement, les résultats furent extraordinaires et merveilleux.

Maintenant, peu à peu s'apaise l'agitation immense des masses qui se tassaient, luttaient, tour à tour vaincues et triomphantes. Les activités sont moins absorbées; on ne se contente plus du strict nécessaire à l'existence, il faut du confortable, mieux même, du luxe, de la splendeur, de la richesse; et apparaissent alors ces besoins d'art et de choses artistiques dont on ne s'embarrasse pour combattre, toutes choses qui ne peuvent être goûtées et comprises sans le calme, le repos, l'assurance d'une stabilité bien établie. Alors l'Amérique se tourne vers le Vieux Monde, qui possède les arts et tous les raffinements des civilisations antiques, qui exerce sur les esprits à peine calmés de leurs fièvres et encore un peu inquiets, la fascination et l'attirance de paradis merveilleux où tout est rythme, harmonie et beauté. De jeunes gens viennent ici, et ailleurs, pour éduquer, épurer, développer leur sens du rythme, leur instinct de l'harmonie, leur vision des choses belles, et ils retournent acclimater là-bas des manifestations et des productions d'art qui sont en contradiction absolue avec l'ambiance. Ils n'ont pas compris encore qu'un art est l'expression intime, exacte, absolue d'une époque, d'un pays, d'une civilisation. Et c'est pourquoi ne peuvent nous satisfaire leurs efforts, leurs tentatives, leur succès même dans le sens actuel, et parce que nous avons mieux et plus ici.

Ce qui nous charme justement de Walt Whitman, et de quelques rares autres parfois, c'est la spontanéité de leur émotion qu'ils expriment d'une manière étonnée un peu, mais large et vivante. Quand les Américains s'essaient à trouver chez de tels hommes des intentions profondes, élaborées, des systèmes et des théories, ils se trompent. C'est dans l'absence de tout cela en particulier, dans la présence de tout cela en général, parce que l'émotion sentie fut puissante, profonde et humaine, qu'est la voie d'un Art vraiment l'expression du moment actuel de la civilisation américaine.

Cette opinion me reste en feuilletant de récents numéros de deux revues américaines le **Chap-Book** de Chicago, et **Poet-Lore** de Boston. Ce sont des revues exclusivement littéraires, contenant des notes et des nouvelles, des poèmes et des articles divers, des critiques et des compte-rendus. Elles ne se distingueraient en rien de beaucoup de nos périodiques anglais ou français, si n'étaient la beauté de l'impression et du papier, une recherche et un souci de l'apparence artistique. Il leur manque de l'authenticité et de la sincérité pour se distinguer de l'ancien monde ; on ne sent pas, en les lisant et en les voyant, que c'est là la manifestation d'un état de choses nouveau et si différent du nôtre.

Le *Poet-Lore* par exemple, jusqu'à l'année dernière, s'intitulait Magazine mensuel, consacré aux lettres, à l'étude de

Shakespeare, de Browning et à la littérature comparée. — On s'occupait parfois d'Emerson, de Walt Whitman, avec des affectations d'aperçus philosophiques et méthodiques, — déjà erreur, — et beaucoup plus des choses anglaises contemporaines. Naturellement Browning avait sa large part dans chaque numéro, puis William Blake, Burns, Ibsen, William Morris, Matthew Arnold, G. Meredith, J. de Espronceda, Tennyson, Wordsworth, Shelley, Verlaine, Ruskin, Carlyle, et d'autres. Depuis octobre dernier *Poet-Lore* paraît tous les trois mois, a Quarterly, avec la simple mention : Magazine trimestriel de littérature. Browning semble avoir quelque peu baissé et on s'occupe moins de lui ; il s'y publie des poésies et de la fiction, des appréciations et des essais, des études sur des littératures étrangères, des revues et des critiques. En somme le magazine est devenu beaucoup plus intéressant : et pour terminer je signalerai dans le dernier numéro, de beaux vers de Bliss Carman : *A new poem of Grand Pré.* Voilà vraiment un poète, et un poète américain. On sent chez lui l'émotion immédiate, directe, simplement et bellement exprimée ; d'où, une originalité puissante, affranchie de toute influence de ce qui fut avant ; réellement indépendante. Il y aurait, certes, beaucoup plus à dire, et d'autres noms à donner ; il y a des efforts sincères, au *Chap Book*, au *Poet-Lore*, ailleurs. Peu à peu, les artistes, les poètes, se dégagent des liens anciens, et produiront vraiment des œuvres personnelles, qui seront des manifestations, et l'expression de leur époque et de leur pays.

§

Depuis quelques temps, **The Saturday Review**, publie chaque semaine sous ce titre : *The best Scenery I know* (Le plus beau paysage que je connaisse), une série d'articles demandés à un grand nombre d'écrivains. C'est là l'occasion de jolies descriptions, de goûts et de préférences avoués, expliqués et défendus, des indications inattendues sur la psychologie des auteurs : Sir Charles Dilke, Arthur Symons, Selwyn Image, Herbert Vivian, etc. Il eût été curieux de connaître les préférences de Thomas Hardy, mais le fameux romancier s'est dérobé, se contentant d'indiquer, dans une laconique missive, quelques paysages connus.

The Saturday Review (17 juillet). — *An apology for Puppets,* par Arthur Symons. Du même, les critiques des derniers livres de H Rebell, R. de Gourmont E. Ducotè, E. Dujardin, Jean Lorrain, J. de Tinan — (24 juillet). Quelques vers de W.-B. Yeats, et l'opinion d'Arthur Symons sur l'Almanach des Poètes, Fontainas, Klingsor et Réja. — (31 juillet). es impressions de Londres, par Stephen Crane ; un

fantaisiste et spirituel article de Max Beerbohm : *A cheap Excursion in Criticism.*

The Bookman (août). — Un article sur une *new Writer* : George Ford, où sont racontés les débuts laborieux d'une dame ; des *Notes* de R.-H. Sherard, et, à propos du livre de Standish O'Grady, une belle page de W.-B. Yeats.

The New Review (août). — La troisième gravure sur bois de W. Nicholson : *portrait of Lord Roberts. The decline of Woman* de Frédérick Boyle ; un essai sur Lucien, de Charles Whibley ; et des vers de Yeats et de Nora Hopper.

The New Century Review (août). — *Modern movements in French Art*, par Paul Rhyns et J.-E. Hodder.

The Dome. — Le deuxième numéro de cette curieuse et luxueuse publication trimestrielle vient de paraître, avec ses quatre parties : *Architecture*, avec la collaboration de Samuel Prout, C.-H. Enston, R.-J. Williams, P. Vadham. *Littérature*, avec Laurence Housman, W.-B. Yeats, Louis Barsac, J.-E. Woodmeal. *Dessins, Peinture et Gravure*, avec des originaux et des reproductions de Albert Dürer, Lucas Cranach, W. Nicholson, D.-G. Rossetti, van de Velde. *Musique*, de Lira Lehmann, Edward Elgar, John F. Runciman. C'est là une heureuse tentative, pas assez significative pourtant, mais qui doit avoir du succès et le mérite.

HENRY-D. DAVRAY.

ÉCHOS

Le Mercure sur 320 pages. — Société Anonyme du *Mercure de France*. — Le Monument de Paul Verlaine. — Le « Théatre Antoine ». — Théatre de l'Œuvre. — Errata.

Le « Mercure » sur 320 pages. — Nous rappelons à nos lecteurs que, pour donner plus de développement à certaines parties du Recueil, chaque livraison, à compter de notre prochain numéro, paraîtra sur trois cent vingt pages.

§

Société Anonyme du Mercure de France. — Nous informons les actionnaires que les titres sont à leur disposition, au siège social. Ceux qui résident à l'étranger ou en province et qui désirent les recevoir sont priés d'en aviser l'administration et de donner très lisiblement leur adresse.

§

Le Monument de Paul Verlaine. — Nous suspendons pendant la période des vacances la publication des listes de

souscripteurs, mais la souscription reste ouverte au siège du du Comité, 17, rue Guénégaud, et au *Mercure de France*.

§

Le « Théâtre Antoine ». — La constitution de la société réunie par M. Antoine pour lui permettre de fonder son nouveau théâtre est entièrement terminée. M. Antoine ouvrira au mois d'octobre, dans la salle des Menus-Plaisirs. Il compte, au moyen des fonds souscrits par ses sociétaires, tenir deux ans, ce qui le mènera jusqu'à l'Exposition. Pendant ces deux ans, il aura joué trente ou quarante pièces, formé un répertoire et une troupe, et créé une clientèle. M. Antoine a établi son budget avec une sage prudence ; sa moyenne de frais ne dépassera pas 1.000 fr. par jour, et il ne table que sur une recette moyenne de 600 fr. (la recette actuelle du théâtre), ce qui, pour peu qu'il ait un ou deux succès, est d'une évaluation assurément inférieure à ce qu'on peut attendre..

Le programme de la saison est loin d'être arrêté. Ajoutons d'ailleurs que M. Antoine a encore beaucoup de manuscrits à lire, et qu'on lui en adresse toujours en grand nombre.

On ouvrira avec une reprise de *Blanchette* et de *Boubouroche*, puis viendra, probablement, la nouvelle pièce de M. François de Curel, pour laquelle Mlle Mellot vient d'être engagée.

§

Théâtre de l'Œuvre. — M. Lugné-Poe annonce qu'il ouvrira la saison de l'Œuvre par la représentation de *Jean-Gabriel Borkman*, la nouvelle pièce d'Ibsen.

§

Errata. — Livraison de Juillet, n° 91 :

Page 91, l. 14, lire : *l'image de Phyllis réapparut, victorieuse de mon orgueil et de mon égoïsme.*
— 91, l. 28, lire : *toute la beauté.*
— 103, l. 2, lire : *comme cette botte.*
— 134, l. 38, lire : *bouillonnante !*
— 134, l. 39, lire : *La sève.*

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME XXIII)

—

N° 91. — JUILLET 1897

Peer Eketræ.....	*Ibsen et* La Comédie de l'Amour.....	5
Charles-Henry Hirsch.....	*Souvenirs des petites Mortes*..	25
Remy de Gourmont.....	*Le Vieux Roi*.....	27
Yvanhoé Rambosson.....	*Avatar*.....	52
A.-Ferdinand Herold.....	*L'Amour d'Urvaçi*.....	54
Sébastien Charles Leconte	*La Gloire de l'Esprit*.....	68
Paul Fort.....	*Ballades Françaises* (nouvelle série).....	70
Jacques de Nittis.....	*Les Hôtes*.....	79
Gaston Danville.....	*Les Reflets du Miroir*, roman (X-XVI).....	81

Revue du Mois. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (137); Henri de Régnier : *Poèmes* (142); Rachilde : *Roman* (143); Louis Weber : *Philosophie* (150); Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme* (154); H.-D. D., Rachilde : *Notices Bibliographiques* (158); *Publications récentes* (161); R. de Bury : *Journaux et Revues* (162); Henry-D. Davray : *Lettres anglaises* (166); Zanoni : *Lettres italiennes* (171); Philéas Lebesgue : *Lettres norvegiennes* (175); A.-Ferdinand Herold : *Les Théâtres* (177); André Fontainas : *Art* (180); Mercure : *Echos* (182).

N° 92. — AOUT 1897

Pierre Louys.....	*Chansons de Bilitis*.....	193
Francis Vielé-Griffin.....	*Fragment*, poème.....	199
Georges Eekhoud.....	*Tremeloo*, conte.....	203
Charles Chanvin.....	*Les Bergers. Les Iles. Les Fruits*	218
Léon Paschal.....	**Elémir Bourges**.....	222
Vincent van Gogh.....	*Lettres à Théodore van Gogh (1887-1891)*.....	267
Fernand Pradel.....	*Miserere d'amour*.....	290
Gaston Danville.....	*Les Reflets du Miroir*, roman (XVII-XXIII, fin).....	296

Revue du Mois. — Remy de Gourmont: *Epilogues* (329) ; Henri de Régnier : *Poèmes* (333) ; Rachilde : *Roman* (338) ; Louis Dumur : *Théâtre* (344); Pierre Quillard : *Littérature* (346) ; Marcel Collière : *Histoire, Sociologie* (350) ; Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme* (357) ; Mercure : *Publications recentes* (359); R. de Bury : *Journaux et Revues* (361); Henry-D. Davray : *Lettres anglaises* (369); Louis Dumur : *Les Théâtres* (372) ; André Fontainas : *Art* (374) ; Mercure : *Echos* (376).

N° 93. — SEPTEMBRE 1897

George Meredith (Henry-D. Davray *trad.*).....	*Essai sur la Comédie*.....	385
Francis Jammes.....	*J'écris dans un vieux kiosque... Tout en causant*.....	411
Jean-Louis Renaud.....	*L'Homme aux Poupées*.....	414
Robert de Souza.....	*L'Embaumeur*.....	434
Camille Mauclair.....	*Blanqui et l'Energie présente*..	440
Maur de Steinwoort.....	*Les Heures qui sortent de la tête : Nuit blanche*.....	450
Henry Bourgerel.....	*Les Pierres qui pleurent*, roman (I-II).....	461

Revue du Mois. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (512) ; Henri de Régnier : *Les Poèmes* (517) ; Rachilde : *Les Romans* (520) ; Pierre Quillard : *Littérature* (526) ; Marcel Collière : *Histoire, Sociologie* (529) ; J. Drexelius : *Folklore* (535) ; Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme* (539) ; Mercure : *Publications récentes* (543) ; R. de Bury : *Journaux et Revues* (545) ; Georges Eekhoud : *Chronique de Bruxelles* (554) ; Henri Albert : *Lettres allemandes* (559) ; Henry-D. Davray : *Lettres anglaises* (565) ; Mercure : *Echos* (569) ; *Tables du tome XXIII*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(TOME XXIII)

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 559

HENRY BOURGEREL

Les Pierres qui pleurent, roman (I-II) 461

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme 154-357-539

R. DE BURY

Revue du Mois : Journaux et Revues.....162-301-545

CHARLES CHANVIN

Les Bergers. Les Iles. Les Fruits..... 218

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire, Sociologie 350-529

GASTON DANVILLE

Les Reflets du Miroir, roman (X-XVI)..... 81
— (XVII-XXIII, fin)..... 296

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.....166-369-565
— Notice bibliographique..... 158

J. DREXELIUS

Revue du Mois : Folklore..... 535

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Théâtre..... 344
— Les Théâtres 372

GEORGES EEKHOUD

Tremeloo..... 203
Revue du Mois : Chronique de Bruxelles..... 554

PEER EKETRÆ

Ibsen et « La Comédie de l'Amour »..... 5

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art.....180-374

PAUL FORT

Ballades Françaises (nouvelle série)..... 70

VINCENT VAN GOGH

Lettres à Théodore Van Gogh (1887-1891)..... 267

REMY DE GOURMONT

Le Vieux Roi..... 27
Revue du Mois : Epilogues.....137-329-512

A.-FERDINAND HEROLD

L'Amour d'Urvacî..... 54
Revue du Mois : Les Théâtres 177

CHARLES-HENRY HIRSCH

Souvenirs des petites Mortes 25

FRANCIS JAMMES

J'écris dans un vieux kiosque... Tout en causant..... 411

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres norvégiennes..... 175

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

La Gloire de l'Esprit 68

PIERRE LOUYS

Chansons de Bilitis..... 193

CAMILLE MAUCLAIR

Blanqui et l'Energie présente 440

GEORGE MEREDITH
(**Henry-D. Davray** *trad.*)

Essai sur la Comédie..... 385

JACQUES DE NITTIS

Les Hôtes 79

LÉON PASCHAL

Élémir Bourges 222

FERNAND PRADEL

Miserere d'Amour 290

PIERRE QUILLARD

Revue du Mois : Littérature.....346-526

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans.....143-338-520
— Notice Bibliographique..... 159

YVANHOÉ RAMBOSSON

Avatar 52

HENRI DE RÉGNIER

Revue du Mois : Les Poèmes 142-333-517

JEAN-LOUIS RENAUD

L'Homme aux Poupées..... 414

ROBERT DE SOUZA

L'Embaumeur 434

MAUR DE STEINWOORT

Les Heures qui sortent de la tête : Nuit blanche 450

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Fragment..... 199

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..... 150

ZANONI

Revue du Mois : Lettres italiennes..... 171

DESSIN

JACQUES DROGUE

Vignettes nouvelles..... 295-385

PAUL FORT

Vignette nouvelle..... 202

Le Gérant : A. Vallette

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon
128, rue d'Alésia.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 822